Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		12X		14X		16X		18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X
										✓												

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

OU

TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEURS DÉCADENCES ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIECLE.

PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 17.

M. DCCCXVIII.

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

SUITE DE ROME RÉPUBLIQUE.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Seconde guerre Punique.

Ap. D. 2785. Av. J. C. 213.

Annibal.

Que ne fait pas oser l'amour de la gloire? que de périls la confiance dans un général ne fait-elle pas affronter aux soldats? Des côtes méridionales d'Espagne, Annibal part à la tête de cinquante-neuf mille hommes, dont cinquante mille fantassins, pour aller attaquer la république romaine dans le centre de son empire. Il avoit pris de sages mesures pour mettre en sûreté les possessions de Carthage en Espagne. Il laissa son frère Asdrubal avec des forces capables de faire face à celles des Romains, et, pour être plus sûr des troupes qu'il lui confioit, il fit un échange d'Espagnols contre des Africains. Il transporta quinze mille de ceux-ci en Espagne, et les remplaça en Afrique par un corps de cavalerie espagnole. Il s'informa aussi s'il pouvoit espérer le concours des Gaulois, tant Cisalpins que Transalpins quand il seroit arrivé dans leur pays; et il apprit avec satisfaction que la jalousie ou la haine de tous ces peuples contre les Romains étoit grande, et qu'il pou-

voit compter sur eux, lorsque sa présence leur donneroit l'assurance de se déclarer. Avec ces espérances, il se met en route au commencement du printemps, passe les Pyrénées sans obstacle, et arrive dans les plaines de Marseille.

Il y étoit attendu par Scipion, qui vouloit lui livrer bataille avant que l'ennemi passât les Alpes; mais Annibal le trompa par sa célérité. Il étoit déja sur les bords du Rhône lorsque le général romain le croyoit à peine dégagé des montagnes. Il passa ce fleuve avec la même promptitude, quoique bordé de barbares qu'il fallut combattre, et hésita s'il iroit attaquer l'armée consulaire, qui n'étoit pas éloignée; mais il céda aux représentations des Gaulois établis en Italie, qui s'étoient déja déclarés contre les Romains, et qui se voyoient déja suivis de près. Par un heureux hasard, il trouva vers le confluent du Rhône et de la Saône deux frères qui se disputoient le royaume. Annibal aida l'aîné, et chassa le second. En reconnoissance, le premier le pourvut de vivres, d'habits pour supporter le froid qu'il alloit éprouver dans les Alpes, et l'escorta en personne jusqu'au pied des montagnes.

Le courage avec lequel ces Numides et autres Africains gravirent sur ces rochers couverts de glaces ne sauroit être assez admiré. Ils eurent à combattre, non seulement la nature avec toutes ses horreurs, des torrents, des précipices, des forêts impénétrables, mais encore les habitants de ces lieux sauvages. Les petits rois du pays, inquiets à la vue d'une armée dont ils ignoroient le dessein, s'étoient rassemblés. Ils garnirent de troupes les hauteurs, d'où ils faisoient rouler des pierres. Les Africains avoient en même temps à se sou-

tenir contre l'ennemi et contre la difficulté des chemins. Le grand désordre fut causé par les bêtes de somme chargées de bagage. Blessées par les montagnards, elles se renversoient sur les soldats, et les entraînoient avec elles dans les précipices.

Annibal, toujours bien servi par le hasard, arriva à un château où étoit déposée une grande quantité de vivres et de bestiaux : il s'en empara, et ce rafraîchissement encouragea son armée à surmonter les difficultés qui lui restoient à vaincre. Un autre motif d'encouragement fut la vue de l'Italie, qu'Annibal montra à ses soldats du haut des montagnes. Il leur marqua à-peu-près où étoit Rome, la récompense de leurs travaux. Ils eurent la consolation, pendant deux jours qu'ils restèrent sur le sommet, de voir revenir la plupart des chevaux qui avoient été abattus dans la route, et qui regagnèrent le camp sur les traces de l'armée.

La descente des Alpes ne fut ni moins pénible, ni moins périlleuse que la montée. A la vérité, ils n'eurent point d'ennemis à combattre, mais des montagnes de neige et de glace, un climat encore plus âpre qu'ils ne l'avoient éprouvé, dont le froid vif et pénétrant faisoit des impressions douloureuses et souvent mortelles sur les corps sensibles des Espagnols et des Africains. Après avoir marché deux jours dans des passages glissants, escarpés et étroits, ils arrivèrent dans un endroit où ni éléphants, ni chevaux même ne pouvoient passer. En vain ils cherchèrent des détours favorables, il fallut se déterminer à percer le rocher. C'est dans cette occasion qu'on prétend qu'Annibal se servit de vinaigre pour faire calciner le rocher. On l'échauffoit par un grand feu, et on jetoit brusquement dessus du vinaigre, qui dé-

tachoit le bloc par lames. Mais où trouva-t-on la quantité de vinaigre suffisante, et la qualité corrosive de cette liqueur? seroit-elle efficace sur des masses de roc? Quoi qu'il en soit, on ignore encore le chemin qu'Annibal se traça dans les Alpes. Chose merveilleuse! il ne mit pas neuf jours à les monter, et six à les descendre. Il arriva en Italie cinq mois après avoir été prendre les derniers ordres à Carthage. Son armée étoit réduite à douze mille Carthaginois, huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux, nombre qu'il fit graver lui-même sur une colonne. Mais elle fut bientôt augmentée par les Gaulois Cisalpins qui se joignirent à lui. Ils allèrent ensemble mettre le siége devant Turin, qui fut emportée d'assaut. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main, afin d'inspirer de la terreur. En effet, elle fut si grande, que tous les peuples voisins se soumirent, et fournirent des vivres en abondance.

Pendant que l'armée d'Annibal se refaisoit dans le fertile pays des Liguriens, il fut très étonné d'apprendre que Scipion, qu'il avoit laissé aux environs de Marseille, étoit près de lui. Le général romain, se voyant prévenu par Annibal, avoit sur-le-champ fait embarquer la plus grande partie de son armée, et attendoit au pied des Alpes l'armée carthaginoise, qui venoit de les franchir malgré tous ses efforts. Scipion combattit sur les bords du Tésin, fut vaincu, blessé, et auroit été pris sans la bravoure de son fils, nommé depuis Scipion l'Africain, qui le sauva. La défaite fut causée en partie par la défection d'un corps de Gaulois qui abandonna l'armée romaine pendant la bataille. Une autre défaite qu'essuya le consul Sempronius sur le bord de la Trébia

commença à causer de vives alarmes dans Rome, et mit Annibal en état d'avancer et de tenter le passage des Apennins pour entrer en Etrurie.

Il n'y éprouva pas des difficultés moindres que dans les Alpes. D'abord un orage terrible, accompagné de pluie qui donnoit dans le visage des soldats, les obligea de s'arrêter. Un vent violent les empêcha de dresser leurs tentes, et les força de regagner la plaine. Comme Annibal étoit toujours pressé, il prit le chemin le plus court, qui étoit un marais, jusqu'alors jugé impraticable, sur-tout pour une armée; en effet, la sienne y eut prodigieusement à souffrir. Pendant quatre jours et quatre nuits elle eut les pieds dans l'eau. La plupart des bêtes de charge moururent dans la boue; elles furent même d'une grande utilité. Sur leurs cadavres, ainsi que sur les ballots dont elles étoient chargées, on put du moins prendre quelques heures de sommeil. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut toutes les peines du monde à sortir du marais. Une fluxion très douloureuse lui fit perdre un œil. Ajoutez les inquiétudes que lui donnoient les Gaulois de son armée, peu fidèles, qu'il fut obligé de faire environner par les Numides, de peur qu'ils ne désertassent, et l'on jugera que ce fut avec une grande joie qu'il se vit dans les plaines de l'Etrurie.

Mais un plus grand bonheur pour lui fut d'avoir en tête Flaminius. L'imprudent consul s'engagea dans un vallon étroit près du lac de Trasiméne. Annibal profita habilement de cette faute, et remporta une victoire complète; Flaminius fut tué. Les fuyards portèrent avec la nouvelle l'effroi dans Rome. Le préteur monta à la tribune, et dit pour toute harangue : « Nous sommes

« défaits. » Le carnage avoit été grand, mais la consternation fut plus grande encore. On regardoit comme échappés par miracle le peu de soldats qui revenoient. Deux mères moururent de joie en revoyant leurs fils. Le jour même que se livra cette sanglante bataille un tremblement de terre ébranla un grand nombre de villes d'Italie; mais les combattants de part et d'autre ne s'aperçurent point du désordre de la nature, tant la fureur étoit grande entre les deux armées. Dans cette extrémité, le sénat élut dictateur Fabius Cunctator (le Temporiseur). Sa conduite justifia ce surnom.

Il fit publier une ordonnance par laquelle il enjoignoit aux habitants de la campagne de se retirer avec tous leurs effets en lieu de sûreté; ensuite il se mit en marche, non pour attaquer Annibal, mais uniquement pour l'embarrasser et lui couper les vivres. Il le côtoyoit et le suivoit sur les hauteurs, sans se laisser approcher. Le Carthaginois pilloit, brûloit, ravageoit sous les yeux du général romain, sans pouvoir l'attirer à une action. Cette manière de faire la guerre embarrassoit beaucoup Annibal; elle mécontentoit aussi les Romains, qui ne pouvoient voir sans douleur ces dévastations. Minucius, un des généraux, disoit : « Nous « avons un chef admirable, pour nous mieux con- « server il nous cache dans les nues. » On l'accusoit publiquement de lâcheté. « Je serois bien plus lâche, « répondit le dictateur, si la crainte de quelques rail- « leries me faisoit manquer aux régles du bon sens et « de la prudence. »

A force de temporiser, il attira Annibal dans un défilé, dont il fit occuper les avenues. Il croyoit le tenir enfermé; mais le rusé Carthaginois fit attacher aux

cornes des bœufs de son armée de petits fagots auxquels on mit le feu. Ces animaux, dirigés contre les gardiens du défilé, les épouvantèrent, et Annibal se dégagea. Cette ruse attira de nouvelles railleries à Fabius, qui ne changea point pour cela de conduite. Minucius, qui avoit trouvé moyen de partager le commandement, impatient de ces lenteurs, osa attaquer Annibal dans la plaine : il alloit être défait, lorsque Fabius arriva à son secours et le sauva. « Je l'avois bien prévu, dit Annibal, « que ce nuage qui se promenoit sur les hauteurs « tomberoit enfin avec fracas. » Le vainqueur ne laissa échapper aucune parole désagréable pour son collègue. Celui-ci, revenu à son camp, tint à ses soldats ce discours : « J'ai appris, par une fâcheuse expérience, que « je ne suis pas né pour commander, et que l'obéis- « sance doit être mon partage. Ainsi je vais reprendre « l'état qui me convient. Allons donc, chers compa- « gnons, offrir nos services au dictateur, et nous re- « mettre sous sa conduite. Qu'il commande seul, puis- « qu'il est seul capable de servir d'ame à un si grand « corps. Je lui donnerai le nom de père, et nous le sa- « luerons comme notre patron. Si nous n'avons pas « vaincu Annibal, nous avons fait quelque chose de « plus grand, nous nous sommes vaincus nous-mêmes. » Il se mit à la tête de son armée, et marcha droit au camp du dictateur, qui l'embrassa, le consola, et l'employa comme son égal dans le service.

Les intrigues de la place publique firent perdre le commandement à Fabius ; il fut conféré à Terentius Varron, homme violent et dénué de talents militaires. On crut pouvoir tempérer sa fougue en lui donnant pour compagnon Paul Emile, homme très modéré ;

mais l'imprudence l'emporta sur la sagesse. Varron mit Paul Emile dans la nécessité de le soutenir à Cannes, où il attaqua imprudemment Annibal, et où il essuya la défaite la plus sanglante, la plus complète que les Romains aient jamais essuyée. Paul Emile y périt. Varron regagna Rome avec les débris de son armée. Jamais les Romains ne se montrèrent aussi grands que dans cette circonstance. On vit dans la ville de la douleur, mais aucun signe d'abattement. Le sénat entier sortit au-devant du consul, et le remercia « de ce qu'il « n'avoit point désespéré du salut de la république. » Annibal offrit la paix, et de mettre les prisonniers à rançon. Par une double raison politique, et pour ne pas fournir à Annibal de l'argent dont il avoit besoin, et pour montrer aux Romains que quand ils ne savoient pas mourir sur le champ de bataille, ils n'avoient rien à espérer de la patrie, on refusa l'un et l'autre. On enrôla les criminels et les esclaves. Les alliés s'empressèrent de fournir leur contingent. On reçut quelques renforts des armées romaines, de Sicile et d'autres endroits, qui firent passer promptement des détachements. Il arriva aussi des nouvelles avantageuses d'Espagne, où les deux Scipions continuoient la guerre avec succès.

L'encouragement étoit fortifié par le répit que le général carthaginois donna aux Romains. Maherbal lui conseilloit après la bataille de Cannes d'aller droit à Rome. Sur son refus, on rapporte que cet officier lui dit : « Vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne sa- « vez pas profiter de votre victoire. » C'est encore un problême de savoir lequel avoit raison, du général ou de l'officier. Annibal, affoibli par ses propres victoires, se trouvoit à la tête d'une armée courageuse, mais dé-

nuée de toutes ressources, sans vivres assurés, sans machines nécessaires à un siége. Aucune ville ne s'étoit déclarée pour lui ; et, s'il n'enlevoit pas Rome d'emblée, ce qu'il ne pouvoit espérer d'une ville fortifiée et composée d'une population aussi nombreuse que guerrière, il se seroit trouvé exposé à voir son armée affamée périr de misère. Il crut donc plus sage de prendre des quartiers où il pourroit la rétablir et la recruter. Dans certaines occasions, le parti le plus raisonnable est le pire de tous les partis. Malheureusement Annibal choisit Capoue, ville de délices, où son armée éprouva, par la débauche et la mollesse, plus de pertes qu'elle n'en auroit essuyé en campagne par l'inclémence de la saison et l'épée des ennemis.

Après la journée de Cannes, Annibal envoya Magon, son frère, à Carthage, annoncer sa victoire. Pour y donner une idée de cette victoire signalée, il porta un, ou, selon quelques auteurs, trois boisseaux d'anneaux arrachés des doigts des chevaliers romains trouvés sur le champ de bataille, et les répandit dans la salle du sénat. Mais sa harangue se termina par demander du secours. « Il faut quatre mille Numides, disoit-il, quarante éléphants et mille talents d'argent. — Des secours! s'écrie Hannon, chef de la faction contraire, des « secours ! Annibal nous dit, je suis vainqueur, mais « envoyez-moi des troupes, des vivres, de l'argent. « Est-ce donc là le langage d'un homme qui a subjugué « tant de peuples en Italie ? La république romaine, « ajoute-t-on, est réduite à la dernière extrémité ; mais « les Romains donnent-ils quelque marque de désespoir ? font-ils quelques avances pour la paix ? paroissent-ils la desirer? — J'avoue, repartit le député, que

« les Romains, malgré leurs pertes, paroissent n'avoir « pas perdu courage. — En ce cas, repartit Hannon, « nous avons la guerre aussi entière que le jour qu'An- « nibal passa en Italie. Nous avons à la vérité fait assez « pour obtenir de Rome une paix avantageuse, et c'est « ce que nous pouvons desirer de plus favorable. Une « seule défaite peut renverser tous nos projets. Ainsi « je suis d'avis de n'envoyer aucun secours en Italie. « Annibal n'en a pas besoin, s'il a remporté de grandes « victoires ; il n'en mérite pas, s'il nous envoie de faux « rapports. »

Il semble que la conclusion d'Hannon auroit été plus juste, si, après avoir dit que les succès d'Annibal ne devoient tendre qu'à une paix avantageuse, après avoir remarqué « qu'une seule défaite pouvoit renverser tous « ses projets », il avoit été d'avis d'envoyer les plus grands secours en Italie, pour augmenter les forces d'Annibal, et lui fournir les moyens d'écraser un ennemi déja tant de fois vaincu. Mais la passion raisonne-t-elle? Et le peuple auquel on demande n'est-il pas préférablement de l'avis de celui qui exhorte à ne rien donner? On refusa donc tout, et Annibal fut abandonné à lui-même.

Ce n'étoit pas son armée seule qui goûtoit les délices de Capoue. Lui-même, ce guerrier élevé dans l'austérité des camps, qui n'avoit jamais joui de plaisirs délicats, se montroit trop sensible aux charmes d'un repos voluptueux ; ce ne fut qu'avec regret qu'il s'en arracha pour aller attaquer Nole, où Marcellus, général romain, s'étoit renfermé avec ses troupes. Il se flattoit de s'en mettre bientôt en possession, parcequ'il comptoit sur les habitants, auxquels il avoit toujours témoigné

beaucoup d'égards ; entre autres il comptoit sur un nommé Bantius, l'un des principaux de la ville. Ce guerrier, combattant à Cannes pour les Romains, étoit tombé percé de coups à côté de Paul Emile, qu'il avoit défendu jusqu'à l'extinction de ses forces. Trouvé sanglant sur le champ de bataille, il fut attentivement soigné par les ordres d'Annibal ; celui-ci, quand il sut que ce prisonnier étoit de Nole, le renvoya généreusement dans sa patrie après sa guérison. Ce service attacha aux Carthaginois Bantius et sa famille, qui étoit une des plus considérables de la ville.

Marcellus se trouvoit donc au milieu de gens très peu affectionnés. Dans ces circonstances, un général enfermé dans une ville contient les habitants par la rigueur. Le Romain en usa autrement. Un jour que Bantius vint lui faire la cour, sans doute à contre-cœur, Marcellus, feignant de ne pas le connoître, lui demanda son nom. « Mon nom, répliqua le jeune guerrier, est « Bantius.—Quoi, dit Marcellus, feignant un air de « surprise, vous êtes le fameux Bantius dont on parle « tant à Rome? Certes, ce n'est pas à vous qu'on doit « s'en prendre si un consul romain est tombé entre les « mains de l'ennemi. Que de sang ne vous a-t-il pas « coûté pour vouloir lui sauver la vie ? Quel plaisir « pour moi de voir et d'embrasser un homme si vaillant, « qui fait tant d'honneur à sa patrie, et auquel les « dieux réservent peut-être la gloire d'être le libérateur « de Rome. » A ces paroles obligeantes Marcellus ajouta des présents. La louange fit taire la reconnoissance. De Carthaginois, Bantius redevint tout Romain. Sûr de Nole par son moyen, Marcellus ne s'occupa que du soin de résister à Annibal, qui fut repoussé avec

perte : premier échec du général africain ; mais il fut plus heureux devant Casilin, qu'il soumit après un long blocus, qui fit souffrir aux habitants toutes les horreurs de la famine. Malgré ces extrémités, ils ne parloient pas de se rendre ; au contraire, la belle saison étant revenue, ils semèrent des raves dans leur ville. « Croient-ils donc, dit Annibal, que j'attendrai « qu'elles puissent être mangées. » Il aima mieux leur accorder une capitulation avantageuse.

Après les grandes actions du Tésin, de la Trébia, du lac Trasiméne et de Cannes, les succès et les revers se partagèrent entre les Carthaginois et les Romains. Ceux-ci perdirent une armée entière contre les Baïens, qui avoient facilité l'entrée d'Annibal en Italie. Les Campaniens, fidéles alliés de l'Africain, furent défaits par Sempronius. La division se mit dans l'armée d'Annibal. Son frère Asdrubal fut battu en Espagne par les Scipions, et Hannon, un de ses généraux, fut défait dans la Pouille. Casilin retomba au pouvoir des Romains, et Philippe, roi de Macédoine, appelé par Annibal, surpris dans son camp par Lévinus, prit la fuite; mais le Carthaginois excita dans la Sicile un soulévement qui obligea Rome d'y faire passer des forces. Elle attira en Espagne le vieux Syphax, roi de la partie occidentale de Numidie. Carthage lui opposa le jeune Massinissa, fils du roi de la partie orientale. A l'âge de dix-sept ans, il eut la plus grande part à la défaite des deux Scipions, qui furent tués. Un simple chevalier romain, nommé Marcius, rétablit les affaires. Dans la lettre qui annonçoit sa victoire il eut l'imprudence de prendre le titre de propréteur que l'armée lui avoit donné. Le sénat le rappela, ne voulant pas que les

soldats s'accoutumassent à nommer les généraux.

Les Romains assiégeoient Capoue. On se rappelle les preuves d'attachement qu'elle leur donna après le désastre des Fourches Caudines. Le séjour des Carthaginois avoit bien changé cette ville. Les habitants, persuadés qu'ils avoient tout à craindre du ressentiment de leurs amis délaissés, se défendirent avec la plus grande opiniâtreté. Ils ne cessoient aussi d'appeler Annibal à leur secours. Il y alla. Mais il fut battu. L'embarras de sa situation dans un pays ruiné et sans ressource lui fait prendre une résolution digne de son grand courage. Il décampe, force ses marches, fait abattre les ponts. brûler les barques derrière lui, et arrive à huit cents pas de Rome. La frayeur fut grande, mais sans découragement. Une armée entière se forma de la réunion des citoyens, presque tous vieux soldats; une autre armée, qui avoit côtoyé comme elle avoit pu les Africains, arrive par un côté opposé, traverse la ville, et présente à Annibal un front imposant. Il avance, se retire, revient, présente la bataille. Au moment qu'on étoit près d'en venir aux mains, il survient un orage qui éloigne les deux armées. Pendant que le général carthaginois étoit aux portes, il apprit avec un étonnement mêlé de dépit que le champ sur lequel il campoit venoit d'être vendu dans une criée publique aussi cher que s'il n'y avoit pas eu d'ennemis. Par représailles, il fit publier la vente des boutiques qui entouroient la place publique. On ne sait s'il trouva des acheteurs.

Annibal, menacé de tous côtés, mais n'étant pas encore réduit à une extrémité assez grande pour être forcé de tenter un coup de désespoir, n'attaqua point Rome. Il n'osa point non plus retourner devant Capoue.

Les sénateurs de cette ville résolurent de se rendre aux meilleures conditions possibles. Mais Vibius, chef de la faction carthaginoise, persuadé qu'il n'y avoit point de grace à attendre des Romains, non seulement renonça au pardon pour lui, mais dissuada les autres d'en demander. Ayant assemblé les principaux Capouans, il leur dit : « La mort est notre unique ressource. J'ai fait « préparer chez moi un grand festin. Nous y ferons « bonne chère, et terminerons ensuite nos jours par « une coupe de poison. Que ceux qui méprisent la vie « me suivent. Une mort glorieuse nous fera respecter « par nos ennemis, et le perfide Annibal sentira le tort « qu'il a eu d'abandonner des alliés si fidèles. » Vibius réunit vingt-sept convives avec lesquels il but la fatale coupe. Ils ne furent pas les plus malheureux des Capouans. On ne sait s'ils se rendirent à discrétion, ou bien s'il y eut une capitulation signée entre eux et les Romains, mais en ce cas on l'observa mal, car cinquante-trois des principaux sénateurs furent battus de verges et décapités. Les anciens habitants dépouillés de leurs biens et chassés perdirent pour jamais l'espérance de revoir leur patrie. On envoya à leur place des affranchis, chargés de cultiver les terres au profit de la république.

Continence de Scipion.

Dans le temps que cette terrible vengeance s'exerçoit à Capoue, Rome faisoit sortir de ses portes, presque sous les yeux d'Annibal, dix mille hommes d'infanterie, et mille de cavalerie, qu'elle envoyoit en Espagne, où l'on avoit souffert quelques échecs depuis le rappel du chevalier Marcius. Scipion, déja célèbre pour avoir sauvé la vie à son père dans une bataille, commandoit cette armée, qui lui fut confiée par un suffrage una-

nime, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans. Son premier exploit fut la prise de Carthagène; le second fut une victoire mémorable qu'il remporta sur lui-même. Ses soldats lui amenèrent une prisonnière de la plus grande beauté. Il se sentit ému, mais la sagesse réprima ce mouvement. Par ses informations il apprit qu'elle étoit fiancée à un prince celtibérien. Il fit venir les parents ainsi que l'époux futur, et la remit entre leurs mains. Ils le prièrent d'accepter une somme d'argent, en forme de rançon. Il la reçut, et la remit comme une augmentation de dot. Ce généreux procédé charma les Espagnols, et gagna beaucoup de partisans aux Romains.

Ils venoient de mettre à la tête de leur armée, contre Annibal, le fameux Marcellus, conquérant de la Sicile, nommé l'Epée de Rome, comme Fabius en étoit le Bouclier. Il perdit une bataille; mais, pendant que le Carthaginois comptoit jouir de sa victoire, le Romain se présenta de nouveau, en état de se battre contre les Carthaginois. « Quel homme étrange est ce Marcellus, « s'écrie Annibal! vainqueur ou vaincu, il est toujours « prêt à combattre! » Marcellus eut cette fois sa revanche; mais elle lui coûta cher. Ces deux généraux passèrent ensuite quelque temps à s'observer d'assez près pour qu'il y eût entre leurs troupes de vives escarmouches.

Marcellus croyoit ne pouvoir prendre trop de précautions contre un adversaire aussi rusé. Il vouloit tout voir par lui-même. Ces soins, dont un général doit le plus souvent se reposer sur des subalternes reconnus capables, lui coûtèrent la vie. Il tomba dans une embuscade, et il y périt. Annibal, averti, se rendit à l'en-

droit où étoit le corps de son rival. Ce spectacle le toucha. Il ne put s'empêcher de montrer un sentiment de pitié à la vue de ce grand homme qui méritoit de perdre la vie dans une circonstance plus glorieuse. Son premier soin fut de prendre l'anneau que Marcellus portoit au doigt, et qui lui servoit de cachet, dans l'intention d'en tirer quelque avantage. Ayant ensuite admiré l'air grand et noble du consul étendu à ses pieds, il ordonna que le corps fût enveloppé d'une riche étoffe, placé sur un bûcher, et réduit en cendres. Il fit rassembler les cendres, les renferma dans une urne d'argent, au-dessus de laquelle il plaça une couronne d'or et une de laurier, et envoya au jeune Marcellus, son fils, ces tristes restes d'un père si estimable. Tel fut Annibal, que les Romains ont traité de brigand, et qu'ils ont poursuivi jusqu'à la mort.

Il attendoit alors un secours qu'Asdrubal, son frère, échappé à la poursuite de Scipion, lui amenoit d'Espagne. Déja il avoit passé les Pyrénées et les Alpes, lorsque le consul Néron, averti par une lettre qu'il surprit que le général carthaginois étoit en pleine marche pour joindre son frère, tire un fort détachement de son armée opposée à Annibal, et arrive auprès de son collégue, placé sur la route. Les deux corps réunis attaquent Asdrubal, qui ne s'y attendoit pas, défont son armée sur les bords du Métaure, et cinquante mille Africains restèrent avec leur général sur le champ de bataille. Sans s'arrêter, Néron retourne à son poste, et apprend le premier à Annibal la défaite de son frère, en faisant jeter sa tête dans son camp; manière barbare d'annoncer la mort d'un frère, fût-ce à un ennemi. Ce spectacle causa au Carthaginois une tristesse mortelle.

Moins sensible cependant à son malheur qu'à celui de sa patrie, il s'écria : « O Carthage ! malheureuse Car-« thage, je succombe sous le poids de tes maux. »

A la vérité, les Romains prenoient par-tout la supériorité ; Scipion ne voyoit plus d'ennemis en Espagne ; Massinissa même s'étoit tourné du côté des Romains, gagné par les bons procédés de leur général à l'égard d'un de ses parents prisonnier, qu'il lui renvoya sans rançon, et même chargé de présents. La réconciliation fut si sincère, qu'il suggéra à Scipion l'idée de porter la guerre en Afrique, et qu'il lui montra les moyens d'y réussir. Le Romain y fit un voyage, appelé par Syphax, qui vouloit se donner l'honneur de faire la paix entre les deux républiques. Il aboucha pour cela le général romain avec un général carthaginois, nommé Asdrubal, et les admit tous deux à sa table ; mais il ne réussit point dans son projet. Il arriva seulement qu'il se laissa lui-même séduire en faveur des Carthaginois par cet Asdrubal, qui lui donna la belle Sophonisbe, sa fille, en mariage, quoiqu'il l'eût auparavant promise à Massinissa. Scipion retourna en Espagne, d'où il fut bientôt rappelé pour être élu consul à Rome, et pour être renvoyé en Sicile, d'où devoient partir les grands corps contre Carthage.

On songea enfin dans cette ville à ne pas laisser écraser Annibal. Magon, son frère, eut ordre de lui porter des secours. Il débarqua en Italie, à la tête de dix-huit mille fantassins et de deux mille chevaux, avec une bonne somme d'argent pour faire des recrues. En même temps Lelius, ami de Scipion, envoyé par lui, abordoit en Afrique avec un corps choisi. Il y trouva Massinissa, qui lui donna de nouvelles instructions, et l'en-

gagea à retourner promptement vers Scipion, pour revenir ensemble contre Carthage, qu'ils trouveroient dénuée de troupes et de vivres. Lelius alla porter ce conseil à Scipion, qui l'adopta, monta avec son armée les vaisseaux qu'il tenoit prêts, et cingla vers l'Afrique.

Arriver, combattre, vaincre, charger Syphax de chaines, faire Sophonisbe, son épouse, prisonnière, furent pour Scipion l'ouvrage de quelques mois. Les fers furent présentés à la belle captive par Massinissa, amant outragé. Il entre le premier dans le palais, triomphant d'avance de la douleur qu'il alloit lui causer. Elle se prosterne à ses pieds. Il la regarde, le reproche expire sur ses lévres, et il n'ouvre la bouche que pour lui promettre ce qu'elle demandoit avec instance, de n'être pas livrée aux Romains.

Mais il promettoit plus qu'il ne pouvoit accorder. Lui-même se trouvoit à la merci des Romains; il étoit dans leur camp, et attendoit de ces républicains son rétablissement dans son royaume, d'où Syphax l'avoit chassé. Les sentiments de Sophonisbe à l'égard de Rome étoient connus; Syphax, fait prisonnier quelques jours avant elle, avoit avoué que sans elle, sans ses discours séduisants, il seroit resté fidèle à la république. Comment donc espérer de pouvoir soustraire à la vengeance romaine une ennemie si dangereuse? L'amour trouva un expédient: Massinissa donna la main à Sophonisbe, persuadé que Scipion ne prétendroit plus conserver aucun droit sur une princesse devenue sa femme.

Mais un Romain, un Romain endurci par la politique, est inflexible comme elle. Scipion laissa le Numide s'enivrer de son amour: heureux alors et par la ten-

dresse d'une femme qu'il adoroit, et par la conquête de son royaume, dont il triomphoit sous les yeux de son épouse, il revint avec elle présenter ses trophées à Scipion. Le général romain se laissa aborder d'un air froid et altier qui ne présageoit pas des suites agréables aux deux époux. Après cette courte entrevue, il eut avec le prince un entretien particulier, dans lequel il commença à le féliciter de ses exploits vraiment héroïques; ensuite il lui fit quelques reproches sur son mariage, et l'exhorta à ne pas devenir l'esclave d'une femme après avoir conquis un vaste royaume. Il le fit souvenir en même temps que les dépouilles de l'ennemi et les captifs appartenoient aux Romains, et finit son discours par ces mots : « Je sens combien est grand le « sacrifice que j'exige de vous; mais, Massinissa, reve- « nez à vous-même. Jusqu'ici votre foiblesse mérite « d'être regardée d'un œil de pitié, mais elle pourroit « devenir impardonnable, et vous préparer un sujet « de long repentir. »

N'y avoit-il donc aucun moyen d'arracher son épouse à la barbarie des Romains? Ne pouvoit-il, en se séparant de cette femme, en promettant de ne jamais la rappeler, lui assurer la liberté et la vie? Massinissa connoissoit apparemment la froide et inaltérable fermeté du Romain dans ses cruelles résolutions, puisqu'il prit sans balancer le parti le plus désespéré. Il rentre dans la tente de Sophonisbe : « Recevez, lui dit-il, le dernier « témoignage de mon affection et de ma fidélité : il « n'est pas en mon pouvoir de vous garantir de l'escla- « vage dont vous êtes menacée par aucun autre moyen « que par la mort. Rappelez-vous de qui vous êtes fille, « et quel époux vous avez, et ne craignez point de des-

« cendre au tombeau; Massinissa vous y suivra bien-« tôt. » Il sort, fondant en larmes. Aussitôt se présente une esclave avec une coupe de poison.

L'infortunée Sophonisbe prend la coupe. Sa nourrice pleuroit, elle lui reproche de déshonorer sa mort par ses larmes; et s'adressant à l'esclave, elle lui dit: « Que « mon époux sache que je meurs contente, puisque je « meurs par ses ordres: assurez-le que c'est contre mon « inclination que j'ai contracté un premier engagement « avec un autre; mon cœur n'a jamais été qu'à lui. « Quant à mon corps, je l'abandonne volontiers à la « fureur des Romains. » Il y a peu de morts aussi héroïques. Ni plaintes, ni reproches, ni regrets. On mépriseroit Massinissa, si on croyoit qu'il fut consolé par une chaise curule, une robe magnifique, une tunique brodée de branches de palmier, et une couronne d'or. Mais un ambitieux pensera qu'il trouva quelque adoucissement à sa douleur dans le titre de roi, et dans l'espérance d'être bientôt, en récompense de son sacrifice, monarque de toute la Numidie.

Sophonisbe fut heureuse de ne pas voir le triomphe des Romains, qu'elle détestoit, et le désastre de sa chère patrie. Annibal étoit retiré dans un coin de l'Italie, entouré d'armées romaines, qu'il tenoit éloignées, comme un lion fatigué repousse encore de sa caverne le chasseur téméraire. Il y sut que Magon, son frère, tâchant de le rejoindre, avoit été battu et blessé, et qu'il retournoit en Afrique avec les débris de son armée. Lui-même y fut rappelé, et partit. En s'éloignant il tournoit avec regret ses regards vers ce pays, le théâtre de ses triomphes. La douleur de quitter cette contrée lui arracha des imprécations; ce sentiment l'avoit

déja porté à une cruauté que l'empire des circonstances ne peut faire excuser. Quelques Italiens de son armée refusoient d'abandonner leurs foyers et de le suivre, de peur que leur exemple devînt contagieux; au lieu de les renvoyer ignominieusement, il les fit tous enfermer dans un temple, et massacrer.

Sous ces auspices funèbres il arriva à Carthage, qu'il avoit quittée à l'âge de neuf ans, et qu'il avoit peu revue depuis trente-trois. Intrigues de famille, factions du sénat, brigues et tumulte de place publique, tout étoit nouveau pour lui. La guerre d'ailleurs se faisoit sans ménagement pour les Romains, et accompagnée de toutes ses horreurs; pillage, meurtre, incendie, et toujours avec désavantage du côté des Carthaginois. A la vérité, Annibal ramenoit des troupes, et il étoit à leur tête, mais elles étoient épuisées et réduites à un petit nombre. Au contraire, Scipion recevoit des renforts, et il les commandoit. Entre des généraux qui s'estimoient il s'établit des égards, dont le résultat fut une conférence demandée par Annibal, malgré la défense de la populace de la ville, qui s'y opposoit.

Entre les deux camps, situés dans la plaine de Zama, s'avancent Annibal et Scipion. Ils quittent leur escorte et s'approchent. Ils ne s'étoient jamais vus, mais ils se connoissoient. Annibal regarda avec quelque surprise Scipion. Le Romain étoit à la fleur de l'âge: ses traits réguliers et beaux étoient encore relevés par une taille majestueuse, et par un air plein de douceur. Il avoit un habillement propre, mais simple, tel qu'il convient à un soldat. Ils gardèrent quelque temps le silence; Annibal le rompit le premier. A la fin de son discours, qu'il entremêla de réflexions sur les vicissitudes de la

fortune, et de louanges pour Scipion, il proposa de céder aux Romains l'Espagne, la Sardaigne, la Sicile, et toutes les îles situées entre l'Italie et l'Afrique. « Vous « ne nous offrez, répondit le jeune général, que ce « que nous possédons déja. Si ces propositions s'étoient « faites avant mon départ d'Italie, on auroit pu les « écouter; mais nous avons maintenant bien d'autres « prétentions. » Il les déduisit, et finit par ces mots : « Si elles vous plaisent, le sénat et le peuple romain ne « refuseront pas de traiter avec Carthage; sinon, dé- « cidons la querelle par les armes. » Le défi fut accepté, et dès le lendemain la querelle fut vidée.

La bataille de Zama qui décida entre les deux républiques de l'empire du monde coûta quarante mille hommes aux Carthaginois vaincus, et ne finit pas sans une grande perte pour les vainqueurs. Il fut un moment où les combattants ne pouvoient pas s'approcher, à cause du sang qui rendoit le terrain glissant, et d'une espèce de rempart que des monceaux de morts mettoient entre eux. Le corps commandé par Annibal, tous vétérans couverts des lauriers cueillis en Italie, fit la plus opiniâtre résistance. Il ne céda que lorsqu'il eut été enfoncé de tous côtés par l'armée romaine qui se réunit tout entière contre lui. Annibal échappa, lui dixième : foible escorte, qui fut la nuit suivante réduite à un seul homme.

Ap. D. 2803.
Av. J.C. 195.

Le sénat de Carthage, quand il connut son asile, le rappela pour délibérer sur le sort de la république. Il décida d'abord qu'il falloit faire la paix; et quand Scipion eut dicté ses conditions, quelque dures qu'elles fussent, Annibal décida encore qu'il falloit les accepter. On traita sur ce plan. Il y eut une suspension d'armes,

jusqu'à ce que le sénat romain eût accordé sa ratification. Un Asdrubal de la faction contraire à Annibal, chef de l'ambassade envoyée à Rome, porta la parole, rejeta tout le blâme de la guerre sur la famille d'Amilcar, peignit le triste état où elle avoit réduit Carthage, et s'engagea par serment au nom de la république à observer fidèlement les conditions de la paix qui seroit accordée. « Mais, lui dit un sénateur, quels dieux ren- « dez-vous garants de la sincérité de vos serments? — « Les dieux, répondit le Carthaginois, ces mêmes dieux « qui ont puni si sévèrement nos parjures. » Cette réponse qui disoit tant de choses en peu de mots fut généralement applaudie. Le sénat n'ajouta rien à ce qui avoit été prescrit par Scipion ; et en effet, à moins d'être détruite, une ville souveraine ne pouvoit guère être traitée plus sévèrement.

On lui permit à la vérité de garder ses lois, les villes et les provinces qui lui restoient en Afrique; mais les Romains retinrent l'Espagne et toutes les îles de la Méditerranée. Ils agrandirent, aux dépens de Carthage, le royaume de Massinissa, interdirent à la république vaincue tout droit de faire la guerre ou la paix avec ses voisins ou d'autres sans la permission des vainqueurs. Il fallut donner comptant une très grosse somme d'argent, s'engager à des paiements encore plus considérables à des termes déterminés, rendre les prisonniers qu'on avoit faits, livrer les déserteurs, laisser choisir parmi les principaux de la ville cent otages qui seroient envoyés à Rome, abandonner tous les éléphants domptés, et promettre de n'en plus former d'autres pour la guerre. Enfin, ce qui coûta le plus aux Carthaginois, il fallut remettre tous leurs vaisseaux

entre les mains de Scipion. Il les fit brûler à leur vue, au nombre de cinq cents, et ne leur laissa que dix galères à trois rangs de rames pour se défendre contre les corsaires.

Scipion. Caton.

La joie que le peuple romain ressentit des victoires de Scipion approcha de l'ivresse. Il n'y eut pas d'honneurs et même d'autorité qu'il ne voulût déférer au vainqueur, jusqu'à la dignité de dictateur perpétuel. Il se contenta du surnom d'Africain, sous lequel en effet sa gloire a passé de siécle en siécle. Son triomphe surpassa tout ce qui avoit été vu jusqu'alors en ce genre. Il apporta d'Afrique un butin immense, et remit au trésor de la république vingt mille livres pesant en argent. Cependant les Romains, dans toutes les guerres qu'ils eurent pendant la vie de ce grand homme, négligèrent ses services. De lui-même il s'engagea dans la guerre contre Antiochus, où son frère commandoit, en qualité de son lieutenant, pour l'aider de sa personne et de ses conseils. Les exploits du cadet lui valurent le titre d'Asiatique. On voit aussi paroître l'Africain dans une ambassade en Syrie. Il y trouva Annibal fuyant de royaume en royaume, et toujours poursuivi par les Romains. Ce fut là que ce proscrit fit une réponse si ingénieuse et si flatteuse. Dans le cours d'une conversation Scipion lui demanda quels étoient à son avis les plus grands généraux qui eussent existé, et leur rang. « Le premier, dit Annibal, est Alexandre, le second « Pyrrhus, le troisième moi. — Et si vous m'aviez « vaincu, repartit vivement Scipion, quel rang pren- « diez-vous? — le premier, répondit le Carthaginois. »

Il semble que le peuple romain vit avec plaisir les Scipions couverts de gloire, persécutés par les envieux,

et en butte à la maligne causticité de Caton le censeur, qui dirigeoit toutes les machinations employées contre eux par la jalousie. Caton avoit un caractère vraiment fait pour une république. Il se distingua d'abord dans la guerre d'Espagne, dont il eut la conduite. Ses troupes connoissoient peu la discipline; il les y forma, plus encore par son exemple que par ses paroles. Habillé de la manière la plus simple; le premier aux travaux, le dernier à les quitter; frugal, impassible pour ainsi dire, il s'exposoit sans ménagement aux injures de l'air, et supportoit patiemment les plus grandes fatigues; il étoit d'une bravoure à toute épreuve, et savoit la faire remarquer à propos. Ces qualités lui assurèrent de glorieux succès. Il donna à chacun de ses soldats une livre d'argent prélevée sur le butin fait sur l'ennemi. Quelques officiers lui marquèrent leur surprise d'une pareille libéralité : « Il vaut mieux, répondit-il, que « beaucoup de soldats romains reviennent chez eux « avec de l'argent que s'il en revenoit un petit nombre « avec de l'or. » Voulant faire entendre par-là qu'ayant un trésor visible à défendre, ils resteroient en troupe, au lieu que, pouvant cacher leur richesse sous un petit volume, ils pourroient être tentés de se séparer pour aller le mettre en sûreté dans leur famille. Quant à lui, il ne se réserva aucune partie du butin. Il revint à Rome investi par le suffrage de ses soldats d'une réputation de popularité qu'il soutint par une vie retirée et sévère. Il ne briguoit point d'emplois, et se montroit disposé à servir la patrie dans les derniers postes du gouvernement et de la milice.

Orateur piquant et malin, Caton fixoit l'attention de la multitude par des traits acérés contre le luxe, la

richesse, la distinction des rangs; ce qui plaît toujours au peuple. Avec toutes les apparences de la modestie, il étoit dévoré de l'ambition de dominer. Il la satisfaisoit en prenant une espèce d'empire sur la multitude. La frugalité de ce Romain étoit peut-être l'effet de son avarice; car on lui entendit dire plus d'une fois: « Qu'un homme ne méritoit d'être estimé qu'après « avoir doublé son capital. » En public il loua toujours la continence; mais ces éloges n'empêchoient pas qu'il ne fût très familier dans sa maison avec une belle esclave. Pour se venger de son fils et de sa belle-fille, dont il avoit à se plaindre, il se maria une seconde fois, quoique déja vieux; et quand son fils lui en demanda la raison, il lui fit cette réponse à double entente: « Je « suis si content de vous, que je voudrois avoir d'autres « fils qui vous ressemblassent. » Comme ses vertus étoient connues du public, et que ses mauvaises qualités en étoient ignorées, il fut toujours extrêmement considéré de la multitude; de sorte qu'ayant été cité jusqu'à quarante-quatre fois en jugement devant le peuple, il fut toujours renvoyé absous. Mais tant d'accusations marquent toujours un homme turbulent et factieux, dont les gens tranquilles auroient voulu être débarrassés.

Il s'attacha aux Scipions comme un insecte s'attache à l'animal qu'il tourmente. A son instigation, deux tribuns du peuple, nommés l'un et l'autre Pétilius, accusèrent l'Africain de négligence dans la guerre contre Antiochus, où il ne commandoit cependant qu'en second sous son frère, de s'y être trop livré au plaisir, d'avoir permis le pillage à ses troupes, et d'avoir reçu de l'argent de ce prince pour lui faire accorder une

paix avantageuse. Le hasard voulut que le jour où devoit être jugé ce procès fût celui de la fameuse bataille de Zama. Scipion avoit porté ses livres de compte avec lui : il ne fit que les montrer au peuple, et les déchira en disant : « C'est ce jour qu'Annibal fut vaincu « et Carthage subjuguée ; ne le perdons pas à de vaines « déclamations : les dieux nous attendent au Capitole ; « suivez-moi, Romains, et portons-y tous ensemble « l'hommage de nos vœux et de nos actions de grace. » Tout le peuple suivit, et laissa les accusateurs déconcertés.

Mais ils ne perdirent pas courage, ils revinrent à la charge, et citèrent Scipion de nouveau : il crut devoir céder à l'orage, et se retira dans une maison de campagne. Comme on voulut le faire condamner par défaut, Scipion l'Asiatique comparut, et déclara que son frère étoit malade. On ne vouloit pas l'en croire. Tiberius Gracchus, quoique ennemi de la famille des Scipions, prit la parole : « Pourquoi, dit-il, ne pas croire « Scipion l'Asiatique au sujet de la maladie de son frère? « Si Scipion étoit à Rome, j'empêcherois qu'on le citât. « Quoi, le vainqueur de Carthage comparoîtroit au « pied de notre tribunal pour être le jouet d'une popu- « lace insolente ! A-t-il défait Annibal et Antiochus pour « devenir la victime des deux Pétilius ? Aurons-nous le « courage de triompher d'un homme qui a mérité et « obtenu de si beaux triomphes? qu'au moins sa vieil- « lesse trouve asile dans le port où il s'est retiré. »

Il n'en jouit pas long-temps. Scipion mourut dans sa maison de campagne à l'âge de quarante-huit ans. Indigné de la lâcheté du sénat, de l'injustice du peuple, et de l'ingratitude de l'un et de l'autre, il recommanda

à sa femme, fille du grand Paul Emile, de ne pas faire porter ses cendres à Rome. Elle lui érigea à sa campagne un mausolée, et y plaça sa statue avec celle du poëte Ennius, qui l'avoit accompagné dans sa retraite. Sans doute Scipion avoit été précédé au tombeau par Térence, qui fut aussi un de ses amis.

L'acte d'accusation, interrompu contre Scipion l'Africain, fut repris contre Scipion l'Asiatique, et contre trois de ses officiers, Aulus, Hostilius et Furius. Le préteur déclara qu'ils étoient coupables d'avoir reçu d'Antiochus, Scipion, six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts livres d'argent; Aulus et Hostilius, vingt livres d'or et quatre cent trois livres d'argent, et Furius cent cinquante livres d'or et deux cents livres d'argent: le tout pesant, en lingots et en barres. Pour cela ils furent condamnés chacun à une très forte amende. Les officiers se soumirent et donnèrent sur-le-champ caution. Le général refusa d'acquiescer à la sentence, par la raison qu'ayant rendu compte de tout l'argent qu'il avoit apporté d'Asie, il en étoit déchargé. Le préteur ordonna qu'il fût conduit en prison. On saisit en même temps tous ses biens. Il ne s'en trouva pas assez pour l'amende, et on n'y découvrit rien qui parût être acquis des dépouilles de l'Asie. Il auroit trouvé plus de cautions qu'il ne lui en falloit. Tous ses amis se présentèrent, mais il les remercia de leur bonne volonté. Ainsi ses biens restèrent confisqués, et il fut réduit à l'indigence. Ses amis et ses parents s'empressèrent encore de lui offrir des présents; et, s'il avoit voulu se prêter à leur générosité, il auroit été plus riche qu'avant la confiscation; mais il eut le courage de ne point craindre la pauvreté, et il n'accepta que le

simple nécessaire. Rome rendit par la suite justice à son innocence et à son mérite. Il semble qu'elle prit plaisir à le dédommager, en lui procurant les occasions de s'enrichir, de sorte qu'il fut en état de faire célébrer des jeux pendant dix ans, en mémoire de sa victoire sur Antiochus.

Caton s'étoit contenté d'animer les esprits, et s'étoit ensuite retiré. Le peuple, le croyant bien intentionné, continua de le regarder avec respect. Il lui marqua sa confiance, en le préférant, pour la charge de censeur, à Scipion, un des plus honnêtes hommes de la république, et à plusieurs autres d'un mérite égal. Il signala sa haine constante contre Scipion l'Asiatique, en lui ôtant un cheval que la république lui entretenoit par honneur. Tous les ornements superflus devinrent les objets de sa sévérité. Il condamna à des amendes considérables tous ceux qui s'en étoient parés, sans distinction de sexe. Il fit revivre une ancienne loi qui interdisoit aux femmes les bijoux d'or, les habits de différentes couleurs, et l'usage des chariots, tant à Rome que dans les villages voisins. Les plus grandes affaires de la république n'occasionèrent jamais tant de mouvements ni de réclamations aussi empressées. On vit arriver à Rome un grand nombre de femmes des colonies et des villes voisines, pour appuyer la demande des dames romaines. Caton fit, sur l'indécence que les femmes montroient en paroissant en public pour briguer les suffrages, un discours satirique et malin qui n'empêcha pas les femmes de gagner leur cause. Il exerça une censure sévère sur les sénateurs, et en raya sept de la liste. Si sa rigueur peut paroître trop grande à l'égard de Manilius, exclu pour avoir

embrassé sa femme en présence de ses filles, il fut beaucoup trop indulgent pour Quinctius, coupable, lorsqu'il commandoit dans la Gaule Cisalpine, d'avoir tué de sa main un homme qui venoit demander sa protection pour satisfaire la curiosité d'un jeune Carthaginois, qui desiroit voir un homme périr d'une mort violente. Caton s'occupoit des sciences dans sa vie privée. Il composa un livre sur l'origine des villes d'Italie, et un autre sur l'agriculture.

Peu d'époques des Romains ont été aussi fécondes en victoires que celle-ci. Ils battirent les Espagnols, défirent les Gaulois Cisalpins et les Galates, domptèrent les Baïens et les Liguriens, imposèrent des lois à Antiochus, réduisirent la Macédoine sous leur obéissance, conquirent la Dalmatie, pénétrèrent dans la Gaule Transalpine, subjuguèrent les Celtibériens, les Isliens et les Stelliates. A l'occasion de ceux-ci, le sénat usa d'une indulgence qu'on peut regarder comme peu ordinaire. Après un combat malheureux, ils s'étoient remis avec confiance à la discrétion du consul Popilius, leur vainqueur. Non seulement il démantela leurs villes, et enleva leurs armes, mais il vendit comme esclaves tous les habitants du pays. Le sénat ordonna à Popilius de remettre ce peuple en possession de sa liberté et de ses biens, de lui acheter des armes, et de restituer l'argent de la vente. Il terminoit son décret par ces mots : « La victoire est glorieuse quand elle se « borne à dompter un ennemi ; mais elle devient « odieuse quand on l'emploie à opprimer des mal- « heureux. »

Les triomphes ont aussi été très fréquents. Furius triompha des Gaulois, Caton et Fulvius des Espagnols,

Acilius de la Syrie, Sempronius des Istriens, Paul Emile de Persée, les deux Scipions de l'Afrique et de l'Asie. Ces victoires servoient d'aliment aux Romains, et les triomphes étoient l'aiguillon qui les excitoit au combat. Rome contenoit alors trois cent trente-sept mille cinq cent cinquante-deux citoyens en état de porter les armes. Les arts mécaniques y étoient exercés par des esclaves; ainsi cette immense soldatesque ne subsistoit que du trésor public. Elle avoit donc un grand intérêt à le grossir par les conquêtes. Le spectacle des triomphes entretenoit le jeune guerrier, allumoit dans les cœurs des jeunes gens l'ardeur des combats, et la ranimoit dans les vétérans. Ces pompes, celles de la religion, les jeux publics, les assemblées pour les élections, les plaidoyers dans les tribunaux, les discussions politiques, objet des assemblées générales, tels étoient les délassements de cette multitude. Les Romains n'étant point embarrassés de leur subsistance, on étoit sûr de les réunir aussitôt qu'on les convoquoit; il n'est pas néanmoins certain qu'ils n'eussent d'autre bien que la solde. Les sommes qu'ils recevoient de leurs généraux et le butin procuroient à chacun une masse qui fournissoit à leurs besoins ou à leur aisance. La diminution qui annonçoit la fin de ce fonds étoit le signal qui leur faisoit desirer une nouvelle guerre; de là provenoit la facilité des enrôlements, lorsqu'il n'y avoit point d'intrigues qui s'y opposoient. Au bout de la carrière militaire chaque soldat voyoit un repos assuré, ou dans les colonies, s'il vouloit y aller fixer son séjour, ou, s'il restoit à Rome, dans le produit des terres conquises qui leur étoient distribuées, et dont les anciens propriétaires devenus fermiers faisoient passer le prix con-

ver.1 aux nouveaux maîtres. C'est sans doute sur ces objets qu'étoient établis les impôts qui se percevoient à Rome. Les pontifes et les augures en furent long-temps exempts, parcequ'ils fournissoient aux frais des sacrifices et des festins sacrés. On créa des Epulones, c'est-à-dire magistrats des repas, qui furent chargés de ces dépenses. Dès ce moment cessa l'exemption des ministres du culte. Vers ce temps fut créée la loi Porcia, qui mettoit en sûreté les épaules du peuple, c'est-à-dire, qui défendoit de faire battre de verges un citoyen de Rome; mais elle ne s'étendoit pas aux armées, où les généraux continuèrent d'avoir le droit d'infliger ce châtiment, ainsi que la peine de mort.

Ap. D. 2858.
Av. J. C. 140.

Les succès rendoient les Romains féroces: leur résister étoit un crime. Deux préteurs, également cruels, commirent les plus grands excès en Espagne. Lucullus fit passer au fil de l'épée les habitants de plusieurs villes, sans distinction d'âge ni de sexe, et même après des capitulations. Plus de trente mille Lusitaniens furent massacrés par les ordres de Galba, après qu'il leur eut promis solennellement la liberté et la vie, et qu'ils eurent mis bas les armes à ces conditions. La république ne blâma point ses généraux de ces actes de barbarie: ils ne furent même pas accusés. On a lieu de croire qu'ils étoient autorisés à commettre ces horreurs pour effrayer les Espagnols et les tenir sous le joug par la crainte.

La même politique, et plus cruelle encore, leur fit applaudir à la barbarie de Gulussa, fils de Massinissa. Elle fut le prélude de la destruction de Carthage. Cette ville avoit dans Caton un ennemi redoutable, mais cependant moins acharné contre elle que contre la gloire

des Scipions, dont l'existence de cette ville étoit un monument odieux à sa jalousie. Sur quelques différents qui s'étoient élevés entre Massinissa et les Carthaginois, au sujet de la possession d'une ville qu'ils se disputoient, Caton fut envoyé comme médiateur en Afrique. Les Carthaginois refusèrent de se soumettre à un arbitrage dont ils prévoyoient la partialité. « Nos limites, « dirent-ils, ont été fixées par un traité de paix. Le plus « petit changement à cet égard seroit une insulte à la « mémoire du plus grand des Romains. »

Du plus grand des Romains! Cet éloge piqua Caton. Il examina Carthage avec une maligne attention. De retour, il assura le sénat que les richesses de cette ville étoient immenses, ses magasins bien pourvus, ses ports remplis de vaisseaux, et que la guerre contre Massinissa n'étoit que le prélude d'une plus importante qu'elle méditoit contre Rome. Il termina son discours en exhortant le sénat à envoyer au plus tôt des troupes pour faire la conquête d'une ville qui seroit éternellement un obstacle au progrès des armes romaines. Depuis ce temps Caton ne prononça pas un avis dans le sénat, même sur des affaires bien différentes de la guerre, qu'il ne le finît par cette formule : « Je pense de plus « que Carthage doit être détruite. »

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

De nouvelles difficultés entre le roi des Numides et la république africaine amenèrent encore une guerre signalée par la sanglante bataille que Massinissa gagna sur les Carthaginois. Il bloqua leurs troupes dans un camp où elles se trouvèrent bientôt dépourvues d'eau et

de vivres. Réduites à l'extrémité, elles se soumirent à tout ce que le vainqueur exigea d'elles. La principale condition fut que les soldats passeroient sous le joug, désarmés et à demi nus. Comme ils se retiroient après cette humiliante cérémonie, Gulussa, fils de Massinissa, irrité de quelques succès que ces malheureux avoient eus auparavant contre lui, lâcha sur eux la cavalerie numide : elle en fit un tel carnage, que de cinquante-huit mille hommes, Asdrubal seul, dit-on, suivi de quelques officiers, échappa au massacre général.

Auprès de Massinissa, qui ne fut peut-être pas prévenu de cette affreuse vengeance, se trouvoit Scipion l'Emilien, ainsi nommé parcequ'il avoit été adopté par Paul Emile. Quelque temps auparavant on avoit déja fait partir des envoyés romains, entre autres Scipion Nasica, pour examiner de près les dispositions et les projets de Carthage. Ce général, ayant rendu un témoignage satisfaisant, avoit balancé par son rapport la maligne influence de Caton dans le sénat, et suspendu les effets de l'injustice et de la haine contre Carthage; mais le fond de ces deux passions contre cette ville infortunée subsistoit toujours. On croit qu'Emilien eut la commission d'être attentif aux événements de la guerre, d'amener les puissances africaines à un traité de paix, si les Carthaginois triomphoient, et si le roi étoit victorieux, de l'encourager à poursuivre vivement les vaincus.

Mauvaise foi des Romains à l'égard des Carthaginois.

Ceux-ci, accablés par leur dernière perte, envoyèrent des ambassadeurs à Rome demander la continuation de la paix. Mais ils furent très surpris d'apprendre que, sans aucun motif de rupture, pendant qu'ils faisoient ces avances pacifiques, la république leur dé-

claroit la guerre. Ils apprirent en même temps les préparatifs formidables qui se faisoient contre eux. Hors d'état de résister, ils se déterminèrent à se soumettre aux Romains, par la voie de dédition, c'est-à-dire, en leur donnant une autorité absolue sur leurs villes, leurs terres, leurs temples, et sur tous les habitants du pays, de quelque rang, sexe ou condition qu'ils fussent. Les ambassadeurs chargés de cette humiliante commission furent bien reçus du sénat. On leur promit qu'ils conserveroient leur pays, leurs effets, leurs lois et leur liberté, pourvu qu'ils envoyassent trois cents otages au consul qui étoit en Sicile, et qu'ils fissent ce que les consuls Marcius et Manilius jugeroient à propos de leur commander.

A peine ces otages étoient embarqués, que Manilius, à la tête de l'armée, Marcius, à la tête de la flotte, paroissent devant Carthage. Les Carthaginois, qui comptoient sur la paix, fruit de leur soumission, envoient demander ce que signifient ces démonstrations hostiles. On fait passer les ambassadeurs entre deux lignes de soldats, au bruit des instruments militaires, toute l'armée étant sous les armes, et les drapeaux déployés. Ils trouvent les consuls sur un tribunal élevé, entourés de leurs principaux officiers, séparés de l'armée par une balustrade, devant laquelle ils sont placés comme des accusés ou criminels qu'on va entendre. Le chef de l'ambassade remontre aux consuls, avec les ménagements convenables, les procédés iniques qu'on emploie contre eux, les conjure de ne point laisser les Carthaginois dans une incertitude cruelle, et de leur communiquer enfin les vraies intentions du sénat.

Marcius répond : « Je vous ferai part l'un après

« l'autre des ordres que j'ai reçus des pères conscrits. » Pour commencer cette gradation d'ordres et d'injonctions, il ajoute: « Puisque vous êtes sous la protection « de Rome, et que vous souhaitez sincèrement la paix, « quel besoin avez-vous de ce nombre prodigieux « d'armes dont vos magasins sont remplis? Donnez, « en les apportant ici, une nouvelle preuve de votre « amour pour la paix. » Etonnés d'un préliminaire si effrayant, les ambassadeurs répondent qu'ils ont d'autres ennemis à combattre que les Romains; que les armes leur sont nécessaires, non seulement contre les princes d'Afrique qui les environnent, mais sur-tout contre Asdrubal, qui, condamné à mort pour avoir offensé Rome, s'est sauvé, et les menace avec une armée de vingt mille hommes. « Rome, repart brusque- « ment le consul, saura pourvoir à votre sûreté; obéis- « sez et soyez tranquilles. »

Carthage, trompée par une fausse démonstration d'accommodement, ne s'étoit pas pourvue de vivres. Elle n'avoit ni alliés, ni troupes à sa solde. L'élite de ses guerriers avoit été exterminée dans la dernière guerre contre Massinissa. La flotte n'étoit pas encore équipée. Elle se détermina donc à ce sacrifice, qu'elle regardoit comme le dernier. Les Romains furent étonnés de l'immense quantité d'approvisionnements militaires que les Carthaginois apportèrent dans leur camp; il y en avoit pour équiper toute l'Afrique: entre autres, deux mille catapultes, deux cent mille armures complètes, et un nombre infini de traits et de javelots. Ce convoi d'armes étoit accompagné de vieillards vénérables, de prêtres en habits de cérémonie, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains.

Les consuls souriaient avec quelque bonté à ce cortége respectable : mais reprenant aussitôt un air grave et sévère, Marcius leur tint ce langage : « Nous sommes « contents de cette première marque de votre obéis- « sance, et nous vous félicitons de l'avoir donnée. Je « n'ai plus qu'une chose à exiger de vous au nom du « peuple romain ; il m'ordonne de vous déclarer que sa « dernière volonté est que vous sortiez de Carthage, qui « doit être détruite, que vous transportiez votre de- « meure dans tel autre endroit de votre domaine qui « vous plaira, pourvu que ce soit à huit lieues de la « mer, et que l'endroit soit sans murailles et sans for- « tifications. » La foudre, tombée au milieu des députés, ne les auroit pas si généralement attérés. « Un peu de « courage, ajouta Marcius, vous fera surmonter cet at- « tachement que vous avez pour votre ancienne patrie, « courage qui est plus fondé sur l'habitude que sur la « raison. » Une pareille exhortation n'étoit pas capable de consoler des malheureux condamnés. Quelques uns s'évanouirent ; d'autres exprimoient leur douleur par des lamentations et des cris. Les soldats eux-mêmes ne purent voir d'un œil sec un spectacle si touchant. « Ces « transports soudains, reprit Marcius, se calmeront « peu-à-peu ; le temps et la nécessité apprennent aux « infortunés à souffrir leurs maux avec patience. Dès « que les Carthaginois reviendront à eux, ils prendront « le sage parti d'obéir. » Il les renvoya avec cette sèche morale porter l'arrêt de Rome à leurs concitoyens.

Qu'on juge de la douleur et de l'indignation, des mouvements de fureur et de rage que dut produire à Carthage une pareille perfidie. Leur enlever comme otages leurs principaux citoyens ; les priver de leurs armes et

de leurs moyens de défense, sous les apparences trompeuses d'alliance et de paix; et, quand on les a mis hors d'état de résistance, leur ordonner d'abandonner leurs foyers, de quitter leur patrie! Comment pourroient-ils transporter leurs femmes, leurs enfants, leurs malades, leurs vieillards? Où se réfugier? où trouver pour cette multitude des maisons, ou des matériaux pour en bâtir? Que faire de leurs vêtements, de leurs meubles? Dans toute la ville ce n'étoit qu'un cri de désespoir. Le peuple se jeta sur ceux des sénateurs qui avoient conseillé de donner des otages et de livrer les armes. Les députés furent ignominieusement traînés dans les rues. D'autres, plus sages, prirent des mesures pour la défense de la ville. Ils donnèrent la liberté aux esclaves ainsi qu'aux prisonniers, et en firent des soldats. Les sénateurs adoptèrent bientôt la résolution de soutenir un siége. On fit grace à Asdrubal, qui avoit été condamné à mort pour plaire aux Romains. On le conjura d'employer à la défense de la patrie les vingt mille hommes qu'il avoit sous ses ordres. Un autre Asdrubal, général habile, fut chargé du commandement de la ville.

Les Carthaginois manquoient d'armes : par ordre du sénat, les temples, les palais, les places publiques furent changées en ateliers. On faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, et mille traits. Les charpentes des maisons fournirent les matériaux des machines. Au défaut de fer et de cuivre, ils se servirent d'or et d'argent. Ils firent fondre des statues, des vases, et même les ustensiles appartenant aux particuliers. Les hommes les plus avares devinrent prodigues. Tout fut sacrifié, jusqu'aux ornements les plus chers. On manquoit de matières

pour les cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment. Hors des murs, Asdrubal employa ses troupes à ramasser des vivres et à les transporter dans la ville, où l'abondance fut bientôt aussi grande que dans le camp des Romains.

Moyennant tous ces efforts, les consuls trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Ils furent repoussés dans deux assauts. Avec les vieux vaisseaux qui restoient dans leur port, les assiégés firent des brûlots qu'ils dirigèrent contre la flotte des Romains, dont ils brûlèrent une partie. La guerre s'éloigna des murs de Carthage; elle se soutint avec des succès variés dans les plaines des environs. Scipion l'Émilien, nom toujours fatal à cette ville, n'étant encore que simple officier, y fit des actions d'habileté et de valeur dont le bruit vola jusqu'à Rome. Il fut élu consul, et fut chargé de finir cette guerre, que les consuls Manilius et Marcius avoient cru terminer en peu de jours, et qui duroit depuis plus de deux ans, par les ressources que les Carthaginois avoient su se procurer.

Le nouveau général remit le siége devant la ville. Lorsqu'il la croyoit aussi bien bloquée par mer que par terre, les assiégés, ayant travaillé quelques jours avec une diligence et une ardeur incroyables, ouvrirent une sortie d'un autre côté du port, et parurent tout-à-coup en mer avec une flotte considérable, qui attaqua à l'improviste celle des Romains. L'engagement dura tout le jour, et fut, malgré la surprise, à l'avantage des Romains, puisqu'ils se trouvèrent en état d'attaquer dès le lendemain une terrasse qui couvroit la ville du côté de la mer. Les assiégés firent pour la défendre des prodiges de valeur. Plusieurs d'entre eux, nus et désarmés,

prirent des torches éteintes, et s'étant avancés à la nage jusqu'aux machines construites par les Romains, ils allumèrent leurs torches, et parurent aux yeux de ceux qui gardoient ces machines comme autant de monstres sortis du sein des flots.

Scipion eut de la peine à rassurer ses soldats. En même temps qu'il surveilloit les travaux du siége, il suivoit les mouvements de l'armée d'observation des Carthaginois. Il l'empêcha d'approcher de ses lignes, la força dans ses retranchements, lui tua, dit son historien, soixante-dix mille hommes, et lui fit dix mille prisonniers. Cette défaite déconcerta les Carthaginois : ils offrirent, par l'organe d'Asdrubal, leur commandant, de se soumettre à quelque condition que ce fût, pourvu que Scipion promît de conserver la ville. Le général romain refusa de se relâcher sur cet article. « Non, s'écria « le Carthaginois, non, le soleil n'éclairera jamais la « destruction de Carthage tant qu'Asdrubal sera en « vie. » Irrité des désastres de sa république, il fit mourir sur les remparts tout ce qu'il avoit de prisonniers romains. Là, il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fît souffrir. On leur crevoit les yeux, on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts, et, s'il en faut croire quelques historiens, ce barbare se divertit à voir écorcher vifs plusieurs de ces malheureux.

Mais ce même homme, après avoir montré tant de résolution, après avoir mis sa femme et ses deux enfants dans la citadelle, sous la garde des déserteurs romains, qui, n'ayant pas de grace à attendre, devoient faire une défense plus opiniâtre, alla trouver en secret Scipion, et se rendit à lui sous la condition d'avoir la vie sauve. Il paroît qu'il y avoit dans la ville des partis,

de ces divisions qui annoncent et préparent les catastrophes; car, dans le dernier assaut, le général romain, averti qu'il ne prenoit pas assez de précautions, répondit: « Il n'y a rien à craindre dans une ville remplie de con« fusion. Les dieux l'ont mise en notre pouvoir. » En effet, avant l'attaque, Scipion avoit pratiqué une cérémonie religieuse en usage chez les Romains. Elle consistoit à évoquer les dieux tutélaires d'une ville assiégée, à les supplier d'abandonner un lieu indigne de leur présence et de leur protection. Après l'évocation, il dévoua solennellement les habitants de Carthage à la mort et aux dieux infernaux, en ces termes : « O redoutable » Pluton! et vous mânes infernaux, répandez sur le peu« ple carthaginois la crainte, la terreur et la ven« geance! que les nations et les villes qui ont pris les « armes contre nous soient détruites! Je vous dévoue, « ô furies! tous les ennemis de ma république, en mon « propre nom, et au nom du sénat et du peuple romain; « mais préservez de la mort, et de tous les accidents de « la guerre, nos légions et nos troupes auxiliaires. »

Les Romains, ayant franchi les murs, n'avancèrent dans la ville que pied à pied. Ils attaquèrent les maisons l'une après l'autre. A mesure qu'elles étoient nettoyées des deux côtés de chaque rue, ils montoient vers la citadelle, toujours en combattant. Chaque pouce de terrain leur étoit disputé par une armée de Carthaginois. Au milieu des cris de plusieurs milliers de blessés et de mourants, Scipion fit mettre le feu au quartier de la ville qui joignoit la forteresse. L'incendie dura six jours. Des décombres enflammés, sortirent pendant ce temps vingt-cinq mille femmes et trente mille hommes, auxquels le général accorda la vie. Au bout de ce temps,

ceux des Carthaginois qui restoient dans la citadelle en ouvrirent les portes. Les déserteurs romains, au nombre de neuf cents, se réfugièrent dans le temple d'Esculape, qui étoit comme le donjon de la forteresse. Ils s'y défendirent tant qu'ils purent, et, voyant qu'il ne leur étoit plus possible de résister, ils y mirent le feu. A mesure que les flammes s'étendoient, ils se retiroient. Ils en étoient à leur dernière retraite, lorsqu'un spectacle terrible glaça d'effroi tous les cœurs.

Sur le haut des murs parut la femme d'Asdrubal, parée comme pour un jour de fête. Elle tenoit par la main ses deux enfants. Adressant la parole à son mari, qu'elle voyoit à côté de Scipion, auprès des murailles, elle l'accabla d'imprécations, et renforçant sa voix : « Lâche, lui cria-t-elle, l'infame démarche que tu as « faite pour sauver ta vie ne te servira de rien; meurs « en la personne de tes enfants. » En même temps elle poignarde ses deux fils, et, palpitants encore, elle les précipite du haut du temple, et se jette après eux dans les flammes.

Tant d'horribles scènes arrachèrent des larmes au général romain. Il resta quelques moments dans un triste silence, et le rompit pour prononcer deux vers d'Homère, dont le sens est : « Un temps viendra où la « ville sacrée de Troie, et le belliqueux Priam et son « peuple, périront. » Un profond soupir accompagna ces mots. On demanda à Emilien ce qu'il entendoit par Troie et le peuple de Priam. Sans nommer Rome, il marqua assez clairement qu'il craignoit que sa patrie n'éprouvât un jour le sort de Troie et de Carthage. « Hélas ! dit-il, les plus grands états ont leurs périodes, « après lesquels la fortune abaisse ceux qu'elle avoit pris

« plaisir à élever. » Royaumes florissants, pourroit-on ajouter, villes superbes, reines des cités, dans vos temps de prospérité, rappelez-vous le sort de Carthage.

Scipion en abandonna le pillage à ses troupes. Elles le firent méthodiquement, selon la discipline militaire établie chez les Romains. Les meubles, les ustensiles, la monnoie de cuivre, trouvés dans les maisons des particuliers, appartenoient aux soldats. L'or, l'argent, les tableaux, les statues, devoient être remis au questeur, pour la république. En cette occasion, plusieurs villes, qui avoient été dépouillées par les armées carthaginoises, recouvrèrent leurs ornements. L'Emilien rendit aux citoyens d'Agrigente le taureau d'airain, monument de la cruauté de Phalaris, leur tyran. Il fit porter les plus riches dépouilles sur la galère qui alla annoncer à Rome la prise de Carthage, et attendit la dernière décision sur le sort de cette capitale, dont il auroit voulu conserver les magnifiques restes.

Elle arriva, cette fatale décision. Scipion, toujours pieux, avant de commencer la destruction, s'acquitta des cérémonies religieuses usitées en pareilles circonstances. Il offrit des victimes aux dieux dont il alloit renverser les temples, comme pour les apaiser. Il fit mener une charrue tout autour des murailles. Ensuite les tours, les remparts, tous les ouvrages que les Carthaginois avoient construits dans le cours de plusieurs siècles, furent rasés. On mit après cela le feu aux édifices. Il commença dans tous les quartiers à-la-fois; et, quoiqu'il dévorât tout avec une extrême fureur, l'incendie dura dix-sept jours avant que la ville fût consumée. Elle avoit subsisté sept cents ans, et balancé pendant deux cents la puissance des Romains. La

même année, ces conquérants détruisirent la fameuse Corinthe; et, peu de temps après, Numance, célèbre ville d'Espagne, fut victime de son imprudente confiance dans la bonne foi des Romains.

Leurs guerres contre les Espagnols avoient toujours eu un caractère d'injustice et de vexation. Ils trouvèrent un adversaire redoutable dans Viriathe, chef de plusieurs tribus ou nations, qui l'avoient nommé leur général. Il se montra toujours digne de leur choix, par la valeur, la prudence et la noblesse des procédés. Le théâtre de ses exploits étoit la Lusitanie. La victoire le favorisa constamment pendant six ans. Ce bonheur l'aida à détacher plusieurs peuples des Romains. Craignant de tout perdre, ils envoyèrent successivement contre lui leurs plus habiles généraux : un Fabius, qui rétablit dans les troupes de la république la discipline qu'elles négligeoient; Métellus, auquel on attribue ce mot fameux, prêté dans la suite à tant d'autres : « Si ma « tunique savoit mes desseins, je la brûlerois. » Après quelques succès contre le Lusitanien, il se déféra à lui-même l'honneur du triomphe, malgré le sénat. Un tribun voulut l'arracher de son char; Claudia, sa fille, qu'il y avoit fait mettre avec lui, le défendit; et le magistrat, par égard pour le sexe et la profession de sa fille, qui étoit vestale, laissa achever le triomphe du père.

Pendant que Métellus faisoit le siége d'une ville, Rhéthogène, un des principaux habitants, vint se rendre à lui. Il avoit laissé sa femme et ses enfants dans la place. Les assiégés les placèrent sur la brèche par où les légionnaires devoient donner l'assaut. Ne pouvant se rendre maître de la ville sans qu'il en coûtât la vie à

ces innocentes victimes, Métellus aima mieux renoncer à une conquête certaine : acte d'humanité remarquable dans un général romain. Il y avoit une faction contre lui à Rome : elle le fit rappeler. Outré de cet affront, l'esprit de vengeance lui suggéra d'affoiblir l'armée qu'il devoit remettre à son successeur. Il renvoya l'élite de ses troupes, épuisa ses magasins, laissa mourir les éléphants, et fit rompre les traits destinés aux archers. Ainsi l'amour sacré de la patrie commençoit à faire place à l'ambition particulière, et ce fut Métellus le Macédonique qui donna le premier exemple de ce changement.

Viriathe continuoit toujours ses succès. Il investit l'armée romaine, et lorsqu'il auroit pu la passer au fil de l'épée, il proposa lui-même la paix à Pompée qui la commandoit, et l'accorda plus avantageuse que le consul ne l'espéroit. Cépion, successeur de Pompée, fut moins généreux en une circonstance pareille. Il exigea des Lusitaniens le dur sacrifice de lui livrer ceux qui avoient excité quelques villes à la révolte. Le barbare leur fit couper la main droite, et fit assassiner Viriathe lui-même.

Les Numantins, petit peuple que les Romains avoient attaqué, lorsqu'ils ne demandoient que la liberté et la paix, se défendoient avec autant de succès que de courage. Quoique très inférieurs en nombre, ils firent dans une rencontre un grand carnage de l'armée romaine. Ils auroient pu la détruire ; mais ils s'en abstinrent, à la seule condition que les habitants de Numance resteroient indépendants, et seroient comptés au nombre des amis de Rome. Rome n'accordoit pas ainsi son amitié. Au contraire, piquée qu'un petit

peuple se fût jugé capable de lui faire grace, elle résolut de le détruire. Le traité avoit été conclu sous les yeux du consul Mancinus par Tibérius Gracchus, questeur de l'armée. Tous deux s'applaudissoient d'avoir sauvé par-là dix mille citoyens à la république. Ils furent bien étonnés, lorsque, retournés à Rome, ils apprirent que leur conduite étoit désapprouvée. Le châtiment retomba principalement sur Mancinus.

Avant d'attaquer les Numantins, le consul chargé de les soumettre leur envoya Mancinus, lié, à demi nu, comme coupable d'une paix illégale, jurée sans ordre et sans pouvoir, parceque la république n'en vouloit pas. Les Numantins refusèrent de le recevoir, et dirent qu'ils ne l'accepteroient que dans le cas où, avec lui, on leur livreroit toute l'armée. Ils repoussèrent le nouveau général, et se montrèrent si redoutables, que, contre une loi expresse qui défendoit de conférer la dignité de consul deux fois en sa vie au même homme, Rome élut Scipion, persuadée que le vainqueur de Carthage pouvoit seul dompter Numance. Cette ville étoit sur une hauteur escarpée, et n'avoit que quatre mille habitants en état de porter les armes. Scipion l'investit avec soixante mille hommes bien disciplinés. Les quatre mille assiégés eurent l'audace d'insulter les Romains dans leurs retranchements, et de leur présenter la bataille. Le général la refusa. Les soldats en murmuroient. « Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que les Numantins « n'agissent que par désespoir? Leur ruine est in- « évitable. Les combattre ne seroit que s'exposer à ré- « pandre votre sang. Un habile général ne doit jamais « risquer une bataille, à moins qu'il n'y soit forcé, ou « que la victoire ne soit presque certaine. »

Renfermés dan
et de tours inatta
de rage de ne pou
ennemi, et de la
cruelle famine. C
et se répandirent
gager à envoyer
se laissa toucher
romain. Scipion e
qui n'étoient pas
après midi, il s
Lutia avec un gr
lui livre les prin
cachèrent leurs e
mais l'impérieux
lui en amène qua
droite et repart. C
l'Emilien, qu'on
honnêtes homme
nions sur le sort
se rendirent; c'es
cadavres ambula
autres qu'ils mire
eux-mêmes, de s
orner le triomph
ville, elle fut ent
Au surnom d'E
mantin.

Des cendres de
qui souilla de sa
guerres civiles, q
que ne lui en av

Renfermés dans leur ville par une enceinte de fossés et de tours inattaquables, les Numantins frémissoient de rage de ne pouvoir même obtenir la mort par le fer ennemi, et de la voir venir à pas lents, amenée par une cruelle famine. Cinq d'entre eux trompèrent les gardes, et se répandirent dans les villes voisines, pour les engager à envoyer à leur secours. La jeunesse de Lutia se laissa toucher et se préparoit à tomber sur le camp romain. Scipion en fut instruit par les anciens de Lutia, qui n'étoient pas de ce sentiment. Averti à deux heures après midi, il se trouve le lendemain matin devant Lutia avec un gros corps de troupes. Il demande qu'on lui livre les principaux de la jeunesse. Les habitants cachèrent leurs enfants et dirent qu'ils s'étoient sauvés; mais l'impérieux consul menace de saccager la ville. On lui en amène quatre cents; il leur fait couper la main droite et repart. Cette action doit flétrir la réputation de l'Emilien, qu'on dit cependant avoir été un des plus honnêtes hommes de la république. Il y a deux opinions sur le sort des Numantins. Les uns disent qu'ils se rendirent; c'est-à dire, qu'ils livrèrent à Scipion des cadavres ambulants exténués de faim et de fatigue; les autres qu'ils mirent le feu à leurs maisons, et se tuèrent eux-mêmes, de sorte qu'il n'en resta pas un seul pour orner le triomphe du général vainqueur. Quant à la ville, elle fut entièrement consumée par les flammes. Au surnom d'Emilien, Scipion joignit celui de Numantin.

Des cendres de Numance sortit la première sédition qui souilla de sang la capitale, et qui fut le signal des guerres civiles, qui coûtèrent plus de citoyens à Rome que ne lui en avoit enlevé la conquête de l'univers. Les Gracques.

Quoique moins maltraité que le consul Mancinus, Caius Gracchus, son questeur, conservoit toujours un secret ressentiment contre la rupture ignominieuse de la paix de Numance par lui négociee. Il en accusoit le sénat, et couvoit un dessein de vengeance dont il trouva les moyens dans le renouvellement de la loi Licinia.

Elle défendoit à tout citoyen de posséder plus de cinq cents arpents de terre. Les nobles, depuis plus de deux cent cinquante ans, la violoient ouvertement. Gracchus, s'étant fait élire tribun du peuple, proposa de la remettre en vigueur. On prétend que le dessein de se venger de la noblesse ne fut pas le seul motif de son entreprise; qu'il y fut excité par sa mère Cornélie, mère aussi de la femme de Scipion. « Pour me faire « honneur, lui disoit-elle, on m'appelle la belle-mère « de l'Africain. Pourquoi ne m'appelle-t-on pas la mère « des Gracques? Seroit-ce parceque votre nom n'est pas « assez illustré? Rendez-vous donc fameux, et pour « vous-même, et pour votre mère, par quelque grande « entreprise. »

La loi, telle que la proposa Gracchus, étoit bien adoucie. A la prendre à la rigueur, elle auroit dépossédé les riches, sans dédommagement, de toutes leurs terres au-delà de cinq cents arpents; au lieu qu'il statuoit que toutes ces terres excédantes leur seroient payées avec les deniers tirés du trésor public. De plus il permettoit à chaque enfant de famille d'avoir deux cent cinquante arpents sous son nom, outre les cinq cents du chef. Ces terres retirées aux riches devoient être distribuées aux pauvres: c'est l'appât que Gracchus avoit imaginé pour gagner le peuple. D'ailleurs nul

homme ne fut jamais plus propre à réussir dans une pareille entreprise. Ferme dans ses résolutions, persévérant, intrépide, son éloquence vive, aisée et véhémente le rendoit l'idole du peuple, auquel il parloit son langage, moins pur dans sa diction qu'ingénieux dans les tours, et solide dans les raisonnements.

Pour perdre un ennemi si redoutable, les riches eurent recours à la violence et à la calomnie. La première échoua, parcequ'en allant à la tribune aux harangues et en revenant il étoit toujours accompagné de trois ou quatre mille hommes. En vain aussi l'accusa-t-on d'aspirer à la tyrannie: le peuple dont il plaidoit la cause ne voulut pas croire à cette imputation. Les nobles, hors d'état de lui nuire personnellement, suscitèrent un obstacle à la cause elle-même. Ils gagnèrent un tribun, nommé Octavius, jusque-là intime ami de Gracchus. Quand celui-ci proposa la loi, Octavius y mit son terrible *veto*, qui suspendoit tout. Prières, menaces, Gracchus employa tout pour fléchir son ami. Ses efforts furent inutiles; il prit le parti inconnu jusqu'alors de le faire casser. De cette manière la loi passa. On nomma trois commissaires chargés de l'exécution. Gracchus se fit choisir avec son beau-père et son frère. Leurs recherches, quelque exactes qu'elles fussent, ne leur produisirent pas la quantité de terres nécessaires pour contenter tous les pauvres. Les citoyens en état de porter les armes montoient alors à près de quatre cent mille. Dans ce grand nombre il se trouvoit sans doute beaucoup de Romains qui avoient besoin du partage, et qui le desiroient. Se voyant près d'être frustrés, ils commençoient à murmurer contre Gracchus.

Heureusement pour lui, dans ce temps, Philométor,

roi de Pergame, légua son royaume et ses richesses au peuple romain. Le tribun fit décider, malgré le sénat, que l'argent de la succession seroit distribué à ceux qui ne pourroient point avoir de terres. Cette libéralité arrachée piqua vivement les pères conscrits. On s'aigrit réciproquement. Gracchus retrancha les adoucissements de sa loi, ôta les deux cent cinquante arpents aux enfants de famille, et compta plus scrupuleusement les cinq cents arpents des chefs, afin de trouver de quoi satisfaire ses clients. Il y eut des menaces de la part des nobles. Le tribun publia qu'on vouloit l'assassiner. Il ne paroissoit plus qu'en habit de deuil, comme s'il étoit en péril de mort. Il persuada au peuple qu'il n'y avoit d'autre moyen de garantir sa vie que de le continuer dans le tribunat.

Les tribus commençoient à voter selon son gré. Tout d'un coup les riches qui s'étoient répandus dans la place s'écrient : « Justice ! justice ! on veut renverser « toutes les lois, aucun citoyen ne peut être tribun « deux ans de suite. » Le tumulte devint si grand, que le tribun lui-même fut obligé de remettre l'assemblée au lendemain. Il prit pendant la nuit des mesures et assigna les postes à ses amis, tant à la place des Comices, qu'auprès du Capitole, où il devoit se rendre.

Pendant qu'il y marchoit on vient lui dire que les sénateurs, assemblés dans le temple de la Fidélité, à côté de celui de Jupiter Capitolin, se préparent à sortir et à l'attaquer. L'avertissement étoit fondé. Les sénateurs avoient voulu engager le consul Mucius Scévola à se mettre à leur tête, et à les conduire contre le peuple. Sa modération et sa prudence ne lui permirent pas de se prêter à cette impétuosité. « Nous sommes trahis,

« s'écrièrent plusieurs voix, puisque le consul nous « abandonne. Faisons-nous justice à nous-mêmes. Al- « lons renverser de nos mains cette idole du peuple.— « Courons, reprit plus fortement Scipion Nasica, cou- « sin-germain de Gracchus, courons : que ceux qui « aiment la république me suivent. » Ils sortent, fondent dans la place, renversent les bancs, font des armes de leurs débris. Des partisans du tribun, dispersés, demandoient l'ordre. « Nous sommes prêts, que « faut-il faire? » Gracchus, ne pouvant se faire entendre, montre sa tête, voulant dire qu'elle étoit menacée. Il demande le diadême, s'écrient les patriciens et leurs clients. On l'attaque de tous côtés. Il fuit, et il est saisi par sa robe. Il l'abandonne, se sauve en tunique, et il auroit échappé, si les bancs rompus, dont le chemin étoit parsemé, ne l'eussent fait tomber. En se relevant il reçut un coup si rude à la tête qu'il retomba, et ne se releva plus. Trois cents de ses amis furent massacrés durant l'émeute. On jeta leurs corps dans le Tibre avec celui de Gracchus. Le sénat étendit son ressentiment au-delà de ce jour fatal. Il fit rechercher ceux qui avoient été amis de Gracchus. Les uns furent assassinés sans forme de procès, les autres furent envoyés en exil. Caïus Billius, un des plus zélés défenseurs du peuple, fut saisi par ses ennemis, et mis dans un tonneau avec des serpens et des vipères; il y périt cruellement. Le sénat n'hésita pas à absoudre Nasica et ses complices, par un décret qui justifia toutes les barbaries commises contre Gracchus et ses adhérents.

Révolte des esclaves siciliens.

Ces scènes si peu dignes des maîtres du monde, racontées au loin, devoient paroître bien étonnantes à ceux qui s'étoient fait une idée imposante de la ma-

jesté romaine. Qu'auroit fait de plus un sénat d'esclaves tels que ceux que les Romains combattoient vers ce temps en Sicile? Ceux de Damophile, citoyen d'Enna, et de Mégallis sa femme, donnèrent le premier exemple de la révolte. Il semble qu'il y eût entre ces deux époux une émulation de cruauté. Le mari avoit fait marquer tous ses esclaves d'un fer chaud au front; il les renfermoit chaque nuit dans une étroite prison, les faisoit mener de grand matin au travail ordinaire, et ne leur accordoit de nourriture qu'autant qu'il leur en falloit pour prolonger leur misère. La femme traitoit de la manière la plus cruelle les esclaves de son sexe. Elle leur imposoit des tâches qu'il leur étoit impossible d'achever, et les faisoit battre de verges jusqu'au sang pour la moindre faute. Ces deux monstres avoient une fille d'un caractère entièrement différent. Douce et compatissante, elle consoloit ces malheureux, leur portoit de la nourriture dans la prison, et les soulageoit en tout ce qui pouvoit dépendre d'elle. On regrette que l'histoire ne nous ait pas transmis le nom d'une personne si estimable. La barbarie du père et de la mère prévalurent auprès des esclaves sur les bienfaits de la fille.

Chez un seigneur voisin vivoit dans les fers un certain Eunus, natif d'Apamée en Syrie. Après avoir été pris à la guerre, il avoit servi différents maîtres. Il étoit actif, vigilant, plein de feu, se vantoit d'avoir commerce avec les dieux, et de connoître leurs volontés, ce qui le faisoit consulter par ses compagnons de servitude. Les esclaves de Damophile, ayant formé un complot avec d'autres, vont trouver le Syrien et lui demandent si leur projet est agréable aux dieux et peut réussir. « Oui, répond l'oracle, pourvu que vous

« vous hâtiez. » A ce mot, vingt mille bras secouent leurs chaînes. Le nom de *liberté* retentit dans toute l'île, et une multitude d'esclaves se rangent sous ses étendards. Heureux pour lors les maîtres qui avoient traité ces infortunés avec douceur ! ils trouvèrent des défenseurs dans leurs foyers, pendant que les autres n'y trouvèrent que des bourreaux. Eunus prit le titre de roi, et signala le commencement de son régne par le supplice des deux époux, dont la fille fut traitée avec le plus grand respect. Il fit ensuite massacrer tous les habitants d'Enna, sur ce principe, qu'il ne peut y avoir de véritable union entre des hommes libres et des esclaves. Un nommé Cléon, natif de Sicile, vint le trouver avec cinq mille hommes ; d'autres lui amenèrent des corps considérables. Il se trouva bientôt à la tête de soixante-dix mille esclaves ; et, s'il avoit réuni tous ceux qui s'étoient révoltés en différents endroits de l'île, il auroit pu en former une armée de deux cent mille hommes.

Toute cette troupe, après quelques succès, et même la prise de quelques villes, cette troupe plus attachée à la vie qu'à l'honneur, plus faite pour le brigandage que pour la discipline, fondit comme la neige devant le soleil, lorsqu'elle fut attaquée par les troupes régulières que les Romains envoyèrent au secours des Siciliens. Cléon fut tué ; Eunus mourut dans les fers. Tout le reste se dispersa, et reprit ses chaînes. La rebellion fut du moins suivie de cet avantage, que Rupilius, homme juste, digne des premiers temps de la république, qui avoit été envoyé pour terminer cette guerre, donna aux Siciliens des lois par lesquelles le sort des malheureux esclaves fut très adouci.

Vers le même temps Domitius répandoit la terreur des armes romaines dans la Gaule Transalpine. Il trouva des ennemis redoutables dans les Auvergnats et les Allobroges, qu'on croit avoir été les habitants des rives de la Seine. Bituitus, roi des premiers, envoya au général romain un ambassadeur. Il étoit richement habillé, et avoit une nombreus eescorte. Ce qui surprit davantage les Romains, ce fut de le voir suivi d'une compagnie de dogues qui marchoient après lui, comme des troupes régulières : à côté de lui étoit un Barde qui chantoit les louanges de son roi, de son peuple et de l'ambassadeur. Bituitus soutint la guerre avec courage, et l'auroit prolongée, si Domitius ne l'avoit fait prisonnier par trahison, dans une conférence. Ses peuples et ses alliés, privés de chef, mirent bas les armes. Le malheureux prince fut amené en Italie. Le sénat souffrit qu'il ornât le triomphe de Domitius. Ensuite un décret le confina dans la ville d'Albe, où il mourut.

Mais pendant que Rome tourmentoit tous les peuples, elle-même n'étoit pas à l'abri des troubles. Une guerre intestine déchiroit son sein. La faction de Gracchus n'étoit pas morte avec lui. Il avoit laissé un frère capable de la soutenir et de le venger. Comme les nuages s'amoncellent avant les grands orages et noircissent l'horizon, on voyoit des agitations dans la ville : les murmures, les reproches, les menaces se faisoient entendre. On cherchoit à se surprendre dans ses paroles. « Que pensez-vous, dit un jour le tribun Carbon à Sci-« pion, que pensez-vous du meurtre de Gracchus, « votre beau-frère? — Je pense, répondit le héros de « l'Afrique, que, s'il a cherché à semer la discorde dans « la république, il a été justement puni. » A l'instiga-

tion du tribun, le peuple couvrit de huées cette réponse. Scipion prit alors cet air d'autorité que donne l'habitude du commandement, et regardant avec hauteur la multitude, il lui dit : « Croyez-vous que je craigne vos murmures, moi qui ai si souvent bravé la « fureur de vos ennemis ? Misérables, que seriez-vous « devenus sans mon père Paul Emile et moi ? Vous seriez actuellement les esclaves de ceux que nous avons « vaincus. Et sont-ce là le respect et la reconnoissance « que vous témoignez à vos libérateurs ? » Le peuple se retira confus, mais plus aigri qu'apaisé.

L'exécution de la loi sur les terres, toujours demandée par le peuple, toujours retardée par les patriciens, étoit la cause des haines et des animosités. Mais d'autres motifs y concouroient encore ; savoir, les jalousies même entre les riches, les querelles de familles, les vengeances particulières. Ce fut un motif de cette espèce qui pensa occasioner la mort de Métellus, le conquérant de la Macédoine, surnommé pour cela le *Macédonique*. Etant censeur, il fit refuser au tribun Labéon une place dans le sénat. Dans une émeute, le tribun saisit le vénérable vieillard à la gorge, prononça contre lui une sentence de mort, et commanda qu'on le précipitât du haut de la roche Tarpéienne. L'ordre alloit être exécuté, lorsqu'un autre tribun, appelé promptement par les patriciens, tira des mains des bourreaux, par son opposition, le premier magistrat de Rome après les consuls. Loin d'être puni de sa violence, Labéon fit passer un décret en vertu duquel les tribuns devoient avoir à l'avenir voix délibérative dans le sénat. Au commencement, leur siége n'étoit qu'à la porte extérieure, afin qu'on pût les appeler quand on avoit besoin d'eux.

Les désordres qui se multiplioient firent songer le sénat à créer un dictateur. Scipion alloit être élu, lorsque le lendemain de cette résolution on le trouva mort dans son lit, non sans soupçon de violence; on en remarqua même des traces. Ainsi, des deux Africains, l'un mourut dans une espèce d'exil, l'autre fut assassiné. La patrie, qu'ils avoient préférée à l'humanité, en fit elle-même justice. La Providence donne quelquefois de ces exemples; mais ils sont inutiles pour ceux dont l'amour de la gloire endurcit le cœur. Le second Africain ne laissa à ses enfants que trente-deux livres pesant d'argent, et deux livres et demie d'or: pauvreté étonnante dans un général qui auroit pu s'enrichir des dépouilles de Carthage. Les patriciens le pleurèrent comme un père; mais le peuple s'opposa aux recherches qu'on vouloit faire sur sa mort, de peur qu'on ne trouvât des preuves contre Caïus Gracchus, qui succédoit à son frère dans la faveur populaire. Il le remplaçoit aussi par ses talents et par sa haine pour le sénat.

Caïus commença sa carrière politique par le service militaire. Il brigua la questure de l'armée de Sardaigne. Là il se concilia l'estime du général par sa valeur, son exactitude, et l'affection des soldats par son attention à les pourvoir d'habits et de vivres. Le sénat, qui avoit les yeux sur lui, craignant ce commencement de crédit, rappela l'armée de Sardaigne, et le laissa dans cette île isolée comme proquesteur, simple caissier de la république. Il paroît qu'il étoit déja lié à la faction populaire qui se soutenoit à Rome. Elle avoit trouvé un appui dans Flavius Flaccus, consul plébéien. Il la fortifia en faisant passer une loi qui donnoit droit de citoyen romain à tous les alliés qui n'avoient pu avoir part à la

distribution des terres. Gracchus, ou s'ennuyant dans l'emploi obscur qu'on lui avoit laissé, ou rappelé par ses partisans, quitta son poste sans la permission du sénat, et revint à Rome. Ce coup d'éclat déceloit ses desseins et sa hardiesse. Il fut accusé, mais fut absous. La haute estime, et l'extrême inquiétude que le peuple témoigna pour lui pendant le cours de son procès, l'enhardirent à solliciter le tribunat. Cornélie, sa mère, dégoûtée de ses projets d'illustration par la fin tragique de son fils aîné, écrivit au second, d'une campagne où elle étoit retirée, deux lettres fort touchantes.

« Mon fils, lui dit-elle dans la première, vous ne par-« tagez plus avec personne l'affection de votre mère. « Tibérius n'est plus, vous êtes le seul objet de mes es-« pérances et de mes craintes. Votre frère s'est aban-« donné à l'esprit de vengeance et en a été la victime. « Vous immolerez-vous à la même passion? » Elle ajoute qu'il lui seroit doux à la vérité de voir venger la mort de son fils : « Mais, dit-elle, l'idée du salut de ma patrie « a plus de pouvoir sur moi que celle de la perte de « mon fils. Ah, Gracchus! souvenez-vous que le même « coup que vous porterez à votre patrie percera le sein « de votre mère. Que dis-je? Vous succomberez vous-« même sous le poids de votre téméraire entreprise. Je « vous perdrai, et vos ennemis resteront. Mère infor-« tunée! quelque chose qui arrive, les funestes effets des « troubles que vous allez exciter retomberont sur moi! » Il persista dans son dessein et s'attira une seconde lettre dans laquelle elle s'exprimoit en ces termes: « Fils cruel! « après les meurtriers de votre frère, je n'ai pas d'en-« nemi plus cruel que vous. Avois-je lieu de m'attendre « que le seul fils qui me restoit empoisonneroit de cha-

« grin le peu de jours que j'ai encore à vivre? Malheu-
« reuse! quel spectacle osez-vous me proposer? Faudra-
« t-il que je voie avant de mourir la république détruite?
« Gracchus, notre famille a déja assez fourni de scènes
« tragiques. Attendez, pour briguer le tribunat, que je
« sois descendue dans le tombeau. O Jupiter! ne permets
« pas que mon fils persiste dans un dessein qui va le
« perdre lui-même, avec sa mère et son pays. »

Vaines remontrances! vaines prières! Il continua de briguer le tribunat, et l'obtint. Son élection eut ceci de particulier, que, faute de place dans le lieu des Comices, plusieurs citoyens montèrent sur les toits des maisons, et donnèrent de là leurs suffrages avec acclamation générale. Ses desseins contre le sénat ne tardèrent pas à éclater. Il fut puissamment secondé par Fulvius, l'ancien consul, plébéien impétueux, et ennemi déclaré des nobles. Ils donnèrent une nouvelle force à la loi sur les terres, pour laquelle ils s'étoient fait nommer commissaires. En l'exécutant, Gracchus ne négligeoit pas ce qui pouvoit plaire au peuple. Il fit réparer les grands chemins, construire un grand nombre de ponts, ériger des colonnes milliaires, placer de distance en distance de grosses pierres pour la commodité des voyageurs, lorsqu'ils vouloient monter à cheval. Malgré le sénat, il fit passer une loi qui ordonnoit qu'on bâtiroit à Rome de grands magasins, qui seroient remplis de blé aux dépens du public, et que chaque semaine on en distribueroit une certaine quantité aux pauvres à bas prix. Pour subvenir à ces dépenses, il chargea d'impôts les marchandises de luxe. Par ces réglements et d'autres semblables il prit un si grand ascendant sur le peuple, qu'on pouvoit le regarder comme le maître de Rome. Il

en profita pour se faire élire une seconde fois tribun.

Pendant cette magistrature il porta un coup fatal au sénat. Les chevaliers, quoique de la classe du peuple, inclinoient cependant, comme riches, pour celle de la noblesse. Gracchus gagna cet ordre mitoyen, en leur faisant passer l'autorité la plus précieuse des sénateurs, savoir, le droit de rendre la justice. Par ses efforts, et malgré tous ceux des pères conscrits, il fit statuer « que « le jugement de toutes les causes, tant civiles que cri- « minelles entre particuliers, appartiendroit aux cheva- « liers, à l'exclusion des sénateurs. » « A la fin, s'écria- « t-il, j'ai humilié le sénat! » Ainsi les chefs de faction se décèlent quelquefois; un mot peut découvrir leurs intentions perverses. Celui-ci prouve que Gracchus étoit bien éloigné de ne travailler que pour l'intérêt du peuple, comme il le publioit et comme le croyoit ce peuple abusé. Il fit aussi revivre une obligation imposée autrefois aux juges « de ne point permettre qu'on exécutât « une sentence capitale à l'égard d'un citoyen romain « sans le consentement et l'ordre du peuple. »

Afin d'augmenter le nombre de ses partisans, Gracchus imagina de proposer d'étendre le privilége de citoyen de Rome, qui avoit été conféré à quelques alliés, jusqu'au droit de suffrage dont jouissoient les vrais Romains. Cette nouveauté, désapprouvée par le sénat, ne fut pas accueillie favorablement. Elle refroidit même la plus saine partie du peuple, qui voyoit avec peine annoncer le dessein de lui faire partager une prérogative dont il avoit joui seul jusqu'alors. Ce projet avoit attiré à Rome une foule d'étrangers disposés à l'appuyer. Le sénat s'en alarma, et leur ordonna de sortir. Le tribun les laissa chasser, de crainte, disoit-il, d'exciter une

guerre civile. Cette foiblesse porta le premier coup à son crédit. Le sénat continua à l'ébranler, en lui opposant un concurrent dans la personne de Levius Drusus, plébéien à la fleur de l'âge, bon orateur, d'une conduite régulière, et qui entendoit les affaires. Les sénateurs concertoient secrétement avec lui des propositions qu'il faisoit en faveur du peuple, et lui laissoient l'honneur de les faire adopter. Par ce moyen, bientôt il partagea la faveur populaire avec Gracchus. On tendit aussi à celui-ci un piége qui flattoit son amour-propre et son ressentiment; ce fut d'aller rebâtir Carthage, que les Scipions, ses ennemis, quoique ses proches parents, avoient détruite.

Quand il revint, après avoir déblayé les ruines et élevé quelque apparence de ville qu'il appela Junonine, en l'honneur de Junon, il trouva Drusus, son rival, avancé dans la faveur populaire. Il réussit néanmoins à se faire nommer une troisième fois tribun; mais il eut la maladresse de se brouiller avec ses collégues pour des distinctions et des places au théâtre. Il attaqua aussi le sénat, non, comme auparavant, en lui arrachant des droits et des prérogatives au profit du peuple, mais en le calomniant et l'insultant, ce qui plaisoit beaucoup à la populace et non à la partie saine des citoyens. Les sénateurs procurèrent le consulat à Opimius, ennemi personnel de Gracchus, qui avoit tenté tous les moyens possibles pour l'exclure de cette dignité. Pour rebâtir Carthage, on avoit ordonné la levée d'un corps de six mille Romains, qui devoient apparemment y former une colonie, et qui sans doute n'étoient pas des citoyens aisés de la capitale. Gracchus, chargé d'y retourner,

afin de mettre la dernière main à cette entreprise, leva ce corps, mais il ne le mena pas loin.

Sur un bruit, peut-être répandu exprès, que le sénat alloit révoquer l'ordre de rétablir Carthage, parceque les augures n'étoient pas favorables, Gracchus revint avec sa troupe. Son retour, en compagnie si suspecte, fut regardé par les patriciens comme une bravade, une véritable agression. Le jour qu'on devoit agiter de nouveau le rétablissement de Carthage, destinée comme on voit à être encore, même après sa ruine, un sujet de crainte pour les Romains, Gracchus et son ami Fulvius placèrent un grand nombre de leurs partisans sous les portiques du Capitole, comme s'ils vouloient le bloquer. Le consul Opimius s'étant acquitté dans le temple du sacrifice qui devoit précéder la délibération, un de ses licteurs, en portant les entrailles de la victime hors du temple, passant auprès des amis de Gracchus, leur dit brusquement: « Mauvais citoyens que « vous êtes, faites place aux gens de bien. » Cette apostrophe fut payée d'un coup de dague, qui étendit l'imprudent mort sur la place. Cet accident, et un grand orage qui survint, firent remettre l'assemblée au lendemain.

Pendant la nuit Opimius s'empare du Capitole. A la pointe du jour il assemble le sénat, et fait apporter sous ses yeux le corps sanglant du licteur. Cette vue échauffe les esprits, embrase les cœurs du desir de la vengeance. On prononce le décret qui ordonne au consul de veiller au salut de la république. C'étoit lui donner l'autorité entière de dictateur. Il fait aussitôt prendre les armes à tous les chevaliers romains, et com-

mande à chacun d'eux d'amener deux domestiques bien armés. Fulvius, apprenant ces dispositions hostiles, assemble la populace, et, avec ses deux fils et une multitude confuse, va s'emparer du mont Aventin. Gracchus, averti, se prépare à le suivre. Sa femme, qui l'aimoit tendrement, court à lui toute en larmes pour l'arrêter; elle le saisit par sa robe, et tenant entre ses bras son fils, gage unique de leur amour : « Où vas-tu « si matin, lui dit-elle? ignores-tu que les meurtriers « de ton frère te préparent le même sort qu'il a subi? « Tu vas te mettre à la tête d'une vile populace, qui « t'abandonnera lâchement à la vue du moindre dan- « ger. Si tu as quelque affection pour moi et pour cet « enfant chéri, ne risque pas une vie qui nous est si « précieuse. » Pénétré de douleur, n'ayant pas la force de répondre, il s'arrache de ses bras : elle veut le suivre, et tombe évanouie.

Il joint Fulvius. Au premier coup-d'œil, ils virent l'un et l'autre qu'une populace comme celle qui les accompagnoit étoit incapable de résister à des troupes consulaires, et à tout le corps de la noblesse renforcée de ses clients. Ils tâchèrent d'entrer en accommodement. Fulvius avoit un fils de douze ans, admiré de tous ceux qui le connoissoient, pour sa beauté et son esprit. On charge sa main d'un caducée, on l'envoie offrir la paix. Opimius tourne l'ambassade en ridicule, et ordonne au jeune ambassadeur de dire à ceux qui l'avoient envoyé que, pour obtenir la paix, ils devoient venir eux-mêmes se soumettre au jugement du sénat. Et parlant au jeune Fulvius : « Enfant, lui dit-il, pre- « nez garde de ne pas revenir une seconde fois; l'envoi « d'un ambassadeur tel que vous ne peut être regardé

« que comme une insulte. » Malgré ce que cet avertissement pouvoit présenter de menaçant, on le renvoya encore une fois. « C'est trop nous insulter, s'écrie « Opimius, que l'enfant soit mené en prison » ; et aussitôt il fait sonner la charge.

Avant ce temps il y avoit eu quelques disputes sanglantes entre les Romains ; mais on vit alors combattre pour la première fois Romains contre Romains dans Rome même, et il y eut une bataille dans les formes. Le choc fut rude, plusieurs patriciens mordirent la poussière. Le consul, rencontrant plus de résistance qu'il n'avoit cru, fait proclamer une amnistie pour ceux qui déposeront les armes, et met en même temps à prix les têtes de Gracchus et de Fulvius, promettant d'en payer le poids en or à ceux qui viendroient les apporter. Cette proclamation eut son effet : toute cette multitude ou se rendit ou s'enfuit. L'appât de la récompense fit chercher et trouver Fulvius et son fils aîné, dont on apporta les têtes au consul. Un meurtrier encouragé par le même motif lui apportoit celle de Gracchus. Septimuléius, qui avoit toujours fait profession d'être ami du tribun, arrache cette tête à l'assassin, et, avant de la livrer à Opimius, il emplit le crâne de plomb, afin de tirer une plus forte somme de ce funeste présent.

L'implacable Opimius envoya dans la prison un licteur donner au jeune Fulvius le choix du genre de mort qu'il voudroit subir ; une pareille offre à un enfant de douze ans ! Il se mit à pleurer. Un augure étrusque qui étoit en la même prison lui dit : « Est-ce « donc une chose si terrible que de mourir ? Je vous « ferai voir que rien n'est si facile. » En même temps

il se lance contre un des poteaux de la porte, se fracasse la tête, et meurt. L'enfant l'imite, et tombe mort aussi. Après une pareille barbarie, on doit s'attendre que l'implacable Opimius n'épargnera personne. Il fait emprisonner et condamner au dernier supplice tous ceux des amis des Gracques qu'il peut découvrir, et fait jeter dans le Tibre les corps de trois mille hommes qui avoient été tués sur le mont Aventin. Leurs biens furent confisqués. Un décret défendit à leurs parents d'en porter le deuil. Afin de ne pas tout-à-fait choquer le peuple, le sénat chargea de rentes les terres excédant les cinq cents arpents qu'il étoit permis de posséder. Ces rentes devoient être payées au trésor, qui devoit à son tour en aider les pauvres; mais on supprima ensuite ces redevances, par la raison que les patriciens payoient assez par les dépenses auxquelles les obligeoient les fonctions de leurs charges.

Ainsi il ne resta des entreprises des Gracques que le souvenir de leur inutilité pour l'avantage du peuple. Ils apprirent aux chefs des factions qui les suivirent l'art d'agiter la populace, de soulever ses passions, de l'enivrer d'espérances, d'exciter et de diriger ses fureurs. Opimius peut être regardé comme l'inventeur des proscriptions. En mettant les têtes à prix il enflamma la cupidité, rompit les liens de la parenté et de l'amitié. Par la vue des citoyens qui tomboient tous les jours sous la hache de ses satellites, il accoutuma les Romains au sang. Une méprisable apathie, suite de l'avilissement des sentiments, leur faisoit souffrir presque sans murmurer ces barbares exécutions au milieu d'eux. Une curiosité féroce les entraînoit à ces spectacles, dont le goût s'entretint par les combats

des gladiateurs, qui étoient alors fort communs.

On croit qu'ils tirent leur origine de la Grèce, et qu'ils furent substitués aux sacrifices humains qu'on avoit coutume de faire aux obsèques des grands. Au lieu d'immoler ceux qui devoient les accompagner au bûcher ou au tombeau, on les faisoit battre les uns contre les autres. Des funérailles, cet usage passa aux fêtes publiques, et en devint partie. On n'y admettoit d'abord que des prisonniers de guerre. Des hommes libres, ou par émulation de bravoure, ou pour gagner de l'argent après s'être ruinés en debauches, descendirent ensuite dans l'arène. On vit paroître jusqu'à des femmes: c'étoit un spectacle délicieux pour les Romains. On alla en raffinant et en enchérissant dans cet abominable plaisir. Au premier combat de gladiateurs vu à Rome il n'y avoit que six de ces malheureux. Jules César, devenu édile, en produisit jusqu'à six cent quarante. Une manière sûre d'obtenir la bienveillance du peuple étoit de lui procurer ces amusements; il les desiroit, les demandoit à grands cris: il les appeloit un véritable bienfait, *munus gladiatorium*. Les femmes sur-tout se rendoient assidument à ces horribles spectacles. Les poëtes satiriques, qui paroissent en cette circonstance exempts de tout reproche d'exagération, nous ont dépeint avec quelle curiosité inquiète elles suivoient les mouvements des combattants; avec quelle avidité elles attendoient l'issue du combat; comme elles s'écrioient d'aise et d'admiration à la vue d'un coup adroit qui faisoit tomber un malheureux dans son sang. Les historiens nous racontent aussi d'autres horreurs, comme la barbarie dégoûtante des gens de la lie du peuple, qui, sous prétexte de remède, appli-

quoient leur bouche sur la blessure des mourants, et en buvoient le sang sortant à gros bouillons. Ainsi, l'histoire nous fait voir que les siècles ne mettent point de différence dans le caractère de la populace. La manière d'exprimer sa brutalité varie, mais le fond reste.

Opimius n'exerça cependant point l'autorité sans exciter une violente indignation : il fut accusé. Comme tout se mélange dans les factions, ce fut un ancien partisan des Gracques, nommé Papirius Carbon, qui prit sa défense et le fit absoudre. A son tour, Carbon fut cité en justice pour avoir excité l'aîné des Gracques à demander un second tribunat, et pour avoir été au moins un des complices de l'assassinat du second Scipion. Son accusateur, Crassus, jeune homme de vingt ans, dédaigna pour le soutien de sa cause un moyen que lui offroit l'infidélité d'un esclave, qui vola la cassette où étoient les papiers de son maître, et la lui apporta. Il la renvoya sans l'ouvrir, avec l'esclave chargé de fers, en disant : « J'aime mieux qu'un en-« nemi criminel soit sauvé que de le perdre par un si « lâche moyen. » En effet, il n'en eut pas besoin ; sa seule éloquence triompha d'un adversaire fort éloquent lui-même. Carbon, près d'être condamné, s'empoisonna.

Marius.

Ap. D. 2885.
Av. J. C. 113.

Au milieu des factions excitées par les Gracques, dans les guerres des esclaves et des gladiateurs, commença à paroître le fameux Marius. Il étoit d'une basse extraction, né dans le pays des Volsques. A une taille prodigieuse, à une force de corps peu commune, il joignoit de l'intelligence, du courage et même de la témérité. Son regard avoit quelque chose de farouche.

Ses manières étoient rustiques. Sous cet extérieur grossier il cachoit un grand fonds d'esprit. Scipion prédit qu'il deviendroit un des meilleurs généraux de la république. Il passa avant de parvenir à cet honneur par tous les degrés du service, et n'obtint jamais un grade plus élevé que par quelque action d'éclat. Marius porta dans les affaires civiles la même intrépidité que dans la guerre. Il fut élu tribun. Pendant cette magistrature, malgré le sénat, il introduisit dans les élections un mode favorable au peuple. Le consul Cotta, qui avoit été son protecteur, voulut s'y opposer. Sans égard pour ses bienfaits, Marius le menaça de la prison. Le consul se désista. La hardiesse du tribun lui fit un grand honneur dans l'esprit du peuple, qui dès-lors le regarda comme un défenseur assuré contre l'oppression des patriciens.

Les lois contre la dépravation des mœurs marquent qu'il régnoit à Rome un grand désordre. Le mal étoit d'autant plus dangereux qu'il affectoit les classes les plus respectables de la république. Les censeurs furent obligés de rayer de la liste des sénateurs trente-deux patriciens coupables de tenir une conduite scandaleuse. Il fallut faire des réglements sévères contre le luxe des tables, les jeux de hasard et les concerts publics. Trois vestales furent accusées d'avoir manqué à leur vœu; les pontifes n'en firent punir qu'une. Les deux autres aussi coupables furent épargnées, tant parcequ'elles appartenoient aux premières familles de la république, que parceque les pontifes craignirent que leur châtiment public ne déshonorât l'ordre sacerdotal. Le peuple murmura de ces ménagements politiques. L'examen de l'affaire fut repris, et la décision déférée à Lucius

Crassus, homme intègre, et très sévère. Il condamna sans miséricorde les deux vestales épargnées au même supplice que l'autre avoit subi, c'est-à-dire, à être enterrées vives, et leurs séducteurs, qui étoient aussi des premières familles, à être battus de verges jusqu'à la mort. On comptoit alors à Rome trois cent quatre-vingt-quatorze mille trois cent trente-six citoyens en état de porter les armes.

Outre cela, la république avoit des armées dans les Gaules. Les Sarnes, peuple habitant au pied des Alpes, qui les dévastoient, désespérés de ne pouvoir se défendre, mirent le feu à leurs maisons, tuèrent leurs femmes, leurs enfants, et se jetèrent dans les flammes. En Espagne, Marius, devenu préteur, eut des succès constants contre les bandits, et obligea les peuples de son gouvernement à cesser de vivre de rapines. Métellus triomphoit de la Macédoine; son frère, de la Sardaigne et de la Corse; mais le consul Papirus étoit battu par les Cimbres. Entre ces guerres, celle de Numidie contre Jugurtha fixoit principalement l'attention des Romains.

Jugurtha.

Ap. D. 2892. Av. J. C. 106.

Cette attention au reste se portoit moins sur les opérations militaires que sur les négociations pécuniaires, auxquelles les succès ou les revers donnoient plus ou moins d'activité. Elles s'entamèrent aussitôt que Jugurtha, petit-fils de Massinissa, eut fait tuer Hiempsal, son frère, héritier du trône comme lui. Il en restoit encore un, nommé Adherbal, ayant un égal droit à la couronne, qu'ils devoient partager entre eux trois. Dans le dessein de se soustraire aux efforts homicides de son frère, Adherbal se réfugia à Rome, dont il réclama la protection. Jugurtha l'y suivit, appelé pour rendre

compte de sa conduite. L'argent qu'il répandit avec profusion le justifia. Le sénat nomma dix commissaires chargés de partager le royaume entre les deux rivaux. Il n'étoit pas question dans leurs pouvoirs du meurtre du malheureux Hiempsal. On passa ce crime sous silence, comme s'il eût été l'effet d'un pur accident. Jugurtha l'avoit présenté ainsi, et on avoit bien voulu le croire. Ces dix commissaires étoient disposés à n'être pas moins crédules et moins complaisants sur tout ce que demanderoit le possesseur des trésors de Numidie. Ils s'en firent le partage, et s'appliquèrent si peu à assurer le sort d'Adherbal, qu'aussitôt qu'ils furent partis, son frère le resserra dans sa propre capitale.

Scaurus, général romain, se présenta, parla fièrement à Jugurtha, lui reprocha qu'après avoir assassiné un de ses frères il vouloit faire mourir l'autre de faim, et lui ordonna de lever le siége. Il le fit; le Romain se retira. Le Numide revint, prit la ville et assassina son frère de ses propres mains, après lui avoir fait souffrir de cruels tourments, en punition de ce qu'il avoit appelé contre lui les Romains. Cette conduite de Scaurus fut aussi celle de plusieurs autres généraux qu'on envoya contre Jugurtha. Ils faisoient des menaces vigoureuses, afin que le prince ne marchandât pas trop pour les apaiser. Ce manége dura jusqu'à ce que le peuple romain instruit et indigné de la basse cupidité, de l'injustice mercenaire de ses sénateurs, fît faire le procès aux coupables. Entre eux se trouva Opimius, qui s'étoit montré inexorable contre Gracchus et ses partisans. Il fut condamné, ainsi que quelques uns de ses complices, à un bannissement perpétuel, et mourut dans la misère. Ce châtiment leur fut infligé par Scaurus, peut-

être le plus criminel de tous ; mais il avoit eu l'adresse de se faire mettre à la tête de la commission formée pour cette affaire : et il punit avec la dernière sévérité plusieurs personnages moins criminels que lui.

Le peuple voulut aussi qu'on fît une guerre sérieuse à Jugurtha. Elle fut confiée à Métellus, distingué par sa probité, sa valeur et son habileté militaire. On doit remarquer que les deux fameux rivaux, Marius et Sylla, servirent dans cette guerre; le premier, en qualité de lieutenant général, choisi par Métellus lui-même, qui lui donna ce grade, mais qui eut tout lieu de se repentir de s'être attaché ce guerrier. Marius avoit tous les talents militaires, intrépidité, présence d'esprit dans le danger, promptitude, génie d'expédients et de ressources ; mais il ne soupçonnoit pas même l'existence de ces dispositions morales qui forment le caractère d'un honnête homme. Plein de vanité, il prétendoit ne devoir son élévation qu'à son mérite. Loin d'en avoir obligation à Métellus, les justes éloges donnés à ce général le choquoient. Il décrioit toutes ses actions. A l'entendre, outre que la lenteur et la timidité naturelles de Métellus le mettoient hors d'état d'arrêter un ennemi actif et vigilant, sa politique lui faisoit prolonger la guerre, afin de prolonger son commandement. Marius fit passer ses calomnies jusqu'à Rome, où il avoit persuadé qu'avec la moitié des troupes de Métellus, en une seule campagne, il étoit capable de finir cette guerre. S'étant ainsi préparé les voies, il brigua le consulat, l'obtint, et en même temps le généralat de Métellus.

Revêtu de la dignité de consul, il traita la noblesse avec mépris. Comme c'étoit malgré les patriciens qu'il

s'étoit élevé aux premiers rangs de la république, il disoit hautement qu'il se tenoit plus glorieux de cette victoire, qui humilioit les pères conscrits, que de toutes celles qu'il pourroit remporter sur Jugurtha, dût-il l'emmener en triomphe à Rome chargé de fers. Ses discours au peuple étoient tous dans ce sens : des éloges pompeux de son mérite, et des invectives contre les patriciens. Cet homme, qui avoit publié que Métellus avoit trop de troupes, ne s'en trouva pas assez. Il se mit à faire des enrôlements dans Rome, et se composa plusieurs légions, à la vérité tirées de la lie du peuple; mais Marius préféroit de tels soldats à d'autres, comme s'il eût craint d'avoir dans ses troupes des hommes de meilleure condition que lui.

Pendant que ces occupations prolongeoient le séjour du consul à Rome, Métellus battoit Jugurtha, assiégeoit et prenoit des places. Quand il sut l'arrivée de son ingrat lieutenant, sans le voir, il remit l'armée à un autre, s'embarqua et cingla vers l'Italie. Les Romains furent assez justes pour ne lui pas refuser les honneurs du triomphe. Marius, peu sûr de la fermeté et de la discipline de ses nouvelles troupes, les employa d'abord à une expédition qui demandoit plus de patience que de courage. Il leur fit traverser les sables brûlants de l'Afrique, infestée de serpents monstrueux, que la faim et la chaleur rendoient plus redoutables, pour aller prendre Capsa, entourée de tous côtés d'un vaste désert qui la rendoit presque inaccessible. Aussi trouva-t-il les habitants dans une profonde sécurité, et il n'eut qu'à se présenter pour s'emparer de la ville, où il fit un grand butin. Une surprise due au hasard le rendit maître de Mulucha, forteresse importante.

Après cela, il promena son armée en Numidie et en Mauritanie, pilla, brûla, ravagea, massacra, et remplit ces royaumes de la terreur de son nom.

Il lui arriva alors un renfort nécessaire à son armée épuisée, sous la conduite de Sylla, d'un parti opposé à celui de Marius, jeune patricien, poli, aimable, élevé dans les délices de Rome, auxquelles il s'étoit livré. Une courtisane, nommée Nicopolis, conçut pour lui une passion violente. Comme il y répondit par un attachement sincère, non seulement elle partagea avec lui ses revenus, mais elle lui laissa en mourant de très grands biens. Marius regardoit Sylla comme un efféminé. A ce titre, et en qualité de patricien, il n'avoit pas été content de lui voir solliciter et obtenir la questure de son armée. Il le laissa tant qu'il put à Rome faire des recrues; mais il fallut bien à la fin que le questeur s'acquittât de sa charge. Arrivé en Afrique, il changea absolument de conduite, renonça aux plaisirs, se montra toujours prêt à essuyer les fatigues comme à affronter les dangers, vécut aussi frugalement que le moindre soldat; il affectoit d'imiter le général jusque dans ses manières rustiques, et il obtint ainsi son estime et sa confiance, au point d'être déclaré premier lieutenant de l'armée.

Dans ce poste, Sylla s'acquit à juste titre la réputation de général habile, et d'adroit négociateur. Il mérita cette dernière qualité sur-tout par la dextérité avec laquelle il mania l'esprit de Bocchus, roi de Mauritanie, gendre de Jugurtha, et l'amena à livrer son beau-père. Député vers ce monarque comme ambassadeur de Marius, Sylla marchoit avec un corps d'armée à la vérité assez fort, mais entouré de toutes parts de

piéges et d'embûches. Après quelques journées de chemin, Volux, fils de Bocchus, le joignit. Il venoit préparer le Romain à faire entrer le roi numide dans le traité qu'il alloit conclure avec le roi de Mauritanie. Il crut sans doute gagner quelque chose sur Sylla en l'effrayant. Vers le milieu de la nuit le jeune prince entre précipitamment dans la tente de Sylla avec un air d'épouvante. « J'apprends, lui dit-il, que Jugurtha « marche à nous avec des forces supérieures. Fuyons, « laissez là vos troupes, je m'engage à vous conduire « en lieu de sûreté. — Que je fuie, répond fièrement « Sylla, que je fuie devant un ennemi vaincu tant de « fois! que j'abandonne mes soldats! Non, je connois « leur valeur. Ils vaincront avec moi, ou je périrai avec « eux. »

Ce n'étoit qu'une fausse alarme donnée exprès, mais bientôt le danger devint réel. Jugurtha en effet approchoit. Les soldats romains, voyant tout-à-coup son armée à peu de distance, s'écrient: « Nous sommes trahis, « Volux nous a vendus. Massacrons le traître. » Sylla prend un air d'assurance, encourage ses gens, les exhorte à soutenir dans cette occasion périlleuse l'honneur du nom romain. Puis, s'adressant à Volux, il lui dit: « Je suis convaincu que vous nous trahissez; je « veux être plus généreux que vous. Je vous sauve la « vie, partez. Allez joindre Jugurtha. » Le jeune prince tâche de se disculper. Il assure Sylla que le Numide n'a d'autre dessein que de lui faire sa cour, et de le disposer à lui être favorable. « Essayez plutôt, lui dit-« il, allons le trouver, vous verrez qu'il n'y a rien à « craindre. » Le Romain se détermine à cette démarche hasardeuse. En effet, Jugurtha ouvre à sa troupe un

passage libre à travers son armée. Le succès de cette témérité mérita à Sylla le surnom de Fortuné.

Arrivé près de Bocchus, le grand point étoit de séparer la cause du beau-père de celle du gendre. L'ambassadeur obtint à cet égard peut-être plus qu'il n'espéroit. Jugurtha se trouva chargé de fers au moment que, sur les espérances données par Bocchus, il se croyoit maître de Sylla. Celui-ci conduisit son captif à Marius.

Ainsi finit la guerre de Numidie. Marius fit marcher Jugurtha et ses deux fils enchaînés à son char de triomphe. Il porta, entre autres dépouilles de ce royaume, trois mille sept cents livres pesant d'or en lingots, cinq mille sept cent soixante et quinze livres pesant d'argent en barre, et une grosse somme en espèces : toutes ces richesses furent versées dans le trésor public, sans compter ce que chaque soldat et les généraux eurent pour leur part du butin. Ces déprédations étoient nécessaires au soutien d'une république telle que Rome. Sans les richesses qu'elle tiroit du pillage, elle n'auroit pu entretenir ses trois ou quatre cent mille citoyens, sans professions, dont l'oisiveté garnissoit la place publique pendant la discussion des affaires, et fournissoit sans cesse des hommes aux armées. De pareilles républiques, mêlées d'aristocratie et de démocratie, ne peuvent rester sans factions. Il faut à la populace des ambitieux qui l'achètent, et aux ambitieux une populace qui se vende. Le prix du marché se trouve dans le butin qu'apportent les vainqueurs. La lutte se soutint entre les compétiteurs, jusqu'à ce que le peuple, ouvrant les yeux, foulât aux pieds ses idoles et ses adorateurs. Ce fut cette constitution, si on peut appeler

ainsi un état perpétuel de discorde, ce fut cette constitution qui éleva les Romains au plus haut degré de puissance, et les précipita ensuite dans une honteuse servitude.

Guerre des esclaves.

Ap. D. 2898.
Av. J. C. 100.

Ils étoient vers ce temps occupés de deux guerres inquiétantes ; la révolte des esclaves et l'irruption des Cimbres et des Teutons. La première commença en Italie, et fut causée par l'amour. Un chevalier romain, nommé Vettius, demeurant à Capoue, épris d'une violente passion pour une belle esclave, l'acheta à crédit. Quand il fallut la payer, ruiné par ses débauches, il manqua d'argent. Son commerce avec la belle esclave l'avoit familiarisé avec les compagnons de sa servitude. Le Romain leur fit connoître leurs forces, les engagea à se révolter, et s'établit leur chef. Pour premier exploit, il tua ceux auxquels il devoit le prix de sa maîtresse. Mais Capoue étoit trop près de Rome pour que cette insurrection eût un succès constant. On envoya contre lui des forces imposantes, sous le préteur Lucullus. Vettius, près de tomber entre les mains de ce magistrat, se tua, et la révolte cessa de ce côté. Un réglement juste, mais donné sans en avoir prévu les suites, en causa une bien plus dangereuse en Sicile et dans les villes voisines.

Les Romains faisoient esclaves, sans distinction, tous les prisonniers. Il se trouvoit souvent dans les armées opposées aux Romains des malheureux qui avoient été enlevés auparavant sur les terres des alliés de la république, et incorporés malgré eux dans les nations en guerre avec les Romains. Pris par ceux-ci, ils subissoient comme les autres le sort de la servitude. A la réquisition de Nicomède, roi de Bithynie, la république,

par une inspiration de justice qui ne lui étoit pas ordinaire, ordonna que la liberté seroit rendue à tous les esclaves nés dans les royaumes alliés. Il s'en trouvoit un grand nombre. Licinius Nerva, préteur de Sicile, voulut d'abord faire exécuter la loi. Il brisa les fers de quatre cents de ces infortunés, et déclara qu'il écouteroit tous ceux qui auroient des réclamations à présenter. Mais, soit qu'il fût effrayé de la multitude des réclamants, soit qu'il ne pût résister aux raisons pécuniaires opposées par les maîtres, non-seulement il cessa la manumission, mais il se montra disposé à remettre dans les chaînes ceux qu'il en avoit déja tirés. Ces derniers s'attroupèrent, en appelèrent d'autres, et se choisirent un général nommé Salvius, joueur de flûte, auquel ils donnèrent le titre de roi.

Il s'en montra digne, ainsi que du commandement, par les victoires qu'il remporta. Son armée, déja composée de vingt mille fantassins et de deux mille chevaux, fut renforcée par dix mille hommes que lui amena Athénion, du voisinage d'Egeste et de Lilybée. Les deux chefs se partagèrent les opérations de la guerre. Salvius se chargea de la défense des villes, et Athénion de tenir la campagne. Il se trouvoit à la tête de quarante mille esclaves qui avoient presque tous servi avant que de perdre la liberté; aussi balancèrent-ils long-temps l'événement d'une bataille que Lucullus, vainqueur de ceux de Capoue, leur livra. Ils l'auroient gagnée, si Athénion, blessé aux deux genoux, ne fût tombé de cheval. On le crut tué; son armée se débanda; mais il se tira de dessous un monceau de morts qui le couvroient, et gagna la ville de Triocola, qui étoit leur chef-lieu. Il y soutint un long siége contre Lucullus,

que sa résistance lassa. Athénion, délivré et devenu le seul chef, par la mort de Salvius, se remit en campagne. Près de livrer une seconde bataille au successeur de Lucullus, nommé Marius Aquilius, l'esclave proposa un combat singulier au général romain. Il eut lieu entre les deux armées. La fortune trompa l'espoir du brave Athénion. Il fut tué. Son armée tout entière prit la fuite. Ce ne fut plus qu'une boucherie. Dix mille, qui se sauvèrent dans leur camp, aimèrent mieux se tuer les uns les autres que de se rendre aux Romains. Cette guerre, qui dura quatre ans, leur coûta un million d'esclaves.

L'irruption des Cimbres et des Teutons fut précédée par une guerre malheureuse dans les Gaules. Cépion, en qualité de consul, avoit obtenu des succès dans cette contrée. Il prit le fameux trésor de Toulouse, provenant du pillage du temple de Delphes par les Gaulois. On le fait monter à cent mille livres pesant d'or, et autant d'argent. Il ne pouvoit se dispenser de le faire porter à Rome. En effet, il l'envoya à Marseille sous une escorte, pour être embarqué: mais il plaça sur le chemin des troupes plus nombreuses. Les soldats, qu'il fit passer pour des brigands, enlevèrent la part du public, la lui rapportèrent, et il se l'appropria. Un homme de ce caractère ne devoit pas voir sans défiance un successeur. Son consulat fini, il regarda le nouveau consul Mallius, sinon comme son ennemi, du moins comme envoyé pour diminuer ses profits. On lui avoit laissé, en qualité de proconsul, une autorité, mais subordonnée. Cépion ne voulut pas reconnoître de maître. Les deux rivaux se brouillèrent. Les officiers, ne pouvant les réconcilier, furent obligés de partager l'armée.

Cette mésintelligence donna un grand avantage aux Gaulois et aux Cimbres, réunis et bien d'accord. De concert, ils attaquèrent les camps des généraux romains. Les Gaulois, celui du consul Mallius; les Cimbres, celui de Cépion : la victoire se déclara pour eux.

Quatre-vingt mille hommes, tant romains qu'alliés, avec les deux fils du consul, et quarante mille valets ou vivandiers, périrent dans cette fatale journée. Il n'échappa des deux armées romaines que dix hommes, avec les deux généraux. De ces dix étoit Sertorius, qui devint depuis si célèbre. Ces cent vingt mille hommes périrent pour l'accomplissement d'un vœu fait par les vainqueurs avant la bataille. En conséquence, ils noyèrent les chevaux, tuèrent tous les prisonniers, détruisirent les dépouilles, jetèrent l'or et l'argent dans le Rhône ; de sorte que le vol de Cépion ne lui profita point.

Guerre des Cimbres et des Teutons.

L'indignation éclata dans Rome contre Cépion, qui étoit patricien. Le peuple le déposa avec ignominie. Le sénat regarda ce châtiment, dont il n'y avoit pas encore d'exemple, comme une injure faite à son corps; mais on lui préparoit bien d'autres humiliations. Un tribun transféra au peuple le droit d'élire les pontifes. Un autre fit passer une loi en vertu de laquelle tout citoyen dégradé par un décret du peuple étoit privé pour toujours de sa place dans le sénat. Par-là ce corps perdoit le droit de rétablir ceux qui avoient été flétris par le peuple. Un troisième tribun fit décréter que tous les alliés du pays Latin qui accuseroient un sénateur, et prouveroient leur accusation, jouiroient des priviléges de citoyens romains. Mais la plus grande mortification pour le sénat fut de voir choisir pour la guerre des

Gaules Marius, son ennemi déclaré, et de le voir élire une seconde fois consul, quoique absent, et qu'il ne se fût pas écoulé six ans depuis son premier consulat : deux conditions, la présence et un intervalle de dix ans, sur lesquelles on n'avoit pas encore passé.

Ce choix épouvanta d'avance les jeunes Romains destinés par leur naissance à la guerre, mais qui craignoient d'être commandés durement. Toute la conduite de Marius avoit quelque chose d'austère : point de grands repas, point de plaisirs, point de luxe, la plus grande simplicité dans les habits, une frugalité exemplaire, une manière de signifier sa volonté qui ne souffroit ni réplique ni délai. Le seul son de sa voix effrayoit, et faisoit trembler ceux à qui il donnoit des ordres. Il envoya Sylla, son lieutenant, nettoyer le pays au bas des Pyrénées, du côté de Narbonne, où il comptoit attendre des Cimbres, qui, accompagnés des Gaulois et des Teutons, étoient allés faire une irruption en Espagne. Il suivit son lieutenant de près, et il eut soin d'établir dans son armée la plus sévère discipline.

Un de ses neveux fut tué par un soldat qu'il vouloit débaucher. Loin de venger la mort de son neveu, qu'il regrettoit sincèrement, Marius mit lui-même sur la tête du meurtrier une de ces couronnes accordées par les généraux aux seuls soldats qui s'étoient distingués par quelque action d'éclat. Ce généreux trait d'équité publié à Rome y augmenta son crédit, et contribua à lui procurer un troisième consulat. Quand il fut question d'un quatrième, il se rencontra plus de difficultés. Marius feignit de vouloir qu'on ne violât pas si ouvertement et si souvent les régles en sa faveur. Il déclara qu'il ne permettroit pas même qu'on mît son nom

parmi ceux des candidats. Mais Saturninus, un des tribuns, de concert avec lui, tenoit un langage différent. Il disoit qu'il falloit forcer Marius, que son refus dans les circonstances du danger pressant de la république, menacée d'une inondation de barbares, étoit une véritable trahison. Ce jeu fut si bien concerté, que Marius accepta comme malgré lui, pour la quatrième fois, les faisceaux consulaires.

Les Cimbres ne revinrent pas dans les pays où Marius les attendoit. Ils tournèrent du côté de l'Italie par les Alpes orientales, pendant que les Teutons, ainsi que d'autres nations gauloises et helvétiques, se proposoient de les passer du côté de l'occident. Marius alla à la rencontre de ces derniers, et les attendit auprès d'Arles. Quand ils s'approchèrent, tout le pays, jusqu'où la vue pouvoit porter, parut couvert de la multitude de ces ennemis. Les Barbares desiroient la bataille, parceque leurs provisions s'épuisoient, et qu'ils ne pouvoient espérer d'en trouver dans un pays que le consul avoit eu soin de dévaster. Les Romains la desiroient aussi, parcequ'ils ne pouvoient souffrir les bravades des Barbares, qui venoient les insulter jusque sur leurs retranchements.

Marius craignit de ne pouvoir contenir l'indignation de ses troupes, et il eut recours à une ruse religieuse, la plus puissante de toutes sur le peuple. Sa femme Julie, de la famille des Césars, lui avoit envoyé une fameuse devineresse. Le consul la reçut avec le plus grand respect. Comme si elle eût possédé le talent de prévoir l'avenir, il la consultoit dans les occasions importantes. Priée par le général de lui apprendre quelle étoit, à l'égard du combat demandé par l'armée, la vo-

lonté des dieux, elle ne manqua pas de prononcer qu'un engagement seroit fatal à la république. Cette réponse calma les soldats, et les tint dans une grande soumission à la volonté du général. Il donna lui-même à son armée l'exemple du mépris pour les provocations de l'ennemi. Un Teuton de la plus haute taille vint jusqu'à la porte du camp le défier à un combat singulier. Il répondit : « Si le Germain est las de vivre, qu'il « aille se pendre. » Le consul détermina donc ses légions à laisser tranquillement défiler sous leurs yeux l'immense multitude des Teutons, qui employèrent six jours à défiler devant les Romains.

Il paroît que cette marche partagea leurs forces. Marius en atteignit près d'Aix, au bord du Cénus, nommé depuis la rivière d'Arc, une division composée principalement d'Ambrons, qu'il défit entièrement. Les femmes retranchées dans leur camp, ne pouvant ni se défendre, ni obtenir pour leur honneur la sûreté qu'elles demandoient, égorgèrent leurs enfants et se tuèrent elles-mêmes. Non loin de là campoient les Teutons, qui n'avoient pris aucune part au combat. Marius les attaque à leur tour, et remporte une victoire complète. Les historiens font monter à deux cent quatre-vingt-dix mille hommes le nombre de ceux qui furent tués ou faits prisonniers dans les deux batailles. Ces succès, dus autant à la sagesse, à l'habileté de Catulus, qu'à la valeur de Marius, méritèrent à celui-ci un cinquième consulat, et un décret qui lui conféroit l'honneur du triomphe. Après l'avoir lu, il dit : « Le « consulat m'impose l'obligation de vaincre les Cimbres « comme j'ai vaincu les Teutons ; je l'accepte. Quant au « triomphe, je desire qu'il n'en soit parlé que quand

« j'aurai achevé ma victoire. La pompe d'un triomphe « sera déplacée aussi long-temps qu'il y aura des Bar- « bares sur les frontières d'Italie. »

On lui avoit donné pour collègue dans le consulat Manilius Aquilius. Catulus, son collègue de l'année précédente, étoit chargé de défendre l'Italie contre les Cimbres. Il avoit Sylla dans son armée. On ne sait pourquoi il avoit quitté Marius, son premier général; mais on ne doit pas être étonné que la bonne intelligence n'ait pas duré long-temps entre des hommes de caractère, de mœurs et de factions si opposés. Sylla inspira sans doute à Catulus les précautions qu'il prit, pour que Marius ne pût s'attribuer tout l'honneur des succès, lorsque ce général fut appelé à grands cris par les Romains pour venir aider Catulus à repousser les Cimbres. Si ces derniers eussent connu leurs avantages, ils auroient pu pénétrer jusqu'à Rome. Sylla, ne consultant que le bien public, aussitôt que Marius fut arrivé près de l'armée de Catulus, alla lui offrir des vivres et d'autres secours. Comme il ne pouvoit guère s'en passer, Marius n'osa pas le refuser; mais il reçut ce service de si mauvaise grace, que Sylla, sans redouter la supériorité que les cinq consulats donnoient à Marius sur lui, qui n'avoit encore été revêtu d'aucun des grands emplois de la république, se déclara ouvertement son ennemi.

Marius s'empara de droit du commandement, parceque le temps du consulat de Catulus s'étant écoulé, celui ci n'étoit plus que proconsul. Les Cimbres, qui attendoient les Teutons, voulurent entamer une négociation pour prolonger le temps. Ils envoyèrent demander qu'on leur permît, ainsi qu'à leurs alliés les

Teutons, de s'établir dans le pays même où ils étoient. Marius leur répondit : « Vous demandez des terres pour « vos alliés les Teutons, ignorez-vous qu'ils en ont « déja ; ils pourrissent actuellement dans les champs « le long du Cénus. — Nous vous ferons repentir de « cette raillerie, répondirent les Cimbres, quand nos « alliés auront passé les Alpes. — Ils les ont déja pas- « sées, repartit Marius ; les voici, en leur montrant les « prisonniers Teutons enchaînés ; allez vous préparer « à venir les joindre. » Contre la coutume des Romains, il leur assigna, sur leur demande, le jour de la bataille. Elle fut assez bien disputée, et entièrement funeste aux malheureux Cimbres. Redoutant les efforts d'une armée disciplinée, ils avoient eu l'imprudence de se lier les uns aux autres avec des cordes, afin de présenter, s'ils avoient pu, un front inébranlable. Mais quand les premières lignes furent rompues, ce ne fut plus qu'une déroute et un massacre général. Les femmes se défendirent comme celles des Teutons, et eurent le même sort. On aura peine à croire que les Romains perdirent tout au plus trois cents hommes, pendant que soixante mille Cimbres furent faits prisonniers, et que cent vingt mille restèrent sur le champ de bataille.

Libérateur de la patrie, troisième fondateur de Rome ; tels furent les titres que, dans son enthousiasme, le peuple romain prodigua à Marius. Cependant il n'étoit pas bien prouvé qu'à lui principalement fût dû l'honneur de la victoire. Au contraire, comme Catulus avoit eu soin de faire marquer les dards de ses soldats, il fut reconnu par des commissaires choisis que les coups les plus funestes aux Cimbres étoient partis des co-

hortes de Catulus. D'ailleurs, le consul n'avoit enlevé que deux étendards, pendant que Sylla en avoit rapporté trente et un au camp du proconsul. Pour ôter tout sujet de querelle, il fut décidé qu'ils triompheroient ensemble. Il n'y avoit plus de raisons pour perpétuer les consulats de Marius; mais il en avoit le desir, ce qui pour lors valoit mieux que des raisons. Il brigua donc cette grande magistrature. Quoique naturellement fier et dur, il devint humble et civil. Il caressoit jusqu'au moindre citoyen. Marius doux et complaisant! Que ne peut l'ambition? Il obtint une sixième fois les faisceaux consulaires, et l'emporta sur le grand Métellus le Numidique, qu'il avoit déja supplanté dans la guerre de Jugurtha.

Sous ce consulat, la république courut le danger le plus imminent, par l'association de Marius, de Glaucia, préteur, et d'Apuléius, qui, pour être tribun, fit tuer dans les comices son compétiteur, très honnête homme. Ce triumvirat avoit à sa disposition, non seulement la populace de Rome, mais la plus vile partie des tribus suburbicaires. Les triumvirs les appeloient à leur secours quand ils en avoient besoin; ces hordes soudoyées accouroient, entouroient la place, et, par leurs clameurs et leurs menaces, empêchoient les citoyens de donner leurs voix, ou les forçoient de voter dans le sens de ceux qui les payoient. Ces trois hommes ne se proposoient pas moins que de s'emparer de l'autorité suprême. Pour cela, il falloit détruire le sénat, ou le rendre impuissant en l'avilissant.

De tout temps le serment a été une arme des conjurations. Apuléius, dans le dessein de mettre les sénateurs les plus estimés entre leur conscience et leur hon-

neur, proposa et fit statuer qu'ils jureroient en pleine assemblée de confirmer tout ce qui seroit décrété par le peuple. Les principaux pères conscrits voulurent faire sentir à la saine partie du peuple le danger d'une pareille loi, qui bouleversoit absolument la constitution de la république, en mettant le peuple au-dessus du sénat. Ils furent arrachés avec violence de la tribune aux harangues, et poursuivis outrageusement. En rendant compte le lendemain au sénat, selon le devoir de sa charge, de cette scène qui s'étoit passée dans la place, le consul déclara qu'il ne prêteroit jamais le serment. « Si la loi qu'on fera est bonne, dit-il, on l'ob-« servera bien sans jurer : si elle est mauvaise, le ser-« ment ne pourroit nous obliger à la pratiquer. » Mais ce raisonnement, bon en lui-même, n'étoit de sa part qu'un piége pour autoriser les sénateurs, et sur-tout Métellus, dont il vouloit se débarrasser, à ne point jurer, et les exposer ainsi aux insultes et aux mauvais traitements de ses satellites.

Quant à lui, au jour fixé pour le serment, il déclara au sénat que, quand il avoit promis de ne pas jurer, il n'avoit pas auparavant assez bien examiné l'affaire; qu'il n'étoit pas opiniâtre, et qu'il prêteroit le serment. Les sénateurs, bien étonnés, n'osoient ouvrir la bouche. Il feint de regarder leur silence comme une adhésion, et les entraîne à sa suite au temple de Saturne, où se faisoient ordinairement ces actes religieux, et prête le serment. Aucun des sénateurs n'ose le refuser, excepté Métellus. En vain ses confrères le prient, le conjurent de se plier aux circonstances. Il répond : « Les circon-« stances ne changent point la nature d'une action in-« juste. Rien n'est plus ordinaire, ajoute-t-il en les re-

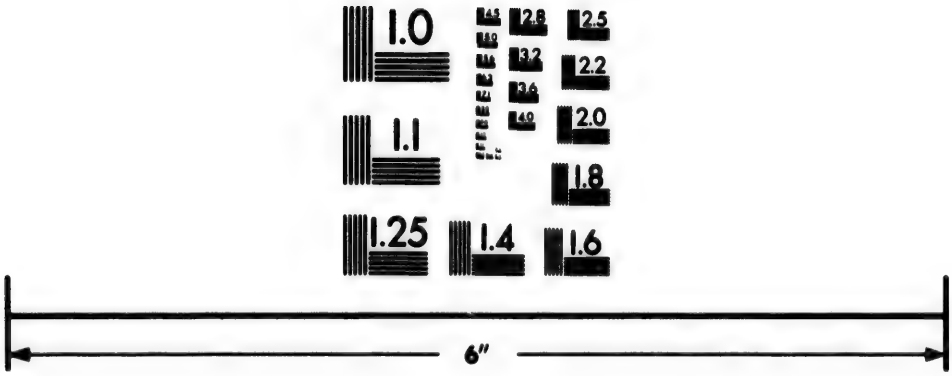
« gardant, que de faire son devoir quand on ne court « aucun risque; mais le vrai caractère d'un homme de « bien consiste à braver le danger qu'il y auroit à de- « meurer fidèle à son devoir. » Cette fermeté, qu'on traita d'obstination, fut sur-le-champ punie par un arrêt de bannissement. Le corps des patriciens et les tribus de la ville offrirent de s'opposer, même par la force, à ce décret injuste de la populace; mais Métellus déclara qu'il ne souffriroit pas qu'une seule goutte de sang fût répandue pour lui. En partant il dit: « Ou les « affaires changeront de face, et le peuple se repentira « de ce qu'il a fait, en ce cas je serai rappelé; ou les « choses resteront en l'état où elles sont, et alors il « vaut mieux pour moi que je sois loin de Rome. »

Marius dans toute cette affaire joua le rôle d'un hypocrite. Il feignoit de vouloir réconcilier le sénat avec le peuple, et c'étoit lui qui, par ses deux agents, Apuléius et Glaucia, fournissoit secrétement la matière des querelles qui brouilloient davantage les deux corps. Cependant ces trois hommes n'étoient pas toujours d'accord. Rarement il y a une paix constante entre les méchants. Glaucia voulut avoir le consulat, et Apuléius voulut faire donner le tribunat à un indigne protégé, malgré le consul, qui lui-même tâchoit d'obtenir une septième fois les faisceaux consulaires. Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre. Glaucia, ne pouvant contenir son ressentiment d'avoir échoué, fit publiquement assassiner son compétiteur. Après ce crime, il leva le masque; lui et Apuléius entreprirent ouvertement de détruire la république. La populace, à laquelle ils inspirèrent leurs sentiments, déclara Apuléius général, et même roi, si

l'on en croit quelques historiens. Les deux rebelles s'emparèrent du Capitole.

Ils devoient y être renforcés par la populace des tribus de la campagne; mais les chevaliers, les patriciens, et tous ceux qui avoient à cœur la conservation de la république [illegible]rent et s'opposèrent à leur passage. Il y eut dan[illegible] publique un combat sanglant [illegible] la populace [illegible]e. Les vainqueurs mirent le siége devant la citad[illegible]larius, qui, pendant ces troubles, n'avoit pu se dispenser de prendre les mesures convenables contre les conjurés, différoit cependant de les pousser à bout, et auroit bien desiré sauver ces hommes désespérés, dont la fureur pouvoit lui devenir utile; mais les bons citoyens, las de ses délais, coupèrent les conduits par où l'eau passoit au Capitole. En peu de temps les révoltés furent réduits à la plus fâcheuse situation. Ils offrirent alors de se rendre à Marius, qui leur promit la vie sauve. Mais le peuple ne ratifia point ce traité. Revenue des préjugés qu'on lui avoit inspirés, la populace massacra elle-même Apuléius et Glaucia. On rappela Métellus. Pour n'être pas témoin de son retour glorieux, et piqué du discrédit qu'il éprouvoit à Rome, Marius fit un voyage en Asie, sous prétexte de s'y acquitter d'un vœu; mais comme il devoit sa grandeur au métier des armes, et qu'il ne pouvoit se soutenir que par la guerre, son principal but étoit d'en allumer une. Il fit dans ce dessein tout ce qu'il put pour irriter Mithridate, en lui proposant l'alternative, qui, disoit-il, ne souffroit pas de milieu, ou de se rendre plus puissant que les Romains, ou de se soumettre à leur volonté. Le roi de Pont, quoique le plus fier de

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

33 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

tous les monarq..es, n'étant pas encore prêt, dissimula le sentiment de cette injure.

Au chagrin de ne pouvoir exciter une guerre étrangère, se joignoit pour Marius celui de savoir que Rome jouissoit de la plus grande tranquillité. Sans grades, sans dignités, Métellus y entretenoit la paix. Sa vertu lui valoit une magistrature. Il indiquoit les consuls et les tribuns, et ils étoient nommés. Il signaloit les factieux, et ils étoient réprimés et punis. Un esprit de réforme sembla vouloir s'insinuer dans la république. Le proconsul Mutius Scævola rechercha en Asie la conduite des chevaliers romains qui y tenoient à ferme les terres de la république, et levoient les impôts. Il les convainquit de concussion et les punit sévèrement. A son départ, les peuples, heureux par ses soins, instituèrent une fête, qui se célébroit tous les ans, pour perpétuer la mémoire de ses vertus et de leur reconnoissance. Elle s'appela de son nom Mutia, et lui fit plus d'honneur qu'un triomphe. Plusieurs préteurs dans les provinces suivirent son exemple, et allégèrent le joug romain.

Pour opposer un contraste à ce tableau consolant, on doit dire qu'en Espagne le consul Didius, sur le simple soupçon qu'une ville, qui à la vérité s'étoit déja révoltée, pourroit se révolter encore, en appela tous les habitants dans son camp. Ils s'y rendirent sur la parole du général. Quand il les tint en son pouvoir, il les divisa en trois corps, hommes, femmes, et enfants. Pendant qu'étonnés de ce partage ils attendoient leur sort avec inquiétude, il lâche sur eux ses légionnaires, et les fait tous passer au fil de l'épée. Ce massacre, exécuté avec la dernière barbarie, fut approuvé à Rome.

Pendant ce temps, ce peuple qui envoyoit ainsi le carnage et la mort chez les peuples conquis, s'amusoit de la querelle de deux de ses censeurs. Ahenobarbus accusa Crassus, son collégue, d'un attachement excessif pour une murène. Ce poisson favori étoit si apprivoisé, qu'il venoit prendre du pain dans sa main, et le grave censeur l'aimoit tellement, qu'il se faisoit un plaisir de l'orner de riches bijoux. Le poisson étant mort, il en prit le deuil, et lui érigea une espèce de monument. Crassus dans sa défense tourna l'accusation de son collégue en plaisanterie. « A la vérité, lui dit-il, je me suis « rendu coupable d'un crime énorme, j'ai pleuré la perte « d'un poisson favori; mais vous, Ahenobarbus, vous « avez soutenu la perte de trois femmes sans répandre « une seule larme. »

La fureur des spectacles régnoit toujours à Rome. Bocchus avoit envoyé à Sylla cent lions, et quelques chasseurs de Mauritanie, accoutumés à combattre ces animaux. Sylla en donna dans le cirque le spectacle au peuple, qui fut si charmé de cette nouveauté, que le souvenir de cette fête ne contribua pas peu à le faire élever aux premiers emplois de la république. En même temps le féroce Bocchus envoya des statues d'or qui représentoient de quelle manière il avoit livré son beau-pere à Sylla. Marius, qui étoit revenu à Rome, fut très piqué de ce que ces trophées faisoient plus d'honneur à Sylla qu'à lui, et mit tout en œuvre pour empêcher qu'ils ne fussent portés dans le Capitole. Sylla s'efforça de les y faire placer. La lutte entre ces deux hommes pensa causer une sédition que la vigilance des consuls prévint. En haine de Marius, et autant pour lui faire dépit que pour flatter Sylla, le sénat se plai-

soit à donner à celui-ci des commissions agréables.

Il le chargea d'aller mettre en possession de son royaume Ariobarzane, roi de Cappadoce. A cette occasion, Sylla, dont la réputation s'étendoit au loin, reçut les ambassadeurs d'Arbace, roi des Parthes. C'étoient autant de mortifications pour Marius, désespéré de se voir négligé. Il s'étoit logé sur la place publique, pour la commodité, disoit-il, de ses clients; mais, malgré ses invitations, ses manières dures et hautaines en écartoient tout le monde. Vieux guerrier, il éprouvoit le sort de ses semblables qui parviennent à un âge avancé en temps de paix. Leurs victoires sont oubliées; et quand ils ne se rendent pas recommandables par des vertus civiles, on les traite eux-mêmes comme de vieilles armes rouillées qu'on regarde comme inutiles.

Guerre des alliés.

Ap. D. 2213. Av. J. C. 785.

On seroit étonné de ne pas voir figurer ces deux rivaux dans la guerre des alliés, qui ouvroit un si beau champ à l'intrigue. Elle prit son origine dans les mauvaises mesures d'un excellent citoyen; le tribun Livius Drusus, profondément touché des maux que prép[illegible]t à l'état le mécontentement sourd des trois ordres pres d'éclater, entreprit de les réconcilier. Par les lois des Gracques, le droit de connoître des causes civiles avoit été enlevé au sénat, et donné aux chevaliers. C'étoit une source de divisions entre les deux corps. Les mêmes lois des Gracques touchant la distribution des terres, mal exécutées, entretenoient un levain de discorde entre les pauvres et les riches. Enfin les Italiens, alliés de Rome, se plaignoient également du sénat et du peuple. Ils avoient à la vérité quelques droits de citoyens romains; mais ils vouloient les acquérir tous, et principalement le droit de suffrage. « Qui plus que nous, disoient-ils,

« a contribué aux conquêtes de la république? Nous « payons des taxes considérables; en temps de guerre « nous fournissons plus de troupes qu'on n'en lève à « Rome: il est donc juste que nous partagions les hon- « neurs et les emplois d'un état que nous avons agrandi « au prix de nos biens et de notre sang. »

Drusus se flatta d'avoir des moyens de concilier tous ces intérêts. Il voulut commencer par le sénat et les chevaliers. Il proposa de rendre au sénat la juridiction que les chevaliers lui contestoient, mais de faire entrer trois cents de ceux-ci dans le premier corps de l'état, afin de les dédommager du pouvoir par les honneurs. Mais le très grand nombre des chevaliers qui n'espéroient pas d'être compris dans les trois cents déclarèrent qu'ils ne voudroient pas, à quelque prix que ce fût, être privés de leur juridiction. Les sénateurs refusèrent aussi de recevoir parmi eux tant d'hommes d'une naissance inférieure. Drusus, ne pouvant faire adopter de bonne grace son projet par les deux corps, résolut de les y forcer par le moyen du peuple. Il employa pour le gagner le moyen infaillible des distributions gratuites.

Le tribun proposa de faire donner journellement aux citoyens indigents la quantité de pain dont ils pouvoient avoir besoin. Cette libéralité, disoit-il, n'épuisera pas le trésor public, où il entre naturellement des sommes immenses. Il y avoit même alors en dépôt, dans le temple de Saturne, un million six cent vingt mille huit cent vingt-neuf livres pesant d'or. Faut-il, ajoutoit-il, que le trésor public ressemble à la mer, qui engloutit tout et ne rend rien? Il réussit à faire passer cette loi, à la grande satisfaction des pauvres.

Mais les mouvements qu'il se donna pour faire obtenir aux alliés l'objet de leurs prétentions, dans l'intention de grossir le parti du peuple, n'eurent pas le même succès. Non seulement les sénateurs et les chevaliers s'y opposèrent, mais la partie la plus distinguée du peuple ne vit pas de bon œil qu'on voulût lui donner pour collègues des hommes qu'elle étoit accoutumée à regarder comme des sujets.

Le jour que cette affaire devoit être agitée, les alliés se rendirent en foule dans la ville; mais voyant les efforts du tribun inutiles, ils résolurent d'assassiner les deux consuls, leurs principaux adversaires. Drusus, instruit du complot qu'on lui avoit caché, fit sur-le-champ avertir les consuls; mais lui-même n'échappa point au fer des assassins. Dans la place même où il venoit de haranguer le peuple il fut frappé d'un coup mortel. « Ingrate patrie ! s'écria-t-il, trouveras-tu jamais un homme plus zélé pour tes vrais intérêts que « je ne l'ai été. » Il expira quelques heures après, laissant cette leçon, qu'il faut savoir proportionner son zèle à ses forces.

La mort de Drusus, si lâchement assassiné pour avoir voulu procurer un droit juste aux plus fidèles alliés de Rome, les irrita. Ils prirent les armes de tous côtés. Jamais la république n'eut à combattre à-la fois tant d'ennemis formidables. Ils avoient tous servi dans les armées, ils étoient aussi bien disciplinés que les légions; leurs chefs avoient appris le métier de la guerre sous les plus habiles généraux de Rome. Jamais les Romains n'avoient gagné une bataille que les alliés n'y eussent eu une part considérable, sur-tout les Marses, peuple brave et altier. Ils pensèrent finir la guerre en

la commençant. Pompédius Silo, leur chef, assembla dix mille hommes intrépides. Il alloit droit à Rome qu'il auroit surprise, lorsqu'il fut rencontré par Cnéius Domitius, son ancien ami, qui s'en alloit tranquillement à sa maison de campagne. Le Romain, apparemment par quelques promesses de conciliation, engagea le Marse à se retirer.

Ce coup, qui auroit été décisif, étant manqué, les alliés prirent des mesures vigoureuses pour la guerre. Ils érigèrent une république en opposition à celle de Rome, en placèrent le siége à Corfinium, grande et forte ville. Ils rassemblèrent les otages de tous les peuples qui voulurent entrer dans leur ligue, et en exigèrent des gages de fidélité. Leur sénat fut composé de cinq cents membres. Ils créèrent des consuls, des tribuns, des préteurs, et sur-tout ils levèrent des corps considérables de troupes qu'ils mirent sous le commandement de chefs expérimentés. Les Romains distribuèrent aussi leurs légions aux capitaines les plus distingués, les Pompée, les César, les Marcellus, les Marius, les Sylla. On vit à la tête d'une poignée d'hommes ces grands généraux qui avoient commandé des armées de cent mille hommes et plus; et toutes les ruses de guerre autrefois employées pour soumettre des empires furent mises dans cette circonstance en usage pour battre une cohorte ou conquérir un village.

Il y eut plusieurs actions peu décisives, dans lesquelles les plus grands avantages restèrent aux alliés. Des consuls, des proconsuls furent défaits, et Marius lui-même essuya un échec d'autant plus mortifiant, que Sylla, presque le seul des commandants, soutint l'honneur des armes romaines. Le vieux général, confus et

rongé de jalousie, se retira à Rome, où enfin fut rendue une loi assez adroite qui amena la paix. Elle portoit : « Que tous les peuples d'Italie, dont l'alliance avec « Rome ne pouvoit être révoquée en doute, jouiroient « du droit de citoyen romain ; et que tous ceux de ces « alliés qui se trouvoient alors en Italie seroient censés « citoyens de Rome, pourvu qu'ils allassent faire in- « scrire leur nom dans l'intervalle de soixante jours, « chez un des préteurs établis pour les recevoir. » Cette publication fit tomber les armes des mains d'une multitude, qui s'empressa de se faire inscrire ; et la guerre finit comme d'elle-même. De ces nouveaux citoyens on forma des tribus qui furent mises à la suite des autres. Ces nouveaux agrégés auroient bien desiré d'être incorporés proportionnellement dans les trente-cinq anciennes. Ils sentirent que cet ordre établi rendoit illusoire le droit qui leur étoit accordé, puisque leurs tribus ne pouvant, suivant leur rang déterminé, donner leurs voix qu'après les autres, la pluralité seroit déja acquise quand on en viendroit à eux. Mais ils se contentèrent de cette concession pour le présent, persuadés que tout ce qui se passoit à Rome et dans les armées fourniroit bientôt l'occasion d'étendre leur privilége.

A Rome on assassinoit publiquement ; Asellion, préteur, ayant irrité les riches par plusieurs jugements contre l'usure, fut poignardé pendant qu'il offroit un sacrifice. Le sénat ordonna la recherche des coupables ; mais l'argent des usuriers imposa silence aux accusateurs et aux témoins. Il résulta seulement de là une défense en forme de loi, de paroître jamais dans la place avec quelque arme que ce fût. Dans les

armées, on n'étoit pas plus à l'abri des entreprises sanguinaires. Le consul Porcius, dans un assaut, tomba sous le fer, non des ennemis, mais de ses soldats. Les légions massacrèrent Posthumius, leur général. Sylla eut ordre d'aller les châtier. A leur grand étonnement, il se contenta de les incorporer dans les siennes, et ne leur fit pas même de reproches. Cette extrême indulgence lui gagna les légionnaires, qui lui formèrent une armée très affectionnée.

Il avoit été nommé consul en récompense de ses exploits contre les alliés; il obtint aussi d'être envoyé contre Mithridate. Ce choix chagrina Marius, qui croyoit s'être ménagé cette guerre, dans l'espérance du butin qu'il comptoit y faire. Il regardoit comme une espéce de vol le commandement donné à son rival, toujours favorisé par les sénateurs. Il se proposa de reprendre, s'il le pouvoit, cette proie qui lui échappoit, et il se trouva puissamment secondé par Sulpicius, tribun du peuple, ennemi déclaré du sénat. L'histoire en a tracé ce portrait: « Sulpicius surpassoit le reste « des hommes en méchanceté. Son caractère étoit un « composé de cruauté, d'impudence et de toutes sortes « de vices. Il avoit à ses gages trois mille hommes « noyés de dettes et de crimes, et il étoit sans cesse « entouré d'une compagnie de chevaliers, qu'il appeloit « ses satellites anti-sénatoriaux. »

La haine qu'il avoit pour le sénat étoit la mesure des priviléges qu'il s'efforçoit de procurer au peuple. Comme il trouvoit quelquefois dans ce dernier ordre des obstacles à ses prétentions ambitieuses, il entreprit de le composer de manière à s'en rendre maître. L'incorporation des nouvelles tribus des alliés dans les

trente cinq anciennes pouvoit lui être à cet égard d'une grande utilité ; c'étoit un moyen à-peu-près sûr de se rendre maître de la pluralité des suffrages, parcequ'il étoit probable que ceux qui lui auroient cette obligation voteroient à son gré. Le sénat s'opposa à ce projet. Il y eut à cette occasion une sédition, dans laquelle le gendre de Sylla fut tué. Lui-même courut risque de la vie. Il n'eut d'autre parti à prendre que de se réfugier dans la maison de son plus cruel ennemi. Marius exigea sa parole qu'il ne contrarieroit pas ses projets. Il la donna, et se sauva dans son armée, qu'il tenoit sur pied pour l'expédition contre Mithridate. A peine y arrivoit-il, que deux tribuns militaires, messagers du sénat, tremblant sous le couteau de Marius, vinrent intimer à cette armée l'ordre de ne plus obéir à Sylla, mais à Marius, qui s'étoit fait charger de la guerre d'Asie. Les soldats, fort attachés à leur général, lapidèrent les messagers, et s'écrièrent : « Allons à Rome. « Vengeons les outrages faits à la dignité consulaire, et « l'oppression de nos concitoyens. »

Ce fut le commencement des cruelles représailles qui ensanglantèrent si long-temps la capitale du monde. Marius fit passer au fil de l'épée tous les amis que Sylla avoit dans Rome, et abandonna leurs biens au pillage. Le consul marcha contre la ville avec toute son armée pleine d'ardeur. Quelques officiers cependant le quittèrent et se retirèrent dans les campagnes voisines, pour ne pas prendre part à la guerre civile. Marius et Sulpicius, n'ayant à opposer à une armée irritée qu'une poignée de factieux, dépêchèrent de la part du sénat deux préteurs chargés de défendre à Sylla d'avancer. Si le général ne s'étoit pas opposé à la fureur

du soldat, les préteurs auroient eu le même sort que les tribuns. Il arriva ensuite des courriers porteurs de propositions destinées seulement à retarder la marche. Le consul opposa la ruse à la ruse. Devant ces courriers, il ordonna qu'on marquât le camp, et aussitôt qu'ils furent partis il fit marcher son armée, qui arriva en même temps qu'eux devant Rome.

Il n'eut pas de peine à s'emparer des portes et des remparts. Après une vraie bataille dans les rues, la populace de Sulpicius et de Marius se sauva et se cacha par-tout où elle put. Les principaux partisans suivirent leurs chefs, qui trouvèrent moyen de sortir de la ville. Par les soins de Sylla, il n'y eut point de pillage. Dès le lendemain tout fut paisible dans Rome, et le consul harangua le peuple avec autant de tranquillité que s'il ne s'étoit passé aucun événement. Il fit décréter des lois qui rendoient au sénat son autorité, et resserroient dans d'étroites bornes celle du peuple. Les têtes de Marius et de Sulpicius furent mises à prix. Sylla envoya de tous côtés des troupes pour les prendre. Sulpicius tomba entre leurs mains. Un de ses esclaves le livra. Sylla fit donner à cet esclave la liberté et la somme promise, et le fit ensuite précipiter de la roche Tarpéienne pour avoir livré son maître. On mit la tête du tribun au bout d'une perche, vis-à-vis la tribune aux harangues, d'où il avoit si souvent adressé au peuple des discours séditieux.

Fuite de Marius.

La fuite de Marius est accompagnée d'événements dont les vicissitudes peuvent servir d'encouragement à ceux que le sort réduiroit à des extrémités semblables. En sortant de Rome, presque tous ceux qui l'accompagnoient l'abandonnent. Il se cache dans une

ferme avec son gendre et quelques domestiques. Les vivres leur manquant, il envoie Marius, son fils, en chercher; mais, avant son retour, le père est obligé de fuir. Près d'être enveloppé par un détachement de cavalerie qui le serroit de près, il gagne le bord de la mer, y trouve par hasard une barque, y monte, puis est rejeté à terre par une tempête. Errant et pressé par le besoin, il craignoit également et de rencontrer quelqu'un qui les livrât, et de n'en pas rencontrer, de peur de mourir de faim. Dans cette inquiétude, il aperçoit des bergers, va droit à eux, leur demande du pain. Ils n'en avoient pas. Quelques uns d'entre eux le reconnoissent, et lui conseillent de se retirer au plus tôt, s'il ne veut tomber dans un détachement de cavalerie qu'ils ont vu aux environs.

Le malheureux proscrit se sauve dans un bois, où il passe une nuit cruelle. Le lendemain, toujours dévoré de la faim, il a le courage d'amuser ses compagnons d'infortune par des récits consolants, et des présages qu'il avoit, disoit-il, d'un sort plus favorable. Pendant qu'ils suivoient la côte, incertains sur le lieu où ils vouloient aller, des cavaliers se mettent à toute bride à leur poursuite. En même temps se présentent deux petits vaisseaux sous voile. Sans balancer, Marius et sa suite se jettent à la nage. Ils sont reçus à bord, mais on délibéra quelque temps si on obéiroit aux cavaliers qui crioient de livrer les proscrits, ou de les jeter dans la mer. La compassion l'emporta; ce ne fut cependant pas pour long-temps. L'un des deux vaisseaux débarqua le gendre dans une île. Les matelots de celui qui portoit Marius, arrêtés par un calme, conseillent au proscrit, comme par compassion, de descendre à terre

pour y prendre quelque repos, en attendant que le vent s'élève et permette de continuer la route. Il croit les perfides, dont le but n'étoit que de se débarrasser de lui. Après un sommeil de quelques heures, il se réveille : plus de vaisseau à l'ancre, plus de domestiques, tout avoit disparu.

Dans cet affreux dénuement, le courage ne l'abandonne pas encore. Il suit un marais formé par un débordement, quelquefois dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il arrive à la cabane isolée d'un vieillard. « Sauvez, lui « dit-il, un homme qui pourra avoir quelque occasion « de reconnoître ce service bien au-delà de votre « attente. » La cabane n'étoit pas un endroit sûr. Le vieillard le mène dans le creux d'un rocher. Pendant que Marius s'y tapit, des cavaliers envoyés de Minturne, ville voisine, qui le suivoient de près, arrêtent le vieillard hospitalier. Ils veulent exiger qu'il leur dise le lieu où est caché celui qu'ils cherchent. Il se défend. Marius qui entendoit la dispute, pour tromper le vieillard, s'il cédoit, se glisse dans l'eau, s'y enfonce jusqu'au menton, et se couvre la tête de roseaux. Mais les cavaliers remarquent que l'eau a été récemment troublée, et cherchent si bien qu'ils trouvent leur proie, et l'emmènent à Minturne.

Après quelques jours de délibération, les magistrats de Minturne se déterminèrent à obéir au décret qui proscrivoit Marius. Ils lui envoient un bourreau dans la prison. Il entre armé d'un poignard. Le lieu étoit obscur. Les yeux flamboyants de Marius y jetoient seuls quelque clarté. « Arrête, s'écrie le vieux général d'une « voix tonnante, arrête, malheureux, oseras-tu tuer « Caius Marius? » A cette exclamation, le fer du meur-

trier tombe de ses mains. Il fuit. « Non, dit-il, je ne « saurois tuer Marius. » Les magistrats de Minturne regardent cet événement comme un signe de la volonté du ciel. « Qu'il aille où il voudra, s'écrièrent-ils tous de « concert ; qu'il subisse ailleurs le sort que les dieux « lui réservent. Veuillent ces mêmes dieux nous par- « donner de ne pas lui avoir accordé un asile dans no- « tre ville ! » Ils font aussitôt équiper un vaisseau sur lequel Marius regagne l'île où avoient été débarqués son gendre et ses compagnons de voyage.

Mais ses malheurs n'étoient pas terminés. Les fugitifs cingloient vers l'Afrique, où le nom de Marius étoit connu et révéré. Un calme les arrête dans la mer de Sicile, où commandoit un questeur de la faction de Sylla, qui n'auroit pas fait grace au chef, s'il avoit pu le saisir, puisqu'il fit tuer seize hommes de sa suite que le besoin avoit amenés à terre. Marius courut un nouveau danger dans le port de Carthage où il débarqua. Sextilius, préteur d'Afrique, ne voulant désobéir au sénat, ni encourir la haine de la faction de Marius, en le faisant mourir, prit le parti mitoyen de lui ordonner de se retirer, sous peine, s'il ne le faisoit, d'exécuter le décret de proscription. A cet ordre accablant, Marius garda un morne silence. Il regardoit fixement l'officier qui l'avoit apporté. « Que répondrai- « je de votre part au préteur? demanda l'envoyé. — « Dites-lui, répond le proscrit, que vous avez vu Ma- « rius banni de son pays, et assis sur les ruines de « Carthage. » C'étoit exprimer d'une manière bien énergique l'inconstance des grandeurs humaines. Dans une île sur cette côte se joignirent à l'ancien vainqueur

de Jugurtha quelques compagnons de son infortune, entre autres Marius son fils.

Moins malheureux que son père, il étoit parvenu sans grand danger à la cour d'Hiempsal, roi de Numidie, qui le reçut bien. Mais ce prince lui laissa entrevoir quelque fluctuation dans ses résolutions, partagé entre la crainte de déplaire à Sylla, et le desir de protéger son hôte. Le Romain étoit très aimable. La tendresse d'une belle Numide, concubine du roi, lui procura le moyen de quitter un asile qui pouvoit devenir dangereux. Le desir de rejoindre son père, dont il apprit l'arrivée sur les côtes d'Afrique, l'engagea aussi à ne pas négliger la ressource que l'amour lui offroit. L'entrevue du père et du fils fut tendre après tant de périls. Pendant qu'ils s'entretenoient de leurs affaires en se promenant sur le bord de la mer, le vieux guerrier aperçut deux scorpions qui se battoient avec fureur. Comme il avoit toujours la tête pleine de présages, ce combat lui parut de sinistre augure. « Quelque danger, dit-il, nous menace ici : fuyons. » Une barque se rencontre à propos ; il y monte avec toute sa suite. Dans ce moment la plage est couverte de cavaliers numides, envoyés par le roi, doublement irrité du départ de son hôte, et de l'enlèvement de sa favorite. Echappés à ce danger, les Marius se retirent dans une île, attendant l'accomplissement des espérances que l'état de Rome leur faisoit concevoir.

L'empire que Sylla y avoit pris ne plaisoit pas à tout le monde. Le peuple contempla avec indignation la tête d'un de ses premiers magistrats exposée en public ; et quoique les sénateurs vissent avec plaisir le peuple

humilié, ils ne pouvoient se dissimuler qu'il étoit aussi humiliant pour leur corps que quelques uns de leurs collègues fussent proscrits comme d'infames brigands. D'ailleurs, l'acharnement de Sylla à poursuivre un homme qui peu de temps auparavant lui avoit sauvé la vie fit perdre au vainqueur l'affection de beaucoup de citoyens; de sorte qu'il ne put faire nommer au consulat, pour lui succéder, deux de ses amis qu'il présenta. Loin de laisser paroître son ressentiment de ce refus, il dit: « Je suis charmé d'avoir contribué à « rendre au peuple la liberté de choisir ses magis- « trats. » Mais on ne savoit que penser de ce feint désintéressement. Ne pouvant mieux faire, il exigea de Cinna, qui fut élu, le serment d'être inviolablement attaché aux intérêts du sénat.

Un serment ne change pas les inclinations de l'homme. Cinna, toujours dévoué au parti populaire, ne devint pas en jurant plus ami du sénat. Dès qu'il fut revêtu de la dignité consulaire, il se montra en toute occasion ennemi du corps dont il étoit le chef, et se ligua avec Virginius, tribun du peuple. Afin d'ôter aux pères conscrits leur plus ferme appui, malgré la fidélité qu'il avoit jurée à Sylla, il le cita devant le peuple pour rendre compte de sa conduite. Après ce coup d'autorité de ses adversaires, l'ex-consul, ne se croyant pas en sûreté en Italie, embarqua ses troupes, et fit voile avec elles pour l'Orient.

Son départ fit croire à Cinna qu'il alloit réussir dans ses projets. Le premier étoit de se rendre maître des suffrages, en incorporant les alliés dans les tribus; mais le consul trouva un adversaire redoutable dans Octavius, son collègue. On en vint aux mains dans

Rome même. Il resta dix mille alliés sur la place. Cinna vaincu fut dégradé du consulat; mais les alliés pour lesquels il avoit combattu se réunirent autour de sa personne, et lui composèrent une nombreuse armée. Outre cela, il rappela les proscrits, et sur-tout Marius. Aussitôt que la nouvelle du retour du vieux guerrier fut divulguée, une multitude de gens de la campagne, d'esclaves fugitifs, de gens sans aveu, allèrent l'attendre à son débarquement. Il y trouva aussi une lettre de Cinna, qui lui donnoit le titre de proconsul, et la permission de se faire une garde de licteurs.

Marius, affectant une humilité qui n'étoit guère dans son caractère, refusa le titre et les licteurs. Il parut revêtu d'un vieil habit; ses cheveux et sa barbe étoient mal en ordre. Il marchoit d'un pas lent, comme un homme qui succombe sous le poids de ses maux; mais, à travers ces apparences de tristesse, on apercevoit dans ses regards de la joie et de la fierté. Sa vue étoit plus propre à inspirer de la frayeur que de la pitié. Marius, Cinna, Sertorius et Carbon, ces derniers ennemis personnels de Sylla, qui les avoit empêchés d'être élus tribuns, convinrent dans un conseil de guerre de marcher droit à Rome, et s'assignèrent les postes qu'ils devoient occuper dans le blocus.

La première action entre les postes avancés, sans être très meurtrière, est remarquable par un de ces événements qui doivent ajouter à l'horreur qu'inspirent les guerres civiles. Deux frères se rencontrèrent dans la mêlée, et se battirent sans se connoître. L'un blessa l'autre mortellement; quand il entendit la voix de son frère mourant, il courut l'embrasser, et voyant qu'il alloit rendre le dernier soupir: « Cher frère, lui dit-il,

« après avoir été séparés d'intérêt, un même bûcher « nous réunira. » En achevant ces mots il se perce de l'épée encore teinte du sang de son frère, et meurt à ses côtés. Un événement si touchant fit quelque impression sur les soldats ; mais l'esprit de parti, devenu une véritable fureur, avoit trop endurci les cœurs pour que cette impression fût durable. Rome se trouva serrée par quatre armées. le sénat fut obligé de plier : il rendit à Cinna les faisceaux consulaires, et ouvrit les portes de la ville.

Dans la conférence qui fut tenue à ce sujet, les sénateurs voulurent exiger du consul rétabli le serment d'épargner le sang des citoyens, et de ne faire mourir aucun Romain que d'après les formes établies par la loi. Cinna promit de ne jamais consentir qu'on mît aucun citoyen à mort ; Marius, qui étoit présent, ne dit pas un mot ; mais ses regards, où la fureur étoit peinte, menaçoient la ville de meurtres et de carnage. Quand il fut sur la porte, il s'arrêta. On le pressa de continuer son chemin. « Il ne convient pas, dit-il d'un « ton moqueur, à un malheureux proscrit, de mettre le « pied dans la ville avant que son arrêt de bannisse- « ment ne soit révoqué. » Cinna se rendit sur la place publique, et convoqua le peuple ; mais, avant que les suffrages fussent recueillis, Marius, impatient de répandre le sang, étoit déja entré dans Rome à la tête de ses satellites, les plus scélérats des hommes.

Il leur donna l'ordre de massacrer impitoyablement tous ceux qui le salueroient auxquels il ne rendroit pas le salut. Ce signal fut un arrêt de mort pour plusieurs flatteurs qui s'empressoient de venir faire leur cour au tyran. Les gardes de Marius ne mirent au-

cune borne à leur cruauté, à leur avarice, en un mot à leurs desirs les plus effrénés. Les femmes les plus respectables de la république devinrent les victimes de leur débauche. Le désordre fut poussé à un tel excès, que Cinna et Sertorius, ne trouvant d'autre moyen de délivrer Rome de cette infame troupe d'assassins, les firent entourer dans leur demeure pendant la nuit, et égorger jusqu'au dernier. Marius fut très sensible à ce massacre de sa garde favorite. Il s'en dédommagea, en lançant avec ses deux collégues, Cinna et Carbon, malgré Sertorius, l'arrêt de proscription de tous les sénateurs qui s'étoient déclarés contre le peuple.

En cinq jours que dura la boucherie, la plupart furent exterminés. On exposa leurs têtes en spectacle, vis-à-vis la tribune aux harangues, et leurs corps furent traînés avec des crocs jusqu'à la grande place, pour y être dévorés par les chiens. Pendant que Marius assouvissoit sa rage dans l'enceinte de Rome, ses soldats assassinoient dans la campagne tous les partisans de Sylla, qui s'étoient flattés d'y trouver un asile. Comme la peine de mort étoit prononcée contre ceux qui cacheroient les proscrits, peu de Romains furent assez généreux pour ne pas découvrir leurs parents ou leurs amis qui s'étoient réfugiés chez eux. Triste effet des guerres civiles, qui rompent les liens les plus sacrés! Quelques esclaves firent honte en cette occasion aux hommes libres, et sauvèrent leurs maîtres. Les talents, la probité, ne servoient point de sauvegarde. Marc-Antoine, fameux orateur, entouré d'assassins, suspendoit par son éloquence leur fer tourné contre lui. Annius, leur chef, surpris du retard de ses bourreaux, entre, et les trouve étonnés et attendris jusqu'aux larmes. Il prend

lui-même le poignard et fait tomber l'orateur à ses pieds. Mérula, estimé pour sa probité, sa douceur et pour toutes les vertus civiques, n'avoit d'autre crime, aux yeux même des tyrans, que d'avoir accepté la dignité de consul pendant la dégradation de Cinna. Cinna lui-même vouloit le sauver. A toutes les instances Marius répondit froidement : « Il faut qu'il « meure. » Sans consulter le peuple, Cinna, dont le consulat expiroit, s'installa lui-même consul, et s'associa Marius, qui le fut ainsi pour la septième fois.

Sylla apprit toutes ces horreurs en Asie, où il faisoit une guerre heureuse. Il se hâta de la terminer, et écrivit au sénat. Sa lettre contenoit une longue énumération de tout ce qu'il avoit fait pour la république, dans les guerres contre Jugurtha, contre les Cimbres et les Teutons, et en dernier lieu contre Mithridate, le plus redoutable monarque de l'Orient. Il finissoit par ces mots : « Pour récompense de ces services, on a mis ma « tête à prix ; mes amis ont été massacrés : ma femme « et mes enfants ont été obligés d'abandonner leur « patrie ; ma maison est rasée, mes biens sont confis- « qués ; toutes les lois faites sous mon consulat sont « annulées. Attendez-vous, pères conscrits, à me voir « aux portes de Rome avec une armée victorieuse. Je « pourrai peut-être alors venger les outrages que j'ai « soufferts, et châtier les tyrans eux-mêmes, et les in- « struments de leur tyrannie. »

Cette lettre donna de l'inquiétude aux consuls. Ils considéroient qu'ils n'auroient pas à combattre une multitude indisciplinée, ni des chefs sans habileté et sans énergie, tels que Mérula et Octavius, son collègue, qui leur avoient ouvert les portes de Rome. Il semble

que Marius sur-tout, éprouvé par tant de malheurs, redoutoit d'y être exposé dans sa vieillesse, l'âge du repos. On avoit beau le rassurer, on lui entendoit quelquefois dire: « L'antre même du lion absent est effrayant. » Pour dissiper ces noires idées, il se jeta dans la débauche de la table. L'excès du vin le mit bientôt au tombeau. Des historiens disent que, se promenant une nuit après souper avec ses amis, il leur rappela toutes ses aventures, et termina son récit par cette réflexion: « A mon âge, il ne me convient plus de « me fier à une déesse aussi inconstante que la Fortune. » Le terrible vieillard, s'attendrissant dans ce moment contre son ordinaire, les embrassa tous, se retira et se donna la mort.

Marius le fils, que Cinna s'associa, célébra les obsèques de son père par le meurtre de tous les sénateurs qui se trouvoient à Rome et dans les environs. Sa faction revêtit, à la place de Marius, de la dignité de consul, Valérius Flaccus. Ce dernier signala le commencement de sa magistrature par une loi qui acquittoit tous les débiteurs qui payoient le quart de ce qu'ils devoient. Cinna, à la fin de son consulat, s'en donna un troisième, et prit Carbon pour son collègue. Valérius avoit été envoyé en Asie, moins pour continuer la guerre contre Mithridate, que pour y contenir Sylla, dont on craignoit le retour en Italie. Comme il n'étoit pas fort habile général, on lui donna pour lieutenant Fimbria. Peu content de la seconde place, Fimbria ambitionnoit le première. Il y parvint en faisant révolter l'armée contre le général, qu'il tua de sa propre main. Cette même armée l'abandonna presque tout entière, quand il voulut se mesurer avec Sylla. Outré

de cette désertion, Fimbria voulut assassiner son rival. Le coup manqua. Sylla étoit prêt à le forcer dans son camp, lorsqu'il demanda une conférence. « Point d'au-« tre condition, répondit Sylla, que de regagner l'Italie: « je lui assurerai la vie et lui fournirai tout ce qui lui « sera nécessaire. — Moi, repartit l'orgueilleux Fimbria, « moi retourner seul en Italie! Je sais un chemin plus « court. » Il se retire dans sa tente et se perce de son épée.

Pendant ces délais, Cinna et Carbon établissoient leur autorité dans Rome. Néanmoins, le premier fut tué dans une émeute. Carbon resta seul chef de la faction. Elle s'étoit prodigieusement renforcée, tant par les gens timides, que l'épouvante des proscriptions avoit jetés du côté du plus fort, que par les intrigants, gens ardents, peuple, chevaliers, sénateurs, qui espéroient trouver du crédit, de la richesse ou du pouvoir dans un nouvel ordre de choses. Le sénat n'étoit plus peuplé que de ces sortes de personnes. Tous les autres, ou s'étoient réfugiés auprès de Sylla, ou l'attendoient avec impatience, pour se joindre à lui, aussitôt qu'il auroit mis le pied en Italie.

Aussi, quand il écrivit au sénat qu'il se mettoit en chemin, ce corps, composé comme nous venons de le dire, lui envoya des députés, et le conjura de ne point exciter une guerre civile. En réponse, il déclara aux sénateurs qu'il partoit pour faire périr ses ennemis ou par l'épée, ou par la hache des bourreaux. Après un aveu si terrible, il ne fallut plus songer qu'à se défendre. On leva jusqu'à deux cent mille hommes, destinés à border les côtes et à fermer tous les chemins. Ils étoient commandés par Scipion et Norbanus, consuls,

par le jeune Marius, et beaucoup d'autres chefs que Sylla n'estimoit pas assez pour les craindre. Le seul qui auroit pu lui imposer, Carbon, faisoit la guerre dans la Gaule Cisalpine.

Malgré ces généraux et la multitude qui les suivoit, Sylla descend en Italie avec une armée qui lui étoit si attachée, que les soldats lui offrirent leur part du butin fait sur Mithridate, s'il en avoit besoin. Cette offre généreuse devint inutile à leur chef, par l'arrivée de Verrès, qui lui apporta la caisse militaire d'une des armées ennemies, dont il étoit question. Quel que fût le courage de ses troupes, le grand nombre pensa l'emporter dans une occasion où il se trouva enveloppé par Scipion. Sylla suspendit les efforts du consul par une conférence, pendant laquelle il agit si bien qu'il débaucha toute l'armée de son rival, auquel il ne resta pas un seul homme. A la nouvelle d'une désertion si générale, Carbon s'écria tout étonné : « Nous avons en « tête un lion et un renard; mais le renard est plus « redoutable que le lion. »

Le malheureux consul éprouva encore la même infortune vis-à-vis du jeune Pompée, attaché au parti de Sylla, et qui débaucha aussi à Scipion une nouvelle armée qu'il avoit levée; mais celui-ci poursuivit encore la guerre, soutenu par les talents militaires et les efforts de Carbon qui revint d'Espagne. Ce Carbon se fit nommer consul avec le jeune Marius, qui appela au secours de la faction les Samnites, qui vinrent au nombre de quarante mille hommes, sous la conduite de Pontius Télésianus, général habile. Ce secours lui étoit nécessaire, parceque Carnias, un de ses lieutenants, avoit été battu par Métellus, partisan de Sylla. Le cruel Ma-

rius se vengea de cette défaite en faisant mourir tous ceux des amis de Sylla qui rentroient dans Rome. Mais lui-même fut aussi battu par Sylla, et se réfugia dans Préneste. Cette victoire ouvrit les portes de Rome au vainqueur. Il assembla le peuple, se plaignit de tout ce qu'on avoit fait à son égard, confisqua les biens des partisans de Marius, conféra à ses amis les charges de ceux de ses ennemis qui avoient pris la fuite. Cette première entrée dans la capitale ne fut souillée d'aucun acte de cruauté. Il la quitta après avoir établi l'ordre que les circonstances pouvoient permettre, et alla commencer le siége de Préneste, que ses troupes tenoient investie.

Pendant ce temps ses généraux obtenoient de tous côtés des avantages. La trahison le servoit aussi, non qu'il la provoquât; mais on savoit qu'elle ne lui déplaisoit point. Sur cette assurance, Albinovanus, lieutenant d'une armée ennemie, invita à un grand repas son général, ainsi que les principaux officiers, et les fit tous massacrer à la fin. Se croyant suffisamment recommandé à Sylla par ce service, il passa au camp avec ses complices, et fut bien reçu. Effrayé de cette trahison et de plusieurs échecs, Carbon abandonna son armée, encore forte de quarante mille hommes, et se sauva en Afrique avec un petit nombre d'amis. L'armée, privée de son général, et attaquée par Pompée, se défendit mal. Vingt mille hommes restèrent sur la place, les autres se dispersèrent.

Des chefs de la faction de Marius, Cinna étoit mort, Carbon en fuite, Marius enfermé dans Préneste. Le seul Sertorius, le plus honnête homme de tous, faisoit encore la guerre en Espagne; mais il se trouvoit trop

éloigné pour que Sylla en eût de l'ombrage. Sylla se croyoit donc maître de l'Italie, lorsqu'il apprend que Télésianus, chef des Samnites, avec son armée qui n'avoit pas été entamée, marchoit au secours de Préneste. Il va au-devant de lui, et mande à Pompée, qui étoit à la tête des troupes victorieuses de l'armée abandonnée par Carbon, de suivre le Samnite, afin de l'enfermer entre leurs deux armées. Le Samnite, pressé des deux côtés, prend la plus hardie des résolutions. Il décampe la nuit, se détourne de sa route, avance vers Rome, et arrive sous les murs à la pointe du jour. Alors il jette le masque; et, se montrant aussi peu ami de Marius que de Sylla, il déclare à ses soldats, presque tous Samnites et Lucaniens, que son but n'est pas de secourir Romain contre Romain, mais d'exterminer s'il est possible toute la nation, et d'ensevelir les habitants de cette orgueilleuse ville sous ses ruines. « Allons, « leur dit-il, mettons-les hors d'état de dominer l'Italie. « Que tout soit mis à feu et à sang. Qu'on ne fasse au- « cune grace; le genre humain ne sauroit être libre « aussi long-temps qu'il restera un Romain. »

Quelque résistance que firent les jeunes patriciens renfermés dans les murs de Rome donna le temps à Sylla d'accourir en personne à son secours. Mais l'aile qu'il commandoit fut battue, et il courut risque de perdre la vie en voulant rallier les fuyards. Dans ce danger, il tire de son sein une image d'or d'Apollon qu'il avoit apportée de Delphes. « Grand Apollon, lui « dit-il, toi qui as dans tant de batailles accordé la vic- « toire à Sylla, et qui l'as élevé au faîte de la gloire, « m'as-tu conduit aux portes de ma patrie pour y périr « honteusement? » Cette prière marque qu'à la capacité

militaire Sylla joignoit les sentiments religieux. Pendant qu'il étoit chassé vers son camp, il apprend que Crassus, son lieutenant, commandant de l'autre aile, avoit battu celle des Samnites qui lui étoit opposée. Télésianus, ignorant cette défaite, menoit ses soldats à Rome, en criant : « Courage, mes braves amis, courage, nous en « serons bientôt maîtres. Il n'y aura de sûreté pour « nous que quand nous aurons détruit ce repaire de « loups. » Crassus le surprend dans cette confiance. Le valeureux Samnite fut tué en donnant des preuves d'un courage égal à celui des plus fameux héros de l'antiquité. Son armée mise en fuite se retira en grande partie du côté d'Antemnes. Les Romains trouvés dans son armée furent décapités sur le champ de bataille ; triste présage du sort qui attendoit les autres.

Entre les Samnites réfugiés au nombre de plusieurs mille à Antemnes, où ils auroient pu se défendre, trois mille se présentèrent à Sylla, et lui demandèrent grace. « Je vous l'accorderai, dit-il, à condition que vous « tomberez l'épée à la main sur ceux de vos compa- « gnons qui refuseront de se joindre à vous. » Ce nouveau genre de proscription excita entre eux un furieux combat, après lequel il en resta cinq ou six mille que Sylla emmena à Rome avec lui. Il les fit renfermer dans le cirque, et assembla le sénat dans le temple de Bellone tout auprès. Pendant qu'il haranguoit, on entendit des cris affreux qui troublèrent les auditeurs. Ils avoient ces malheureux prisonniers qu'on massacroit. Sylla, sans se troubler, dit aux sénateurs d'un air froid : « Ecoutez, pères conscrits, le discours que je vous « adresse. Ne vous mettez pas en peine de ce qui se

« passe ailleurs. Le bruit que vous entendez est occa-
« sioné par quelques malintentionnés que je fais châ-
« tier. » Cette affreuse exécution glaça tous les cœurs d'effroi. On avoit connu Sylla porté à la compassion, au point qu'on le vit quelquefois répandre des larmes lorsqu'un spectacle touchant s'offroit à ses yeux ; mais les succès qui suivirent ses revers altérèrent les bonnes qualités dont la nature l'avoit orné, et y substituèrent l'arrogance, l'inhumanité, et tous les vices qui en général sont les effets d'une puissance sans bornes.

Il ne s'en faisoit ni honte ni scrupule. En pleins comices il dit au peuple, qu'il avoit assemblé : « J'ai vaincu.
« Ceux qui m'ont contraint à prendre les armes contre
« ma patrie expieront par le sang le sang que j'ai été
« obligé de répandre. Je n'épargnerai pas un seul de
« ceux qui ont porté les armes contre moi. Ils périront
« tous. » Devenu maître de Préneste après un siége assez difficile, il contempla avec plaisir la tête du jeune Marius qui lui fut présentée. « De quoi se mêloit, dit-il,
« ce jeune téméraire, de vouloir tenir le gouvernail,
« avant d'avoir appris à manier la rame? » Il établit dans Préneste un tribunal, afin de donner un air de justice à la vengeance qu'il vouloit tirer des partisans de Marius enfermés dans cette ville, et des habitants qui s'étoient montrés attachés à lui. Mais la forme juridique, quoique toujours suivie d'une sentence de mort, lui parut trop longue. Il fit enfermer tous ceux qui lui étoient suspects ou odieux, au nombre de douze mille, dans un même endroit, où on les massacra sous ses yeux. Un Prénestin auquel il vouloit sauver la vie, parcequ'il avoit été autrefois bien reçu dans sa maison,

lui répondit généreusement : « Je ne veux pas devoir la « vie au bourreau de mon pays. » Il se jeta dans la foule et périt avec les autres.

Ce que n'avoit pas imaginé Marius, Sylla le fit ; il mit une espèce d'ordre dans les proscriptions. La première liste qu'il fit afficher condamnoit à mort quarante sénateurs, seize cents chevaliers, et quiconque accorderoit une retraite à un proscrit, fût-ce son fils, son frère, où son propre père. Une récompense au contraire étoit décernée à tout meurtrier, fût-ce un esclave assassin de son maître, et un fils, de son père. Les enfants de proscrits étoient déclarés infames jusqu'à la seconde génération, et leurs biens confisqués. Tout le monde se mêla de l'abominable métier d'assassin. Catilina, patricien, s'y distingua. Il avoit auparavant tué son frère. Pour être censé absous de ce crime, il pria Sylla de mettre cette victime au nombre des proscrits. Il marqua sa reconnoissance de cette faveur en se signalant entre les plus cruels bourreaux. Catilina égorgeoit jusqu'au pied des autels. Il y eut aussi des supplices affreux. On remarqua principalement celui de Marcus Marius, proche parent du vieux Marius, dont le plus grand crime étoit d'être aimé du peuple. Il fut battu de verges dans toutes les rues de Rome, mené ensuite au-delà du Tibre, où les satellites de Sylla lui coupèrent les mains et les oreilles, lui arrachèrent la langue, et lui brisèrent tous les os. Sylla assistoit à ce spectacle. Ayant remarqué quelque démonstration de pitié dans un homme témoin de ces cruautés, il le fit tuer sur-le-champ.

Les ministres de ces cruautés profitèrent de ce temps de trouble et d'horreur pour satisfaire leurs res-

sentiments particuliers et leur avarice. Le massacre devint si général, que les meilleurs amis de Sylla lui en firent reproche. Un jeune sénateur, nommé Caius Métellus, lui dit un jour en plein sénat : « Quand « mettrez-vous fin aux calamités de nos concitoyens? « Nous n'intercédons pas, ajouta-t-il, en faveur de « ceux que vous avez résolu de faire mourir, mais nous « vous supplions seulement de tirer d'inquiétude ceux « que vous voulez sauver. — Je ne sais encore, répon- « dit Sylla, ceux à qui j'accorderai grace. Nommez « donc, repartit Métellus, ceux que vous voulez exter- « miner. — C'est ce que je ferai, répliqua Sylla. » Et sur-le-champ il fit afficher une nouvelle liste de quatre-vingts proscrits, la plupart sénateurs ou patriciens. Le jeune Caton, âgé de quatorze ans, laissa aussi échapper un trait de hardiesse qui marquoit ce qu'il devoit être un jour. Son gouverneur le menoit souvent chez le tyran, qui lui témoignoit beaucoup de considération. Le jeune Romain y voyoit apporter les têtes des plus illustres proscrits. « Comment se peut-il, dit-il un jour à « son gouverneur, que l'auteur de tant de meurtres ne « soit pas assassiné à son tour? — Parcequ'il est plus « craint que haï, répondit le gouverneur. — Donnez- « moi donc une épée, repartit l'intrépide élève, afin que « d'un seul coup je délivre ma patrie d'un joug si ty- « rannique. »

Les principaux partisans de Sylla mettoient une espèce d'émulation à imiter sa cruauté. On doit remarquer l'ingratitude de Pompée envers Carbon, qui lui avoit autrefois sauvé ses biens paternels confisqués par les tribuns. Le complice de Marius s'étoit, comme nous l'avons vu, sauvé en Afrique. Mandé par Pompée,

préteur de Sicile, il se flattoit que l'esprit de parti n'auroit pas étouffé tout sentiment de reconnoissance pour un ami qui l'avoit préservé de la misère; mais il se trompa. Le jeune magistrat n'eut pas honte de faire comparoître à son tribunal le vieux consul chargé de fers. Il souffrit qu'il se prosternât à ses pieds, et reçut ses soumissions avec un orgueil qui choqua même ses plus intimes amis. Après lui avoir reproché les troubles qu'il avoit causés dans la république, il le condamna à mort, et fit exécuter la sentence sur-le-champ. A la vérité, il laissa échapper les Romains pris avec lui. Ce fut autant de victimes soustraites au glaive exterminateur de Sylla. Il comptoit lui-même environ neuf mille sénateurs, chevaliers ou citoyens dont il se rappeloit les noms, massacrés par son ordre. « Ceux « dont je ne me suis pas souvenu, disoit-il, auront leur « tour. » Après ces barbares exécutions, il se retira tranquillement à une maison de campagne, comme pour y prendre du repos. De là il écrivit au sénat qu'il lui paroissoit convenable et même nécessaire d'élire un dictateur. Il fit même entendre qu'il se prêteroit volontiers à se laisser choisir. Cette insinuation valoit un ordre. La crainte plus que l'inclination le fit nommer, sans mettre aucune borne à l'étendue et à la durée de sa puissance.

Ap. D. 2922. Av. J. C. 76. On doit dire à la louange de Sylla qu'il ne fit pendant sa dictature que des lois sages, et qui auroient pu prévenir les malheurs de la république, si elles avoient été constamment suivies.

Les places qu'il ne donnoit point par l'autorité de sa charge, on les obtenoit par son crédit. Ainsi il fit conférer à Pompée le commandement en Asie, où ce gé-

néral de vingt-quatre ans extermina en quarante-cinq jours les restes de la faction de Marius dans cette partie du monde. Le dictateur fut jaloux de sa gloire, et lui envia le triomphe; mais il le combla de caresses et lui donna le surnom de Grand, qu'il porta toujours depuis. Cependant le jeune général ne renonça point à un honneur qu'il croyoit mériter, et continua de le solliciter. Le peuple penchoit pour lui. Sylla s'y opposoit ouvertement: « J'emploierai tout pour l'empêcher, « dit-il au candidat. — N'importe, répondit hardiment « celui-ci, le peuple aime à adorer le soleil levant. » Ce mot fit trembler les assistants pour le téméraire. Mais, comme emporté par une force irrésistible, le dictateur s'écria: « Eh bien, qu'il triomphe au nom des dieux! » Il n'avoit pas la même indulgence pour Jules César, qui commençoit alors à paroître. Sylla se sentoit pour lui une certaine répugnance. « Tout jeune qu'il est, « disoit-il, je démêle en lui plus d'un Marius. » César eut la prudence de se soustraire aux soupçons d'un homme si redoutable. Il se mit à voyager, parcourut une partie de l'Italie, et resta quelque temps à la cour de Nicomède, roi de Bithynie. Ses liaisons avec ce prince ne firent point d'honneur à ses mœurs. Il se jeta ensuite comme volontaire dans une armée romaine en Asie, où il commença à développer la valeur et les talents qui l'ont rendu si célèbre.

Sylla, avare de l'honneur du triomphe pour Pompée, ne l'avoit pas été pour lui-même. Celui qu'il se permit dura plusieurs jours, accompagné de jeux, de spectacles, de festins, où s'assit tout le peuple; les tables étoient chargées des mets les plus rares et les plus exquis. Le premier jour, on porta en pompe devant

le triomphateur quinze mille livres pesant d'or, et cent quinze mille d'argent ; le second, treize mille d'or et sept mille d'argent, somme prodigieuse et bien étonnante, après les dépenses de la guerre civile, gouffre d'argent et d'hommes. On comptoit encore dans Rome quatre cent mille hommes en état de porter les armes. Sylla termina la cérémonie par un discours au peuple, dans lequel il déclara que, comme les autres généraux prenoient le nom des pays qu'ils avoient conquis, lui, qui reconnoissoit devoir tous ses succès à la fortune, vouloit désormais être appelé le Fortuné.

Mais dans ce cœur tout plein du sentiment de son bonheur il restoit encore une place pour l'amour. Une jeune femme nommée Valérie s'en saisit. Elle étoit depuis peu de jours séparée de son mari ; mais sa réputation ne souffroit pas de ce divorce. Vive et enjouée, et sans doute peu timide, elle fixa l'irrésolution de Sylla par une agacerie qui passeroit pour liberté dans nos mœurs. Pendant qu'il étoit attentif au spectacle, elle se glisse derrière lui, et mettant légèrement la main sur son épaule, elle arrache un poil de son habit, et se remet promptement à sa place. Le dictateur tourne brusquement la tête, et pendant qu'il cherche à démêler le but de cette familiarité, Valérie lui dit d'un air gracieux : « Ce n'est point, Seigneur, pour « vous manquer de respect, mais pour avoir quelque « part à votre bonheur. » Ainsi dès ce temps on croyoit qu'une chose prise d'une personne heureuse pouvoit porter bonheur. L'action, le son de la voix, les graces de Valérie, firent sur Sylla une telle impression, que, d'ailleurs se trouvant veuf, et s'étant informé de sa famille et de son caractère, il l'épousa.

Il ne restoit plus à Sylla que d'affermir tant de bonheur sur des bases solides. Celles qu'il choisit ne pouvoient être aperçues que par un génie élevé, ni employées que par un caractère intrépide. Monté au faîte de la grandeur sur les cadavres de deux cents sénateurs, de trois mille chevaliers, sans compter plus de cent mille citoyens morts par le fer des assassins, le chagrin ou la misère; entouré pour ainsi dire de ces spectres que sa présence effraie encore, il paroît à la tribune aux harangues. Le peuple étoit convoqué pour quelque chose d'extraordinaire. Dans un discours énergique Sylla peint la situation déplorable de Rome quand il revint d'Asie, l'état malheureux auquel cette ville étoit réduite. « J'ai, dit-il, à la vérité, employé « des remèdes violents. J'ai peu ménagé le sang; mais « en agissant autrement je n'aurois fait qu'augmenter « les maux au lieu de les détruire. Maintenant que tout « est tranquille, Romains, ajouta-t-il renforçant sa « voix, je renonce à la dictature, et à l'autorité sans « bornes que vous m'avez conférée. Gouvernez-vous « par vos propres lois. Qu'il se présente celui qui vou- « dra me faire rendre compte de mon administration, « je suis prêt à le satisfaire. » Après ces mots il descend de la tribune, congédie ses licteurs et ses gardes. La foule s'ouvre, il passe. L'étonnement impose silence. Un seul homme élève la voix et l'accable d'injures. Sylla se retourne tranquillement vers ses amis qui le suivoient, et leur dit: « Voilà un jeune homme qui empê- « chera qu'un autre n'abdique la puissance souve- « raine. » Il se retira à la campagne; mais il y resta peu, de peur qu'on ne crût que la crainte l'éloignoit de la ville.

Sylla se mêla encore quelquefois des affaires publiques ; mais il y mettoit peu d'intérêt. Il souffroit d'être contredit. Malgré les charmes et l'agréable société de Valérie, on dit qu'il donna dans la débauche, et qu'elle hâta sa mort. Tourmenté par une maladie, fruit, dit-on, de cette débauche, déchiré par une vermine renaissante qui lui rongeoit les entrailles, et empoisonnoit, malgré tous ses soins, sa nourriture et sa boisson, il faisoit diversion à ses douleurs en écrivant ses mémoires. Son dernier ouvrage fut un Code de lois pour les habitants de Pouzzole, qui le lui avoient demandé, et sa dernière action fut un trait de cruauté. Un de ses fermiers différoit de payer, dans l'espérance que la mort prochaine de Sylla l'en dispenseroit. Le fougueux moribond le fait traîner dans sa chambre, et étrangler sous ses yeux. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, et, malgré ses envieux, ses funérailles furent magnifiques. Tous les corps de l'état y assistèrent. Les vestales et les pontifes chantèrent ses louanges. Sur le tombeau qui renfermoit l'urne de ses cendres on grava cette épitaphe qu'il s'étoit faite lui-même : « Je suis Sylla le « Fortuné, qui, dans le cours de ma vie, ai surpassé « mes amis et mes ennemis, les uns par le bien, les « autres par le mal que je leur ai fait. » Il fit des legs à tous ses amis. Pompée, coupable à son égard de quelque ingratitude, ne se trouva pas sur son testament.

Sertorius.

Ap. D. 2926. Av. J.C. 72.

Sa mort fut le signal des troubles qui recommencèrent dans la république. Lépidus et Catulus les renouvelèrent ; le premier attaché au peuple, le second partisan du sénat, et secondé par Pompée. Lépidus eut bientôt perdu son crédit. Il alla mourir obscurément en Sardaigne. Mais la faction de Marius étoit encore

soutenue en Espagne par le brave Sertorius. Tous les efforts des lieutenants de Sylla avoient échoué contre ce courageux Romain. Il s'étoit fait en Lusitanie une espèce d'empire, fondé moins sur la force que sur l'estime et l'amour du peuple. Jamais homme ne gouverna avec plus de douceur et d'équité. Il avoit établi un sénat d'où émanoient tous les ordres, et auquel il soumettoit lui-même sa conduite. Ses talents militaires étoient aussi distingués que ses vertus. Admirable surtout pour avoir toujours fait de grandes choses avec de petites armées, il s'appliquoit à connoître le caractère des généraux ennemis, et se conduisoit à leur égard plus d'après cette connoissance que par les régles suivies communément à la guerre. Il en eut successivement six en tête, qui commandoient cent vingt mille hommes d'infanterie, dix mille cavaliers, deux mille archers. Il leur résista, les battit, ou reparut toujours en force après avoir lui-même essuyé des échecs.

La biche de Sertorius est fameuse. Elle lui avoit été donnée jeune. Il l'apprivoisa tellement, qu'elle s'accoutuma à obéir à ses moindres volontés. Jamais elle ne le quittoit, même dans le tumulte des batailles. L'admiration que sa familiarité et sa docilité excitoient donna à son maître l'idée de la faire passer pour un présent de Diane. Il fit entendre que cet animal l'instruisoit de tous les événements et des plus grands secrets. Si par hasard il découvroit que les ennemis marchoient de tel côté, il disoit que sa biche lui en avoit donné avis, et Sertorius y envoyoit un détachement. S'il étoit instruit de quelque avantage obtenu par ses lieutenants, il faisoit cacher le courrier et paroître sa biche couronnée de fleurs. Des hommes apostés

insinuoient aux soldats que ces signes de triomphe venoient des dieux, et que certainement bientôt on auroit la nouvelle de quelque événement favorable : ce qui ne manquoit pas d'arriver. De pareilles ruses, selon les superstitions en vigueur, ne sont pas exclusivement particulières aux siècles d'ignorance.

Mais celle de Sertorius lui auroit servi de peu de chose s'il n'eût réellement eu de grands talents en partage. Il se trouva enfin en tête les deux plus fameux généraux de la république, Métellus et Pompée; le premier, rendu circonspect par l'âge et l'expérience; le second, emporté quelquefois par l'ardeur bouillante de la jeunesse, avoit brigué avec chaleur la gloire de cette expédition, dans l'espérance de la terminer bientôt, et d'en avoir tout l'honneur. Dans cette confiance, il avançoit avec peu de précautions, et se flattoit inconsidérément du succès. Il couroit un jour au secours d'une place attaquée par Sertorius, et crut avoir renfermé le général lusitanien entre lui et la ville; mais celui-ci avoit laissé au loin un corps qui enferma le Romain lui-même. Ne se doutant pas de cette ruse, Pompée écrit aux assiégés qu'il va au plus vite chasser leurs ennemis. Sertorius, ayant surpris la lettre, dit : « L'écolier de Sylla devroit apprendre qu'il est essentiel « à un général de regarder plutôt derrière lui que « devant. » Il prit la ville et la détruisit, moins par cruauté que pour mortifier Pompée dont le ton avantageux lui déplaisoit.

Dans une autre occasion, Sertorius donna encore une leçon mortifiante à Pompée, qu'il avoit déja battu plusieurs fois, et qu'il auroit entièrement défait, si Métellus ne fût arrivé à son secours. « Si cette vieille ne

« fût survenue, dit Sertorius, j'aurois renvoyé ce petit « garçon à Rome, après l'avoir châtié comme il le « mérite. » A force de victoires, le Lusitanien contraignit ses deux rivaux de se retirer, et les rejeta au pied des Alpes, dans une situation fort embarrassante. Pompée, le plus pressé des deux, demanda à Rome des secours prompts et nombreux. Sertorius, toujours attaché à sa patrie, envoya proposer aux deux généraux qu'ils fissent révoquer son décret de proscription, qu'alors il se soumettroit et licencieroit ses troupes. Dans le même temps des ambassadeurs de Mithridate lui ayant été envoyés pour l'exhorter à prendre le parti de ce monarque, et pour lui offrir des secours, il leur répondit qu'il accepteroit volontiers l'alliance du roi, pourvu qu'il s'engageât à ne point empiéter sur les provinces d'Asie qui appartenoient à la république. « Quels « ordres, dit le monarque, m'enverroit donc Sertorius « s'il présidoit le sénat de Rome, puisque, banni et relé- « gué sur les bords de la mer Atlantique, il me menace « de la guerre si j'entreprends quelques hostilités sur « l'Asie. »

Ce grand homme méritoit un meilleur sort que celui qui termina ses jours. Un ingrat qu'il avoit reçu lorsque ses soldats l'abandonnoient, Perpenna, auquel il avoit conféré un grade distingué dans son armée, par jalousie, par ambition, forma un complot contre sa vie. Sertorius mourut assassiné. Après la consommation de ce crime, il ne fut pas difficile à Pompée de finir cette guerre dont les détails ne lui étoient pas honorables; mais pourtant le succès le couvrit de gloire. Perpenna, tombé entre ses mains par le sort des armes, offrit de lui remettre la correspondance de Sertorius avec quel-

ques grands personnages de la république, qui le pressoient de passer en Italie. Pompée reçut le paquet et le jeta au feu tout cacheté, en présence de ses officiers. Il fit trancher la tête à Perpenna. Sa discrétion à l'égard des amis de Sertorius lui gagna leur estime et leur confiance, dont il sut tirer avantage dans des occasions importantes.

Spartacus.

Ap. D. 2930. Av. J. C. 68.

Deux autres guerres fatiguoient la république. La première, celle des esclaves, attaquoit ses fondements, parcequ'elle se faisoit dans le sein de l'Italie, sous la conduite d'un gladiateur, Thrace de nation, nommé Spartacus. Ses soldats, n'ayant pas de grace à attendre, n'en faisoient aucune. Ils se trouvoient au nombre de cent vingt mille hommes, tous esclaves fugitifs, la plupart pris dans les guerres, et par conséquent susceptibles de discipline. Spartacus trouva moyen de l'établir entre ces volontaires. Il eut des forteresses de retraite, des arsenaux, des magasins, et étonna souvent les Romains par des marches imprévues et des stratagêmes suivis de victoires. Il battit plusieurs généraux expérimentés, et fut enfin défait par Crassus, dans une bataille décisive. Au moment du combat on lui présenta son cheval. Il le perça de son épée. « Si la victoire est à « nous, je ne manquerai pas de chevaux; si elle se dé« clare pour les Romains, il me devient inutile. » En effet, après une longue mêlée, abandonné par les siens, il continua de se défendre avec un courage désespéré: malgré une blessure considérable qu'il avoit reçue, il combattit à genoux, le bouclier d'une main, l'épée de l'autre. Il immoloit tous ceux qui osoient l'approcher. A la fin, percé de coups, il expira sur un monceau de Romains. Quelques fugitifs se rallièrent et gagnèrent la

Lucanie. Pompée reçut ordre de les aller exterminer. Il fut réservé à ce général, durant presque toute sa vie, de profiter des victoires des autres, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il savoit lui-même cueillir quelquefois des lauriers. Comme il avoit profité en Espagne des succès de Métellus, il se para en Italie des couronnes de Crassus. Il écrivit imprudemment au sénat : « Crassus a vaincu les gladiateurs en bataille rangée, « mais aussi j'ai arraché jusqu'aux dernières racines de « la rebellion. » On les récompensa également tous deux, en les faisant consuls; mais, comme ils étoient également ambitieux, ils se brouillèrent, et leur discorde pensa entraîner une guerre civile. Cependant ils se ménagèrent, sur les instances et les prières des sénateurs, et leur consulat se passa assez paisiblement.

César chez les Pirates.

L'objet de ces querelles étoit toujours la faveur du peuple que les rivaux se disputoient, afin d'obtenir la nomination aux places dont on pouvoit tirer de la gloire ou du profit. Il s'en présenta une occasion que Pompée ne laissa pas échapper. C'étoit la guerre des pirates qui succéda à celle des esclaves. Répandus dans les îles de l'Archipel, ces pirates infestoient les mers, pilloient les côtes, gênoient le commerce, arrêtoient les blés d'Asie, et firent même craindre à Rome la famine. Personne ne leur échappoit. César lui-même tomba entre leurs mains. La jalousie de Sylla l'avoit obligé de quitter Rome. Il y revint après la mort du dictateur, et s'y distingua par son éloquence, n'ayant que vingt-deux ans; mais n'étant pas encore content de son talent, afin de s'y perfectionner, il partit pour Rhodes, où Apollonius, habile rhéteur, donnoit des leçons. En chemin il fut pris, et passa avec les pirates trente-huit jours. Il employa ce

temps à composer des harangues et à faire des vers qu'il leur lisoit avec grace. Quand ces gens grossiers ne l'écoutoient pas assez attentivement à son gré, il se fâchoit et les traitoit mal. S'il leur arrivoit de troubler son sommeil, il les menaçoit de les faire mettre en croix quand il seroit libre. Il tint en effet parole à quelques uns, car, sa rançon payée, il se mit à faire des courses sur eux; il en prit plusieurs, qu'en exécution de sa menace il fit crucifier. Il courut de là à d'autres expéditions militaires.

L'audace et la force des pirates, secondés par Mithridate, s'accrut au point qu'il fallut envoyer contre eux, non des vaisseaux isolés, mais une flotte. Marc Antoine, qui en eut le commandement, se laissa battre. Les pirates pendirent les prisonniers au haut de leurs mâts, avec les chaînes que les Romains avoient apportées pour les en charger. Ce spectacle fut si sensible au malheureux général, qu'il en mourut de chagrin. Cette guerre prit alors un caractère très sérieux, sur-tout à cause de celle de Mithridate, qui pouvoit unir ses efforts à ceux de ces brigands. La conduite de cette guerre excita le desir et l'émulation des principaux capitaines. Pompée ne manqua pas de se mettre sur les rangs. Il étoit soutenu auprès du peuple par le tribun Gabinius. L'extension qu'on prétendoit donner à ce commandement exigeoit la plus sérieuse attention. Il ne s'agissoit pas moins que de mettre entre les mains d'un seul homme le pouvoir sur toutes les mers, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et sur terre, à la distance de quatre cents stades des côtes; et de l'autoriser à faire toutes les levées qu'il jugeroit convenables, tant en soldats qu'en matelots; à prendre dans le trésor

public l'argent qu'il croiroit nécessaire, sans être obligé d'en justifier l'emploi; enfin de nommer selon sa volonté quinze sénateurs pour servir dans son armée en qualité de lieutenants; et c'étoit pour trois ans qu'on devoit lui confier un pouvoir aussi redoutable.

Gabinius lui avoit donné cette étendue, parcequ'il comptoit en faire revêtir son ami Pompée. Les sénateurs les plus sages s'en alarmèrent, et entreprirent d'en faire sentir au peuple les inconvénients. Mais ceux qui parlèrent contre Pompée, dont la brigue s'étoit déclarée, furent peu écoutés. Catulus, prince du sénat, prit un tour qu'il crut devoir lui concilier l'attention et le faire réussir. Tout son discours roula sur les louanges de Pompée, qu'il peignit comme un homme nécessaire à la république. Il conjura les tribuns de ne pas exposer une tête aussi chère aux dangers d'une expédition maritime si périlleuse. « Si vous le perdez, dit-il, où trou-« verez-vous un autre Pompée? ou, qui pourrez-vous « lui substituer? — Toi-même, Catulus, s'écria le peu-« ple. » Ce compliment flatteur ferma la bouche au sénateur. Après quelques débats assez inutiles, puisque le parti étoit pris, Pompée fut élu. Le peuple, aussi peu capable de mettre des bornes à sa faveur qu'à sa haine, donna plus que Gabinius ne demandoit. Avec le titre de proconsul, on accorda à Pompée cinq cents vaisseaux, cent vingt mille hommes d'infanterie, cinq mille de cavalerie, vingt-cinq sénateurs pour lui servir de lieutenants-généraux, deux questeurs, et une grosse somme d'argent qu'on lui compta avant son départ.

Avec ces moyens, il ne lui fut pas difficile de remplir la commission dont il étoit chargé. Il balaya les mers, détruisit huit ou neuf cents vaisseaux, fit mourir dix

mille pirates, se rendit maître de cent vingt villes ou châteaux dont ils s'étoient emparés, rendit la liberté à un nombre prodigieux de captifs, et fit plus de vingt mille prisonniers, qu'il envoya peupler quatre villes que ces pirates avoient rendues désertes. Au lieu de trois ans qui lui étoient donnés pour cette expédition, Pompée n'y mit que quatre mois. Quand ces nouvelles furent portées à Rome, Manlius, autre tribun dévoué au général vainqueur, profita de l'espèce d'ivresse que la joie causa au peuple pour le disposer à des graces bien plus étendues en faveur de Pompée. Il fut proposé de rappeler d'Asie Lucullus, qui faisoit la guerre à Tigrane et à Mithridate, d'en donner la conduite à Pompée, avec le commandement dans la Cilicie et la Paphlagonie, la Phrygie, la Licaonie, la Cappadoce, l'Arménie, d'où on retireroit les sénateurs qui les gouvernoient. Ce projet, quand le tribun le proclama dans l'assemblée, consterna les patriciens et les républicains zélés. « Nous avons donc, dirent-ils, un souve-« rain. La république est devenue une monarchie. Les « services de Lucullus, l'honneur de Glabio et de Mar-« cius sont sacrifiés à l'avancement de Pompée. Sylla « n'a jamais poussé la tyrannie plus loin. »

Deux personnages consulaires, Catulus et Hortensius, furent les seuls qui osèrent s'opposer à la loi Manilia, appelée ainsi du nom de son auteur. Le premier sur-tout n'oublia rien de ce qui pouvoit convaincre le peuple du danger de confier à un seul homme une autorité si étendue. Il démontra l'injustice qu'on faisoit à Lucullus et aux autres commandants, tous parvenus à leurs gouvernements par des victoires. Il fit le tableau le plus pathétique des inconvénients d'une puissance

sans bornes ; et voyant que ses raisons n'étoient pas goûtées de la multitude, il adressa la parole aux sénateurs : « Fuyons, leur dit-il, pères conscrits, retirons-« nous comme nos pères, sur quelque montagne ou sur « des rochers, qui pourront nous servir d'asile contre « la servitude dont on nous menace. » Le reste du sénat, où Pompée avoit beaucoup de partisans, garda le silence. On attendoit quelques réclamations de Jules César, qu'on savoit n'être pas adorateur de l'idole du peuple ; mais il n'étoit pas fâché de voir les Romains perdre le goût républicain, même en faveur d'un rival, et il parla pour la loi. Cicéron en fit autant, afin de s'élever au consulat par la faction de Pompée, qui enchaînoit les suffrages. Le vainqueur des pirates reçut en Asie, où il étoit encore, le décret qu'il desiroit ; mais il le reçut avec un air d'indifférence et même de dédain qui choqua jusqu'à ses amis.

Popularité de César.

Ap. D. 2940. Av. J. C. 58.

César, que nous avions laissé en Asie occupé d'expéditions militaires, étoit revenu à Rome où il exerçoit d'autres talents. Il se fit élire édile, et donna pendant sa magistrature des spectacles magnifiques, des jeux, un combat de six cent quarante gladiateurs. Il apporta à ces divertissements les attentions les plus flatteuses pour le peuple, afin qu'il fût placé commodément sur des gradins, qu'il ne fût exposé ni à la pluie ni au soleil. A ces choses de pur agrément il en joignit de plus solides. La voie Appienne, très dégradée, fut réparée par ses soins, et presque toute à ses dépens. Il s'endetta de plus de six millions pour tous ces objets : il étoit d'ailleurs poli, prévenant, affable. Sa générosité n'avoit pas de bornes. Les plus clairvoyants des sénateurs apercevoient dans sa conduite des vues d'am-

bition. très suspectes. Cicéron le soupçonna. « Dans la « plupart de ses actions, disoit-il, j'entrevois un tyran; « mais lorsque je le vois si occupé du soin d'arranger « ses cheveux, je ne puis croire qu'il songe à renverser « la république. » Quelques hardiesses qui échappèrent à César, ou que la faveur du peuple lui fit hasarder, tournèrent les soupçons en certitude.

Quoique le sénat et la noblesse eussent en horreur le nom de Marius, il prononça publiquement l'oraison funébre de sa tante Julie, veuve de Marius. A cette occasion, il osa étaler les images du tyran. Les patriciens se soulevèrent contre cette audace, l'accusèrent hautement de vouloir faire revivre la faction d'un homme déclaré ennemi de la patrie; mais, loin de céder à ces clameurs, toujours favorisé du peuple, il fit porter pendant la nuit au Capitole les trophées de Marius, qui en avoient été enlevés par Sylla. Comme ces trophées étoient des chefs-d'œuvre de l'art, ils attirèrent un grand nombre de spectateurs. Plusieurs d'entre les plébéiens, encore pleins de reconnoissance des bienfaits de leur protecteur, ne purent s'empêcher de verser des larmes. « Ce n'est donc plus par des souterrains, s'é- « cria alors Catulus en plein sénat, c'est en dressant « ouvertement ses batteries, que César attaque la ré- « publique. » Mais l'accusé sut, sinon écarter les soupçons, du moins empêcher qu'ils n'eussent pour lui des suites fâcheuses, plus adroit que Catilina, dont la conjuration éclata dans ce temps.

Catilina. Lucius Sergius Catilina, d'une famille patricienne, étoit un monstre plus horrible peut-être que tous ceux qui ont figuré dans les annales des nations. Il eut dans sa première jeunesse, d'une femme de qualité qui s'a-

bandonna à lui, une fille dont il devint l'époux. Il séduisit une vestale, tua son propre frère, et fut un des ardents exécuteurs des barbaries de Sylla. Perdu de débauches, noyé de dettes, il n'avoit d'autre ressource que le bouleversement de la république, qu'il devoit commencer par le pillage de Rome. Ce projet lui attacha tous ceux qui s'étoient ruinés comme lui, et n'avoient d'espérance que dans le désordre. Catilina les comptoit en grand nombre dans le sénat, et parmi les jeunes patriciens chez lesquels la licence étoit à son comble. Son libertinage effréné l'avoit rendu familier avec tout ce qu'il y avoit à Rome de gens sans mœurs et de scélérats; et son audace leur inspiroit de la confiance pour tous les projets qu'il voudroit leur faire adopter.

Son plan étoit assez bien conçu. Il emprunta de grosses sommes, et il en fit emprunter par ses principaux partisans. Par cet expédient, il avoit le double motif de lier à son entreprise les prêteurs, sans qu'ils le sussent, et de se procurer des troupes pour attaquer la ville au-dehors, lorsque le jour seroit arrivé d'exciter des troubles au-dedans. Il chargea de cet argent Mallius, soldat de fortune, qui lui leva secrètement une armée, presque entièrement composée de vétérans de Sylla. Tout réussissoit au conspirateur. Les mécontents de tous les ordres se réunissoient à lui. Il choisit entre les conjurés des chefs dont il s'assura par des serments affreux. On prétend qu'ils se présentèrent l'un à l'autre une coupe pleine de sang humain, qu'ils portèrent à leurs lévres, et sur laquelle ils dévouèrent aux dieux infernaux par les plus terribles imprécations ceux qui révéleroient le secret.

Mais l'amour se joue des serments. Fulvie, femme de distinction, s'étant déshonorée par un commerce criminel avec Quintus Curius, un des conspirateurs, l'abandonna lorsqu'elle le vit devenu pauvre, quoiqu'il se fût ruiné pour elle. Le foible amant, au lieu de la mépriser, chercha à regagner ses bonnes graces, et se flatta d'y parvenir par un moyen qui étoit, disoit-il, un secret qu'il ne lui révéleroit jamais; mais ce secret ne tint pas contre les artifices de Fulvie: elle l'arracha à force de caresses, et en instruisit Cicéron, alors consul. Par ce moyen, le chef du sénat qui avoit déja obtenu quelques indices vagues du complot, en connut tous les détails. Les conjurés devoient mettre le feu au même instant dans différents quartiers de la ville, profiter du désordre que causeroit l'incendie pour assassiner le consul et les principaux sénateurs dans leurs maisons, se rendre maîtres du Capitole, et s'y fortifier en attendant que Mallius arrivât avec ses vétérans.

Il n'y avoit pas de temps à perdre. Cicéron révéla le complot en plein sénat. Catilina étoit présent: la harangue du consul est un chef-d'œuvre d'éloquence véhémente. On remarquera qu'à travers les beautés dont les Catilinaires étincellent l'orateur se permettoit dans l'auguste assemblée du sénat des apostrophes équivalentes aux injures les plus grossières qu'on pourroit prononcer en françois. Catilina les écouta froidement. Il prit à son tour la parole, pria le sénat de ne pas faire attention aux calomnies du consul; que c'étoit son ennemi personnel, d'ailleurs homme nouveau, qui n'avoit pas une maison dans Rome, inculpation assez puissante sur l'esprit des propriétaires. Mais les sénateurs ne se laissèrent pas prendre aux récriminations

de Catilina : ses voisins se levèrent d'auprès de lui avec horreur. On l'accabla de tous côtés des noms d'incendiaire et de parricide. « Eh bien, s'écria-t-il avec fu-« reur, puisque vous me poussez à bout, je ne périrai « point seul, et j'aurai la satisfaction d'entraîner avec « moi ceux qui ont juré ma perte. » Il assemble ses amis, et les exhorte à saisir la première occasion de mettre le feu à la ville, et d'exécuter les massacres projetés. « Pour moi, dit-il, je vais me mettre à la tête des « forces que Mallius lève en Etrurie. Bientôt vous me « verrez aux portes de Rome, avec une armée capable « de faire trembler les plus hardis de mes ennemis. »

Le sénat déclara Catilina ennemi de la patrie, et autorisa par un décret les consuls *à veiller au salut de la république*. Cette formule leur donnoit l'autorité dictatoriale. Cicéron avoit à la vérité de fortes preuves pour accuser, mais cependant n'en avoit pas de suffisantes pour condamner et punir. Des ambassadeurs allobroges qui se rencontroient alors à Rome lui en fournirent. Les conjurés tâchèrent de les engager à leur donner des troupes, qu'ils auroient jointes à celles de Mallius. Ces envoyés, bon politiques, trouvèrent plus avantageux à leurs combattants de montrer de l'attachement aux premiers magistrats, qu'à une faction moins prudente qu'ardente et emportée. Ils avertirent Cicéron des tentatives faites auprès d'eux. Celui-ci les engagea à s'y prêter. Par son conseil, ils tirèrent des chefs du complot la signature d'un écrit par lequel ces factieux inconsidérés faisoient aux ambassadeurs des promesses, en retour des soldats que les Allobroges s'engageoient à leur envoyer. Les Allobroges remirent ce traité au consul. Muni de cette pièce, Cicéron

fait arrêter les principaux dans leurs maisons. Il produit les preuves au sénat. Ils furent condamnés et exécutés sur-le-champ. Moyennant les mesures que le consul prit, de mettre des gardes dans chaque quartier et autour des maisons menacées, pour prévenir tant les incendiaires que les assassins, il n'y eut pas de trouble dans la ville.

On envoya une armée contre celle de Mallius, à laquelle Catilina s'étoit joint. Ce chef des conjurés ne refusa pas la bataille qui lui étoit présentée. Elle fut longue et sanglante. Trois mille rebelles périrent dans l'action. Le corps de Catilina fut trouvé sous un monceau de morts; il respiroit encore, et il conservoit dans les derniers moments de sa vie cet air terrible qui l'avoit rendu l'effroi de ses ennemis. Pétréius, soldat de fortune, qui commandoit l'armée de la république, ne voulut pas qu'on poursuivît les fuyards, qui presque tous étoient Romains, afin qu'ils pussent aller rejoindre leurs familles. Cette indulgence étoit louable envers les subalternes égarés et séduits; mais beaucoup de sénateurs ne vouloient pas qu'elle s'étendît jusqu'aux chefs. Il y eut à ce sujet de grands débats dans le sénat. César y fit un magnifique éloge de la clémence. Il plaidoit pour lui-même, car on ne doutoit pas qu'il n'eût eu connoissance de la conjuration. Un membre du sénat l'accusa ouvertement, et s'engagea à démontrer par les papiers de Catilina que César entretenoit des intelligences secrètes avec les conjurés. Mais Cicéron, alors tout puissant, arrêta les dénonciations. Néanmoins lorsque César sortit du sénat, il courut risque de la vie. Les chevaliers qui étoient de garde tournèrent vers lui la pointe de leurs épées, en fixant les yeux sur

le consul, comme pour recevoir ses ordres. Il leur fit un signe favorable, et César passa. Cicéron acquit en cette occasion les titres flatteurs « de libérateur de « Rome, de second fondateur de la ville, de père de la « patrie », que le peuple lui donna, en le reconduisant à sa maison en triomphe.

Le même peuple allia en cette circonstance la reconnoissance à l'égard de celui qui avoit dissipé la conjuration, avec l'estime pour César, qui l'avoit approuvée, et peut-être secondée. Il lui donna la préférence pour la dignité de souverain pontife sur deux des plus grands hommes de la république et des plus respectés. La dignité pontificale ne le mit pas à l'abri d'un événement, dont néanmoins il se tira avec un ton de dignité qui imposa silence aux railleurs. Sa femme Pompéia étoit éprise d'une ardente passion pour Clodius, jeune patricien décrié pour ses débauches. Aurélie, mère de César, et Julie, sa sœur, soupçonnant les sentiments de Pompéia l'observoient de près, et l'empêchoient de voir son amant. Elle profita, pour lui donner un rendez-vous, de la fête de la bonne déesse, dont les mystères n'admettoient point d'hommes. Cette régle étoit si sévère, que les femmes portoient le scrupule jusqu'à voiler les tableaux qui représentoient des hommes ou des animaux mâles. Clodius fut introduit par une esclave sous l'habillement de femme. Sa jeunesse étoit favorable à ce déguisement. L'impatience de voir sa maîtresse le fit sortir de la chambre où il avoit été caché. Il erra dans la maison, fut rencontré par une autre esclave qui reconnut son sexe, et donna l'alarme à toute l'assemblée : il regagna l'endroit où il étoit caché d'abord ; mais on le retrouva, et il fut chassé honteuse- Clodius.

ment. La ville entière ne s'entretint le lendemain que de l'attentat horrible de Clodius. Il fut publiquement accusé d'avoir profané les mystères ; mais le peuple, quoique superstitieux, se déclara en sa faveur ; de sorte que les juges, par complaisance pour la multitude, le déclarèrent innocent. Cependant César répudia sa femme. Les ennemis de Clodius, qui avoient Cicéron à leur tête, croyant avoir trouvé dans l'action du pontife une nouvelle preuve contre le sacrilége, renouvelèrent leur accusation. Ils firent paroître César dans la cause. Il déclara qu'il n'avoit rien à dire contre l'accusé. « Pourquoi donc, lui demanda-t-on, avez-vous répudié « votre femme ? » Il répondit : « parceque la femme de « César ne doit pas même être soupçonnée. »

Pompée revint alors d'Asie, où il avoit conquis plusieurs royaumes. On estime plus de soixante et douze millions le butin qui fut partagé entre lui et ses soldats, et plus de trois cent, l'or et l'argent qu'il déposa dans le trésor public. Avec ces richesses, sa renommée et l'affection de ses soldats, il auroit pu asservir la république. Le sénat le craignit ; mais Pompée, quoique très ambitieux, étoit en même temps pacifique ; et s'il devoit parvenir à l'autorité suprême, il desiroit que ce fût par la douceur et sans violence. Il se fit une grande réputation de modération, en se contentant du triomphe ; il ne se fit pas une moins grande réputation d'humanité, en ne faisant mourir aucun de ses illustres prisonniers, contre la coutume barbare des triomphateurs, et en les renvoyant aux frais du public, ou dans leur royaume, lorsqu'il ne les y crut pas dangereux, ou dans les pays qui leur plurent.

Qu'on se représente maintenant Rome habitée par

Pompée, jaloux, fier et ambitieux, malgré sa modestie apparente; par Lucullus, grand général, immensément riche, irrité contre Pompée, qui l'avoit supplanté dans le gouvernement d'Asie; par César, qui ne le cédoit à personne en desir de dominer, porté à la puissance par tous ceux qui n'avoient que son agrandissement pour nantissement des millions qu'il leur avoit empruntés; par Crassus, alors le plus riche des Romains, auquel les historiens donnent au moins quatre-vingt millions. On peut mettre à la suite de ces chefs Cicéron, flottant entre les deux partis, recherché pour son éloquence; l'audacieux Clodius, factieux par goût, et enfin une multitude d'intrigants subalternes: d'un autre côté, un seul rempart contre cette ambition qui menaçoit l'existence de la république: le vertueux, l'inflexible Caton, aidé de peu d'amis fidèles comme lui à la liberté de la patrie. Qu'on juge par ce tableau de quels dangers Rome se trouvoit menacée.

Pompée, après son triomphe, demanda au sénat deux choses: des terres pour ses vétérans dans les pays conquis, et l'approbation par un seul décret de tout ce qu'il avoit fait en Asie. Cette demande marque qu'on avoit coutume de discuter en détail les actions des généraux: coutume qui étoit un excellent frein contre l'arbitraire et la licence. La première demande n'éprouva pas de difficulté; mais la seconde trouva un obstacle puissant dans le zèle de Caton, qui représenta ce décret comme le tombeau de la liberté. Métellus et Lucullus se joignirent à lui. Pompée avoit fait nommer Métellus consul et le croyoit son ami; mais il étoit son ennemi secret, parceque Pompée avoit répudié Marcie, sa sœur. Le refus du sénat affligea douloureusement le vainqueur

d'Asie. N'ayant plus de troupes à sa disposition, il y suppléa par l'intrigue. Il fit bassement sa cour au peuple, ce qui déplut au sénat, et ne le fit pas plus aimer de la multitude. Afin de se procurer auprès d'elle un appui solide, il s'employa à faire élire tribun du peuple Clodius, réputé infame depuis l'aventure des mystères de la bonne déesse. Celui-ci desiroit ardemment cette dignité, pour se venger de Cicéron qui avoit été son plus opiniâtre accusateur. Les liaisons de Pompée avec cet homme ne lui firent pas d'honneur.

Premier triumvirat.

Ap. D. 2744. Av. J. C. 54.

C'est dans cette situation, déchu de son crédit dans le sénat, mais assez favorisé du peuple, que César se trouva lorsqu'il revint d'Espagne. Ce gouvernement lui étoit échu par le sort, après sa préture; mais il avoit éprouvé pour son départ un obstacle de la part de ses créanciers. Les plus timides ne voyoient pas sans inquiétude leur débiteur destiné à un gouvernement qui le mettoit à une si grande distance d'eux. Le riche Crassus se rendit caution de César, et lui donna de l'argent. En traversant les Alpes, il s'arrêta dans un village dont les habitants portoient tous les livrées de la misère. Un compagnon de voyage de César lui dit en plaisantant: « Croyez-vous qu'il y ait ici quelque brigue pour les « charges? » César lui répondit très sérieusement: « J'aimerois mieux être le premier parmi ces pauvres « habitants que le second à Rome. » Arrivé en Espagne, il attaqua sans distinction et sans juste motif tous les pays qui pouvoient lui fournir du butin; aussi dit-on qu'il en rapporta trois cent soixante-huit millions. Il ne les mit pas comme les généraux ses prédécesseurs dans le trésor public, mais avec une partie il paya ses dettes, et il garda l'autre partie. On ne pouvoit obtenir le

triomphe qu'en restant hors de la ville avec ses troupes, ni briguer le consulat qu'en personne, et dans la place publique. César préféra l'utile à l'honorable. Il renonça au triomphe, et vint briguer le consulat, qu'il obtint à l'aide d'une négociation politique. Pompée, par sa réputation, Crassus par ses richesses, s'étoient acquis une espèce de droit sur les suffrages; mais ils étoient ennemis; on ne pouvoit guère s'attacher à l'un sans se brouiller avec l'autre. César les réconcilia. Il fit plus; en leur prouvant qu'il étoit de leur intérêt de rester perpétuellement unis, il les engagea à signer un traité par lequel ils s'obligeoient à se secourir réciproquement dans toutes les occasions, et à ne rien entreprendre sans leur aveu respectif. Il eut l'adresse de se mettre en tiers dans cette association, qui forma le premier triumvirat.

Les triumvirs, résolus de s'emparer du gouvernement, s'appliquèrent à gagner la multitude. César se chargea de proposer une loi agraire avec des modifications qui la rendoient très équitable, puisqu'elle tomboit seulement sur des terres qui appartenoient à la république; elles ne devoient être distribuées qu'aux citoyens pauvres, chargés au moins de trois enfants. Caton s'y opposa, non, disoit-il, que la loi telle qu'elle étoit proposée fût sujette à des inconvénients pour le présent, mais parcequ'elle pouvoit en avoir dans la suite de très funestes: qu'il y avoit toujours du danger à toucher aux principes de l'administration; qu'enfin quiconque employoit ses richesses à gagner les suffrages de la multitude devenoit suspect à juste titre. Cette inculpation assez directe, et faite publiquement, piqua César, qui, comme tous les chefs de parti, n'aimoit pas à être

deviné. Dans le premier moment il ordonna à ses licteurs de mener Caton en prison; mais, revenu de sa vivacité, il le fit relâcher. Les triumvirs gagnèrent aussi les chevaliers, en leur faisant remettre un tiers sur les impositions qu'ils payoient tous les ans à la république.

Ces générosités qui ne coûtoient rien aux trois collègues, mais dont ils avoient tout l'honneur, leur donnoient un grand crédit. Il devenoit si effrayant pour les vrais républicains, que Caton, désespérant de la république, vouloit quitter Rome. « Si vous pouvez vous « passer de Rome, lui dit Cicéron, Rome ne peut se « passer de vous. » Ce compliment rendit moins inflexible le rigide sénateur, qui se prêta aux circonstances. L'orateur suivit la même conduite; mais il se fit tort auprès des triumvirs, par les plaisanteries et les sarcasmes qu'il se permettoit au sujet de l'ambition. Ils prirent la chose au sérieux, et résolurent de faire taire et repentir le railleur.

Disgrace de Cicéron.

On connoissoit la haine envenimée de Clodius contre Cicéron, son accusateur dans l'affaire de la bonne déesse. Les triumvirs firent élire tribun le sacrilége profanateur. Avec l'autorité que lui donnoit cette charge, il mortifia l'orateur dans toutes les circonstances où Cicéron paroissoit pour la discussion des affaires publiques. Il dressa ses batteries de loin, et, quand tout fut bien préparé, il monta à la tribune aux harangues, proposa et fit accepter ce décret : « Que celui qui auroit concouru « à la condamnation d'un citoyen romain, et auroit « exécuté la sentence avant que le peuple l'eût confir- « mée, seroit regardé comme criminel, et poursuivi « comme tel. » Cette espèce d'anathême tomboit directement sur Cicéron, qui, par la simple délégation

du sénat, sans attendre l'autorisation du peuple, s'étoit cru, et avoit été réellement en droit de faire mourir dans la prison les chefs du complot de Catilina. Frappé comme d'un coup de foudre de l'accusation intentée contre lui en vertu du nouveau décret, Cicéron ne montra ni courage, ni fermeté. Il quitta son habit ordinaire, laissa croître sa barbe, et s'adressant à ses amis, il les prioit de le défendre. Il ne sut prendre aucun parti. On lui conseilla de suivre César dans les Gaules en qualité de lieutenant. Celui-ci, content de tirer le malin orateur de Rome, y consentit. Cicéron accepta et refusa ensuite; ce qui rendit le triumvir plus ardent contre lui. Même variation à l'égard de Clodius lui-même, dont il rechercha et rejeta les bonnes graces. Enfin, *le libérateur, le second fondateur de Rome, le père de la patrie*, persuadé de la mauvaise volonté de ce même peuple qui lui avoit donné ces titres pompeux, fut contraint de se dérober par la fuite à sa fureur. Un décret ordonna que ses biens seroient vendus au profit du trésor public; mais il ne se présenta personne pour les acheter. Sa maison de ville ainsi que sa maison de campagne furent démolies, et les effets qu'elles contenoient réduits en cendres; afin qu'il ne pût en recouvrer même le terrain, les pontifes eurent ordre de le consacrer aux dieux.

Ces malheurs arrivèrent à Cicéron, parceque n'ayant pas ménagé dans ses railleries Pompée, son ancien ami, il en fut abandonné. Mais la fuite de l'orateur laissant le champ libre à Clodius, celui-ci devint entreprenant, et se fit même craindre de Pompée. Il étoit le seul triumvir à Rome. César et Crassus faisoient la guerre chacun dans une partie des Gaules. Dans la né-

cessité d'opposer de vigoureux efforts à l'insolence de Clodius, Pompée résolut de faire rappeler Cicéron. Le sénat y consentit volontiers; le peuple ne se montra pas plus difficile. Clodius s'y opposa en vain. L'orateur revint dans la ville, « porté, comme il le dit lui-même, « sur les épaules de tous les habitants de Rome. » On leva l'espèce d'anathême lancé sur le terrain de ses maisons. Elles furent rebâties aux frais du trésor public. Son autorité, comme il arrive ordinairement au retour du crédit, devint parmi le peuple plus grande qu'auparavant. Il fit conférer pour cinq ans à Pompée, son bienfaiteur, l'utile et honorable commission d'approvisionner Rome de grains, ce qui lui donnoit une puissance suprême sur tous les ports de la Méditerranée.

César étoit jaloux de l'autorité que Pompée acquéroit dans Rome, et Pompée des victoires de César dans les Gaules. Crassus tenoit l'équilibre entre ces deux rivaux. Quoiqu'ils ne s'aimassent pas, ils restoient publiquement unis dans la crainte que Crassus ne se joignît à celui des deux qui seroit attaqué par l'autre. Ainsi les triumvirs maintenoient en commun leur pouvoir. Il fut encore augmenté par la dignité consulaire que Pompée et Crassus crurent important de se faire conférer. César voyoit pour lui-même de l'inconvénient dans l'augmentation de crédit que les faisceaux alloient procurer à ses deux collégues; mais il n'y avoit que ce moyen d'éloigner du consulat Domitius Ahénobarbus, son ennemi, porté par tout le sénat, et qui déclaroit hautement qu'aussitôt qu'il seroit consul il feroit ôter à César le commandement des Gaules. Ce général n'auroit pu sans frémir perdre le fruit qu'il espéroit de ses conquêtes;

c'est pourquoi, dans une première conférence que les triumvirs eurent ensemble, ils terminèrent à l'amiable leurs différents, et dans une seconde ils donnèrent à leur pouvoir une solidité à l'abri de toute atteinte.

Ils partagèrent tout l'empire, soit entre eux, soit entre leurs affidés les plus sûrs. Il fut stipulé que César conserveroit les Gaules, que Pompée auroit l'Espagne, Crassus la Syrie et la Macédoine; que ces gouvernements ne pourroient être révoqués qu'après cinq ans expirés; que pendant cet espace de temps ils seroient les maîtres de faire toutes les levées qu'ils jugeroient convenables, et d'exiger toutes les contributions et toutes les troupes qu'ils voudroient des rois et des princes alliés de la république. Ils formèrent aussi des gouvernements moins étendus, revêtus de priviléges moindres et révocables, qu'ils attachèrent à leurs grandes provinces, et qu'ils distribuèrent à leurs partisans. Ces affaires réglées, Pompée, au lieu d'aller en Espagne, resta, de l'aveu des autres, à Rome, avec une armée répandue aux environs pour contenir le sénat. Crassus, pressé du desir de s'illustrer par une guerre contre les Parthes, partit pour l'Asie, et César continua de se couvrir de gloire dans les Gaules.

Il a été lui-même l'historien de ses exploits. On admire dans ses Commentaires la rapidité de ses marches, sa hardiesse à affronter des armées prodigieuses de peuples alliés, son adresse à les désunir, ses ressources dans les dangers, son courage dans l'action; et, si on peut se servir de ce terme, son *insatiabilité* de gloire et de butin. C'étoit sans doute cette passion qui rendoit légitimes à ses yeux le massacre, le pillage, l'incendie et l'attaque des peuples qui n'avoient jamais connu, ni

par conséquent offensé les Romains. Il en tiroit ces richesses immenses qu'il envoyoit à Rome pour soutenir sa faction, quand il fut brouillé avec Pompée.

La première cause de l'affoiblissement de leur amitié fut la mort de Julie, fille de César et femme de Pompée. Cette princesse, également chère à son mari et à son père, empêcha tant qu'elle vécut qu'il n'y eût entre eux aucune rupture. La seconde cause fut la mort de Crassus, qui tenoit la balance entre les deux rivaux. Il périt avec toute son armée dans sa malheureuse expédition contre les Parthes. Ainsi finit le premier triumvirat. Mais les querelles entre les deux rivaux de puissance ne commencèrent pas aussitôt. Ils conservèrent plusieurs années les dehors de l'amitié. Pompée se priva lui-même de quelques légions qu'il envoya au secours de César dans des temps de détresse ; et César, quoique très puissant dans Rome par l'argent que ses amis distribuoient de sa part au peuple, ne s'opposoit pas à l'autorité que Pompée y prenoit.

Elle auroit pu, s'il avoit voulu, servir à réprimer la licence horrible dont cette ville, toute livrée à l'intrigue et corrompue par la vénalité, étoit le théâtre. Les meurtres y étoient fréquents. Celui de Clodius, ce fameux tribun du peuple, assassiné par Milon, excita une émeute dangereuse. La populace, indignée de la mort de son défenseur, dont le sénat éludoit la punition, se jeta avec impétuosité dans la salle d'assemblée, brisa les bancs des sénateurs, et en fit un bûcher, sur lequel elle brûla, comme un holocauste à la liberté, le corps de son protecteur. Pompée avoit assez de forces pour réprimer ces désordres; mais il n'étoit pas fâché

de les laisser croître, afin de se rendre nécessaire. En effet, ses amis profitèrent d'un moment où les violences, occasionées par la discorde générale, étoient portées à leur comble, pour proposer de l'élire dictateur. Le sénat, dont Pompée avoit depuis long-temps sollicité et gagné les bonnes graces, y consentit. Caton seul s'y opposa. Il fit sentir le danger de remettre une autorité si étendue et si arbitraire entre les mains d'un homme déja si puissant; et, puisque de deux maux il falloit choisir le moindre, il proposa de le faire seul consul; ce qui du moins ne le dispensoit pas de responsabilité, comme auroit fait la dictature. On lui accorda en même temps une augmentation de troupes, des fonds plus qu'il n'en falloit pour les payer, la continuation de son gouvernement d'Espagne pendant quatre ans, et la permission de le faire occuper par ses lieutenants.

Pompée auroit pu se faire continuer seul dans le consulat, mais il eut la modération apparente de s'associer Cécilius Métellus, dont il avoit épousé la fille Cornélie. Cette alliance lui donna un grand relief dans le sénat, où Métellus jouissoit d'une considération méritée. Il se fit l'année suivante remplacer par Sulpicius Rufus et Claudius Métellus, celui-ci ennemi déclaré de César, et s'en faisant honneur. Quand il fut en charge, il mit en délibération dans l'assemblée du sénat de rappeler le gouverneur des Gaules, quoique le temps de son gouvernement ne fût pas expiré. La proposition fut rejetée. Elle dut faire prévoir à César ce qui arriveroit quand il demanderoit la prolongation de son commandement. En effet, il essuya un refus du sénat. On

dit qu'en apprenant cette nouvelle, il porta la main sur la garde de son épée, et s'écria : « Ceci me donnera « ce que Pompée me refuse. »

Il ne pouvoit douter que sa disgrace ne fût l'ouvrage de son ancien collégue. Pompée mettoit en place tous ceux qu'il savoit contraires au vainqueur des Gaules. Mais il commit la faute impardonnable de confier des dignités importantes, comme le consulat et le tribunat, à des hommes que l'argent pouvoit tenter, et qui en avoient besoin. Qu'on juge des autres par le seul Curion, jeune patricien, doué de grands talents, mais perdu de réputation par ses débauches. Il devoit plus de cent millions. César le gagna. Que ce fût en payant toutes ses dettes, ou seulement la plus grande partie, il reste toujours constant qu'un général qui avoit de pareils trésors à sa disposition ne devoit pas succomber. Le consul Paul Emile, quoique se faisant acheter assez cher, lui coûta beaucoup moins. D'autres aussi s'enrichirent de l'argent des Gaules, qui couloit à grands flots dans Rome.

Lorsque le temps du gouvernement de César expira, Curion lui rendit un service important. Il proposa au sénat et au peuple de continuer dans leur commandement les deux généraux d'Asie et des Gaules, ou de les rappeler tous deux. Il appuya sa proposition d'un motif déterminant. « Celui des deux, dit-il, qui restera seul « armé deviendra le tyran de Rome; au lieu que le « pouvoir de l'un balancera celui de l'autre, si chacun « conserve son emploi. » Pompée, contre l'attente de Curion, offrit d'abdiquer, et de licencier son armée, si César en faisoit autant. Le tribun ne se laissa pas prendre à ce piége ; il déclara à Pompée que comme le plus

fort, le plus proche, celui dont la puissance devoit être la plus redoutable, c'étoit à lui à commencer. César, de son côté, écrivit au sénat, et demanda à être continué dans son gouvernement, comme l'avoit été Pompée. Il fit même aussi l'offre, qu'il auroit peut-être été fâché de voir accepter, de se démettre, pourvu que Pompée en fît de même. Mais le parti étoit pris. Le sénat lança le fatal décret qui détermina la guerre civile, conçu en ces termes : « Les consuls en charge, « les proconsuls, Pompée, les préteurs, et tous ceux « qui ont été consuls, qui sont maintenant à Rome ou « dans les environs, pourvoiront par les moyens les « plus efficaces à la sûreté de la république. »

Comme si ce décret eût valu toutes les forces du monde, Pompée, ayant en tête un ennemi si actif et si redoutable, ne faisoit que très négligemment des préparatifs de guerre pour s'opposer à ses entreprises. Surpris de tant de lenteur avec tant d'ambition, Cicéron lui demanda quelles troupes il comptoit opposer à César. « Il me suffit, répondit-il, de frapper la terre du « pied, et aussitôt il en sortira une armée. » Il crut qu'il suffisoit de s'assurer des provinces de la république, en y nommant des gouverneurs à sa dévotion. Il donna la Syrie à Cæcilius Métellus, son beau-père. Ahénobarbus fut chargé de remplacer César dans la Gaule, Caton eut la Sicile, Cotta l'Afrique, Tuberon la Sardaigne. Le soin des côtes fut confié à Bibulus et à Cicéron : enfin, le Pont, la Bithynie, Chypre, la Macédoine et les autres provinces, aux partisans de Pompée, qui prit le titre de *généralissime de la république*. Mais le généralissime n'étoit pas même en cette occasion général, puisqu'il se contenta du petit nombre de troupes

qu'il avoit autour de lui, et qu'il se laissa surprendre, au lieu d'user de la permission qu'il avoit de lever trente mille Romains, et autant d'auxiliaires qu'il le jugeroit nécessaire.

Moins confiant et plus prompt, César ne négligeoit aucun des moyens propres à accélérer et à rendre certains ses succès. Il s'assura de son armée par un nouveau serment de fidélité. Curion et deux autres tribuns s'étant sauvés de Rome, déguisés en esclaves, dans la crainte, disoient-ils, du despotisme de Pompée, César les présenta dans ce déguisement à son armée. Il enflamma par cette vue ce qu'il avoit de soldats romains du desir de délivrer leur patrie de la tyrannie. Il s'étoit avancé sur les frontières entre son gouvernement des Gaules et l'Italie proprement dite, encore incertain du parti qu'il prendroit. S'il vouloit déclarer la guerre, il lui devenoit nécessaire de se faire un point d'appui. La ville d'Ariminium y étoit très propre. Il envoie un détachement du côté du Rubicon, avec ordre au commandant de s'arrêter au bord de la rivière. Dans sa marche, il donne un grand repas à ses principaux officiers, assiste à un combat de gladiateurs : au déclin du jour, il quitte table et spectacle, prie les convives de l'attendre, se jette avec quelques uns de ses principaux confidents sur un chariot de louage, et arrive à son détachement sur le bord de la rivière. Il vouloit la passer, changeoit de sentiment, avançoit, reculoit : « Si je ne passe pas le Rubicon, disoit-il à Pollion, je « suis perdu. Si je le passe, quels malheurs vont tom- « ber sur Rome ! » Dans cette perplexité, la haine de ses ennemis, leurs efforts pour le faire périr, leur profonde malice, lui reviennent à l'esprit. « Ils le veulent,

« s'écrie-t-il, allons où leur fureur nous pousse, et où « les dieux nous appellent. Le sort en est jeté. » Il traverse la rivière, s'empare d'Ariminium à la pointe du jour, et appelle sa grande armée.

A la nouvelle de cet événement, auquel pourtant on eût dû s'attendre, la frayeur étoit générale à Rome. Les citadins fuyoient à la campagne, et les habitants de la campagne à la ville. Le sénat s'assembloit, délibéroit, et ne décidoit rien. Pompée alors n'étoit pas sans alarmes. Il lui étoit fort difficile de réunir en peu de temps ses troupes dispersées dans les provinces. « Frappez « donc du pied la terre, lui dit un moqueur, faites-en « sortir les légions que vous avez promises. » Pompée auroit pu les trouver dans Rome, mais il ne lui parut pas sûr d'armer le peuple, qu'on savoit dévoué à César. Il jugea même prudent de s'éloigner de la ville, et, afin de paroître toujours comme entouré de la république, il fit publier de la part du sénat que tout magistrat ou sénateur qui refuseroit de le suivre seroit déclaré ennemi de la patrie. Cette proclamation attacha à sa cause tous ceux qui étoient revêtus de quelques charges éminentes. Ils le suivirent à Capoue, où il se retira.

César le poursuivit de si près, qu'il ne lui resta d'autre ressource que de se sauver à Brindes, avec le peu de troupes qu'il avoit. Il s'y embarqua pour l'Asie. Son rival se trouva ainsi maître de l'Italie, et marcha à Rome. Il mit tout en œuvre pour y faire rentrer les sénateurs que la frayeur en avoit chassés. Il leur écrivit à tous. Dans ses lettres il les prioit de revenir promptement, afin de l'assister de leurs conseils. La conduite qu'il tenoit à l'égard de ceux qui tomboient entre ses

mains étoit bien capable d'inspirer de la confiance à ceux qu'il rappeloit. Il leur donna à tous, non seulement la vie, mais la liberté. Ahénobarbus, son ennemi déclaré, avoit ordonné à un de ses esclaves de lui donner une dose de poison. César l'avala. Pendant qu'Ahénobarbus attendoit sa mort, il apprit la manière généreuse dont César en agissoit avec les prisonniers. Le malheureux fut au désespoir de sa précipitation. Mais l'esclave, qui ne lui avoit fait prendre qu'un soporifique, le détrompa, et il put jouir des bienfaits du vainqueur. Celui-ci desiroit sur-tout de gagner Cicéron. Il alla le trouver à sa maison de campagne, et le pressa fortement de revenir à Rome, persuadé que son exemple pourroit en attirer beaucoup d'autres. César lui déclara qu'il n'avoit d'autre but que de l'employer à un accommodement entre Pompée et lui. Cicéron mit à son retour à Rome la condition de dire librement son avis sur les affaires. Cette réponse ne plut pas au général. Il quitta l'orateur en l'avertissant amicalement, mais très sérieusement, de ne rien dire ni de rien faire dans des circonstances si délicates, sans y avoir bien pensé.

Arrivé dans Rome, César y fut reçu avec acclamation par le peuple. Comme il lui falloit de l'argent, ce général, usant de menaces, prit trois cent mille livres pesant d'or dans le trésor public.

Il cassa ensuite toutes les nominations de gouvernements faites par Pompée, et y subrogea ses créatures, qu'il chargea de commencer la guerre contre celles de Pompée sur tous les points de la république. Pour lui, il se réserva la poursuite de son rival. Après ses premiers succès si éclatants, la fortune parut l'avoir tout-

à-coup abandonné. Il eut en Espagne des revers qui furent crus décisifs. Quand on en reçut la nouvelle à Rome, beaucoup de sénateurs qui s'étoient tenus neutres s'empressèrent d'aller joindre Pompée en Asie. Mais César se tira des dangers dont on croyoit qu'il ne pourroit jamais se dégager, et revint victorieux à Rome. Il se fit élire dictateur. Après avoir gardé onze jours cette dignité, il se nomma lui-même consul. Pendant cette magistrature, il se concilia, par sa douceur, sa modération et son équité, l'affection du peuple, et l'estime des patriciens qui lui restoient dévoués.

Le plus grand nombre étoit du côté de Pompée. Il en comptoit deux cents présidés par deux anciens consuls. Ils se déclarèrent le seul sénat romain. Ils tenoient leurs seances à Thessalonique, où Pompée leur avoit fait bâtir une salle magnifique. Cette affluence de patriciens, parmi lesquels se trouvoient les plus vertueux de la république, fit nommer le parti de Pompée le parti de la bonne cause; à cette opinion avantageuse se joignit la supériorité des forces. Le général asiatique, revenu de son engourdissement, ramassa des troupes nombreuses de terre et de mer, et montra à son tour un front formidable à son adversaire; mais celui-ci n'en fut pas effrayé, et ne l'en poursuivoit pas moins, quoique avec une armée bien inférieure; elle fut encore diminuée par un échec considérable qu'il éprouva sur les frontières de la Macédoine. Cet échec lui fut d'autant plus sensible, qu'outre cela des secours qui lui arrivoient par mer furent interceptés. César, réduit à un petit nombre de soldats, appréhendant à chaque instant d'être attaqué, si Pompée venoit à découvrir sa foi-

blesse, écrivit lettre sur lettre à Marc-Antoine, commandant d'un corps qu'il avoit laissé sur les côtes d'Italie, de l'embarquer et de le lui amener.

N'en recevant aucune nouvelle, il prend le parti désespéré de se déguiser en esclave, de se jeter sur une barque de pêcheur, et d'aller lui-même s'informer du motif des retards, à travers la flotte ennemie, qui croisoit sur les côtes de Grèce et d'Italie. Un vent violent s'élève, et met la petite embarcation en danger. Le patron pâlit. Le passager, qui ne s'étoit pas fait connoître, se découvre, le prend par la main et lui dit: « Ne crains rien, mon ami, tu portes César et sa fortune. » La tempête augmentant, il est obligé de regagner la terre. Ses soldats, que son départ avoit désolés, l'environnent et lui disent avec une tendresse mêlée d'indignation: « Pourquoi désespérer? Faut-il tant de « monde pour vaincre avec vous? »

Quelque confiance que lui inspirât le propos de ces braves gens, il crut prudent de faire des démarches pacifiques auprès de Pompée. Il lui fit porter les propositions suivantes: « Qu'ils licencieroient leurs armées « dans l'espace de trois jours, qu'ils renoueroient leur « ancienne amitié par des serments solennels, et qu'ils « retourneroient en Italie. » C'étoit la seconde fois depuis qu'ils étoient en présence que César offroit le caducée de la paix. Pompée, fier de ses forces, le repoussa encore. Mais, comme les armes sont journalières, César, avec sa petite troupe, le bloqua dans son camp. Par un semblable effet des vicissitudes de la fortune, Pompée battit son ennemi, et l'auroit entièrement défait, s'il l'avoit poursuivi; mais il craignit quelque embuscade. Ce qui étoit prudence fut regardée par l'armée de

Pompée comme un délai politique, fondé sur le desir de perpétuer son commandement.

Il y avoit dans cette armée beaucoup de nobles, jeunes patriciens, qui, au lieu de rester dans leurs foyers et de les défendre quand César les attaqua, s'étoient dispersés de tous côtés, et s'étoient enfin réunis dans le camp de Pompée, quand ils crurent y trouver un asile assuré. A la terreur, comme il arrive souvent, succéda l'excès de confiance. Se voyant entourés de nombreux bataillons, ils demandoient à grands cris une action décisive, et inspiroient la même ardeur aux troupes. Dans leur présomptueux délire, ils se croyoient déja maîtres de tout. Ces ambitieux se distribuoient les faisceaux consulaires et tribunitiens, les chaises curules, la tiare pontificale. Les hommes avides puisoient déja dans les trésors de César. Ils briguoient la confiscation des biens de ses plus riches partisans.

Bataille de Pharsale.

Ap. D. 2959. Av. J. C. 39.

Leur téméraire confiance étoit fondée sur la supériorité numérique de leurs forces. L'armée de Pompée consistoit en quarante-cinq mille fantassins, sept mille chevaux, et un grand nombre d'archers et de frondeurs; tandis que César, avec tous les renforts qui lui étoient survenus, n'avoit que vingt-deux mille hommes de pied et mille chevaux, mais tous vieux soldats, dont Pompée lui-même redoutoit la bravoure et la discipline. Il ne cacha pas ce sentiment à ses troupes dans la harangue qu'il leur fit au moment du combat. « C'est, « dit-il, votre volonté qui me détermine, contre mon « sentiment, à hasarder la bataille. Donnez-moi du moins « la satisfaction de voir que je n'ai pas inutilement « compté sur votre valeur. » César, au contraire, ne montra que de l'assurance. « Mes amis, dit-il à ses lé-

« gions, le plus difficile est fait. Nous n'aurons plus à « combattre la faim et le besoin, mais des hommes, et « quels hommes! les mêmes qui ont quitté l'Italie, par- « cequ'ils n'osoient nous faire tête, après avoir voulu « nous priver de l'honneur dû à nos victoires. Souvenez- « vous de vos promesses. Lorsque vous vous êtes en- « gagés à moi, vous avez fait vœu de vaincre ou de « mourir : je vous donne aujourd'hui le moyen de les « accomplir. J'ai fait détruire vos retranchements, afin « qu'il ne vous reste d'autre ressource que la victoire, « et le camp ennemi pour y loger. »

On remarque que les deux armées, parvenues à la portée du trait, gardèrent pendant quelque temps un morne silence. Quel spectacle en effet plus effrayant et plus capable d'attrister, que celui d'hommes unis par le sang et l'amitié près de s'entr'égorger ! Les trompettes sonnent. On se charge avec impétuosité. Le combat se soutient avec un succès égal entre les deux infanteries; mais la cavalerie de Pompée, quoique plus nombreuse, plie. Elle étoit en grande partie composée de jeunes patriciens et de chevaliers fugitifs de Rome. On dit que César recommanda à ses soldats de les frapper au visage, et que, moins sensibles à la perte de l'honneur qu'à la crainte d'être défigurés par des cicatrices, ils tournèrent le dos. Pompée, voyant la défaite de ce corps d'élite sur lequel il comptoit, au lieu de se joindre aux autres combattants, quitte son armée, et marche à pas lents vers son camp comme un homme aliéné et sans résolution. Il se retire dans sa tente sans dire un seul mot, jusqu'à ce que, apprenant que l'ennemi, maître du champ de bataille, attaquoit ses retranchements, il s'écrie: « Quoi ! jusque dans mon

camp ! » Après ces mots, il dépose les marques de sa dignité, se déguise et prend la fuite.

Les cohortes auxquelles Pompée avoit confié la garde du camp le défendirent avec courage, ce qui rend sa conduite encore plus blâmable. César trouva les pavillons des principaux officiers ornés de tapisseries magnifiques, leurs lits parsemés de fleurs, leurs tables couvertes de mets comme pour un grand festin. On lui présenta la cassette où Pompée renfermoit ses lettres. Il les fit toutes brûler sans en lire une seule. « J'aime « mieux, dit-il, oublier les crimes que d'être obligé de « les punir. » Il donna la liberté à tous les citoyens romains. Ceux qui se rendirent furent reçus avec affabilité, et traités avec égards. Il marqua beaucoup d'inquiétude pour le jeune Brutus, dont il avoit aimé la mère Servilie, et qui s'étoit jeté dans le parti ennemi. Quand il le vit paroître après la bataille, implorant sa clémence, il en marqua une joie extrême. La vue des morts, qu'on fait monter à vingt-cinq mille, lui arracha des larmes.

Mort de Pompée.

Telle fut la fameuse bataille de Pharsale en Thessalie, qui décida de l'empire du monde. Pompée fuyoit, abymé dans de tristes réflexions. Vainqueur pendant trente-quatre ans, maître de la république, l'univers avoit été soumis à sa puissance, et maintenant il ne savoit où trouver un asile. Il se jette sur un navire, et gagne l'île de Lesbos, où il avoit envoyé Sextus Pompée, son fils, et sa femme Cornélie. Elle n'avoit su dans sa retraite que les avantages de son mari, et elle le croyoit vainqueur. Ses malheurs lui furent annoncés par les larmes d'un esclave que son mari envoya la prévenir de son arrivée. L'entrevue de ces deux époux en présence

de tout le peuple fut très touchante. Cornélie tomba évanouie entre ses bras. Il la serra tendrement, et lui donna des espérances qu'il n'avoit pas lui-même. Il la fit monter avec son fils sur son vaisseau. Le résultat de la délibération sur le lieu où on se retireroit fut pour l'Egypte. Ptolémée, dont Pompée avoit remis le père sur le trône, y régnoit. Le fils lui avoit donné des marques de reconnoissance qui sembloient promettre une réception favorable; mais les malheureux ont-ils des amis!

Avant l'arrivée de Pompée, son sort avoit été décidé dans le conseil du jeune prince. Quand la galère qui le portoit parut, on envoya au-devant de lui une barque où étoient, avec Achillas, général de l'armée égyptienne, deux Romains, Septimius et Salvius, sans doute pour lui inspirer de la confiance. Ils l'invitèrent à entrer dans la barque, parceque la mer vers les bords n'avoit pas assez de fond pour sa galère. Le rivage étoit couvert de soldats, et la flotte égyptienne pavoisée comme pour un combat. Ces préparatifs inspirèrent quelque défiance à Pompée. Cornélie fondoit en larmes et vouloit le retenir. Il s'arrache de ses bras, et descend dans la barque avec Philippe, son affranchi, et Scénès, esclave. Un silence profond y régnoit. Pompée, voulant le rompre, dit à Septimius: « Ami, n'avons-nous pas servi ensemble? » Il répondit brusquement: « Non. » Pompée prend un livre et s'amuse à lire. Cornélie conduisoit la barque des yeux. Chaque mouvement à terre ou sur la mer étoit pour elle un sujet de crainte ou d'espérance. Quand la barque se trouva près d'aborder, Cornélie vit quelques personnes de distinction qui alloient au-devant de lui. Ce cortége la rassura, mais dans le même

temps Philippe, affranchi de Pompée, lui donnant la main pour l'aider à descendre sur le rivage, Septimius lui plonge par derrière son épée dans le corps. Cornélie pousse un cri qui fut entendu du rivage; Pompée, ne pouvant ni se défendre ni se sauver, se couvrit le visage de sa robe, et expira sous les coups que Salvius et Achillas lui portèrent. On lui coupa la tête pour l'embaumer et la présenter à César. Son corps fut laissé sur le rivage. Philippe, son affranchi, le lava avec les eaux de la mer, l'enveloppa d'une de ses robes, et ayant fait un bûcher de quelques planches pourries, débris d'une barque de pêcheur, il y consuma le corps de son maître. Un vieux Romain qui avoit servi sous Pompée aida l'affranchi dans ce triste devoir. Lentulus, nouvellement sorti de la charge de consul, survient. Il aperçoit Philippe, qu'il connoissoit, auprès du bûcher funèbre. Pénétré de douleur, il s'écrie: « Est-ce là le sort de « Pompée le grand? » Saisi par les gardes de Ptolémée, il paye de sa vie ses tristes regrets. Les matelots de la galère de Cornélie, voyant que la flotte d'Egypte s'ébranloit, prirent le large, et la sauvèrent avec le jeune Pompée.

Quand la tête de Pompée fut présentée à César, il détourna les yeux avec horreur. Le souvenir de leur ancienne amitié lui arracha des larmes. Il fit enterrer cette tête avec pompe, exigea de Ptolémée la liberté des amis de Pompée, qu'il avoit fait arrêter, et les reçut avec les marques de la plus sincère amitié. Il écrivit à Rome que le principal avantage qu'il avoit recueilli de ses victoires étoit de sauver chaque jour la vie à quelques citoyens romains qui avoient pris les armes contre lui. On remarque que tous ceux qui avoient eu part à la

mort de Pompée périrent misérablement : le jeune roi lui-même, Photin et Achillas, ses deux ministres, et un rhéteur nommé Théodote, dont l'avis sanguinaire contre Pompée avoit prévalu dans le conseil. Il eut de plus que les autres le sort d'expirer dans des tourments affreux, en punition de la trahison dont il étoit l'auteur.

La même perfidie qui avoit été si funeste à Pompée pensa l'être aussi à César. Le jeune monarque et ses conseillers, mécontents de ne pas trouver en lui toute la reconnoissance qu'ils en attendoient pour l'avoir délivré de Pompée, l'attaquèrent dans Alexandrie, pendant que son armée étoit encore éloignée. Son intrépidité et son sang-froid le tirèrent de plusieurs dangers où tout autre auroit succombé. Avec des qualités héroïques, ce grand homme montra des foiblesses. Cléopâtre captiva son cœur; mais cependant cette passion ne l'aveugla pas au point de lui faire négliger le soin de ses intérêts politiques et des opérations militaires.

Pendant qu'il couroit de grands risques sur le rivage du Nil, on le combloit d'honneurs, et on lui prodiguoit une autorité sans bornes sur les bords du Tibre. Du consentement unanime de tous les ordres, il fut nommé consul pour cinq ans, dictateur pour un an, chef du collége des tribuns pour toute sa vie, autorisé à faire la guerre et la paix, suivant qu'il le jugeroit à propos. Ces dignités et ces pouvoirs réunis en sa personne le rendoient maître absolu de la république. Ainsi, sans violences ni proscriptions, il eut un pouvoir plus grand que celui dont Sylla s'étoit emparé par le bannissement et la mort d'une infinité de citoyens. En attendant qu'il pût en jouir lui-même, il en confia l'exercice à Marc-

Antoine, qu'il nomma général de la cavalerie, ou lieutenant du dictateur en Italie. Quand il revint après ces exploits, si prompts qu'il sembloit s'en étonner lui-même, lorsqu'il disoit : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu,* il signala son retour par divers actes de clémence, à l'égard de ses ennemis. Cicéron et beaucoup d'autres en firent l'heureuse épreuve. La réputation de ses bienfaits le précéda à Rome, où il fit une entrée modeste, mais qu'il illustra par de bonnes lois qui y établirent la tranquillité. Sa modération et la sagesse de ses mœurs contrastoient singulièrement avec le luxe et les débauches de Marc-Antoine, son lieutenant, qu'il punit par quelques jours de disgrace.

Mort de Caton.

Il n'entroit pas dans le caractère de César de faire sentir son pouvoir à ses amis. Ses ennemis même n'eurent point à se plaindre de ses hauteurs. Il tâchoit de se les concilier par des bienfaits. Le seul Caton échappa à son indulgence, et le dictateur en marqua du regret. Cet homme, d'une vertu stoïque, étoit républicain par goût et par conviction. L'autorité d'un seul lui paroissoit, pour ainsi dire, une insulte faite à l'humanité. Après la défaite de Pharsale, où il combattit en lion, il alla susciter des ennemis à César, au milieu des bêtes féroces, à travers les sables brûlants de l'Afrique. Désespéré de ne pouvoir y réussir, il se retira à Utique, où il étoit adoré, malgré la rigidité de ses principes. Quand César approcha de cette ville, Caton exhorta lui-même les habitants à recourir à la clémence du vainqueur; mais il défendit qu'on le mît au nombre de ceux qui imploroient sa faveur. Il exigea même qu'on ne prononçât pas son nom. « Je ne veux pas, dit-il, « devoir à un tyran des graces que je ne peux regarder

« que comme des marques de tyrannie. Je mets dans ce « rang l'action de donner la vie, parcequ'elle suppose « qu'on a la puissance de faire mourir. » Il seroit impossible de mettre plus de réflexion, plus de volonté dans le projet funeste de se donner la mort. Il en arrangea les apprêts, savoura avec une espèce de volupté la douceur de disposer de lui-même. Il ne fut pas tué du premier coup qui n'étoit pas mortel; mais il ne voulut pas être sauvé, et rouvrit lui-même sa plaie. Sa mort causa dans Utique un deuil universel. César dit en l'apprenant : « Caton, je t'envie ta mort, puisque tu « m'as envié la gloire de te conserver la vie. »

Avant cette expédition d'Afrique, la dixième légion, celle que le dictateur croyoit le plus attachée à lui, se révolta, lasse, disoit-elle, de tant de travaux, et redoutant d'être encore traînée à de nouvelles fatigues. Après avoir tué ses deux principaux officiers, de Capoue, elle marcha vers Rome, enseignes déployées. César garnit les portes et les murs, prit toutes les mesures contre la violence, et lui envoya demander ce qu'elle vouloit. « Nous voulons, répondirent les légion- « naires, parler à César lui-même. — Qu'ils viennent, « répondit-il, qu'ils se rendent au champ de Mars, sans « autres armes que leurs épées. » Quand ils furent assemblés, sans égard pour les conseils timides de ses amis, le dictateur alla écouter leurs plaintes. La présence d'un général fameux par tant de victoires leur inspira un tel respect, que les plus hardis d'entre eux n'osèrent porter la parole. Il fut obligé de les encourager. Ils parlèrent alors de leur âge, de leurs blessures, de la longue durée de leur service, puissant motif d'espérer du repos.

Ils s'imaginoient qu'au moment d'une nouvelle guerre le général ne manqueroit pas de leur faire de grands présents pour les engager à le suivre. Aussi leur étonnement est difficile à peindre, lorsque, sans témoigner la moindre surprise, il leur dit froidement : « Votre demande est juste. Je vous licencie, il ne tient « qu'à vous de partir. » Après un moment de silence, remarquant leur consternation, il ajouta : « Je n'ai pas « le dessein néanmoins de vous priver des récompenses « qui vous sont dues ; vous les aurez quand j'aurai « triomphé du reste de mes ennemis. » A ces mots, ils s'écrièrent tous : « Puisque vous avez dessein de « nous récompenser, nous vous supplions de nous « permettre de mériter ces récompenses par de nou- « veaux services. » Mais sans paroître avoir aucun égard à leur demande : « Allez, citoyens, leur dit-il, « retournez à vos maisons. » Ce mot *citoyens* fut pour eux un coup de foudre. Ils s'écrièrent : « Nous sommes « soldats, nous voulons vous suivre en Afrique. » Feignant de dédaigner autant leurs offres qu'il avoit méprisé leurs menaces, le dictateur leur tourne le dos et descend de son tribunal. Ils l'entourent alors, se prosternent à ses pieds, le conjurent de les punir plutôt que de les licencier si honteusement.

Attendri par les marques de repentir qu'ils lui donnèrent, il leur rendit le nom de soldats, et les assura qu'ils partageroient la gloire et les avantages de ses victoires. Avec de tels hommes, il n'est pas étonnant qu'un pareil général, après avoir soumis l'Italie, l'Asie et la Grèce, subjugua encore l'Afrique. Il permit de rebâtir Carthage et Corinthe ; et ces deux villes, détruites la même année, sortirent la même année de leurs ruines.

Ap. D. 2959.
Av. J. C. 39.

Les partisans de Pompée s'étoient rassemblés en Espagne auprès de ses deux fils. L'aîné, en âge de commander, montroit déja des talents militaires dignes de son père. César ne jugea pas à propos de confier à d'autres une expédition qui devoit mettre le sceau à ses succès. En effet, tout autre que lui n'y auroit pas réussi. Il eut à surmonter des difficultés, il eut à braver des périls supérieurs à tout ce qu'il avoit jamais éprouvé. Ses soldats, même les vieux légionnaires, furent plus d'une fois rebutés. Ses discours et son exemple étoient seuls capables de les ramener aux combats. Il eut surtout besoin de sa présence d'esprit, et de toute son intrépidité dans la célèbre bataille de Munda. En une circonstance à-peu-près pareille, voyant fuir ses soldats, il lui avoit suffi d'arrêter le porte-enseigne qui se laissoit entraîner par la foule. « Jeune homme, lui dit-il, « tournez la tête, c'est de ce côté que sont les ennemis. » Il tourna, et la légion le suivit. A Munda, le dictateur voyoit ses troupes ébranlées, le désordre s'y mettoit, tout étoit perdu. Il met pied à terre, arrache le bouclier d'un des vétérans, se précipite au milieu des ennemis en criant : « Soldats, n'avez-vous pas honte de « livrer votre général entre les mains de ces enfants. » « Dans d'autres occasions, disoit-il par la suite, j'ai « combattu pour la victoire, mais dans celle-ci j'ai « combattu pour la vie. » Cette action décida du sort du parti de Pompée. Toutes les places se rendirent successivement. L'aîné des Pompée fut tué en fuyant, digne d'un meilleur sort par ses talents et son amour filial. Le second se cacha si bien, que le vainqueur ne put le découvrir. Beaucoup de ses ennemis lui furent livrés ou se rendirent, et éprouvèrent également sa

clémence. Il revint à Rome après avoir étouffé ce qu'il appeloit la rebellion.

Il avoit déja triomphé dans cette capitale, après son retour d'Afrique, à quatre jours différents, des Gaulois, de l'Egypte, de Pharnace et de Juba. Ce qu'on raconte de ces pompes triomphales surpasse toute imagination.

La cérémonie fut terminée par un discours au sénat, dont on doit recueillir ces traits. « Je ne renouvellerai « pas les massacres de Sylla et de Marius, dont le seul « souvenir me fait horreur. J'aurois souhaité sauver « l'état sans répandre une seule goutte de sang, et sans « priver Rome d'un seul citoyen; mais cela n'a pas été « en mon pouvoir. A présent que mes ennemis sont « domptés, je laisserai là l'épée, et tâcherai unique- « ment de gagner par de bons offices ceux qui conti- « nuent de me haïr. » Il ne se servit en effet de son pouvoir que pour rétablir le bon ordre; il rendit aux magistratures leur dignité, au culte sa majesté, régla le calendrier, bannit le trop grand luxe, et introduisit une réforme salutaire dans les mœurs. Il récompensa, par des priviléges et des distinctions, les familles de ceux qui avoient été tués dans la guerre civile pour sa cause; rappela ceux qui s'étoient expatriés; fit plusieurs réglements utiles pour la justice, qu'il confia aux sénateurs et aux chevaliers de la probité la mieux reconnue; distribua les charges et les emplois de la république, les gouvernements et les commandements des armées à ses partisans les plus affectionnés; mais il se réserva à lui seul l'administration des finances, et se fit créer dictateur perpétuel.

Une puissance si étendue conférée à un homme Ap. D. 2960. Av. J. C. 38.

pour toute sa vie, quoiqu'elle annonçât la chute de la république, ne fut pas regardée avec peine par le peuple. Il n'en fut pas ainsi du titre de roi que le dictateur voulut se faire donner. Il en avoit tout le pouvoir, et même le pouvoir le plus absolu, ce qui est l'essentiel : et c'est une manie inconcevable dans un homme tel que César, que d'avoir ambitionné un nom qu'il savoit être odieux aux Romains. Ses flatteurs, à la tête desquels se montroit Marc-Antoine, lui présentèrent dans une fête publique un diadême enveloppé de fleurs. S'apercevant que cet hommage n'étoit pas regardé favorablement, César le repoussa. Le lendemain toutes ses statues se trouvèrent ornées de couronnes. Le peuple murmura : les tribuns les firent enlever; mais le dictateur les en blâma, et le peuple s'indigna ouvertement de la réprimande : au contraire, il accueillit avec des transports de joie le refus que César fit dans une circonstance d'accepter ce titre que des suppliants lui donnoient. *Je m'appelle César*, dit-il, *et non pas roi.*

D'un autre côté, quelques efforts que fit le dictateur pour gagner les patriciens, et pour se faire pardonner sa fortune, il ne pouvoit y réussir. En vain il fit rendre aux exilés revenus ce qu'on put recouvrer de leurs biens, ils étoient plus fâchés de la perte que reconnoissants de la restitution. En vain aussi affectoit-il de partager les dignités, les magistratures entre eux et ses amis, la moindre préférence les choquoit. Ce fut un passe-droit de cette espèce qui donna un chef aux mécontents. Caius Cassius, d'ailleurs zélé républicain, devint ennemi personnel de César, parceque le dictateur avoit fait donner à son préjudice une préture honorable à Brutus; et il eut l'art de rendre son rival

préféré le principal instrument de sa vengeance.

On a vu que César avoit pour Brutus une tendresse de père, et qu'il manifesta publiquement ce sentiment paternel après la bataille de Pharsale. Mais le préteur comptoit parmi ses ancêtres le Junius Brutus qui chassa les Tarquins; il étoit neveu et gendre de Caton d'Utique, trois qualités bien capables de contre-balancer dans son cœur une paternité équivoque. Cassius, qui avoit besoin pour le succès de son projet du crédit de Brutus, et de la considération dont il jouissoit dans le sénat, l'attaqua par l'enthousiasme républicain, qu'il sut, ou réveiller en lui, ou lui inspirer. Le magistrat trouva plus d'une fois sur son tribunal ces mots tracés : « Tu dors, Brutus ! tu « n'es plus le même. » Il sut aussi qu'on avoit écrit au bas de la statue de Brutus, son ancêtre : « Plût au ciel « que tu fusses encore en vie, ou que quelqu'un de tes « descendants te ressemblât ! » Cassius, qui l'étudioit, qui épioit tous ses mouvements, découvrit que ces reproches indirects faisoient impression. Alors il s'ouvrit à lui, représenta si pathétiquement la nécessité de se défaire du tyran, pour détruire la tyrannie, qu'il rendit Brutus aussi ardent que lui-même à chercher des complices. Brutus.

Porcie, sa femme, digne fille de Caton, s'aperçut à l'air rêveur de son mari qu'il étoit occupé de quelque projet important. Elle résolut de savoir d'où provenoit son trouble. « Ne m'avez-vous pas épousée, lui dit-elle « un jour, pour partager votre bonheur et vos dis- « graces? Mais comment puis-je adoucir vos peines et « vos chagrins, si vous ne m'en donnez pas connois- « sance? Craignez-vous mon indiscrétion? Je suis fille « de Caton et femme de Brutus. A ces deux titres je

« pourrois être sûre de garder votre secret. Mais j'ai vou-
« lu m'éprouver moi-même, et j'ai trouvé que je suis en
« état de braver la douleur. » En même temps elle découvrit une blessure profonde qu'elle s'étoit faite à la cuisse, afin d'essayer si elle pourroit dans le besoin opposer un silence opiniâtre aux tortures. Cette fermeté détermina Brutus, qui lui révéla le plan et les moyens de la conspiration.

Il s'y engagea jusqu'à soixante sénateurs. Plusieurs d'entre eux avoient servi sous César dès le commencement des guerres civiles, et lui avoient toujours été très affectionnés. Comme le complot, semblable à un feu qui couve, jetoit en s'étendant quelques étincelles, il en parvint quelques soupçons à César. On voulut les faire tomber sur Marc-Antoine et Dolabella; mais le dictateur répondit: « Je me défie bien moins de ces gens
« gras et bien peignés que de ces hommes maigres et
« pâles comme Cassius et Brutus. » Cependant il méprisa les précautions, « parcequ'il vaut mieux mourir,
« disoit-il, que de vivre dans des craintes perpétuelles. » Par le même principe, il répondit à des amis qui lui demandoient quel genre de mort est le plus digne d'envie: « La plus prompte. » Mais, quelque prompte qu'elle soit, la recevoir d'une main chère ajoute sans doute à son horreur.

César tenoit toujours à son fatal projet de se faire déclarer roi avant de partir pour une guerre importante qu'il méditoit contre les Parthes. Après avoir vengé sur ces peuples la mort de Crassus et des Romains qui avoient péri dans leur pays, il devoit traverser l'Hyrcanie, côtoyer la mer Caspienne jusqu'au mont Caucase, passer en Scythie, se rendre de là en Germanie,

de Germanie dans les Gaules, et enfin revenir en Italie après avoir fait le tour de son empire. Seize légions et dix mille chevaux étoient déja rassemblés pour cette expédition. Mais Cotta, garde des livres sibyllins, déclara que, selon les oracles, elle ne pouvoit réussir que sous un roi. Afin de concilier la délicatesse des Romains avec des motifs religieux, Cotta devoit demander au sénat que César portât le nom de dictateur à Rome, et qu'un décret l'autorisât a ceindre le diadême dans toutes les provinces sujettes à la république. Cette proposition fut fixée aux Ides de Mars.

Mort de César.

Il y eut, dit-on, des présages sinistres qui avertissoient César de se tenir en garde. On vit des figures humaines toutes de feu, combattant dans les airs. Une victime que le dictateur offroit se trouva n'avoir point de cœur. Un vent ouvrit brusquement, pendant la nuit, les portes et les fenêtres de la chambre où César étoit couché avec Calpurnie, sa femme. Elle ne se réveilla pas; mais il lui entendit prononcer des mots mal articulés, entrecoupés de soupirs. Effrayée par des songes inquiétants, elle le conjura de ne point sortir de sa maison pendant ce jour fatal. Spurina, célèbre devin, lui avoit conseillé de se garder de ce jour, où il seroit exposé à quelque grand danger. En allant au sénat pour faire rendre le décret qu'il avoit tant à cœur, César rencontra Spurina, et lui dit en riant : « Eh bien! les « Ides de Mars sont arrivées. — Oui, répondit le « devin, mais elles ne sont point passées. »

D'un autre côté, les conjurés n'étoient pas sans éprouver de vives alarmes. Leur projet se répandoit. Des gens auxquels ils ne l'avoient pas confié leur en parloient. Ils ne voyoient point un homme aborder le

dictateur, ouvrir la bouche, faire un geste, sans pâlir d'effroi. Dans ces dispositions, extrême confiance d'un côté, terreur de l'autre, tous les acteurs de cette scène tragique se réunissent dans la salle du sénat. Les conjurés entourent le dictateur sans affectation. Quelques uns attirent, sous quelque prétexte, hors de la salle, Marc-Antoine et ceux qui auroient pu le défendre. On lui présente des requêtes; d'autres s'abaissent en suppliants, et touchent le bas de sa robe. Un d'eux la relève brusquement autour de son cou, et lui enveloppe la tête. Il se sent frapper, et se débarrasse avec vigueur. « Perfide Casca, que fais-tu » ? s'écrie-t-il; mais, de quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des épées tirées et des poignards prêts à le percer. Les conjurés étoient si pressés autour de lui, et frappoient avec tant d'acharnement, qu'ils se blessèrent les uns les autres. Le malheureux César se débattoit. Mais, remarquant Brutus entre ses meurtriers, il dit d'une voix étouffée, « Et « toi aussi, mon cher Brutus! » Il s'abandonne, tombe et expire au pied d'une statue de Pompée. Marius et Sylla, tyrans cruels, moururent dans leur lit. Pompée et César, qui hors des batailles n'avoient jamais versé le sang qu'à regret, moururent assassinés.

Les sénateurs qui n'étoient point prévenus furent si surpris, qu'aucun d'eux ne sortit de sa place, ni pour le défendre, ni pour aider les conjurés. Quand le dictateur eut rendu les derniers soupirs, Brutus s'avança au milieu de la salle, et voulut rendre aux pères conscrits raison de sa conduite et l'excuser. Personne ne l'écouta. Tous se précipitèrent vers les portes avec tant de confusion, que plusieurs se blessèrent aux poignards des conjurés, et d'autres furent étouffés

dans la foule. En un instant une agitation effrayante trouble la ville. Les artisans ferment leurs ateliers, les marchands leurs boutiques. Le peuple accourt au sénat pour voir le cadavre, et apprendre les circonstances du meurtre. En même temps les conjurés parcouroient les rues d'un air de triomphe, l'épée sanglante à la main, faisant porter par un héraut, au bout d'une lance, une cape, symbole de la liberté. Plusieurs sénateurs qui n'avoient point été dans le secret de la conspiration se joignirent à eux par ostentation. Ils s'arrêtoient dans les places, et haranguoient le peuple qui alloit çà et là, sans but et sans dessein, d'un air triste et effrayé.

Ainsi son silence même parloit assez éloquemment de cet horrible assassinat. D'abord il montra de l'indignation, et les complices jugèrent prudent de s'assurer du Capitole et de s'y renfermer. Ils en descendirent le lendemain, parlèrent, se crurent un moment écoutés favorablement; mais l'air de tristesse qui succéda aux premiers signes d'approbation les fit remonter à leur forteresse. Il y avoit deux consuls, Dolabella et Antoine. Le premier, quoique comblé des bienfaits de César, se déclara pour les conjurés. Il se crut assez sûr du peuple pour lui proposer d'instituer une fête des Ides de Mars, pareille à celle qu'on célébroit tous les ans pour la fondation de Rome. Ce projet déplut, au point qu'il fut obligé de gagner le Capitole. Antoine, l'autre consul, suivit une marche opposée. Il avoit dans le moment couru risque de la vie à cause de son attachement connu pour le dictateur. Brutus l'avoit sauvé. Antoine s'étoit caché; mais aussitôt qu'il connut les dispositions du peuple, il reparut avec les faisceaux,

réunit quelques amis de César, et pour première mesure, ordonna, comme consul, à Lépidus, d'amener une légion qu'il commandoit dans le voisinage, et la fit camper dans le champ de Mars.

L'aurore vit le lendemain les pères conscrits s'assembler. Jamais ils ne s'étoient trouvés dans une conjoncture si délicate. Il s'agissoit de décider si César avoit été un magistrat légitime ou un usurpateur, si ceux qui l'avoient tué méritoient d'être récompensés ou punis. Après des débats tels que pouvoit en enfanter une pareille question, Antoine, près de voir la mémoire du dictateur condamnée, fit au sénat un raisonnement qui changea la disposition des esprits. Cicéron détermina à laisser la question, *si César étoit un tyran ou non*, et à ensevelir tous les ressentiments dans une amnistie générale; mais, contre son avis, on inséra dans le décret qu'il ne seroit rien changé à ce que le dictateur avoit ordonné pendant son administration. L'amnistie opéra une réconciliation apparente. Brutus, Cassius et leurs amis descendirent du Capitole. Les rivaux s'embrassèrent et se traitèrent amicalement entre eux.

Les conjurés gagnèrent à cette espèce d'armistice qu'on ne les appelât plus tyrannicides. Ils furent vus du peuple avec moins d'indignation. Mais Antoine, dont l'intérêt n'étoit pas de les laisser jouir tranquillement d'une faveur même passagère, sut réveiller contre eux la haine et la fureur. Il fit lire publiquement le testament de César. Les graces qu'il distribuoit à ceux qui étoient devenus depuis ses assassins provoquèrent l'indignation. Les legs qu'il faisoit au peuple, en lui rappelant amèrement le souvenir de son

bienfaiteur, excitèrent les plus vifs regrets. On entendit des sanglots, on vit couler des larmes. Brutus calma par un discours adroit l'émotion qui commençoit à soulever les flots de cette mer orageuse; mais Antoine y excita de nouvelles tempêtes. Sur une estrade parut dans la grande place un petit temple de bois doré, semblable à celui de Vénus. En dedans étoit un lit d'ivoire, dont les rideaux de pourpre, relevés en or, laissoient voir le corps de César qu'on avoit embaumé, et à côté, la robe qu'il portoit le jour qu'il fut assassiné.

Toute la ville accourut à ce spectacle. Antoine monta à la tribune aux harangues. Dans l'oraison funébre qu'il prononça, il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire impression sur l'esprit des auditeurs. Des victoires du défunt, il passa aux honneurs que le sénat lui avoit déférés, sur-tout le titre de *Père de la Patrie*. Il vanta ses vertus, son humanité, son courage, son éloquence, sa générosité; rappela au peuple le serment qu'il lui avoit prêté, le serment fait solennellement de le défendre. Par contraste, il déploya la robe ensanglantée, montra la place des blessures, les compta. En même temps parut l'image même de César en cire. On y avoit figuré toutes les plaies, qui paroissoient encore saignantes.

Le peuple, cédant à tant de secousses, ne se contient plus. La place retentit d'imprécations, de menaces et de cris de vengeance. Un des assistants propose de ne plus différer la célébration de ses obsèques. On prend les chaires des magistrats, on en forme un bûcher: quand le petit temple commence à brûler, les vétérans, ses anciens soldats, jettent dans le feu les

récompenses militaires qu'ils en avoient reçues. Plusieurs dames lui font un holocauste de leurs bijoux, des ornements de leurs enfants, et de ce qu'elles ont sur elles de plus précieux. Quoiqu'on eût placé des gardes, la populace saisit des tisons ardents, et se porte en furie aux maisons des conjurés. Mais elle causa peu de dommages, parcequ'ils avoient rassemblé un grand nombre de domestiques et d'amis auxquels il ne fut pas difficile de repousser une multitude qui n'avoit d'autres armes que son affliction et sa rage. Pour se soustraire à un plus grand danger, Brutus et Cassius sortirent de la ville, et il ne fut point sûr qu'on n'y porteroit pas le deuil du dictateur.

Le sénat sut très mauvais gré à Antoine de cette scène tragique, et la regarda comme une espèce de trahison, après la réconciliation qui avoit suivi l'amnistie. Pour apaiser le mécontentement de la compagnie, le consul proposa de rappeler Sextus, ce fils de Pompée que César n'avoit pu atteindre, et fit en même temps punir ceux qui s'étoient le plus distingués dans le désordre. Mais, en regagnant les bonnes graces du sénat, il perdit celles du peuple. Soit feinte, soit réalité, les dangers dont il se dit environné lui servirent de prétexte pour demander la permission d'avoir des gardes. Quand cette permission lui eut été accordée, il choisit six mille légionnaires qui avoient servi avec lui sous César. Rien alors ne put lui résister dans la ville. Il y nomma les magistrats, distribua les commandements des armées et les gouvernements selon les indications qu'il trouva dans les tablettes du dictateur, que son secrétaire lui livra. Il avoit un frère tribun du peuple, et un autre préteur; il s'attacha Lucullus.

déja son ami, en lui procurant la dignité de souverain pontife, vacante par la mort de César, et en marisant au fils du pontife Antonia sa fille; de sorte qu'en peu de temps il se trouva revêtu de l'autorité dont avoit joui le dictateur, et comme lui gouverna sans partage.

Octavien.

Mais il lui survint un rival dans la personne d'Octavien, petit-neveu de Jules César. On avoit donné à ce jeune homme une excellente éducation. Dès l'âge de neuf ans il haranguoit, dit-on, en public, et à dix-sept il fit l'oraison funèbre de sa grand'mère. Il étoit d'une belle figure. Son grand-oncle l'aimoit tendrement. Il l'adopta par son testament. Dans le dessein de lui donner occasion de se distinguer, César devoit le conduire à la guerre contre les Parthes; mais, en attendant le départ, le dictateur ne le tenoit pas oisif auprès de lui; il l'avoit envoyé à Apollonie pour se perfectionner sous Apollodore, fameux rhéteur. Octavien étoit dans cette ville lorsqu'il apprit la mort tragique de son grand-oncle. Les uns lui conseilloient de se cacher, les autres de rester du moins où il étoit; mais sur-tout de ne se pas déclarer son fils adoptif, de peur d'être enveloppé dans sa disgrace. Lui seul, embrassant un avis contraire, part et arrive à Brundusie, où se trouvoit rassemblée la plus grande partie des troupes préparées par le dictateur pour son expédition d'Orient. Aussitôt qu'elles apprirent l'arrivée du neveu de leur général, elles lui offrirent non seulement leurs services, mais encore toutes les provisions de guerre et de bouche rassemblées dans cette ville pour être transportées en Asie. Il y saisit de plus l'argent destiné au paiement des troupes, et le tribut que les provinces situées au-delà de la mer envoyoient à Rome. En traversant la

Campanie il fut joint par les amis de son oncle, ses parents, ses affranchis, et même ses esclaves. Les vétérans auxquels César avoit procuré des terres en Italie vinrent aussi offrir leurs services à ce jeune homme. Quand il ne fut plus qu'à une petite distance de Rome, la plupart des magistrats et des officiers de l'armée sortirent à sa rencontre. Le seul Antoine manqua dans cette occasion aux égards d'usage. Il n'envoya même pas un domestique pour le complimenter. On le fit remarquer à Octavien. Il répondit modestement : « C'est à moi, qui ne suis qu'un jeune homme et un « simple particulier, à aller saluer un homme qui est « mon aîné, et qui occupe le poste le plus important « de la république. »

Octavien n'avoit pas dix-huit ans. On ne peut nier que dans ce début il n'ait été singulièrement protégé de la fortune ; mais on doit avouer aussi qu'il se montra bien digne de ses faveurs dans cette occasion ; et dans le reste de sa vie il seroit difficile de trouver une fausse démarche à lui reprocher. A peine sorti de l'enfance, il conçut le hardi projet de succéder au dictateur, moins dans ses biens que dans sa puissance ; et il marcha imperturbablement à ce but, sans se laisser effrayer ni retarder par les obstacles. Afin de déguiser son dessein, il ne montra jamais pour mobile de ses actions que la vengeance de son père adoptif, et employa constamment pour remplir ses vues ambitieuses l'amour et la protection du peuple.

Avant d'aller trouver Antoine, il fit reconnoître son acte d'adoption devant le préteur, et le fit consacrer par les cérémonies ordinaires. Il se présenta ensuite au consul. Après l'avoir remercié de l'attachement qu'il

avoit témoigné à son père, il le pria de l'aider à le venger, et termina son compliment par proposer à Antoine de le mettre en état d'acquitter les différents legs que le dictateur avoit faits au peuple et aux soldats, et pour cela de lui remettre l'argent qu'il avoit fait transporter dans sa maison, et même de lui en prêter, parceque les richesses que son père lui avoit laissées en mourant ne seroient pas suffisantes. Le consul, qui démêla parfaitement le but de cette harangue, lui répondit que cet argent, bien moins considérable qu'il ne pensoit, appartenoit à la république; qu'il avoit déja été en grande partie distribué aux magistrats; qu'il étoit prêt à lui remettre le reste.

Mais Octavien avoit pris son parti. Convaincu qu'Antoine ne lui refusoit l'argent que pour l'empêcher d'obtenir la faveur du peuple, il mit en vente toutes les maisons et toutes les terres qui avoient appartenu au dictateur, déclarant qu'il ne vouloit de sa succession que ce qui ne pouvoit pas priver tant de familles des libéralités qui leur étoient destinées. Antoine traversa la vente en faisant réclamer ces fonds, les uns par d'anciens possesseurs, auxquels ils avoient été enlevés dans les guerres civiles, les autres comme autrefois confisqués au fisc, et appartenant à la république. Octavien, pour abréger ces longueurs, mit en vente son propre patrimoine, et acquitta sur-le-champ, avec le produit, une partie du legs. Il donna aussi une preuve de fermeté qui lui fit beaucoup d'honneur à l'occasion du privilége accordé par le sénat à César de faire placer aux spectacles une chaire dorée et une couronne d'or pour lui, et de continuer cet honneur même après sa mort, afin d'immortaliser sa mémoire.

Dans les jeux qui furent donnés, Octavien ne manqua pas d'envoyer la chaire et la couronne. L'édile refusa de les faire placer. Octavien s'en plaignit à Antoine. Le consul répondit froidement : « Je consulterai le sénat.— « Et moi, repartit Octavien, pendant que vous consul- « terez, je les ferai placer » : et il le fit.

Cette conduite fit connoître à Antoine qu'il avoit un adversaire plus dangereux que son âge ne devoit le lui faire craindre. Des amis communs les engagèrent à une réconciliation. Le consul y donna d'autant plus volontiers les mains, qu'il avoit besoin du crédit du jeune héritier de César auprès du peuple pour obtenir le gouvernement de la Gaule cisalpine. Ce gouvernement amenoit sa puissance jusqu'aux portes de Rome. C'étoit par-là que le dictateur avoit commencé à envahir l'autorité, et que le consul se proposoit de s'y maintenir. Les deux rivaux, plus réunis par politique que par affection, se brouillèrent de nouveau, se réconcilièrent encore, et enfin en vinrent à une rupture éclatante. Le sénat excitoit sourdement cette mésintelligence, et favorisoit Octavien, qu'il croyoit moins redoutable. Cicéron l'appuyoit de tout son crédit et de toute son éloquence. Octavien, de son côté, sensible en apparence à la préférence que les pères conscrits lui donnoient sur son rival, se montroit disposé à les soutenir de toutes ses forces.

Sans titre, sans diplôme de général, il retenoit des légions sous ses ordres. Le sénat toléroit cet abus, dans l'espérance de l'opposer à Antoine, qui, après son consulat, vouloit se mettre en possession de la Gaule cisalpine. Décimus Brutus, le meurtrier de César, la tenant du dictateur, vouloit la conserver. Il y eut entre

les deux compétiteurs des combats sanglants, dans lesquels les consuls Hirtius et Pansa furent tués. Brutus n'échappa que par le secours d'Octavien. Ces succès donnèrent à Brutus un tel ascendant sur Antoine, qu'il le força de quitter le gouvernement qu'il prétendoit garder, et de repasser les Alpes. Antoine le fit avec une telle précipitation, qu'il fut obligé de laisser ses provisions et ses bagages.

Son armée, retirée dans les gorges des Alpes, y périssoit de faim et de misère. En vain appeloit-il à son secours Lépide, Plancus, Pollion, tous anciens amis de César, armés, et qui combattoient en différents cantons de la république contre les conjurés. Pollion répondit qu'il seroit toujours prêt à l'aider, mais qu'il étoit trop loin. Plancus, en correspondance secrète avec tous les partis, fit une réponse ambiguë. Celle de Lépide fut qu'il ne vouloit point partager l'anathême du sénat qui avoit déclaré Antoine ennemi de la patrie; mais aussi que, quelque ordre qu'il pût en recevoir, jamais il n'agiroit contre son ancien ami. Lépide étoit le plus près. Antoine se tire des rochers des Alpes, et, sans s'annoncer, va avec les débris de son armée camper auprès de celle de Lépide. Il lui rend visite en habit de deuil, avec des cheveux en désordre et une longue barbe. Son extérieur touche les légionnaires, qui sous César avoient souvent été commandés par Antoine, et qui l'estimoient. Il voulut augmenter ce commencement d'émotion par une harangue. Lépide fit sonner des trompettes afin qu'il ne fût pas entendu. Mais cet artifice, loin de nuire à Antoine, ne fit qu'irriter les soldats. D'un commun accord, ils abandonnent Lépide, et se donnent à Antoine; et même dans

le premier transport ils offrirent de tuer leur ancien général. Antoine le sauva et lui conserva un commandement dans son armée. Dans le même temps Octavien revint à lui, décidé à une réunion sincère par les exhortations du consul Pansa, qui, en mourant, lui avoit dévoilé les ruses perfides du sénat, et la résolution prise entre les pères conscrits de perdre les deux rivaux l'un par l'autre.

Ap. D. 2961. Av. J. C. 37.

En effet, la partialité du sénat pour les conjurés étoit marquée. Il les favorisoit dans toutes les occasions. Octavien opposa d'abord à la ruse la ruse, et ensuite la force, quand il se trouva en état de le faire. Il s'étoit emparé de l'esprit de Cicéron en le flattant, et lui faisant croire qu'il ne se conduiroit que par ses conseils. Le vieillard fut parfaitement dupe du jeune homme. Il se prêta au desir que celui-ci montroit d'être consul. Il n'ambitionnoit, disoit-il, cette dignité, qu'à condition d'avoir l'orateur romain pour collègue, et afin d'apprendre à gouverner sous un si grand maître. La vanité de Cicéron ne tint pas contre cet appât. Il eut la foiblesse de présenter ce plan d'administration au sénat, qui s'en moqua; mais il parvint à obtenir pour son protégé une dispense d'âge pour être élu consul quand les circonstances le permettroient. Octavien ne tarda pas à les faire naître. Il présenta comme un droit au consulat le service qu'il venoit de rendre à la république, en secourant Brutus contre Antoine. Sur le refus du sénat, comme son père, il passa le Rubicon, vint à Rome, et eut la satisfaction de se voir précédé des faisceaux consulaires à l'âge de vingt ans.

Second triumvirat.

La prépondérance d'Octavien en Italie força Bru-

tus et Cassius de quitter cette contrée. Ils se retirèrent le premier en Grèce, le second en Asie. Dans ces pays se trouvoient un grand nombre de soldats romains errants depuis la bataille de Pharsale; quelques uns même étoient réunis en corps, que des conjurés fugitifs entretenoient sous les drapeaux. Ces deux principaux chefs les appelèrent auprès d'eux, et en formèrent des armées assez fortes pour assujettir des provinces. Ils trouvèrent des amas d'armes et des magasins de vivres établis par le dictateur pour les expéditions qu'il méditoit. Les questeurs, ouvertement complices, ou partisans secrets des meurtriers de César, versèrent dans leurs caisses militaires les tributs payés à la république. Les conjurés donnèrent connoissance de leurs succès au sénat, dont la plus grande partie les secondoit du moins de ses vœux; mais cette faveur n'empêcha pas Octavien de porter aux conspirateurs un coup décisif. Une preuve du pouvoir dont il jouissoit à Rome est qu'il les fit tous citer en jugement, et condamner à un bannissement perpétuel. Leurs biens furent confisqués. Mais comme Brutus et Cassius étoient à la tête de vingt légions, Octavien jugea qu'il ne seroit pas facile de les détruire sans le secours d'Antoine et de Lépide.

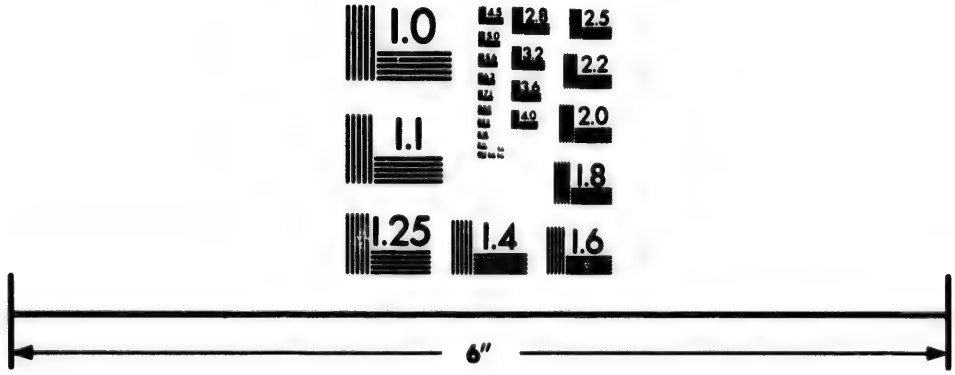
Ces deux chefs en avoient dix-sept sous leur commandement. Le jeune consul, encore réconcilié avec eux, par l'entremise de leurs amis, les engagea à passer les Alpes, et à entrer dans la Gaule cisalpine. A leur approche, le sénat alarmé, ignorant l'intelligence d'Octavien avec eux, lui ordonna de s'opposer à leur entreprise. Il fut ravi de l'occasion qui

s'offroit d'obliger son rival. Avant de sortir de Rome, il chargea Pœdius, son collégue et sa créature, d'insinuer au sénat, comme de son propre mouvement, que ce seroit une chose avantageuse à la république d'annuler le décret qui déclaroit Antoine et Lépide ennemis de la patrie, afin de ne pas réduire au désespoir de pareils citoyens, particulièrement Antoine, qui étoit un grand capitaine. Cette proposition ne fut nullement agréable aux pères conscrits. Cependant, comme ils soupçonnoient qu'elle étoit faite de concert avec Octavien, et qu'ils croyoient qu'il seroit peut-être dangereux de la rejeter, ils lui écrivirent pour avoir son avis. Le consul acquiesça volontiers au desir de son collégue; mais, pour tromper le sénat, il marqua dans sa lettre que son armée l'avoit en quelque façon forcé à ce consentement. Antoine reconnut cet acte de complaisance en sacrifiant à la cause commune Décimus Brutus, cousin du chef de la conspiration, du même nom, qui avoit été son ami. Il s'étoit réfugié chez un seigneur gaulois, auquel il avoit rendu autrefois des services. L'ingrat avertit Antoine; celui-ci écrivit au Gaulois de le faire mourir et de lui envoyer sa tête. On remarqua qu'il la considéra d'un œil inquiet. Ce fut le prélude des proscriptions.

Proscriptions. Cet affreux arrêt de meurtre et de carnage fut débattu, consenti, juré entre Octavien, Antoine et Lépide, avec une cruauté froide et réfléchie, dont on ne peut assez s'étonner. Ils se réunirent dans une petite île formée par une rivière, peu éloignée de Mantoue. Assis sous un pavillon, à la vue de leurs armées, ils y régloient les destinées de l'empire, et

ils prononcèrent irrévocablement sur le sort d'un grand nombre de malheureux, qui avoient le funeste honneur d'être connus d'eux. Quant à l'empire, ils décidèrent que l'autorité suprême seroit partagée entre eux trois; qu'ils le gouverneroient pendant cinq ans sous le nom de triumvirs, et en qualité de réformateurs de la république; qu[illegible] auroit les Gaules transalpine et cisalpine, [illegible] leux Espagnes, Octavien l'Afrique, la Sicile [illegible] rdaigne; que l'Italie resteroit quelque temps en commun, ainsi que les provinces orientales qui étoient au pouvoir de Brutus et de Cassius; qu'Antoine et Octavien réuniroient sur-le-champ leurs forces, et feroient la guerre à Brutus et à Cassius; et que Lépide resteroit à Rome, pour y maintenir l'autorité du triumvirat. Après ces préliminaires, ils avisèrent aux moyens de soutenir cette guerre; il leur fallut augmenter le nombre de leurs troupes, de leurs richesses, et sur-tout accroître la terreur. Ils se proposèrent de s'attacher les troupes par un excédant de paye actuelle; la promesse d'une somme qui devoit enrichir proportionnellement chaque soldat et officier, à la fin de la guerre; de plus, l'engagement solennel de leur donner des établissements dans dix-huit des meilleures villes d'Italie, qui seroient abandonnées aux soldats, avec les maisons et les terres qui en dépendoient, et dont on chasseroit les possesseurs. Plusieurs de ces malheureuses villes furent même indiquées et vouées d'avance à la violence et à l'invasion. Quant à l'argent, si le trésor public ne fournissoit pas assez, on devoit le trouver dans la bourse de tous les riches qu'on massacreroit; et enfin la

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

terreur que répandroient ces assassinats, commis soudainement, sans égard de parenté, d'amitié, d'innocence, empêcheroit la réunion de ceux qui pourroient y mettre obstacle, et assureroit le succès des proscriptions : d'ailleurs, récompenses pour ceux, esclaves, fils, épouses, qui apporteroient la tête d'un proscrit; et punition, qui ne seroit jamais moindre que la mort, pour ceux qui en sauveroient quelqu'un.

Avec la même tranquillité barbare, les triumvirs s'abandonnèrent réciproquement amis, parents et ennemis. Octavien vouloit sauver Cicéron, auquel il avoit des obligations essentielles; mais Antoine, déchiré par les philippiques de l'orateur, en exigea le sacrifice. Il fut accordé, à condition qu'Antoine abandonneroit Lucius César, son oncle maternel, à Octavien, et tous deux achetèrent de Lépide la mort d'Emilius Paulus, son frère, en lui cédant des victimes qui leur étoient plus ou moins chères. Une foule de proscrits grossirent sans beaucoup de discussion leur liste infernale. Les monstres s'embrassèrent ensuite, et allèrent porter à leurs armées ce qu'ils vouloient communiquer de leurs dispositions, c'est-à-dire le traitement avantageux qu'ils avoient arrêté pour les soldats. Le reste fut absolument ignoré, parceque dans leurs débats les plus animés, qui durèrent trois jours, ils avoient conservé assez de sang-froid pour parler si bas, que personne des escortes qui les environnoient à peu de distance ne les entendit.

Mais leurs résolutions furent bientôt connues par les faits. Dès le soir du troisième jour ils envoyèrent à Rome leur sanguinaire décret. Quels forfaits les

ambitieux ne songent-ils point à excuser! Ces sanguinaires triumvirs prétendirent se justifier: ils dirent que si la clémence de César ne l'avoit pas porté à épargner des perfides, il n'auroit pas été victime de leur trahison, et qu'eux-mêmes ne se trouveroient pas contraints d'en agir d'une manière qu'ils appeloient *désagréable* envers leurs ennemis. Suivoient l'apologie de leurs sévères dispositions fondées sur la crainte que trop d'indulgence ne replongeât la ville dans de nouveaux troubles, et enfin une espèce de protocole et de tarif d'assassinats. Ils l'envoyèrent par quelques cohortes de leurs satellites les plus affidés, qui, en arrivant, commencèrent par tuer quatre proscrits dans les rues, et se répandirent en même temps dans les maisons et dans les temples, d'où partirent des cris d'horreur. En un instant la ville fut remplie de confusion. Comme la liste des proscrits n'étoit pas encore rendue publique, chacun craignoit de s'y trouver; ce qui produisit une consternation générale. Il y en eut qui, par désespoir, voulurent envelopper toute la ville dans leur malheur. Dans ce dessein, ils mirent le feu à différents quartiers. L'obscurité de la nuit, les flammes qui commençoient à s'élever en plusieurs endroits, les gémissements des mourants, ajoutoient à l'horreur.

Le consul Pœdius couroit de tous côtés, tâcheit de rassurer en disant que la quantité des proscrits n'étoit pas si considérable. En effet, la liste qui parut avec le jour n'en portoit le nombre qu'à dix-sept. Les esprits se remirent donc un peu. Ils trouvèrent ensuite un objet de distraction dans l'entrée

des triumvirs, qui se fit à trois jours différents, entourés chacun d'une garde formidable, pendant que leurs armées environnoient la ville. Le premier soin des triumvirs fut de faire confirmer, par un décret du peuple, l'autorité qu'ils s'étoient donnée. La nuit suivante, ils ajoutèrent cent trente personnes à leur première liste de proscrits; peu de jours après, cent cinquante; et enfin la fatale liste se trouva monter à plus de trois cents sénateurs, et deux mille chevaliers.

Qu'on se représente, s'il est possible, l'état de cette malheureuse ville. Tout citoyen riche ou soupçonné par les triumvirs de désapprouver leur tyrannie étoit condamné à mort sans miséricorde. Comme c'étoit un crime capital de dérober quelqu'un à leur fureur en lui accordant une retraite, et que la trahison, la dénonciation et le meurtre, étoient des vertus libéralement récompensées, plusieurs citoyens furent indiqués ou massacrés par leurs esclaves ou leurs affranchis, d'autres le furent par leurs hôtes ou leurs parents. Il y en eut un grand nombre qui allèrent s'ensevelir dans des forêts et autres lieux inhabités, où ils périrent de misère avec leurs enfants. On ne voyoit par-tout que sang et que carnage. Les rues étoient couvertes de cadavres, les têtes des plus illustres sénateurs étoient exposées sur la tribune aux harangues, et leurs corps laissés sans sépulture pour servir de pâture aux chiens et aux oiseaux carnassiers. Plusieurs non inscrits sur la liste des triumvirs périrent victimes de l'avarice, de la haine ou de la méprise. D'autres

éprouvèrent le même sort pour avoir caché leurs parents et leurs amis.

Le tableau des proscriptions est varié par des traits de courage, de grandeur d'ame, de fidélité, de piété filiale, d'amour paternel et conjugal, et même par des événements bizarres qui ne sont pas indignes du pinceau de l'histoire. Appius, sénateur, comme un autre Enée, porta son père, qui avoit déja atteint un âge avancé, sur ses épaules jusqu'au bord de la mer, et se sauva avec lui en Sicile. Son action généreuse fut tellement admirée par le peuple, qu'après les proscriptions il fut nommé édile tout d'une voix; et comme Appius, ruiné par la confiscation, manquoit d'argent pour fournir à la dépense des spectacles que ces magistrats avoient coutume de donner en entrant en charge, les artisans se firent un honneur de travailler gratuitement aux préparatifs. Le peuple se cotisa pour trouver les sommes nécessaires, et lui rendit douze fois la valeur de ses biens. Géta publia que son père s'étoit tué lui-même, et, pour accréditer ce bruit, il employa tout son bien aux obséques. Des esclaves moururent au milieu des tourments, plutôt que de découvrir les lieux où leurs maîtres s'étoient réfugiés. La femme de Ligarius, n'ayant pu sauver son mari décelé par un esclave, alla demander aux triumvirs la mort qu'elle méritoit pour l'avoir caché. N'ayant pu l'obtenir, elle se laissa mourir de faim. L'épouse d'Acilius racheta son mari en abandonnant tous ses bijoux à ses esclaves. Celle du sénateur Caponius se détermina,

après bien des sollicitations, à un sacrifice plus pénible à l'égard de l'infame Antoine.

Julie, mère d'Octavien, retira dans son appartement Lucius César, son frère. Quand les assassins vinrent, elle se mit sur la porte et leur dit : « Vous « ne tuerez Lucius qu'après avoir commencé par « moi, moi qui ai donné la vie à votre général. » Ils s'arrêtèrent et lui laissèrent le temps d'aller parler à Antoine. Il étoit sur son tribunal, recevant les têtes des proscrits, et payant aux meurtriers les récompenses promises ; elle lui dit : « J'ai reçu mon « frère dans ma maison, et je suis résolue de l'y « défendre jusqu'à ce que vous ordonniez de nous « faire mourir tous deux. » Il répondit tranquillement : « Votre conduite est celle d'une bonne sœur « et d'une mauvaise mère » ; et il lui permit de mettre son frère en sûreté. Plusieurs proscrits illustres échappèrent, parceque Sextus Pompée qui étoit en Sicile, instruit à temps, eut soin de faire croiser sur les côtes d'Italie un grand nombre de barques pour recevoir les fugitifs. Quelques uns trouvèrent moyen d'arriver jusqu'en Macédoine, auprès de Brutus. Les esclaves d'Appius et de Meneius se laissèrent tuer sous les habits de leurs maîtres, pendant que ceux-ci fuyoient déguisés en esclaves. Restio dut son salut à un esclave qu'il avoit, dans un transport de colère, fait marquer au front d'un fer chaud : mais il avoit depuis tâché de faire oublier sa rigueur par toute sorte de bontés. L'esclave, moins sensible à l'injure, que reconnoissant des bienfaits, conduisit et nourrit son maître dans une caverne. Voyant approcher de sa retraite des soldats qui

pouvoient le découvrir, il fondit brusquement sur un pauvre paysan, le tua, et en présenta la tête au chef du détachement, en lui disant : « Me voilà « vengé de la marque que mon maître a imprimée « sur mon front. »

Ventidius trompa les assassins, en feignant d'en être un lui-même, faisant l'empressé, et cherchant par-tout avec quelques amis, comme pour découvrir des proscrits. Un autre sénateur, las de se tenir toujours caché çà et là, et d'être dans des alarmes continuelles, revint à Rome, ouvrit une petite école dans un endroit écarté, et continua cette profession jusqu'à la fin des proscriptions, sans être découvert. Mais, plus hardi et plus industrieux que tous ceux-là, Pomponius prit l'habillement d'un préteur, et partit de grand matin avec ses esclaves déguisés en licteurs. Il voyagea aux dépens du public, annonçant par-tout qu'il étoit envoyé par les triumvirs pour négocier un traité avec le jeune Pompée. Il fut très bien reçu dans toutes les villes. Plusieurs bandes de soldats et d'assassins le rencontrèrent; mais aucun d'eux ne pensa à arrêter, ni même à examiner l'ambassadeur des triumvirs, de sorte qu'il gagna la Sicile sans être reconnu. On en compte un petit nombre qui, avec le secours de leurs amis et de leurs esclaves, tuèrent des soldats envoyés pour les massacrer, et se sauvèrent l'épée à la main.

Cicéron et Quintus, son frère, étoient poursuivis avec acharnement. Celui-ci se tint caché dans sa maison; les satellites envoyés pour le tuer en étoient sûrs, mais ils ignoroient l'endroit. Après l'avoir inutilement cherché, ils se saisirent de son fils, et

le mirent à la torture, pour tirer de lui le secret de l'asile de son père. La tendresse filiale du jeune Romain fut plus forte que les tourments. Cependant, comme la douleur lui arrachoit de temps en temps des gémissements, Quintus, qui n'étoit pas éloigné, ne put les entendre sans une émotion plus cruelle que la mort même. Il ne tint pas contre l'idée de son fils mourant dans les douleurs pour lui sauver la vie. Il vint se présenter lui-même aux bourreaux, les priant de le faire mourir et d'épargner son fils. Les barbares tuèrent l'un et l'autre : le père, parcequ'il étoit proscrit ; le fils, parcequ'il avoit voulu sauver son père. Pendant ce temps, d'autres égorgeurs poursuivoient Cicéron. Ils l'atteignirent comme il étoit près de s'embarquer, lui coupèrent la tête et une main, et les apportèrent à Antoine, comme un présent très agréable. Le triumvir l'envoya à Fulvie, sa femme. Comme les guerres civiles effacent, même dans le sexe, tout sentiment d'humanité, Fulvie contempla avec plaisir ce hideux objet; tira la langue d'entre les lèvres, et perça, avec son aiguille de tête, cette langue qui avoit prononcé les terribles philippiques contre son mari. Cicéron porta la peine de son indécision entre les partis. Il prit celui d'Octavien, mais ne s'y montra pas assez attaché pour en être défendu et soustrait à la proscription. Le triumvir conserva une sorte de respect pour la mémoire de cet orateur. Trouvant un jour un de ses ouvrages entre les mains d'un de ses neveux qui vouloit le cacher à la vue de son oncle, de peur de lui déplaire, Octavien le prit, en lut debout une grande partie avec attention, et le ren-

dant à son neveu, il lui dit : « C'étoit un savant « homme, mon fils, et qui aimoit bien son pays. »

Comme si le sang de ce grand homme eût été une expiation générale, en voyant sa tête Antoine s'écria : « Voici le terme des proscriptions. Vivez, « Romains, vous n'avez plus rien à craindre », et les proscriptions cessèrent; mais la fin des cruautés ne fut pas la fin des vexations. Non contents des confiscations faites sur les biens des proscrits, la nécessité d'amasser les sommes indispensables pour faire la guerre à Brutus, détermina les triumvirs à attaquer tous les riches indistinctement. Ils accablèrent aussi le peuple de taxes, déguisées sous les dénominations de dons gratuits et d'emprunts, s'emparèrent de tout l'or et de tout l'argent en espèces qu'ils purent trouver, enlevèrent les ornements précieux des temples, et les richesses que les étrangers et les citoyens avoient déposées entre les mains des vestales; mais ces rapines et ces horribles brigandages ne paroissant pas suffire aux dépenses présumées de la guerre, ils dressèrent une liste de quatorze cents des plus riches dames de Rome, mères, sœurs, filles ou parentes des proscrits ou des suspects, et les taxèrent d'une manière excessive.

En vain ces dames eurent recours aux parentes des triumvirs pour faire modérer cette taxe. Celles-ci furent sourdes aux instances de leurs compagnes, ou ne trouvèrent que des hommes sourds à leurs remontrances. Les premières prirent alors le parti d'aller toutes en corps plaider leur cause devant les magistrats pendant qu'ils seroient sur leur tri-

bunal dans la place. Elles se présentent, se font jour à travers la foule et les satellites qui entouroient les tyrans, et demandent audience. Les triumvirs étonnés et alarmés ordonnent à leurs gardes de disperser ces femmes. Le peuple murmure, et force de les entendre. Hortensia, fille du célèbre orateur Hortensius, porte la parole et dit : « Les femmes « infortunées qui viennent implorer votre justice et « votre bonté n'auroient jamais osé paroître en ce lieu, « si elles n'avoient épuisé auparavant tous les moyens « que leur modestie naturelle leur permettoit d'em- « ployer. Quoique cette démarche puisse sembler « contraire aux lois de la retenue prescrite à notre « sexe, la mort de nos pères, de nos enfants, de « nos frères, de nos époux suffiroit pour nous jus- « tifier, sur-tout puisqu'elle sert de prétexte aux « malheurs dont nous sommes menacées. Vous pré- « tendez qu'ils vous avoient offensés ; mais quel mal « vous ont fait les femmes pour les réduire à un « état de pauvreté ? Pourquoi ne pas les proscrire « comme les hommes, si elles sont aussi coupables « qu'eux ? Vous avons-nous déclarés ennemis de la « patrie ? Avons-nous suborné vos soldats, levé des « troupes contre vous, ou empêché que vous ne « parvinssiez aux premiers honneurs de la républi- « que ? Ce n'est pas notre ambition qui nous attire « le malheur dont nous nous plaignons. L'empire, « les dignités et les honneurs ne sont point pour « nous. De quel droit nous obligeroit-on de fournir « aux dépenses d'une guerre qui ne nous intéresse « en aucune sorte ? Si dans la guerre punique nos « mères ont assisté la république réduite alors à de

« grandes extrémités, elles ne furent point contrain-
« tes à exposer en vente leurs biens, leurs meubles,
« ni leurs maisons. Quelques bagues et quelques
« joyaux suffirent, et ce fut de leur propre mouve-
« ment, et sans y être forcées, qu'elles s'en dessai-
« sirent. Quel danger menace aujourd'hui la ville?
« Si les Gaulois ou les Parthes campoient sur les bords
« du Tibre, vous ne nous trouveriez pas moins zélées
« que nos mères à contribuer à la défense de notre
« commune patrie ; mais nous ne pouvons, ni ne
« voulons prendre part aux guerres civiles. »

Hortensia fit une comparaison des égards de Marius et de Sylla pour les dames romaines avec la conduite des triumvirs : comparaison dans laquelle la préférence étoit pour les anciens tyrans contre les nouveaux. Ce parallèle les irrita ; ils ordonnèrent à leurs licteurs d'écarter ces incommodes suppliantes : mais le peuple murmura encore plus haut de cette violence. Pour l'apaiser, ils réduisirent à quatre cents le nombre de celles qui étoient taxées ; et, pour retrouver ce qu'ils perdoient, ils imposèrent les privilégiés, dont ils avoient respecté jusqu'alors la prérogative, entre autres les prêtres, qu'ils obligèrent de payer sur-le-champ la quinzième partie de leurs biens-fonds, et une année entière de leurs revenus.

Ils ne ménagèrent pas plus les droits sacrés du peuple que les propriétés. Sans daigner consulter ni lui ni le sénat, ils nommèrent de leur propre autorité les consuls pour l'année suivante, et des préteurs et des édiles pour plusieurs années. Tout étant réglé dans la ville, Lépide y resta afin de

maintenir l'ordre établi ; Octavien et Antoine se partagèrent l'argent et les troupes, et s'embarquèrent chacun de leur côté pour les provinces d'outremer, où Cassius, Brutus, Sextus Pompée, et les autres chefs des conjurés soutenoient la guerre. Les deux premiers s'étoient enfuis de Rome sans trésors, sans armes, sans vaisseaux, sans soldats, sans connoître aucune ville sur laquelle ils pussent compter, et cependant ils se trouvoient à la tête de vingt légions, et maîtres de plusieurs grandes provinces.

Mort de Brutus et de Cassius.

Ce changement avantageux étoit dû à la haute estime qu'on avoit pour la probité de Brutus, et pour la capacité de Cassius. Les Athéniens leur érigèrent des statues en face de celles d'Hermodius et d'Aristogiton, meurtriers de leurs premiers tyrans. Brutus se montra toujours doux et humain. Il respectoit le sang romain jusque dans ses ennemis. Il ne se permit qu'une seule représaille, en la personne de Caius Antonius. Encore croit-on qu'il ne consentit qu'on le tuât que parce qu'étant prisonnier il travailloit à corrompre ses gardes, et à soulever les légions. Cassius donna aussi un exemple de bonté en remettant aux habitants de Tarse une partie d'une forte somme à laquelle ils avoient été imposés pour avoir penché en faveur des triumvirs. Ces malheureux vendirent, afin de s'acquitter, les terres du public, les leurs propres, les ornements des temples ; ce produit ne suffisant pas à la taxe, ils vendirent encore leurs enfants de l'un et l'autre sexe, leurs femmes, leurs vieillards. Ils commençoient à vendre leurs jeunes citoyens en état de porter les armes, lorsque Cassius, instruit de cette extrémité, sachant de plus que plusieurs des Tarsiens et Tarsien-

nes vendus s'étoient tués, préférant la mort à l'esclavage, les dispensa de payer le reste. Il montra moins de désintéressement aux Rhodiens. Après avoir battu leurs flottes, et pris leur ville, il fit amener en sa présence dans la place publique cinquante citoyens les plus déclarés contre sa cause, et prononça contre eux une sentence de mort qui fut exécutée sur-le-champ. A ce terrible arrêt succéda l'ordre d'apporter tout l'or et l'argent, sous peine de mort. Dans les temps de faction on ne connoît pas d'autre peine; on ne connoît pas non plus d'autres objets dignes de récompense que la délation et la trahison. Les habitants de Xanthe éprouvèrent un sort encore plus funeste, soit que les conjurés aient puni en eux l'amour de la liberté, l'attachement aux triumvirs, ou la neutralité. Dans les guerres civiles, quiconque n'est pas ami est regardé comme ennemi.

Après plusieurs exploits, Brutus et Cassius se retirèrent en Macédoine, afin d'opposer la masse de toutes leurs forces à celles qu'Octavien et Antoine amenoient contre eux. Ils eurent en se revoyant une explication fort animée sur des choses restées secrètes; mais elle finit comme doivent se terminer les querelles entre amis. Ils fondirent en larmes, et se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils avoient moins à craindre la dissention entre eux qu'entre ceux qui les accompagnoient, tous égaux, souvent obstinés dans leurs sentiments, et préférant l'intérêt de leur orgueil et de leur passion à la cause commune. Tous cependant s'accordèrent à aller au-devant des triumvirs, et à les combattre en Europe, plutôt que de les laisser pénétrer en Asie.

Brutus et Cassius se procurèrent par de savantes manœuvres une position avantageuse sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, près d'une ville nommée Philippes. Ils avoient devant eux une belle plaine, à leur gauche le fleuve Strymon et des marais; à leur droite des montagnes coupées par des défilés dont ils étoient les maîtres, et derrière eux la mer par laquelle ils pouvoient recevoir toutes leurs provisions. Cette position leur permettoit d'attendre dans un camp presque inattaquable que l'armée des triumvirs se fondît d'elle-même dans un pays ruiné, où les vivres ne tardèrent pas à lui manquer. Mais l'impatience des officiers et des soldats déconcerta les sages mesures des chefs. La bataille fut décidée. Quoique recommencée à plusieurs reprises et à plusieurs jours différents, elle peut être regardée comme une seule et même bataille. Outre cette continuité d'actions, elle eut encore ceci de remarquable, que les deux armées, partiellement victorieuses et vaincues, prirent réciproquement le camp l'une de l'autre, et que les deux généraux républicains périrent hors du combat d'une mort violente et volontaire.

Ils avoient juré solennellement, avant de livrer bataille, de ne point survivre à leur défaite. Avant d'en venir à cette extrémité, ils avoient sondé réciproquement leurs dispositions. Brutus, interrogé par Cassius sur ce qu'il se proposoit en cas de défaite, lui répondit: « J'ai blâmé Caton de s'être donné la mort; je trouvois « qu'il n'étoit pas permis à un homme d'abandonner le « poste que la Providence lui avoit assigné, et qu'il de- « voit supporter avec courage les maux qu'il plaisoit « aux dieux de lui envoyer; mais ma situation présente

« m'a fait changer de sentiment; de sorte que si nous « perdons la bataille, je ne veux plus m'embarrasser « de nouveaux motifs de guerre, et je suis résolu de « me délivrer des misères du monde. » Brutus se condamnoit lui-même, car que faisoit-il autre chose que d'abandonner le poste que la Providence lui avoit assigné, faute de pouvoir supporter avec courage les maux qu'il plaisoit aux dieux de lui envoyer? Cassius lui répondit en l'embrassant tendrement: « Avec ces « nobles sentiments, marchons hardiment à l'ennemi; « car, ou nous vaincrons, ou nous ne craindrons plus « les vainqueurs. »

L'imagination de Brutus avoit été frappée et effrayée quelque temps auparavant de la vision d'un spectre qu'elle créa sans doute. Au milieu d'une nuit tranquille, pendant que tout dormoit autour de lui dans son camp, et que lui seul veilloit selon sa coutume, occupé à écrire des lettres, ou à tracer son plan de campagne, dans lequel se trouvoit sans doute la position avantageuse de Philippes, son pavillon s'ouvre; une figure monstrueuse se présente et le regarde en silence. Brutus la considère et lui dit: «Homme ou dieu! qui es-tu, et qui t'amène « ici?» Le spectre répondit: « Je suis ton mauvais génie; « tu me reverras près de la ville de Philippes. — Eh « bien! je t'y reverrai, repartit Brutus sans s'émou- « voir. » Sans s'émouvoir, disent les historiens; mais cette vision, fille de l'imagination, laissa de profondes traces dans l'esprit de celui qui en avoit été frappé. Le même fantôme se présenta à Brutus dans le camp de Philippes, lorsqu'il étoit fort occupé, comme la première fois, de l'importance des circonstances. La

nuit même qui précéda la bataille, le spectre parut, ne dit mot, disparut, et donna sans doute lieu à des réflexions peu rassurantes.

Du côté des triumvirs, tout le fardeau de l'action tomba sur Marc-Antoine. Octavien se retira dans sa tente, sous prétexte qu'il étoit encore affoibli des suites d'une maladie. Les deux armées étoient égales en nombre, en courage, en discipline : officiers braves et expérimentés, Romains contre Romains, légions contre légions. Celles de Brutus chargèrent les premières, enfoncèrent l'aile opposée, et la poursuivirent jusque dans le camp, qu'elles pillèrent. Par ce mouvement, elles découvrirent le corps de Cassius, qu'Antoine prit en flanc et repoussa aussi jusque dans son camp, dont il s'empara. Brutus, chargé des dépouilles de la division du camp d'Octavien, qui ne parut pas, revint au secours de Cassius. Celui-ci s'étoit retiré sur une hauteur, ignorant le succès de Brutus. Voyant un corps de troupes qui s'étendoit dans la plaine, sans pouvoir discerner si elles étoient amies ou ennemies, il envoie Titinius, un de ses plus fidèles amis, à la découverte. L'escadron de Titinius et les premiers cavaliers de Brutus, se reconnoissent, mettent pied à terre et s'embrassent. Cassius, voyant mal de loin, s'imagine au contraire que ses cavaliers arrêtoient Titinius. « Hélas! « s'écrie-t-il, pour conserver les restes d'une misérable « vie, j'ai exposé le meilleur de mes amis à être pris « sous mes yeux. » Dans cette funeste prévention, il se retire à l'écart et se tue avec le même poignard, dit-on, dont il s'étoit servi pour tuer César.

Comme il expiroit, Brutus arrive. Il arrose son corps d'un torrent de larmes, en s'écriant : « Voilà le dernier

« des Romains. » Titinius se reproche d'être resté quelques moments de trop avec la troupe qu'il alloit découvrir. « C'est mon retardement, dit-il, qui est cause « de sa mort » ; et il se tue sur le corps de son ami. Antoine, ne se trouvant pas en état de garder la conquête du camp de Brutus, l'abandonne. Brutus avoit déja quitté celui d'Octavien. Ainsi chacune des armées rentra dans ses retranchements. Confirmé par son malheur dans la résolution prise d'abord de laisser fondre l'armée des triumvirs dans leur camp, Brutus ne vouloit pas recommencer la bataille; mais il y fut encore contraint par ses soldats, qui poussèrent leurs instances jusqu'à la mutinerie. Brutus enfonça l'aile qui lui étoit opposée, commandée par Octavien. Les légions commandées par les officiers de Cassius lâchèrent le pied devant celles d'Antoine. Sans s'arrêter à les poursuivre, il retourna brusquement sur l'arrière-garde de Brutus, qu'il mit en désordre.

A la joie de la victoire il crut un moment joindre le triomphe d'avoir Brutus entre ses mains. Un corps de cavalerie thrace lui amena un prisonnier qui se disoit Brutus. Antoine avance et reconnoît Lucilius, lieutenant du général. Il s'étoit livré pour amuser ces étrangers, auxquels Brutus étoit inconnu, pendant que le vrai Brutus se sauvoit. Il dit à Antoine : « Soyez assuré « qu'aucun ennemi n'a et n'aura jamais Marcus Brutus « en vie. Dieux immortels ! empêchez que la fortune ne « triomphe jamais à ce point de la vertu. Je me suis « rendu pour le sauver, et me voilà prêt à éprouver « tous les tourments que vous jugerez à propos de me « faire souffrir, sans vous demander grace ni l'atten- « dre. » Antoine, touché de la fidélité de Lucilius, dit

aux Thraces : « Mes amis, je vois que vous êtes irrités « d'avoir été trompés par Lucilius ; mais comptez que « vous avez fait une prise plus précieuse que celle que « vous souhaitiez de faire. Vous cherchiez un ennemi, « et c'est un ami que vous m'amenez. » En achevant ces mots, il embrassa Lucilius, et le recommanda aux soins d'un ami commun.

Brutus, profitant du service que Lucilius lui avoit rendu, arriva au commencement de la nuit dans un vallon, au pied d'un rocher escarpé, accompagné d'un petit nombre d'officiers. Livré un moment à ses réflexions, il se rappelle avec amertume les amis qu'il a perdus ; nomme les uns avec estime, les autres avec attendrissement, et prononce à haute voix un vers d'Euripide, dont le sens est : « Punissez, grand Jupiter, « l'auteur de tant de maux ! » Un de ses compagnons d'infortune, craignant que le retard ne devînt funeste, lui dit : « Ne nous arrêtons pas plus long-temps, fuyons. « — Sans doute, reprit Brutus, prenons la fuite ; mais « que ce soit avec nos mains, et non avec nos pieds. Il « m'est bien doux, ajouta-t-il, de voir qu'aucun de mes « amis ne m'a manqué ! Je ne plains que ma patrie ; je « m'estime bien plus heureux que ceux qui ont remporté la victoire. Je conserverai chez la postérité la « gloire qui est la récompense de la vertu, et que la tyrannie et l'injustice ne sauroient mériter. » En finissant, il pria Strabon, Epirote, son fidèle ami, de le débarrasser de la vie. Celui-ci, ne pouvant gagner sur lui de souiller sa main du sang de son ami, se couvrit les yeux de son bras gauche, et de la droite présenta son épée à Brutus. Brutus se jeta dessus avec violence, en fut percé de part en part, et expira.

Antoine se rendit à l'endroit où étoit le corps de Brutus; il lui donna des larmes, le couvrit d'un manteau de pourpre, et ordonna qu'on lui fît de magnifiques funérailles. Octavien, au contraire, montra une joie d'autant plus indécente qu'il n'avoit eu aucune part à la victoire : il fit séparer la tête du corps et l'envoya à Rome. Une tempête accueillit le vaisseau, et elle fut jetée dans la mer. On a loué la sagesse de Brutus, la régularité de ses mœurs, son amour pour la justice, qui ne lui permettoit pas de souffrir de désordres et de déprédations, même de la part de ceux dont il avoit besoin. A l'occasion de la mort de César, on a mis cette différence entre lui et Cassius, que Brutus haïssoit la tyrannie, et Cassius le tyran. Enfin on a fait l'éloge de la douceur et de l'humanité de Brutus; cependant on doit lui reprocher d'avoir ordonné, après la première bataille de Philippes, le massacre d'un grand nombre de prisonniers dont la garde occupoit beaucoup de soldats qui lui étoient nécessaires pour le combat. Aucune nécessité ne peut autoriser une pareille atrocité.

Après la victoire, Antoine fit égorger, sur le tombeau de son frère Caius Antonius, l'orateur Hortensius, qui avoit contribué à sa mort, et Varron, sénateur illustre, ennemi personnel du triumvir, et censeur sévère de sa vie infame. Varron la lui reprocha jusqu'à la mort, et lui prédit, sous le fer du bourreau, que sa vie scandaleuse le conduiroit un jour à une fin tragique. Beaucoup d'illustres patriciens, pris dans la bataille, se donnèrent la mort, plutôt que de s'exposer à la commisération insultante des vainqueurs ou à leur cruauté. La réputation d'Octavien à cet égard étoit si bien établie, qu'aucun prisonnier ne vouloit lui être conduit : tous

préféroient d'être présentés à Antoine. Octavien répondit à un malheureux qui, fidèle à ses opinions religieuses, demandoit pour seule grace les honneurs de la sépulture: « Les corbeaux en décideront. » Un père le suppliant de pardonner à son fils, et le fils à son père, il leur proposa de combattre l'un contre l'autre, promettant la vie à celui qui ne seroit pas tué, et assista à ce spectacle. Il vit tranquillement le fils enfoncer le fer dans le sein de son père, et l'en retirer pour s'en percer lui-même. On doit mettre au nombre des morts funestes celle de Porcie, femme de Brutus, qui, privée d'instruments meurtriers qu'on avoit éloignés d'elle, avala des charbons ardents et s'étouffa.

Des débris des troupes vaincues les triumvirs recueillirent quatorze mille soldats, qu'ils joignirent à leurs armées. Ils distribuèrent à leurs légions tout l'argent qu'ils purent ramasser, et leur en promirent beaucoup davantage. En exécution d'une autre promesse plus ancienne, ils licencièrent les vétérans; mais un grand nombre s'attacha à eux comme volontaires. Ils se partagèrent ensuite les opérations qui restoient encore à faire pour établir solidement leur empire. Octavien fut chargé de faire la guerre à Sextus Pompée, ainsi qu'à ses partisans, et de mettre les vétérans en possession des terres qui leur avoient été promises en Italie. Antoine partit pour l'Asie à la poursuite de plusieurs Romains qui s'y étoient réfugiés, et qui menaçoient de perpétuer ce qu'on commençoit à appeler révolte.

Il passa par la Gréce, où il se plut à donner une bonne idée de son goût pour les sciences et les arts, en récompensant ceux qui les cultivoient. Il en reçut en re-

tour des applaudissements très flatteurs. Le génie des Grecs, fertile en inventions, s'épuisoit à varier les réceptions agréables qu'ils lui faisoient. A Ephèse, les femmes vinrent au-devant de lui revêtues des habits qu'elles avoient coutume de porter aux fêtes de Bacchus, et les hommes déguisés en femmes et en satyres. La marche se faisoit au son des instruments; le cortége s'arrêtoit de temps en temps, et alors on chantoit des vers à sa louange, dans lesquels les titres de *Bacchus le gracieux et l'aimable* ne lui étoient pas épargnés. Ils lui convenoient assez, parcequ'il aimoit la bonne chère et qu'il étoit bon convive. Les rois et les princes d'Asie, soumis à l'autorité de la république, vinrent lui rendre hommage. Plusieurs d'entre eux amenoient leurs femmes et leurs filles pour capter sa bienveillance. Les reines se disputoient l'honneur de lui faire de magnifiques présents, et de se surpasser l'une l'autre par l'étalage de leurs charmes. Comment un homme, né simple citoyen de Rome, n'auroit-il pas été enivré de pareilles flatteries? Aussi se conduisit-il en homme qui ne connoît ni frein, ni bornes. Il prenoit arbitrairement à l'un pour donner à l'autre; aux riches, pour récompenser ses comédiens et ses bouffons; à une ville opulente ou à une province, pour en reverser les trésors dans celles qu'il avoit ruinées. Les taxes qu'il mit sur les états d'Asie étoient énormes, et ne suffisoient pas encore à son luxe. Si Antoine ne s'étoit pas sevré des plaisirs dans le temps qu'il menoit la vie d'un soldat, à plus forte raison se laissa-t-il prendre à leurs charmes, sur-tout lorsqu'ils lui furent présentés par Cléopâtre. Alors commença cette passion qui causa tous ses malheurs.

Pendant qu'il s'oublioit auprès de cette enchanteresse, Octavien s'occupoit à régler les affaires d'Italie et à partager entre les vétérans les terres et les villes qui leur avoient été promises. Cette opération étoit très embarrassante. Les habitants de ces malheureuses villes venoient en foule à Rome. Les femmes, tenant leurs enfants dans leurs bras, faisoient retentir les temples et les places publiques de leurs cris et de leurs lamentations. Leur terrible infortune touchoit le peuple de pitié. Il faut avouer qu'Octavien fit ce qu'il put pour satisfaire les vétérans sans en venir au partage. Il emprunta de grosses sommes qu'il leur distribua; mais ces sommes ne suffisant pas, il fallut se résoudre à la dure extrémité de chasser les habitants des villes et des campagnes dévouées à la désolation, et d'y établir les soldats.

Quelque indifférentes que soient les grandes villes aux maux qui ne les atteignent pas, Rome en fut émue. Comme Octavien étoit seul exécuteur de ces violences, elles excitèrent contre lui une grande indignation dans la capitale. Antoine y avoit laissé Fulvie, sa femme. D'un autre mari elle avoit eu Claudie, qu'Octavien épousa. Le gendre et la belle-mère se brouillèrent. Il répudia Claudie, déclarant, sous serment, que de sa part il la rendoit vierge. Cette querelle partagea l'Italie en deux factions. Les vétérans qui avoient servi sous Antoine, ceux des habitants qui étoient chassés de leurs demeures, leurs parents et amis en grand nombre, prirent le parti de Fulvie. Elle se trouva assez forte pour assembler des légions, et former un camp à Préneste, où on la vit, le casque en tête et l'épée au côté, faire les fonctions de général. En même temps Lu-

cius, son beau-frère, lui levoit des troupes du côté des Alpes. Octavien ne laissa pas arriver ces renforts, il alla au-devant, et bloqua Lucius dans Pérouse. Après une défense désespérée, Lucius se rendit. Il croyoit avoir, par sa capitulation, assuré le sort des habitants; mais le triumvir n'en jugea pas ainsi. Contre sa parole donnée, il fit amener devant lui tous ceux qui composoient le conseil de la ville, chargés de fers, et les condamna à mort. Quelques uns de ces infortunés magistrats voulurent se justifier sur la nécessité où ils s'étoient trouvés d'obéir à Lucius, plus fort qu'eux dans la ville. Octavien leur répondit froidement ces terribles mots: *Moriendum est* (il faut mourir). On les conduisit enchaînés au pied d'un autel dédié à Jules César, où ils furent immolés comme autant de victimes dévouées aux mânes du dictateur, le jour même des Ides de Mars, anniversaire de sa mort, et la ville fut réduite en cendres. En lisant toutes ces sanglantes exécutions, on conviendra que jamais aucun assassinat n'a été aussi cruellement vengé.

Fulvie, trop foible et contre les troupes et contre les ruses du jeune triumvir, fut obligée de fuir. Elle se retira en Macédoine avec quelques uns de ses partisans; d'autres prirent des routes différentes, selon la sûreté qu'ils se promettoient ou la facilité de la fuite. Parmi ceux qui échappèrent à la poursuite d'Octavien, on remarque, comme un des exemples des vicissitudes de la fortune, Tibère Claude Néron, qui trouva heureusement un petit vaisseau sur lequel, avec sa femme Livie et son fils Néron, à peine âgé de deux ans, il se transporta en Sicile. Pompée y dominoit. Il auroit pu, s'il avoit voulu, se joindre à Fulvie, causer de grands em-

barras à Octavien; mais il se contenta de recueillir les fuyards. Le gendre de Fulvie fut encore assez heureux pour qu'elle ne trouvât que froideur dans Antoine, son mari, lorsqu'elle lui écrivit contre Octavien. Il se détermina cependant à passer en Italie, moins pour la satisfaire que pour s'opposer aux invasions de son collègue. Il la traita même avec tant d'indifférence, lorsqu'il la vit en passant par la Macédoine, qu'elle en mourut de douleur. Comme les deux triumvirs avoient encore besoin l'un de l'autre, la paix fut bientôt conclue entre eux. Pour la cimenter, Antoine épousa Octavie, sœur d'Octavien. Ils firent un nouveau partage de l'empire, par lequel la Dalmatie, les deux Gaules, l'Espagne et la Sardaigne appartinrent à Octavien, et toutes les provinces orientales jusqu'à l'Euphrate, à Antoine. Ils laissèrent, comme par pitié, l'Afrique à Lépide, qui ne se faisoit pas redouter, et convinrent de garder l'Italie en commun à eux deux. Antoine devoit faire la guerre aux Parthes, Octavien à Pompée, et pardonner de plus à tous les complices de la guerre de Pérouse.

Cette guerre contre Pompée devenoit nécessaire, parceque, se réveillant de son assoupissement, il désoloit les côtes d'Italie, interrompoit le commerce, et interceptoit les convois de blé destinés à l'approvisionnement de Rome. La cherté survint, et le peuple se révolta; mais comme les forces de mer des triumvirs ne leur parurent pas suffisantes, ils aimèrent mieux, pour cette fois, traiter que de combattre. Pompée apporta dans cet accommodement, non seulement de la bonne foi, mais de la délicatesse. Il vouloit d'abord que les triumvirs l'associassent à toute leur puissance; mais à la fin il se contenta de la possession de la Sicile, de la

Sardaigne, des îles adjacentes, et du Péloponèse. On lui accorda la dignité de souverain pontife, le droit de briguer le consulat quoique absent, et de faire remplir cette charge par quelqu'un de ses amis; on lui accorda de plus la restitution des biens de son père, une amnistie pour tous ceux qui s'étoient rangés sous ses drapeaux, liberté à eux et aux proscrits qui n'auroient point trempé dans la mort de César de retourner dans leurs maisons, et la restitution du quart de leurs terres. Il s'engagea de son côté à retirer ses troupes d'Italie, à ne plus permettre de descente sur les côtes, à faire partir au plus tôt pour Rome le blé qu'il avoit retenu, et à nettoyer la mer des pirates.

Ce traité fut envoyé à Rome, déposé entre les mains des vestales, et ratifié par une promesse de mariage entre la fille de Pompée et Marcellus, neveu d'Octavien, encore enfant. Les contractants se donnèrent des fêtes, et se traitèrent réciproquement. Pompée commença. Il reçut sur sa galère Antoine et Octavien. Pendant qu'ils étoient à table, Ménas, son amiral, vint lui dire à l'oreille: « L'occasion est belle de venger la mort de votre « père et de votre frère, et de vous rendre maître de « l'empire romain. Faites couper le câble, et laissez-moi « le soin du reste. » Toutes les troupes des triumvirs étoient à terre, et la flotte de Pompée, en ordre de bataille, environnoit les convives. Le coup étoit sûr, la tentation violente. On dit qu'il hésita; mais enfin il répondit: « Ménas peut avoir cette idée; mais le fils du « grand Pompée ne manquera pas à sa parole. » Il eut tout l'honneur de ce traité. La générosité qu'il avoit montrée en stipulant les intérêts de tant d'illustres proscrits, et en ménageant leur retour dans leur patrie,

fut hautement applaudie, et le combla de gloire. Du nombre de ceux qui revinrent, se trouvèrent Tibère Néron, sa femme Livie et son jeune fils, qui avoient été contraints de fuir après la guerre de Pérouse. Octavien devint passionnément amoureux de cette fugitive. Son mari n'osa s'opposer à l'inclination d'un amant si redoutable. Le triumvir répudia sa femme Scribonie, et épousa Livie, quoiqu'elle fût enceinte. Elle prit et conserva sur cet époux un empire qu'on n'auroit osé prévoir lorsqu'elle alloit chercher en Sicile un asile contre ses fureurs.

Une basse flatterie alluma aussi à Athènes le flambeau d'un hymen plus intéressé que solide. Revenu dans cette ville, Antoine y donna un repas splendide aux habitants de quelque distinction, et des jeux auxquels il voulut présider. Il parut dans une procession solennelle avec les attributs de Bacchus, dont les Athéniens lui avoient déja donné le nom, et qu'il aimoit à représenter. Ce peuple, suivant son caractère adulateur, se prosterna devant le nouveau Bacchus, et le supplia d'épouser Minerve, sa protectrice. « J'y consens, dit le dieu, mais vous « lui fournirez une dot. » Il la porta en même temps à une somme très considérable. Les flatteurs, bien étonnés, remontrèrent, supplièrent, marchandèrent; mais il fallut payer la dot entière. Elle fut levée sur les habitants. Ils se vengèrent par des épigrammes. L'époux de la déesse méprisa les vers, et prit l'argent.

Ces épigrammes rouloient sur ses amours avec Cléopâtre, dont il alloit reprendre les chaînes, pendant qu'il laissoit Octavie, égale pour le moins en beauté

à la reine d'Egypte, supérieure en mérite et en vertus, languir tristement à Athènes. On connoissoit les désordres d'Antoine; ils étoient publics; cependant Octavie, modèle à proposer aux femmes liées à des maris infidèles, ne se permit jamais ni plaintes ni murmures : elle tenta tous les efforts imaginables pour entretenir l'union entre les deux beaux-frères. Il survint entre eux une nouvelle querelle, excitée par des prétentions réciproques : quoique enceinte, Octavie affronte les dangers de la mer, va trouver son frère, et le conjure, les larmes aux yeux, de se réconcilier. « Ne me rendez pas, dit-« elle, la plus infortunée de toutes les femmes, moi « qui en suis la plus heureuse. Le peuple romain « a les yeux fixés sur moi, à cause des liens qui « m'unissent aux deux plus grands hommes de la « terre. Femme de l'un et sœur de l'autre, si deux « hommes qui me sont si chers en viennent à une « rupture, ne serai-je pas également à plaindre, « de quelque côté que penche la victoire? » Les larmes d'une sœur tendrement chérie obtinrent d'Octavien une entrevue avec Antoine. Ils terminèrent leurs différents, et se procurèrent encore pour quelque temps les avantages de la paix.

Une des principales conditions fut qu'Antoine céderoit à son collègue une partie de sa flotte, pour faire la guerre à Pompée, qui, provoqué par des chicanes d'Octavien, recommençoit à bloquer les ports d'Italie. La politique maladroite d'Antoine lui fit aider son rival à se débarrasser d'un ennemi dont lui-même quelque jour pourroit avoir besoin. Les événements variés de cette guerre, les dangers

Ap. D. 2968. Av. J. C. 30.

qu'Octavien y courut, marquent combien il avoit besoin du secours de son collégue. Il fut aussi secondé par son autre collégue Lépide en personne. Aussi inconstante que l'élément sur lequel on combattit pendant presque toute cette guerre, la fortune passa alternativement sous les étendards des deux partis. Deux orages qui se suivirent en peu de jours dispersèrent la flotte d'Octavien, et déconcertèrent ses premiers projets. Il fut consolé de cette disgrace par une victoire d'Agrippa, son meilleur amiral. A son tour, le triumvir essuya sur ses vaisseaux une grande défaite, et fut très heureux de pouvoir se sauver dans son armée de terre, qui se trouva renfermée dans un terrain sans eau et couvert des cendres de l'Etna. Elle y auroit péri, si Agrippa, aussi habile à terre que sur mer, ne fût venu à son secours. Après avoir délivré le triumvir, il remonta sur ses vaisseaux. Les circonstances déterminèrent Octavien à accepter le défi que proposa Pompée, de finir la guerre par un combat de trois cents contre trois cents galères. Cette bataille se donna sous les yeux des deux armées rangées sur le rivage, et rendues par une trève spectatrices pacifiques. Le triumvir avoit fui les combats tant qu'il l'avoit pu. Il fut présent à cette action malgré lui, parceque, croyant que ce seroit son armée de terre qui seroit attaquée, il s'étoit réfugié sur sa flotte, que l'amiral de Pompée attaqua contre son attente. Il n'osa se dispenser ici de se trouver à une action qu'il avoit acceptée, et qui devoit être décisive. Si on en croit Antoine, il n'eut même pas le courage de regarder les deux flottes rangées en ba-

taille. Il se coucha dans sa galère, les yeux élevés vers le ciel, et resta dans cette attitude jusqu'à ce qu'Agrippa eut vaincu.

Pompée, au contraire, se conduisit avec la plus grande valeur; mais après sa défaite, au lieu de se mettre à la tête de son armée de terre, et de tenter le sort d'un second combat, il ne songea qu'à ramasser ses trésors déposés dans une ville voisine, et se sauva dans l'Asie mineure. Il y soutint encore quelque temps la guerre : c'étoit le département d'Antoine. Le triumvir lui opposa Titius, un de ses lieutenants, qui battit le malheureux général et le fit prisonnier. Antoine avoit ordonné qu'on le lui envoyât; mais Titius, feignant de mal entendre les ordres, le fit mourir. Ainsi Antoine eut le malheur, après avoir aidé son collégue à faire avantageusement la guerre, de mettre encore le sceau à la fortune de ce rival, en le délivrant d'un adversaire dont lui-même auroit pu tirer de grands secours dans les querelles qui les divisèrent de nouveau.

Tout réussissoit à l'heureux Octavien. Il grossit ses bataillons, déja très nombreux, de ceux de Pompée, et y ajouta bientôt ceux de Lépide. Lépide n'avoit que l'ombre de l'autorité du triumvirat; mais cette ombre même étoit incommode à Octavien. Selon son adresse ordinaire d'accuser les autres de l'ambition dont il étoit coupable, il se plaignit de quelques entreprises de Lépide. Celui-ci prouva facilement que s'il y avoit invasion de pouvoir, elle étoit du fait d'Octavien, et non du sien. On s'aigrit par les propos. Les deux armées campoient à côté l'une de l'autre. Pendant l'intervalle de la discussion,

Octavien gagne les principaux officiers de son collègue, et se présente avec une simple escorte à la tente de Lépide, feignant de vouloir s'expliquer. Toutes les légions abandonnent comme de concert le malheureux Lépide. Il se jette aux pieds de son collègue, et lui demande la vie. Il étoit trop peu redoutable et trop méprisé pour qu'elle ne lui fût pas accordée. Son collègue l'envoya la terminer honteusement en exil, et partagea son petit département avec Antoine. Par la réunion de toutes ces forces, Octavien se trouva à la tête d'une armée plus puissante qu'aucun général romain n'en eût jamais commandée. Elle consistoit en quarante-cinq légions, vingt-cinq mille chevaux, cent soixante mille fantassins armés à la légère, et six cents vaisseaux de guerre, sans compter un nombre prodigieux de plus petits.

A son retour dans Rome, le sénat en corps alla le recevoir à la porte de la ville, l'accompagna au Capitole, couronné de fleurs, avec la foule du peuple, et le reconduisit dans son palais. Le lendemain, on lui décerna tant d'honneurs qu'il eut honte de les accepter. Il se contenta de l'ovation, et voulut bien permettre qu'on lui érigeât dans la place une statue avec cette inscription : « A César, pour avoir « rétabli la paix par terre et par mer », et qu'on ordonnât la célébration d'une fête annuelle le jour de sa victoire sur Pompée. Il fit une belle action dont César lui avoit donné l'exemple. Toutes les lettres qui s'étoient trouvées dans les papiers de Pompée, entre lesquelles s'en trouvoient plusieurs des principaux sénateurs, il les porta sur la place publique, et les jeta

au feu sans les lire. Cette générosité plut tellement au peuple, qu'il avoit d'ailleurs gagné par ses largesses, qu'il le nomma sur-le-champ tribun perpétuel. Le sénat ne mit point d'opposition à cette faveur, parceque le triumvir déclara solennellement qu'il abdiqueroit son autorité aussitôt qu'Antoine seroit revenu de son expédition contre les Parthes.

Elle se faisoit avec succès par Ventidius, qui vengea Crassus, abattit les trophées élevés par les Parthes après la bataille de Carrhes, et releva l'honneur des armes romaines. Mais Antoine n'avoit aucune part à cette gloire : il s'amollissoit dans les délices auprès de Cléopâtre, et filoit pour ainsi dire son ignominie auprès de cette nouvelle Omphale. Quand il voulut reprendre la massue, elle fut trop pesante pour ses foibles mains. Entre plusieurs défaites dans lesquelles périt l'élite d'une armée florissante, il eut quelques avantages dont il s'autorisa pour prendre le titre de vainqueur des Parthes. Il se crut aussi arbitre des royaumes, et donna à sa maîtresse, outre l'Egypte dont elle jouissoit, toute la Phénicie, l'île de Cypre, et une partie considérable de l'Arabie et de la Judée.

Le sénat et le peuple romain furent indignés de ces libéralités, et sur-tout de ce qu'ayant fait Artabaze, roi d'Arménie, prisonnier par surprise, il en triompha dans Alexandrie, comme s'il eût envié à Rome le privilége d'être seule la ville des triomphes. Toujours aveuglé par sa fatale passion, il ne tarda pas à commettre une nouvelle faute qui redoubla le mécontentement. Alexandrie vit dresser dans sa plus belle place un trône d'argent avec deux siéges d'or : l'un pour Antoine, l'autre pour Cléopâtre, et deux siéges plus petits

pour leurs enfants. Les deux amants y parurent avec les attributs d'Isis et d'Osiris. Il y proclama plus solennellement Cléopâtre reine des pays qu'il lui avoit déja donnés, lui associa Césarion, le fils qu'elle avoit eu de César, partagea aux trois enfants qu'il avoit eus d'elle l'Arménie, la Médie, la Libye, le pays de Cyrène, tous les pays de l'Asie mineure, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Hellespont, la Parthie, et toutes les provinces occidentales depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, lorsque la conquête en seroit faite.

Antoine ne borna pas là ses imprudences. A la sollicitation de Cléopâtre, qui craignoit autant les charmes que la vertu d'Octavie, il la répudia. La sage Romaine ne se démentit pas dans cette occasion. Son frère lui ordonna de quitter la maison d'un mari qui la traitoit avec tant de mépris; mais elle le conjura de ne point l'obliger à quitter la maison de celui qu'elle vouloit toujours honorer comme son époux, malgré son inconstance; elle y resta, s'appliqua à l'éducation, non seulement de ses enfants, mais de ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Les personnes que son indigne époux envoyoit à Rome étoient sûres de sa protection. Elle employoit pour eux tout le crédit qu'elle avoit auprès de son frère, et lorsque, comblant la mesure, Antoine, dans sa démence, lui ordonna de quitter sa maison, et envoya même des satellites pour l'en chasser de force, si elle résistoit, elle obéit sans se plaindre, et continua de rendre les mêmes services aux créatures de son mari. Elle supplia même son frère de ne point faire la guerre à Antoine pour un affront qui la regardoit elle seule.

En effet, Octavien, délivré de Pompée, débarrassé de Lépide, ne voyoit plus d'obstacle à se rendre seul maître absolu de l'empire que la concurrence d'Antoine. Les fautes multipliées de son rival précipitoient celui-ci vers sa ruine, et le triumvir de Rome n'oublioit rien de ce qui pouvoit accélérer la chute de son collégue. L'opinion publique étoit encore de quelque poids. Il la tourna contre Antoine, en faisant de sa mauvaise conduite des peintures trop vraies, qu'on répandit avec profusion. Les lettres, les plaintes, les reproches se multiplièrent entre les deux beaux-frères. Octavien enleva de force le testament qu'Antoine avoit déposé entre les mains des vestales. Il y avoit vu en particulier avec dépit qu'Antoine déclaroit par ce testament Césarion né en légitime mariage de César et de Cléopâtre; que par conséquent l'intention de l'amant de cette princesse étoit, en reconnoissant la légitimité de ce mariage, de faire passer la succession de César à celui qui en étoit issu, et d'en dépouiller lui, Octavien, qui n'étoit que neveu. Octavien fit lire en entier ce testament dans le sénat, et insista sur les dispositions qui pouvoient choquer la fierté des Romains : les égards du testateur pour une reine étrangère, les legs de ses biens patrimoniaux aux enfants qu'il avoit eus d'elle, sur-tout la volonté expresse, qu'en quelque lieu qu'il mourût, ses cendres fussent portées en Egypte, et réunies à celles de Cléopâtre. Il fut aussi reproché à Antoine d'avoir donné à Cléopâtre la fameuse bibliothéque du roi de Pergame, composée de trois cent mille volumes; d'avoir lu des lettres amoureuses sur son tribunal, de s'être levé au milieu d'un plaidoyer

important pour suivre l'Egyptienne, de lui avoir marché sur le pied en quittant la table dans une fête solennelle; ce qui avoit été regardé par tous les convives comme un rendez-vous; griefs qui font voir que la dignité des mœurs n'étoit pas encore tout-à-fait oubliée à Rome.

Ces imputations firent tant d'impression, que plusieurs partisans d'Antoine l'abandonnèrent, que d'autres allèrent le trouver, et le conjurèrent de réformer sa conduite et d'abandonner Cléopâtre. Mais, toujours maîtresse de son esprit comme de son cœur, elle eut le crédit de lui faire rejeter cet avis prudent, et même de l'engager à éloigner ses amis les plus zélés. Au lieu de ramasser ses troupes, et de fondre en Italie, comme on le lui conseilloit, sur son rival qui n'étoit pas encore prêt, il s'amusoit à Athènes et à Samos à des festins et à des fêtes qui faisoient dire aux spectateurs : « Que fe-« ront-ils pour célébrer leur triomphe après la victoire, « puisqu'ils se réjouissent si fort à l'entrée d'une guerre « sanglante? » Elle fut déclarée par Octavien, non à Antoine, qui en étoit le principal objet, mais à Cléopâtre, afin de montrer encore quelque ménagement pour son collègue. Cette guerre auroit pu durer longtemps entre deux généraux maîtres de tant de pays qu'ils pouvoient se disputer, si tous deux n'eussent souhaité de la finir, l'un par politique, pour ne pas laisser refroidir l'indignation du peuple romain, l'autre par intérêt pour ses plaisirs. Ils se cherchèrent donc avec empressement, et comme ils desiroient de se trouver, ils se rencontrèrent bientôt près du cap d'Actium, au golfe d'Ambrocie, vis-à-vis l'Epire, chacun avec une armée de terre et une de mer.

Les meilleurs officiers d'Antoine l'exhortoient à combattre sur terre; mais Cléopâtre, à qui la mer offroit, en cas de défaite, une retraite plus assurée, l'emporta. Il chargea sa flotte de ce qu'il avoit de meilleures troupes. Un vétéran prêt à s'embarquer lui découvrit sa poitrine et lui dit: « Mon général, que ne vous fiez-« vous à ces blessures et à cette épée, plutôt qu'à du « bois pourri. Laissez la mer aux soldats d'Egypte et de « Syrie qu'on a nourris sur cet élément; mais nous au-« tres Romains, donnez-nous la terre, où nous sommes « accoutumés à braver la mort et à chasser nos enne-« mis devant nous. » Le général ne répondit rien. Il s'efforçoit de montrer des espérances; mais la défiance perçoit à travers son air d'assurance. « L'ame d'un « amant, dit Plutarque, n'est plus la même qui ani-« moit le corps. » Le malheureux Antoine n'éprouva que trop cette vérité. Son cœur, qui ne s'étoit jamais ouvert à la crainte, se pénétra de la frayeur de Cléopâtre. Elle fuyoit, il suivit cette reine sans réflexion, sans songer qu'en se mettant à la tête de ses légions, il pouvoit réparer sur terre l'échec qu'il venoit d'éprouver sur mer.

S'il avoit montré quelque énergie, ce qui lui arriva en fuyant prouve qu'il ne lui auroit pas été impossible de rappeler la victoire sous ses étendards. Octavien avoit envoyé après lui des vaisseaux légers. Antoine, foiblement escorté, se trouvant pressé, ordonne à ses pilotes de les attendre. Ce trait de fermeté fait revirer de bord à toute l'escadre. Un seul vaisseau, commandé par un Lacédémonien, nommé Euriclès, continue sa route; Euriclès aborde fièrement la galère du Romain et le menace de sa lance. « Qui es-tu, lui crie le trium-

« vir sans se lever de sa place, où il étoit tristement « assis, qui es-tu pour avoir la hardiesse de me pour- « suivre ainsi? — Je suis, répondit le Spartiate, Euri- « clès, fils de Lacharis, que le bonheur de César amène « pour venger la mort de son père. » Antoine avoit fait autrefois mourir Lacharis pour fait de piraterie. Le Romain ne daigna pas seulement changer d'attitude. Il baissa la tête, et revint à ses rêveries. Euriclès passa et alla s'emparer d'un vaisseau dont il préféra la richesse à sa vengeance. Depuis ce moment jusqu'à la funeste catastrophe des deux amants, presque toutes les actions d'Antoine portent le caractère de l'imprudence, d'une espèce d'aliénation d'esprit, suite d'une passion effrénée, et sont flétries par la stupeur du découragement et une honteuse inertie. En s'ensevelissant dans le tombeau, il se survécut dans sa postérité, qui donna des maîtres à l'empire du monde, pendant qu'Octavien, dont la sombre politique n'avoit pu souffrir à ses côtés un collégue assis sur le trône de l'univers, mourut tout entier, sans enfants héritiers de sa grandeur.

De retour à Rome, il fut honoré de trois triomphes, dont le dernier présenta les deux fils d'Antoine et de Cléopâtre, et la figure de cette reine piquée au bras par un aspic. Il reçut alors le nom d'Empereur, non pas dans le sens qu'on lui avoit donné jusque-là, et qui n'étoit qu'un titre d'honneur, mais dans un sens qui emportoit avec lui l'autorité souveraine. Il accepta aussi le nom d'Auguste réservé jusqu'alors aux objets d'un respect religieux. Ensuite il fut question de savoir ce qu'il feroit de son énorme puissance, s'il l'abdiqueroit comme Sylla, qui mourut tranquillement dans son lit, ou s'il la garderoit comme César, au risque de trouver

quelque nouveau Brutus. Cette alternative fut discutée en sa présence par ses deux plus chers confidents, Agrippa, grand guerrier, et Mécène, profond politique. L'opinion de ce dernier, qui fut d'avis de garder l'autorité, prévalut. A dire vrai, cette délibération d'Octavien, pour savoir s'il renonceroit à la puissance suprême, ou s'il la conserveroit, n'est pas un fait suffisamment attesté par l'histoire.

Ce fut sans doute par les conseils de Mécène qu'Octavien fit des réglements propres à se faire pardonner sa puissance, tels que le partage des provinces entre l'empereur et le sénat. A ce corps, pour lequel il marqua toujours beaucoup de déférence en l'asservissant, il assigna les provinces les plus prochaines, comme les plus agréables par leur tranquillité. Mais en prenant pour lui les plus exposées aux attaques de l'ennemi, son but étoit de concentrer en lui toute la force militaire, puisqu'il n'y avoit de troupes que dans les provinces menacées d'irruption dont il se réservoit le commandement. Il s'appliqua à gagner le peuple et les soldats par des largesses. Les Romains virent avec un grand plaisir la ville s'embellir sous sa domination. Selon son expression, « il l'avoit trouvée de briques, il la laissa de « marbre. » La justice, par ses soins, s'administra avec équité. Octavien parut presque toujours fidèle à la sage maxime que Mécène lui avoit proposée pour base de son gouvernement, en ces termes : « Vous serez heu- « reux dans vos entreprises, et fameux dans l'histoire « après votre mort, si vous gouvernez les autres comme « vous souhaiteriez d'être gouverné vous-même. » Aussi, lorsque ce prince, plus politique sans doute que sincère, proposa de renoncer à l'autorité et de la remettre

au sénat, les pères conscrits, après avoir vécu sous son gouvernement pendant quatre ans, le prièrent de garder la puissance. Auguste eut la modestie de ne l'accepter que pour dix ans; mais elle lui fut redonnée pour dix autres. Ainsi finit la république.

Il en resta cependant toujours le simulacre. Les comices se tinrent comme à l'ordinaire au Champ de Mars. On élisoit les magistrats, mais ils étoient indiqués auparavant par l'empereur. Les mêmes emplois subsistèrent avec leur pompe, leurs ornements et leur appareil imposant, mais au fond destitués de toute autorité. Cependant le sénat parut si satisfait de ce qu'Auguste lui laissoit, qu'il l'honora du titre de *père de la patrie*. Plein d'égards, ce prince soumit presque toujours à la sanction du sénat ses lois sur le gouvernement, le militaire et les mœurs. Il eut attention de n'accepter de la flatterie que les honneurs qui pouvoient lui être utiles. En conséquence, il refusa la dignité de dictateur dont il n'avoit pas besoin, puisqu'il en possédoit la puissance; mais il reçut le titre de tribun perpétuel, qui rendoit sa puissance inviolable, et celui de souverain pontife, qui la rendoit sacrée. Ces titres, tout respectables qu'ils étoient, pourvoyoient moins à sa sûreté que neuf cohortes composées d'à-peu-près dix mille hommes, qu'on appela depuis cohortes prétoriennes. Il les logea dans le voisinage de Rome; lui et ses successeurs leur donnèrent des priviléges qui intéressoient cette garde à la conservation de leur personne. Cependant elle ne garantit pas Auguste lui-même de quelques complots secrets.

Il se montra inexorable dans la punition de la première conspiration, tramée par Muréna et Cépion. Ces

chefs y entraînèrent quelques sénateurs mécontents de la réforme qui venoit d'être faite dans leur corps. De mille, l'empereur l'avoit réduit à six cents. On prétend qu'Auguste fit mourir plusieurs des sénateurs dégradés qui n'avoient pas trempé dans la conjuration, par la raison « qu'un prince doit se défaire de ceux qu'il a of-« fensés » : maxime odieuse, mais qui n'est que trop souvent mise en pratique. Il paroît que son caractère le portoit à la sévérité. Mécène, qui le connoissoit, lui fit une fois à ce sujet une dure leçon. Voyant qu'il se disposoit à condamner des criminels avec une rigueur inflexible, et ne pouvant à cause de la foule approcher du tribunal, il lui jeta un billet où Auguste lut ces mots : « Descends de ton tribunal, boucher. » Auguste se leva sans mot dire, et congédia l'assemblée. La docilité du souverain n'est pas moins admirable que la hardiesse du ministre. Deux autres traits font honneur à son affabilité et à son amour pour la justice. Un simple légionnaire, embarrassé dans un procès, vint le prier de plaider sa cause. L'empereur lui répondit qu'il étoit trop occupé pour plaider lui-même, mais qu'il lui choisiroit un bon orateur. Cette réponse, quoique très obligeante, ne satisfit pas le soldat. Il dit à son général : « Me suis-« je battu pour vous par procureur ? » Approuvant sa franchise, Auguste répondit : « Ni moi non plus, je ne « plaiderai point pour vous par procureur. » Il tint parole et défendit la cause en personne. Il ne négligeoit aucune occasion de se rendre utile. En refusant la dictature, il agréa la charge de gouverneur de Rome, et la transmit à Agrippa, qui s'acquitta de cette importante fonction fort utilement pour la ville. On doit à Auguste le Panthéon qui subsiste encore, et l'abondance

des eaux excellentes dont Rome jouit jusqu'à ce jour.

Tant d'avantages procurés à Rome, tant par Octavien lui-même que par ses ministres, lui attirèrent l'estime et l'affection générale; de sorte que, dans une maladie dangereuse dont il fut attaqué, la ville éclata en regrets, en gémissements et fit des prières à tous les dieux de l'Olympe. Il faut pourtant distinguer entre la profonde douleur et les basses adulations du sénat. La politique eut sans doute autant de part aux vœux des pères conscrits pour sa convalescence, qu'aux précautions proposées pour sa sûreté, après la conjuration de Muréna. Elles consistoient à ordonner que les sénateurs veilleroient tour-à-tour jour et nuit à la porte de son appartement. Pendant qu'on délibéroit, Labra, homme de beaucoup d'esprit, feignit de dormir, et ronfla même quelques instants; puis, se réveillant comme en sursaut, il dit: « Ne comptez pas beaucoup sur moi pour « la garde de l'empereur, car je suis homme à m'endor- « mir, et sûrement j'incommoderois beaucoup plus Au- « guste que je ne pourrois lui être utile. » Cette plaisanterie épargna au sénat un décret au moins ridicule. On date de la maladie d'Auguste l'exemption de toute espéce de taxe accordée aux médecins, en reconnoissance de la santé qui lui avoit été procurée par l'un d'entr eeux; comme, à l'occasion du plaisir que lui avoit fait le jeu de deux comédiens, il les exempta de la peine d'être battus de verges sur le théâtre, lorsqu'ils n'auroient pas contenté le public. Il mit aussi des bornes à la fureur des combats de gladiateurs, qui étoit portée à un tel excès, qu'ils combattoient par centaines, de sorte que c'étoit un vrai carnage. On vit des jeunes gens des

premières familles, et des femmes même, ne pas rougir de descendre dans l'arène.

Pour arrêter le cours des débauches des jeunes Romains, et les forcer à se marier, Auguste mit une taxe sur les célibataires, permit aux patriciens d'épouser des plébéiennes, et même des affranchies, et fit d'autres réglements utiles aux mœurs. Mais que font les lois sans l'exemple? Malheureusement Octavien n'étoit pas scrupuleux à cet égard. Entre autres désordres, on lui reproche ses habitudes scandaleuses avec Térentia, femme de Mécène. Il la respecta assez peu, et se respecta assez peu lui-même, pour la mener dans les camps sans son mari. Les uns disent que cette conduite refroidit l'amitié du prince et du ministre; les autres, que l'époux débonnaire, loin d'être choqué de ce commerce, s'y prêtoit complaisamment. On rapporte qu'étant un jour à table en tiers avec les amants, il fermoit les yeux pour ne les pas gêner. Un esclave, s'imaginant qu'il dormoit, crut l'occasion favorable pour voler un vase d'or. Il l'emportoit. Mécène l'arrête et lui dit : « Coquin, je ne dors pas pour tout le « monde. »

Auguste porta la peine du mauvais exemple qu'il avoit donné à sa cour. Livie, sa fille, s'abandonna aux désordres les plus honteux, et fut imitée par une autre Livie, fille de la première, qui étoit veuve d'Agrippa, et femme de Tibère. Quand le père fut instruit, peut-être le dernier de l'empire, des débauches de sa fille, il la relégua dans une île presque déserte, d'où il lui fut permis de revenir en Italie; mais son père ne voulut jamais la revoir. Dans l'excès

de sa douleur, il eut l'imprudence de dévoiler au sénat les turpitudes de sa fille, dans une lettre qui devint publique; faute qu'il n'auroit pas commise, avouoit-il lui-même, s'il avoit eu Agrippa et Mécène. Ces deux hommes lui furent singulièrement attachés. Aussi les combla-t-il de bienfaits, chacun de la manière qui lui convenoit. Mécène eut une abondance de richesses qui lui servirent à élever des palais moins somptueux qu'agréables, où il vivoit voluptueusement avec ses amis et les gens de lettres qu'il protégeoit, qu'il enrichissoit, et qui lui ont fait une réputation immortelle. Agrippa, selon son génie, fut mis à la tête des armées de terre et de mer, décoré de grandes dignités, chargé d'administrations pénibles et périlleuses. Il éleva des bâtiments somptueux et grava la gloire d'Auguste sur le marbre et l'airain, qui l'ont transmis à la postérité. L'empereur lui donna sa fille en mariage. Par politique, ou par reconnoissance, il renvoyoit à son beau-père l'honneur de ses conquêtes et de ses victoires. On remarque qu'il eut la modestie de ne pas vouloir accepter de triomphes, et que cette modération, imitée par les autres généraux, qui s'aperçurent sans doute qu'elle plaisoit à Auguste, rendit plus rare cette éclatante cérémonie.

Ce prince ressentit avec amertume la perte de ces deux amis dans ses chagrins domestiques. Outre la mésintelligence qui régna toujours dans sa famille, il vit successivement disparoître ses deux petits-fils, Lucius et Caius, enfants d'Agrippa et de Julie, qu'il avoit adoptés, qu'il regardoit comme les appuis de son trône, et qu'il avoit élevés dans cette espérance. Il en restoit un, nommé Agrippa Posthumius, qui mérita dès sa

jeunesse, par ses débauches, la disgrace de son grand-père, et dont Tibère n'eut pas de peine à se défaire par la suite. Sur cet heureux Tibère se réunirent, non les affections, mais les faveurs d'Auguste, par la protection de Livie sa mère, et par l'empire que cette femme adroite sut prendre sur son mari. On croiroit qu'Auguste sentit le joug, et le supportoit quelquefois avec impatience, puisqu'il comptoit sa femme et sa fille pour les deux tourments de sa vie. « Oh ! que je serois « heureux, disoit-il, si j'avois vécu sans femme et sans « enfants ! » Le chagrin qui le rongeoit devoit être bien vif, s'il savoit ce que tout le monde soupçonnoit, que l'impératrice avoit, par le poison, procuré la mort des héritiers naturels de son époux, afin de leur substituer son cher Tibère.

Il étoit, comme on doit se le rappeler, fils de Tibère Néron, son premier mari. Drusus, dont elle accoucha après qu'étant enceinte elle eut épousé Auguste, passoit pour le fils de ce prince. Il est certain que l'empereur avoit pour lui une tendresse paternelle, et qu'il l'associa dans son testament à ses deux petits-fils. Son courage et sa capacité lui firent une grande réputation à la guerre. Les sentiments républicains qu'il montroit assez publiquement lui concilièrent l'affection des Romains. On étoit assez généralement persuadé que, s'il devenoit le maître, il rétabliroit la république. Sa mort, dans laquelle cependant on ne voit rien d'extraordinaire, passa pour n'être pas naturelle, et fut regardée comme une calamité publique. Il s'en falloit bien que Tibère méritât les mêmes sentiments. Sa vie, dès son enfance, fut enveloppée de ténèbres ; il marchoit par des routes obliques et tortueuses, mettant tout son

mérite à n'être pas deviné. Rarement on met tant d'art à se cacher, quand on ne veut faire que le bien. Se défiant de tout le monde, tout le monde se défioit de lui. Aussi, malgré son adresse, essuya-t-il plusieurs disgraces. On le vit après avoir commandé les armées, banni de la cour de son beau-père, aller mener une vie obscure à Rhodes : rappelé ensuite, et mis pour ainsi dire sur les marches du trône par l'adoption, à condition d'adopter lui-même Germanicus, fils de son frère Drusus, et Agrippa Posthumius.

L'état chancelant de la famille d'Auguste faisoit naître des réflexions, et les réflexions des projets. Le parti républicain, qui n'étoit pas anéanti, conçut des espérances, et enfanta la conjuration de Cinna, petit-fils de Pompée. Plusieurs personnes du premier rang s'y trouvèrent engagées. L'empereur en fut averti. Cette découverte le jeta dans une grande perplexité. Devoit-il encore répandre des flots de sang? Etoit-il sage d'accorder le pardon aux conspirateurs? Cette alternative fit la matière d'une conversation animée qu'il eut avec Livie, son épouse. On donne à l'impératrice l'honneur d'avoir déterminé son époux à la clémence. Quand il eut pris ce parti, il appela Cinna dans son cabinet, lui nomma tous ses complices, lui prouva qu'il étoit instruit du temps, du lieu, des circonstances convenues entre les conjurés. La foudre tombée auprès de Cinna ne l'auroit pas plus épouvanté. Mais son étonnement fut à son comble, quand Auguste, après avoir rappelé à sa mémoire tous les bienfaits dont il l'avoit comblé, lui dit : « Je vous pardonne, Cinna, et, pour l'amour de « vous, à tous ceux que vous avez engagés dans le « complot ; et pour vous prouver que je ne conserve

« aucune inimitié, je vous nomme consul pour l'année « prochaine. » Cette conduite généreuse fit une si profonde impression sur l'esprit de Cinna, qu'il resta toute sa vie attaché aux intérêts d'Auguste et de sa famille.

Le temple de Janus fut fermé deux fois sous son régne, c'est-à-dire que deux fois l'univers alors connu se trouva en paix. Elle coûta cher aux peuples tourmentés par la république, et qui ne trouvèrent pas plus de repos sous les empereurs : témoins les malheureux Espagnols de la Biscaye et de l'Asturie, forcés par Octavien lui-même, après la bataille d'Actium, à détruire leur pays, pour mettre un espace *imperviable* entre eux et l'esclavage dont le vainqueur les menaçoit. Il réduisit, par ses lieutenants, la Galatie et la Pisidie en provinces romaines; inquiéta les Arabes, fit poser les armes à Candace, reine d'Ethiopie; vit à ses pieds, dans Rome, les ambassadeurs de Tiridate et de Phraate; celui-ci, trop heureux d'obtenir sa protection, en renvoyant le reste des aigles romaines, et les drapeaux perdus par Crassus. Auguste posa la couronne d'Arménie sur la tête de Tigrane, petit-fils de Tigrane I, envoya, sous les étendards d'Agrippa, la terreur chez les Germains, et, sous ceux de Drusus, le carnage aux habitants du Bosphore. Lui-même porta ce fléau chez les Gaulois et les Liguriens. Aucune guerre ne se renouvela plus souvent sous son régne que celle des Germains. Après Agrippa, Drusus y porta les armes; à Drusus succéda Tibère. Il obtint des avantages qui lui méritèrent le triomphe. Ce prince, secondé par Germanicus, marcha contre les Dalmates et les Pannoniens, revint contre les Germains, qui se vengèrent de leurs défaites sur Varus. Rarement les Romains ont essuyé une perte

aussi considérable que sous ce général. Il se laissa bloquer dans des bois et des marais. A peine de son armée, qui étoit nombreuse, échappa-t-il quelques cavaliers pour aller porter la nouvelle de son désastre. Les officiers se tuèrent les uns les autres, afin de ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. Le général lui-même se perça de son épée, et la tête de Varus fut envoyée par bravade à l'empereur. Jamais il ne ressentit autant de chagrin d'aucun malheur que de celui-ci. On l'entendit plus d'une fois s'écrier dans sa douleur: « Varus, rends-moi mes légions. »

Cinquante-six ans de régne depuis son premier consulat, quarante-trois depuis la journée d'Actium, soixante-quinze d'âge, et sur-tout l'affoiblissement de sa santé, avertissoient Auguste que sa fin approchoit. Il fit donner par le sénat un décret conçu en ces termes: « A la réquisition du peuple de Rome, nous accordons « à Caius César Tibérius la même autorité sur les pro- « vinces et sur toutes les armées de l'empire romain, « dont Auguste jouissoit, et jouit encore, et que nous « prions les dieux de lui conserver encore long-temps. » Si Tibère dut cette association à l'empire aux sollicitations de sa mère Livie, on ne peut disconvenir aussi que ses talents politiques et militaires la méritoient; et puisque l'état d'infirmité forçoit Auguste de prendre un collégue, il ne pouvoit en trouver d'autre dans sa famille. Son petit-fils, Agrippa Posthumius, étoit toujours relégué dans l'île de Planésie. La tendresse de son grand-père pensa l'en retirer. Il alla voir, en très grand secret, ce jeune infortuné. Ils versèrent l'un et l'autre des larmes, et on prétend que la crainte qu'il ne fût

rappelé détermina l'impératrice à hâter la mort de son époux.

Mais qu'est-il besoin de poison pour détruire un corps usé par l'âge, les travaux et la débauche? car Octavien n'a pas été exempt de ce dernier défaut, la honte des vieillards immoraux, corrompus dès la jeunesse. Il se sentit défaillir, et l'intermittence de cette lampe près de s'éteindre donna à l'impératrice le temps de faire prévenir Tibère, qui avoit été renvoyé en Germanie. On ne sait s'il revint assez tôt pour voir son bienfaiteur. Il est seulement certain que la liberté de l'approcher fut quelques jours interdite aux plus intimes amis de l'empereur, sous prétexte d'une tranquillité nécessaire, d'où l'on a conjecturé que sa mort fut cachée jusqu'à l'arrivée de Tibère, ou du moins jusqu'à ce qu'il eût concerté ses mesures.

Tibère.

La première action du successeur d'Auguste fut l'assassinat d'Agrippa, qu'il envoya tuer dans son île de Planésie. Le tribun chargé de ce crime vint dire publiquement à Tibère que ses ordres étoient exécutés. Celui-ci, qui auroit voulu qu'on crût que c'étoit Auguste lui-même qui avoit ordonné qu'on égorgeât Agrippa, au premier bruit de sa mort répondit : « Je ne « vous ai rien commandé, vous en répondrez au sénat. » Crispus, son confident, qui avoit donné l'ordre de sa part, effrayé du risque d'être obligé de charger l'empereur, ou de se condamner lui-même, s'adressa à Livie. Il lui fit comprendre qu'il seroit très imprudent de divulguer les secrets du palais, les avis des ministres, ou les services de la soldatesque. « Tibère, ajouta-t-il « doit bien se garder d'affoiblir l'autorité, en rendant

« compte de tout au sénat. Le despotisme est de na-
« ture à ne pouvoir résider que dans la personne d'un
« seul. » L'avis fut goûté, et on ne parla plus du meurtre d'Agrippa.

Les deux consuls prêtèrent les premiers le serment de fidélité à Tibère, et reçurent en son nom et au nom du sénat celui de la milice et du peuple. Il affecta de commencer toutes les fonctions publiques par le ministère des consuls, comme si l'ancienne république eût toujours subsisté, ou comme s'il eût été incertain s'il devoit accepter l'empire. L'édit par lequel il convoqua le sénat étoit court et conçu en termes modestes. Il y disoit qu'il n'usoit de ce droit qu'en vertu du pouvoir de tribun, dont Auguste l'avoit revêtu. Cet humble langage ne l'avoit pas empêché, dès qu'Auguste fut mort, de donner le mot aux cohortes prétoriennes d'aller au sénat environné de gardes, et d'écrire aux armées pour leur annoncer son avénement à l'empire. Son but étoit de s'assurer avant tout de la fidélité des troupes répandues en différentes provinces. Il craignoit qu'elles ne se déclarassent pour Germanicus, son neveu, qui commandoit alors une grande armée en Allemagne.

Quand les pères conscrits lui offrirent l'autorité souveraine, il feignit de la refuser, quoiqu'il s'en fût déja emparé. Il commença un fastidieux discours sur la grandeur de l'empire romain, et sur son incapacité. Plusieurs sénateurs se jetèrent à ses pieds, et le conjurèrent les larmes aux yeux de prendre les rênes du gouvernement, que lui seul étoit capable de tenir. « Il m'est im-
« possible, répondit-il, de gouverner le tout, mais je
« me chargerai de la partie qu'on voudra m'assigner.—
« Nommez-la, dit brusquement Gallus. » Tibère pris

au mot sentit sa faute; il resta un moment interdit, et repartit: « La bienséance ne me permet ni de choisir, « ni de rejeter rien, puisque j'aimerois mieux être dis- « pensé du tout. »

Il étoit ému. Gallus s'en aperçut, et crut l'apaiser par une protestation qu'il n'avoit point eu par sa proposition dessein de diviser l'empire, mais au contraire de prouver, par la difficulté de le partager, qu'il étoit indivisible. Ce raisonnement alambiqué ne fit point honneur à Gallus, et ne satisfit pas Tibère, qui se vengea dans la suite de tous ceux qui avoient trop démêlé ses finesses. Il pardonna plutôt à ceux qui lui parlèrent franchement. L'un lui dit: « Il en est qui exécutent « avec lenteur ce qu'ils promettent promptement; mais « vous promettez lentement ce que vous avez déja exé- « cuté. » Un autre dit: « Acceptez l'empire, ou déclarez « nettement que vous n'en voulez pas. » Tibère termina enfin cette comédie en disant: « J'accepte l'empire et je « le garderai jusqu'à ce que vous jugiez vous-mêmes, « pères conscrits, suivant votre prudence, qu'il sera « temps que je me repose dans ma vieillesse. » Il avoit alors cinquante-six ans. Un de ses premiers soins fut de priver Julie, son épouse, de la modique pension que son père lui avoit laissée. Elle mourut réellement de misère. Il fit aussi périr quelques uns de ses amants, que le père, malgré son indignation, avoit épargnés. La clémence d'Auguste, dans ses derniers temps, fit dire: « Qu'il auroit été à souhaiter qu'il ne fût jamais « né, ou qu'il eût été immortel. » A sa mort les regrets prévalurent, et les républicains eux-mêmes, consternés par les premières actions de son successeur, pleurèrent sincèrement celui qui les avoit asservis.

Tibère demanda au sénat pour Germanicus, son neveu, la puissance proconsulaire. On croit que par cette dignité il avoit dessein de s'attacher ce prince, que ses grandes qualités et son caractère aimable rendoient l'idole du peuple et des soldats. Drusus, son fils, ne possédoit pas à un même degré les qualités propres à captiver les cœurs et se concilier l'estime. Deux révoltes arrivées au commencement du régne de Tibère mirent à l'épreuve les talents de ces deux princes. La première, de trois légions en Pannonie, fut excitée par un simple soldat, nommé Percennius, autrefois chef d'histrions et discoureur insolent. L'espéce d'éloquence qu'il avoit acquise dans sa première profession lui servit à débaucher peu-à-peu ses camarades. Dans ses entretiens nocturnes il leur prêchoit l'insubordination, l'égalité avec leurs chefs, attraits toujours puissants pour la multitude; et dans le pouvoir, qu'il leur conseilloit d'usurper, il leur faisoit envisager les richesses et le repos, juste récompense de leurs travaux.

Le mal s'accrut par la négligence de Blésus, leur général. Aux propos insolents succédèrent des violences contre les tribuns qui vouloient ramener les soldats à leur devoir. Des châtiments, imprudemment employés par Blésus, ne font qu'irriter les esprits et augmenter le désordre. Les soldats courent en foule à la prison. Ils forcent les portes, les fers des criminels sont rompus, et désormais les rebelles font cause commune avec les scélérats coupables de crimes capitaux. Un autre simple soldat, Vibuleéus, met la vie du général en danger. Il s'élève sur les épaules de ses camarades en face du tribunal. De cette espéce de tribune il s'écrie : « Vous ve-
« nez de rendre la respiration et le jour à des mourants;

« mais qui rendra la vie à mon frère? Il venoit, envoyé « par l'armée de Germanie, se concerter avec vous sur « nos intérêts communs; Blésus l'a fait égorger la nuit « dernière par les gladiateurs qu'il tient auprès de sa « personne, et qu'il arme pour massacrer les soldats. « Réponds, Blésus; où as-tu jeté son corps? Rends-le-« moi. Les ennemis mêmes ne refusent pas la sépul-« ture. » Cette insolente apostrophe alloit avoir pour Blésus les suites les plus funestes, lorsqu'un homme encore sensible à la justice put se faire entendre, et prouva que l'impudent Vibulénus n'avoit jamais eu de frère.

La calomnie tomba, mais le calomniateur ne fut pas puni, et la révolte n'en continua pas moins. Elle étoit à son comble, quand Drusus arriva avec une escorte de gens d'élite, une grande partie de la cavalerie prétorienne, et les plus braves des Germains qui composoient la garde de l'empereur, ainsi qu'un conseil de personnes prudentes, d'anciens militaires estimés des soldats, pour diriger le jeune prince dans cette occasion délicate. Mais que pouvoient la force et la sagesse contre trois légions bien armées et emportées par une espèce de vertige? Elles reçurent le fils de l'empereur avec un air équivoque. Elles s'étudioient à montrer de la tristesse, mais leurs visages annonçoient plutôt de la mutinerie. Elles s'assurèrent des portes, mirent en faction des corps de troupes. Le reste vint se placer devant le tribunal.

Après avoir eu beaucoup de peine à obtenir du silence, Drusus leur lit une lettre de l'empereur qui leur demandoit quel étoit le sujet de leurs plaintes. Il leur disoit que, quand il le sauroit, il le communiqueroit au

sénat, et leur feroit rendre justice. « Quoi! s'écrient-ils « tous, consulte-t-on quand il faut nous battre de ver- « ges, nous déchirer de coups, ou nous mener à l'enne- « mi? Et quand il faut nous distribuer des récompenses, « ce sont toujours des avis à demander? » La fureur s'empare de cette soldatesque; ils poussent des hurlements, courent en insensés dans le camp, frappent indistinctement les officiers, ceux même qu'ils avoient jusqu'alors le plus respectés. Le jour se passe dans ce tumulte, et la nuit faisoit craindre de plus grands excès, lorsque la lune, dans un ciel clair et serein, s'obscurcit et refuse sa lumière. Cette éclipse, dont les soldats ignoroient la cause, les frappe de terreur. Ils la regardent comme un châtiment des dieux. Drusus et son conseil profitent du premier moment de consternation : ils font saisir et décapiter les deux chefs, Percennius et Vibulénus. Les autres principaux auteurs de la révolte furent massacrés par les soldats eux-mêmes. On n'eut pas de peine à séparer les trois légions l'une de l'autre. Elles furent envoyées dans des quartiers éloignés, où il fut aisé d'extirper ce qui pouvoit rester encore en elles de germe de rebellion. Drusus alla lui-même informer Tibère du succès de sa commission, succès qu'il ne dut qu'à un simple hasard.

Aux objets de plaintes qui avoient causé ou prétexté la révolte des légions de Pannonie, savoir la dureté du service, et le refus ou délai de récompenses, se joignoient dans les armées de Germanie un esprit d'ambition, une prétention déja assez manifeste de disposer de l'empire. Elles sentoient leur force. Divisées en deux corps nombreux sur le Haut et le Bas-Rhin, chacune avoit un général, mais subordonnés l'un et l'autre à

Germanicus, petit-neveu d'Auguste, adopté par Tibère. L'opinion s'étoit répandue que ce jeune prince se verroit volontiers porter sur le trône: c'est pourquoi les deux armées n'eurent aucune crainte, quand elles apprirent que des Gaules, où il levoit les tributs, il venoit pour réprimer la révolte, qui commença chez elles, comme toutes les autres, par le relâchement de la discipline, l'oisiveté des camps, et les discours des raisonneurs.

Arrivé à l'armée du Bas-Rhin commandée par Cécina, Germanicus trouve les légions en pleine rebellion; mais sur-tout les vétérans, autrefois modéles d'obéissance, paroissoient les plus aigris. Ils parloient de leurs trente années de service, conjuroient le prince de soulager leurs fatigues, de leur accorder une retraite à l'abri de la misère; et afin qu'il ne pût pas alléguer l'impossibilité de les satisfaire, ils le pressent d'accepter l'empire, et lui déclarent qu'ils sont prêts à le soutenir. A cette proposition, le prince se jette en bas de son tribunal, comme si elle l'eût rendu complice de la révolte, et veut sortir du camp. Les soldats s'y opposent les armes à la main, et le menacent de le tuer, s'il ne remonte. Il tire son épée, et s'écrie: « Je mourrai plutôt que de trahir « mon devoir. » Déja il en tournoit la pointe contre sa poitrine; les uns le retiennent, les autres lui crient de frapper. Dans ce tumulte, ses amis l'enlévent et l'emportent dans sa tente.

Moyennant des lettres supposées de Tibère, qui adoucissoient la honte d'une condescendance déshonorante, Germanicus accorda aux légions une partie de ce qu'elles demandoient. Il fut obligé, pour les satisfaire, de vider sa propre bourse, et d'épuiser celle de ses

amis. Elles se laissèrent ensuite docilement conduire par Cécina dans leurs quartiers d'hiver.

L'épidémie de la révolte se répandoit. Des légions en garnison vers la Frise se soulevèrent; peu s'en fallut qu'elles ne massacrassent Mennius, leur commandant, qui avoit voulu les contenir. Il se sauva, mais il fut découvert dans sa retraite. Tiré violemment de son asile par ces furieux, il leur arrache l'étendard, le tourne vers le camp. « Ce n'est pas moi, s'écrie-t-il, que vous tra- « hissez, c'est Germanicus, votre général; c'est Tibère, « votre empereur. » Il ajoute d'une voix ferme: « Qui- « conque s'écartera de la marche sera traité comme « déserteur. » La rage dans le cœur, ils se laissent ramener tous au quartier, voulant désobéir, et ne l'osant pas.

Après avoir pacifié par ses largesses l'armée du Bas-Rhin, Germanicus se rendit à celle du Haut-Rhin, commandée par Caius Silius. Il avoit avec lui Agrippine, sa femme, alors enceinte, un jeune enfant, et beaucoup de dames de la première distinction, épouses des principaux officiers de l'armée. La révolte parut, après les premiers éclaircissements, portée à un point de fureur qui ne permettoit pas d'y exposer des personnes si chères. Toutes refusoient d'abandonner leurs époux. Agrippine s'attachoit à Germanicus. A travers ses sanglots, on entendoit percer ces mots: « Je descends du « divin Auguste, j'ai hérité de sa constance, je serai « intrépide dans le danger. » Cependant il fallut se séparer. Les adieux touchants de tant de personnes arrachées des bras l'une de l'autre attirèrent un grand nombre de soldats. Le spectacle de la femme de leur général, fuyant l'armée de son époux, portant dans ses

bras un enfant en bas âge, suivie des femmes de ses amis éplorées comme elle, toucha les légions.

Germanicus profite de ce moment de sensibilité, il leur parle, les prie, leur fait des reproches. Ils s'ébranlent, reconnoissent leur tort, demandent grace, qu'Agrippine revienne, qu'on leur rende leur nourrisson, qu'on ne leur enléve pas ces enfants conçus et nés dans leur camp ; ils demandent sur-tout qu'on ne leur fasse pas l'affront de donner ces enfants en otage aux Gaulois, chez lesquels ils alloient se retirer. Germanicus leur fait entendre que le pardon est entre leurs mains. Aussitôt ils courent saisir les factieux, et les traînent chargés de chaînes devant Petronius, lieutenant de la première légion. Les légionnaires étoient assemblés l'épée à la main. Un tribun leur montroit l'accusé placé au haut du tribunal : si on le proclamoit coupable, on le précipitoit, et il étoit aussitôt massacré. Il sembloit au soldat, en faisant couler le sang de ces malheureux, qu'il effaçoit son propre crime. Comme les plaintes contre les centurions avoient été vives et paroissoient fondées, Germanicus fit la revue de ces officiers. Chacun d'eux, cité l'un après l'autre, déclaroit son nom, son pays, ses années de service, ses actions mémorables, les distinctions qu'il avoit obtenues. Ceux dont les talents et l'intégrité obtenoient le suffrage public furent retenus dans leurs emplois, ou promus à des grades plus élevés. On cassa ceux qui étoient convaincus d'avarice, de cruauté, ou d'autres vices.

Quelques unes des légions du Bas-Rhin, apaisées par l'argent de Germanicus, conservèrent dans leurs corps des principes de révolte qu'elles firent éclater. Cécina en donna avis à Germanicus. Celui-ci répondit

qu'il partoit avec les légions purifiées par la punition des traîtres, et qu'il extermineroit cette horde de rebelles. Cécina montra cette terrible lettre aux officiers chargés des aigles et des drapeaux, et aux soldats les plus zélés pour leur devoir, et leur dit : « Il y va de « votre vie. En temps de paix, on discute les affaires, « on décide suivant le mérite ; mais la guerre immole « l'innocent avec le coupable. » Ces officiers sondent ceux qu'ils jugeoient propres à entrer dans leurs vues. De l'aveu de Cécina, ils conviennent qu'ils fondront, l'épée à la main, sur les plus scélérats et les plus factieux, et qu'ils ne feront grace à aucun. On avoit mangé la veille aux mêmes tables, on avoit passé la nuit ensemble, on avoit occupé la même tente, et à l'aube du jour des clameurs se font entendre. On se lance des traits, on se charge à coups d'épée. Le sang coule. Aucun officier ne paroît pour mettre un frein à la fureur du soldat : tous les proscrits sont égorgés. Germanicus, en arrivant, est témoin de cet affreux spectacle. « Hélas ! dit-il, ce n'est pas un reméde, c'est une bou« cherie ! » Après ces exemples, bien imprudent est l'homme qui compte sur la protection d'une multitude qu'il a fait révolter.

On blâma Tibère de n'être pas allé lui-même apaiser les légions, comme avoient fait César et Auguste en pareilles circonstances. Il feignit d'en avoir le dessein, fit travailler à ses équipages, préparer des vaisseaux, choisit ceux qui devoient l'accompagner, et tantôt prétextant la rigueur de la saison, tantôt des affaires, il trompa d'abord les politiques, ensuite la ville, et fort long-temps les provinces ; mais il crut plus sage de confier cette commission à ses deux fils, que de compro-

mettre la majesté impériale. Si les mutins résistoient à Germanicus ou à Drusus, Tibère étoit encore en mesure de les adoucir ou de les dompter; mais lorsqu'ils auroient méprisé l'empereur en personne, quelle ressource y substituer?

A peine la sédition étoit calmée, que le soldat, dans la fureur qui l'agitoit encore, est saisi du desir de voler à l'ennemi. C'est l'unique moyen d'expier tant de meurtres. Ses mains sacriléges ont été trempées dans le sang de ses frères; il n'apaisera leurs mânes qu'en recevant d'honorables blessures. Germanicus seconde cette ardeur; il jette un pont sur le Rhin, attaque les Germains, que la connoissance de la révolt: retenoit dans la sécurité, et en fait un grand carnage. Plusieurs peuples se réunirent en vain pour lui fermer la retraite, il échappa à leurs piéges et à leurs efforts. Cette expédition fut conduite avec tant de sagesse et de valeur, qu'elle fit voler jusqu'à Rome la gloire du général, et causa beaucoup de jalousie à Tibère.

Il étoit d'autant plus inexcusable de se laisser ronger par cette passion, qu'il jouissoit alors d'une réputation personnelle assez bien méritée. Il faisoit paroître une grande aversion pour les honneurs extraordinaires, marqués par des statues qu'on prétendoit lui élever. S'il en souffroit dans les temples, ce n'étoit que comme ornements : il ne vouloit pas qu'on les plaçât avec celles des dieux. Il rejetoit les titres trop pompeux et les flatteries, toléroit au contraire les railleries et les écrits piquants. « Dans une ville libre, disoit-il, les pensées et « les langues des habitants doivent aussi être libres. » Le sénat ayant demandé la permission de rechercher les auteurs de quelques satires contre lui, et de leur

faire leur procès, il répondit : « Nous n'avons pas le « loisir de nous amuser à de pareilles bagatelles. Si vous « ouvrez une fois la porte à ces sortes d'informations, « vous n'aurez plus autre chose à faire; car sous ce pré- « texte chacun se vengera de ses ennemis, en les dé- « nonçant comme auteurs de libelles. »

Dans le sénat, il souffroit d'être contredit, parloit respectueusement de tous les sénateurs, se levoit devant les consuls au théâtre, leur faisoit place dans les rues. Il se montroit fréquemment aux tribunaux, pour rappeler aux juges la sainteté de leurs fonctions. Le luxe des meubles et des repas trouva en lui un censeur sévère. Il donnoit lui-même l'exemple de la frugalité. Il chassa de la ville de jeunes patriciens et des femmes de qualité dont les mœurs ne répondoient pas à la naissance. La police domestique lui parut mériter son attention, comme un moyen d'arrêter les désordres dans leur principe. Il fit revivre à ce sujet une loi qui autorisoit les parents à punir leurs filles, même mariées, lorsque, par leur mauvaise conduite, elles déshonoroient leurs familles; il fut si sévère à cet égard, qu'il défendit même les baisers qui, suivant l'usage, se donnoient pour se saluer réciproquement. Il marquoit une louable répugnance à charger le peuple de nouveaux impôts. « Un bon berger, disoit-il, doit tondre ses bre- « bis et non les écorcher. » Ainsi se comporta Tibère jusqu'à ce que sa puissance fût affermie.

ROME EMPIRE.

Germanicus faisoit toujours la guerre en Germanie. Il se trouvoit en tête un adversaire digne de lui dans la personne d'Arminius, qui avoit causé la défaite de Varus, en l'entraînant dans les forêts marécageuses où périt ce général romain. Germanicus se proposa, comme une action propre à l'illustrer, la vengeance de son prédécesseur. Il pénétra dans les mêmes forêts, où il détruisit les trophées déshonorants pour les Romains, ramassa les ossements épars, tristes restes des légions, et leur donna la sépulture avec toutes les cérémonies consacrées par la religion. Dans un des combats qu'il fallut livrer pour arriver à ce camp funèbre, il fit prisonnière la femme d'Arminius, fille d'un roi très attaché aux Romains. Elle avoit épousé ce prince malgré son père, et avec lui ses sentiments contre les dévastateurs de son pays. Son malheur, quand elle parut devant le vainqueur, ne lui arracha pas une larme. Sans s'abaisser à demander grace, elle croisoit les bras sur sa poitrine, et regardoit son sein, moins occupée, à ce qu'il paroissoit, de son sort, que de celui de l'enfant dont elle étoit enceinte, et qui alloit naître dans l'esclavage. Ce spectacle dut toucher Germanicus. Il se rappela en ce moment la tendre Agrippine, qu'il avoit vue fuir dans le même état.

Cette princesse vivoit dans les camps, et partageoit avec lui principalement sa sollicitude pour les soldats. Elle visitoit les malades et les blessés, s'entretenoit fa-

milièrement avec eux, leur distribuoit des habits, de l'argent et toute sorte de secours. « Tant de soins ne « se font pas sans des vues secrètes, disoit au prince om- « brageux Séjan, le plus intime favori de Tibère. »

On remarque que Tibère se montra plus méchant à mesure que Séjan, son ministre, prit plus d'empire sur lui. A travers quelques actions estimables, comme de la bienfaisance pour le peuple, des gratifications aux troupes, des générosités à des sénateurs pauvres, on apercevoit un fonds de caractère sombre et haineux, qui lui attira des railleries. Il commença à ne les plus prendre avec insouciance comme autrefois. L'empereur fit revivre la loi de *lèse-majesté*. Dans le temps de la république, elle avoit lieu seulement « lorsqu'un ci- « toyen donnoit atteinte à la majesté du peuple romain, « en livrant une armée, en soulevant le peuple, en ad- « ministrant mal la république. » On punissoit les actions, jamais les paroles. Auguste, le premier, étendit cette loi, qui emportoit peine de mort, aux auteurs des libelles diffamatoires. Elle avoit été donnée pour réprimer l'impudence de Cassius Severus, qui s'étoit permis de flétrir, par des satires, des hommes et des femmes du premier rang. Tibère, piqué de certains vers et autres écrits anonymes répandus dans le public contre son orgueil, sa cruauté et sa mésintelligence avec sa mère, jugea à propos de renouveler cette terrible loi. On vit alors commencer les délations, mettre en justice des chevaliers, des sénateurs, pour avoir mal parlé de l'empereur. Un sénateur fut traduit devant le tribunal pour avoir profané une statue d'Auguste, en la mettant en vente avec ses meubles. Les juges étoient embarrassés, ils firent demander à Tibère s'il falloit rendre

des jugements en vertu de cette loi. Il répondit sèchement : « On doit observer toutes les lois. »

Ce n'étoit pas un prince avec lequel on pût se permettre la moindre plaisanterie. Il n'avoit pas encore payé les legs faits par Auguste au peuple romain. Un plaisant, voyant passer un convoi funèbre, s'approche du cercueil, fait semblant de parler à l'oreille du mort, puis lui dit tout haut : « Souvenez-vous aussi d'informer « Auguste que les legs qu'il a faits au peuple romain « ne sont pas encore payés. » L'empereur, instruit de cette raillerie, fait venir le mauvais plaisant, lui paye sa part du legs, et ordonne qu'on le mette à mort sur-le-champ. « Qu'il aille, dit-il, trouver Auguste, il lui don- « nera lui-même des nouvelles plus fraîches que celles « qu'il lui a fait porter par le mort. » Peu de jours après il paya tous les legs au peuple.

Le goût effréné pour les spectacles, cause ou suite de la corruption des mœurs, éclatoit chez les Romains avec une espèce de fureur. La ville se divisoit en partis qui protégeoient tel ou tel acteur. On en venoit quelquefois aux mains, et on changeoit le théâtre en champ de bataille. Des officiers, des soldats, chargés de la police, avoient été blessés et tués dans ces occasions. C'étoit la rivalité des acteurs eux-mêmes qui donnoit lieu à ces querelles sanglantes. Pour les contenir, il fut agité dans le sénat si on abrogeroit la loi d'Auguste, qui exemptoit les comédiens de la peine d'être battus de verges. Par considération pour Tibère, qui montroit du scrupule à enfreindre les ordonnances de son prédécesseur, l'exemption accordée par Auguste ne fut pas révoquée ; mais on fit des réglements qui seront jugés sévères par les personnes dont les habitudes s'é-

cartent peu de celles qu'on proscrivit. Il fut défendu aux sénateurs d'entrer chez les pantomimes, et aux chevaliers romains de leur faire cortége dans les rues. Il ne leur fut plus permis de jouer ailleurs que sur le théâtre public. On voulut par-là réprimer l'empressement des Romains les plus distingués à faire leur cour aux comédiens, pour en obtenir des spectacles particuliers. Les choses en étoient venues au point que les nobles visitoient assidument les acteurs, les accompagnoient partout, vivoient avec eux: bassesse de conduite qui les faisoit appeler les *esclaves pantomimes*. Enfin, on diminua le salaire des comédiens. Ce décret fut porté, dit-on, « afin d'humilier leur orgueil, et de réprimer « l'insolence que les honneurs et les richesses ne man- « quent pas de produire dans les gens de cette espèce. » Il y eut aussi des régles de bienséance prescrites aux spectateurs sous des peines graves.

Quoique nourrissant au fond du cœur la haine contre Germanicus, Tibère lui fit donner par le sénat le titre d'empereur, et confirma les graces qu'il avoit accordées aux soldats. Ces marques d'approbation encouragèrent le général à de nouvelles entreprises en Germanie. Il entama cette province par les côtes maritimes. Arminius se présenta encore pour la défendre, se battit en désespéré, mais eut de nouveau la douleur de voir le grand nombre céder à la discipline. Germanicus courut aussi de grands dangers. Le flux et le reflux de l'Océan, dont la Méditerranée n'avoit pu lui donner qu'une très foible idée, causa au jeune prince la plus vive surprise. La mer orageuse, sur ces côtes, se souleva comme pour défendre le pays qu'elle entouroit. Une tempête assaillit la flotte, forte de mille vaisseaux. On fut obligé de jeter

à la mer chevaux, bêtes de somme, bagages, armes même, pour soulager les vaisseaux. Les uns furent engloutis, les autres furent jetés sur des îles inhabitées, où les soldats n'eurent, pendant plusieurs jours, de nourriture que les corps des chevaux poussés par les vagues sur le rivage. A force de peines et de soins, Germanicus rallia ses troupes, et les ramena victorieuses, mais diminuées, harassées, dénuées d'armes et d'habits. Cependant des succès si chèrement achetés excitèrent encore la jalousie de Tibère. Il craignoit la réputation qu'ils donnoient à ce prince. Son rappel à Rome fut décidé. Il fallut obéir à un souverain dont les insinuations étoient des ordres, comme la disgrace dont il frappoit quelqu'un étoit un arrêt de mort.

Libon, un de ses proches parents, en fit la triste expérience. C'étoit un jeune homme fort riche, plus étourdi que méchant, donnant dans les rêveries des devins et des astrologues. Ils flattèrent sa vanité, en lui persuadant qu'arrière-petit-fils du grand Pompée, né d'une famille si illustre, il pourroit aussi bien que le fils de Tibère Néron occuper le trône impérial. Ils lui firent voir sa future grandeur dans les prophéties qu'ils forgèrent, dans les oracles de ses ancêtres, dont ils lui faisoient apparoître les ombres qu'ils évoquoient. Tout en le séduisant, ils étoient ses délateurs, et venoient instruire Tibère de toute sa conduite. Il auroit pu sauver Libon en arrêtant ses égarements; mais il aima mieux les savoir et le perdre. Des sénateurs se chargèrent du personnage odieux d'accusateurs, et furent assez peu délicats pour partager les biens de Libon quand il fut condamné. Tibère leur conféra, sans formalité, les magistratures qu'ils desiroient, en récompense de leur

complaisance : argent et honneurs, moyens infaillibles de multiplier de pareils monstres : à cette occasion, les astrologues, mathématiciens et magiciens, furent chassés d'Italie.

Un simple esclave, nommé Clémens, donna vers ce temps des inquiétudes à l'empereur : il avoit été attaché au service de Posthumus Agrippa. A la nouvelle de la mort d'Auguste, il s'embarqua pour l'île de Planasie, dans le dessein de sauver son maître, et de le mettre sur le trône. La lenteur du bateau qu'il fut obligé de prendre fit qu'il arriva trop tard. Comme il ressembloit beaucoup à Agrippa, il prit pour lui-même la résolution qu'il avoit formée pour le prince, inventa une fable vraisemblable de l'évasion de Posthumus, lorsque ce jeune prince avoit été poursuivi par les assassins, se fit passer pour son maître, le persuada à beaucoup de personnes de la première distinction, qui, par politique sans doute, aimoient à se laisser séduire, dans l'espoir de se débarrasser de Tibère, de quelque manière que ce fût. Elles aidèrent cet aventurier de leurs conseils et de leur argent. Le parti grossissoit. Tibère, craignant l'éclat, chargea les assassins mêmes du véritable Agrippa de le défaire du faux. Ces satellites firent plus qu'il n'espéroit, ils le surprirent et l'amenèrent en vie à l'empereur, qui lui demanda : « Comment es-tu devenu « Agrippa ? — Comme tu es devenu empereur, répon- « dit l'audacieux Clémens. » Tibère le fit tuer secrétement, et il n'en fut plus parlé.

Le peuple s'occupoit alors du triomphe de Germanicus, qui fut de la plus grande magnificence. Outre les captifs, les dépouilles et la femme d'Arminius, tenant son fils dans ses bras, on y vit les représentations

des montagnes, des fleuves et des combats. La beauté frappante du vainqueur, ses trois fils, Néron, Drusus, Caius, et ses deux filles, Agrippine et Drusille dont le char étoit rempli, rendoient le spectacle encore plus intéressant. Pour qu'il ne manquât rien à la solennité, Tibère fit distribuer de l'argent au peuple et aux soldats, au nom de Germanicus. Tant de démonstrations d'amitié inspiroient une frayeur secrète à bien des gens. On se rappeloit avec inquiétude que la faveur du peuple pour Drusus, son père, n'avoit pas eu d'heureuses suites; que Marcellus, son oncle, les délices de Rome, avoit été enlevé à la fleur de son âge; et que tout ce que les Romains aimoient sembloit être destiné à avoir une existence courte et malheureuse.

Cette triste fatalité ne se réalisa que trop. Après son triomphe, Germanicus partit pour l'Asie. Ce commandement promettoit plus d'honneurs qu'il ne faisoit envisager de travaux. Il ne s'agissoit que de parcourir ces riches et belles contrées, pour distribuer des graces, donner à un prince des provinces, ceindre la tête de l'autre du bandeau royal, créer des priviléges, ou rétablir les anciens, proclamer la paix et semer l'abondance. Germanicus répandit ses bienfaits avec des graces qui leur donnoient un nouveau prix. Tibère avoit détaché de ce gouvernement la Syrie, qu'il donna à Calpurnius Pison, d'une des plus illustres familles de Rome, et époux de Plancine, qui ne cédoit à son mari ni en noblesse, ni en fierté; propres par conséquent l'un et l'autre à être opposés à Germanicus et à Agrippine, pour restreindre l'autorité qu'ils voudroient prendre, et balancer les prérogatives du rang. On croit qu'en effet Tibère eut ce dessein dans le choix du gouverneur

de Syrie. Si telle fut son intention, Pison et sa femme y répondirent parfaitement. L'un gagnoit les troupes par argent et par caresses, et toléroit le relâchement de la discipline, la fainéantise dans les camps, la licence dans les villes, les courses et le libertinage dans les campagnes. Il blâmoit ouvertement le général, n'en parloit qu'avec dédain et mépris. Sa femme affectoit en toute occasion au moins l'égalité avec Agrippine. Ces procédés furent poussés à un tel excès, qu'on crut assez généralement que les coupables avoient des ordres secrets de Tibère.

La patience de Germanicus donna un air de probabilité à ces soupçons, d'autant plus qu'on ne pouvoit douter que ce prince ne fût sensible aux attaques des deux époux. Il tomba malade, et de ce moment il se crut empoisonné. Il guérit cependant; mais une nouvelle rechute le mit dans un plus grand danger, qu'il augmenta encore par la ferme persuasion où il étoit qu'il étoit empoisonné. Il ne s'en cacha pas, le certifia à ses amis, et les supplia de le venger. « Portez, dit-il, « mes plaintes au sénat, réclamez la justice des lois. « Montrez au peuple romain la petite-fille d'Auguste, la « veuve de Germanicus. Présentez-lui nos six enfants. « Si on feint des ordres criminels, le public ne le croira « pas. On ne pardonnera pas à ceux qui s'en prévau- « droient. » Ces derniers mots prouvent que le mourant n'étoit pas sans soupçon; il craignoit que ses ennemis ne pussent s'excuser sur des ordres et être protégés.

Ce qu'il avoit prévu arriva en partie. Mais on doit dire auparavant que jamais deuil ne fut plus sincère, mieux exprimé, plus universel, que celui qu'excita la mort de ce prince. Il l'avoit prédit et s'en étoit expliqué

en ces termes, qui désignent toujours en quelque façon Tibère, et indiquent les coupables. « Ceux que mes es-« pérances, les liens du sang, ou la jalousie même ont « pu rendre attentifs à mon sort, verseront des pleurs « sur un prince autrefois comblé de gloire, échappé de « tant de combats, pour succomber sous les intrigues « d'une femme. Les étrangers même pleureront Germa-« nicus. » Les ennemis, ceux qu'il avoit vaincus, donnèrent à sa mémoire des témoignages de douleur et d'estime. Par-tout on éleva à sa gloire des monuments arrosés des larmes de ceux qui les érigeoient. Agrippine, rapportant les cendres de son époux renfermées dans une urne funéraire, trouva les chemins couverts de la foule immense d'un peuple attendri. Les chants lugubres des funérailles furent plusieurs fois interrompus par un silence et des sanglots plus expressifs que les plus pompeux éloges. Cette veuve désolée, livrée dans la retraite à l'éducation de ses enfants, se déroba aux regards du public, docile sans doute aux avis de son mari, qu'on croit lui avoir donné pour dernier conseil de se défier de Tibère.

On ne la vit paroître ni en personne ni en son nom dans le procès qui fut intenté à Pison et à Plancine, sa femme. Outre la joie indécente qu'ils avoient montrée pendant la maladie de Germanicus et à sa mort, Germanicus lui-même les accusoit par ses dernières paroles adressées à ses amis, et qui avoient été publiques. « Quand ma mort seroit naturelle, disoit-il, j'aurois « sujet de me plaindre des dieux mêmes, dont l'arrêt « prématuré m'enléveroit, dans la force de l'age, à mes « parents, à mes enfants, à ma patrie; mais puisque je « péris par la perfidie de Pison et de Plancine, c'est à

« vos cœurs que je confie mes dernières prières; dites à « mon père et à mon frère quels chagrins dévorants, « combien de noirs artifices ont terminé mes tristes « jours par une mort encore plus déplorable. » Après une pareille dénonciation, il ne fut pas possible à un père, quoique simplement adoptif, de ne pas permettre que les personnes notées fussent mises en justice. Mais l'accusation de poison manqua tout-à-coup. Une fameuse empoisonneuse, confidente de Plancine, très capable de fournir les lumières dont on avoit besoin, fut trouvée morte dans son lit, pendant qu'on la transportoit à Rome.

Il fallut donc borner l'accusation contre Pison à la séduction des soldats, à l'affectation de décrier Germanicus, de s'élever contre ses ordres et de chercher à faire naître toutes les occasions de le chagriner. Ce dernier grief étoit commun à Pison et à sa femme. Mais Livie, mère de l'empereur, intime amie de Plancine, trouva moyen de la faire décharger de toute accusation. Quand Pison vit qu'il alloit porter tout le poids du procès, il désespéra de sa cause. On soupçonne néanmoins qu'il eut dessein de présenter, dans sa justification, des ordres secrets qu'il avoit eus pour régle de sa conduite. Soit qu'on le craignît, ou que lui-même aimât mieux se délivrer tout d'un coup d'un procès déshonorant, on le trouva, la veille du jugement, percé d'une épée tombée à côté de lui, laissant dans l'incertitude s'il s'étoit tué lui-même, ou si on l'avoit tué de peur qu'il ne parlât. Tibère se déclara par la suite protecteur de sa famille, et ne voulut pas que sa mémoire fût flétrie, protection vraiment extraordinaire après un tel crime. En même temps il ordonna par édit que le deuil im-

portun de Germanicus cessât, et fût remplacé par des fêtes. Avec tant de divinités, il ne manquoit pas à Rome de solennités. La fête de la mère des dieux survint à propos pour faire diversion aux regrets publics.

Dans le même temps les rites égyptiens furent prohibés, et les prêtres bannis pour le crime d'un d'entre eux. Une dame de condition, nommée Pauline, trop dévote à Anubis, se laissa persuader de passer la nuit dans un temple du dieu qui la desiroit. Elle s'y rendit du consentement de son mari, aussi crédule que sa femme. Mais au lieu du dieu, elle se trouva, sans le savoir avec Mundus, jeune chevalier romain, qui lui avoit offert inutilement une somme considérable pour répondre à sa passion. Il gagna avec la même somme le ministre du temple, qui lui procura la satisfaction qu'il souhaitoit. Il eut l'imprudence de s'en vanter à Pauline elle-même. Désespérée de la tromperie, elle en fit part à son mari. Celui-ci s'en plaignit à l'empereur, qui fit mettre en croix l'infame ministre, et chassa tous les autres. Il bannit aussi les Juifs pour la fraude de quelques uns, qui, ayant fait une prosélyte opulente, avoient retenu un riche présent qu'elle envoyoit par leurs mains au temple de Jérusalem.

Tibère étoit rigide censeur des mœurs. Il exila une patricienne qui s'étoit fait inscrire au nombre des prostituées, afin de s'abandonner plus librement à ses passions, sous la protection de la police. Une femme adultère fut punie par le bannissement, avec son complaisant mari. La loi Poppéa, contre les célibataires, étoit un prétexte de vexations, parcequ'elle prononçoit des amendes que les percepteurs du fisc tournoient à leur profit. L'empereur la modéra, et réprima l'abus des

concussions. On ne peut lui reprocher d'avoir foulé les particuliers ou les peuples en général; au contraire, il se montroit généreux, sur-tout dans les occasions importantes. Ainsi un terrible tremblement de terre ayant ébranlé une partie de l'Asie, il envoya des sommes considérables aux villes ruinées, et soulagea tant qu'il put, par ses libéralités, ces malheureuses provinces.

Sous prétexte de santé, et d'avoir besoin de respirer l'air de la Campanie, l'empereur commença à y faire de fréquents voyages. Ses retours à Rome étoient presque tous marqués par des espèces d'assassinats juridiques; c'est-à-dire, qu'il immoloit les victimes de sa haine ou de sa jalousie, avec le glaive de la loi, que lui présentoient et que lui aiguisoient les dénonciateurs encouragés secrétement par les ordres de l'empereur. On peut juger à quoi tenoit la vie d'un homme par le supplice de Calpurnius, accusé de porter un poignard lorsqu'il alloit au sénat, et d'avoir chez lui du poison; par la mort de Crémutius Cordus, condamné pour avoir fait des annales dans lesquelles Brutus et Cassius étoient nommés *les derniers des Romains;* par celle de Lataius, coupable d'avoir fait d'avance un éloge funèbre de Drusus, qui n'étoit que malade; mais son vrai crime étoit un poëme très attendrissant fait dans le temps sur la mort de Germanicus. Le miséricordieux Tibère vouloit, disoit-il, lui faire grace, et se plaignit au sénat de son exécution précipitée; mais il fut diligent pour sauver Catus, coupable de calomnies insignes, pendant qu'au contraire il laissoit partir pour l'exil, ou monter à l'échafaud, les accusés qui tenoient aux plus illustres familles, pour peu sur-tout qu'ils fussent liés d'amitié avec Agrippine. Deux proscrits, rélé-

gués dans des îles désertes et sans eau, virent cependant fixer par lui le lieu de leur bannissement dans d'autres îles qui n'étoient guère plus habitées, mais qui, du moins, étoient pourvues d'une source. « Puisque le sénat leur laisse la vie, dit-il, il ne faut pas « leur ôter le moyen de la conserver. » Ainsi, par une feinte pitié, il se moquoit des sénateurs qu'il savoit bien n'être cruels que par complaisance. « Ah! les lâches, « disoit-il, quand il se trouvoit entre ses familiers! les « lâches! qui courent au devant de la servitude! » Le tyran savoit bien comment on abat les courages, de quelle manière on propage la terreur, et que tel qui affronteroit des bataillons, tremble à la vue des scélérats fauteurs de calomnies, et qui cherchent à connoître les pensées les plus secrètes.

On vit devant le sénat avili un fils accuser Vibius Severus, son père, ancien proconsul d'Espagne, condamné, à la vérité, pour malversation, au bannissement dans l'île d'Amorgue, mais qui ne devoit pas s'attendre à voir combler ses malheurs par l'imputation du crime de lèse-majesté. Le vieillard, arraché de son exil, défiguré, presque nu, étoit chargé de fers. Le jeune homme richement paré, tout à-la-fois dénonciateur et témoin, soutenoit que son père avoit conspiré contre le prince, et tenté de soulever les Gaules par ses émissaires. « Où sont les complices, disoit l'infortuné, au- « quel on n'en présentoit qu'un seul? Sans doute je « n'aurois pas entrepris, moi second, de tuer le prince « et de bouleverser l'empire? » L'accusateur, déconcerté, nomma des sénateurs, entre autres Lentulus, dont la probité étoit si bien reconnue, que Tibère lui-même rougit de l'accusation. « Je ne mériterois pas de vivre,

« dit-il, si j'étois haï de Lentulus. » Le père fut renvoyé dans son exil, et le fils dénaturé ne fut point puni. Quel que fût le sort de leur accusation, les délateurs, non seulement ne subissoient aucun châtiment, mais encore étoient sûrs d'avoir des récompenses.

Sans la connoissance qu'on avoit de la prédilection de Tibère pour ces scélérats, et sans la crainte d'être abandonné à leur fureur, il se seroit trouvé vraisemblablement des personnes qui auroient pu lui inspirer des inquiétudes sur les entreprises que Séjan méditoit contre sa famille; et dans ces sortes d'affaires, du soupçon à la découverte il n'y a pas loin; mais ce favori, qui étoit en même temps son ministre, possédoit trop sa confiance pour qu'on osât donner la moindre alarme sur son compte. Ce fut donc avec la plus grande sécurité que le perfide ministre arrangea ses noires machinations. On ne peut douter qu'il n'ait eu dessein de s'asseoir sur le trône, malgré tant d'héritiers dont ce trône étoit environné. Les enfants de Germanicus, Drusus qui en avoit deux lui-même, ne lui parurent pas des obstacles insurmontables. Tibère, abjurant toute défiance pour celui qui en méritoit le plus, avoit accordé à Séjan un pouvoir illimité sur ses gardes prétoriennes. Par les largesses, les complaisances, les officiers, les créatures qu'il eut la liberté d'y introduire, il en fit un corps absolument dévoué à ses volontés.

Pour se débarrasser de Drusus, investi d'une puissance supérieure à la sienne, il falloit moins de force que de ruse. Les méchants se devinent. Séjan trouva un complice zélé dans l'épouse du prince, l'impudique Liville, fille de l'impudique Livie. L'adultère les conduisit à l'empoisonnement. Sa femme administra à son

mari une potion dont l'effet étoit peu différent de la marche d'une maladie ordinaire. Il mourut pleuré des Romains, quoiqu'il eût beaucoup de défauts, principalement de la férocité dans le caractère. Mais ses vices étoient moins redoutables que la profonde dissimulation de son père. Tibère vint au sénat, et, au milieu des sanglots qu'arrachoit aux sénateurs la circonstance, il prononça d'un ton ferme et soutenu une harangue hypocrite, dans laquelle il désigna les fils de Germanicus comme l'unique ressource de l'état.

Il ordonna qu'on les fît entrer, et, les présentant par la main, il adressa aux assistants ces paroles: « J'avois « remis ces deux orphelins à leur oncle: je le conjurai « de les chérir à l'égal des siens, de les élever, de les « rendre dignes de lui et de la postérité. Aujourd'hui « que Drusus m'est enlevé, c'est à vous, pères con- « scrits, que j'adresse mes prières, en présence des « dieux de la patrie. Adoptez, gouvernez les petits-fils « du divin Auguste, les descendants de tant de héros. « Remplissez à leur égard votre devoir et le mien. Né- « ron et Drusus, voici présentement vos pères. » Cette espèce d'adoption indiquoit à Séjan les victimes qu'il devoit frapper; mais elles étoient sous la garde d'une mère vigilante. Le perfide, n'osant espérer de la surprendre, résolut de la perdre avec eux dans l'esprit de l'empereur, et par ce moyen de les exterminer tous ensemble.

Auparavant, il tenta de se donner un droit à la souveraine puissance par son mariage avec Liville, qu'il osa demander à Tibère. Il s'en falloit bien qu'il fût de naissance à pouvoir espérer un pareil honneur. Il n'étoit que fils de chevalier de famille sénatoriale par sa mère,

et peu illustré par ses alliances. Il crut que la faveur du prince suppléoit à tout. Tibère néanmoins ne lui accorda pas sa demande; mais il prit la peine de motiver son refus dans une longue lettre, qu'il terminoit en lui présentant l'espérance d'autres graces. Séjan dut s'estimer heureux de ce qu'une pareille prière ne donnât aucun ombrage à l'empereur. Il paroît même que le favori n'en acquit que plus d'empire sur son esprit; et il s'en servit, de concert avec Liville, pour rendre Agrippine et ses enfants suspects d'ambitionner le pouvoir souverain, crime impardonnable aux yeux de Tibère.

A force de calomnies et de craintes suggérées, Séjan vint à bout de brouiller l'oncle et la nièce. Celle-ci se plaignoit des vexations directes et indirectes qu'on lui faisoit éprouver: il suffisoit qu'on lui fût attaché pour être tourmenté. Ses amis, disoit-elle, étoient traînés en justice, et condamnés sans autre crime que leur dévouement à elle et à ses enfants. Tout devenoit suspect à la veuve de Germanicus de la part de l'empereur. A sa table, elle n'osoit manger, parcequ'on l'avertissoit sourdement de craindre le poison. Cette frayeur étoit remarquée par Tibère, qu'on en prévenoit aussi, et qui s'indignoit de pareils soupçons. De cet état violent naissoient des épanchements de confidence, des explosions de menaces, qui étoient rapportées et envenimées.

Année 26. Quand Séjan et sa cabale eurent éloigné ces esprits, il s'appliqua à empêcher qu'ils ne se rapprochassent, comme il auroit pu arriver, par des entrevues et des explications. Il persuada à Tibère de quitter Rome sans retour. Des raisons assez puissantes le portoient à cet éloignement: les vérités désagréables qu'il entendoit quelquefois jusque dans le sénat, la crainte de quel-

que attentat, plus possible dans une grande ville, au milieu d'une populace immense, que dans quelque lieu bien circonscrit et facile à garder. A cela se joignoit le desir de n'être plus gêné dans ses volontés atroces, par les égards qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour Livie Auguste, sa mère, à laquelle il devoit le trône. On ajoute qu'il rougissoit de l'état où son corps fut réduit dans sa vieillesse : une longue stature maigre et voûtée, un front dégarni de cheveux, un visage couvert de pustules et parsemé d'emplâtres. Il alla cacher cette laide figure dans la petite île de Caprée, près du cap Sorento, où il s'entoura du cortége de la débauche la plus abominable.

Il fut aisé à Séjan, tenant Tibère dans cette retraite, de consommer la perte d'Agrippine et de ses enfants, pour lesquels personne ne plaidoit : Tibère n'eut pas honte de les accuser lui-même par lettre auprès du sénat, c'est-à-dire de livrer sa nièce et ses petits-neveux à un sort funeste; car il savoit bien que la décision de ce lâche tribunal ne pouvoit être qu'un arrêt de proscription. Ce que nous connoissons de l'accusation ne consiste qu'en propos vagues, ainsi qu'en conjectures d'avoir eu dessein de se soustraire à la domination de leur oncle, et d'envahir l'empire. Sur ces imputations, les enfants furent séparés de la mère. Elle, reléguée dans la petite île Pandataire, essuya tant de mauvais traitements du centurion qui la gardoit, et reçut tant de coups sur la tête, qu'elle en perdit un œil. Drusus, son second fils, fut gardé prisonnier dans un coin du palais. Néron, l'aîné, jeune prince de grande espérance, enfermé dans l'île de Ponce, y mourut, les uns disent de misère, les autres de frayeur, à la vue du

bourreau qui entroit dans son appartement avec des instruments de supplice, comme s'il étoit envoyé pour donner la torture; ceci n'arriva qu'après la mort de l'impératrice Livie. Elle paya à quatre-vingt-cinq ans, à la nature, un tribut tardif, mais qui fut encore trop précipité, puisqu'on croit que, par l'ascendant qu'elle avoit conservé sur son fils, elle mettoit un frein à sa cruauté. En effet, après sa mort il se livra sans mesure à tous les excès que lui suggéroit son caractère sombre et féroce.

On est étonné que Séjan, devant connoître ce caractère ombrageux, se soit laissé décerner les honneurs extraordinaires que le sénat lui prodigua. Il fut ordonné que le jour de la naissance du ministre seroit annuellement célébré; qu'on lui dresseroit des statues dans tous les quartiers de la ville; qu'il seroit offert des sacrifices pour sa conservation. Son nom fut ajouté à celui de Tibère dans les inscriptions, et on prorogea pour cinq ans le consulat qu'il exerçoit en commun avec l'empereur. Tant de grandeur attiroit dans son palais la foule des premiers personnages de Rome, qui venoient lui faire la cour, et qui, en son absence, la faisoient à ses favoris et à ses esclaves. Ce colosse s'élevoit sous les yeux de Tibère, qui l'étayoit de toute son autorité, dans le temps même qu'instruit de toutes ses menées par Antonia, veuve de son frère Drusus, il s'apprêtoit à l'abattre. Elle fut obligée, tant étoient grandes les précautions de Séjan, de faire passer sa lettre par des voies détournées, parceque ceux qui entouroient l'empereur étoient autant d'espions aux gages du ministre, de sorte que Tibère se trouvoit retenu dans une espèce de captivité. Les cohortes préto-

riennes, dont la plupart des officiers devoient leur poste au favori, étoient plus dans ses intérêts que dans ceux de l'empereur. On pouvoit en dire autant du sénat. A ne juger que par ce qui frappoit les yeux, on auroit cru l'un seulement prince de la petite île, et l'autre souverain de Rome; mais cette souveraineté commençoit à chanceler, parcequ'on s'apercevoit que Tibère lui retiroit insensiblement son appui, et quand il frappa le dernier coup, il étoit presque sûr qu'il feroit crouler l'édifice.

Cependant, comme les sacrificateurs couronnoient leurs victimes, Tibère continuoit d'accumuler de nouveaux honneurs sur la tête de celui qu'il alloit immoler. Il lui manquoit encore la puissance tribunitienne. L'empereur le flatte de l'espérance de cette dignité, et, sous prétexte de réaliser sa promesse, il fait partir de Caprée Sertorius Macron, qui n'entre à Rome qu'à la chute du jour, pour n'être pas vu. Il va descendre chez le consul Régulus, qui n'étoit pas ami de Séjan, et concerte avec lui les mesures qu'il s'agissoit de prendre. Le consul assemble le sénat dès le matin. Séjan est surpris de voir Macron sans lettres de Tibère pour lui. Macron lui dit à l'oreille qu'il en apporte qu'il va présenter aux pères conscrits, par lesquelles l'empereur les prie de lui conférer la charge de tribun. Le ministre, ravi de cette nouvelle, prend sa place. Macron présente la lettre au consul, et sort. Pendant la lecture, il va se faire reconnoître commandant de la garde prétorienne, lui distribue une gratification, change le détachement qui avoit amené Séjan au sénat, et en fait garder la porte par un autre, sous le commandement d'un officier qui étoit dans le secret.

La lettre étoit d'une longueur excessive, composée avec un artifice singulier. Tibère s'étendoit d'abord en propos vagues, puis disoit un mot contre Séjan, se jetoit sur une autre matière, revenoit à Séjan, ainsi de suite à plusieurs reprises. Chaque fois il enchérissoit sur la dureté des expressions précédentes. Tout le monde restoit en suspens. Séjan épouvanté ne proféroit pas une parole. Son front pâlissoit. A chaque phrase de la lettre dirigée contre lui, par un mouvement presque imperceptible, les sénateurs voisins s'éloignoient. Arrive l'article effrayant de la lettre où l'empereur ordonnoit de condamner à mort deux sénateurs, ses intimes amis, instruits de tous ses complots. Un autre ordre plus effrayant encore étoit de s'assurer de sa personne. Sur-le-champ les tribuns et les préteurs quittent leurs siéges, se placent à ses côtés pour l'empêcher de se sauver et d'exciter des troubles. La salle du sénat, qui ne résonnoit auparavant que de ses louanges, retentit d'imprécations contre sa personne. Le consul le conduit lui-même en prison, accompagné de tous les magistrats.

Ils eurent beaucoup de peine à le garantir de la fureur du peuple. Confus et humilié, il vouloit se cacher le visage d'un pan de sa robe; les gardes le forcèrent de se laisser voir. Le peuple renversa et mit en pièces ses statues. Le même jour, le sénat se rassembla et le condamna à mort. Il fut exécuté sur-le-champ. Son corps, abandonné à la populace, lui servit de jouet pendant trois jours, ainsi que les corps de tous ses amis, qu'on massacra sans distinction d'âge ni de sexe, jusqu'à ses enfants, qui furent condamnés juridiquement : son fils à peine sorti de l'adolescence, sa fille si jeune encore,

qu'étant menée au supplice elle demandoit à grands cris ce qu'elle avoit fait, qu'elle ne le feroit plus, qu'on la châtiât comme les enfants de son âge. Après lui avoir fait éprouver les derniers outrages dans les prisons, afin qu'elle ne mourût pas vierge, le bourreau lui trancha la tête. Ainsi les triumvirs, ayant condamné un enfant à mort, l'avoient, avant l'exécution, fait revêtir de la robe virile, pour paroître ne pas transgresser la loi qui défendoit de faire mourir un enfant.

Pendant que, par ses ordres sanguinaires, il remplissoit la ville de carnage et de terreur, Tibère n'étoit pas sans frayeur dans son île. Il passoit la plus grande partie de son temps sur le sommet d'un rocher escarpé, afin d'être averti par les signaux convenus de ce qui se faisoit. Si les affaires n'avoient pas tourné à son avantage, il tenoit des vaisseaux tout prêts sur lesquels il auroit été chercher un autre asile. Mais il ne jouit pas sans mélange de la joie de ses succès. Apicata, femme de Séjan, que celui-ci avoit répudiée lorsqu'il voulut épouser Liville, voyant entre les corps exposés à la vue du public ceux de ses enfants, ne put survivre à sa douleur. Mais, avant de se tuer, elle fit remettre à Tibère, qu'elle vouloit tourmenter, un mémoire qui lui révéloit l'affreux secret de l'empoisonnement de Drusus, les moyens et les complices.

Un fils, un complot contre sa propre personne à venger, réveillèrent en lui des soucis cuisants, et firent déborder, pour ainsi dire, tout autour de lui, la cruauté dont cette ame atroce étoit pleine. Liville fut condamnée à mourir de faim. Il s'appliqua à rechercher non seulement les complices, mais tous ceux qui avoient eu des liaisons avec eux. Il se les faisoit amener dans son

île, comme un tigre dans sa caverne, pour arracher lui-même les aveux par les tourments, et jouir de leur douleur. Un d'eux s'étant tué, il s'écria dans une espèce de désespoir : « Carnutius m'est échappé. » Il répondit à un de ses prisonniers qui le prioit d'abréger son supplice par la mort : « Nous ne sommes pas encore assez « bons amis pour cela. » Aux coupables, à leurs amis, succédèrent les simples protégés ; ensuite les délateurs ordinaires, pour n'avoir pas bien fait leur devoir en cette occasion, et les indifférents même. On raconte à ce sujet, qu'un habitant de Rhodes, qu'il aimoit singulièrement, étant arrivé sur son invitation dans cette fâcheuse circonstance, Tibère, quand on lui annonça cette nouvelle, occupé de la seule idée de criminels et de supplices, ordonna qu'on lui donnât la question, comme à tous ceux qu'on amenoit. Lorsqu'il reconnut sa méprise, il se débarrassa des reproches en faisant tuer son ami. Pour abréger, il en faisoit quelquefois précipiter dans la mer du haut d'un promontoire. Au bas se trouvoient des hommes chargés de tuer à coups d'aviron ceux qui tentoient de se sauver à la nage, et lui-même présidoit à ce spectacle.

Il auroit manqué un trait à la barbarie de Tibère, si, en tuant ceux qu'il haïssoit, il n'avoit tâché de les déshonorer. Ainsi, en forçant par ses mauvais traitements la malheureuse Agrippine à finir une vie qui lui étoit à charge, le monstre publia qu'elle s'étoit laissée mourir de faim, de regret d'avoir perdu son amant, vieillard respectable, qu'il fit languir trois ans en prison. Dans la lettre où il annonça au sénat la mort de cette princesse, il vanta sa clémence de ce qu'il ne l'avoit pas fait étrangler, et jeter aux Gémonies. Le sénat lui en fit ses

remerciements. L'infortunée veuve de Germanicus avoit été précédée au tombeau par son fils Drusus. Pendant neuf années, ce malheureux prince avoit écarté de lui la mort par divers moyens, quelquefois réduit à mettre dans sa bouche de la bourre de son lit pour tromper sa faim. Tibère fit lire en plein sénat le journal de ses actions. Il en résultoit qu'on avoit eu l'inhumanité d'entourer son petit-fils de gens chargés d'épier son visage, ses murmures, et jusqu'à ses soupirs. Il apprenoit au public ce qu'il avoit lu lui-même avec plaisir dans les lettres de ses espions, que tel jour, un tel centurion avoit réprimé les plaintes du prince par des expressions cruelles; que tel autre jour, un autre l'avoit intimidé par ses menaces; qu'un troisième enfin l'avoit frappé; que l'enfant dénaturé s'étoit permis ces imprécations contre son aïeul: « Meurtrier de ta belle-fille, du fils de « ton père, de tes petits-fils et de toute ta famille, puisse « tomber sur toi la vengeance due à notre nom, à nos « ancêtres et à la postérité! » Tibère l'appeloit en finissant sa lettre: « Fils ingrat, impudique ennemi de « l'état. » Les sénateurs feignoient d'être révoltés du crime du jeune prince; mais au fond ils étoient indignés de l'imprudence de l'empereur, autrefois si secret et si réservé, et qui s'étoit par degrés enhardi jusqu'à entr'ouvrir à leurs yeux les murs du cachot de son petit-fils, et le montrer sous la verge d'un centurion, meurtri de coups par des esclaves, expirant de faim, et demandant inutilement de quoi prolonger sa misérable existence.

Un seul fils de Germanicus, Caligula, dont nous avons parlé, échappa à la rage de l'empereur, mérita même ses bonnes graces, peut-être parceque, sous un

extérieur doux et modeste qu'il tenoit de son père, il cachoit, comme son grand-père adoptif, des inclinations cruelles et sauvages. Il vivoit sous ses yeux à Caprée, dissimulé jusqu'à ne pas laisser échapper un soupir, ne pas changer de visage, lorsqu'il sut la mort de sa mère et de son frère, quoiqu'on employât toutes sortes d'artifices pour lui arracher quelque marque de ressentiment. Il faisoit son unique étude du caractère de Tibère. Il imitoit ses regards, ses expressions, et jusqu'à sa manière de s'habiller. De sorte que quand il fut parvenu au trône, on disoit de lui : « Que jamais il n'y avoit eu « de meilleur esclave, ni de plus mauvais maître. » L'aïeul avoit bien pénétré le caractère de son petit-fils, lorsqu'il disoit, en parlant de ses dispositions testamentaires : « Je laisse au peuple romain un serpent « pour le dévorer, et un Phaéton pour embraser la « terre. » Il lui dit à lui-même, à l'occasion de quelques plaisanteries qu'il se permettoit sur Sylla : « Vous aurez « tous ses défauts, et pas une de ses vertus. » Enfin, en embrassant le jeune Tibère, fils de son cher Drusus, auquel il avoit voulu léguer l'empire, mais dont il ne put, à cause de sa jeunesse, faire que le collégue de Caligula, il regarda celui-ci d'un œil farouche, et lui dit : « Vous « le tuerez, mais un autre vous tuera. »

Pendant qu'il étoit agité par ces tristes pressentiments, soixante et dix neuf ans et une maladie de langueur lui faisoient prévoir une mort prochaine. Il étoit sorti de Caprée, et promenoit son squelette par-tout où il croyoit qu'un air plus sain et des distractions renouvelées sans cesse pouvoient réparer ses forces et écarter ses fâcheuses réflexions. Cette espèce d'agonie fut trop courte, si elle étoit accompagnée de douleurs

aiguës et de remords déchirants, et l'on peut supposer que devant ses yeux près de se fermer passoient successivement les ombres menaçantes de tous ceux qu'il avoit immolés à sa vengeance et à ses soupçons. Ce fut presque le seul cortége qui l'accompagna au tombeau. Il montroit le sceptre à son successeur; mais il le retenoit: et lorsqu'il étoit près de tomber de sa main défaillante, peu s'en fallut que Caligula ne fût mis hors d'état de le ramasser: car le vieil empereur, s'étant aperçu que Macron faisoit sa cour à son futur successeur, lui dit avec le ton du dépit: « Il paroît que vous « abandonnez le soleil couchant pour adorer le soleil « levant. » Cette observation pouvoit causer la perte de l'héritier présomptif ainsi que du préfet du prétoire.

On ignoroit l'état exact du malade. Il étoit même dangereux de vouloir s'en assurer: son médecin fut obligé d'user de ruse. Il prétexta un voyage, et lui prenant la main, comme pour la baiser, il lui tâta le pouls, et reconnut que Tibère n'avoit pas long-temps à vivre. Il en donna la certitude à Caligula. Mais l'empereur luttoit avec courage contre la mort. On le voyoit ramasser toutes ses forces, tantôt pour donner une audience, vêtu et paré comme en pleine santé, tantôt pour assister à un repas et partager la joie des convives. Il tomboit en foiblesse, et se relevoit plus vigoureux. Tant d'alternatives inquiétoient et fatiguoient l'attente. Enfin, on vient dire à Caligula que Tibère ne voit ni ne respire plus. Tous les courtisans se rangent autour du nouvel empereur; mais pendant qu'il reçoit leurs félicitations, un esclave accourt, et annonce que le mourant a recouvré la vue et la parole. Macron entre dans sa chambre, et l'étouffe pour ainsi dire sous le poids des vêtements

dont il le charge. Le moribond résistoit. On dit que Caligula lui-même lui couvrit la tête d'un oreiller, et le pressa sur la bouche jusqu'à ce qu'il fût expiré; mort trop douce pour un pareil tyran. Si jamais on concevoit le bizarre projet de faire une galerie des monstres couronnés qui ont effrayé la terre, qu'une toile noire remplisse le cadre destiné à son portrait, et qu'il soit oublié.

Caligula. 37. Le règne de Caligula est partagé en deux époques, l'une qui dura seulement quelques mois, pendant laquelle il montra de bonnes intentions, et fit des actions louables; l'autre contient la vie d'un forcené, dont l'existence étonne encore moins que la patience de ceux qui l'ont souffert. Son avénement au trône causa une joie excessive. Plus de cent soixante mille victimes dans l'étendue de l'empire tombèrent sous la hache des sacrificateurs, et accompagnèrent les vœux qu'on fit pour sa prospérité. Il alla dans les îles de Pandataire et de Ponce recueillir les cendres de sa mère et de son frère: il décora ses trois sœurs, Agrippine, Drusille et Liville, de tous les honneurs qu'il put imaginer, comme de leur accorder les priviléges de vestales, quoiqu'elles n'en fussent rien moins que dignes. On voulut dès ce temps lui faire craindre une conspiration contre sa vie. « Je « n'appréhende rien, dit-il; je n'ai rien fait pour m'at- « tirer la haine de personne, et je n'ajoute aucune foi « aux délateurs. » Sa conduite sage à l'égard du peuple, auquel il donna l'assurance de sa subsistance et d'une bonne police, les seuls biens qui lui soient strictement dus; à l'égard des proscrits, auxquels il rendit leurs biens; à l'égard des prisonniers, dont il fit tomber les chaînes, lui mérita du sénat des distinctions flatteuses.

Il fut statué que tous les ans son image, gravée sur un bouclier d'or, seroit portée au Capitole par le collége des prêtres ; que les sénateurs suivroient la procession avec les enfants des patriciens de l'un et de l'autre sexe, chantant des hymnes à son honneur, et que ce jour seroit fêté avec la même solennité que celui de la fondation de Rome.

Qu'auroit-on pu faire de plus après un régne glorieux ? Devoit-on regarder tout ce qui se passoit autrement que comme des espérances ? malheureusement on y fut cruellement trompé. Caligula tomba malade ; la consternation se répandit dans la ville et dans tout l'empire ; mais combien redoubla-t-elle, lorsqu'on vit ce malheureux empereur ne sortir des voiles funèbres desquels il avoit été un moment enveloppé, que pour montrer tous les vices opposés à ses premières vertus. Dans sa jeunesse, il avoit éprouvé des attaques d'épilepsie. Ceux qui l'approchoient apercevoient quelquefois en lui des absences d'esprit. On a présumé que la maladie affecta son esprit et acheva de le déranger. Les fous ont une passion dominante : la sienne fut la cruauté, dont les intervalles étoient le ridicule et l'absurdité.

Dès sa convalescence, Caligula prend les titres fastueux de *fils des camps, père des armées, très gracieux, très puissant César*. Le jeune Tibère, désigné par le testament du vieux pour être son collégue, étoit, disoit-il, son fils adoptif. Sa vie lui étoit aussi chère que la sienne propre : au moment de ces protestations, il lui envoie l'ordre de se tuer de sa propre main. Le malheureux enfant étoit d'un caractère doux. Jamais il n'avoit assisté à des exécutions, ni même à des com-

bats de gladiateurs. Il présente docilement sa gorge à l'officier le plus proche, ensuite à tous les autres, les prie, les yeux baignés de larmes, d'exécuter l'ordre cruel dont ils sont chargés. Sur leur refus, il tire son épée : « Montrez-moi, dit-il, du moins comment je dois « m'y prendre pour me tuer d'un seul coup. » Ils ont cette barbare complaisance. Il tombe en palpitant, et les vils esclaves vont annoncer à leur maître que ses ordres sont exécutés.

Si l'on pouvoit approuver la cruauté, on diroit qu'elle fut justement employée à l'égard de bas flatteurs qui s'étoient engagés à combattre comme gladiateurs aux jeux qu'on donnoit pour la guérison de Caligula. Il les força d'accomplir leur vœu. Un plébéien distingué avoit fait serment de donner sa vie en échange de celle du prince, si les dieux lui rendoient la santé : Caligula le livra aux ministres des sacrifices. Ils l'ornèrent à la manière des victimes, le promenèrent dans toute la ville, et finirent son triomphe par le précipiter du haut de la Roche Tarpéienne. Comme tout est croyable de la part d'un fou, on peut, sans craindre de déroger à la vérité de l'histoire, rapporter les faits suivants : Caligula, ne trouvant pas, lorsqu'il venoit au spectacle, les criminels destinés à combattre contre les bêtes, faisoit quelquefois jeter dans l'arène ceux qui se trouvoient présents, leur faisoit couper la langue, afin qu'ils ne pussent réclamer, les faisoit ranger sur une ligne de malheureux prisonniers de guerre, et faisoit condamner, depuis tel chauve jusqu'à tel chauve indistinctement, *a cavlo ad calvum*, en les indiquant du doigt, à avoir la tête tranchée. Il exerçoit la même injustice à l'égard de vieillards et d'infirmes hors d'état de gagner leur vie.

« Autant de services, disoit-il, que je rends à la société, « en la délivrant de misérables qui lui sont à charge. »

A plus forte raison croira-t-on qu'il ne ménageoit pas ceux qui osoient le blâmer et lui faire des remontrances. Pour ce seul crime, il condamna à la mort Caninius Julius. « Je vous remercie », lui dit tranquillement le Romain. Les dix jours qui, selon le décret du sénat, devoient s'écouler entre la condamnation et l'exécution, le condamné les passa dans ses exercices ordinaires. Le centurion le trouva jouant aux échecs quand il vint l'avertir pour aller au supplice. Caninius se lève comme pour une chose indifférente, embrasse ses amis. « Dans « peu, leur dit-il, je saurai si l'ame est immortelle. Je « ferai particulièrement attention à la manière dont elle « se sépare du corps, et je reviendrai, si je puis, vous « dire quel est son état. »

Caligula aimoit à faire souffrir ses victimes, et qu'elles se sentissent mourir, ainsi qu'il s'exprimoit. Ayant un jour les deux consuls à sa table, il se mit à éclater de rire. « Vous êtes surpris, leur dit-il; c'est que je songe « que je n'ai qu'à faire un signe pour qu'on vous coupe « la gorge à tous les deux. » A une femme qu'il aimoit, il dit en la flattant : « Je ferai tomber cette belle tête « quand il m'en prendra fantaisie. » Enfin, voyant le peuple romain rassemblé dans la place, il fit ce souhait atroce : « Plût aux dieux que cette multitude n'eût « qu'une tête, afin d'avoir le plaisir de l'abattre d'un « seul coup ! » Au défaut de ce plaisir, il se donnoit, quand il jetoit de l'argent au peuple, celui d'y mêler des poignards, pour mettre sous la main des malheureux qui se disputoient leur proie de quoi s'égorger entre eux. Il en périt plus de trois cents en un jour.

C'étoit sérieusement qu'il se croyoit d'une nature différente des autres hommes. D'après cela, il se faisoit bâtir des temples et dresser des autels où il s'offroit lui-même des sacrifices. Dans une de ces cérémonies, il lui parut plaisant, au lieu de frapper la victime, de détourner le coup, et de l'assener sur le prêtre qui étoit auprès de lui. Mais s'il ravaloit les hommes au-dessous de lui, il en rapprochoit les bêtes. Il combla son cheval Incitatus de tous les honneurs qu'il put imaginer: un palais superbe, des gardes, un intendant, un secrétaire. Il alloit le faire consul quand il mourut.

A ces infamies l'histoire joint des ridicules, mêlés cependant d'atrocités telles qu'on doit en attendre d'un pareil insensé. Il bâtit un pont sur la mer, composé de vaisseaux, depuis Baies jusqu'à Pouzolles, construit aux deux bouts des palais, y passe en triomphe à la clarté d'une infinité de flambeaux qui illuminoient toute la baie, et, pour compléter le divertissement, fait pousser par ses troupes dans la mer une multitude de spectateurs, qu'on assomme à coups de rames quand ils veulent gagner la terre. Il lui prend ensuite envie d'aller soumettre les Germains et les Bataves, et se fait porter à cette expédition en litière, sur les épaules des soldats, à travers les Alpes, jusqu'au Rhin. Il étoit accompagné de baladins, de farceurs et de courtisanes. On adoucissoit et l'on arrosoit le chemin devant lui. Arrivé à son armée au-delà du Rhin, la réforme qu'il y fait, c'est de renvoyer les vieux officiers, sous prétexte qu'ils ne sont plus propres à supporter les travaux de la guerre, et de casser les plus braves soldats. Aussi, à la moindre alarme, la terreur se met dans cette armée. Elle fuit, et l'empereur trouvant le pont embarrassé par

les bagages, se fait passer de main en main au-delà du fleuve. Cependant, pour ne pas quitter ce pays sans quelque apparence de victoire, il envoie de l'autre côté du fleuve un détachement qui se cache dans le bois. A la tête de ses meilleures légions, Caligula va le surprendre. On feint de combattre, l'ennemi plie, et l'empereur revient couronné de lauriers. Le même courage le porte sur les côtes de l'Océan, en face de l'Angleterre. Il fait dresser les machines; on sonne la charge; les troupes se répandent sur le rivage, et y ramassent des coquillages, dépouilles glorieuses de la mer et des îles.

On ne sait si ce fut à l'occasion de ses exploits, que Caligula voulut immortaliser, qu'il ordonna un combat d'éloquence en grec et en latin dans des jeux qu'il fit célébrer à Lyon. Les conditions, dont l'exécution ne seroit peut-être pas inutile de nos jours, étoient que les vaincus récompensassent leurs vainqueurs. Ceux dont on jugeoit les ouvrages absolument mauvais, on les condamnoit à les effacer avec leur langue, s'ils ne préféroient d'être fouettés comme de mauvais écoliers, ou d'être plongés dans le Rhône, mais retirés ensuite. Le sénat, toujours servile, envoya à l'empereur des députations pour le féliciter de ses victoires; l'empereur ne fut pas content de leurs harangues. Comme ils le prioient très respectueusement de revenir à Rome, il répondit : « J'y retour-« nerai, sans doute; et j'y porterai ceci avec moi », en montrant son épée. Chacun alors craignit pour soi. Les lâches pères conscrits, dociles au simple vœu manifesté par le tyran, de voir mettre un sénateur en pièces, se jetèrent sur Scribonius Proculus, homme vénérable qu'il leur indiquoit, le tuèrent à coups de

canif, et jetèrent son corps sanglant à la populace. Il destinoit un sort à-peu-près pareil à beaucoup d'autres. On en trouva après sa mort deux listes intitulées, l'une l'*Épée*, l'autre le *Poignard*; apparemment du nom de l'instrument dont il devoit se servir pour se défaire des personnes inscrites. On trouva aussi une caisse de poisons.

En vingt-neuf ans de vie, dont quatre d'empire, Caligula avoit beaucoup trop vécu et régné. Cassius Chéréa en débarrassa les Romains, et fut mal récompensé de ce service. C'étoit un excellent officier, brave et intrépide ; mais comme il avoit un son de voix efféminé, l'empereur se faisoit un plaisir de le mortifier, comme s'il l'eût cru lâche et sans cœur. Il ne lui donnoit jamais le mot du guet, que ce ne fût une injure, tantôt une parole obscène, tantôt le nom de quelque prostituée, Si d'ailleurs il y avoit une commission désagréable ou odieuse, Chéréa étoit sûr de s'en voir chargé. Ce qui lui arriva à cet égard est un fait unique dans l'histoire.

Une fameuse comédienne, nommée Quintilie, accoutumée à recevoir chez elle bonne compagnie, fut accusée d'avoir souffert qu'un certain Propédius, espèce de philosophe épicurien, connu pour ne pas se gêner plus dans ses discours que dans ses actions, parlât mal du prince à sa table. Interrogée à ce sujet, elle répond qu'elle n'a rien entendu. Elle persiste, quoique menacée de la question et condamnée. Chéréa avoit déjà formé le projet de se venger des affronts continuels que lui faisoit l'empereur. Son complot étoit ourdi, et Quintilie le savoit. Par hasard ou par malice, l'empereur le nomme pour présider à la torture. Rien de plus

embarrassant que la position où il se trouvoit. Faire souffrir à Quintilie les tourments dans toute leur rigueur, c'étoit risquer de lui arracher l'aveu de la conspiration; la ménager, c'étoit s'exposer lui-même. Cette femme courageuse trouve moyen de l'assurer de sa fermeté. Elle tient parole, soutient la torture sans se permettre un mot à la charge de Propédius et des conspirateurs, quoique mise en tel état, que Caligula lui-même en fut touché, et lui fit donner une somme d'argent pour la dédommager. C'est la seule fois que l'histoire lui reconnoît quelque compassion.

Sorti de cette scène affreuse, Chéréa rassemble ses complices et presse l'exécution. Les circonstances la contrarièrent souvent; mais les délais n'ébranlèrent aucun des conjurés, quoiqu'en grand nombre. Ils surprirent le tyran avec quelques jeunes danseurs qu'il avoit fait venir d'Asie, et le tuèrent de trente coups, tant ils craignoient de le manquer. Le premier fut porté par Chéréa, et celui qui le fit expirer le fut par Arquila. Tous s'acharnèrent sur le corps de l'empereur, et le mirent en pièces.

Claude. Année 40.

Après l'exemple de Claude, il n'y a personne qui doive désespérer de la fortune: elle fit tous les frais de son élévation. Il étoit, à la vérité, petit-fils de Marc-Antoine et d'Octavie, sœur d'Auguste, par son père Drusus, petit-fils de Livia Augusta, frère de Germanicus, neveu de Tibère, et oncle de Caligula, mais si disgracié de la nature, que sa mère Antonia disoit « que « c'étoit un monstre à figure humaine, que la nature « n'avoit fait qu'ébaucher. » Quand elle vouloit reprocher à quelqu'un sa stupidité, « Vous êtes, lui disoit-« elle, aussi bête que mon fils Claude. » Quand Auguste

vouloit lui donner un nom obligeant, il l'appeloit *ce pauvre enfant*. Toute sa famille le regardoit comme stupide, et il dut à cette réputation l'exception que fit Caligula en sa faveur, lorsqu'il se défit du reste de ses parents. Cette imbécillité fut augmentée par l'éducation qu'il reçut. Livré à des domestiques grossiers qui le maltraitoient, rebuté, méprisé; le jouet, malgré sa naissance, de tous ceux qui l'approchoient : de ces rebuts et des cruautés qu'il voyoit souvent autour de lui, il contracta une timidité insurmontable. Tout l'inquiétoit, le moindre bruit l'effrayoit.

Au moment de l'assassinat de Caligula, Claude étoit dans le palais. Le tumulte que cet événement occasiona lui fit chercher une retraite : il se cacha derrière une tapisserie : de là il entendoit les cris de ceux que les gardes de l'empereur, accourus trop tard, massacroient indistinctement, ou conjurés qui n'avoient pas pris assez promptement la fuite, ou curieux pour savoir ce qui étoit arrivé, et jouir du spectacle d'un tyran qui n'étoit plus à craindre. Claude vit à travers le voile passer des têtes que les soldats forcenés de rage promenoient dans les appartements. Lorsque le bruit commençoit à cesser, un prétorien, nommé Gratus, errant dans le palais, pour voir s'il n'y avoit rien à piller, aperçoit des pieds sous la tapisserie, la tire et découvre Claude. Le prince se jette à ses pieds et lui demande la vie. Le soldat le relève, le salue empereur, le fait reconnoître par ses camarades. Ils le placent dans une litière, et le portent eux-mêmes au camp sur leurs épaules. Le peuple, qui le voyoit passer, croyoit qu'ils alloient le tuer, déploroit son sort, et les prioit de ne

point faire de mal à un homme qui n'en avoit jamais fait à personne.

Pendant ce temps, les senateurs s'étoient assemblés: ils délibéroient. La plus grande partie opinoit à ressaisir l'empire. Ils donnèrent le commandement de la ville à Chéréa, qui s'étoit d'abord caché pour éviter la première furie du peuple; mais ce peuple cessa d'être furieux, il n'en regretta pas moins l'empereur massacré. Il lui faisoit tant de largesses! il le nourrissoit à rien faire; il lui donnoit tant de beaux spectacles! pouvoit-il en espérer autant du sénat? Dailleurs, s'il avoit été cruel, ce n'étoit qu'à l'égard des grands. Que leur importoit à eux plébéiens? Trop éloignés du trône, ils ne pouvoient redouter les caprices du souverain. C'étoit aussi le raisonnement des soldats, qui se répandoient dans la ville, et qui commençoient à faire cause commune avec les citoyens. Cette réunion d'opinions alarme les pères conscrits. Ils prient Agrippa, roi de Judée, qui avoit été très lié avec Caligula, d'aller trouver Claude, et de l'engager à renoncer à l'empire. Ce monarque, auquel un foible empereur convenoit bien mieux qu'un sénat difficile à mener, exhorta au contraire le prince à profiter de sa bonne fortune, et lui donna l'idée de s'attacher les prétoriens par une distribution d'argent: expédient qui causa par la suite tous les maux de l'empire.

Agrippa revint trouver les sénateurs, et leur dit que l'armée étoit gagnée, que le peuple s'entendoit avec elle, qu'il ne les croyoit pas en état de soutenir leur résolution. En même temps il se fit un rassemblement autour du lieu de l'assemblée; des cris demandoient un

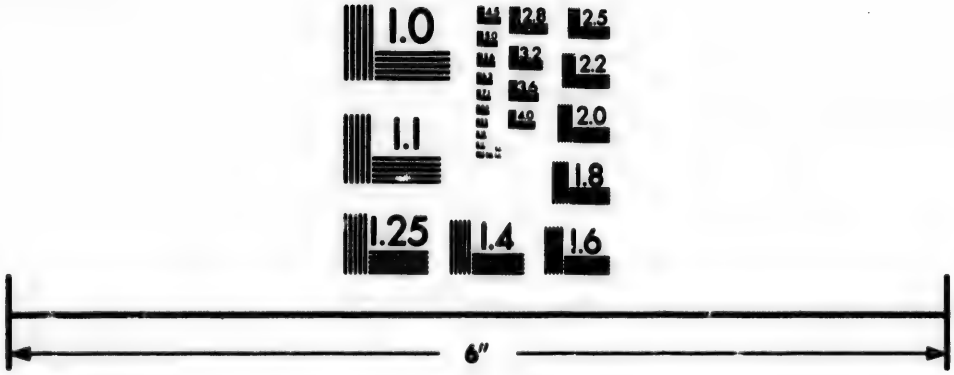
empereur. Les pères conscrits ne délibérèrent plus, ils se précipitèrent vers le camp; c'étoit à qui arriveroit le premier pour donner des preuves de soumission. Quelques uns des moins diligents essuyèrent des mauvais traitements de la populace, et Claude fut unanimement proclamé empereur. Ceux qui le conseilloient jugèrent qu'il importoit à la sûreté des princes que l'assassinat de son prédécesseur ne restât pas impuni. Ainsi, quoiqu'on approuvât intérieurement l'action de Chéréa, il fut condamné et exécuté; mais le peuple, qui avoit demandé sa mort, jeta des fleurs sur son tombeau, et on ne poursuivit point les autres conjurés, quoique très connus.

Claude avoit cinquante ans. Malgré la mauvaise éducation qu'il avoit reçue, il avoit acquis quelque goût pour les arts et les sciences. Il s'exprimoit assez bien, et pensoit juste, quand on ne troubloit pas son jugement par la crainte et par de trop fortes instances. Ce caractère trembleur le rendit propre à être gouverné par les femmes et par ses favoris, qui furent le fléau de son règne. L'extérieur est quelque chose dans un prince. Malheureusement le sien n'avoit rien qui prévînt en sa faveur; quoique grand, il avoit un air maladroit et décontenancé. Sa voix étoit basse, sa prononciation embarrassée, son regard incertain, et sa physionomie désagréable. Néanmoins il se fit d'abord aimer par sa bonté et sa douceur. On étoit si peu accoutumé à ces qualités! L'estime n'alloit pas de pair, sur-tout lorsqu'il s'asseyoit sur un tribunal. Il jugeoit mal, et cependant il aimoit à juger. Claude abrogea la loi du crime de lèse-majesté, défendit qu'on l'appelât *Dieu*, entreprit des travaux

utiles, tels que la construction d'un port à l'embouchure du Tibre, des desséchements de marais. Il rappela d'exil ses deux cousines Agrippine et Julie, et termina par ses lieutenants une guerre h[illegible]se en Mauritanie. Une loi qu'il publia fit croire [illegible]roit de l'honneur à servir sous lui ; elle défen[illegible]x auxquels il conféroit des gouvernements de provinces de l'en remercier dans le sénat, selon la coutume.

Ici finit Claude et commence Messaline, sa femme, dont le nom est devenu une injure. Possidès, l'eunuque, maître de l'intérieur du palais ; Callixte, dépositaire des requêtes qu'on présentoit ; Narcisse, secrétaire ; Pallas, administrateur des finances : tels furent, sous Claude, les véritables empereurs de Rome. Messaline fit le premier essai de sa puissance sur Julie, cousine de son mari, et sur Sénéque le philosophe. Elle les fit bannir au loin, parcequ'elle craignoit auprès de son foible époux les agréments de l'une et la sagesse de l'autre. Le second essai se fit contre Silanus, son beau-frère. Elle en devient amoureuse. Il rejette avec horreur ses propositions. En conséquence de mesures concertées, Narcisse entre épouvanté dans la chambre de Claude, le réveille en sursaut, lui raconte qu'il vient de voir en songe Silanus un poignard à la main, égorgeant l'empereur. Messaline, qui étoit à ses côtés, affirme que depuis plusieurs nuits elle est agitée du même songe. Au même instant, on vient avertir que Silanus est à la porte du palais, et veut entrer à toute force. Il avoit été prévenu d'y venir, parceque l'empereur le demandoit. Celui-ci, sans autre examen, ordonne qu'on le défasse de ce traître ; Silanus est massacré. Claude fait part de cette

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

belle action au sénat, et décerne à son affranchi des remerciements publics, du soin qu'il prenoit de sa santé, même en songe.

Mais le risque d'être assujetti à un prince foible parut à quelques sénateurs aussi fâcheux que d'obéir à un prince cruel. Ils engagèrent Camille, gouverneur de Dalmatie, qui étoit à la tête d'une bonne armée, à se révolter. Malheureusement ses légions, après l'avoir un moment appuyé, l'abandonnèrent et le tuèrent. Le procès de ses complices s'instruisit en plein sénat; Claude y assistoit. Arrie, femme de Pétus, un des conjurés, est célèbre par son courage. Voyant son mari peu empressé à se donner la mort, elle s'arma d'un poignard, le plongea dans son sein, et le présentant à son mari, lui dit : « Cela ne fait point de mal, mon « cher Pétus. (*Pœte, non dolet!*) » L'empereur, contre la coutume établie, rendit aux parents les biens des proscrits.

Il faut distinguer entre Claude, maître de lui-même, et Claude séduit, effrayé et troublé. On doit au premier le pardon accordé à Othon, qui avoit puni les légions coupables de la mort de Camille, leur général; et non seulement il lui pardonna, mais, touché de sa noble fermeté, il dit: « Puissent mes enfants lui ressembler un « jour! » On doit à Claude, entouré d'hommes sages et honnêtes, sa bonne conduite dans la guerre qu'il porta lui-même chez les Bretons, l'accueil qu'il fit aux officiers habiles, les récompenses données aux soldats, la clémence qu'il fit paroître pour les vaincus, l'indulgence qu'il montra à l'égard de Gallus, frère utérin de Tibère Posthume, qui, en cette qualité, avoit formé un complot pour s'emparer du trône. Claude se con-

tenta de l'exiler. On lui doit, lorsqu'il fut bien conseillé, des lois sages, des réglements louables pour les mœurs; mais sa bonhomie lui faisoit apporter peu d'exactitude dans la pratique. Il renvoya sans châtiment un jeune homme souillé de plusieurs vices, parceque son père en rendoit bon témoignage.

A Claude, esclave de l'impudique Messaline et de ses cruels affranchis, on doit la mort des deux Julies. La première, sœur de Caligula, déja victime par son exil de la jalousie de l'épouse; la seconde, à la vérité bien digne de son sort, par sa complicité dans l'empoisonnement de Drusus, son mari; mais étoit-ce à Messaline à la faire punir? elle qui empoisonna Vinicius pour s'être refusé à sa passion, qui fit trancher la tête à Pompée, parcequ'il avoit trop de talents et qu'il pouvoit captiver son mari; qui réduisit Poppée, sa rivale, à se tuer, et qui fit périr Valérius Asiaticus pour avoir les superbes jardins de Lucullus, dont il étoit possesseur? Cette Poppée étoit sa rivale, non auprès de son mari, mais auprès d'un fameux pantomime, nommé Mnester. Celui-ci, croyant trop dangereux de se familiariser avec l'impératrice, dont le commerce découvert pourroit lui attirer de grands malheurs, donnoit la préférence à Poppée, femme de Scipion. Messaline eut l'impudence de se plaindre à l'empereur du peu de complaisance de Mnester, se le fit donner pour esclave, avec injonction d'obéir à tout ce qu'elle lui ordonneroit. Mais comme il pouvoit s'échapper avec Poppée, elle fit tant effrayer cette malheureuse par la crainte des tourments qu'elle lui préparoit, que Poppée se donna la mort.

Pour Valérius, condamné contre toutes les régles, non en plein sénat, comme l'exigeoit sa qualité d'an-

cien consul, mais dans l'appartement de l'empereur, il émut ce prince, arracha des larmes à Messaline elle-même, mais n'en fut pas moins, par la calomnie et les faux témoins, victime de la cupidité de l'impératrice. On lui laissa, pour toute grace, le choix du genre de mort. Les courtisans l'exhortoient à se laisser mourir de faim, prétendant que c'étoit une mort fort douce. Il les remercie de leur conseil, n'omet aucun de ses exercices, prend le bain, soupe gaiement, visite son bûcher, lui fait changer de place, de peur que la flamme n'endommage les arbres voisins, se fait ouvrir les veines, et conserve sa tranquillité jusqu'au dernier soupir. Toutes ces horreurs se commettoient sous le nom de Claude. On savoit si bien égarer son esprit, aliéner son bon sens, qu'il oublioit souvent ce qu'il avoit commandé. On le vit marquer sa surprise de ne pas voir comme à l'ordinaire à sa table des personnes tuées la veille par son ordre. Alors il témoignoit par des sanglots sa douleur et ses regrets.

Narcisse, Calixte et Pallas prêtoient à toutes les volontés de Messaline, dont ils connoissoient l'empire sur son époux. Mais les crimes ont leur terme : l'impératrice se permettoit de tels excès de débordement, qu'en ne les révélant et ne les arrêtant pas, ils risquoient d'en porter la peine avec elle. Ils employèrent tout ce qu'ils avoient de moyens capables de l'engager à garder quelque modération dans les démonstrations de sa passion pour Silius, son amant favori, le plus bel homme de la capitale. Mais comme si la publicité eût ajouté à ses plaisirs, elle sembloit prendre à tâche d'en instruire toute la ville. Silius, réfléchissant sur sa situation, représente à Messaline qu'ils en font trop pour s'imaginer

pouvoir éviter la mort quand le prince sera instruit de leur conduite, ce qui ne doit pas tarder; qu'il ne leur est possible de prévenir le danger que par une résolution désespérée; qu'il a des amis sur lesquels il peut compter; qu'il faut qu'il l'épouse; et qu'il adoptera son fils Britannicus.

Cette proposition, d'une hardiesse incroyable et sans exemple, est approuvée par Messaline. Elle attend que son mari parte pour Ostie, où une solennité l'appeloit, et célèbre ses noces avec toute la pompe ordinaire, en présence du sénat, de l'ordre des chevaliers, de tout le peuple et des soldats. On prétend qu'elle avoit prévenu l'empereur sur ce mariage, et lui avoit fait signer le contrat, comme si elle ne se déterminoit à cette cérémonie que pour détourner sur un autre certaines calamités dont celui qui étoit son mari étoit menacé. Cet éclat effrayant consterna toute la maison de l'empereur. Narcisse sur-tout, plus exposé qu'un autre à ses reproches, parcequ'il étoit son principal confident, vouloit l'en instruire, et ne savoit comment s'y prendre. Après avoir bien médité, il en charge deux courtisanes en grande faveur auprès du prince. L'une se met à genoux, et lui dit que Messaline vient d'épouser Silius; l'autre confirme cette nouvelle, et réclame le témoignage de Narcisse. On l'appelle, il convient de la vérité du rapport, demande humblement pardon de ne l'avoir pas annoncé plus tôt, ajoute qu'il n'y a pas de temps à perdre, et que si Claude n'use de la plus grande diligence, le nouvel époux de Messaline va se rendre maître de Rome. Claude tremble, il assemble son conseil. La frayeur lui troubloit l'imagination. « Suis-je encore « empereur, disoit-il? Silius l'est-il? » Mais on lui dicte

des mesures dont la première est de le faire revenir brusquement à Rome.

Pendant cette délibération, Messaline, plus dissolue que jamais, persuadée que personne n'auroit la hardiesse d'instruire l'empereur de ses impudiques amours, se livroit à toutes sortes de plaisirs. C'étoit le temps des vendanges. Elle en donna une représentation, dans laquelle Silius paroissoit en Bacchus. Elle, un thyrse à la main, les cheveux épars, au milieu de femmes vêtues de peau de tigre, imitoit les Bacchantes par ses danses. Au plus fort de leur folle joie, la nouvelle se répand que Claude est instruit de ce qui se passe, et qu'il arrive. L'effroi général succède à la gaieté. On se disperse. Chacun s'évade de son côté. Messaline, après quelques tristes réflexions, se décide hardiment à aller au-devant de son époux, à se montrer à ses yeux: moyen qui lui avoit si souvent réussi, sur-tout en se faisant précéder par Britannicus et Octavie, auxquels elle ordonne d'aller se jeter au cou de leur père.

Il avançoit, accompagné dans sa voiture par des personnes du choix de Narcisse. Intéressé à ne point laisser son entreprise imparfaite, le ministre s'y étoit placé lui-même. Pendant la route, Claude, agité de pensées diverses, disoit en soupirant: « Quelle femme!.....elle « que j'ai tant aimée! » Ceux qui l'accompagnoient répondoient comme par écho: « Quel crime! ..... quel « forfait! » Et l'on se taisoit. Messaline, dans son trouble, n'avoit pu trouver qu'un tombereau. Du plus loin qu'elle aperçoit son mari, elle s'écrie, et le supplie d'écouter la mère de Britannicus et d'Octavie. Narcisse crie plus haut et occupe les oreilles de l'époux du récit des débauches de sa femme. Lorsqu'il veut la regarder, l'af-

franchi lui met devant les yeux un mémoire où sont racontés tous ses désordres; quand les enfants arrivent, il les fait retirer.

Descendu au palais, il fait remarquer à Claude les préparatifs faits pour l'infame cérémonie; que les ameublements des Drusus, des Germanicus, des Néron y ont été prostitués. Il le mène ensuite au camp des prétoriens, comme s'il avoit besoin d'y être pour sa sûreté. De là, feignant d'être jaloux de l'honneur de son maître, il envoie massacrer, sans forme de procès, non seulement Silius, mais encore tous les amants de l'impudique, convaincus ou soupçonnés. Il n'y eut de traduit en justice que Mnester; ce malheureux pantomime fut condamné, sur ce principe: « que dans un « crime de cette importance, on n'examine pas s'il a été « commis de gré ou de force. »

Il restoit Messaline, à laquelle Claude, dans une espèce de stupeur, ne paroissoit même pas songer. Il buvoit, mangeoit, faisoit ses exercices ordinaires, sans s'informer d'elle. Il lui échappoit seulement quelquefois des soupirs. On lui entendoit prononcer *la malheureuse!* Narcisse, craignant quelque retour de tendresse, prend sur lui d'ordonner au tribun de garde, comme de la part de l'empereur, d'aller la faire mourir. Il lui adjoint un affranchi, nommé Evode, pour s'assurer de l'exécution. Celui-ci le précède de quelques moments, et annonce à l'impératrice son triste sort. Auprès d'elle étoit Lépida, sa mère, brouillée avec elle pendant sa fortune et ses crimes, mais que le malheur avoit rappelée auprès de sa fille. Lépida lui dit fermement: « N'attendez pas qu'un bourreau porte la main « sur vous. Votre vie est passée. Il n'est plus question

« que de mourir sans honte. » Pendant qu'elle délibéroit, arrive le tribun, qui se place devant elle, la regarde fixement et se tait. Ce silence énergique lui en dit plus que tous les discours. Elle prend le poignard, l'approche de sa gorge....., de sa poitrine. Le tribun termine ses irrésolutions en la perçant de part en part. Elle tombe dans ces mêmes jardins de Valérius qu'elle avoit acquis par un crime.

On vient annoncer à Claude qu'elle est morte. Il étoit à table. Il ne s'informe seulement pas de la manière, se fait verser à boire et continue son repas. Les jours suivants il ne donna pas le moindre signe de haine, de satisfaction, de colère, de tristesse, ou d'aucun sentiment naturel, quoiqu'il vît ses enfants pleurer la fin tragique de leur mère. Le sénat justifia cet oubli, en faisant ôter de tous les monuments les statues et le nom de Messaline. Claude déclara qu'il ne vouloit plus songer au mariage; et en effet il n'y avoit pas été heureux. On le força de renoncer à sa première inclination pour Emilia Lépida, petite-fille d'Auguste, à laquelle il étoit fiancé, parceque ses parents tombèrent en disgrace. Une maladie lui enleva Livia Camilla, le jour même fixé pour ses noces. Il répudia Argatanista, surprise avec un affranchi, et presque convaincue d'homicide. Pesina, de mœurs irréprochables, mais hautaine et acariâtre, lui fit trop payer sa vertu. Malgré son extrême complaisance, il ne put vivre qu'un an avec elle. Enfin, un excès opposé lui fit souffrir sans regret qu'on le débarrassât de Messaline. Il avoit donc été assez trompé par l'hymen pour ne plus s'y fier; mais son mauvais sort le rejeta dans les bras d'une nouvelle épouse.

Elle se nommoit Agrippine, fille de Germanicus, et peu digne de la vertueuse Agrippine, sa mère. Tibère la donna en mariage à Domitius Ænobarbus, dont elle eut un fils connu depuis sous le nom de Néron. Après la mort de son époux, elle mérita par ses galanteries l'animadversion de Caligula lui-même, qui l'exila. Rappelée par Claude, elle épousa Passiénus, homme très riche, et le fit assassiner pour jouir de son bien, qu'il lui avoit laissé par testament. Pendant les dernières années de Messaline, ses assiduités auprès de Claude, son oncle, causèrent beaucoup d'ombrage à l'épouse. Celle-ci avoit dessein de se défaire de cette niéce importune, lorsqu'elle périt elle-même. Agrippine avoit accoutumé le vieil empereur à ses complaisances. Il ne fut question que de les multiplier pour s'établir tout-à-fait auprès de lui en qualité d'épouse.

Il lui en manquoit le titre. L'acquisition souffroit des difficultés, parcequ'il n'y avoit pas d'exemple à Rome qu'un oncle eût épousé la fille de son frère. Le scrupuleux Claude craignoit qu'un inceste n'attirât des fléaux sur l'empire. On calma ses inquiétudes, en lui faisant promettre qu'il feroit tout ce que le sénat prescriroit; puis on lui fit ordonner par le sénat d'épouser Agrippine. Avant son mariage, elle avoit eu le crédit de faire éloigner de Claude un jeune homme nommé Silanus, auquel il destinoit Octavie, sa fille, et dont la future belle-mère craignoit le mérite. Elle lui supposa un commerce criminel avec sa sœur, Julia Silana, qui avoit été mariée. Elle l'engagea à déshonorer celui qui devoit être son gendre. Le jeune homme se tua de désespoir.

Agrippine, placée sur le trône, marcha avec un faste inconnu aux autres impératrices. Elle disposoit de tout,

se mêloit de toutes les affaires, jusqu'à siéger près de l'empereur dans le sénat et sur les tribunaux. Connoissant la foiblesse de son époux, et sa facilité à se laisser séduire, elle ne l'abandonnoit point d'un pas. Malheur à toute femme soupçonnée de lui plaire, même involontairement. Calpurnie fut exilée pour avoir été trouvée belle. Pollina, plus dangereuse, parcequ'elle avoit été aimée autrefois, fut accusée de sorcellerie, exilée et tuée dans son exil. Afin de tâcher d'effacer l'odieux de ces exécutions, et de se donner une réputation de régularité, l'impératrice fit rappeler le philosophe Sénèque. Cependant elle ne réussit pas à aveugler le public sur ses liaisons avec Pallas. Cet affranchi lui servit beaucoup à déterminer l'empereur à fiancer sa fille Octavie avec Néron, son fils, à faire prendre à Néron la robe virile avant l'âge, à le marier et à l'adopter. Toutes ces graces furent demandées à Claude par le sénat, gagné, avili au point de n'avoir de volontés que celles que lui dictoient une femme et des affranchis, tous plongés dans la bassesse de la servitude.

Comment n'auroient-ils pas été tout puissants? L'empereur prescrivit, par un décret, de regarder comme ordonné par lui-même ce que commanderoient ses intendants; ainsi appeloit-il ses affranchis. Excepté les faisceaux consulaires, le sénat leur prodiguoit toutes les dignités. Il donna les honneurs de la prêtrise à Pallas, et un descendant des Scipions proposa de remercier cet affranchi, qui se disoit d'une antique noblesse, de ce qu'il vouloit bien s'abaisser jusqu'à être compté entre les ministres du prince. Narcisse jouoit un rôle moins éclatant, mais aussi important auprès de Claude. Il paroît qu'il n'étoit pas inaccessible à la séduction des

richesses, et que les concussionnaires ne perdoient point à lui faire part de leurs déprédations. Son impudence dans l'affaire des Bithyniens est remarquable. Ils avoient envoyé des ambassadeurs se plaindre des extorsions et des rapines de Julius Cilo, leur gouverneur. Ils prioient qu'on les délivrât de ce cruel oppresseur. L'empereur n'ayant pas bien compris leur harangue, en demanda l'explication à Narcisse, et pourquoi ils étoient venus. « Le but de leur voyage, répondit l'impudent « affranchi, est de vous témoigner leur reconnoissance « de la bonté que vous avez eue de leur donner pour « gouverneur un homme aussi intégre et aussi désintéressé que Cilo. — Qu'on lui continue donc encore le « gouvernement pour deux ans, repartit le prince. » Dans l'espace de ces deux ans, l'affamé gouverneur acheva de dévorer ce qu'il n'avoit fait qu'entamer jusqu'alors.

Claude, durant son régne, eut quelques guerres opiniâtres à soutenir. On compte entre les principales celle de la Bretagne, qui fut conduite avec succès par Ostorius. Il fit prisonnier, ou plutôt une reine perfide lui livra en trahison Caractacus, roi, et le meilleur capitaine de ce pays. Amené à Rome, il parut sans se déconcerter devant le trône de l'empereur. Claude lui accorda la liberté, ainsi qu'à sa femme et à ses enfants. On le conduisit dans la ville, dont on lui faisoit admirer la magnificence. Interrogé sur ce qu'il en pensoit, il répondit : « Je suis étonné que des hommes qui possé« dent des palais si superbes les quittent pour enlever « aux Bretons leurs misérables cabanes. »

Caractacus, débarrassé de ses fers, après avoir remercié l'empereur, alla rendre ses hommages à l'impé-

ratrice. Cette princesse s'étoit donné le droit de participer à tous les honneurs de l'empire. Elle contribua, par son goût et ses conseils, à embellir Rome. Afin de porter son nom chez les étrangers, elle établit une colonie de vétérans dans Cologne, où elle étoit née, et lui donna son nom. Lorsque Claude procura aux Romains le magnifique spectacle d'un combat naval sur le lac Fucin, qu'il avoit tenté de dessécher, elle y parut avec tout l'appareil de la majesté, décorée d'un habit guerrier à la tête des troupes. Elle se montroit ainsi quelquefois aux gardes prétoriennes dans leur camp. Cette armée avoit eu jusqu'alors deux chefs; apparemment afin de diviser l'autorité, et que l'un pût surveiller l'autre. Agrippine, sous des prétextes spécieux, persuada à Claude de n'en mettre qu'un. Ce fut, sur sa recommandation, Burrhus Afranius, avantageusement connu par ses talents militaires, et incapable de manquer de reconnoissance à celle qui lui procuroit ce grade important.

Elle étoit au comble de la grandeur et de la puissance, par le crédit que lui donnoit le mariage de Néron, son fils, avec Octavie, et par l'estime que procuroient au jeune prince ses belles qualités, estime qui rejaillissoit sur la mère. Néron s'étudioit à rendre service à tous ceux qui réclamoient sa protection, et plaidoit avec chaleur la cause des opprimés. Agrippine se complaisoit dans son fils; mais elle en étoit jalouse. La persuasion que Lépida, sa belle-sœur, cherchoit à prendre quelque empire sur l'esprit de son neveu, coûta la vie à la tante. Enjouée et complaisante, cette princesse gagnoit le jeune prince par ses caresses, tandis qu'Agrippine, toujours mère avec lui, l'intimidoit par sa hauteur.

Elle lui souhaitoit l'empire, et cependant ne pouvoit souffrir qu'il commandât. Agrippine se servit, pour perdre sa belle-sœur, de l'accusation de sortilége, de conjurations magiques contre la vie de l'empereur, crime auquel Claude croyoit facilement. On dit qu'elle força son fils à se rendre accusateur contre sa tante qu'il aimoit. Elle eut recours à la même imputation de sortilége, afin de se procurer, par la mort de Statilius, la possession de ses beaux jardins que cette femme criminelle convoitoit.

Il paroît que Narcisse ne conservoit plus le même crédit auprès d'Agrippine, puisqu'il fit vainement tous ses efforts pour sauver Lépida. Soit par lui, soit par d'autres, Claude fut instruit de la conduite et des vices de son épouse. On l'entendit dire: « Je suis destiné à être « malheureux dans mes mariages, et à punir des adul- « tères. » Ce dernier mot étoit effrayant pour une femme dont les mœurs n'étoient rien moins qu'irréprochables. Son ambition fut aussi alarmée par l'empressement de Claude à faire prendre la robe virile à son fils Britannicus. « C'est mon amitié pour vous, dit-il à son fils « en l'embrassant tendrement, c'est le desir de voir le « peuple romain gouverné par un véritable César, qui « me dictent ce souhait. » C'étoit présager à Néron un collégue, peut-être un maître. Agrippine ne vouloit ni de l'un, ni de l'autre. Elle crut être délivrée de ses craintes par une maladie qui survint à l'empereur. Pendant quelques jours elle espéra que la mort l'en débarrasseroit avant qu'il ne pût faire des dispositions contraires à ses vues. Mais, pour plus grande sûreté, elle lui fit donner un poison qui devoit le rendre tout-à-fait imbécille, et enfin un plus violent qui l'emporta à l'âge

de soixante-quatorze ans, après treize ans de régne.

Quoique tout eût été prévu de longue main, sa mort fut cachée jusqu'à ce qu'on eût pris les dernières mesures. Alors les portes du palais s'ouvrent. Néron, accompagné de Burrhus, chef des gardes prétoriennes, s'avance vers la cohorte en faction, suivant l'usage, est accueilli avec des acclamations, par ordre de Burrhus, et placé dans une litière. On dit que quelques soldats hésitèrent, regardant autour d'eux avec inquiétude, et demandant Britannicus. Mais, comme ce jeune prince étoit retenu dans le palais, qu'ils ne virent leur demande secondée de personne, ils suivirent la foule. Néron, transporté au camp, harangua, promit une gratification, et fut déclaré empereur.

Néron. Placé sur le trône à l'âge de quatorze ans, il ne fut plusieurs jours que spectateur des vengeances d'Agrippine, sa mère. Elle força Narcisse, qui auroit voulu malgré elle sauver Lépida, de se donner la mort, dans la crainte de la torture; ses richesses surpassoient celles de Crésus et des rois de Perse. Julianus, pour avoir été un moment jugé digne de l'empire, sans y avoir aspiré, fut empoisonné. Elle fit mettre à mort, sous différents prétextes, d'autres personnes qui lui déplaisoient, et elle auroit poussé plus loin ses cruautés, si Burrhus et Sénèque, gouverneurs de Néron, n'eussent engagé leur élève à les arrêter. Ces deux hommes s'étudioient à l'envi à en faire un grand prince. Ils eurent lieu de se louer d'abord de leurs soins. Le jeune empereur montroit des vertus que le sénat récompensa par des honneurs et des louanges outrées, auxquelles il eut quelquefois la modestie de se soustraire. Sa mère, au contraire, pleine

d'ambition, affectoit le faste de la domination, et, pour la puissance comme pour le rang, l'égalité avec son fils.

Il fut obligé de la réprimer quelquefois, de l'aveu et même par le conseil de ses deux gouverneurs. Elle s'en plaignit et s'échappa en reproches, accompagnés de menaces qui donnèrent lieu à une accusation juridique. Le jeune empereur étoit d'avis de terminer cette espèce de procès en lui faisant donner la mort; mais Burrhus obtint qu'elle seroit jugée. Elle fut déclarée innocente, et rentra en grace. Mais auparavant elle avoit essuyé tous les chagrins capables de mortifier son orgueil; chassée du palais, abandonnée par tous les courtisans, sans gardes d'honneur, et sur-tout privée de Pallas, son cher favori. Quand il prit congé de Néron, le voyant suivi d'une foule de peuple, le jeune empereur dit assez plaisamment: Pallas va abdiquer la puissance souveraine.

Les inclinations perverses qu'il commençoit à montrer, la difficulté de s'y opposer ouvertement, engagèrent ses deux gouverneurs à lui souffrir une inclination pour une affranchie, nommée Acté, au préjudice d'Octavie, sa jeune épouse. On suppose qu'ils crurent plus prudent de laisser diriger l'impétuosité de sa passion vers une personne peu importante, que d'exposer les femmes des plus illustres maisons de Rome. Quelques auteurs les soupçonnent d'avoir eu cette complaisance pour ne pas perdre tout-à-fait un empire que commençoient à prendre sur leur élève Othon et d'autres favoris, avec lesquels les deux gouverneurs luttoient de crédit. Mais, quel qu'ait été leur motif, l'action

étant criminelle, il ne peut les justifier. Il auroit été plus honorable pour eux de quitter une cour où germoit déja la corruption, mère de tous les vices.

Néron s'adonnoit au crime avec un sang-froid et une effronterie rares à son âge. Après avoir ravi l'empire au jeune Britannicus, il lui ôta la vie. Le poison fut administré sous ses yeux, à sa table. Agrippine, qui ignoroit le projet, ainsi que les assistants, pâlirent de l'effet. Néron seul vit sans altération et sans trouble le jeune homme, en proie aux plus vives douleurs, se débattre et tomber entre les bras des convives. Il traita son état d'attaque d'épilepsie. Mais l'épileptique en mourut. Si les contraires ne s'allioient pas souvent, croiroit-on que le même homme, quelque temps auparavant, lorsqu'on lui présentoit à signer la sentence de mort de deux brigands, répondit: « Je voudrois ne pas savoir écrire? » Il fit aussi quelques actes équitables, des lois sages, des libéralités aux citoyens de Rome, grands et petits; il enjoignit l'ordre de faire afficher les réglements relatifs aux impôts, afin que chacun sût ce qu'il devoit payer. Il fit également défendre aux gouverneurs de provinces de donner des spectacles, disant qu'ils servoient seulement à fermer la bouche au peuple qui en fait tous les frais. Il permit aussi de prendre à partie les anciens délateurs. Un des plus infames, nommé Suilius, poursuivi avec ardeur par Sénéque, lui imputa en récrimination un commerce scandaleux avec Julie, fille de Germanicus, dont il avoit partagé la disgrace sous Claude; de chasser, pour ainsi dire, aux testaments et aux successions; de remplir l'Italie et les provinces de ses usures, d'avoir ramassé en quatre ans plus de sept millions d'or. Vrais ou faux, ces reproches firent un

grand tort à la réputation du philosophe. On remarqua dans ce temps un phénoméne, un prodige: Saturninus, très riche, très estimé, mourut gouverneur de Rome, à quatre-vingt-treize ans, de mort naturelle.

Le peu de lois utiles qui parurent dans les premières années du jeune empereur lui firent beaucoup d'honneur. Voilà ce qu'on appelle les belles années de Néron. On en compte quatre ou cinq, encore leur gloire fut-elle flétrie par ses mœurs. On le voyoit dès-lors courir de nuit les rues, déguisé en esclave, avec ses compagnons de débauche, qui pilloient les boutiques, frappoient les passants et commettoient mille autres insolences, apprentissage honteux de désordres plus funestes qui suivirent. L'amour ne put réformer ni régler la conduite de l'empereur, parcequ'il lui fut inspiré par des personnes incapables de lui donner de la dignité, entre autres par la fameuse Poppée: elle étoit fille de celle que Messaline avoit fait mourir par jalousie. Plus belle qu'aucune femme de son temps, Poppée les surpassoit par la douceur de son entretien, par son esprit, et par une modestie apparente; mais sa lasciveté étoit sans bornes, et elle ne tenoit aucun compte de sa réputation.

Othon, favori de Néron, la débaucha et l'enleva à Crispinus, son époux. Néron l'envia à Othon; mais après s'être prêtée à ses desirs, redevenue fidéle à Othon, qu'elle disoit son mari, elle prétendoit mettre des bornes à sa complaisance. Etoit-ce pour se débarrasser d'Othon, qui en effet reçut comme un exil honnête le gouvernement du Portugal, dans lequel il se comporta avec quelque honneur: « Supportant mieux, « dit Tacite, l'occupation que l'oisiveté. » Deux per-

sonnes contrarioient Poppée dans le dessein où elle étoit de se mettre la couronne impériale sur la tête, Agrippine et Octavie. La vanité de la première ne lui auroit pas laissé voir sans résistance le trône de son fils partagé par une prostituée. Ce fut alors que Néron donna une libre carrière à ses passions effrénées ; il ne connut plus de bornes. Sénéque, par ses complaisances criminelles, ne fit qu'aigrir le mal au lieu de le guérir. Burrhus lui-même n'est pas plus à l'abri des justes reproches que le philosophe hypocrite, qui cependant dans ses ouvrages a composé un si bel éloge de la vertu.

Au mépris que marquoit un tel oubli du respect filial, Poppée sut ajouter chez Néron le ressentiment. Bien persuadée qu'Agrippine ne souffriroit jamais qu'il répudiât Octavie, elle crut ne pouvoir mieux faire que de l'irriter contre sa mère. Personne ne parloit pour l'impératrice, parceque, fière et hautaine, on étoit bien aise de la voir abaissée, et qu'on ne croyoit pas que la colère d'un fils contre sa mère pût être portée jusqu'à l'horrible excès de s'en défaire.

Mais cette résolution étoit prise. Il ne s'agissoit plus que de la manière. Le poison ? elle qui l'avoit employé s'en défioit. Le poignard ? que diroient le peuple et les soldats ? Pendant qu'on étoit dans l'embarras du choix, un affranchi nommé Anicète, général des galères, vint offrir son infernale industrie, savoir, un vaisseau construit avec tant d'art, qu'il s'ouvriroit à volonté en pleine mer, sans qu'on pût deviner la cause de son naufrage : ce moyen est adopté. Néron invite sa mère à une fête auprès de Bayes : elle y va avec quelque inquiétude ; mais l'accueil gracieux, l'air serein de son fils à son arrivée la rassurent. Après avoir passé une journée de

plaisir ensemble, il lui propose d'aller par mer, de l'autre côté du détroit, à une maison de plaisance qui étoit destinée à son séjour. Une galère superbement ornée se présente ; Néron accompagne sa mère au rivage, lui baise les yeux, la presse entre ses bras, l'accable de caresses feintes ou véritables ; car un monstre même, dans un pareil moment, peut être pressé par des remords affreux.

Agrippine part : la mer étoit calme, le ciel clair et sans nuages, comme si, rapportent les historiens, les dieux eussent voulu ôter à Néron toute excuse de son parricide, en empêchant qu'on ne pût l'attribuer aux vents et aux flots. Le vaisseau n'étoit pas encore fort éloigné du rivage, lorsqu'au signal donné le plancher de la chambre où étoit Agrippine, chargé de plomb, tombe et écrase un homme à côté d'elle. Une cloison soutient le plancher sur l'impératrice ainsi que sur Acéronia, une de ses femmes, et les garantit. En même temps le vaisseau se rompt ; mais les matelots, qui n'étoient pas du complot, empêchent qu'il ne soit totalement submergé. Au lieu d'être engloutie, Agrippine, soutenue par ses vêtements, reste sur la mer. Acéronia, dans l'espoir d'être secourue plus promptement, se nomme comme étant l'impératrice, et elle est assommée à coups d'aviron. Agrippine, légèrement blessée d'un coup porté au hasard, se sauve à la faveur de son silence, et de quelques nacelles venues promptement du bord.

Portée dans sa maison, elle repasse dans son esprit toutes les circonstances de cet événement. Des caresses si subites de son fils, après tant de froideur, une lettre, la plus obligeante qu'il lui eût jamais écrite, la chute

du plancher, le vaisseau rompu si près du bord, sans écueil ni orage, sa blessure, la mort d'Acéronia, tout lui persuade que c'est à sa vie qu'on en vouloit. Elle croit cependant prudent de dissimuler : elle envoie à son fils un messager pour le rassurer, disoit-elle, sur le danger de sa blessure, et le tranquilliser. Il étoit en effet dans un grand trouble, mais un trouble que ces nouvelles n'étoient pas capables d'apaiser. Quand il apprit que le coup étoit manqué, le désespoir s'empara de lui. Il croyoit déja voir sa mère informer le peuple, le sénat et l'armée de son assassinat. « Que « faut-il faire » ? s'écrioit-il. Burrhus et Sénèque, qu'on soupçonna, non sans raison, d'avoir été instruits du complot, étoient présents. L'empereur voulut envoyer le premier tuer sa mère. « Anicéte a commencé, répon- « dit Burrhus, qu'il achéve. »

Le scélérat accepte la commission avec empressement. Il prend une troupe de satellites, marins, hommes féroces et impitoyables, arrive à la maison d'Agrippine, l'investit, et entre dans sa chambre, pendant qu'elle s'inquiétoit du retard de son messager, dont elle tiroit mauvais augure. En voyant les assassins, elle leur crie : « Si mon fils vous envoie pour savoir de mes « nouvelles, allez lui dire que je me porte bien ; au « reste, je ne crois pas qu'il vous ait ordonné un par- « ricide. » Pour toute réponse, un d'eux lui décharge un coup de bâton sur la tête ; un autre tire son épée. Elle lui dit, en montrant son ventre : « C'est lui qui a « produit un monstre tel que Néron, c'est lui qu'il faut « frapper. » Elle est aussitôt percée de plusieurs coups et expire. Ainsi fut accompli le desir qu'elle avoit manifesté, lorsque des devins qu'elle consultoit sur le sort

de son fils lui répondirent qu'il seroit empereur, mais qu'il la tueroit. « Qu'il me tue, répondit elle, pourvu « qu'il règne ! »

Si les remords déchirants, si la facilité de se déshonorer par des infamies, celle de se rendre détestable par les cruautés, sont des châtiments ménagés aux grands coupables par la Providence, nul homme n'a jamais été plus puni que Néron ne le fut de son parricide. L'image de son crime le suivoit par-tout; des furies vengeresses sembloient attachées à ses pas. Son anxiété étoit quelquefois inexprimable. Pour calmer ses affreuses angoisses, il eut recours à des magiciens. Il les pria d'évoquer par leurs sacrifices les mânes de sa mère, afin de les apaiser; mais l'enfer même rejeta ses offrandes, et se refusa à ses vœux. Il reçut après son forfait les compliments de ses gardes, d'avoir échappé aux embûches qu'il disoit que sa mère lui avoit tendues. Burrhus étoit à leur tête. Il lui vint des félicitations du sénat, auquel il écrivit que sa mère avoit voulu le faire assassiner; qu'elle avoit formé des desseins contre la tranquillité de l'empire; qu'elle haïssoit le sénat, les soldats et le peuple; qu'enfin sa mort étoit un bonheur public. Cette lettre étoit de la façon de Sénèque. Les sénateurs ordonnèrent des processions publiques en actions de graces aux dieux, et mirent le jour de la naissance d'Agrippine au nombre des jours malheureux. Tel étoit alors le sénat romain. Le seul Thraséa Pétus sortit de la salle, indigné, au hasard d'encourir la haine du tyran.

Il sembloit qu'il y eût une ligue formée pour le perdre, en lui applaudissant dans ses plus extravagantes passions. Aussi n'y mit-il aucun frein : on le vit paroître

comme un baladin sur le théâtre, y chanter, danser, jouer de la lyre, conduire les chars dans le cirque, forcer les spectateurs de l'entendre, et de lui donner la préférence sur les autres acteurs. La ville de Naples fut plus qu'une autre favorisée du dangereux honneur de lui plaire. Il se rendoit au théâtre dès le matin, et y restoit jusqu'au soir. A peine se donnoit-il le temps de manger : ce qu'il faisoit en public, après avoir averti les spectateurs qu'au sortir de table il leur chanteroit un air encore plus touchant. Un jour, pendant qu'il chantoit, un tremblement de terre ébranla le théâtre; mais il ne voulut ni quitter, ni laisser sortir personne que sa chanson ne fût finie; et aussitôt que l'amphithéâtre fut vide, il s'écroula.

Pour diminuer sa propre honte, il tâcha de faire imiter son exemple par l'ancienne noblesse, que sa pauvreté rendoit capable de toutes les bassesses. Il en fit des gladiateurs : les femmes même ne rougirent pas de lutter dans l'arène. Plus de retenue : tout le monde fut admis, sans aucune distinction d'âge, de condition ni de sexe, à se charger de cet opprobre. Un sénateur pouvoit sans reproche faire le métier d'un bouffon grec ou latin, avec des gestes et des contenances deshonnêtes. Les dames même de la plus haute naissance s'y montroient dans des postures lascives. Autour des endroits destinés à ces spectacles se trouvoient des boutiques garnies de tout ce que le luxe et la mollesse peuvent desirer, des cabarets et des lieux de débauche.

Mais rien n'approche en ce genre de la fête que lui donna, sur le lac d'Agrippa, Tigellin, qui, par la crapule, l'avarice et la cruauté, avoit su gagner les bonnes graces de l'empereur. Néron y parut sur un vaisseau

tout brillant d'or et d'ivoire, dont les manœuvres étoient dirigées par les plus beaux jeunes gens, dont le degré de corruption marquoit les rangs près de sa personne. Il donna les spectacles les plus scandaleux. Ses débauches passèrent toute imagination. On craindroit de souiller le papier, si l'on décrivoit toutes les infamies dont il se couvrit. C'est dans Suétone qu'il faut aller examiner ces images d'une volupté dégoûtante : le devoir d'un historien doit se borner à indiquer seulement les excès de ce genre auxquels peuvent se livrer de tels scélérats. Le ciel permit que cet empereur s'abandonnât à tant de désordres pour mettre le comble à tous ses forfaits. Rien n'étonne de la part d'un parricide.

Il étoit alors marié à Poppée. Non contente d'avoir chassé Octavie du trône et du lit de l'empereur, elle voulut la faire disparoître de dessus la terre. Des calomniateurs suscités l'accusèrent d'un commerce criminel avec un joueur de flûte. Ses femmes, appliquées à la question, soutinrent l'innocence de leur maîtresse : elle n'en fut pas moins exilée, et, après qu'on lui eut coupé les veines, étouffée par la vapeur d'un bain chaud, à l'âge de vingt-deux ans : princesse infortunée, qui reçut cette récompense de l'empire qu'elle avoit apporté pour dot à Néron. Jamais elle n'eut un moment de bonheur dans sa vie.

Quelque complaisants que se montrassent les deux gouverneurs Burrhus et Sénèque, leur seule présence, apparemment espèce de reproche, gênoit l'empereur. Le premier, dont un de nos tragiques a fait un homme à sentiments héroïques, fut empoisonné. Sénèque, dont les ouvrages stoïques contrastent merveilleusement

avec son indulgence pour les excès de son élève ; Sénéque, l'apologiste d'un parricide, après avoir été méchamment enveloppé dans une conjuration dont il se justifia, succomba dans une seconde accusation, et, forcé de se faire ouvrir les veines, mourut dans son bain. Néron eut la bonté de faire refermer celles de Plancine, épouse du philosophe, qui avoit imité son mari. Il lui en resta une pâleur qui attesta toute sa vie son amour.

Poppée elle-même, Poppée si ardemment aimée, devenue importune par ses représentations, n'échappa point à la brutalité de son mari. Elle lui faisoit des remontrances sur quelques excès ; il s'en irrita, et la frappa du pied dans le ventre. Elle étoit enceinte, elle en mourut. On remarque en ce barbare une férocité froide et réfléchie, qui ajoute à la cruauté. Quand on lui présenta la tête d'un nommé Rubellius, qu'il venoit de faire assassiner, il la contempla avec complaisance, et dit en riant : « Je ne savois pas que Rubellius eût un si long « nez. » Dans une circonstance à-peu-près pareille, Agrippine regarda curieusement la tête livide d'une de ses rivales, lui ouvrit la bouche, et examina ses dents, qui avoient apparemment quelque chose de particulier. Quels monstres que ces personnages !

Aux cruautés excercées sur des particuliers se joignent des exécutions qui frappent la multitude. Selon une ancienne loi, tous les esclaves qui se trouvoient dans la maison d'un maître assassiné devoient être mis à mort. On en comptoit quatre cents chez Pédanius, tué étant gouverneur de Rome. Ce nombre excita la pitié du peuple. Il demanda grace pour tant d'innocents. Néron ne crut pas que le sang d'un seul noble fût trop

expié par le vil sang de tant d'autres, et les fit inhumainement massacrer. On l'accuse d'avoir été l'auteur du fameux incendie de Rome, qui, de quatorze quartiers, en détruisit trois entièrement, et causa un grand dommage à sept des plus beaux; de sorte qu'il n'en resta que quatre entiers. L'incendie dura neuf jours avec une confusion et un défaut de secours qui firent juger que si Néron n'en étoit pas l'auteur, du moins il se plaisoit à jouir de cet horrible spectacle. En le contemplant du haut de son palais, il déclama un poëme sur l'embrasement de Troie, revêtu des mêmes habits qu'il portoit en chantant sur le théâtre. On dit qu'il auroit voulu voir brûler Rome totalement, afin de bâtir à sa place une ville à laquelle il auroit donné son nom. Sur les décombres fumants de l'emplacement le plus maltraité par les flammes il éleva le plus vaste et le plus magnifique des palais, où se trouvoient, outre les plus beaux ornements de l'architecture et les plus riches ameublements, les jardins du goût le plus exquis, jusqu'à des lacs et des forêts.

Le spectacle de ce terrible embrasement, les cris des vieillards, des femmes et des enfants, le désespoir de ceux qui voyoient périr leurs biens, le tumulte de ceux qui emportoient les leurs, qui, pensant se sauver, étoient précédés, environnés par la flamme, et périssoient écrasés sous les débris; ce spectacle horrible n'approche pas encore, pour l'inhumanité, de celui que Néron donna au peuple dans ses jardins, et dont les chrétiens furent les malheureux acteurs. Afin de détourner de dessus lui le soupçon très accrédité qu'il étoit l'auteur de l'incendie, il en accusa les chrétiens, déja fort multipliés dans la capitale. Il leur fit souffrir des

tourments raffinés : les uns, couverts de peaux de bêtes sauvages, étoient livrés aux chiens qui les dévoroient; d'autres, attachés à une croix, attendoient une mort lente dans des douleurs aiguës; d'autres enfin, enduits de matières combustibles, fixés à des poteaux, ou jetés dans des feux que leur graisse alimentoit, éclairoient les divertissements du monstre, qui, en habit de cocher, parcouroit ses allées sur son char. Mais ni ces atrocités, qu'il vouloit faire regarder comme une punition de l'incendie, ni quelques marques de bonté qu'il donna au peuple après l'embrasement, ne purent faire tomber l'opinion qu'il en étoit l'auteur.

Enfin l'impatience des Romains, portée à son comble, produisit une conspiration. Des sénateurs, des chevaliers, des soldats, et même des femmes y entrèrent. Elle se forma sans doute par le mécontentement général, sans qu'on en sache positivement l'auteur. Caius Pison passa pour en avoir été le chef. Il montroit des vertus que son goût pour le luxe et la dépense a rendues suspectes, et on l'a cru moins excité par la gloire de venger ses concitoyens, et de les défaire d'un affreux tyran, que par le desir d'obtenir l'empire. Presqu'à sa naissance, la conspiration pensa être découverte, par l'imprudence d'une femme affranchie, nommée Epicharis, dont la conduite n'étoit rien moins que réglée. Elle fut employée, ou s'employa d'elle-même à gagner des complices parmi les troupes. Indiscrètement elle s'ouvrit à un tribun qui la décela; mais elle nia avec tant de fermeté, qu'on ne put la convaincre : cependant Néron la fit garder en prison.

Une légère inattention, une précaution minutieuse dévoila tout le complot. Un des conjurés, nommé Scé-

vinus, s'étoit réservé l'honneur de porter le premier coup. En examinant son poignard, il le trouva mal affilé, et taché d'un peu de rouille. Il le donna à Milicus, son affranchi de confiance, pour le faire remettre en meilleur état. En même temps il se fit préparer du linge, comme pour bander des plaies, et arrêter le sang. Il donna aussi un grand festin à ses amis, où il parut d'un air rêveur, et après lequel il récompensa quelques uns de ses esclaves, et en affranchit d'autres. Ces circonstances donnèrent à penser à Milicus. Il avertit l'empereur, qui, dans ces préparatifs, vit tout d'un coup un complot contre sa vie. Il s'assura de Scévinus, qui se défendit très bien d'abord ; mais la femme de l'affranchi indiqua des conférences, des colloques secrets, dont la connoissance fit arrêter plusieurs personnes. Elles se contredirent dans l'interrogatoire. Pressés par l'appareil des tortures, l'un déclare ses meilleurs amis, l'autre déclare jusqu'à sa propre mère.

C'étoit le moment de faire parler Epicharis. On la tira de sa prison. Elle fut appliquée à une question cruelle ; mais elle soutint toujours qu'elle étoit innocente, et n'accusa personne. Comme on la ramenoit à une nouvelle torture, dans une chaise, parcequ'elle ne pouvoit marcher, elle fit un nœud coulant du linge qui lui couvroit la gorge, l'attacha dans sa chaise, et s'étrangla. Mais les hommes montrèrent moins de constance qu'une femme. Les aveux se multiplièrent, et avec eux les tourments pour en arracher d'autres. Une chose qu'on a déja vue, mais qui étonnera toujours, c'est que les complices eux-mêmes furent souvent chargés de l'odieuse commission de présider aux tortures ; qu'ils s'en acquittèrent avec toute la rigueur de gens innocents, et

que les torturés ne les déclarèrent pas, quoiqu'ils les connussent pour complices. Néron assistoit à ces horribles scènes. Son attention empêchoit que les chefs des bourreaux n'apportassent quelque adoucissement aux tourments. Dans un de ces interrogatoires, un des juges interrogateurs, se voyant près d'être accusé, fit le geste de vouloir tuer le tyran; un complice l'en détourna par un signe, lui faisant entendre qu'il n'étoit pas encore temps. La plupart montrèrent en mourant plus de fermeté qu'il n'en auroit fallu pour exécuter leur dessein.

Pison se fit couper les veines; Latéranus, consul désigné, répondit dans les termes les plus méprisants à Epaphrodite, qui avoit l'ordre de l'interroger, et eut la générosité de ne rien reprocher au tribun, son complice, chargé de lui couper la tête. Blessé du premier coup, il se remit lui-même dans l'attitude convenable pour être décapité. Subrius, chef d'une cohorte prétorienne, interrogé par Néron pourquoi il avoit violé son serment de fidélité, lui répondit : « J'ai été fidèle tant que tu « l'as mérité; mais je ne t'ai pu souffrir lorsque tu es « devenu parricide, cocher, bouffon, incendiaire. » Cette réponse courageuse accabla Néron. Sulpicius Asper, auquel il demandoit pourquoi il avoit conspiré contre lui, lui dit : « Parceque je ne connoissois pas « d'autre remède à tes crimes. » Les talents, loin d'être une sauvegarde, attiroient une attention dangereuse. Le poëte Lucain périt victime de la jalousie, plutôt que convaincu; Pétrone se donna, avant de mourir, le plaisir de composer une satire dont on regarde la licence comme un mémorial des infamies de Néron, qu'il crut par-là vouer au mépris de la postérité. Ne fût-on coupable que de lui déplaire, le tyran ne pardonnoit pas,

et aimoit à effrayer ceux même qu'il croyoit innocents. Il envoya exécuter le consul Vestinus, qui donnoit un grand repas, et ne se doutoit seulement pas qu'on pensât à lui, parcequ'il n'avoit pas trempé dans la conspiration; mais Néron le haïssoit. Il fit garder pendant la nuit les convives dans les angoisses de l'incertitude. « Ils ont bien payé, dit-il, en les envoyant délivrer, ils « ont bien payé l'honneur de dîner chez un consul. »

Les enfants des conjurés ne furent point épargnés. Néron chassa les uns de Rome, fit emprisonner ou mourir de faim les autres avec leurs précepteurs et leurs domestiques. Des familles entières furent exterminées à-la-fois. Pendant ces exécutions et ces meurtres, les temples retentissoient d'actions de graces et de chants d'alégresse. Celui-ci, privé d'un fils ou d'un frère, celui-là d'un parent ou d'un ami, ornoient leur maison comme dans une réjouissance publique. Les sénateurs affectoient une joie proportionnée à la tristesse qu'ils étoient obligés de renfermer, décernoient des offrandes aux dieux, particulièrement au Soleil qui avoit découvert la conjuration, de peur, comme on l'avoit projeté, que le meurtre ne fût commis dans son temple; et le poignard qui devoit y être employé fut consacré au Capitole. Comment le tyran n'auroit-il point pris ces apparences pour des témoignages sincères de joie, en voyant les uns venir lui baiser les mains, les autres embrasser ses genoux? Il fit grace à très peu, et donna de grandes récompenses aux dénonciateurs et aux bourreaux. Délivré d'inquiétude, il reprit la harpe et les habits de comédien, et parut sur la scène, se soumettant à toutes les lois du théâtre; savoir, de ne point se reposer, ni s'essuyer avec l'habit qu'il portoit; de ne cra-

cher ni de moucher pendant toute l'action. Enfin, mettant un genou en terre et saluant l'assemblée, il attendoit la sentence des juges avec la contenance d'un homme qui la craint; mais il n'auroit pas été sûr de paroître même indifférent. Des espions répandus dans l'amphithéâtre examinoient les contenances. Vespasien, pour s'être endormi après avoir veillé la nuit à son poste, courut risque de la vie.

L'historien Tacite termine ses récits lugubres, ses hideux tableaux par deux scènes attendrissantes; la première, d'une famille mourante ensemble : Lucius Vétus, sa belle-mère Sertia, et Pollatia, sa fille. Néron n'avoit contre Lucius d'autre grief que d'être pour lui sur la terre un reproche vivant de la mort de Rubellius, son gendre, condamné injustement. Il fit accuser le beau-père avec autant d'injustice. Pollatia alla se jeter aux pieds du tyran, et ne pouvant obtenir grace, elle revint annoncer courageusement à son père qu'il falloit mourir. Tous trois s'enfermèrent dans la même chambre, se firent porter dans le bain, et couper les veines du même fer. Là, le père, en contemplant sa fille, la mère, ses enfants, chacun souhaita d'être frappé le premier de la mort qui s'avançoit. Selon les lois de la nature, la plus âgée expira avant les deux autres, puis le père, puis la fille; le vil sénat les déclara coupables de haute trahison.

L'autre scène est le procès de Thraséas, ce sénateur intrépide qui n'avoit pas voulu applaudir à la mort d'Agrippine, ni offrir de sacrifices pour la conservation de la divine voix de l'empereur. Tels furent les principaux chefs d'accusation contre lui. Les vrais griefs contre Soranus, cité en jugement, étoient d'avoir, étant

gouverneur de Pergame, empêché Acratus, affranchi de Néron, d'emporter les statues et les tableaux de cette ville. Enfin, on imputoit à grand crime à Servilie, fille de Soranus, d'avoir consulté des magiciens. Pour ces scélératesses, l'empereur ordonna de les condamner tous à mort, mais de leur laisser le choix du supplice. Les prétendus coupables furent introduits à l'audience, entre deux rangs de soldats, entourés de délateurs, chargés d'apprendre aux sénateurs leur crime. Thraséas se fit ouvrir les veines.

Néron quitta Rome pour quelque temps. Il en donna le gouvernement à Hélius, affranchi, auquel il associa Polycléte, autre affranchi, avec une puissance si absolue, qu'ils étoient les maîtres de bannir, de faire mourir jusqu'à des sénateurs, sans en informer l'empereur. Pour lui, il alla promener ses caprices et sa folie dans la Gréce. Les Grecs, disoit-il, étoient bien meilleurs connoisseurs que les Romains. Ils admiroient sa céleste voix: aussi ne leur épargnoit-il pas le plaisir de l'entendre. Il les tenoit des jours entiers au théâtre; ils auroient été bien ingrats de ne pas l'écouter, après la peine qu'il prenoit pour conserver cette belle voix. Il ne se couchoit jamais que sur le dos, avec une plaque de plomb sur l'estomac, usoit fréquemment de purgatifs, s'abstenoit de tous les fruits et autres mets qui auroient pu la gâter. De peur de s'échapper en parlant en public, et de faire tort à son admirable organe, il créa une charge dont le possesseur étoit chargé de l'avertir quand il ne se ménageoit pas assez, et de lui mettre un linge sur la bouche, s'il arrivoit que, transporté par quelque passion, il n'eût pas égard à ses remontrances. Cette charge est unique dans l'histoire.

L'empereur remporta le prix dans les jeux olympiques et autres jeux de la Gréce. Il se faisoit donner de riches couronnes; de sorte qu'on n'en étoit pas quitte pour le plaisir de l'entendre. Amateur des ouvrages de l'art, il enleva de toutes les villes les tableaux, les statues et les autres curiosités qu'il trouvoit de son goût. Ces raretés, chargées sur plusieurs vaisseaux, périrent dans une affreuse tempête qu'il essuya en retournant à Rome. Il y fut rappelé dans la crainte d'un soulévement que les extorsions des gouverneurs alloient faire éclater. Hélius courut l'avertir du danger, et le prier de venir calmer et punir les Romains. « Ils m'en« vient donc, dit-il en soupirant, la gloire dont je me « couvre en Gréce! » Il arriva assez à temps pour prévenir l'effet d'une conspiration dont on ignore les détails.

On est étonné de la stupeur d'une ville telle que Rome, grande, opulente, où, malgré les proscriptions, se voyoient encore des familles distinguées, des hommes d'un grand mérite, un sénat nombreux, les magistrats de l'ancien gouvernement, consuls, tribuns, censeurs, édiles, préteurs, et autres qui faisoient la force et l'ornement de la république; des colléges de prêtres chargés de la majesté du culte, des écoles pour l'enseignement, l'ordre des chevaliers, hommes capables de réfléchir et d'agir; et entre les riches et la populace, cette classe d'hommes industrieux qui ont besoin de la paix, et qu'on croit, par leur nombre, capables de la maintenir quand elle existe, ou de la rétablir quand elle est troublée.

Cependant cette ville, courbée sous un sceptre de fer ensanglanté, étoit depuis Auguste esclave de la ty-

rannie, ou le jouet de la folie de ses empereurs et de leurs ministres. On cherche la cause de cet avilissement, et on la trouve dans la politique qui présida à la métamorphose de la république. Auguste conserva l'extérieur des autorités; mais il en confondit, en changea, en restreignit les pouvoirs. L'approbation, l'encouragement donnés aux délations, les supplices qui les suivirent, jetèrent la frayeur dans toutes les ames, étouffèrent toutes les voix qui auroient pu réclamer. Les tribunaux, le sénat lui-même ne furent plus les interprètes de la justice, mais les organes de la volonté de celui qui avoit à sa disposition les calomniateurs et les bourreaux. Le peuple vit avec une indifférence stupide plonger les grands dans les cachots, répandre leur sang, dépouiller ses temples, convertir en monnoie les objets de son culte, parcequ'on lui donnoit des fêtes, qu'on l'amusoit par des spectacles, et sur-tout qu'on avoit soin qu'il ne manquât pas de vivres.

Si quelquefois, irrité des injustices criantes faites à des personnes qu'il estimoit, il se montroit disposé à la révolte, près de là étoit le camp formidable des cohortes prétoriennes, au palais une garde nombreuse, dans tous les quartiers des détachements de ces farouches soldats, troupe composée de toutes nations, sans parents, sans propriété, et qui ne connoissoit que celui qui la payoit. Les prétoriens, tirés, ou des auxiliaires, ou des peuples subjugués, accoutumés à la licence des camps, trouvoient une société analogue à leur caractère dans la populace de Rome, dont ils se renforçoient au besoin : même brutalité de mœurs, même dénûment de propriétés, même dévouement à celui qui pouvoit lâcher la bride à leur cupidité. La crainte du pil-

lage dont on étoit sans cesse menacé, sous l'épée des cohortes, et le poignard de la basse populace, contenoit la classe industrieuse, et la rendoit docile à toutes les volontés des tyrans. Ainsi une ville pleine d'hommes capables, chacun en particulier, de résister à l'oppression, se laissoit soulever, agiter, calmer, comme la plus petite cité.

Les ordres arbitraires des empereurs, envoyés dans les provinces, sous les formes anciennes de *sénatus-consultes*, de *décrets du peuple*, étoient reçus avec respect, et l'on s'empressoit d'y obéir; parcequ'on ignoroit au loin les violences employées pour leur donner cette sanction. De plus, les familles des gouverneurs étoient retenues à Rome comme des otages. Pour peu qu'ils voulussent montrer d'opposition, eux et leurs principaux officiers, tous Romains, devoient trembler pour des gages si chers. C'est ce qui empêcha pendant tant d'années que le trône de ces princes, barbares ou insensés, ne fût attaqué, et ce qui rendit les efforts contre Néron assez lents pour qu'il eût pu les arrêter, s'il avoit eu la moindre énergie et le moindre courage.

Les premiers coups portés contre ce prince partirent de la Gaule Celtique, dont Julius Vindex étoit gouverneur. Il descendoit des rois d'Aquitaine. Son origine lui rendoit plus insupportable le joug tyrannique sous lequel gémissoient les Gaulois accablés d'impôts. Il rassembla cent mille Gaulois et envoya publiquement proposer à Galba, gouverneur d'une partie d'Espagne, dont il connoissoit apparemment les intentions secrètes, de se joindre à lui, avec promesse de le reconnoître pour empereur. Dans le même temps, le gouverneur d'Aquitaine demanda à Galba du secours contre Vindex.

Embarrassé entre deux propositions si opposées, Galba assemble ses amis. Ils lui conseilloient, avant de se déclarer, de sonder les dispositions de la capitale; mais Titus Vinius, tribun de la seule légion qu'il y eût dans la province, se léve et dit : « A quoi bon délibérer? c'est « déja un crime capital que d'agiter si nous continue- « rons d'être fidéles à Néron. Il n'y a point de milieu; « vous devez ou entrer dans l'idée de Vindex, ou mar- « cher dans l'instant contre un homme qui aime mieux « voir Galba sur le trône que Néron. » Ce raisonnement détermina Galba. Il convoque une assemblée générale des Espagnols; et monté sur une tribune entourée des images de plusieurs personnes illustres que le tyran avoit fait inhumainement massacrer, il fait un discours véhément, dans lequel il lui reprochoit tous ses crimes. Galba, en finissant, protesta à la nombreuse assemblée, qui le saluoit empereur et Auguste, qu'il ne vouloit prendre le commandement que comme lieutenant du sénat et du peuple.

Mais, pendant qu'il délibéroit, Vindex étoit poursuivi par Virginius, gouverneur de la haute Allemagne. On croit que les chefs étoient assez d'accord à s'unir contre Néron. Mais les deux armées se battirent malgré les deux généraux. Vindex fut vaincu et se tua. L'armée victorieuse offrit l'empire à son général. Il le refusa, déclarant qu'il ne souffriroit pas qu'aucun exerçât la souveraine puissance qu'elle ne lui eût été conférée par le sénat, auquel seul ce droit appartenoit. Cette résolution embarrassa Galba, dont les affaires étoient réduites, par la défaite de Vindex, à une crise alarmante; mais Néron l'ignoroit.

Il étoit à Naples, son séjour favori, lorsqu'il apprit

la révolte de Vindex. Elle ne l'inquiéta pas beaucoup. Il fut seulement très piqué de ce que le gouverneur de la Gaule l'appeloit dans son manifeste, *pauvre joueur de harpe*. « — C'est bien à lui, disoit-il, de juger de ma ca- « pacité dans un art qu'il n'a jamais appris, et qui m'a « coûté tant de peines. » Pour réfuter l'odieuse calomnie des rebelles, il se mit à pincer de la harpe plus fréquemment que jamais. Il étudioit l'attention des auditeurs, et s'interrompoit de temps en temps pour leur demander s'ils avoient jamais connu quelqu'un qui l'égalât. Cependant, comme les nouvelles devenoient plus fâcheuses, il revint à Rome. Il y apprit la révolte de Galba. Elle lui causa non pas de la frayeur, mais de la rage. Il vouloit envoyer dans toutes les provinces des assassins pour y tuer les gouverneurs, les généraux d'armée, tous les bannis, dans la crainte qu'ils ne se déclarassent pour les révoltés; faire couper la gorge à tous les Gaulois qui étoient dans Rome, comme complices de leurs compatriotes, empoisonner tout le sénat dans un festin, mettre le feu à la ville, et lâcher en même temps toutes les bêtes féroces qu'on gardoit pour les spectacles publics, afin d'empêcher les habitants d'éteindre les flammes.

Après ces violentes marques de désespoir, ne pouvant exécuter d'aussi abominables projets, Néron songea à lever des troupes. Personne ne se présenta volontairement. Il voulut forcer : on s'enfuit et l'on se cacha. Ce n'étoit plus le temps d'enrôler, comme il lui étoit quelquefois arrivé, les baladins et les histrions; l'affaire devenoit trop sérieuse; ni d'armer non plus ses concubines et les courtisanes de Rome, dont il s'étoit fait une compagnie de gardes dans des temps calmes. L'o-

rage grondoit tout autour de lui ; l'explosion en fut accélérée par un contre-temps qui souleva la ville. La famine se faisoit sentir. On annonce qu'il est arrivé un vaisseau d'Egypte, d'où venoit ordinairement le remède à ce mal. Le peuple y court, croyant le trouver plein de blé, et il le trouve chargé de sable pour les gladiateurs et les lutteurs. La fureur s'empare des esprits. La populace s'assemble tumultuairement, brise les statues de l'empereur, déchire ses images, pille les maisons de ses favoris, et commet une infinité de désordres.

Dans ces circonstances, il apprend la révolte des légions de la haute Allemagne, et l'offre de l'empire faite à Virginius. Il en est consterné, se munit de poison, et prend la résolution assez sage de s'enfuir en Egypte; mais il en remet l'exécution au lendemain. Pendant la nuit, Nymphidius, son plus cher favori après Tigellin, forme le dessein de s'emparer du trône. Il étoit né d'une affranchie qui suivoit la cour. A ce titre, il se disoit fils de Caligula, parcequ'il avoit la taille et l'air furieux de ce prince, et la passion pour les débauches dont il s'étoit souillé. Il étoit, avec Tigellin, commandant des gardes prétoriennes. Pendant que Néron dormoit, il fait dire aux gardes que l'empereur s'est sauvé. Comme ils avoient de l'estime pour Galba, ils le font proclamer, comptant se substituer ensuite à sa place.

Néron se réveille, apprend la désertion de ses gardes, fait appeler ses amis : personne ne vient. Il sort de son palais, va lui-même à leur porte : on ne répond point. Il revient; tout avoit disparu de son appartement, meubles, tentures, jusqu'à son lit, et même la boîte qui contenoit le poison. Il mande un gladiateur pour le tuer. Celui-ci refuse. « Quoi! dit-il, suis-je assez mal-

« heureux pour n'avoir ni amis ni ennemis ! » Phaon, un de ses amis, lui offre de le cacher dans sa maison de campagne. Il se met en chemin, accompagné de quatre personnes, monté sur un mauvais cheval, revêtu d'un habit usé, et se cachant le visage. En passant le long du camp des gardes prétoriennes, il entendit les imprécations des soldats contre lui. Il faisoit un orage affreux : le tonnerre, la pluie, les éclairs, un tremblement de terre même, rendoient sa fuite encore plus pénible. Le linge qui couvroit son visage tombe, il est reconnu. Dans la crainte d'être arrêté, il se glisse à travers les épines et les broussailles jusqu'à la porte de la maison, qui est ouverte après quelque retard.

Là, il apprend que le sénat l'a condamné à être mis à mort *selon la coutume des ancêtres*. « Qu'est-ce que la cou-« tume des ancêtres? demande-t-il. — C'est, répond-on, « d'être dépouillé, attaché par la tête à un poteau, et bat-« tu de verges, jusqu'à la mort. » Il sentoit qu'une mort prompte étoit préférable ; mais il n'avoit pas le courage de se la donner. Il auroit voulu qu'un de ses serviteurs lui montrât l'exemple pour l'enhardir. Aucun ne se trouva disposé à ce sacrifice. Il tire un poignard, l'approche de sa gorge. « Quel habile homme, dit-il, le « monde va perdre ! » Ce fut une de ses dernières paroles. Epaphrodite, son affranchi, lui rendit d'un seul coup le service qu'il demandoit.

Galba. 69. Le sénat ratifia la proclamation que Nymphidius avoit provoquée, et envoya des députés à Galba. Sans doute les pères conscrits, entourés des gardes prétoriennes, et sous leur puissance, n'osèrent reprendre l'autorité qu'ils avoient possédée, ni rétablir la république. Ils se flattoient de jouir d'un sort plus heureux, et de voir

renaître les beaux jours de l'empire sous un homme d'un caractère doux, bon général, et qui avoit fait preuve de modération, ne voulant accepter le sceptre que du consentement du sénat; mais Galba se laissa gouverner par trois favoris, dont les mauvais conseils lui firent commettre des fautes qui abrégèrent son règne et sa vie. Le premier étoit Vinius Célius, qui par sa fermeté l'avoit déterminé à accepter l'empire, lorsqu'il délibéroit sur les offres de Vindex. Il ne voulut pas avoir inspiré cette résolution en vain. Orgueilleux et hautain, il étoit toujours pour les partis de rigueur. Le second, Cornélius Lacon, peu courageux et insolent, fait capitaine des gardes prétoriennes, malgré ses défauts, ne pouvoit dissimuler sa jalousie contre ceux qui avoient quelque mérite. Enfin, Icétus, esclave affranchi, le plus avide des hommes, ne songeoit qu'à amasser des trésors. En sept mois il devint plus riche que ne l'avoient été les plus avares ministres de Néron en quatorze ans.

Galba avoit plus de soixante et dix ans lorsqu'il fut appelé au trône. On lui trouvoit dans la physionomie quelque chose d'heureux qu'Auguste remarqua. Etant un jour allé le saluer avec quelques jeunes gens de son âge, Auguste le distingua, lui mit sa main sur la tête, et lui dit: « Et toi, mon fils, tu goûteras de l'empire. » Exact pour la discipline et la justice, un peu sévère, il se conduisit dans le commandement des armées et le gouvernement des provinces d'une manière qui lui mérita l'estime publique. A la mort de Caligula, il fut sollicité de prendre l'empire. Il se refusa à ces offres, aida même Claude à monter sur le trône, et seroit peut-être resté fidèle à Néron, si ce prince, à l'instigation des

collecteurs d'impôts, mécontents de n'être pas aidés par le gouverneur dans leurs exactions, comme ils le desiroient, n'eût marqué le dessein de s'en défaire.

Le nouvel empereur prit son chemin par les Gaules, accompagné d'une garde espagnole et de ses trois confidents. Virginius vint au-devant de lui. Moins reconnoissant de ce que le gouverneur de la haute Allemagne venoit de refuser l'empire que les soldats lui offroient, que piqué de ce qu'il n'avoit pas voulu le reconnoître avant le choix du sénat, Galba le reçut froidement, ce qui déplut à ses légions. Pendant qu'il avançoit lentement, porté en litière à cause de son grand âge, les prétoriens faisoient à Rome justice de Nymphidius, qui leur avoua que, sous le nom de Galba, il travailloit pour lui-même. Il eut l'audace d'aller jusque dans leur camp proposer d'acheter leurs suffrages par des promesses exorbitantes, mais il fut tué. Plusieurs personnes, même consulaires, s'étoient attachées à sa fortune; Galba envoya ordre à Rome de les condamner. Il marqua sa route par des exécutions sanglantes, quelques unes justes, d'autres qui paroissoient provoquées par ses ministres pressés de profiter d'un régne qui ne pouvoit être long. On leur reprochoit de mettre tout en vente, charges, provinces, revenus publics et la justice; de faire mourir les innocents, de sauver les coupables; de sorte que l'arrivée d'un prince auparavant si estimé étoit redoutée à Rome.

Il fit rendre compte aux ministres de Néron, conduite qui fut généralement approuvée, et leur punition lui attira des louanges; mais on fut fâché de ne pas voir dans ce nombre Tigellin ni Halotus, chargés de la haine publique. Le peuple demanda à grands cris leur châti-

ment, et ne put l'obtenir, parcequ'ils avoient partagé leurs rapines avec les favoris de l'empereur. Le prince réprimanda même, par un édit, le peuple de son trop grand empressement pour cette espèce de vengeance. Mais il fut moins indulgent à l'égard des histrions, comédiens, courtisanes, et autres que Néron avoit comblés de faveurs. Il compta avec eux, leur fit rendre, et fit rentrer dans les coffres de l'état, les neuf dixièmes de ce qu'ils avoient reçu.

Les prétoriens lui demandèrent la gratification que Nymphidius leur avoit promise en son nom. Il répondit sèchement: « Je choisis mes soldats, je ne les achète « pas. » Une très grande rigueur exercée à l'égard d'un corps de marins qui avoient enfreint les régles de la discipline exaspéra les esprits de la soldatesque. Le meurtre de Macer, commandant en Afrique, celui de Capiton, dans la basse Allemagne, dont le crime n'étoit pas démontré, et dont on attribua la mort à l'avidité ou à la jalousie des ministres, firent trembler les hommes de quelque distinction. Le peuple se plaignoit de n'avoir plus ni fêtes, ni spectacles, ni distributions, et d'être réduit à travailler; de sorte qu'un mécontentement sourd, qui n'attendoit que le moment d'éclater, agitoit déja tous les esprits.

Dans ces circonstances, Galba apprend que les légions de la haute Allemagne se sont révoltées. A la place de Virginius, qu'elles estimoient, il leur avoit donné un commandant incapable. Cette espèce de mépris, joint à ce qu'elles se persuadoient que Galba ne leur pardonneroit jamais d'avoir offert l'empire à Virginius, leur fit prendre la résolution de demander un autre empereur. Ce nouvel embarras amena à son

point de maturité le projet que le vieux Galba méditoit, c'est-à-dire d'adopter un successeur. La connoissance de cette résolution remplit la cour d'intrigues. Deux sujets principaux fixoient l'attention : Othon, l'ancien mari de Poppée, et Dolabella, proche parent de l'empereur. Le premier paroissoit chéri de Galba, qui le combloit de faveurs. Il avoit pour lui le suffrage des courtisans de Néron, flattés de l'espoir de voir renaître les plaisirs sous son régne, celui des soldats dont il étoit estimé, et la protection de Vinius, qui comptoit, comme il n'étoit point marié, l'unir à sa fille. Lacon, l'autre ministre, desiroit Dolabella, qui avoit pour lui le mérite de paroître enclin à se laisser gouverner.

Mais, pendant que l'intrigue jouoit son rôle, le vieillard, uniquement occupé du bien public, fixoit son choix sur Pison Lucianus. Celui-ci étoit âgé de trente et un ans, généralement estimé pour sa modestie et sa conduite obligeante envers tout le monde. On remarquoit dans ses mœurs la sévérité des anciens Romains et des vertus que Galba observoit depuis long-temps, et qui lui avoient fait prendre la résolution de l'instituer son héritier, même avant qu'il ne parvînt à l'empire. En le nommant son successeur il lui fit un discours plein de sens et de tendresse. « C'est, lui dit-il, par un motif d'a-« mour pour ma patrie et de respect pour la vertu, que « je te donne à l'empire. Si la république eût pu se pas-« ser d'un maître, j'aurois commencé par m'éloigner; « mais, en l'état où elle est, je ne puis faire davantage « pour elle que de choisir un bon successeur, ni toi que « de te montrer digne de l'être. » Il lui donna ensuite les conseils les plus sages sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard des courtisans : « Quand tu conserverois

« ta vertu, ceux qui approcheront de toi perdront la « leur. Leur flatterie prendra la place de la vérité, et « l'intérêt celle de l'affection dont il est le poison. Nos « courtisans parlent moins à nous qu'à notre fortune. » Il lui mit devant les yeux le sort de Néron. « Ce n'est « pas Vindex qui l'a dépossédé avec une province dés- « armée, ni moi avec une légion; c'est sa cruauté et « ses débauches qui l'ont rendu le premier exemple d'un « prince condamné par ses sujets. » Il finit par ces mots remarquables: « Apprends que la méthode la plus sûre « pour régner est de considérer ce que l'on approuve « et ce que l'on condamne dans d'autres princes. Ce « n'est pas ici comme parmi les autres nations, où un « seul commande et tout le reste obéit. Tu auras à « gouverner des hommes qui ne peuvent souffrir ni la « liberté ni la servitude. »

Othon s'étoit flatté d'être associé à l'empire. Se voyant déchu de son espérance, perdu de dettes, il n'avoit plus de ressources que dans le renversement de l'état. Ses esclaves et ses affranchis, bercés depuis quelque temps de l'espoir de cette fortune, l'engagèrent à ne point s'abandonner dans cette circonstance. Un d'entre eux lui amène deux hommes qu'il lui présente comme propres à commencer une révolution. L'un étoit un simple soldat des gardes, nommé Véturius, l'autre Barbius, bas officier, chargé de recevoir la parole du tribun par écrit, et de la porter dans les tentes. Othon les examine, les juge propres à quelque grande entreprise, les comble de présents, leur en promet de plus grands encore, les charge d'argent et les envoie dans le camp, bien instruits et desirant beaucoup de réussir.

Ils tiennent à chacun un langage convenable; aux

Allemands ils parlent de la préférence accordée aux Espagnols; aux marins, de la cruelle exécution de leurs camarades, décimés pour quelque insubordination. Ils répandent largement l'argent et les promesses. Les esprits s'ébranlent; quand ces agents se croient à-peu-près sûrs d'être secondés, ils avertissent Othon. Il se laisse entraîner; mais il ne trouve que vingt-quatre soldats au poste d'où l'explosion devoit se faire. Effrayé de ce petit nombre, il veut fuir. Ils le retiennent. Vingt autres le joignent; ils le ménent au camp, le proclament. Le nom d'Othon passe de bouche en bouche, et retentit bientôt jusque dans la ville, qui étoit pleine de soldats. Galba avoit été averti; mais ne pouvant imaginer un pareil désordre, il ne prend que de foibles mesures, envoie Pison aux prétoriens de garde, s'y présente, les harangue. Ils montrent de la bonne volonté; mais la foule les entraîne. Galba les suit.

Pendant qu'ils marchent au camp, le bruit se répand qu'Othon a été tué. On prétend que ce bruit fut propagé afin de donner de la sécurité au vieillard. Il avance vers les tentes. A peine est-il entré, qu'il est renversé dans la foule, percé d'un coup d'épée, et qu'il expire. Le plus grand embarras d'Othon fut alors d'empêcher le pillage. Il n'y avoit point de quartier dans la ville qui ne fût plein de soldats, ne respirant que le vol et le carnage. Il les contient à force de prières et de promesses; il lâcha seulement la bride à quelques uns des plus féroces, dont ses émissaires dirigèrent la cruauté contre ceux dont il croyoit avoir le plus à craindre. Vinius lui-même fut tué dans cette confusion. Tigellin, qui avoit échappé à la justice de Galba, reçut d'Othon l'ordre de se tuer, et l'exécuta au milieu de ses cour-

tisanes, après bien des regrets et des embrassements. Othon ne se crut empereur que quand on lui apporta la tête de Pison. On a dit de Galba qu'il auroit été jugé capable de régner, s'il n'étoit jamais monté sur le trône.

Après le premier tumulte inséparable des changements dans un empire, Othon se plaça sur le trône avec toute la tranquillité d'un homme qui auroit pris possession d'un légitime héritage, porté en triomphe par ses soldats, félicité par le peuple, et applaudi par le sénat. Mais dès-lors il se trouva un rival en tête. On avoit caché à Galba la révolte de Vitellius. L'empereur en auroit été d'autant plus étonné, qu'il le croyoit moins propre que tout autre à une entreprise importante. En lui donnant, à son avénement au trône, le commandement de la basse Allemagne, Galba déclara ouvertement qu'il n'étoit déterminé ni par l'estime, ni par l'opinion avantageuse de son habileté; mais parce qu'il croyoit que les grands mangeurs n'étoient pas à craindre, et que l'Allemagne lui paroissoit un pays tout-à-fait propre à engraisser un homme de l'appétit de Vitellius. Othon. 69.

Ce dernier fut tiré de l'engourdissement de la table par un chef de légion, nommé Valens, mécontent de Galba, et qui l'excita à profiter de l'attachement des soldats. Il l'avoit gagné par des actes de justice et de bonté. Un autre commandant de légion, appelé Cécina, fit déclarer en sa faveur l'armée de la haute Allemagne, déja aigrie contre Galba, et Vitellius se trouva empereur sans presque s'en être mêlé. Comme dans toutes les révolutions il faut du sang, dans celle-ci Vitellius accorda aux instances des soldats la mort de diverses personnes, et en déroba quelques autres à leur fureur,

en les faisant emprisonner. Il fit avec ses deux généraux son plan de guerre qui devoit tomber sur l'Italie. Valens, avec quarante mille hommes de l'armée de la basse Allemagne, convint de passer les Alpes par le chemin nommé depuis le Grand-Saint-Bernard, et Cécina, avec trente mille de la haute Allemagne, par le Mont-Cenis. Ces troupes étoient la fleur des armées romaines. Du nord de l'empire, elles marchèrent dans les Gaules à travers des flots de sang, jetant par-tout la terreur, forçant tous les individus à suivre leurs étendards; et elles trouvèrent en descendant les Alpes, par un bonheur qui accompagna toujours Vitellius, qu'un corps de cavalerie révolté à leur exemple leur assuroit les plaines qu'arrose le Pô, et le passage de ce fleuve.

Othon, de son côté, ne restoit pas oisif. Ses mœurs douces et faciles le faisoient aimer. Sans donner dans les excès de Néron, son goût pour les plaisirs ramena quelque gaieté dans Rome. On remarque que, fidèle à ses premiers attachements, il éleva en dignité ceux des amis de sa jeunesse qui le méritoient, et qu'il releva les statues de Poppée, son épouse, renversées après la mort de son meurtrier. Il avoit pour lui tout le midi de l'empire et presque toute l'Italie. Avec ces secours, il ne lui fut pas difficile de lever une armée formidable. Il se mit à la tête et alla au-devant des ennemis. Vitellius suivoit de loin ses généraux avec un corps de réserve considérable. Les deux rivaux s'écrivirent des lettres polies, se proposèrent ensuite réciproquement de céder l'empire avec des dédommagements et des récompenses, après cela de le partager; enfin ils s'envoyèrent des injures, des menaces et des assassins.

Les jalousies, les haines, les intérêts personnels,

aliments des factions, donnèrent à chacun d'eux des partisans dans celle de son adversaire. La division se remarquoit sur-tout à Rome. Cette ville étoit travaillée d'une manie inquiète qu'un rien tournoit en frénésie. Le tribun Crispinius, chargé d'armer une cohorte qui venoit d'Ostie, par précaution, fait ouvrir les magasins et charger les chariots au commencement de la nuit. Le moment, l'aspect des armes, donnent des soupçons aux soldats. Tout-à-coup ils sont saisis de fureur, accusent leurs chefs de mauvais desseins. Les séditieux commencent par tuer le tribun, montent à cheval l'épée à la main, marchent au palais de l'empereur, qui traitoit ce soir-là un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, parmi lesquelles il y avoit quatre-vingts sénateurs. Les convives, ne sachant s'ils devoient fuir ou demeurer, si c'étoit une trahison ou une émeute, jetoient les yeux sur Othon, qui de son côté n'étoit pas moins alarmé qu'eux. Il dépêche les chefs de cohortes prétoriennes pour apaiser le tumulte, et congédie la compagnie. Chacun s'enfuit et se cache où il peut. Les furieux entrent dans la salle du festin, demandent à voir l'empereur. Il monte sur un siége, leur parle, les conjure, et, à force de prières et de larmes, les détermine à retourner au camp.

Le lendemain, comme dans une ville prise, les maisons étoient fermées, et le peuple étoit triste. On rencontroit peu de gens dans les rues, et les soldats baissoient la tête plutôt de honte que de repentir. Les chefs des cohortes les haranguèrent séparément, par compagnie, en termes plus ou moins doux, selon la diversité des humeurs; mais leur éloquence seroit restée inutile, si elle n'avoit été appuyée par la promesse d'une forte

gratification à chaque soldat. Othon vint au camp. Les soldats, changés par l'appât de l'argent, l'entourèrent, et demandèrent d'eux-mêmes la punition des coupables. L'empereur se fit un mérite d'une indulgence dont il auroit peut-être été dangereux de ne pas écouter les conseils ; il n'en punit que deux.

Quoique le calme fût rétabli dans la ville, ce qui venoit d'arriver faisoit craindre le retour des proscriptions de Sylla et d'Auguste. D'un côté, il falloit plaire à Othon ; de l'autre, ne point désobliger Vitellius qui avoit un puissant parti. Les soldats étoient répandus partout ; ils entroient déguisés dans les maisons, et s'informoient sous main de l'état des hommes qui jouissoient de quelque noblesse et de quelque opulence. On soupçonnoit avec raison qu'il y avoit parmi eux des soldats de l'armée de Vitellius, venus pour reconnoître les hommes de leur parti. Tout le monde étoit en alarme ; on se croyoit à peine en sûreté en famille et dans l'intérieur de sa maison. Mais c'étoit en public que la frayenr faisoit redoubler de précaution. Là, chacun composoit son visage et sa contenance selon les événements ; attentif à ne point témoigner de froideur ou d'appréhension dans les bonnes ou mauvaises nouvelles. Dans le sénat sur-tout il étoit difficile de garder le tempérament nécessaire pour ne pas faire paroître trop de liberté ou de retenue. Les sénateurs, sans donner aucun décret contre Vitellius, se contentoient de parler de lui en termes mêlés de quelques injures, mais qui n'avoient rien de fort odieux. Les plus prudents avoient même soin de ne prononcer ces injures que lorsque plusieurs personnes parloient à-la-fois, afin de n'être point enten-

dus, et de pouvoir se vanter de leur hardiesse quand le besoin de le faire arriveroit.

Ces dispositions équivoques inquiétoient Othon. Il confina Dolabella dans la ville d'Aquin, et le fit garder à vue, non qu'il eût rien à lui reprocher; mais son nom illustre, et le tort d'être proche parent de Galba, donnoient de l'ombrage. Il mena avec lui à l'armée la plupart des magistrats et des personnages consulaires, sans leur donner aucune charge, et sous le prétexte de l'accompagner. Parmi eux se trouvoit Lucius, frère de Vitellius, sur le même pied que tous les autres, et n'étant vu ni plus favorablement ni moins défavorablement que tout le reste. Vitellius avoit à Rome sa mère, sa femme et ses enfants. Othon eut pour eux tous les égards possibles, et en partant les recommanda à ses amis.

L'état de Rome étoit alarmant. Les principaux membres du sénat se trouvoient affoiblis par l'âge, ou abâtardis par une longue paix. La noblesse, devenue paresseuse, avoit perdu le goût de la profession des armes. Les chevaliers, sans expérience, paroissoient d'autant plus craintifs qu'ils travailloient davantage à cacher leurs craintes. Quelques uns, lâches dans le cœur, affectoient de paroître braves, en brillant par l'éclat de leur armure, ou en montant des chevaux vifs et superbes; d'autres s'étourdissoient en se livrant à la bonne chère et au plaisir. La multitude ignorante se repaissoit de vaines espérances. Les débiteurs trouvoient leur sûreté dans le trouble et la confusion; mais tout le monde éprouva bientôt les maux de la guerre, par la cherté des vivres et la disette de l'argent, qui étoit employé pour nourrir et payer les armées.

Après plusieurs marches et contre-marches, elles se trouvèrent en présence près du village de Bédriac, entre Crémone et Vérone. L'armée de Vitellius, commandée par Valens et Cécina, avoit le plus grand intérêt de combattre, parcequ'elle commençoit à manquer de vivres, et qu'elle ne pouvoit en tirer des pays qu'elle laissoit derrière elle et qu'elle avoit ruinés. Au contraire, celle d'Othon abondoit en provisions de toute espèce. Il possédoit l'Italie, Rome sur-tout, qui, outre les vivres, lui fournissoit de l'or, plus puissant que l'épée dans les guerres civiles. On ne sait pourquoi, avec tous ces avantages, Othon s'obstina à précipiter la bataille, contre l'opinion de ses meilleurs généraux. Encore moins devinera-t-on les raisons qu'il eut de s'éloigner du lieu de l'action. Chose remarquable, ce combat, qui devoit décider du sort de deux empereurs, se livra sans que l'un des deux compétiteurs y assistât.

Il n'en fut pas moins vif et sanglant. Les nouvelles levées se montrèrent aussi braves que les vieux corps, et se battirent avec la même valeur. Cependant les troupes d'Othon plièrent après une résistance opiniâtre, et se retirèrent dans leur camp, aussi incertaines si elles s'y défendroient, que les vainqueurs s'ils attaqueroient. Cette irrésolution amena des pourparlers, dont le résultat fut la reddition des troupes d'Othon. Elles levèrent leur camp, et les deux armées s'étant réunies, les vainqueurs embrassèrent les vaincus en pleurant. Tous ensemble, avec une joie mêlée de tristesse, maudissoient les guerres civiles. L'un pansoit les plaies de son frère, l'autre celles de son parent. Il n'y en eut presque aucun qui ne pleurât quelque ami tué dans cette funeste journée. On rendit indistinctement les mêmes

honneurs funèbres aux chefs des deux partis. Tous se soumirent à Vitellius et lui prêtèrent serment de fidélité.

Othon attendoit l'événement à quelques lieues de Bédriac. Aussitôt qu'il le sut, il déclara la résolution qu'il avoit prise de s'ôter la vie. Il l'auroit perdue avec plus de gloire à la tête de son armée, qu'il auroit d'ailleurs encouragée, et peut-être menée à la victoire. Mais s'il étoit mort sur le champ de bataille, on auroit ignoré ses sentiments qui font honneur à sa mémoire. Toutes les troupes échappées au combat ne s'étoient pas renfermées dans le camp. Plusieurs légions, capables de former une bonne armée, vinrent joindre leur empereur dans sa retraite. Les premiers soldats qui surent sa résolution de mourir crurent qu'elle étoit l'effet du désespoir. Ils se réunirent pour l'engager à vivre, en lui promettant une fidélité inviolable; pour assurer ce serment, deux se tuèrent en sa présence. « Que ceci, « dit l'un d'eux en se frappant, te soit, ô César, une « preuve de notre attachement! Il n'y en a pas un seul « parmi nous qui ne soit disposé à en faire autant pour « ton service. » — « Oh! s'écria le sensible Othon, des « hommes si braves et si affectionnés ne seront plus ex- « posés pour l'amour de moi à de nouveaux dangers. »

Son capitaine des gardes le supplia de ne point abandonner tant de braves gens. « Il y a plus de grandeur « d'ame, lui dit-il, à soutenir des calamités qu'à s'y « soustraire par la mort. » Mais Othon avoit fait le sacrifice de sa vie à la tranquillité publique. Il s'en expliqua à ses soldats dont les prières et les larmes l'attendrissoient. Il les assembla, et leur dit: « Ce jour, mes « compagnons, qui me donne de si sensibles preuves de « votre affection, me paroît préférable à celui où vous

« m'avez salué empereur. Je vous conjure donc de ne « me pas refuser la satisfaction de donner ma vie pour « conserver celle de tant de braves gens. Que ce soit « par ce trait que la postérité juge d'Othon ! Vitellius « retrouvera son frère, ses enfants et sa femme. Soyez « persuadés que c'est volontairement que je préfère le « tombeau au trône, parceque tout le bien que je fe- « rois à la république par des guerres ne pourroit ja- « mais égaler l'avantage que lui procurera l'exécution « de mon dessein. Il n'y a que ma mort qui puisse être « le sceau d'une paix durable, et garantir l'Italie d'une « seconde journée aussi funeste que celle-ci. »

Ces paroles dites, il conjure ceux qui étoient autour de lui de se hâter d'aller trouver le vainqueur. Il prie les vieillards de le faire; il l'ordonne aux jeunes gens; il étend ses soins jusqu'à faire préparer des chariots et des bateaux à ceux qui devoient partir; il distribue son argent et ses bijoux, brûle toutes les lettres et tous les mémoires qui pouvoient compromettre quelqu'un. Il écrit deux lettres, l'une à sa sœur, l'autre à Messaline, autrefois mariée à Néron, et qu'il avoit dessein d'épouser. Il lui recommande ses cendres. Une espèce de révolte s'éleva dans le camp; il alla l'apaiser, rentra tranquillement, but un verre d'eau fraîche, se fit apporter deux poignards, les essaya, en mit un sous le chevet de son lit, et le lendemain on le trouva mort d'un seul coup. Sa mort ne fut pas plutôt connue, que les soldats jetèrent des cris de douleur. On lui fit à la hâte des funérailles comme il l'avoit recommandé, de peur qu'on ne lui coupât la tête pour en faire un trophée. Les officiers des gardes portèrent en pleurant son corps au bûcher; les soldats s'approchoient pour

lui baiser les mains et sa plaie. Plusieurs se tuèrent auprès du bûcher, et dans le camp même de Bédriac on lui dressa un monument simple, sans autre épitaphe que ces mots : *A la mémoire de Marc Othon*. Il n'avoit que trente-sept ans, et il ne régna que trois mois.

Vitellius.

Si Vitellius n'avoit pas été secondé par des généraux habiles et des hommes qui avoient intérêt de le soutenir, son règne n'auroit peut-être pas été plus long que celui d'Othon. Le sénat, après la mort de celui-ci, reconnut aussitôt le gouverneur de la basse Allemagne, et lui envoya une ambassade. Il décerna aussi des actions de graces à ces légions germaniques qui, après la victoire, se permettoient les plus grands excès, pilloient les temples, et, d'intelligence avec les brigands que fournissent toujours les pays bien peuplés, voloient les maisons des riches, qu'elles s'étoient fait désigner. Les généraux Cécina et Valens laissèrent leur armée au milieu de l'Italie, où, sous des chefs indulgents, elles vécurent comme en pays conquis, et eux-mêmes se retirèrent à Lyon. Ils y présentèrent les généraux vaincus à Vitellius, qui ne les traita pas avec la générosité qu'Othon auroit certainement eue. Il ne fit grace qu'à un petit nombre, et fit mourir l'infortuné Dolabella, victime de sa naissance et de son mérite. Pendant sa route, Vitellius justifioit l'observation de Galba sur la gourmandise de son rival. Les chemins des deux mers étoient continuellement couverts par des pourvoyeurs occupés à lui apporter ce que tous les pays produisoient de plus délicat. Les villes qu'il traversoit se ruinoient en festins, le meilleur moyen qu'elles eussent de faire leur cour au nouveau prince.

Les troupes qui avoient vaincu pour lui, et celles qui

lui avoient tenu tête, ayant réuni leurs drapeaux, formèrent un corps formidable très embarrassant à conduire. Tantôt en mésintelligence, tantôt malheureusement trop d'accord, elles faisoient craindre autant leur union que leur division. On sépara les légions les plus difficiles à conduire. Les unes furent envoyées sur les frontières de l'empire, toujours en état de guerre avec les peuples voisins; les autres dans les villes opulentes, pour les dompter par le repos. L'empereur en licencia beaucoup, tant de nouvelles levées que de vétérans, qui, se trouvant sans demeure fixe, devinrent errants et vagabonds.

De Crémone où il passoit, Vitellius s'étoit transporté sur le camp de Bédriac, qui quarante jours auparavant avoit servi de théâtre à la victoire de ses généraux. Une campagne souillée de sang, des membres déchirés infectant l'air d'exhalaisons insupportables, offroient un spectacle hideux peu propre à tenter la curiosité. Ceux qui entouroient Vitellius voulurent l'engager à s'éloigner de cet horrible et dégoûtant théâtre de la guerre civile. « L'odeur d'un ennemi mort est bonne, répon-« dit-il, mais celle d'un citoyen mort est encore meil-« leure. » Ainsi amis et ennemis avoient autant à craindre les uns que les autres d'un homme incapable de tout autre soin que de celui de ses plaisirs.

On voyoit déja à sa suite des bandes d'eunuques et de comédiens, et d'autres infamies de la cour de Néron, l'objet perpétuel de son admiration. Il y joignoit la gloutonnerie la plus excessive dont on ait jamais entendu parler. Vitellius faisoit régulièrement trois, souvent quatre, quelquefois jusqu'à cinq repas par jour: grace à la facilité de rendre ce qu'il avoit dans l'estomac

quand il le jugeoit à propos. Tous les festins où il se trouvoit coûtoient des sommes prodigieuses, souvent à la charge de ses amis chez lesquels il s'invitoit sans façon, mais qui ne pouvoient pas le traiter de même. On parle d'un repas donné par un de ses courtisans, qui fit couvrir, dit-on, la table de deux mille plats de poisson, et de sept mille de différents oiseaux qui coûtoient prodigieusement. Il se fit servir un jour un bassin de foies, de cervelles, de langues, de têtes de toutes sortes de poissons, et d'oiseaux d'un prix excessif. Sa folle prodigalité lui fit dépenser en quatre mois, en bonne chère, plus de cent vingt millions; et, s'il eût régné plus long-temps, toutes les richesses de l'empire n'auroient pas suffi pour fournir sa table.

Englouti dans la fange de sa honteuse gourmandise, il abandonnoit les affaires à un conseil composé d'affranchis et d'autres ministres, devenus aussi puissants sous lui que l'avoient été ceux de Claude. Il leur savoit gré de lui dérober la connoissance des événements qui pouvoient empoisonner ses plaisirs. Cependant il lui fallut enfin savoir que Vespasien s'étoit révolté. Envoyé avec trois légions et un bon corps d'auxiliaires pour soumettre les Juifs, ce général venoit de finir cette expédition. La gloire qui lui en revint fixa sur lui les regards de l'Orient. Mucien, gouverneur de Syrie, avoit à sa disposition quatre légions bien aguerries: Alexandre, préfet d'Egypte, en commandoit deux; celles du Pont, de la Mœsie, de la Cappadoce et d'autres provinces du Midi, paroissoient disposées à se révolter, se croyant aussi dignes que celles du Nord de donner un maître à l'empire. L'esprit conciliateur de Titus, fils de Vespasien, réunit tous les chefs. Malgré des espérances

si flatteuses, Vespasien hésitoit à prendre le sceptre qui se présentoit pour ainsi dire de lui-même; il trembloit sur les suites d'une première démarche. « Car, « disoit-il, dans des querelles particulières, la retraite « peut toujours servir d'asile; mais quand on ose as- « pirer à l'empire, il faut régner ou périr. »

Quand Vespasien eut pris sa résolution, il s'appliqua avec ardeur à tout ce qui pouvoit la faire réussir. Il fixa son séjour à Bérythe en Phénicie, y appela ses plus zélés partisans, militaires et autres, dont il composa un conseil. On y décida de faire des levées, de rappeler les vétérans, de forger des armes, de battre monnoie, et de conclure des traités avec les rois de Parthie et d'Arménie, pour assurer les frontières, d'où on rappeloit les légions. La foule que les affaires attiroient donnoit à la maison de Vespasien un air de cour impériale. On y fit le plan de campagne; savoir, que Vespasien resteroit en Egypte, le centre des provinces affidées, d'où il enverroit des secours à Mucien, chargé d'avancer avec méthode vers l'Italie, qu'on affameroit d'avance, en lui coupant par mer la ressource des blés d'Alexandrie.

Mais une famine ne parut pas le moyen le plus sûr ni le plus expéditif à Primus, commandant des légions de Mœsie. Né à Toulouse, dépouillé par Néron de sa dignité de sénateur pour avoir forgé un testament, méprisé par Galba, oublié par Othon, négligé par Vitellius, aussitôt qu'il vit éclater des troubles, il se mit sur la scène. C'étoit un de ces hommes nés pour les révolutions; hardi de la langue et de la main, vrai boute-feu de guerre civile, homme avide, rapace, mais libéral; pernicieux dans la paix et très utile en temps de guerre. Il soutint dans un conseil tenu presqu'à la vue de l'Ita-

lie que le retard ne pouvoit qu'être utile à l'ennemi. « L'air, les délices de Rome, dit-il, ont rendu une partie des soldats de Vitellius malades, d'autres languissants. Différez de les attaquer, le courage leur reviendra avec les forces. En attendant, où trouverons-nous des vivres et de l'argent? Pénétrons en Italie. « Ce que j'ose conseiller, je suis prêt à l'exécuter. » Son opinion prévalut.

Sans attendre Mucien, nommé pour entrer en Italie quand il en seroit temps, Primus marche à la tête d'un corps de troupes choisies, s'empare de plusieurs villes, animant ses soldats par le pillage et les générosités, donnant largement même du sien, dans la confiance de reprendre plus largement encore. Pendant ces exploits, Vitellius étoit servi comme il méritoit de l'être. Ses troupes énervées avançoient négligemment vers l'ennemi. Ses meilleurs capitaines, Cécina et Valens, songeoient à le trahir; lorsqu'ils auroient dû combattre Primus, dont toutes les forces n'étoient pas encore arrivées, ils s'amusèrent à ouvrir avec lui des correspondances, pendant lesquelles plusieurs légions le joignirent. Les armées s'essayèrent. Près de Crémone, il y eut un combat de cavalerie, dont le succès fut dû à la valeur de Primus. Ses soldats fuyoient en désordre. Il les arrête, se porte par-tout où il y a du danger et de l'espérance, perce de son javelot un officier qui fuyoit avec son drapeau, l'arrache de ses mains, et le tourne vers l'ennemi. Son intrépidité rétablit le combat. Les Vitelliens s'ébranlent à leur tour. Primus les chasse devant lui, et les poursuit jusque sous les murailles de la ville.

La nuit l'empêcha de pousser plus loin sa victoire

ce jour-là. Mais le lendemain il en vint à une bataille générale ; un fils y tua son père, et le reconnut en le dépouillant, lorsqu'il rendoit les derniers soupirs. La défaite des Vitelliens fut suivie de la prise de Crémone, emportée d'assaut, pillée avec la dernière inhumanité, et réduite en cendres. Ce ne fut point la faute de Primus. Il fit tout ce qu'il put pour retenir le soldat. Mais, dans les guerres civiles, les chefs, peu obéis, courent quelquefois plus de dangers de la part de leurs troupes que de celle des ennemis. Cécina l'avoit éprouvé. Ses soldats le chargèrent de chaînes avant la bataille de Crémone. A la prise de cette ville, il tomba entre les mains de Primus, qui le traita favorablement, par égard pour leurs projets d'accommodement. Valens, l'autre général de Vitellius, s'embarqua dans le dessein d'aller soulever la Gaule, et de s'y élever un trône. Il fut fait prisonnier et mis à mort.

L'empereur dissimuloit en public l'état fâcheux de ses affaires. Il auroit voulu pouvoir se le cacher à lui-même. A chaque mauvaise nouvelle, il étoit saisi de frayeur, et ne manquoit pas de s'enivrer. Mauvais politique, encore plus mauvais capitaine, son embarras étoit extrême, tant sur les plans d'opération qu'on lui donnoit pour la guerre, que sur les différentes propositions qu'on lui faisoit pour la finir. Une armée considérable placée auprès des Apennins, et bien capable d'en fermer le passage à l'ennemi, le demandoit avec instance. Il y alla, la vit, et, effrayé de l'appareil militaire, peut-être de quelque frugalité qu'il seroit obligé d'y pratiquer, il revint promptement à Rome.

Le malheureux s'y vit assiégé de négociations. A peine trouvoit-il le temps de faire deux ou trois repas.

Primus, Mucien, Varus, l'amiral d'une flotte, tous les généraux de Vespasien, vouloient avoir chacun l'honneur d'engager Vitellius à céder l'empire. Il auroit, lui disoit-on, une retraite assurée, et de l'argent pour y satisfaire son appétit, s'il vouloit mettre bas les armes et abdiquer l'empire. Ces offres étoient tentantes. Il en traita avec Sabinus, gouverneur de Rome, frère de Vespasien; en cette qualité, plus en état que les autres de faire ratifier ses promesses; mais lorsque Vitellius se présenta dans la place publique, pour faire sa renonciation, ses amis, plus officieux peut-être pour eux que pour lui, engagèrent le peuple à ne pas la recevoir.

Plusieurs sénateurs, croyant l'affaire consommée, s'étoient déja rangés autour de Sabinus. Dans la crainte de retomber au pouvoir de Vitellius, ils engagèrent le frère de Vespasien à demander l'exécution du traité. Par leur conseil, Sabinus se retire dans le Capitole. Les soldats de Vitellius l'assiégent dans cette forteresse. Il s'y défend valeureusement. Les portiques étant forcés, il se retire dans l'intérieur, et s'y barricade avec les statues des dieux et tout ce qu'il peut trouver pour appuyer les portes. Les Vitelliens irrités y jettent des torches ardentes. Les flammes enveloppent l'édifice; et ce monument si cher aux Romains, le plus bel ornement de leur ville, est consumé. Domitien le jeune, fils de Vespasien, se sauva en habit de prêtre. Sabinus, son oncle, fut pris et massacré, quelque effort que fit Vitellius pour le sauver.

Primus, apprenant cette nouvelle, marche promptement sur Rome. Les Vitelliens l'attendirent de pied ferme. On combattit aux portes, ensuite dans les rues. Le peuple, comme s'il eût assisté à un spectacle, ap-

plaudissoit tantôt aux uns, tantôt aux autres. Lorsqu'un soldat avoit la lâcheté de s'enfuir ou de se cacher dans quelque maison, ce peuple demandoit à grands cris que le fuyard en fût tiré et mis à mort. La face de Rome étoit en même temps affreuse et ridicule. On voyoit d'un côté le luxe et la débauche, de l'autre le meurtre et le sang. C'étoit un abrégé de toutes sortes de cruautés et de dissolutions. Une moitié de la ville sembloit être folle et l'autre furieuse. Les soldats de Primus eurent enfin l'avantage. Ils poursuivirent les gardes prétoriennes jusque dans leur camp. Les plus braves y firent une courageuse résistance; mais, accablés par le nombre, ils moururent tous le visage tourné vers l'ennemi.

Vitellius, pendant qu'on se battoit pour lui, s'enferma dans une litière, se fit porter au palais de sa femme, d'où il se proposoit d'aller à Terracine, où son frère, nommé aussi Vitellius, avoit rassemblé une armée. C'étoit bien le parti le plus sage; mais la frayeur, dont le propre est de troubler l'esprit, le fit revenir à son palais. En y rentrant, il ne trouva plus qu'une vaste solitude. Jusqu'à ses moindres officiers évitoient sa rencontre. Il essaie d'entrer dans quelques appartements; mais les trouvant tous fermés, las d'errer aussi honteusement, il va se cacher derrière un lit, chez le portier du palais. On le découvre. Il demande à être gardé jusqu'à l'arrivée de Vespasien, sous prétexte de choses importantes à lui communiquer; mais, sourds à ses supplications, les soldats l'emmènent les bras liés derrière le dos, les habits déchirés, une corde au cou, sans que personne montre pour lui la moindre compassion. Au contraire, la populace, toujours insolente

et ennemie des malheureux, cette populace qui l'avoit prié quelques jours auparavant de garder l'empire, se moque de sa misère, et l'insulte par toutes sortes d'outrages. Ceux qui le conduisoient portent l'inhumanité jusqu'à lui piquer le menton de leurs épées, afin qu'il tienne la tête droite, et qu'il voie ses statues renversées. On le traîne ainsi jusqu'à la voie, où on l'égorge comme un pourceau engraissé.

L'armée de Terracine vint trop tard à son secours. Vitellius qui la commandoit fut tué. La mort des deux frères termina la guerre sans donner la paix; car les vainqueurs continuoient à poursuivre leurs ennemis, et les tuoient par-tout où ils les rencontroient, jusqu'au pied des autels. Ils forçoient même les maisons des particuliers et les pilloient, sous prétexte qu'il y avoit quelques Vitelliens de cachés. Le sénat s'assembla: il nomma César le jeune Domitien, qui étoit à Rome, comme s'il eût été le représentant de son père, et décerna à Vespasien absent tous les titres et priviléges accordés jusqu'alors à son prédécesseur. Titus, son fils aîné, lui fut associé dans la dignité consulaire.

Vespasien. Année 70.

Vespasien particulier, et Vespasien empereur, sont deux hommes très différents. On remarque dans le particulier, parmi quelques faits louables, beaucoup d'actions dignes de blâme; dans l'empereur, presque toutes les vertus, et un seul vice assez honteux, l'amour de l'argent. Son grand-père étoit de Riéti, dans le pays des Sabins, et collecteur d'impôts. Son père exerça la même profession. Il étoit si modéré, si juste, que les contribuables lui élevèrent une statue, avec cette inscription: « A l'honnête péager. » Il s'enrichit par l'usure, ce qui ne déshonoroit pas alors. Le jeune Ves-

pasien, nommé sénateur par Caligula, dans le temps que cette dignité devint commune, ensuite tribun militaire, questeur dans les provinces, édile et préteur à Rome, se distingua sous Claude dans la guerre d'Angleterre, fut consul, gouverneur d'Afrique, et y épousa une esclave qui lui donna deux fils, Titus et Domitien.

Très estimable prince, s'il eût franchi tous ces grades par les seuls moyens honnêtes! Mais il brigua la faveur des empereurs et de leurs favoris par les plus basses flatteries, entre autres la faveur de Caligula, dont il se montra adulateur servile. Il se déclara avec affectation admirateur et ami outré de ce monstre, le remercia en plein sénat de l'honneur qu'il lui avoit fait de l'inviter à sa table. L'infame Narcisse étoit son protecteur, ce qui n'honore pas le protégé. Il se conduisit très mal dans son gouvernement d'Afrique, et s'y attira la haine des peuples. Cependant il ne s'enrichit pas. Revenu à Rome, il ne rougit pas de chercher des moyens déshonnêtes pour subsister, comme de se mêler parmi les courtisans des ministres, et de vendre son crédit à prix d'argent. Deux fois cependant, malgré sa vigilance de courtisan, il se laissa aller au sommeil au son de la lyre de Néron, et deux fois il pensa expier par la mort cet assoupissement impolitique.

Devenu empereur, il s'appliqua entièrement à rendre à l'empire son ancienne grandeur. Il respectoit les lois et les faisoit respecter, veilloit au bien général et particulier, prévenoit l'oppression et la punissoit, encourageoit la vertu, paroissant n'avoir d'autre but que de mériter et d'obtenir l'affection de son peuple. Il rétablit la discipline dans les camps, réprima la licence du soldat dans les villes. Les troupes même qui l'avoient

aidé à conquérir l'empire n'échappoient point à sa sévérité, quand elles se rendoient coupables à l'égard des citoyens. La mollesse et les airs efféminés lui déplaisoient tellement dans les gens de guerre, qu'il cassa des officiers pour ce seul défaut. Le sénat n'eut jamais qu'à se louer de ses égards. Il assistoit aux délibérations sans s'attribuer aucune prépondérance dans la décision. « Prononcez hardiment votre opinion, disoit-il « aux sénateurs; je ne vous ai pas convoqués pour ap- « prouver aveuglément mes idées, mais pour recevoir « vos conseils et les suivre. »

Vespasien corrigea les abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la justice, chassa les mauvais juges, et abrége les procès. On plaidoit devant lui; son tribunal étoit public. Ses sentences obtenoient ordinairement l'applaudissement général. Les désastres de Rome causés par les bouleversements et les incendies attirèrent sa sollicitude. Il pourvut à la reconstruction des maisons particulières, des temples, des édifices publics et du Capitole. Il rechercha à grands frais les fastes et les lois de Rome, autrefois gravées sur des tables d'airain, et ensevelies sous les décombres, et autant qu'il put il répara les pertes. Affable à l'égard de tout le monde, il rendoit libre l'accès de son palais, dont les portes étoient toujours ouvertes. On le vit verser des larmes sur les grands criminels que sa justice l'empêchoit de soustraire au supplice. Il méprisa les titres, n'accepta qu'avec modestie, et quand il l'eut bien mérité, celui de *Père de la patrie*. Par une suite de la même vertu, il se moquoit des généalogistes qui vouloient lui donner une origine illustre. Démétrius, philosophe cynique, osa lui dire des injures en public;

Vespasien se contenta de lui répondre : « Vous êtes un « vrai cynique. » On vouloit lui inspirer quelque ombrage contre un homme qu'on lui présentoit comme aspirant à l'empire ; il le nomma sur-le-champ au consulat, et dit en souriant : « Quand il sera revêtu de la « puissance souveraine, j'espère qu'il se souviendra de « ce trait d'amitié. » Enfin, ayant à se plaindre d'un homme qui abusoit un peu du droit que lui donnoient à la reconnoissance de l'empereur les services qu'il lui avoit rendus, il en fit des plaintes à un ami commun ; et, comme s'il se repentoit de s'être permis quelque ressentiment, quoique juste, il termina sa confidence par ces mots : « Cependant je ne suis moi-« même qu'un homme, et par conséquent peu exempt « de blâme. »

On a accusé Vespasien d'un amour immodéré pour l'argent, d'avoir renouvelé des impôts abolis, d'en avoir établi de nouveaux, même sur l'urine. Titus, son fils, lui en fit des reproches. Le père les prit en plaisantant, lui porta au nez une pièce d'argent, et lui dit : « Mon « fils, l'odeur de l'argent est bonne, de quelque part « qu'il vienne. » Il badina de même avec les députés d'une ville qui lui annonçoient que leur sénat lui avoit décerné une statue qui devoit coûter une grande somme. L'empereur tendit la main, et leur dit : « En voilà la « base, vous n'avez qu'à y mettre l'argent de votre « statue. » S'il n'avoit manifesté son goût pour l'argent que dans des circonstances semblables, à tort seroit-il inculpé ; mais on dit qu'il donnoit les plus belles intendances à ceux qu'il trouvoit les plus habiles à piller, dans l'intention de profiter de leur rapacité. « Ce sont, « disoit-il, des éponges qu'on mouille quand elles sont

« séches, et qu'on presse quand elles sont bien imbi-« bées. ». On ne peut l'excuser, s'il est vrai qu'il ait partagé avec ses ministres, et même avec ses domestiques, les profits de sa protection.

Il est vrai qu'il trouva l'empire très obéré. On lui doit cette justice, qu'il fit toujours un usage noble et généreux de ses revenus. Les ouvrages publics qu'il entreprit furent superbes, ses présents nombreux, les fêtes qu'il donna magnifiques. Il secouroit un grand nombre de sénateurs pauvres. Par ses soins, plusieurs villes détruites par des incendies ou des tremblements de terre sortirent plus brillantes de leurs ruines. Il répara les chemins publics et les aquéducs, protégea les arts et les sciences, donna le premier des pensions aux professeurs d'éloquence grecque et latine à Rome. Il y attira par ses bienfaits les plus fameux poëtes et les plus habiles ouvriers. Un de ceux-ci, excellent mécanicien, s'étant offert de transporter de lourds fardeaux à peu de frais par des machines de son invention, l'empereur payā noblement cette découverte, mais ne voulut pas s'en servir. « Il faut, dit-il, donner à vivre au petit « peuple. »

Deux exploits militaires ont illustré les premières années du régne de Vespasien : la défaite des Bataves, révoltés sous la conduite de Civilis, et la prise de Jérusalem. Civilis, né prince gaulois, et formé dans les camps romains, avoit pris d'eux la politique et l'art de la guerre. La première lui servit à mettre la division entre les légions, et la seconde à les battre. Il en vint jusqu'à établir dans les Gaules un empire, qui ne dura point, par le défaut de concert entre les villes alliées, et par le desir jaloux d'être chacune le siége de cet em-

pire. Elles se séparèrent, et firent avec les Romains des paix particulières, qui laissèrent à ces conquérants la prépondérance dans les Gaules. Civilis fit aussi la sienne, aussi avantageuse que le permettoient les circonstances. La même mésintelligence perdit les Juifs attaqués par Titus, sous les ordres de Vespasien. Le père et le fils triomphèrent ensemble de cette nation dans Rome.

Il étoit temps qu'il se rendît dans cette ville, où se trouvoient trois hommes peu faits pour céder l'un à l'autre, Mucien, Primus et Domitien. Mucien y étoit arrivé le lendemain de la mort de Vitellius, muni d'un pouvoir sans bornes, que l'empereur, qui lui devoit la souveraine puissance, lui confia, lorsque ce général partit pour l'Italie. On sait les services que Primus avoit rendus à Vespasien. La reconnoissance qu'il en attendoit ne lui laissoit pas souffrir volontiers quelqu'un au-dessus de lui pendant l'absence de l'empereur. Quant au jeune Domitien, stimulé par ses courtisans, il regardoit comme usurpé sur lui tout ce que les autres s'attribuoient d'autorité. L'empereur arriva. Ces puissants subalternes s'éclipsèrent devant lui. Il s'associa Titus, son fils aîné, bien digne de cet honneur.

Excepté quelques guerres au loin sur les frontières, le règne de Vespasien fut assez pacifique. On remarque, entre autres guerres, celle de Bretagne, conduite par Julius Agricola, général célèbre. Il fut appelé à ce commandement par la voix publique, qui ne se trompe pas toujours, et dirige quelquefois le choix de ceux qui gouvernent. Vespasien se fit un plaisir d'y déférer. Agricola soumit les Bretons encore plus par ses vertus que par ses armes. Ils lui durent le bienfait d'une justice exacte, d'une administration sage, utile au peuple,

répressive des violences et des exactions. Ils lui durent aussi l'exemple d'une maison bien réglée, dans laquelle on n'apercevoit ni domination d'affranchis, ni insolence de valets. « Police quelquefois aussi difficile, dit « Tacite, que de gouverner une province. »

On ne reconnoît pas la clémence ordinaire de Vespasien dans la conduite qu'il tint à l'égard de Sabinus, qui, né Gaulois, de la ville de Langres, avoit pris, du temps de Vitellius, le titre d'empereur dans les Gaules. Sabinus fut défait, se réfugia dans une de ses maisons de campagne, et y mit le feu, pour faire croire qu'il avoit péri dans les flammes. Pendant qu'elle brûloit, il se cacha dans un souterrain, préparé exprès, avec deux affranchis dont il étoit sûr. Sabinus laissa faire ses funérailles par Eponine, sa femme, dont il étoit tendrement aimé, sans l'avertir de son évasion, afin que sa douleur sans art en imposât davantage sur la persuasion de sa mort. Il la fit ensuite instruire par un de ses affranchis qu'il vivoit, et l'informa de l'endroit où il étoit caché. Selon les instructions qui lui étoient données, elle sut contenir sa joie. Eponine pleuroit Sabinus le jour en public, et alloit passer une partie de la nuit avec lui. Elle s'enhardit, sous différents prétextes, jusqu'à y passer des semaines entières. Ce mystère dura neuf ans, pendant lesquels elle devint mère de deux enfants, qui naquirent et furent élevés dans le souterrain. Ses absences, devenues plus fréquentes, excitèrent la curiosité; on la suivit: Sabinus fut découvert et mené à Rome avec sa femme. Elle se jeta aux pieds de l'empereur, tâcha d'émouvoir sa pitié par ses supplications et ses larmes. Vespasien ne put s'empêcher de pleurer à la vue d'un spectacle si tou-

chant ; mais ce mouvement de pitié ne l'empêcha pas de la condamner à mort avec son mari. Personne ne sut les motifs d'une sévérité qui parut peu nécessaire, et qui imprime une tache à la mémoire de Vespasien.

Malgré les bonnes qualités de cet empereur, il se forma contre lui une conspiration dont les auteurs furent punis. Un certain Helvidius Priscus, républicain outré, s'attacha aussi à le provoquer par des déclamations véhémentes, et même des invectives. Il poussa l'audace jusqu'à célébrer en public le jour de la naissance de Brutus et de Cassius, et à exhorter le peuple à marcher sur leurs traces. Vespasien ne le punit que par l'exil ; mais, du lieu même de son bannissement, Helvidius s'acharna à répandre de nouvelles invectives contre l'empereur. Le sénat le condamna à mort. Vespasien contremanda les bourreaux ; mais, prévoyant son indulgence, on avoit pris des mesures, et l'arrêt fut exécuté.

Vespasien mourut à l'âge de soixante et dix ans, dans la dixième année de son règne. Pendant sa dernière maladie il ne laissoit pas d'expédier les affaires et de donner des audiences. Sentant un jour qu'il s'évanouissoit, il dit : « Si je ne me trompe, je vais devenir « dieu. » Plaisanterie remarquable dans un homme qui avoit voulu passer pour faire des miracles ; car étant à Alexandrie, lorsqu'il monta sur le trône, il souffrit qu'on lui présentât des malades pour les guérir ; et il laissa divulguer qu'il avoit rendu la vue à un aveugle. Près de rendre le dernier soupir, on lui entendit dire : « Il faut qu'un empereur meure debout » ; et comme il faisoit effort pour se lever, il mourut entre les bras de

ceux qui le soutenoient. Il fut universellement regretté.

Des neuf empereurs qui avoient gouverné Rome, il fut le seul qui mourut de mort naturelle. César avoit été assassiné; on présume que la mort d'Auguste fut hâtée par Livie; Tibère fut étouffé par Macron, son favori; Caligula fut tué par les officiers de ses gardes; Claude fut empoisonné par sa femme Agrippine; Néron se poignarda lui-même; Galba fut assassiné par ses soldats; Othon se donna la mort de ses propres mains; Vitellius fut exécuté comme un criminel ordinaire; Vespasien, le premier, mourut dans son lit, et eut son fils pour successeur. Titus lui fit des obséques magnifiques. La passion des spectacles étoit si forte à Rome, qu'ils faisoient partie des pompes funèbres. On y peignoit le génie et les actions du défunt. Aux funérailles de Vespasien, le comédien qui le représentoit demandoit à ses intendants combien coûteroit sa pompe funèbre: ils lui répondoient telle somme. « Donnez-moi cet argent, « disoit-il, et jetez-moi dans le Tibre si vous voulez. »

Titus a été appelé *les délices du genre humain. Les dieux*, selon l'expression d'un poëte, *ne firent que le montrer à la terre.* Deux traits suffiroient pour le faire connoître. Il ne pouvoit se résoudre à renvoyer quelqu'un mécontent, ou du moins sans espérance, dût-il être hors d'état d'accomplir tout ce que son bon cœur lui dictoit de promettre. « Il ne faut pas, disoit-il, que per- « sonne sorte triste d'avec un prince. » Il se rappela un soir qu'il n'avoit rien donné ce jour-là. « Mes amis, s'é- « cria-t-il, j'ai perdu un jour. » On connoît ses talents militaires. Il en fit preuve sur-tout en Judée. Semblable à son père Vespasien, il ne promettoit pas, avant de monter sur le trône, toutes les vertus qu'il y montra, Titus. 79.

principalement l'empire sur ses passions, qu'il sut enchaîner à ses devoirs. Il en coûta à son cœur pour se détacher de Bérénice, sœur d'Agrippa, roi d'Iturée; mais, instruit des vœux du peuple romain, il sacrifia sa tendresse à la majesté de son rang, et la renvoya à son frère. On ne vit pas non plus dans ses mœurs quelques vices qui avoient terni sa jeunesse.

Il montra pour Domitien, son frère, une affection dont celui-ci se rendoit indigne par sa basse jalousie, et réconcilia quelquefois ce frère ingrat avec son père. Aucun prince ne gouverna jamais avec plus de sagesse, de modération et de bonté. Sans en être prié, il confirma tous les priviléges des villes, et abolit la loi de lèse-majesté. On la faisoit quelquefois valoir contre ceux qui parloient mal des empereurs défunts. « Puisque mes « prédécesseurs sont dieux, disoit Titus, c'est à eux à « punir les outrages qu'on leur fait. Quant à moi, s'ils « me noircissent à tort, ils sont à plaindre : si c'est avec « raison, il y auroit une injustice criante de les punir « pour avoir dit la vérité. » Il porta la clémence jusqu'à pardonner à deux conspirateurs convaincus et condamnés. Il les fit venir en sa présence. « Quittez, leur dit-il, « un dessein si inutile. La souveraineté dépend d'une « puissance supérieure à celle des hommes. Vos efforts « ne la changeront pas. » Il soupçonna que la mère de l'un d'eux, éloignée de Rome, pourroit être très inquiète du sort de son fils; il lui envoya un courrier pour la rassurer.

Les malheurs publics donnèrent occasion à Titus d'exercer sa bienfaisance. La Campanie souffrit beaucoup par des tremblements de terre; le mont Vésuve vomit des feux, lancés dans tous les environs, ainsi

que des pierres et des cendres qui couvrirent entièrement Herculanum et Pompéia; d'autres villes furent endommagées; une grande famine se fit sentir à Rome; elle fut suivie de la peste: Titus, au lieu de mettre des impôts, au lieu de recevoir les dons auxquels l'empire entier voulut se taxer, aima mieux vendre ses bijoux et les ornements de son palais, tant pour faire reconstruire les édifices publics, que pour fournir à ses malheureux peuples, avec une tendresse vraiment paternelle, tous les soulagements qu'il put leur procurer. Il ne goûta que deux ans le plaisir d'être utile au monde entier, et mourut à quarante-un ans, ne regrettant de l'empire que le pouvoir de faire des heureux; et tournant, dit-on, un œil de compassion sur ses sujets, qui alloient tomber sous l'empire de Domitien, son frère.

Domitien empereur ne démentit point Domitien César, qui s'étoit plongé dans les plus infames débauches dès sa jeunesse; dans l'intervalle qu'il attendit son père à Rome, revêtu presque de la toute-puissance, il avoit commis des excès de cruauté qui faisoient craindre son régne. On fut agréablement trompé dans les premiers temps: il s'attacha à gagner l'affection du peuple par une conduite digne d'un grand prince. Il fit des lois sages, refusa les successions qu'on lui appliquoit au préjudice des héritiers, se montra, non seulement exempt d'avarice, mais libéral; répara les édifices publics, orna magnifiquement le Capitole, employa des sommes considérables à faire copier des manuscrits pour regarnir les bibliothèques endommagées dans le dernier incendie; il surveilla la justice et les mœurs; enfin, ce qui devoit inspirer de la défiance, il outra les vertus. Pour se donner un air de douceur et d'éloigne- Domitien. Année 81.

ment de toute cruauté, il défendit de sacrifier ni bœuf, ni autre animal; mais il fit assassiner Sabinus, son proche parent, parceque le crieur public, au lieu de le proclamer consul, l'avoit par mégarde proclamé empereur. Ce meurtre le démasqua.

Dans le dessein de paroître occupé des affaires de l'empire, Domitien s'enfermoit tous les jours à une heure marquée; mais il s'amusoit à attraper des mouches et à les percer avec un poinçon, d'où vient le mot plaisant de son chambellan à qui on demandoit s'il n'y avoit personne avec l'empereur; il répondit: « Pas « même une mouche. » Il auroit aussi voulu se faire regarder comme un prince guerrier, quoiqu'il n'eût aucun talent pour la guerre. Aussi son père, qui le connoissoit, lui refusa tout commandement militaire. Devenu empereur, il auroit eu un beau champ de lauriers à moissonner, s'il eût voulu partager ceux qu'Agricola continuoit de cueillir en Angleterre.

Ce général étoit parvenu à l'extrémité de l'île. Il ne lui restoit plus pour l'avoir entièrement subjuguée que de soumettre les Calédoniens, peuple situé sur la côte, vis-à-vis l'Irlande. Ils avoient pour chef Galgacus, aussi éloquent que brave. Dans son discours à ses soldats, au moment de livrer une bataille décisive contre les Romains, il leur fit bien voir qu'il ne connoissoit que trop ces ambitieux conquérants. « Nous sommes, leur dit-il, « placés à l'extrémité de l'île, comme dans un sanc- « tuaire, n'ayant pas même la vue souillée de la servi- « tude des Gaules. C'est ici le bout du monde et la der- « nière retraite de la liberté. Jusqu'à ce jour nous avons « été inconnus à la renommée, maintenant nous voilà « découverts. D'un côté sont les ennemis, de l'autre

« l'océan. Nous ne pouvons pas nous garantir par la « fuite ; n'espérons pas de nous sauver par la soumis- « sion. Les Romains, continua-t-il, sont les brigands de « toutes les terres et les pirates de toutes les mers. »

La harangue d'Agricola à ses troupes fut moins véhémente ; mais mieux servi par la discipline de ses légions, que Galgacus par la valeur de ses Calédoniens, il fit un horrible carnage des insulaires. Les malheureux, vaincus par l'art malgré leur courage, poussoient des hurlements de désespoir : les uns traînoient leurs blessés ; les autres rappeloient ceux qui s'étoient perdus. Dans leur déroute, ceux-ci brûloient leurs maisons avant de les quitter, ceux-là abandonnoient les premières retraites pour en chercher de plus sûres. Quelques uns s'assemblent pour se consulter, et s'inspirent mutuellement quelque espérance. Plusieurs sentent réveiller leur courage à la vue de leurs femmes et de leurs enfants. D'autres, furieux dans leur désespoir, les tuent, pour les dérober à l'insolence des vainqueurs. Les coureurs envoyés à la poursuite voyoient fumer de loin les maisons et ne rencontroient personne. On n'entendoit aucun bruit dans les vallées : c'étoit par-tout un vaste silence. Agricola, voyant qu'ils ne se rallioient nulle part, ramena son armée dans le centre de l'île, qu'il travailloit à civiliser.

Etoit-ce pour le bonheur de ces sauvages, auparavant contents de leur sort, qu'il tâchoit de faire adopter les mœurs, les coutumes et jusqu'aux habits des Romains? Si on juge du motif par l'effet, on dira qu'Agricola chercha à les amollir par les délices et les superfluités. Il les aida à bâtir des maisons, à construire des temples, des places publiques et d'autres lieux d'assemblée. Il

faisoit enseigner les belles-lettres aux enfants des principaux insulaires. Bientôt ils prirent les vices de leurs maîtres, s'accoutumèrent aux bains, aux promenades sous les portiques, à l'oisiveté des villes, et commencèrent à nommer, comme l'observe Tacite, politesse et civilité, ce qui faisoit partie de leur servitude.

Domitien, jaloux de la gloire d'Agricola, le rappela. Il le reçut très froidement. Pour ne pas lui porter ombrage, le conquérant de l'Angleterre se condamna à une vie très retirée. Il ne tarda pas à tomber malade. Par l'attention qu'eut l'empereur de l'envoyer visiter presque à chaque heure, et de s'informer soigneusement de la santé d'un homme qu'il négligeoit si fort auparavant, on conjectura qu'Agricola mourut empoisonné.

Il y eut une révolte en Afrique. Elle fut apaisée par la défaite entière des rebelles. La guerre contre les Daces fut terminée aussi heureusement. Domitien se porta lui-même sur la frontière; mais il ne vit l'ennemi que de loin. A la manière des ignorants présomptueux, il refusa d'accorder à Décébale, leur chef, des conditions raisonnables; mais quand ses généraux eurent été vaincus, il passa d'une extrémité à l'autre, et se soumit honteusement à un tribut. Il envoya au sénat une fausse lettre de Décébale, par laquelle au contraire ce prince se reconnoissoit vaincu, et subissoit lui-même la honte du tribut. A l'aide de cet impudent mensonge, Domitien triompha effrontément des Daces dans Rome.

Personne n'y fut trompé, mais personne n'osa réclamer. On craignoit même de se communiquer en secret ses pensées. L'empereur avoit renouvelé la loi de lèse-majesté, abolie par son frère, dont il s'étudia tou-

jours à décrier la conduite et le gouvernement. A l'aide de ces moyens tyranniques, il se défaisoit des grands, auxquels il sembloit avoir juré une haine mortelle. Un homme d'une haute naissance étoit-il populaire, il briguoit l'affection du peuple, et menaçoit d'une guerre civile. Menoit-il une vie retirée, il vouloit se faire un nom en affectant de fuir le monde. Ses mœurs étoient-elles exemptes de blâme, c'étoit un nouveau Brutus, qui, par sa conduite, censuroit tacitement celle de l'empereur. Si un homme étoit stupide et ignorant, il méditoit sous ces apparences quelque dessein sanguinaire. Si un autre étoit actif et spirituel, aucun doute que ce ne fût un esprit remuant. Tout citoyen riche l'étoit trop pour un sujet, et il suffisoit d'être pauvre pour être capable d'entreprises désespérées. Ainsi les lieux d'exil et les prisons se remplissoient par les soupçons et les calomnies, et se vidoient par les bourreaux.

Les chrétiens, réglés dans leurs mœurs, menant une vie retirée, unis entre eux comme des frères, et faisant mystère de leurs rites et de leurs cérémonies, ne pouvoient manquer d'attirer l'attention d'un tyran si ombrageux. Aussi Domitien les persécuta-t-il dans tout l'empire. Sa cruauté se déchaîna sur-tout contre ceux d'un rang distingué. On en compte de sa famille même. Rien en ce genre ne doit étonner d'un homme qui se faisoit appeler *Seigneur et Dieu*, ériger des autels, et qui faisoit immoler des victimes à ses statues. Ses barbaries étoient entremêlées de magnifiques spectacles, de fêtes splendides, qu'il donnoit au peuple. Il avança les jeux séculaires, qui n'auroient dû avoir lieu qu'après cent ans révolus de l'empire, et inventa les jeux capitolins créés pour célébrer ses vertus. Ils furent éta-

blis à condition de se renouveler tous les cinq ans, ce qui eut lieu, en excluant néanmoins la turpitude de leur origine, et ils formèrent une époque.

On raconte de ce prince une facetie qui ne pouvoit être guère inventée que par un homme de son caractère. Il invite à souper les principaux des sénateurs et des chevaliers. De la porte du palais, ils sont conduits dans une chambre tendue de noir, où tout représentoit la mort. A la sombre lueur de quelques lampes, ils aperçoivent autant de cercueils qu'ils étoient de personnes, et le nom de chacun d'eux écrit dessus en gros caractère. Après quelque attente passée dans une inquiétude mortelle, les portes de la salle s'ouvrent tout-à-coup. Des hommes nus, dont le corps étoit noirci, tenant une épée d'une main, un flambeau de l'autre, se répandent dans la salle, dansent autour d'eux en les menaçant, et quand leur frayeur est à son comble, un messager du gracieux empereur vient leur annoncer qu'ils peuvent se retirer. On ne dit pas s'il se donna le plaisir de ce spectacle; mais on conjecture qu'il n'étoit pas homme à s'en priver.

Domitien vouloit peut-être faire sentir aux autres les frayeurs qu'il éprouvoit lui-même. Tout lui portoit ombrage. Sans cesse il se croyoit environné d'assassins. Il fit incruster dans la galerie dans laquelle il avoit coutume de se promener une pierre qui réfléchissoit les objets, afin de voir ceux qui auroient pu le surprendre par derrière. Beaucoup d'autres précautions marquent ses alarmes. Il s'étoit fixé à lui-même, on ne sait pourquoi, un jour auquel il devoit craindre davantage, et jusqu'à l'heure qui devoit lui être funeste. Cependant il

n'y avoit point de dessein prémédité contre lui ; un simple hasard causa sa mort.

Un enfant qu'il avoit dans sa chambre pour se divertir à le faire causer voit, pendant que l'empereur s'endort, passer un papier sous le chevet de son lit. Il le prend et l'emporte pour jouer. L'impératrice Domitie, sa femme, rencontre l'enfant, lui tire des mains le papier, le lit, et est étonnée de voir que c'est une liste de proscrits, à la tête desquels elle se trouve. Les personnes menacées, ayant été assemblées, reconnoissent ne pouvoir échapper que par la mort du tyran. Elle est aussitôt résolue. Il n'y avoit pas à différer, parceque l'empereur auroit pu s'apercevoir de la perte de son papier. Un affranchi nommé Etienne, intendant de l'impératrice, fort et robuste, se charge du coup. Il est introduit dans la chambre sous quelque prétexte, et présente à Domitien un papier. Pendant qu'il le lit avec attention, Etienne le frappe d'un poignard dans le ventre. Il se débat. Les autres conjurés entrent et l'achèvent. Aussi promptement ses statues dans la ville sont renversées, ses images foulées aux pieds, son nom est effacé de tous les monuments magnifiques qu'il avoit fait construire. On ne laissa subsister que ce qui ne pouvoit pas diminuer l'opprobre de sa mémoire. Il vécut quarante-quatre ans, dont il régna quinze, et il fut le dernier des empereurs qu'on a nommés les douze Césars; entre lesquels, à la honte de l'humanité, on n'en trouve que deux bons, Vespasien et Titus, les seuls aussi qui soient morts naturellement.

Sous Domitien parut un homme extraordinaire: Apollonius, de la ville de Thyanes en Cappadoce. A qua-

torze ans il apprit la métempsycose et les autres dogmes de la philosophie pythagoricienne. A seize ans il en professoit les pratiques gênantes, s'abstenant de vin, de la chair d'animaux, ne portant point de souliers, laissant croître ses cheveux, et ne s'habillant que de toile, pour ne rien tirer des animaux. Il apprit dans un temple d'Esculape à connoître les maladies et à les guérir. Fier de sa vertu, il censuroit aigrement les vices des hommes; il n'a cependant pu échapper aux soupçons les plus injurieux pour ses mœurs. Un grand nombre de ses disciples l'accompagnèrent dans ses courses en Ethiopie, en Egypte, dans la Gréce, chez les brachmanes des Indes, et les mages de la Perse. Il se vantoit de savoir les langues de toutes ces nations. En passant par Babylone il apprit des Chaldéens à expliquer les oracles que les oiseaux rendoient par leurs chants. Ainsi ce sage couroit le monde pour se charger des folies particulières à chaque pays.

Apollonius se mêloit d'autre chose que de philosophie. Les intrigues de la cour ne lui paroissoient pas indignes de l'occuper. Il eut connoissance de la conjuration contre Néron et Domitien, et enhardit les complices. Vespasien le consulta. Apollonius lui fit des prédictions. On lui attribue des miracles, par exemple, d'avoir disparu de devant Domitien, dont il craignoit la colère; d'avoir ressuscité une fille : cependant, disent les auteurs, on croit qu'elle n'étoit pas tout-à-fait morte; mais le plus célèbre de ses prodiges est la révélation du meurtre de Domitien, qu'on rapporte ainsi : Le prophète haranguoit une nombreuse assemblée à Ephèse. Tout-à-coup il baisse la voix, comme saisi de crainte. Cependant il continue son discours, quoique foiblement, pa-

roissant attentif à quelque autre chose. A la fin il cesse de parler, fixe les yeux en terre, et après un instant s'écrie : « Courage, brave Etienne, courage, frappe « le tyran. » Tout le monde reste immobile de surprise. Apollonius reprend la parole. « Réjouissez-vous, dit-il, « car le tyran est mort. Il vient d'expirer dans le moment. » En examinant les circonstances et les dates il se trouva que ces paroles furent prononçées le jour même, et à l'heure que Domitien fut frappé par Etienne.

En jugeant Apollonius par ses mœurs, ses intrigues et sa vanité ; en examinant les mémoires de sa vie, d'après le caractère de celui qui en a recueilli les faits, Damis, très crédule, très dévoué à son maître ; en réfléchissant sur la contexture de l'histoire entière par Philostrate, qui l'a rédigée long-temps après l'événement, dans l'intention marquée de faire de son héros un homme merveilleux ; en observant enfin les erreurs des dates, les fausses descriptions et les fautes de toute espèce dont cet ouvrage est rempli, on ne peut s'empêcher de reconnoître que c'est un tissu de fables et de mensonges qui n'a pu obtenir, et n'obtiendra jamais d'autorité qu'auprès de ceux qui voudroient rendre les vérités les plus saintes incertaines, en rapprochant d'elles les prestiges du mensonge.

Aussitôt que la nouvelle de la mort de Domitien fut divulguée, le sénat, le peuple, l'armée nommèrent Nerva. On croit que les conjurés s'etoient assuré d'avance de son consentement. En l'embrassant dans le sénat, Antoninus, son ancien ami, lui dit qu'il se réjouissoit moins de son avénement au trône, qu'il ne félicitoit l'empire dont il alloit faire le bonheur. Il lui adressa cette prédiction remarquable, vérifiée par d'autres prin-

ces, que son élévation alloit l'exposer à la haine de ses amis et de ses ennemis; « mais sur-tout, dit-il, des pre-« miers, qui ne manqueront pas de vous haïr, dès que « vous leur refuserez une seule des graces qu'ils vous « demanderont. »

Nerva. 96. Nerva avoit passé par les charges de préteur et de consul. Il cultivoit les belles-lettres, et il se distingua par son talent dans la poésie. Revêtu de la puissance souveraine, il unit la liberté et le pouvoir absolu. Sous son gouvernement, les Romains goûtèrent les douceurs de l'une, sans éprouver les inconvénients de l'autre. Il commença par décharger de leurs fers les prisonniers d'état, et rappeler les exilés; en même temps il punit les délateurs plus sévèrement encore que Titus qui les abhorroit, défendit par le même édit d'intenter à personne accusation du crime de lèse-majesté. Les chrétiens jouirent sous lui de quelque répit. Il s'engagea par serment de ne faire mourir aucun sénateur, et tint parole. Par son ordre, les propriétaires vinrent reprendre dans le palais les effets qui leur avoient été enlevés lors de leur emprisonnement ou de leur exil. Il diminua les impôts, défendit qu'on lui érigeât des statues d'or et d'argent, et retrancha toutes les dépenses superflues.

On fait honneur à sa générosité de ce qui a pu être un acte de sa politique. Il acheta de ses propres deniers des terres qu'il destina à être partagées entre les pauvres de Rome. Des historiens ont cru que ce fut un moyen employé pour décharger la capitale de la populace que son oisiveté rendoit toujours redoutable. Pour ces acquisitions, il vendit une partie considérable de sa vaisselle d'or et d'argent, de ses ameublements, et jus-

qu'à ses maisons et ses jardins, qu'il convertit en terres qu'on pouvoit partager. Dans ces marchés il ne se montroit pas difficile sur le prix. Il vouloit que vendeurs et acheteurs profitassent également avec lui.

Un particulier trouva dans sa maison un grand trésor. Il en avertit l'empereur et lui demanda ses ordres à cet égard. « Usez-en », lui répond le prince. Cet homme, craignant la recherche des officiers du fisc, représenta que ce trésor étoit trop considérable pour un homme de sa sorte. « Eh bien, répondit encore le prince, « abusez-en. » On n'a reproché à ce bon empereur qu'un peu trop d'indulgence pour les méchants; il eut la complaisance d'admettre à sa table Véiento, à la vérité ancien consul, mais qui s'étoit rendu odieux sous Domitien par ses délations. Dans le repas où se trouvoit le personnage consulaire, la conversation tomba sur un autre fameux délateur, nommé Catulle, contemporain du même empereur. « Que feroit maintenant « Catulle, dit Nerva, s'il vivoit encore? » Un convive, nommé Mauricus, prit brusquement la parole, et dit: « Je sais bien ce qu'il feroit, il seroit à table avec « nous. »

Malgré la bonté de ce prince, et peut-être à cause de sa bonté, les gardes prétoriennes excitèrent des troubles dans la ville. Sous prétexte de venger la mort de Domitien, ils allèrent assiéger Nerva dans son palais, et lui demandèrent à grands cris le supplice de ceux qui avoient massacré l'empereur. Il montra dans cette occasion beaucoup de fermeté, tendit le cou à la soldatesque furieuse, et protesta qu'il périroit plutôt que de livrer ceux qui lui avoient procuré l'empire; mais il fut forcé de les abandonner, et même de donner des mar-

ques d'approbation à leurs assassins. Cette violence lui fit prendre le parti de se nommer un collégue, dont la vigueur pût le garantir de pareils excès, et l'aider à supporter le fardeau de l'empire. Quoiqu'il eût des parents, il fit tomber son choix sur Trajan, l'homme le plus capable que l'on connût. Nerva mourut quelque temps après. Les regrets ne furent pas aussi vifs dans quelques provinces qu'à Rome, parceque les gouverneurs se prévaloient de sa bonté pour fouler les peuples; tant il est difficile de faire le bien. Il vécut soixante-dix ans, et ne régna que seize mois.

Lorsque Trajan prit les rênes de l'empire, il avoit quarante-deux ans, âge également éloigné de la témérité de la jeunesse, et de l'indolence de la vieillesse. Il naquit en Espagne, d'une famille plus ancienne qu'illustre. Il s'éleva par tous les grades militaires jusqu'à celui de général, et il commandoit les légions d'Allemagne lorsque Nerva l'associa au trône. Il apprit presqu'en même temps son adoption et la mort de son bienfaiteur. Sa femme, Pompeia Plotina, étoit digne de lui. En montant les degrés du palais à Rome, elle se retourna vers le peuple, et dit à haute voix: « J'espère « sortir d'ici comme j'y entre. » En effet, sa conduite fut toujours irréprochable.

Trajan. 89. Trajan avoit le corps robuste et endurci à la fatigue, l'air noble et les manières engageantes. Elevé dès l'enfance dans les camps, il avoit peu d'instruction; mais il favorisoit les savants, et excitoit les autres à acquérir ce qui lui manquoit à lui-même. Il fut sans contredit le plus grand capitaine de son siécle, et comparable aux plus illustres généraux de l'antiquité. Vigilant et infatigable, il marchoit à pied à la tête de ses troupes,

même étant empereur; il traversoit ainsi de vastes pays avec ses armées, sans se servir de char ni de cheval. Dans ses habits et sa nourriture il y avoit peu de différence entre lui et ses soldats. Il faisoit avec eux les exercices militaires, les secouroit quand ils étoient malades, ne rentroit dans sa tente que lorsqu'il avoit visité celles des autres, et se reposoit toujours le dernier. Il connoissoit tous les vieux soldats, les appeloit par leurs noms, savoit toutes leurs belles actions, ne manquoit pas de les louer, mais les maintenoit aussi dans la discipline.

En montant sur le trône il déclara publiquement qu'il ne se croyoit pas moins obligé à l'observation des lois que le dernier du peuple. Les autres empereurs avoient tenu le même langage, mais ce que Trajan avoit promis d'être, il le fut. Il sembloit ne garder le rang suprême que pour prévenir l'anarchie. Dans cette vue, il diminua sa propre autorité et les prérogatives de sa dignité, toutes les fois qu'elles se trouvèrent en opposition avec les intérêts du peuple. Convaincu que l'orgueil ne pouvoit concilier à un prince ni affection ni estime, que la condescendance s'allie très bien avec la dignité, il vivoit avec son peuple, non comme un monarque avec ses sujets, mais comme un père avec ses enfants. Son palais étoit ouvert aux personnes de tout rang. Il écoutoit avec patience, corrigeoit avec douceur, et vouloit, comme Titus, qu'on ne sortît pas mécontent de sa présence. Dans la vie privée, comme dans les affaires publiques, il étoit exempt de tout artifice, et regardoit les finesses et les ruses en affaires comme de fausses apparences de capacité et de sagesse. Jamais, sous son règne, personne ne fut condamné pour des

soupçons, fussent-ils les plus graves. « Il vaut mieux, « disoit-il, que mille criminels échappent, que d'avoir « à se reprocher la mort d'un seul innocent. » On a remarqué, comme l'élan d'une ame pure et franche, cette parole au préfet du prétoire, en lui donnant l'épée qui étoit la marque de sa dignité. « Servez-vous-en pour « moi, si je fais mon devoir; contre moi, si je ne le « fais pas. »

En lui cherchant des vices, les historiens ne lui ont trouvé que des défauts; par exemple, d'avoir trop aimé la table, de s'être fié au vin, de s'être laissé aller à la paresse, en faisant écrire la plupart de ses lettres par un secrétaire. Il se prêtoit volontiers au plaisir; mais ce goût ne lui fit jamais négliger les affaires publiques. On a reproché avec plus de justice à un homme si doux d'avoir permis que les chrétiens fussent persécutés. S'il avoit souffert seulement qu'on offrît des sacrifices à ses statues, que le peuple jurât par sa vie et son éternité, on pourroit lui pardonner, comme ayant permis un usage établi sous ses prédécesseurs; mais on a peine à l'excuser d'une vanité excessive, s'il a écouté en plein sénat les louanges que lui donna Pline en face, dans un panégyrique qui dura plusieurs heures. Comment soutenir si long-temps un éloge direct? On souhaite, pour l'honneur de Trajan, que le panégyriste ait adressé la parole à la statue qui étoit présente, et non à la personne même du prince. Le sénat lui donna le surnom de Très-bon, qui se trouve inscrit sur les médailles et sur les nombreux bâtiments que cet empereur fit rétablir ou construire. Cette affectation lui a fait donner le surnom de Pariétaire, nom d'une plante qui s'attache aux murailles.

Trajan a eu un favori, ou plutôt un ministre, nommé Licinius Suranus, qui lui étoit d'une grande ressource dans l'administration des affaires. C'étoit lui qui avoit déterminé Nerva à l'adopter. L'empereur le payoit de ce service par une entière confiance, qui inspiroit une grande jalousie aux courtisans. Ils fatiguoient l'empereur de calomnies contre Suranus, et lui attribuoient même le noir dessein de le faire assassiner. Fatigué d'entendre ces imputations, Trajan va souper chez son ministre, sans avoir été invité, renvoie ses gens, appelle le chirurgien de Suranus, pour qu'il lui applique quelque remède aux yeux, se fait raser par son barbier, se baigne, se met à table sans la moindre défiance. Le lendemain il dit à ceux qui avoient coutume de lui parler contre Suranus : « S'il avoit eu des-« sein de me tuer, il l'auroit fait hier. »

L'esprit guerrier se réveilla dans les légions romaines sous Trajan. Il les conduisit lui-même contre les Daces, et triompha deux fois de Décébale, qui avoit imposé un tribut à Domitien. La même ardeur de gloire le transporta en Asie, où il subjugua des peuples dont le nom même avoit été jusque-là inconnu à Rome. Il se fit un point d'honneur de parcourir les pays qu'avoit soumis Alexandre, et même de porter ses conquêtes au-delà. Comme le vainqueur de l'Asie, il conçut de grands projets. S'il ne bâtit pas de villes, il en répara beaucoup. Les tremblements de terre, qui furent fréquents sous son règne, ne lui donnèrent que trop d'occasions d'exercer son goût pour les bâtiments. L'Euphrate se seroit vu joint au Tigre par un canal, si on n'avoit fait craindre à l'empereur que l'un des fleuves, supérieur à l'autre, ne se précipitât avec une rapidité

qu'on n'auroit pu contenir, et ne fit qu'une mer d'un vaste pays.

Quoique depuis le commencement de ses exploits guerriers il n'habitât Rome et l'Italie que par intervalles, même assez courts, il ne s'en appliqua pas moins à l'embellissement de cette partie de son empire. Il fit construire, à travers plusieurs pays barbares, un chemin large et commode, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux Gaules. Le Dieu du Danube, dit un poëte, honteux de voir ses eaux captives entre les piles d'un pont, se cacha dans ses roseaux. Trajan fonda même plusieurs bibliothèques, éleva un théâtre dans le champ de Mars, agrandit le cirque, fit jaillir des eaux saines et limpides dans les carrefours, et aplanit, sur un terrain montueux, cette place superbe qui a porté son nom, dont la colonne trajane, monument de goût et de magnificence, fait regretter les autres ornements.

Les cendres de Trajan furent placées sous cette colonne. Quelques historiens prétendent qu'elles étoient contenues dans une pomme d'or que tenoit une statue placée sur ce monument. Trajan fut emporté en peu de jours par un flux de ventre, à Sélinunte en Cilicie, âgé de soixante ans, après un régne de dix-neuf ans et demi. Par un revers de fortune dont le chagrin ne contribua pas peu à sa mort, presque toutes ses conquêtes d'Asie, dont il croyoit s'être formé une couronne de gloire immortelle, avoient déja échappé de ses mains, pendant qu'au contraire le christianisme, qu'il vouloit détruire, triomphoit, et s'est conservé.

Adrien. 117. On n'est pas certain des vues de Trajan à l'égard d'un successeur. Des auteurs disent qu'il eut dessein de désigner au sénat dix personnes de celles qu'il croyoit les

plus dignes de l'empire, afin que cette compagnie en choisît un; d'autres croient qu'il hésita entre trois hommes, l'un très habile jurisconsulte, le second bon général, le troisième honoré de son estime particulière pour ses vertus. Quoi qu'il en soit, il passa pour constant qu'au moment de sa mort il adopta Adrien, Espagnol comme lui, fils de son cousin-germain, et époux de Julie Sabine, sa petite-niéce. Ce mariage avoit été contracté par l'entremise de l'impératrice Plotine, qui aimoit beaucoup Adrien. Trajan y donna moins son approbation que son consentement. Jamais il n'accorda aucune marque de considération aux deux époux, dont l'hymen fut plutôt l'effet de la politique que de l'inclination, comme il parut par la manière froide dont il svécurent ensemble; aussi éloignés l'un que l'autre de la tendresse conjugale.

Si l'on en croit quelques bruits qui coururent sourdement, Plotine cacha quelques jours la mort de son mari. Pendant ce temps, d'intelligence avec Tatien, Espagnol, autrefois tuteur d'Adrien, qui la seconda dans sa ruse, elle fit revenir ce prince, alors absent à quelque distance, et fit mettre dans le lit de Trajan un homme qui, contrefaisant la voix mourante de l'empereur, adopta Adrien. S'il n'y a point de flatterie dans les historiens contemporains, Adrien a été un vrai prodige; sa mémoire, toujours prête à le servir exactement, lui présentoit sans confusion les noms non seulement de ses soldats présents sous les drapeaux, mais de ceux qui avoient servi sous lui, quoique licenciés depuis longtemps. Il prenoit un livre, le lisoit, et dès-lors le savoit par cœur. Exercé dans presque toutes les sciences, il étoit le plus éloquent, le plus grand poète de son temps.

Il savoit peindre, graver, chanter, jouer de tous les instruments, avec une supériorité qui étonnoit les plus grands maîtres. Cultivant avec succès la philosophie et les mathématiques, il s'appliqua encore à la médecine, et à la connoissance des propriétés des herbes et des métaux. Il dictoit en même temps à plusieurs secrétaires, et régloit dans la même audience avec plusieurs ministres des affaires importantes.

Adrien honora les savants et les gens de lettres d'une protection particulière. Il mettoit au rang de ses plaisirs celui de défier le talent des poëtes, en leur ordonnant des vers impromptu. Délicat sur la langue, il aimoit à faire triompher ses remarques. Un jour il censura une expression que Favorinus s'étoit permise. Le grammairien auroit pu la défendre par des autorités. Ses amis s'étonnèrent qu'il ne l'eût pas fait. Il répondit : « Pensez-vous que je veuille disputer de savoir « avec un homme qui a trente légions à ses ordres. »

On attribue les inconséquences de la conduite d'Adrien dans le commencement de son régne à l'influence de deux ministres différents de caractère. Tatien, son tuteur, Espagnol dur et sévère, lui conseilla des actes de cruauté, entre autres de se défaire de quelques sénateurs seulement suspects, et il se permit ces actes. Similis, homme doux et conciliant, honoré de l'estime de Trajan, ne donnoit à son successeur que des conseils de paix et d'indulgence qu'il suivit souvent. Il faut dire à l'honneur d'Adrien qu'il disgracia Tatien, et qu'il eut même dessein de le punir plus rigoureusement. Quant à Similis, il se retira de lui-même, à l'âge de soixante et dix ans, en vécut encore sept, et fit gra-

ver sur son tombeau : *J'ai été soixante et dix-sept ans sur la terre, et j'en ai vécu sept.*

Affable envers tout le monde, familier avec ses amis, Adrien visitoit, dans leur maladie, jusqu'à ses affranchis. Il ne se vengea d'aucun de ceux qu'il avoit eus pour ennemis avant de monter sur le trône. En ayant rencontré un, il lui dit : « Vous voilà sauvé. » Cependant il ajoutoit trop de foi aux délateurs. Plusieurs de ses courtisans furent victimes de cette coupable crédulité. Sa faveur n'étoit pas sûre. Il étoit libéral et magnifique. Exact observateur de la discipline militaire, il en donnoit le premier l'exemple. A l'armée, il vivoit comme un soldat, marchoit à pied, et la tête nue, s'habillant sur le sommet des Alpes glacées, comme dans les déserts brûlants de l'Afrique. On a célébré son intégrité dans l'exercice de la justice, et son respect pour le sénat. Jamais il n'entreprenoit rien sans l'avis des sénateurs ; il assistoit régulièrement aux assemblées quand il étoit à Rome ou dans les environs, se rendoit chez les consuls quand il vouloit leur parler, et ne souffroit pas qu'on appelât à lui de leurs sentences. Cette conduite estimable a été ternie par une indiscrète curiosité dans les affaires d'autrui, par la débauche crapuleuse, et par la fureur de la superstition. Adrien abandonna les conquêtes de Trajan ; par-là il se délivra d'un grand fardeau. Il auroit même desiré se débarrasser, par des cessions, de la guerre que les Daces et d'autres peuples entretenoient sur les frontières. Mais on lui remontra que ces nations, avançant toujours, le forceroient d'avoir perpétuellement les armes à la main, et qu'il valoit mieux tenir ces bar-

bares loin des frontières. Il goûta ces raisons ; mais il ne repoussa pas ces nations au loin, et resta sur la défensive. Cette tranquillité qu'il se procura lui donna la facilité de satisfaire son goût pour les voyages. Il disoit que « semblable au soleil qui éclaire toutes les « régions de la terre, sans se borner à quelques unes, « un empereur doit visiter toutes les provinces de son « empire, afin de n'être pas obligé d'en croire les rap- « ports de ceux qui les gouvernent. » Adrien peut avoir eu ce motif très louable ; mais, en voyant l'ardeur qu'il mit dans ses courses et leur continuité, on peut croire, sans lui refuser le motif d'utilité, qu'il fut puissamment entraîné par la curiosité. Et qui ne se laisseroit pas entraîner par ce sentiment, pouvant voyager en empereur, maître d'aller surprendre la nature dans les lieux les plus difficiles où elle cache ses mystères, admirer ses beautés, et de se faire déployer toutes les magnificences des arts ? Mais un grand, à travers l'éclat de son cortége, ne voit pas les hommes, ne connoît pas dans les villes, comme le voyageur isolé, la paix obscure de la médiocrité, ni l'innocence et la gaieté des chaumières. Ainsi tout est compensé.

En dix-sept ans de voyages, Adrien parcourut les Gaules, l'Angleterre, l'Espagne, la Germanie, la Mauritanie, l'Afrique, la Libye, la Sicile, l'Achaïe, la Macédoine, l'Egypte, la Palestine, l'Arabie, la Syrie, la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Cappadoce, la Phrygie, l'Asie, la Bithynie, la Thrace, la Mœsie et la Dalmatie. Dans les Gaules, il visita les principales forteresses romaines, laissant par-tout des traces de sa générosité. Il resta quelque temps dans la Germanie, où se trouvoit l'élite des troupes de l'empire, pour y rétablir

la discipline. Puisque les Calédoniens ne jugeoient pas à propos de se soumettre aux lois romaines, il prit du moins des mesures pour qu'ils n'inquiétassent pas les Bretons qui les adoptoient. Il contint les barbares dans leur pays par une forte muraille dont on voit encore des vestiges. De plus beaux monuments marquèrent son retour, et quelque séjour dans les Gaules, tels qu'un magnifique palais pour Plotine, veuve de Trajan, à Nîmes ; dans la même ville les arènes, et dans le voisinage le pont du Gard.

A Tarragone, en Espagne, il rebâtit le temple d'Auguste, fondé par Tibère, et enrichit sa patrie de grands priviléges. De Rome il passa en Sicile et en Gréce, orna beaucoup de villes, de temples, de places publiques, et d'autres édifices ; revint à Rome célébrer les funérailles de Plotine, qui furent magnifiques, y bâtit un temple à Vénus et un à la Fortune de Rome. Il rechercha sur ces deux ouvrages l'approbation d'Apollodore, l'architecte de la place Trajane, qu'il auroit dû consulter auparavant. Moins complaisant pour cet empereur que le grammairien dont nous avons parlé, l'architecte trouva les voûtes trop basses et les statues trop hautes. « Quand « il plaira, dit-il, aux déesses de se lever et de sortir, « elles ne le pourront pas. » Il paya de sa vie cette plaisanterie.

En passant d'une province à l'autre, Adrien ne négligeoit pas ce que la nature pouvoit offrir d'agréable ou d'effrayant, les beaux sites, les aspects riants, le lever majestueux du soleil vu du haut des montagnes, les détonations de la foudre, le calme d'une mer perfide, l'horreur des tempêtes. Les caractères et les usages n'échappoient pas non plus à son œil observateur. Il re-

marque dans une lettre à son beau-frère, qu'à Alexandrie, tout le monde, même les aveugles, avoit un métier. « Les païens, lui dit-il, les chrétiens, les samaritains, les juifs (il auroit pu dire tous les hommes) *n'adorent qu'un même Dieu, leur intérêt.* » Il embellit, dota, enrichit le musée d'Alexandrie, superbe établissement des Ptolémées, fondé dans leur palais, où étoient magnifiquement logés et entretenus les hommes de lettres partagés en plusieurs compagnies, selon la secte ou la science qu'ils professoient. On lui doit l'*édit perpétuel*, vaste recueil de toutes les lois publiées par les préteurs. Il se proposoit d'établir un code uniforme dans l'empire.

Etant en Egypte, Adrien perdit Antinoüs, jeune homme d'une grande beauté, dont il pleura amèrement la mort. Les fêtes qu'il institua en son honneur, les temples qu'il lui dédia, marquent avec quelle effronterie, dans des siècles éclairés, on se souille quelquefois d'infames passions. Non seulement l'empereur passa par Athènes, mais il y revint, déposa dans cette ville le faste impérial, et se plut à y paroître en habit d'archonte, comme un simple magistrat. Il décora cette ville de magnifiques édifices, et fit des libéralités au peuple.

C'est à-peu-près dans le temps qu'il étoit occupé de ces soins que ses généraux portoient la désolation dans la Judée. Les habitants s'étoient révoltés sous la conduite d'un juif nommé Barcochébas, qui se donnoit pour le Messie. L'imposteur rassembla une foule immense qui ne se laissa pas égorger impunément. La guerre dura trois ans; elle fut d'abord très funeste aux Romains. Ils remportèrent enfin une victoire complète. Les vainqueurs prirent et rasèrent cinquante villes et

châteaux considérables, neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs, et massacrèrent plus de cinq cent mille hommes. Le nombre de ceux qui périrent par la famine et par les flammes ne peut être apprécié. Presque tous les juifs qui survécurent aux désastres de leur patrie furent vendus dans les foires au même prix que les chevaux. Ceux qu'on ne put vendre, transportés en Egypte, y moururent de faim, ou sous les coups d'un peuple qui les avoit en exécration. Il leur fut défendu, sous peine de la vie, d'entrer dans Jérusalem, et d'habiter même des endroits d'où ils pussent la voir. Adrien changea l'état de cette ville de manière qu'on peut dire que ce n'étoit plus la même. Il lui donna une autre enceinte, mit dehors ce qui étoit dedans, et lui ôta jusqu'à son nom de Jérusalem, pour lui donner celui d'*Ælia Capitolina*, qu'elle porta long-temps. Sur la principale porte il fit placer un pourceau, animal abhorré des Juifs, pour les éloigner; mais cela ne les a pas empêchés d'aller, aussitôt qu'ils le purent, pleurer sur les ruines de leur ancienne patrie.

Cette guerre, ainsi qu'une autre contre les Alains, qui furent vaincus, sont les seules un peu remarquables qui aient troublé le règne d'Adrien. Une maladie l'engagea à se choisir un successeur. Il adopta Commodus Verus; mais il lui survécut. Ce prince avoit des connoissances et fit la figure d'un souverain, mais étoit d'une constitution délicate, qu'il affoiblit encore par les excès de la débauche. Il passoit les jours et les nuits avec des prostituées. Sa femme demandoit du moins la préférence; mais il lui répondit: « Le nom d'épouse est un » nom d'honneur et non point de plaisir. » Après sa mort, Adrien adopta Antonin, sous la condition qu'il

adopteroit lui-même Verus, fils du défunt, et un autre Verus qui fut depuis Marc-Aurèle. Adrien avoit vécu avec Sabine sa femme de manière à n'avoir pas d'enfants. Elle-même se vantoit d'avoir éloigné ses embrassements. « Il n'en pourroit, disoit-elle naïvement, naître « qu'un monstre. » Quand elle fut morte, il la plaça dans le ciel, où il l'aimoit mieux que sur la terre. Il lui restoit son beau-frère Salvien, âgé de quatre-vingt-dix ans, et un petit-fils de Salvien, âgé de dix-huit ans. L'empereur les fit mourir l'un et l'autre pour une conspiration vraie ou prétendue. Le contraste des âges, et l'impuissance qui en résultoit, rendirent d'autant plus horribles ces deux meurtres. Salvien en mourant prit le ciel à témoin de son innocence, et souhaita qu'Adrien, en punition de son injustice, desirât la mort et ne l'obtînt pas.

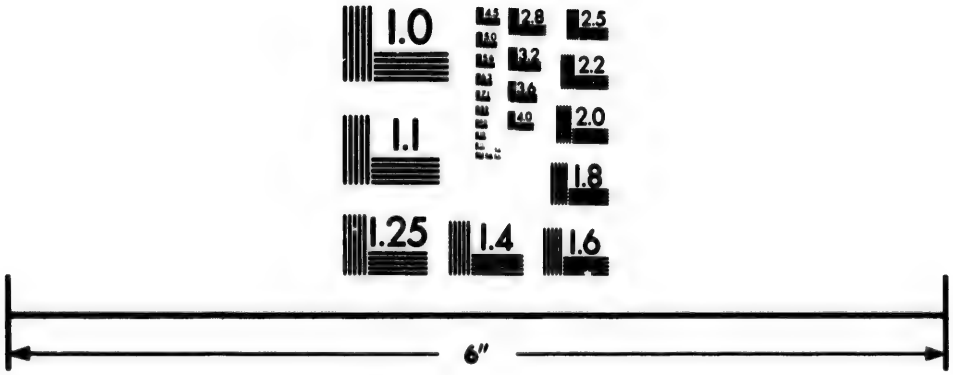
L'imprécation fut exaucée : il fut attaqué d'une maladie dont l'ennui et les douleurs lui parurent insupportables. Il s'entoura de charlatans, eut recours à la magie, sans éprouver aucun soulagement. Son humeur s'en aigrit, il condamna à mort plusieurs sénateurs. Antonin en fit sauver ou cacher quelques uns. L'empereur voulut se faire tuer par un esclave, et se plonger lui-même un fer dans le sein. On lui arracha le poignard, et il fut condamné à vivre encore quelque temps, malgré ses vœux pour la mort. Il l'obtint enfin, à soixante-deux ans, après vingt-un de régne. S'il croyoit à l'immortalité de l'ame, comme on peut le conjecturer par quelques vers qu'il a laissés, après ses débauches et ses cruautés, il ne dut pas mourir sans inquiétude sur l'avenir. Un pareil bâtisseur ne devoit pas oublier son tombeau. Il s'en fit construire un, appelé le Môle d'Adrien, ressemblant moins à un tom-

beau qu'à une forteresse; aussi en a-t-il servi, et il en sert encore sous le nom de Château Saint-Ange. Le pont du Tibre est pareillement son ouvrage. Il alluma aussi une persécution contre les chrétiens; mais les apologies victorieuses qu[illegible] lui furent présentées l'éteignirent pour un momen[illegible] même, suivant un auteur, dessein d'élever un[illegible] Jesus-Christ, et de le mettre au rang des die[illegible] oracles consultés répondirent : « Si l'empereur permet que le dieu des chré« tiens ait des temples, ceux des autres dieux devien« dront déserts. » Cette menace ou cette prédiction fit renoncer au projet.

Antonin. Année 138.

Antonin-le-Pieux, ainsi nommé pour son attachement à sa religion, et son respect envers Adrien, qui l'avoit adopté, tient un des premiers rangs entre le petit nombre des souverains qui ont évité les écueils de la puissance, et ne s'en sont servis que pour le bien de leurs peuples. Il étoit originaire de Nîmes, d'une famille ancienne, illustrée depuis peu. Il naquit en Italie. Dès son enfance, son amabilité le rendoit cher à ceux qui le voyoient. Cet heureux caractère se soutint, et le fit chérir dans toutes les places qu'il occupa. L'estime universelle détermina Adrien à l'adopter, après avoir éprouvé sa capacité dans les gouvernements qu'il lui confia, et ses lumières dans son conseil. L'histoire le peint comme un des meilleurs princes de l'univers; affable, accessible, écoutant patiemment, magnifique sans luxe, économe sans avarice, plus jaloux d'être aimé que d'être applaudi, ne flattant point, et ne souffrant point la flatterie, plein d'équité et de déférence pour le sénat, assistant avec assiduité aux cérémonies publiques ainsi qu'aux actes de religion, et témoi-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8

1.0

gnant pour la divinité la vénération la plus profonde. On ajoutera quelques traits particuliers à ce tableau général.

Etant arrivé en Asie, revêtu du caractère de proconsul, il fut logé à Smyrne dans la maison de Polémon, sophiste, qui pour lors étoit absent. Le sophiste rentre chez lui bien avant dans la nuit; choqué de ce qu'on y avoit introduit le proconsul en son absence, il fait tant de bruit que l'hôte est obligé d'en sortir en pleine nuit. Arrogant comme un philosophe, il eut l'assurance de venir saluer Antonin à Rome, quand il le sut empereur. Pour toute vengeance, le prince dit : « Qu'on donne « un appartement à Polémon, et que personne ne soit « assez hardi pour l'en faire sortir, même de jour. » Ce qu'il avoit fait à un proconsul, le sophiste ne se crut pas défendu de le faire à un comédien. Il le chassa du théâtre en plein midi. Le comédien vint se plaindre à l'empereur. Le prince répondit : « Il m'a bien chassé « en plein minuit, et je n'en ai pas appelé. » Un autre philosophe aussi rogue, nommé Apollonius, trouva fort mauvais qu'Antonin, qui l'avoit fait venir de Chalcis à Rome, pour être précepteur de Marc-Aurèle, l'appelât au palais, afin de lui remettre son élève entre les mains. « C'est au disciple à venir trouver le maître, « répondit le précepteur, et non au maître à venir « trouver le disciple. » L'empereur dit en riant : « Apol- « lonius regarde-t-il comme un voyage plus pénible de « se rendre de sa maison au palais, que de Chalcis à « Rome? » Le pédagogue auroit été, ainsi que son cortége, bien puni de sa morgue, si l'empereur, prenant la chose au sérieux, l'eût renvoyé; car il étoit venu accompagné de plusieurs de ses disciples, tous Argo-

nautes, dit le railleur Lucien, et très disposés à chercher la toison d'or.

Mais Antonin savoit apprécier les choses et les personnes. Il prit pour ce qu'elle valoit, sans en être choqué, la réponse brusque et impolie d'un certain Omulus, chez lequel il admiroit de magnifiques colonnes de porphyre. « D'où les avez-vous eues, lui demanda le « prince? » Omulus répondit : « Chez autrui, il faut être « sourd et muet. » Sa bonhomie ne se démentit pas dans des occasions plus importantes. On le compte entre les maris débonnaires, non qu'il autorisa les désordres de Faustine, sa femme ; mais il les souffrit et ne les punit pas. Du reste, ce qui marquoit la bonté d'ame lui plaisoit. Il le témoigna à ses courtisans, qui trouvoient indécent et peu convenable à la majesté d'un prince que son fils pleurât la mort de celui qui l'avoit élevé. « Laissez-le pleurer, dit-il, et souffrez qu'il soit homme ; « car la philosophie et la dignité impériale ne doivent « pas éteindre en nous les sentiments de la nature. »

Un si bon prince vit pourtant une conspiration se former contre lui. Le sénat fit justice des deux chefs ; mais l'empereur ne voulut pas qu'on poussât plus loin les recherches. « Je ne suis pas jaloux, dit-il, qu'on « voie combien il y a de personnes qui me haïssent. » Jamais il ne recourut à la voie des armes quand il put obtenir la paix. Il disoit souvent : « J'aime mieux sau- « ver la vie à un seul citoyen, que d'exterminer mille « ennemis. » Aussi y eut-il très peu de guerres sous son régne. Il jouissoit d'une estime générale. Toutes les nations, éloignées, voisines, soumises ou alliées, avoient une égale confiance dans sa probité. Quand elles vouloient remuer, une lettre de lui valoit mieux que des

légions. Après un règne de vingt-deux ans, à l'âge de soixante et treize, il laissa à Marc-Aurèle un sceptre qui n'avoit été taché par le sang ni de ses amis ni de ses ennemis. Il ne persécuta pas les chrétiens. Au contraire, il écrivit à un gouverneur une lettre qui finit par ces mots : « Si quelqu'un à l'avenir fait de la peine « aux chrétiens, et les accuse comme tels, que l'accusé « soit renvoyé absous, chrétien ou non, et que l'accu- « sateur soit puni selon la rigueur des lois. »

Marc-Aurèle. 161.

Marc-Aurèle, adopté par lui, et son successeur, se nommoit aussi *Annius Verus, le Vrai.* Antonin l'appeloit *Verissimus, le très Vrai*, vertu, dans la société, base de toutes les autres. On l'a nommé en outre le philosophe, dans la meilleure acception de ce terme, c'est-à-dire ami de la sagesse. On remarquera avec quelque étonnement qu'il crut ne pouvoir dompter ses passions qu'en mortifiant son corps, et que ses austérités philosophiques, pratiquées dès la plus grande jeunesse, malgré la force de sa constitution, altérèrent son tempérament. Ses études eurent principalement pour objet les systêmes philosophiques sur la formation du monde, systêmes qu'il possédoit à fond ; elles eurent aussi pour objet la morale, dont il donna des préceptes dans sa vie et dans ses écrits. Il révéroit infiniment ceux qui lui en avoient inculqué les principes. Les images de ses maîtres étoient dans son cabinet. Il les regardoit avec tendresse, et il alloit quelquefois jeter des fleurs sur leur tombeau.

Selon les engagements pris par Antonin, et que Marc-Aurèle ratifia, il prit pour collègue Lucius Verus, fils du défunt Verus, adopté par Adrien, et, quoique empereur, continua à montrer beaucoup d'égards pour

Faustine, sa femme, digne fille de la Faustine d'Antonin. Quand on lui conseilloit de la répudier pour ses désordres, si connus qu'ils furent joués sur le théâtre, il répondit : « Il faut donc que je lui restitue sa dot, « c'est-à-dire l'empire que j'ai reçu de son père. » Dans un endroit de ses ouvrages il loue le caractère franc, ouvert de sa femme, sa sincérité et sa complaisance extrême pour lui.

La vertu de Marc-Aurèle fut éprouvée par tout ce qui peut affecter un bon cœur, et inquiéter un esprit sage; pestes, famines, guerres intérieures, révoltes, ébranlement général de l'empire, dont ses grandes qualités empêchèrent seules la dissolution. Le Tibre déborda d'une manière effrayante; la difficulté de la navigation occasiona la disette, et le séjour des eaux une infection. Plusieurs provinces furent tourmentées par des tremblements de terre. Il s'éleva des troubles en Arménie. Les Parthes déclarèrent la guerre. Marc-Aurèle envoya contre eux Verus, son collègue, auquel il donna sa fille Lucile en mariage. Il espéroit du soulagement de ce prince, et ce fut au contraire un fléau pour lui, par sa mauvaise conduite qui le mena jeune au tombeau. L'empereur éprouva tant de chagrins et de contrariétés de son collègue, que plusieurs personnes crurent que pour s'en débarrasser il l'avoit fait empoisonner : soupçon bien injuste à l'égard d'un prince si humain et si patient. Les Egyptiens tentèrent de secouer le joug, et ce ne fut qu'après plusieurs combats meurtriers que les Romains les soumirent. Les Maures envahirent l'Espagne; mais la guerre la plus dangereuse fut celle des Marcomans, peuples germaniques.

Marc-Aurèle se chargea lui-même de la conduire, et

y déploya toute l'intrépidité d'un héros, avec l'intelligence d'un habile général. Cependant, comme les armes sont journalières, après plusieurs victoires, il eut le malheur de se laisser enfermer par les ennemis dans un endroit désavantageux, totalement privé d'eau. Les Romains, couverts de blessures, mourant de soif, et ne pouvant ni combattre, ni se défendre, touchoient à la plus terrible extrémité, lorsque les nuées se rassemblant de toute part, il tomba une pluie abondante, qui leur rendit l'espérance, le courage et la vie. Dès qu'il commença à pleuvoir, ils levèrent la tête pour recevoir l'eau dans leur bouche ; ils tendirent ensuite leurs coupes et leurs boucliers vers le ciel. Ainsi sont-ils représentés dans la colonne d'Antonin à Rome, monument dépositaire de ce fameux événement. Mais pendant que les Romains étanchoient leur soif, les barbares fondirent sur eux. Partagés entre deux besoins, plus pressés par celui de boire que par celui de combattre, ils alloient être passés au fil de l'épée, lorsque la grêle et la foudre vinrent à leur secours, frappèrent les Marcomane en épargnant les Romains, et mirent les premiers en désordre. Cette pluie fut regardée dans le temps comme miraculeuse, et comme ayant été obtenue par les prières d'une légion chrétienne. Dans la lettre par laquelle l'empereur annonçoit cette victoire au sénat, c'est avec une extrême circonspection qu'il faisoit entendre qu'il croyoit la devoir à des chrétiens; mais du moins il renouvela en leur faveur la défense d'Antonin de les mettre en justice comme chrétiens, et il ajouta la peine de mort contre les accusateurs.

Pour soutenir cette guerre, comme le trésor étoit épuisé, l'empereur, ne voulant pas charger le peuple

de nouveaux impôts, vendit les meubles de son palais, sa vaisselle d'or et d'argent, les tableaux et les statues appartenant à la couronne, les habits de sa femme richement brodés en or, et une précieuse collection de perles qu'Adrien avoit achetée dans ses voyages. La vente dura deux mois, et produisit une somme si prodigieuse, que Marc-Aurèle eut la satisfaction de fournir des vivres au peuple dans un temps de disette, et de payer les frais d'une guerre de cinq ans. Il imposa aux Marcomans et aux Quades des conditions qui étoient avantageuses aux vainqueurs, sans être trop dures pour les vaincus. Il auroit pu réduire ceux-ci dans un état à n'avoir plus à craindre leurs incursions, s'il n'avoit pas été appelé dans l'Orient par la révolte d'Avidius Cassius.

Cet homme se prétendoit descendu du fameux républicain de ce nom, meurtrier de César, et disoit ne desirer l'empire que pour rendre la liberté à ses concitoyens. Jamais général n'a maintenu la discipline par des moyens plus rigoureux. Tout soldat convaincu de vol étoit mis en croix. Il en fit brûler vifs pour avoir commis des violences, et jeter d'autres enchaînés dans la mer. Il faisoit couper les pieds et les mains aux déserteurs. « Le spectacle d'un criminel ainsi mutilé, dis-« soit-il, fait une plus vive impression que celui du « même criminel expirant d'un seul coup. » Chargé de la guerre contre les Sarmates, Cassius donna un exemple terrible de sévérité. Des troupes passèrent sans ordre le Danube, tuèrent trois mille ennemis, et revinrent chargées de butin. Les centurions qui les avoient excitées à cette entreprise se flattoient d'une récompense; mais l'inflexible général, craignant le danger de l'exemple, fit impitoyablement crucifier ces officiers

comme esclaves. Cette atroce sévérité révolta toute l'armée. Mais, ferme et froid, Cassius paroît sans armes au milieu de cette multitude irritée, et dit à haute voix: « Tuez-moi, et à l'oubli de votre devoir ajoutez, si vous « l'osez, le meurtre de votre général. » Cette tranquille intrépidité calma les soldats. Ils retournèrent en silence dans leurs tentes. Les Sarmates, instruits de cet événement, désespérant de vaincre une armée commandée par un tel chef, demandèrent la paix.

En récompense de ses services, l'empereur le nomma gouverneur de Syrie. Il sut gagner des gouverneurs voisins et les peuples, en décriant Marc-Aurèle et Verus qui vivoient encore. Il amassoit des trésors, condamnoit tout ce que faisoient les deux empereurs, représentoit l'un comme un philosophe extravagant, l'autre comme un libertin crapuleux. Verus avertit son beau-père de ces criminelles intrigues, et lui remontra le danger qu'il couroit lui et ses enfants en donnant sa confiance à un pareil homme. Marc-Aurèle répondit: « J'ai « lu votre lettre; j'y ai remarqué plus d'inquiétude qu'il « ne convient à un empereur. L'équité de notre gou- « vernement condamne ces soupçons. Si le sort destine « l'empire à Cassius, nous nous y opposerons en vain. « Vous savez le mot de notre grand-père Adrien: Au- « cun homme ne tue son successeur. » Il représente ensuite qu'il y auroit de l'injustice à traiter comme un criminel un homme que personne n'accuse encore.

Cassius, comme Verus l'avoit prévu, prit le titre d'empereur. Marc-Aurèle se prépara à marcher contre le rebelle, dans l'intention, disent les historiens, de lui remettre l'empire, si les dieux vouloient qu'il régnât à sa place: « Car, disoit ce bon prince, si je m'expose

« aux dangers de la guerre; si je me détermine à tant « de peines et de travaux, ce n'est ni par intérêt, ni par « ambition : je ne desire que le bonheur de mon peu- « ple. » Pendant qu'il avançoit vers l'Asie, et que les troupes envoyées d'avance s'exerçoient contre Cassius, cet usurpateur fut tué par un simple centurion; on ne sait ni comment, ni pour quel motif. L'impératrice Faustine, qui connoissoit par elle-même l'indulgence de son mari, craignit qu'il n'en fît trop usage en cette occasion, et le pressa par une lettre de faire punir avec rigueur les complices. Il lui répondit: « Permettez-moi, « ma chère Faustine, d'épargner ceux de Cassius, son « gendre et sa femme, et d'écrire au sénat en leur fa- « veur. Je suis même fâché de la mort de Cassius; je « voudrois pouvoir lui rendre la vie. Soyez donc tran- « quille; ne vous livrez ni à la crainte, ni à l'esprit de « vengeance; Marc-Aurèle est protégé par les dieux. »

En effet, il écrivit au sénat en ces termes : « Je vous « supplie, pères conscrits, de ne point punir les cou- « pables avec trop de rigueur. Qu'aucun sénateur ne « soit mis à mort. Que le sang d'aucune personne de « distinction ne soit répandu. Que ceux qui ont été ban- « nis reviennent, et jouissent de leurs biens. Je vou- « drois rendre la vie à ceux qui l'ont perdue. La ven- « geance est indigne d'un empereur. Vous pardonnerez « donc aux enfants de Cassius, à son gendre, à sa femme. « Pardonner, ai-je dit? Hé! quel crime ont-ils commis? « qu'ils vivent en sûreté; qu'ils possèdent tout ce qui « appartenoit à Cassius; qu'il leur soit permis d'aller « vivre par-tout où ils voudront, pour être un monument « de votre clémence et de la mienne. J'exige de plus que « tous les sénateurs et chevaliers romains qui ont pris

« part à cette rebellion soient par votre autorité exemp-
« tés de peine de mort, de proscription, d'infamie,
« en un mot, de toute espèce de punition. Qu'on dise à
« votre honneur et au mien que cette révolte n'a coûté
« la vie qu'à ceux qui ont péri dans les premiers trou-
« bles de la guerre. » Il paroît, par l'étendue de cette amnistie, que la révolte avoit été assez considérable.

Ces actes de clémence terminèrent glorieusement une vie laborieuse, employée tout entière à faire des heureux. Mais Marc-Aurèle n'eut pas la consolation en mourant de pouvoir se flatter que ses efforts pour le bonheur de l'empire seroient couronnés du succès, puisqu'il laissoit le diadême à Commode, son fils, indigne d'un tel père. On cherche à Marc-Aurèle des défauts, et on ne lui trouve que son excessive indulgence pour Faustine, qu'il fit même honorer du titre de déesse, et pour Commode, dont il n'auroit pas dû ignorer les vices. Il le maria avant de mourir, et le recommanda à ses amis, qu'il pria de vouloir bien l'aider de leurs conseils. Sa mort est attribuée à une maladie contagieuse. La dernière fois que le tribun vint lui demander le mot, il lui dit : « Allez au soleil levant, pour moi je me couche. » Il étoit âgé de cinquante-neuf ans, et il en régna dix-neuf, depuis la mort d'Antonin. On a de lui des fragments d'un ouvrage moral qui fait honneur à son esprit et à son cœur. Son goût pour les sciences a multiplié pendant son règne les philosophes, auxquels il distribuoit de fortes pensions, quoique souvent, disent les historiens, ils n'eussent des sages de ce temps que le manteau et la longue barbe.

Après les Caligula, les Néron, les Domitien, on ne s'attend pas à trouver un monstre qui les égale en infa-

mies et en cruautés. Eh bien ! en voici un qui les surpasse, et qui régne treize ans. Commode se plaisoit à faire donner la torture en sa présence. Pour essayer la vigueur de son bras, et pour avoir le plaisir de voir des entrailles se répandre, il fendoit un homme en deux. Par forme de divertissement, il arrachoit un œil à ceux qu'il rencontroit la nuit dans les rues, ou les mutiloit d'un pied, pour faire preuve d'habileté en chirurgie. Il coupoit le nez et les oreilles de ceux qu'on forçoit d'avoir recours à lui. Si l'on étoit bien habillé, il vous tuoit ; il vous tuoit si on l'étoit mal. Sous le nom d'Hercule, la peau de lion sur le dos, la massue à la main, il assommoit des hommes qu'il avoit fait déguiser en monstres. Il faisoit de son palais un lieu infame, rempli de prostituées. Il débaucha toutes ses sœurs et en poignarda une. Ce qu'aucun tyran n'avoit encore fait, il vendoit la permission d'assassiner. Il avoit une force de corps prodigieuse. D'un coup de lance il perçoit un éléphant. En un seul jour il tua cent lions dans l'amphithéâtre, chacun d'un seul coup. Son adresse étoit égale à sa force. Personne ne l'égaloit à tirer de l'arc. Il se battit sept cent trente-cinq fois dans l'arène, sans jamais être vaincu. Les athlètes les plus forts étoient ceux qu'il choisissoit pour émules. Vu ses vices, la force de sa constitution et la conduite de Faustine, sa mère, on a cru Commode fils, non pas de Marc-Aurèle, mais d'un vigoureux lutteur.

Les Germains avoient repris les armes. Marc Aurèle étoit occupé à soumettre ces barbares lorsqu'il mourut. Commode fut aussitôt reconnu par l'armée, à laquelle il distribua de grandes sommes. Le nouvel empereur profita des victoires de son père pour faire la paix, lors-

qu'il auroit pu mettre ces peuples hors d'état d'attaquer désormais l'empire; mais il étoit pressé de venir jouir des délices de Rome, où on l'honora lâchement d'un triomphe peu mérité; on le décora du titre de Pieux, et de beaucoup de marques de distinction qu'on avilit en les lui prodiguant.

Il ne tarda pas à se montrer tel qu'il étoit, imprudent, injuste, sanguinaire. Les officiers, les magistrats, ceux que Marc-Aurèle employoit dans le gouvernement, n'étoient pas faits pour convenir à Commode: il les destitua tous, et leur substitua ses compagnons de débauche. On murmura; il crut pouvoir imposer silence par des châtiments, l'exil et même la mort. Les plaintes n'en devinrent que plus vives. Le nombre des mécontents augmenta; Lucile, sa propre sœur, se mit à leur tête. Veuve de Verus, elle étoit remariée à Pompeianus; mais elle conservoit le rang et les honneurs d'impératrice, cependant après Crispine, l'impératrice régnante. Elle s'ennuya de la seconde place. On dit qu'elle aspiroit à la première, pour y placer, non son mari, mais un amant qu'elle lui préféroit. Pompeianus, fils de son époux, qu'elle avoit fiancé à sa fille, devoit porter le premier coup. Au lieu de frapper, il fit briller le poignard aux yeux de Commode, en disant: « Voilà le présent que le « sénat t'envoie. » Les gardes l'aperçurent et l'arrêtèrent. La suite de ce complot mal concerté fut la mort des complices, de Lucile elle-même, qui fut éloignée et tuée dans son exil.

Les recherches firent envelopper beaucoup d'innocents dans cette condamnation. La conjuration servit de prétexte à l'empereur pour se défaire de ceux qui lui déplaisoient ou qui lui étoient suspects. Commode eut

long-temps le bonheur dont quelquefois ont joui d'autres princes, que ses cruautés, dans l'opinion du peuple, tombèrent sur les ministres. Il ne lui en coûta que de les sacrifier à la haine publique pour être lui-même en sûreté. On commença à les appeler alors *préfets du prétoire*. Le premier connu sous ce titre est Perennis, auquel deux auteurs contemporains donnent deux caractères absolument opposés. L'un en fait un scélérat, corrupteur de son jeune maître, instigateur de crimes, participant à tous les forfaits, pour se soutenir dans sa place; l'autre écrivain lui prête de la sagesse, des mœurs, et des efforts pour corriger les inclinations perverses de l'empereur; mais il est difficile de croire que le favori, le ministre confident de Commode, ait été vertueux. S'il le fut, il porta la peine de s'être attaché à un si méchant homme. Il s'éleva contre lui une cabale puissante. On fit parvenir des plaintes de toutes les provinces. L'armée présenta des remontrances comme en font des soldats furieux. L'empereur, tremblant, abandonna son ministre, qui fut déchiré en lambeaux, ainsi que sa sœur, sa femme et ses deux fils.

Selon toutes les apparences, ce soulèvement fut excité par Cléandre, qui ambitionnoit la place de préfet du prétoire. En effet il l'obtint, et s'y maintint assez long-temps contre l'indignation générale qu'excitoit son gouvernement hautain et arbitraire. Prévoyant un assaut, il avoit eu la précaution de s'entourer de troupes. Le peuple et une partie de l'armée vinrent présenter contre lui la même requête, avec les mêmes formalités, que contre Perennis. Le ministre fit repousser les plaignants par un corps de cavalerie qu'il avoit pris à sa solde. L'empereur restoit spectateur tranquille du com-

bat; mais, averti par une de ses sœurs que l'issue pourroit en être funeste à lui-même, il fit trancher la tête de son ministre. Jetée au milieu de la mêlée, comme un talisman puissant, elle suspendit les coups; et les mécontents eurent toute liberté d'exercer leur vengeance sur la femme, les enfants, les amis de Cléandre, qui furent tous massacrés.

La même indifférence que Commode montroit pour ce qui se passoit sous ses yeux à Rome, il l'avoit pour les vaincus qui arrivoient dans les provinces. Il laissoit les généraux et les gouverneurs se tirer, comme ils pouvoient, des guerres et des révoltes qui survenoient. Ce n'étoient pas seulement les peuples limitrophes des frontières, ou les nations assujetties, qui s'élevoient, les unes contre les armées placées sur leurs limites, les autres contre leurs oppresseurs; les légions romaines elles-mêmes s'indignoient de rester sous les drapeaux d'un pareil empereur. Il y eut des déserteurs qui se formèrent en corps d'armée : on eut beaucoup de peine à les disperser. Des camps entiers offrirent l'empire à leurs chefs, qui le refusèrent. Pendant ces troubles, toute l'attention de Commode se portoit sur les factions du Cirque, sur les combats de gladiateurs, dont il faisoit lui-même partie.

Il avoit une telle prédilection pour cette troupe féroce, qu'il s'étoit fait préparer un appartement dans l'édifice où étoient logés les gladiateurs, appartenant au public. Il comptoit faire de cet édifice son palais C'étoit de là qu'il se proposoit de sortir désormais, entouré des faisceaux consulaires et impériaux, nu ou armé comme les gladiateurs, escorté d'eux seuls, pour se rendre pompeusement sur la lice. Martia, sa concu

bine, à laquelle il communiqua ce ridicule projet, tâcha de l'en détourner. Les efforts qu'elle fit pour cela lui déplurent. Il résolut de se défaire de tous les incommodes censeurs, et la mit à la tête des victimes dévouées à la mort. Son dessein fut découvert, dit-on, comme l'avoit été celui de Domitien. Un enfant, tandis que le prince dormoit, prit, sans intention, l'écrit où étoient les noms de ceux qu'il devoit faire périr. Martia rencontra l'enfant comme l'impératrice Domitie, et, comme elle, communiqua l'écrit aux personnes menacées. Dans un conseil tenu entre les proscrits, Martia se chargea d'empoisonner son détestable amant. Il prend le poison en sortant du bain, et s'endort. Les nausées le réveillent; il se doute de la vérité, et il commençoit à proférer des menaces, lorsqu'on fit entrer un vigoureux athlète, nommé Narcisse, qui, le trouvant affoibli par l'effet du poison, l'étrangla facilement. Il mourut à trente-un ans.

Pertinax. Année 193.

On a cherché des défauts à Marc-Aurèle, et on ne lui en a trouvé qu'un; on cherche quelques bonnes qualités à Commode, et on ne lui en trouve point. S'il eut des enfants de Crispine, sa femme, ils moururent en bas âge. S'étant permis d'imiter son mari dans ses débauches, Commode la relégua dans l'île de Caprée, et la fit assassiner. Après la mort de l'empereur, Eclecte et Lœtus, le premier grand chambellan, le second capitaine des gardes, se rendirent à la maison d'Helvidius Pertinax, celui des sénateurs qu'ils jugoient le plus digne de l'empire. La nuit étoit avancée. Quand on l'avertit de leur arrivée, il crut, comme devoit s'y attendre alors tout honnête homme, qu'ils venoient de la part de l'empereur lui arracher la vie. Il ne

se tranquillisa que lorsque des amis l'assurèrent avoir vu le cadavre de l'empereur.

Le père de Pertinax avoit été esclave, et vendoit du charbon dans un petit village du Montferrat. Devenu riche, le jeune Pertinax orna sa patrie de beaux bâtiments ; mais il ne souffrit pas que la petite boutique de son père, qui étoit au milieu de tant de superbes édifices, fût abattue, ni qu'elle éprouvât le plus léger changement. Son père lui avoit donné une éducation au-dessus de son état. Le fils s'obstina long-temps à s'en tenir à la profession paternelle : ce qui lui fit donner le surnom de Pertinax, *opiniâtre*. Il la quitta cependant pour ouvrir à Rome une école de grammaire ; mais, voyant que cet état ne répondoit pas à ses espérances, il embrassa le métier des armes. De simple soldat, il devint centurion, commandant de cohorte, amiral d'une flotte, général d'une armée, sénateur, préteur, consul, visiteur des armées pour y rétablir la discipline, proconsul d'Afrique, préposé au commandement de plusieurs provinces, chargé de l'approvisionnement de Rome, et enfin gouverneur de la capitale, poste qu'il occupoit lorsque Commode mourut.

On dit qu'il monta sur le trône malgré lui ; mais il paroît seulement qu'il s'y plaça avec défiance, et qu'il auroit mieux aimé ne pas l'occuper. Il offrit dans le sénat d'en descendre, et n'y resta qu'à la sollicitation des pères conscrits, et sur le vœu de tous les honnêtes gens. Les gardes prétoriennes ne le virent pas avec la même satisfaction élevé à ce haut rang. Ces soldats, accoutumés à l'indiscipline, craignirent, dès les premiers jours, qu'il n'appesantît sur eux ce joug qui leur étoit devenu

insupportable. Cependant il leur avoit donné la gratification ordinaire ; mais il laissa échapper dans sa harangue quelques mots de réformes qui alarmèrent ces fières cohortes. Pertinax apportoit beaucoup d'application aux affaires, étoit grave sans mauvaise humeur, doux sans indolence, prudent sans ruse, frugal sans avarice, et grand sans orgueil. Un historien le nomme l'ami du genre humain et le sincère partisan des mœurs des anciens Romains. Il ne fut pas plus heureux en femme que les deux bons empereurs Antonin et Marc-Aurèle ; mais du moins il ne voulut pas qu'on donnât à la sienne des honneurs dont elle étoit indigne. Pertinax avoit un fils encore jeune ; il l'envoya chez son grand-père maternel pour y être élevé loin de l'oisiveté dangereuse de la cour, et il ne souffrit pas qu'il demeurât dans le palais impérial : lui-même n'y resta pas long-temps.

Depuis qu'il en eut pris possession, il se passa peu de jours sans intrigues dans le camp des prétoriens. Ces soldats, oisifs et raisonneurs, ne s'occupoient que de projets d'améliorer leur sort ; c'est-à-dire de choisir un empereur qui les enrichît, et qui ne s'opposât point à leurs plaisirs. Ils jetoient les yeux tantôt sur un chef, tantôt sur l'autre. Pertinax apprit ces intrigues séditieuses, et éloigna le consul Falcon, qu'on vouloit lui opposer, mais sans le punir. Il ne se défia pas de Lœtus, son capitaine des gardes, celui qui l'avoit placé sur le trône. Cet homme s'étoit flatté de grandes récompenses, et ne trouvoit pas celles qui lui furent accordées proportionnées au service. Le rang qu'il tenoit dans l'armée prétorienne lui donna les moyens de fo-

menter le mécontentement. Il l'accrut même en faisant, sous le nom et sous l'autorité de l'empereur, subir des peines sévères aux soldats pris en fraude.

Cette adresse perfide réussit. Après un châtiment de cette espèce, infligé au milieu des murmures des soldats, trois cents quittent le camp, traversent les rues de Rome l'épée à la main, et s'avancent vers le palais. Lœtus, content de les avoir poussés à cet excès, s'échappe et se cache. On le cherche en vain pour donner des ordres comme chef des gardes. Les courtisans effrayés conseillent à l'empereur de s'évader. Persuadé que le peuple ne tardera pas d'accourir à son secours, Pertinax dédaigne cette lâcheté. Il paroît à la porte de son palais, les harangue avec tant d'énergie, que plusieurs remettoient l'épée dans le fourreau, et se retiroient en silence, lorsqu'un d'entre eux lui lança son javelot en s'écriant : « Voilà ce que les soldats t'en « voient. » A ce signal, la troupe forcenée se jette sur lui, le perce de mille coups, lui coupe la tête, et la promène en triomphe par la ville. Il seroit difficile d'exprimer la désolation du peuple et du sénat à ce triste spectacle. Après l'affreux régne de Commode, ils perdoient au bout de trois mois un empereur qui leur donnoit les plus belles espérances. On l'entendit en mourant prier le ciel de venger sa mort. Eclecte, son chambellan, qui avoit contribué comme Lœtus à l'élever à l'empire, ne l'abandonna pas, et, après avoir blessé deux ou trois soldats, il expira lui-même sous le glaive des rebelles. Pertinax vécut soixante-six ans, et régna quatre-vingt-sept jours.

Pendant que trois cents bourreaux massacroient l'empereur, Sulpicien, son beau-père, député par lui

au camp, tâchoit de calmer le trouble qui agitoit les prétoriens. Apprenant la mort de son gendre, il n'eut pas honte de mendier l'empire à ses assassins, et de leur offrir de l'argent. Mais les révoltés, fiers de leur crime, firent publier sur les remparts de Rome que l'empire étoit à vendre au plus offrant. Ce même jour, Severus Julianus, un des plus riches citoyens de Rome, donnoit un festin à un de ses amis. Dans les grandes villes, il est toujours des personnes que les événements publics affectent peu. Dans la gaieté du repas, les convives lui conseillent de ne pas négliger l'achat proposé. Il se lève de table, gagne le camp, se place sur les retranchements, et fait ses propositions aux prétoriens. Sulpicien dans le camp présente les siennes; mais les meilleures sont l'argent qu'offrent les deux compétiteurs. Il s'établit un véritable encan. A chaque enchére, les soldats jetoient des cris de joie. Enfin, de cinq mille drachmes par tête promises par Sulpicien, Julianus monta à six mille deux cent cinquante, payables comptant; et l'empire fut à lui.

Les gardes prétoriennes le conduisirent en ordre de bataille au sénat. Le peuple ne s'opposa point à leur marche; mais aucune acclamation ne se fit entendre. Julianus commença à régner peu estimé et même méprisé, malgré son extrême douceur et quoiqu'il ne fût pas dénué de talents. Il avoit gouverné la Belgique, et fait la guerre avec honneur. Les opinions sont partagées sur l'origine de ses richesses qui étoient très grandes, et sur ses mœurs. Il avoit plutôt celles d'un riche voluptueux que d'un débauché. Il se permettoit des propos extravagants, comme font quelquefois les maîtres d'une bonne table, sûrs d'être applaudis. Les

jeux de hasard et l'escrime des gladiateurs étoient ses divertissements favoris. La sobriété n'étoit pas sa vertu. Trouvant, à son entrée dans le palais, le souper préparé pour Pertinax, il se moqua d'un repas si médiocre, ordonna qu'on en fît un somptueux, et mangea beaucoup, non cependant sans être troublé par des réflexions importunes sur le sort de son prédécesseur, dont il rencontra le corps sur ses pas. Il le fit enterrer avec honneur. Ces pensées inquiétantes le suivirent au lit, et voltigèrent avec les songes sous les courtines impériales.

Puisque les gardes prétoriennes s'arrogeoient le droit de donner l'empire, pourquoi les légions des provinces n'en auroient-elles pas fait autant? Celles d'Angleterre l'offrirent à Clodius Albinus, leur général. Il l'accepta dans l'intention, disoit-il, de rétablir la république; ce qui le rendit cher au sénat. Il étoit d'Afrique, où il fit ses études avec succès. La raison le portoit à cultiver les sciences. Son goût, qu'il traitoit lui-même de folie, l'engagea à se livrer au métier des armes. Cependant il n'eut pas à se repentir de ce choix. Il passa par les grades militaires et les gouvernements, avec tous les dangers qui accompagnoient ces honneurs sous Commode. Albinus étoit d'une sévérité outrée pour le maintien de la discipline, injuste envers ses domestiques, insupportable à sa femme, de mauvaise humeur pour tout le monde, fort propre dans ses habits, peu sobre, pour ne pas dire glouton. Croiroit-on qu'un homme pût manger à son déjeûner cinq cents figues, cent pêches, dix melons, cent bec-figues et quatre cents huîtres. C'est cependant ce qu'on raconte de lui. On dit aussi

que tantôt il buvoit du vin avec excès, et tantôt n'en buvoit pas du tout, et que, très peu chaste, il punissoit sévèrement ceux qui ne l'étoient pas.

Veut-on encore des contrastes? On les trouvera dans Pescennius Niger, nommé empereur par les légions de Syrie. Un auteur le représente comme un modèle de bonnes mœurs, un second le représente comme plongé dans la débauche, et un troisième, qui sans doute s'écarte moins de la vérité, comme n'étant digne à cet égard ni d'éloge, ni de censure. Un quatrième écrivain l'appelle vaillant soldat, excellent officier, général expérimenté, consul illustre, et empereur infortuné. Jamais peut-être général ne fut plus dur aux soldats, et cependant ils l'adoroient; mais aussi il donnoit l'exemple de la patience dans les fatigues militaires, marchoit toujours à pied au premier rang, tête nue dans toutes les saisons. Il obligeoit ses domestiques à porter des fardeaux, pour qu'on ne crût pas qu'ils étoient seulement utiles à son service personnel, tandis que les soldats étoient chargés de leurs armes et de leurs bagages. Quand l'orateur, lorsqu'il fut salué empereur, entama son panégyrique, selon la coutume, il l'interrompit et lui dit: « Faites-nous l'éloge de Marius, d'Annibal, ou « de quelque autre fameux capitaine qui soit mort. Dites-« nous ce qu'ils ont fait de digne d'être imité. Louer « les vivants et sur-tout les empereurs, qui peuvent ré-« compenser et punir, est la tâche d'un vil flatteur. « Quant à moi, je desire de plaire au peuple pendant « ma vie; après ma mort, vous me louerez si je l'ai « mérité. » Niger n'étoit que d'une famille de chevaliers. Il avoit peu d'instruction. Les Romains auroient desiré

qu'il les eût gouvernés; mais il trouva un terrible antagoniste dans Septimius Severus, avec lequel il avoit été uni d'une étroite amitié.

Proclamé empereur par les légions d'Illyrie, ce général trouvoit dans la proximité de l'Italie plus de facilité que ses compétiteurs à s'assurer le droit qu'on venoit de lui conférer. Les légions des Gaules le reconnurent. Afin de ne laisser aucune inquiétude derrière lui en s'avançant contre Julianus ou Julien, qui végétoit à Rome, il écrivit une lettre obligeante à Albinus, lui témoigna le desir de l'adopter, et lui donna le titre de César qu'il accepta, quoiqu'il eût été déja salué empereur. Sévère étoit regardé comme l'homme le plus actif et le plus intelligent de l'empire: ami constant, ennemi dangereux, également violent dans son amitié et dans sa haine; habile à prévoir l'avenir, prudent dans le choix des moyens, peu jaloux d'une réputation sans tache, sacrifiant tout à l'ambition; avare, encore plus cruel; ennemi de tout faste, mangeant peu, mais se livrant quelquefois aux excès du vin avec ses soldats, dont il partageoit les travaux les plus pénibles. Il étoit né en Afrique, dont il conserva toujours l'accent, s'appliqua à l'éloquence, à la philosophie, excella dans les arts libéraux, dans la jurisprudence, qu'il étudia avec Papinien, ne négligea pas les connoissances en médecine, ni celles de l'astrologie judiciaire. Sévère usoit de cette prétendue science dans la conduite de sa vie. Il croyoit aux prédictions; après la mort de sa première femme, il épousa Julie, dame d'Emèse, en Syrie, parceque son horoscope annonçoit qu'elle seroit femme d'un souverain.

Quand Julien apprit que Sévère marchoit contre lui,

il s'adressa aux gardes prétoriennes, auxquelles il avoit amplement payé l'empire. Il se mit à les exercer. Mais elles lui parurent si énervées par l'oisiveté, qu'il les jugea hors d'état de résister : il pria le sénat de déclarer son rival traître et ennemi de la patrie ; ce qui fut fait. Il le conjura ensuite au contraire de lui associer Sévère à l'empire ; ce qui fut fait encore. Julien envoya porter ce diplôme à Sévère, qui fit tuer les envoyés, sous prétexte ou pour la raison qu'ils étoient chargés de l'assassiner : alors Julien prit toutes sortes de résolutions ridicules, celles de se défendre avec les gladiateurs, de mettre le feu à la ville, et d'égorger les sénateurs. Pendant l'incertitude de ces délibérations, le sénat, considérant mûrement l'état des choses, crut ne pouvoir mieux faire que de se soumettre à Sévère, qui avançoit majestueusement à la tête de son armée bien disciplinée et qui n'étoit pas loin. Pour mieux faire agréer leur hommage, les pères conscrits envoyèrent dire à Julien de se préparer à mourir. Les bourreaux trouvèrent ce malheureux fondant en larmes. Il offroit de résigner l'empire, de se retirer dans l'endroit qu'on voudroit lui indiquer, quel qu'il fût ; enfin tout, pourvu qu'on lui laissât la vie. Il demandoit du moins qu'on suppliât Sévère : « Hélas ! s'écrioit-il douloureusement, quel mal ai-je « fait? Jamais je n'ai ôté la vie à personne. » Mais il lui fallut subir son sort ; il tendit le cou comme un agneau qu'on égorge, à l'âge de soixante ans, après soixante et six jours de règne.

Cent sénateurs envoyés au-devant de Sévère le trouvèrent armé à la tête de ses troupes, et ne furent admis en sa présence qu'après avoir été fouillés. Sans autre réponse qu'un présent qu'il leur fit, il leur donna le

choix de retourner à Rome sur-le-champ, ou d'y aller lentement avec lui. Avant d'y arriver, il fit exécuter les meurtriers de Pertinax, qu'il avoit demandés aux prétoriens, et qu'ils lui avoient envoyés. A eux-mêmes, il leur ordonna de venir le trouver sans armes, avec les seuls vêtements qu'ils portoient quand ils accompagnoient les princes dans les solennités publiques. Dès qu'ils furent arrivés dans le camp, des troupes qui avoient l'ordre les environnèrent. L'empereur parut sur son tribunal avec un air irrité, leur reprocha la mort de Pertinax, l'infamie d'avoir vendu l'empire à l'encan, leur infidélité envers Julien, qu'ils n'avoient pas défendu après l'avoir choisi eux-mêmes. « Je veux bien, « ajouta-t-il, vous épargner les supplices que vous mé« ritez. Qu'on leur ôte leurs chevaux et toutes les mar« ques militaires, dont ils sont indignes. Fuyez loin de « Rome; celui qui en approchera de trente lieues sera « puni de la mort la plus cruelle. » Foudroyés par ce discours, ils se laissèrent enlever leurs chevaux, dépouiller même de leur tunique, et se retirèrent en silence, couverts de la honte qu'ils méritoient. Il y en eut un que son cheval suivit malgré les efforts que l'on fit pour l'arrêter. Le maître le tua lui-même, et se tua ensuite sur lui.

Sévère fit son entrée dans Rome, accompagné de ses troupes armées, traînant les drapeaux des prétoriens renversés. Il quitta ses armes à la porte, et prit la robe. Les sénateurs l'accompagnoient, portant des branches de laurier. Le peuple vêtu de blanc témoignoit l'excès de sa joie. La ville étoit ornée de guirlandes de fleurs, de tentures magnifiques, et embaumée de parfums. Après avoir sacrifié dans les temples, l'empereur se re-

tira au palais. Il laissa les soldats se loger comme ils voulurent, et s'emparer sans payer de tout ce qui leur convenoit, avec menace d'en prendre encore davantage, si l'on résistoit. Mais, après avoir alarmé les Romains en montrant ce qu'il pouvoit, il fit tout rentrer dans l'ordre, et rassura par une harangue pleine de sagesse le sénat encore incertain de son sort. A la place de la garde prétorienne licenciée et cassée, il en créa une autre dont il choisit les soldats parmi les plus braves de son armée; il en fixa la solde de manière que l'admission dans cette troupe devînt un sujet d'émulation, et une récompense de la bonne conduite jointe à la vaillance. Il fit confirmer par le sénat le titre de César à Albin, et se prépara à attaquer Niger.

Sévère. 194.

Depuis son arrivée à Rome, Sévère n'avoit point parlé de ce rival. On ne s'aperçut qu'il y songeoit que parcequ'il fit arrêter, en forme d'otages, ses enfants, et ceux des capitaines qui lui étoient attachés. Sur la connoissance qu'on avoit du caractère ferme de Niger et de son habileté, on auroit cru que cette guerre auroit duré long-temps; mais trois batailles la terminèrent en peu de mois. Sévère n'eut même pas besoin de s'y trouver en personne. La tête de son compétiteur lui fut apportée près de Byzance, qu'il prit après un assez long siége, et qu'il rasa. Les habitants d'Antioche éprouvèrent aussi la sévérité du redoutable vainqueur. Tous les partisans de Niger, particuliers ou fonctionnaires publics, ressentirent les effets de sa vengeance. L'empereur ne mit aucune distinction entre ceux qui s'étoient embarqués volontairement et ceux que le flot avoit emportés dans la mer orageuse de la faction. Il n'épargna ni hommes, ni femmes, ni enfants. Des fa-

milles entières périrent. Il ne fit grace qu'à une statue érigée dans Rome à son rival, avec une inscription qui retraçoit les grandes qualités de cet infortuné. Sévère ordonna qu'on la conservât. « Je veux, dit-il, que l'u-« nivers sache quel ennemi j'ai vaincu. »

Pour éclairer seul l'univers romain, il ne s'agissoit plus que d'éclipser Albin, dont la lumière quoique foible et bornée fatiguoit les yeux jaloux de Sévère, d'autant plus qu'il savoit que le César d'Angleterre étoit aimé à Rome. Il y étoit appelé par les vœux du sénat, que l'empereur traitoit durement. Soit qu'Albin eût montré quelque dessein de répondre à ces desirs, soit que Sévère ne fît que le craindre, il lui envoya des scélérats avec une lettre, sous prétexte d'une affaire importante, mais réellement chargés de l'assassiner. Le César découvrit le complot, et le fit avouer par les émissaires. La publicité qu'il donna à cette odieuse trahison augmenta le nombre de ses partisans; presque toutes les Gaules se déclarèrent en sa faveur.

La perfidie de Sévère lui suscita ainsi une guerre, qui lui donna dès le commencement de grandes inquiétudes. On dit qu'avant de se mettre en marche vers les Gaules, en partant de l'Orient, où ses généraux venoient de vaincre Niger, il fit immoler une jeune vierge, pour prévoir l'événement par l'inspection de ses entrailles. Il n'y eut qu'une bataille près de Lyon : les deux rivaux s'y trouvèrent. Sévère courut risque de la vie: son cheval fut tué sous lui; l'armée se débandoit, il se jette au-devant des fuyards, et raméne la victoire sous ses drapeaux. Albin, mortellement blessé, fut apporté aux pieds de son rival, et expira sous ses yeux. Sévère, dans le transport de sa joie, commit une lâ-

cheté, et se déshonora à la vue de son armée. Il poussa son cheval sur le corps de son ennemi, ordonna qu'il restât exposé jusqu'à ce qu'il fût déchiré par les chiens, et envoya sa tête au sénat. La femme, les enfants, les parents d'Albin, tout ce qu'on put lui trouver d'amis et de partisans fut massacré. Des villes entières, plongées dans le deuil, regrettèrent leurs meilleurs citoyens, sur-tout les plus riches, auxquels souvent l'opulence tient lieu de crime. Par ce moyen, Sévère amassa des trésors immenses, et s'attacha les soldats par ses largesses.

On apprit avec effroi son retour à Rome à la tête de l'armée victorieuse. En faisant porter la tête d'Albin aux sénateurs, il leur avoit écrit: « Je vous l'envoie « afin que vous puissiez voir que vous m'avez irrité, et « être frappés des effets de mon ressentiment. » Terrible menace que l'effet ne démentit point. Dans sa harangue au sénat, le lendemain de son arrivée, il affecta de louer Commode, l'ennemi mortel de ce corps auguste. Pour l'outrager davantage, il ordonna qu'on mît ce tyran au rang des dieux. Il loua, comme des précautions nécessaires, les cruautés de Sylla, de Marius et d'Auguste, et attribua la mort de Pompée et de César à leur clémence déplacée. Ayant repris le chemin de son palais, il fit régner le carnage dans toute la ville. En peu de jours quarante-deux sénateurs, honorés du consulat ou de la préture, furent victimes de sa vengeance. Il fit mourir, selon un auteur contemporain, tous ceux à qui leur naissance, leur mérite et leurs richesses donnoient du crédit dans la ville et dans les provinces. Pendant ces massacres, il avoit très grand soin du peuple. Jamais il ne sortit de Rome sans

avoir amplement pourvu à ses besoins et même à ses plaisirs.

Lorsque Sévère marcha contre Niger, il vit l'Euphrate et pénétra jusqu'en Arabie. Provoqué par les Parthes, il se rendit de nouveau en Orient, côtoya encore l'Euphrate, prit sur ses bords Babylone, qu'il trouva abandonnée, ainsi que Séleucie ; mais il éprouva de la résistance à Ctésiphon, où les rois parthes tenoient leur cour. Le monarque se sauva ; la ville éprouva la cruauté du vainqueur. Les hommes furent passés au fil de l'épée : les femmes et les enfants, au nombre de cent mille, furent vendus comme esclaves. Après cet exploit qui mérita à Sévère un triomphe et le titre de Parthique, il associa à l'empire Bassien, son fils aîné, connu sous le nom de Caracalla. Ce mot signifioit en gaulois une casaque, espèce d'habit que ce prince portoit de préférence. Son père lui fit épouser Fulvia Plautilla, fille de Plautianus, dont la faveur est une singularité dans la vie de Sévère.

On ne sait par quelle voie Plautianus acquit le crédit exorbitant dont on le vit jouir. L'empereur le chérissoit si tendrement, que non seulement dans les conversations, mais dans les harangues au sénat, il lui donnoit plus d'éloges que Tibère n'en prodigua jamais à Séjan. Cependant Plautianus n'étoit ni guerrier, ni homme d'état, ni d'une naissance relevée. Sévère le fit préfet du prétoire. On peut juger de sa puissance par les honneurs que le sénat lui rendoit, le nombre de ses statues érigées en vertu de décrets, la basse flatterie de cette compagnie en lui décernant des sacrifices, et en jurant par sa fortune, comme par celle de l'empereur. Sa table étoit mieux servie que celle du prince, et ses

équipages étoient plus magnifiques. La dot qu'il donna à sa fille auroit suffi pour cinquante reines. Il abusa de la confiance de son maître au point de faire mourir des personnes illustres, sans le consulter, et même à son insu. Cet homme avoit des espions autour de Sévère, et se faisoit rapporter tous les discours de son maître. L'empereur, au contraire, tranquille sur la conduite de son favori, ne s'informoit de rien, et continuoit à le combler d'honneurs.

Cette aveugle confiance auroit duré plus long-temps sans la dénonciation de Géta, frère de Sévère. Se voyant près de mourir, il pria l'empereur de venir le voir, et dans une longue conversation lui dévoila la conduite de son odieux ministre. On ne sait s'il alla jusqu'à lui inspirer des craintes sur le dessein qu'on soupçonnoit à Plautianus de l'assassiner lui et son fils, et de se mettre à leur place. Il paroît que Sévère n'ajouta point foi au projet. Cependant il en crut assez pour penser qu'il devoit restreindre la puissance de son favori. Sous prétexte d'excès dans les honneurs qu'on lui rendoit, il ordonna d'abattre ses statues dans Rome. Cette apparence de disgrace fut suffisante pour renverser tout d'un coup l'autorité du ministre; mais Caracalla, son gendre, ne trouvant pas qu'il fût assez puni, lui chercha querelle dans la chambre même de l'empereur, et le fit tuer sous ses yeux. Sévère, en rapportant le fait au sénat, se plaignit seulement de la destinée des hommes, « dont les uns, dit-il, aiment trop, et les autres abu- « sent de l'affection qu'on a pour eux. »

Ce qui lui arriva à l'égard de Caracalla vient à l'appui de cette réflexion. Une révolte éclata en Angleterre. Malgré une espèce de caducité hâtée par ses travaux,

Sévère résolut d'aller y mettre ordre lui-même. Il mena à cette expédition Caracalla et Géta, ses deux fils. La victoire accompagna ses drapeaux. Après leur avoir fait passer les bornes fixées par le mur d'Antonin, il revint sur ses pas, et il opposa une seconde muraille aux incursions des Calédoniens. On fortifia de nouveau contre eux les mêmes remparts. Pendant qu'il traitoit avec les barbares, et qu'il recevoit leurs armes en garantie de leur bonne foi, un cri d'horreur se fait entendre, Sévère se retourne, et voit Caracalla l'épée nue, qui s'avançoit sur lui pour le percer. Ce cri d'horreur arrête le fils dénaturé. Le père, sans proférer un seul mot, sans marquer la moindre surprise, continue le traité.

De retour dans sa tente, il fait appeler son fils, lui reproche, en présence de Papinien, capitaine des gardes, et de Castor, son chambellan, la noirceur de son forfait. Lui présentant ensuite une épée nue, il lui dit: « Si la soif de régner te force à tremper tes mains dans « le sang de ton père, satisfais-toi dans cette tente, plu- « tôt qu'à la vue de nos amis et de nos ennemis. Si ce- « pendant la nature parle encore dans ton cœur féroce, « ordonne à Papinien de percer le mien; tu es empe- « reur, il t'obéira. » Ces terribles paroles ne firent pas même naître un remords dans l'ame de Caracalla. Au contraire, il persévéra dans son funeste dessein, fit insinuer aux soldats qu'il étoit indigne d'eux d'obéir à un vieillard infirme, incapable de les commander, et fit révolter contre l'empereur une partie de l'armée, dont ce père trop indulgent lui avoit donné le commandement. Sévère assembla les légions, fit couper en sa présence la tête aux complices; mais épargna encore son

fils. S'adressant ensuite à toute l'armée, d'un air majestueux, mais terrible : « Est-ce la tête qui gouverne, « leur dit-il, ou sont-ce les pieds? »

Il étoit malade : le crime de son fils irritant ses souffrances, il se vit bientôt arriver au terme de ses jours. Se sentant défaillir, il appela près de son lit ses deux fils, leur laissa l'empire en commun, les exhorta à la concorde, et leur donna pour principale régle de gouvernement le principe chéri des tyrans, « de s'attacher « les soldats par des libéralités, et de braver tout le « reste. » Peu avant d'expirer il s'écria : « J'ai été tout, « et tout n'est rien. » S'étant fait apporter l'urne où l'on devoit déposer ses cendres, il l'apostropha en ces termes : « Tu renfermeras celui pour qui toute la terre « étoit trop petite. » Comme ses douleurs augmentoient, il demanda du poison ; mais personne n'osant lui en procurer, il prit une si grande quantité de viandes les plus substantielles, qu'elles l'étouffèrent, à l'âge de soixante-six ans, après dix-huit ans de régne, laissant après lui la mémoire d'un grand homme, mais non d'un bon empereur.

Sévère auroit été peu regretté s'il n'avoit été remplacé par son fils Caracalla, un des monstres les plus féroces qui aient ensanglanté le trône. A peine y étoit-il assis, que, par ses entreprises contre la vie de Géta, son frère, il fit connoître qu'il vouloit l'occuper seul. Le caractère des deux frères étoit absolument contraire. Leurs jeux d'enfance dégénéroient toujours en querelles. Ils se haïrent dès qu'ils se connurent. Avant de sortir d'Angleterre, Caracalla attenta à la vie de son frère. Pendant leur route vers Rome, avec les cendres de leur père, accompagnés de Julie, leur mère, la dé- Caracalla. 211.

fiance et la haine ne leur permettoient ni de loger ni de manger ensemble. Ils avoient chacun leur maison et leurs gardes. Géta, ennemi d'une vie si contrainte, demanda que son frère lui cédât l'Asie et l'Egypte, offrant de lui abandonner le reste, et d'aller vivre paisiblement à Alexandrie. Julie s'opposa à cette division de l'empire. « Partagez-moi donc aussi moi-même entre vous, « disoit-elle à ses enfants. »

Elle eut tout lieu de se repentir de n'avoir point acquiescé à ce partage. Caracalla, désespéré de trouver toujours Géta si bien sur ses gardes qu'il ne pouvoit s'en défaire, lui demande, sous prétexte de réconciliation, une entrevue dans la chambre même de leur mère, et dont elle sera seule témoin. Géta s'y rend sans armes. Caracalla se jette sur lui et le poignarde dans les bras même de Julie, qui en fut blessée. Il sort comme un furieux de l'appartement, crie par-tout que son frère a voulu l'assassiner, se rend à l'endroit du camp où l'on gardoit les drapeaux, qui étoit un asile, s'y réfugie, et rend graces aux dieux de l'avoir préservé du danger qu'il feignoit d'avoir couru. Les soldats s'assemblent autour de lui; il augmente leur paye, leur fait par tête un présent considérable, qu'il leur permet d'aller prendre eux-mêmes dans le trésor public, et il est salué seul empereur. Le lendemain il paroît au sénat avec une cuirasse sous sa robe, renouvelle l'accusation d'assassinat contre son frère, cite Romulus en justification de son fratricide, est écouté, applaudi, et finit par faire des funérailles magnifiques à celui qu'il venoit d'égorger.

Après la consommation de son crime, on le compareroit volontiers à un tigre qui, alléché par le sang qu'il

a goûté, ne peut plus s'en abstenir. On dit qu'il fondoit en larmes à l'ouïe du nom, ou à la vue des statues de son frère; mais ces larmes perfides ne l'empêchèrent point d'exterminer, sans distinction d'âge, de sexe ou de qualité, tous les amis du malheureux Géta. Il commença le massacre par les domestiques, ou gens attachés à la suite de ce malheureux prince, dont le nombre montoit à vingt mille; il enveloppa dans cette proscription tous les chevaliers et sénateurs que son père et son frère avoient estimés. Ayant trouvé au palais sa mère qui pleuroit avec quelques dames la mort de son fils, il en devint si furieux, que peu s'en fallut qu'il ne les fît toutes périr. Il épargna sa mère; mais les autres tombèrent successivement sous son glaive assassin. C'étoit un crime digne de mort de prononcer seulement le nom de Géta. Comme il étoit commun au théâtre pour les esclaves qu'on introduisoit sur la scène, on fut obligé de le changer. L'empereur ordonna que toutes les monnoies qui portoient ce nom qu'il abhorroit fussent fondues, et qu'on l'effaçât de toutes les inscriptions. Cependant, n'osant se flatter que toutes ses précautions pussent faire oublier son crime, il auroit voulu le justifier, et il chargea Papinien, l'ami de son père et grand jurisconsulte, de lui composer une apologie. Ce grand homme répondit : « Il n'est pas aussi facile de justifier « un parricide que de le commettre, et c'est en com- « mettre un second que de diffamer un innocent, « après lui avoir arraché la vie. » L'empereur lui fit sur-le-champ couper la tête.

Un fils de l'empereur Pertinax paya de sa vie une plaisanterie amère échappée à l'occasion d'une infame adulation du sénat, qui, pour quelques médiocres ex-

ploits, donna à Caracalla les titres de *Sarmatique* et de *Parthique*. « Il faudroit, dit le railleur, y joindre celui « de *Gétique*. » Ce mot pouvoit avoir deux sens, parceque l'empereur venoit de remporter quelques avantages sur les Gétes ; mais Caracalla prit le sens le plus malin, et punit de mort le railleur. Il fit aussi mourir des vestales qui avoient plaint le sort de Géta. La malheureuse Plautilla, qui avoit été son épouse ; Plautillus, son frère, avec tous leurs parents, n'échappèrent point à son poignard. Jamais le peuple romain ne fut traité avec plus de barbarie. Pour s'être moqué aux jeux du cirque de la maladresse d'un cocher que l'empereur protégeoit, il ordonna d'égorger tous ceux qui s'étoient rendus coupables de cette insolence. Comme ils n'étoient pas faciles à reconnoître, les soldats firent main-basse sur tout le monde, n'épargnant que ceux qui rachetèrent leur vie par l'abandon de leurs biens. Le prince prenoit sa part dans ces pillages, et dépensoit comme il acquéroit. Sa mère lui reprochoit un jour ses prodigalités, et lui faisoit craindre de manquer. Il lui montra son épée nue, et lui dit : « Aussi long-temps que « j'aurai ceci, je ne manquerai de rien. » Cependant le trésor se trouvant épuisé par ses largesses insensées, il fit de la fausse monnoie. C'est le premier souverain qui ait donné ce dangereux exemple.

Sans doute les historiens occupés à raconter ses cruautés auront oublié ses débauches. Il est difficile qu'il ne s'en soit pas rendu coupable, entouré comme il l'étoit de gens infames qu'il élevoit par préférence aux dignités éminentes de l'empire. Ainsi il confia le gouvernement de Rome à l'eunuque Sempronius, médecin et empoisonneur de profession, que Sévère avoit

exilé dans une île déserte. Il fit capitaine de ses gardes Théocrite, d'abord esclave, ensuite maître à danser et histrion. Epagathe, autre esclave affranchi, gouvernoit avec eux l'empereur et l'empire, et vendoit la justice et le sang des innocents. Sous ses ministres, peu favorables à Rome, s'établit ou se promulgua la loi qui déclaroit citoyens romains tous les sujets libres de l'empire. Ainsi les priviléges de ceux qui habitoient la ville devinrent moins précieux en s'étendant.

Caracalla eut aussi le dessein d'appauvrir cette ville opulente, en la privant quelque temps de la présence de la cour impériale. Il commença ses courses par les Gaules, et fit massacrer dans ce pays tant de monde, qu'il y fut encore plus abhorré qu'à Rome. Il n'épargna pas même les médecins qui l'avoient soigné dans une maladie dangereuse, et les condamna tous à la mort. On ignore le motif de cette cruauté; mais ils ne pouvoient la mériter que pour avoir sauvé un pareil monstre. Les Allemands et les Celtes firent pour la première fois des incursions sur les terres de l'empire. Caracalla se montra contre eux soldat courageux et mauvais général. Il tua en combat singulier un de leurs braves qui le défioit, et fut forcé de conclure avec eux une paix honteuse; mais il eut auparavant le plaisir de savoir que des femmes allemandes auxquelles il avoit laissé le choix de la mort ou de l'esclavage s'étoient tuées avec leurs enfants plutôt que d'être vendues. Cet exploit lui fit prendre les titres de *Germanique* et d'*Allemanique*.

Il passa en Asie avec plusieurs des sénateurs les plus riches, qu'il avoit entraînés malgré eux. Il les admettoit à sa table, mais leur faisoit payer les frais du voyage, et les forçoit d'embellir de cirques, d'amphithéâtres,

et d'autres édifices publics les villes par où il passoit. En Gaule, il avoit pris l'habit gaulois; en Germanie, l'habit germanique. Sur les ruines de Troie, il devint Achille, imitant ses combats dans des jeux publics; en Macédoine, Alexandre, dont il copioit l'air, la contenance, et l'habitude de pencher la tête sur l'épaule. Il appela une légion phalange, et donna à ses capitaines les noms de ceux du conquérant de l'Asie. Les rois d'Arménie et de l'Osroëne, appelés sous la promesse d'un traitement loyal, furent mis en prison, et forcés à un traité que leurs peuples ne ratifièrent pas. Les habitants d'Alexandrie, portés à la raillerie, éprouvèrent sa vengeance pour quelques propos satiriques qu'ils s'étoient permis à l'occasion de la mort de Géta. Il y a peu d'exemples d'une ville aussi maltraitée. Il ordonna un massacre général, qui s'exécuta pendant la nuit, et le fit continuer pendant le jour, afin de jouir du spectacle des corps jetés dans les rues, et du sang qui ruisseloit de toutes parts. Avant de quitter ce théâtre de sa rage, il dépouilla la ville de tous ses priviléges, supprima les assemblées célèbres des hommes de lettres, chassa les étrangers, et fit clore chaque rue de murailles munies de corps-de-gardes, afin que les malheureux Alexandrins ne pussent se voir qu'avec des permissions chèrement achetées.

Les prétendus exploits qui méritèrent à Caracalla le titre de *Parthique* dont nous avons parlé sont diversement rapportés par les écrivains, qui se réunissent dans le récit de la dernière catastrophe; savoir, qu'il demanda à Artabane, roi des Parthes, sa fille en mariage. Soit que, plein de confiance, ou forcé par la crainte, le monarque ait ouvert son pays à son futur

gendre, l'empereur approcha de Ctésiphon avec une escorte qui pouvoit passer pour une armée. Artabane alla au-devant de lui, accompagné de la plus illustre noblesse de son royaume, sans armes, et superbement vêtu. A un signal convenu, fait par le perfide Caracalla, ses soldats se jettent sur les Parthes, les dépouillent et les égorgent. Le roi se sauva. L'empereur, irrité de ce qu'il lui avoit échappé, mit à feu et à sang tous les pays et les villes par où il s'en retourna.

Le tyran ne revit plus Rome. La magie, à laquelle il croyoit, occasiona sa mort ou la hâta. Il ordonna à Flavius Maternianus, commandant les milices de Rome, de rechercher par toutes sortes de voies, même par la magie, si quelqu'un n'aspiroit pas à l'empire. Maternianus découvre qu'un devin africain promettoit publiquement l'empire à Macrin, qui étoit alors préfet du prétoire; l'agent de l'empereur lui envoie aussitôt cette découverte. La lettre arrive à sa mère Julie, pour lors à Antioche. Elle la fait passer à son fils, qui étoit à Edesse. Le paquet arrive pendant qu'il conduisoit un char aux jeux publics. Sans l'ouvrir, le prince le donne à Macrin, qui étoit auprès de lui, pour lui en rendre compte. Dans l'annonce de la prédiction de l'Africain, Macrin voit sa mort certaine; et il aposte quatre hommes mécontents qu'il avoit peut-être gagnés auparavant. L'un d'eux, nommé Martial, approche de l'empereur lorsque tout le monde s'étoit écarté pour le laisser librement satisfaire une nécessité, lui plonge le poignard dans la gorge, le tue du coup et se mêle dans la foule. On n'auroit jamais connu le meurtrier, s'il avoit eu la précaution de jeter son poignard. Un garde l'aperçut. Il fut aussitôt massacré, et le secret de Ma-

crin resta enseveli avec Martial. Caracalla avoit vingt-neuf ans, dont il régna six.

Macrin. 217. En voyant Macrin sur le trône, que personne ne désespère de sa fortune, mais aussi que personne ne s'y fie trop. Il étoit d'Alger, d'une basse extraction ; mais il effaçoit par des mœurs douces et honnêtes la tache de sa naissance. La connoissance qu'il avoit des lois lui donna quelque réputation. Il fut intendant d'un grand seigneur. Relégué en Afrique par Sévère, sans qu'on sache pourquoi, il gagna sa vie en plaidant, eut un emploi dans les postes, revint à Rome sous Caracalla, et obtint la charge d'avocat du fisc, d'où il passa à celle de préfet du prétoire, qu'il remplit selon toutes les lois de la justice. La femme qu'il épousa n'étoit pas d'une réputation intacte, peut-être lui apportoit-elle de la protection dans la cour impure de Caracalla. Macrin y avoit beaucoup de crédit, comme il paroît par la facilité qu'il eut à trouver tout d'un coup, au besoin, des conspirateurs contre l'empereur, et un exécuteur du complot. On ignora la part qu'il prit à l'exécution. L'armée, comme attérée du coup, resta quelques jours incertaine. Macrin fit courir son nom dans les rangs, et il fut élu moins peut-être par estime que faute d'hommes capables, et moyennant l'argent qu'il donna et celui qu'il promit.

Le sénat ne délibéra pas non plus fort long-temps. Macrin lui écrivit : « Caracalla a subi le sort qu'il paroissoit mériter. L'armée m'a choisi pour le remplacer. Je me flatte, pères conscrits, que vous confirmerez le choix des soldats. » Il ne se flatta pas en vain. Le sénat, docile à la volonté des légions, le déclara empereur, accumula sur lui tous les honneurs accordés à

ses prédécesseurs les plus illustres, et, par une suite de l'enthousiasme qui saisit tous les esprits à la nouvelle de la mort du tyran, il fit fondre ses statues d'or et d'argent, effacer son nom de toutes les inscriptions, et annula tous ses édits. Cet excès de zèle ne plut point aux soldats attachés par intérêt à Caracalla. Ils exigèrent à grands cris son apothéose. Macrin y consentit malgré lui; et le sénat, forcé d'obéir à l'empereur qui obéissoit à la soldatesque, décerna les honneurs divins au barbare Caracalla. Il envoya ses cendres à Julie, sa mère, qui se laissa mourir de faim.

Macrin continua la guerre des Parthes, provoquée par la trahison de son prédécesseur; mais les événements ne répondirent pas à ses efforts. Il la termina par une paix équivoque. Cet empereur, tiré pour ainsi dire de la poussière du barreau, entendoit mieux les lois que la guerre: aussi vante-t-on ses réglements, l'ordre qu'il mit dans la justice, et son exactitude à la faire observer; on avouera cependant qu'il fut un peu sévère, s'il traita tous les crimes comme l'adultère. Il faisoit brûler vives les personnes qui en étoient convaincues, de quelque condition qu'elles fussent. Macrin ne trouva pas la docilité qu'il exigeoit, lorsqu'il demanda aux troupes le retour à la discipline, qui étoit très relâchée. Sous le régne de Caracalla, les soldats prenoient leurs quartiers dans les villes, où ils menoient la vie la plus licencieuse. Macrin les fit loger à la campagne sous des tentes, leur défendant d'approcher d'aucune ville. Cette rigueur leur parut d'autant moins supportable, que l'empereur se livroit aux délices d'une vie efféminée à Antioche, tandis qu'eux manquoient souvent du nécessaire. Ils commencèrent à regretter Caracalla, à haïr

jusqu'au nom de Macrin, à lui reprocher même la bassesse de son origine. Enfin, ayant appris qu'il étoit l'auteur de la mort de Caracalla, ils choisirent un autre empereur.

Cette révolution fut l'ouvrage de Mesa, sœur de feu l'impératrice Julie, femme, disent les historiens, qui à la ruse de son sexe joignoit le courage du nôtre. Elle avoit vécu à la cour, avec sa sœur, durant les régnes de Sévère et de Caracalla, et avoit acquis, avec de grands biens, une grande connoissance des affaires. Macrin lui laissa ses richesses, et la relégua à Emèse en Phénicie, sa ville natale. Elle s'y établit avec ses deux filles et ses deux petits-fils, Julia Soëmis, mère de Bassianus Avitus, âgé de treize ans, et Julia Mamea, mère d'Alexien, âgé de neuf. La grand'mère consacra ses deux enfants au Soleil, principale divinité d'Emèse, qui étoit adorée sous le nom d'Eléagabale. Avitus en devint le grand-prêtre, et de ses fonctions fut appelé Héliogabale. Comme le temple du Soleil, hors des murs d'Emèse, étoit peu éloigné du principal camp de Macrin, les soldats romains eurent plus d'une fois occasion de le visiter, et d'admirer le jeune pontife, remarquable par sa beauté, et dont les manières annonçoient le caractère le plus aimable.

Mesa observa avec plaisir les dispositions qui naissoient dans le cœur des soldats en faveur de son petit-fils. Elle les cultiva, sema adroitemement le bruit que le jeune grand-prêtre étoit fils de Caracalla, fit montre de ses richesses, dont elle distribua généreusement une partie, et promit l'autre. L'intrigue fut si bien conduite que les soldats appelèrent Héliogabale dans leur camp, et le proclamèrent empereur avant que Macrin s'en dou-

tât. Il traita cette rebellion, ouvrage d'une femme et d'un enfant, comme une bagatelle, croyant qu'il suffiroit d'envoyer haranguer les soldats pour les ramener à l'obéissance. Mais son harangueur fut mal écouté et fut tué. L'empereur alors rassemble toutes ses troupes et marche aux révoltés, qui s'étoient fortifiés d'autres complices. La bataille fut sanglante entre deux armées également aguerries. Celle de Macrin eut d'abord l'avantage; mais le courage d'Héliogabale et de Soëmis, sa mère, ramena leurs soldats à la charge, et arracha la victoire à Macrin, qui prit la fuite et fut tué. Il n'avoit régné que quatorze mois, et avoit vécu cinquante-quatre ans. Ses premières dispositions, qui promettoient un gouvernement équitable, le firent regretter du sénat, quoiqu'on eût à lui reprocher d'avoir mis des affranchis et autres gens de basse extraction dans des places jusqu'alors occupées par les sénateurs.

Héliogabale, 218.

Héliogabale, en montant sur le trône à l'âge de quatorze ans, se trouva propre à tous les excès: excès de débauche et de lubricité, de luxe effréné, de faste poussé jusqu'au ridicule, de prodigalités presque incroyables. Tous les mets de sa table devoient venir de pays lointains. Le chemin de sa chambre à coucher étoit semé de poudre d'or, comme s'il eût cru indigne de lui de toucher la terre. Jamais il ne mit deux fois les mêmes habits, ne se para deux fois des mêmes bagues et joyaux. Sa dépouille alloit tous les jours à ses gens, ses bijoux à ceux qui l'environnoient, et toute sa vaisselle d'or et d'argent à ses convives. Il fit de son palais un lieu de prostitution.

A ne considérer que ces affreux désordres, certainement on prononcera qu'Héliogabale fut un monstre,

mais, en faisant attention aux circonstances, le monstre en quelque manière disparoît, et on ne voit plus avec une espèce de pitié qu'un malheureux jeune homme livré sans frein à un tempérament bouillant, avec tous les moyens d'en satisfaire la pétulance, entouré de corrupteurs, fauteurs de ses passions autant par goût que par intérêt, s'enivrant de l'idée de sa puissance, et la faisant consister dans la licence la plus effrénée. Ajoutez l'indulgence, la foiblesse d'une mère idolâtre de son fils, s'aveuglant sur l'excès de ses désordres, ou n'osant les reprendre, dans la crainte de perdre son crédit auprès de lui, et vous plaindrez le sort des grands auxquels des principes sévères n'ont point été inculqués, avant que les circonstances ou leur naissance les hasardent sur les bords glissants du précipice de la toute-puissance.

Sous Héliogabale, les femmes commencèrent à jouer un rôle public dans le gouvernement de l'empire, et l'essai n'en fut pas heureux. On ne mettra pas au nombre des fautes graves du jeune empereur celles d'avoir introduit sa grand'mère dans le sénat, avec injonction qu'elle fût placée et qu'elle opinât immédiatement après les consuls; d'avoir même créé un sénat de femmes, présidé par sa mère Soëmis. Comme ce sénat ne fut chargé que de régler les modes, les habits, les rangs, les visites, ces institutions, qui n'eurent pas de suite, ne doivent être regardées que comme des caprices peu dangereux. On ne pensera pas de même de l'influence que paroît avoir eue sur la tranquillité publique l'autorité rivale des deux sœurs Soëmis et Mamea, celle-ci mère du jeune Alexandre.

On dit qu'elle étoit chrétienne, par conséquent soi-

gneuse d'inspirer à son fils des sentiments vertueux, et de former ses mœurs ; ce qui le rendit bien différent de son cousin Héliogabale. La mauvaise conduite de celui-ci fit craindre à Mesa, sa grand'mère, que les Romains ne le souffrissent pas long-temps sur le trône. Elle joignit ses efforts à ceux de sa fille Mamea, pour obtenir de l'empereur qu'il créât César Alexandre, âgé seulement de treize ans. Héliogabale se prêta aux desirs de sa grand'mère et de sa tante ; mais il se repentit de sa complaisance, soit par dépit de ce que le jeune César ne vouloit pas se rendre compagnon de ses débauches, soit par jalousie de l'estime et de l'amitié qu'on montroit à son cousin. Il essaya de s'en défaire ; mais Mamea veilloit de près sur les jours d'un fils chéri, et, de concert avec Mesa, qui lui révéloit les desseins de son petit-fils, elle le sauva des embûches secrètes. Alors Héliogabale envoya publiquement des assassins pour le massacrer. Mais les gardes prétoriennes, instruites des dangers qui menaçoient le jeune prince, volèrent au palais, et auroient poignardé l'empereur même, s'il ne leur avoit pas abandonné ses compagnons de débauche, et ceux qu'on regardoit comme ennemis d'Alexandre ; on exigea même qu'il promît de se corriger.

L'histoire ne fait pas Soëmis, sa mère, complice de cette noirceur, non plus que de la mort de plusieurs sénateurs, et d'autres cruautés exercées sur ceux qu'Héliogabale croyoit partisans trop zélés de son cousin ; mais elle paroît avoir toujours été du conseil de son fils ; et malheur, pour leur réputation, aux conseillers des mauvais princes ! Si elle ne fut pas complice, elle fut la plus infortunée des mères par la vue affligeante de tant de crimes, et par la catastrophe.

L'empereur renouvelle ses tentatives contre son cousin. Les prétoriens se déclarent de nouveau pour lui, et ils exigent pour sa sûreté qu'il soit amené dans leur camp. Héliogabale y consent, et l'accompagne; mais, mécontent de l'accueil qu'on fait à son cousin, il veut faire punir comme traîtres ceux qui lui applaudissent. L'armée se révolte: il fuit et se cache; on le découvre. Les soldats l'égorgent entre les bras de sa mère, et la massacrent elle-même. Il n'avoit que dix-huit ans, dont il régna près de quatre. Il fut tué dans les latrines du camp, tombeau digne de lui.

Alexandre Sévère. 222.

Les espérances conçues de la bonne éducation qu'avoit reçue Alexandre Sévère ne furent pas trompées. Mamea conserva sur son fils l'empire qu'une tendresse éclairée donne sur une ame vertueuse. En lui procurant les connoissances utiles, elle n'avoit pas négligé les talents agréables. Il savoit peindre, chanter, jouer des instruments. On avoit endurci de bonne heure son corps aux travaux et à la fatigue. Dès son enfance on remarqua en lui des traits d'humanité. Son caractère généreux le portoit à obliger. Il monta sur le trône à l'âge de seize ans. Il faut attribuer moins à lui, à cet âge, qu'à sa mère et à sa grand'mère, dont il respecta toujours les lumières, le choix d'un conseil des seize plus estimables sénateurs, entre lesquels on compte Sabinus, nommé le Caton de son siècle; Ulpianus, célèbre jurisconsulte; Gordianus, qui parvint depuis à l'empire; Catilinus Severus, admiré pour sa profonde érudition; Serenianus, respectable par sa probité, et Quintillius Marcellus, grand partisan des anciennes mœurs des Romains. Avec de pareils conseillers et d'ex-

cellentes dispositions, Alexandre commença un règne digne de servir de modèle à tous les princes.

L'empire paroissoit si vénal, tellement destiné à devenir la proie de ceux qui sauroient se concilier la bienveillance des soldats, qu'on ne doit pas être surpris qu'il se soit élevé des prétendants. Les armées, afin d'avoir la gloire et le profit de donner un maître à l'empire, y portoient leurs généraux, ou d'autres, même malgré eux. Ainsi un nommé Taurinus, honoré du titre d'empereur, contre son gré, dans l'armée de Syrie, s'enfuit, et, poursuivi par les mutins, se précipita dans l'Euphrate, et s'y noya. Uranus, plus sensible à l'éclat d'une couronne, l'accepta de l'armée d'Edesse, mais il fut défait par les troupes fidèles à Alexandre. A Rome, quelques gardes prétoriennes entreprirent de placer sur le trône un nommé Antonin. Il échappa à leur faveur, et se retira à la campagne.

Alexandre se débarrassa par lui-même des poursuites ambitieuses d'un compétiteur, Arinius Camillius, sénateur, d'une des plus illustres familles de Rome. Le jeune empereur, apprenant qu'il travailloit à obtenir l'affection des soldats, dans l'espérance qu'ils le revêtiroient de la pourpre impériale, le fait venir à la cour, le remercie de ce qu'il veut bien partager avec lui les peines attachées à sa dignité, et le nomme son collègue. Il falloit partir pour une guerre contre des peuples limitrophes de l'empire. Alexandre offre le commandement à Camille. A son refus, l'empereur, généreusement prudent, le prie de partager au moins avec lui la gloire de l'expédition. Les deux collègues partent ensemble à pied. Après avoir fait quelques lieues, Camille se trouva

épuisé ; l'empereur lui conseille de faire le reste du voyage à cheval ; le cheval le fatigue encore. Alexandre lui fait prendre une voiture. Ce procédé, poli en apparence, humilie tellement le collégue, qu'il abdique, et retourne à sa campagne, où Alexandre le laissa vivre tranquillement.

L'exemple que l'empereur donnoit aux soldats pour la marche, il le donnoit pour tout le reste, étoit vêtu comme eux, usoit des mêmes aliments. Chacun pouvoit le voir manger et l'approcher dans tous les temps. Il veilloit singulièrement à leur conservation, les visitoit dans les maladies, les récompensoit noblement, mais aussi exigeoit d'eux une grande exactitude dans leurs devoirs. Ces soins lui donnoient sur eux, malgré sa jeunesse, des droits qu'il savoit dans l'occasion faire respecter. Qu'on se représente un adolescent entouré d'une légion qui murmure et qui exprime son mécontentement par des cris. « Taisez-vous, leur dit-il d'un « ton imposant ; réservez ces clameurs pour épouvan- « ter les Perses, les Sarmates et les Germains. » Ils continuoient de menacer ; Alexandre leur dit d'un ton courroucé : « Bourgeois, retirez-vous et quittez les « armes. » Frappée comme d'un coup de foudre, la légion dépose les armes, se dépouille de la casaque militaire, et se retire en silence. Mais, après l'avoir humiliée, l'empereur la reçut en grace, et on remarqua qu'elle se distingua entre les autres dans la guerre de Perse.

Ce jeune prince signala sa valeur dans cette expédition, et se conduisit en grand capitaine. Il fit lui-même en plein sénat le récit de sa victoire, parlant modestement au nom de tous, et ne s'attribuant que l'honneur

commun avec le reste de l'armée. « L'ennemi, dit-il, « vint nous attaquer avec sept cents éléphants. Jamais « on n'a vu ces animaux réunis en si grand nombre. Ils « avoient sur leur dos des tours remplies d'archers. « Trois cents de ces éléphants ont été pris, deux cents « ont été tués, et nous en avons ramené dix-huit avec « nous. Les Perses avoient dix-huit cents chariots ar- « més de faux, nous leur en avons enlevé deux cents. « Nous avons taillé en pièces une armée de cent vingt « mille chevaux et de dix mille hommes armés de toutes « pièces. Nous avons fait un nombre prodigieux de pri- « sonniers que nous avons vendus. L'armée est reve- « nue chargée de gloire et de richesses. C'est à vous, « pères conscrits, à remercier les dieux qui ont protégé « nos armes, et à leur témoigner notre reconnois- « sance. » Le char de son triomphe, au lieu de quatre chevaux blancs, selon la coutume, fut attelé de quatre éléphants; et ce triomphe eut cela de particulier, qu'outre la gratification d'usage, que l'empereur fit au peuple, il établit, au nom de sa mère, des fonds pour l'entretien des enfants des citoyens pauvres, qui par cette raison furent appelés les enfants de Maméa.

Si c'est un devoir pour un prince d'être bon, c'en est encore un plus rigoureux d'être juste. Alexandre s'en acquittoit avec la plus grande exactitude. « C'est, « disoit-il, une grande recommandation pour les char- « ges que de ne les pas briguer. » Jamais il ne souffrit qu'on en vendît aucune. Il disoit à ce sujet: « Celui qui « achète doit vendre à son tour. Il y auroit de l'injus- « tice à punir un homme pour avoir vendu, après lui « avoir permis d'acheter. » Quand il se proposoit de conférer le gouvernement d'une province à quelqu'un,

il faisoit publier son nom, et il encourageoit tous ceux qui savoient quelque chose à sa charge à venir le déclarer, soit en public, soit en particulier. « Puisque les « chrétiens, disoit-il, font usage de cette méthode dans « le choix de leurs prêtres, il est raisonnable que nous « nous en servions aussi dans le choix des gouverneurs « de province, qui ont entre les mains les biens et la « vie d'un si grand nombre d'hommes. » Cette discipline des premiers chrétiens citée et imitée par un prince païen est remarquable. Il avoit pour maxime favorite, qu'il fit inscrire par-tout : « Faites aux autres ce que « vous voudriez qu'ils vous fissent. »

Alexandre a donné l'exemple peut-être unique de la punition d'un homme qui vendoit, non pas son crédit, mais l'ombre de la faveur. Par l'attention scrupuleuse qu'il portoit sur tous ceux qui l'environnoient, il découvrit qu'un de ses courtisans se donnoit à tous ceux qui avoient besoin de protection pour un homme très puissant auprès de l'empereur, et que, sous cette apparence, il promettoit de parler de l'affaire du client, et de la recommander efficacement, moyennant une somme qu'il stipuloit, et qu'il faisoit payer d'avance. Souvent il prenoit des deux côtés : et il fut prouvé que quelquefois il n'ouvroit pas la bouche en faveur des parties, dont il nourrissoit cependant les espérances, en faisant toujours ajouter à la première somme. Par ce moyen frauduleux, il avoit amassé des richesses immenses. L'empereur, indigné d'une ruse capable de le déshonorer lui-même, accusa le coupable devant le sénat, qui le condamna à mort. Il fut attaché à un gibet, et suffoqué par la fumée des fagots verts allumés autour de lui. Pendant son supplice, un officier public crioit :

« Celui qui vend de la fumée meurt par la fumée. » Il est probable qu'Alexandre ne fut pas obligé d'exercer deux fois la même justice, et qu'elle servit de frein aux autres malversations qu'on se permet quelquefois auprès des princes. Il diminua autant qu'il lui fut possible les impôts ; ceux qui étoient employés à les lever, il les appeloit « des maux nécessaires. »

A la guerre contre les Perses en succéda une contre les Germains. L'empereur partit pour ce pays avec sa mère et son conseil ordinaire. Il trouva les légions dans une indiscipline totale. Son premier soin fut de tâcher d'y remettre l'ordre. Ce projet alarma les soldats. Leur crainte et leur mécontentement furent artificieusement entretenus par un de leurs officiers, nommé Maximin, Goth de nation, qu'Alexandre, en faveur de sa bravoure, avoit mis à la tête d'un corps de Pannoniens. Il se servit du crédit qu'il avoit parmi ses soldats pour leur représenter le jeune empereur comme un prince foible qui se laissoit gouverner par une femme, incapable de les commander, et de pousser la guerre avec vigueur. Il gagna beaucoup de complices.

Le barbare avoit bien examiné les lieux et étudié les moments. Vers une heure après midi, lorsque les gardes, entraînés par le sommeil, se relâchoient de leur vigilance, Maximin arrive, avec une troupe déterminée, dans un endroit peu distant de l'armée, qu'occupoit l'empereur. La plupart des gardes surpris fuient, les autres sont massacrés. Maméa, appelée par le bruit, accourt avec quelques capitaines des gardes. Les rebelles les assassinent tous, entrent l'épée nue et sanglante dans la tente du prince. Seul et désarmé, il ne fait aucune résistance, se couvre le visage de son manteau et

reçoit en silence les coups qu'on lui porte. Ainsi périt, à vingt-six ans et demi, Alexandre Sévère, après un règne de treize ans. Trajan, Antonin et Marc-Auréle firent peut-être de plus grandes choses; mais ils étoient plus âgés en montant sur le trône impérial, que ne l'étoit Alexandre lorsqu'il en descendit.

Les deux Maximin, les deux Gordien, Maximin et Balbin. 235.

Après avoir présidé et coopéré à l'assassinat d'Alexandre, Maximin eut l'adresse de persuader qu'il n'y avoit aucune part, et de se faire élire empereur par l'armée. Le sénat confirma le choix des soldats, n'osant s'y opposer. Le nouvel empereur s'associa Maximin, son fils. Le père étoit né d'un Goth et d'une Alaine. Sa première condition fut d'être berger. On dit qu'il avoit près de huit pieds de haut, qu'il étoit bien proportionné et d'une force de corps extraordinaire. Les preuves qu'il en donna, jointes à son intrépidité, le conduisirent aux dignités militaires. On assure qu'il traînoit un chariot que deux bœufs avoient peine à tirer, qu'il déracinoit de grands arbres, qu'il brisoit des cailloux entre ses doigts.

Dans deux jeux que donna Sévère en passant par la Thrace, Maximin, âgé de vingt ans, voyant qu'il y avoit des prix à gagner, demanda en langage moitié thrace et moitié latin d'être admis au nombre des combattants. On lui assigna pour adversaires les esclaves les plus vigoureux du camp. Il en vainquit seize, l'un après l'autre. L'empereur, en récompense, l'admit dans la cavalerie. Comme ce prince, quelques jours après, visitoit à cheval les différents quartiers du camp, Maximin, à pied, le suivoit en courant. Sévère, pour l'éprouver, mit son cheval au galop; Maximin fit le tour du camp avec lui sans en paroître fatigué. Au bout de

la course, l'empereur lui dit : « Thrace, veux-tu lutter « maintenant? » Il y consentit. On fit venir les meilleurs lutteurs de l'armée, et il en renversa sept comme si c'eût été des enfants. Le prince l'honora d'un collier d'or, et le gratifia d'une haute paye, dont il avoit grand besoin, car il mangeoit par jour jusqu'à soixante livres de viande, buvoit vingt-quatre pintes de vin sans faire d'excès. Il étoit dans les gardes sous Caracalla. Fort attaché à ce prince, il ne voulut pas servir sous Macrin, son meurtrier. Héliogabale le fit tribun. Choqué de quelques paroles piquantes de l'empereur, il se retira du service, y reparut sous Alexandre, qui lui donna le commandement d'une légion, et qui, comptant sur lui pour le rétablissement de la discipline, lui conféra dans l'armée une grande puissance, dont il abusa. Son fils, d'une stature presque égale à celle de son père, étoit aussi recommandable par sa force et son courage, que remarquable par sa beauté.

Maximin haïssoit tellement les personnes de qualité, qui sembloient lui reprocher la bassesse de son extraction, qu'il en fit inhumainement périr un nombre considérable. Deux révoltes, excitées dans son camp même, lui fournirent un prétexte pour immoler à sa haine les grands et les riches. L'une le fut par Magnus, personnage consulaire, d'une naissance illustre, qui avoit formé le dessein, quand l'empereur, marchant contre les Allemands, auroit passé le Rhin avec une partie de son armée, de rompre le pont, et de se faire proclamer empereur par l'autre. Son complot ayant été découvert, il fut tué. L'autre révolte étoit involontaire, de la part de Quartinus, homme consulaire, ami d'Alexandre, que des légions mécontentes revêtirent malgré lui du

manteau impérial. Un officier, nommé Macéda, son ami, pour faire oublier la part qu'il avoit eue à la révolte, coupa la tête, pendant la nuit, au compétiteur de Maximin, et la lui porta. Mais l'empereur le fit mourir, comme rebelle à son prince et traître à son ami. Maximin acquit dans la guerre d'Allemagne la confiance des soldats par ses victoires. Il se vanta dans la lettre qu'il écrivit au sénat (quel triomphe aux yeux de l'humanité!) d'avoir ravagé cent cinquante lieues de pays, détruit autant de villages, fait un nombre incroyable de prisonniers, et livré plus de batailles qu'aucun de ses prédécesseurs.

Mais pendant qu'il franchissoit les marais de la basse Allemagne, où il pensa périr, ses cruautés lui suscitoient des ennemis jusque dans les sables brûlants de l'Afrique. Deux jeunes gens de distinction, condamnés par un agent de Maximin à une amende qui les auroit ruinés, gagnent des soldats, tuent le préposé de l'empereur, et, bien sûrs qu'il vengera la mort de son employé, ils lui opposent un rival dans la personne de Gordien, proconsul d'Afrique. Il avoit, outre une naissance illustre, tous les talents propres à faire un bon empereur, lumières, affabilité pour les peuples soumis à son administration, prestance majestueuse. Rien ne lui manquoit pour porter dignement le sceptre; mais son âge de quatre-vingts ans le rendoit pesant et embarrassant pour ses mains; aussi le repoussa-t-il tant qu'il put, et il ne l'accepta enfin qu'avec cette condition, qu'il lui seroit permis de partager l'autorité souveraine avec son fils. Ce prince avoit quarante-six ans, et étoit doué de toutes les vertus de son père.

Le sénat, qui détestoit Maximin, applaudit à cette

élection, dont la nouvelle vint à Rome par les diplômes des deux empereurs, pleins de respect et de déférence pour ce corps. Dans le premier transport de sa joie, le peuple, qui partageoit la haine du sénat contre Maximin, se permit les plus grandes cruautés contre les partisans et les amis du barbare empereur. Le sénat autorisa en quelque façon ses fureurs, en proscrivant les deux Maximin, et en les déclarant ennemis de la patrie. Mais ces décrets n'étoient pas encore connus dans lespro vinces, qu'on apprit à Rome la catastrophe précipitée des deux Gordien. Le vieil empereur destitua mal-à-propos, en montant sur le trône, un officier de mérite, nommé Capellien, qui lui avoit toujours déplu. Cet officier disgracié n'obéit pas, et ramassa des troupes. Gordien le fils alla au-devant de lui, fut battu et tué, et le père s'étrangla de désespoir avec sa ceinture, après un mois et six jours de régne.

Autant l'élévation des Gordien avoit causé de joie à la capitale, autant la nouvelle de leur chute causa de désolation. Après ce qu'on s'étoit permis contre Maximin, et la connoissance de son caractère, on ne pouvoit s'attendre qu'à une vengeance horrible. C'est avec une rage plutôt de bête féroce que de créature humaine qu'il avoit appris les excès auxquels on s'étoit porté contre ses amis. Il se frappa la tête contre les murailles, se roula par terre, déchira ses vêtements, tira l'épée, frappa ceux qui l'entouroient, et auroit poignardé son fils, s'il ne s'étoit sauvé. Le motif de son emportement contre lui étoit qu'il avoit refusé d'aller vivre à Rome, où il auroit pu arrêter les démarches du sénat, et prévenir la révolte. La consternation y étoit donc générale; les femmes, les enfants, tout le peuple

faisoit des vœux dans les temples pour que jamais Maximin ne revît la capitale.

Mais il approchoit : dans cette extrémité, le désespoir fit prendre un parti que la prudence auroit désavoué dans des temps plus calmes. Le sénat élut deux empereurs, dont les qualités contrastoient comme la naissance ; mais on se flatta qu'ils n'en seroient que plus propres à procurer le bien commun. Balbin comptoit des aïeux illustres, jouissoit de grandes richesses, aimoit le luxe et les plaisirs, mais n'en obtenoit pas moins l'estime générale. Il avoit moins de talents pour les expéditions militaires que pour le gouvernement civil. Au contraire, Maxime, fils d'un charron, de simple soldat parvenu au commandement des armées, promettoit un sûr rempart contre les efforts de Maximin. Maxime fut donc chargé du commandement des troupes pendant que Balbin gouverneroit l'empire. Cette élection n'obtint pas l'approbation générale ; le peuple se révolta. Pour l'apaiser, on fut obligé d'associer aux deux empereurs Gordien, âgé de treize ans, fils ou neveu de Gordien le fils, et que les Romains demandoient par respect et par attachement pour cette famille.

La complaisance du sénat ne parvint pas à faire cesser les mouvements populaires. Rome commençoit à éprouver les convulsions de l'anarchie qui la conduisit à sa ruine. Une querelle s'éleva entre le peuple et les prétoriens. Ceux-ci maltraités se réfugièrent dans leur camp ; la populace, aidée des gladiateurs, les y attaqua. Ne pouvant les vaincre, elle coupa les canaux qui y conduisoient de l'eau. Les soldats désespérés fondent sur la multitude qui les environnoit, et en font un affreux carnage ; ils la poursuivent jusque dans la

ville. Les pierres et les tuiles tombent sur eux de toute part; les soldats mettent le feu aux boutiques et aux magasins. En peu de temps une partie de la ville, et une quantité de choses précieuses, furent réduites en cendres : beaucoup de personnes de tout rang périrent dans les flammes; les temples furent profanés, les maisons pillées, et les rues couvertes de cadavres. L'empereur Balbin, dangereusement blessé à la tête, ne réussit à apaiser le tumulte qu'en faisant paroître le jeune Gordien revêtu de la robe de pourpre; alors les hostilités cessèrent, ce qui feroit croire que les droits du jeune prince entroient pour quelque chose dans le sujet de cette violente rixe.

Après ces massacres et ces ruines, malgré l'inquiétude où l'on devoit être sur l'invasion prochaine de Maximin, le peuple continua de fréquenter les théâtres comme à l'ordinaire. Heureusement le barbare fut arrêté par les habitants d'Aquilée, qui préférèrent de périr plutôt que de se rendre. Les enfants mêmes et les femmes prirent part à la défense. Celles-ci coupèrent leurs cheveux pour en faire des cordes d'arc; ce trait d'héroïsme fut consacré par un temple dédié à Vénus la Chauve. La résolution des citoyens d'Aquilée sauva Rome. Pendant que Maxime, protégé par cette ville, grossissoit et disciplinoit son armée, les soldats de Maximin, las de ses cruautés, et alarmés du bruit qui se répandoit que l'empire entier s'armoit contre eux, et alloit leur tomber sur les bras, fondent sur la tente de l'empereur, et l'égorgent avec son fils. Le père étoit âgé de cinquante-cinq ans, et le fils de vingt-un. Leur règne dura trois ans. Leur armée se réunit à Maxime, et prêta serment aux empereurs.

La nouvelle de la mort des Maximin arriva à Rome pendant que Balbin, Gordien, et tout le peuple assistoient aux jeux. Ils se précipitèrent dans les temples, pour y rendre aux dieux des actions de graces. Balbin, que le nom seul de Maximin avoit toujours fait trembler, sacrifia cent victimes à-la-fois, et fit offrir des hécatombes dans toutes les villes de l'empire. Maxime, à son retour, fut reçu comme s'il avoit gagné une bataille. Les deux empereurs commencèrent à gouverner de concert. Il y avoit entre eux de la jalousie; mais le voile de leur prudence cachoit cette passion. Maxime n'étoit point aimé des gardes prétoriennes. Elles craignoient qu'il ne voulût rétablir la discipline, ou qu'il ne les cassât, comme Sévère avoit cassé leurs prédécesseurs, pour mettre à leur place un corps de Germains, ramenés de son armée d'Aquilée, qui lui étoient fort affectionnés. Ces prétoriens étoient aussi prévenus contre Balbin, qu'ils croyoient favoriser le dessein prétendu de Maxime. Dans cette persuasion, ils prennent le parti de se défaire de l'un et de l'autre.

Ils choisissent un jour où la plupart des domestiques et des gardes, assistant aux jeux capitolins, avoient laissé les empereurs presque seuls, et se présentent en force. Maxime veut appeler ses Germains. Balbin s'y oppose, dans la crainte que ce ne soit une alarme suscitée par son collègue, et qu'il ne se serve d'eux pour lui enlever l'autorité. Pendant cette altercation, les prétoriens pénètrent dans le palais, en arrachent les empereurs, déchirent leurs robes, et les chargent de coups. Dans le temps qu'ils les entraînoient dans leur camp, ils apprenent que les Germains accourent pour les délivrer. Furieux, ils massacrent les deux

infortunés, laissent leurs corps dans la rue, et emmènent le jeune Gordien, qu'ils proclament empereur. Les Germains, n'ayant plus rien à faire, se retirent tranquillement dans leurs quartiers, et la ville reste paisible.

Gordien le Jeune. 239.

Ce prince commençoit sa quatorzième année : il étoit d'une figure agréable, d'un caractère si doux, qu'il fut universellement chéri. Le sénat l'appeloit son fils, le peuple son favori, les soldats leur enfant. Aux qualités nécessaires pour former un excellent prince il joignoit le goût des arts et des sciences ; mais, n'ayant point une Mamée pour mère, et manquant d'expérience, il tomba au commencement de son règne entre les mains d'un nommé Maurus, et de quelques affranchis rusés et corrompus, qui abusèrent de sa confiance et de sa jeunesse. A quinze ans il épousa Tranquillina, fille de Misithée, dont on ignore la naissance et les actions, mais dont en récompense on connoît les talents et la vertu. Gordien eut le bon esprit de se livrer tout entier à son beau-père, de se conduire par ses conseils, et de l'approcher de sa personne, en lui donnant la charge de capitaine des gardes, pour être plus à portée de profiter de ses lumières.

Sous la tutèle de son beau-père, Gordien gouverna à la satisfaction de tout l'empire : malheureusement il perdit trop tôt cet excellent homme, qui fit en mourant une faute capitale, savoir, de donner sa place de capitaine des gardes à Philippe, dont il estimoit la bravoure, et dont il ne suspectoit pas la fidélité. Le jeune empereur, plein de cette même confiance, le prit pour guide dans ses opérations militaires contre Sapor, roi de Perse. Le perfide conseiller engagea l'armée dans des

pays difficiles, où les marches étoient pénibles, et fit commettre beaucoup de fautes, qu'il eut l'adresse de rejeter sur Gordien. Des murmures et des plaintes, les soldats en vinrent à demander ce qui leur étoit secrétement insinué par Philippe, qu'il fût associé à l'empire. Gordien y consentit; mais l'armée conserva pour lui un reste d'affection qui porta ombrage au nouvel empereur: il le fit tuer sur les confins de la Perse. Les assassins de ce jeune prince périrent quelque temps après. Il ne vécut que dix-neuf ans, et en régna près de dix.

Philippe. 245. Philippe étoit Arabe. Son père avoit été chef de voleurs, c'est-à-dire d'une de ces hordes qui parcourent l'Arabie, et s'emparent du bien des voyageurs comme leur appartenant, parcequ'ils se trouvent sur le terrain de leur domination. On dit, et il est fort probable, que Philippe étoit chrétien, et qu'il se soumit à la pénitence publique, en réparation de la mort de Gordien. Aussitôt qu'il fut reconnu empereur par l'armée, pressé de se rendre à Rome, il acheta des Perses la paix par la cession de l'Arménie et de la Mésopotamie, qu'il reprit quelque temps après, pour apaiser les murmures qu'excita cette lâche condescendance. Son gouvernement s'annonça par des actes de bonté et de douceur, qui n'empêchèrent pas que des révoltes n'éclatassent en plusieurs endroits. La plus dangereuse parut à l'empereur celle de Pannonie. Philippe fut trompé sur celui qu'il envoya pour l'apaiser, comme Gordien l'avoit été lorsqu'il avoit donné sa confiance à Philippe. Déce, qu'il chargea de faire rentrer les rebelles dans le devoir, se laissa séduire par eux, accepta l'empire, et marcha sur Rome. L'empereur s'avança pour le combattre et fut tué. Aussitôt que les prétoriens apprirent sa mort,

ils massacrèrent son fils, âgé de sept ans, qu'il leur avoit donné en garde en le nommant César. Philippe avoit cinquante-sept ans, et il en régna cinq et quatre mois. La religion chrétienne prit un grand accroissement sous son régne.

Il étoit naturel que Déce, son successeur, regardât comme sujets peu sûrs les chrétiens que Philippe avoit protégés et qui devoient le regretter : aussi remarque-t-on que la persécution de Déce fut une des plus cruelles que la religion éprouva. Ce prince étoit de la Pannonie même, où il fut proclamé empereur par ses soldats, que le sénat et le peuple n'osèrent contredire. Aussitôt qu'il fut revêtu de la pourpre, il déclara César son fils aîné, et décora peu après du même titre ses trois autres fils. Le jeune prince, envoyé contre les Goths, les battit, mais essuya ensuite un échec dont le père voulut le venger. Les Goths combattirent en désespérés. Le jeune Déce se signala en cette occasion. Il tua plus d'un ennemi de sa propre main. Mais ayant été blessé mortellement d'une flèche, il tomba de son cheval à la vue de l'armée. Son père, le voyant, cria à ses soldats : « Compagnons, ce n'est que la perte d'un homme, ne « nous décourageons pas. » Mais il fut tué lui-même, avec deux autres de ses fils, à l'âge de cinquante-neuf ans, après deux ans et quelques mois de régne. Déce. 249.

Comme si un empereur ne pouvoit mourir sans trahison, on répandit le bruit que Gallus, un de ses principaux officiers, en correspondance secrète avec les Goths, conseilla à Déce de prendre une position désavantageuse, en avertit les ennemis, et occasiona sa défaite et sa mort. S'il fut coupable de cette trahison, il sut si bien la cacher qu'en récompense du chagrin qu'il Gallus. Emilien. 252.

montra de ce désastre, l'armée le proclama empereur. Il déclara son fils Volusien César, lui fit épouser une fille de Déce, et adopta Hostilien, le seul restant des quatre fils de Déce. Gallus étoit Africain, et avoit toujours fait la guerre, c'étoit son principal mérite; cependant il conclut une paix honteuse avec les Goths, afin d'aller jouir des délices de Rome. Emilien, chef des troupes opposées à ce peuple, vengea l'honneur de l'empire. Fier de ses succès, il se fit donner la pourpre par ses soldats, et alla affronter Gallus en Italie. Sa hardiesse lui réussit. Les soldats de Gallus, méprisant ce prince plongé dans les plaisirs, le massacrèrent avec son fils, après un règne de dix-huit mois, en présence de l'armée d'Emilien, qu'ils proclamèrent empereur. La puissance de celui-ci dura encore moins. Il fut tué au bout de trois ou quatre mois par ses soldats, pour éviter, disoient-ils, la guerre civile, lorsqu'ils apprirent qu'ils alloient être attaqués par une armée que Valérien, dont ils avoient une haute opinion, avoit levée pour Gallus.

Valérien. 253. Quand cette armée apprit que Gallus et son fils étoient morts, elle plaça sur le trône Valérien, son chef. C'est un de ces hommes rares qu'on peut peindre d'un trait. Déce, voulant rétablir la censure abolie depuis long-temps, chargea le sénat de choisir une personne capable de remplir cette charge. Tout d'une voix les sénateurs s'écrièrent: « Que Valérien soit censeur! Que « celui qui n'a aucune faute à se reprocher censure « celles des autres. » Cependant il persécuta les chrétiens. Il étoit d'une des premières familles de Rome, et s'étoit acquitté avec honneur des principales charges, tant civiles que militaires. Son intégrité, sa modestie,

sa prudence, le rendoient cher à tout le monde. Si chaque homme dans l'empire avoit eu le droit de choisir un empereur, toutes les voix se seroient réunies en faveur de Valérien. Mais il parvint au trône dans des temps malheureux. Les Goths de toutes sortes de dénominations avoient envahi la Mœsie, la Thrace et la Macédoine. Les Perses, ayant passé l'Euphrate, désoloient la Syrie, la Cilicie et la Cappadoce. Les peuples des environs du Wéser, unis pour défendre leur liberté, commencèrent alors à se faire connoître et à se rendre redoutables par leurs excursions. Gallien, fils de Valérien, nommé César, combattit les Germains avec avantage. L'empereur eut encore d'autres généraux qui se distinguèrent : Aurélien, contre les Goths; Probus, contre les Sarmates et les Quades.

Valérien prit pour lui la tâche la plus difficile, celle de faire tête aux Perses. Loin de réussir, malgré sa capacité et son courage, il éprouva le plus grand des malheurs que puisse essuyer un souverain. Sapor le fit prisonnier, le traita pendant sa vie d'une manière outrageante, le fit écorcher après sa mort, et ordonna qu'on pendît sa peau dans un temple, comme un monument perpétuel de la honte des Romains. On ne sait combien de temps cet empereur vécut dans les fers. Rien ne le toucha plus dans sa malheureuse situation que de se voir entièrement négligé par Gallien, pendant que la plupart des princes étrangers, ceux même qui avoient aidé Sapor contre les Romains, demandoient avec instance la liberté de ce brave et malheureux empereur. Ce fils dénaturé ne fit aucune démarche en faveur d'un père si estimable, charmé apparemment d'occuper le trône, où il se plaça aussitôt qu'il sut la capti-

vité de son père. Valérien ne s'y maintint que sept ans.

Si l'on compte les tyrans qui, pendant huit ans que Gallien régna seul, prirent la pourpre, soit de son aveu, soit malgré lui, on en trouvera dix-neuf. C'étoient des généraux d'armée, des gouverneurs de provinces, souvent de simples gouverneurs de villes, qui se faisoient proclamer. Les rivaux se cherchoient, s'attaquoient, se combattoient. Quelquefois leur empire n'a duré que quelques mois, et même trois ou quatre jours. Les peuples prenoient part à la querelle, les campagnes étoient ravagées, les villes pillées, et tout finissoit ordinairement par le massacre des compétiteurs et de leurs partisans. Pendant que l'intérieur de l'empire étoit ainsi dans un état de trouble perpétuel, armée contre armée, citoyens contre citoyens, les barbares forçoient les frontières, se répandoient comme un torrent, portoient par-tout la flamme et le fer, et ne se retiroient que chargés de butin, emmenant dans leurs forêts une incroyable multitude de prisonniers. En même temps, comme si tous les fléaux se fussent rassemblés pour la destruction de ce malheureux empire, en plusieurs cantons le ciel se couvrit de nuages, une obscurité complète, suivie de tremblements de terre, et accompagnée de tonnerre, effraya les habitants. La terre s'ouvrit dans plusieurs endroits, et engloutit les maisons. A la place des montagnes parurent des lacs; et des sables stériles à la place de riantes campagnes. La mer se précipita sur le continent, renversa plusieurs villes, en même temps que la peste, sortie de l'Egypte, exerçoit des ravages inouis dans la Gréce, l'Italie et Rome même, où elle entassoit les cadavres. Tel est le tableau de l'empire sous Gallien.

Ses cruautés en rembrunissent encore les couleurs.

Le premier qui se déclara empereur fut Ingénuus, en Pannonie, grand capitaine, fort aimé du peuple et des soldats. Vaincu par les généraux de Gallien, il se tua lui-même, pour ne pas tomber entre les mains de ce prince, dont il connoissoit la barbarie. Ne pouvant plus rien contre le chef qui s'étoit soustrait à sa fureur, Gallien écrivit à Céler, commandant son armée : « Je ne « serai point content si vous faites mourir seulement « ceux qui ont porté les armes contre moi ; il faut que « vous exterminiez, dans chaque ville, tous les mâles, « jeunes et vieux. N'épargnez aucun de ceux qui m'ont « voulu du mal, aucun de ceux qui ont mal parlé de « moi. Tuez, mettez en pièces sans miséricorde ; vous « m'entendez. Faites comme vous savez que je ferois « moi-même, moi qui vous écris ceci de ma propre « main. » Conformément à ces ordres sanguinaires, on ne laissa pas un seul mâle en vie dans plusieurs villes.

Ceux qui échappèrent au massacre, réduits au désespoir, à Ingénuus firent succéder Régillianus, capitaine illustre, descendant des rois de la Dacie. La crainte qu'inspiroit Gallien agit tellement sur l'esprit des soldats de Régillianus, qu'ils l'assassinèrent pour obtenir grace du crime de l'avoir proclamé empereur.

Gallien avoit envoyé en Germanie son fils Valérien, sous la conduite de Sylvanus, son gouverneur. Les soldats, piqués de ce qu'on leur donnoit un enfant pour les commander, tuèrent le tuteur et le pupille, et élurent empereur Posthumius. Ce prince se composa un beau royaume des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. Il y fit régner avec lui, pendant sept ans, la modération et l'équité, et devint la victime de ses vertus.

Il avoit pris Mayence ; mais il ne voulut pas l'abandonner au pillage. Ses soldats furent si irrités de ce refus, qu'ils le tuèrent avec le jeune Posthumius, son fils.

Il suffira de nommer ceux qui ne firent que goûter l'autorité suprême sous le régne de Gallien. Ce fut d'abord Macrien, en Egypte, où la guerre civile avoit réduit Alexandrie à un état déplorable. Denys, évêque de cette ville, rapporte que « les fureurs de la discorde y « étoient si violentes, qu'il étoit plus aisé d'aller d'Orient « en Occident, que d'Alexandrie à Alexandrie. On ne « pouvoit avoir de commerce que par lettres, et on avoit « bien de la peine à les faire parvenir. Il étoit plus dif- « ficile de passer la rue qui étoit au milieu de la ville « que de traverser les mers ou les déserts les plus arides. « Le port ressembloit au rivage de la mer Rouge, cou- « vert des corps des Egyptiens : la mer y étoit souvent « teinte de sang, et le Nil sans cesse rempli de corps « tués ou noyés. La famine se joignit à la guerre, et « fut bientôt suivie d'une peste terrible; elle emporta « chaque jour un si grand nombre d'habitants, qu'il se « trouvoit dans Alexandrie moins d'hommes depuis « quatorze ans jusqu'à quatre-vingts, qu'il n'y en avoit « ordinairement depuis quarante ans jusqu'à soixante- « dix. » En rabattant beaucoup de ces horreurs, il restera toujours une idée affligeante de ce que peut devenir une grande ville livrée au pillage.

Contre Macrien s'éleva Valens. Macrien lui opposa Pison. Pison prend le titre d'empereur, est tué par Valens, et regretté par son meurtrier, qui s'écrioit : « Quel « compte rendrai-je aux dieux de la mort de Pison ? » Le sénat lui décerna cet éloge remarquable, « qu'il n'y « eut jamais de meilleur homme. » Valens, qui avoit

pris lui-même la pourpre, ne tarda pas à aller rendre ce compte, ainsi que Macrien qui l'avoit fait agir. Saturnin, général sévère, se voyant, malgré lui, porté sur le trône par son armée, dit aux troupes : « Vous perdez « un bon capitaine, et vous faites un mauvais prince. » En effet, ne se montrant pas assez politique, il voulut rétablir la discipline, et fut assassiné. A la place de Macrien, Emilien prit la couronne d'Egypte. Théodote, général de Gallien, l'envoya à son empereur, qui le fit étrangler. Baliste, autre usurpateur du trône en Egypte, fut tué. Celse, proclamé en Afrique, homme d'un grand mérite, ne régna que sept jours, et finit comme les autres. Marius, simple aventurier, élevé à l'empire dans Mayence, n'en régna que trois. Il avoit été précédé par Lollin, Victorin et son fils, et fut suivi de Tétricus, qui ne fut pas plus heureux.

Le seul des compétiteurs de Gallien qui vécut en bonne intelligence avec lui fut Odenat, qu'il adopta pour collègue, vraisemblablement parcequ'il en avoit besoin. Il étoit de Palmyre, ville de Phénicie, dont les superbes ruines attestent encore la grandeur. Les uns le disent simple bourgeois et magistrat, les autres en font un prince. Il paroît qu'il fut le premier homme célèbre de sa ville; il fut peut-être enrichi par le commerce, comme l'ont été depuis les Médicis à Florence. Sapor, roi de Perse, commit la faute impardonnable de rejeter, même avec mépris, l'offre que lui fit Odenat de se joindre à lui contre les Romains. Ainsi repoussé, il se joignit au contraire aux Romains contre Sapor, qui n'eut jamais d'ennemi plus acharné, ni plus redoutable. Ses exploits, très avantageux à Gallien, l'engagèrent, voyant qu'il ne pouvoit prendre malgré lui la pourpre impé-

riale, à la partager avec lui. Il en soutint l'honneur jusqu'à sa mort, dont on ignore le genre et la date. Zénobie, sa veuve, sous le nom de reine de l'Orient, gouverna la partie de l'empire échue à son mari.

Des auteurs croient que la même politique qui fit accorder par Gallien à Odenat une portion de l'empire, le détermina à revêtir aussi de la pourpre Auréole, habile capitaine, qui l'avoit servi avec non moins de zèle que de succès contre Ingénuus, son premier rival. D'autres disent qu'il fut seulement général, à la vérité très favorisé. L'exercice d'une partie de la puissance impériale lui donna, à ce qu'on croit, le desir de la posséder tout entière. D'Illyrie, où il étoit, il s'avança en Italie, et fut défait. Gallien bloquoit Milan, lorsque quatre de ses capitaines, ne pouvant plus supporter son gouvernement tyrannique, firent donner une fausse alarme au camp pendant la nuit, et, profitant du trouble, le tuèrent avec son fils et ses deux frères, à l'âge de trente-cinq ans, et après quinze de régne. Les soldats, persuadés qu'il avoit été assassiné, se mutinèrent; mais on les fit rentrer dans l'ordre, en leur distribuant par tête vingt pièces d'or du trésor de Gallien, qui ne marchoit jamais sans avoir de grandes sommes avec lui. Les conjurés proposèrent ensuite à l'armée Claude, comme le plus propre à soutenir le nom et la dignité d'empereur romain. Il fut agréé et proclamé. Quelque exécrable que doive être la mémoire de Gallien, à cause de ses cruautés que nous n'avons fait qu'indiquer, il fut déifié par le sénat, qui fit en même temps précipiter de la Roche Tarpéïenne ses confidents et ses ministres. Jamais il n'avoit donné aucun emploi aux sénateurs : il ne souffroit même pas qu'aucun parût dans son camp. On dit qu'il fut débau-

ché, superstitieux, indolent, indifférent pour toute autre chose que pour le maintien de son autorité et pour ses plaisirs. Il aimoit les belles-lettres, étoit lui-même excellent orateur et bon poëte; mais ce fut un des plus méchants empereurs.

Quand les sénateurs apprirent l'élection de Claude, ils dirent : « Qu'ils avoient toujours souhaité de l'avoir « pour empereur, ou quelqu'un qui lui ressemblât. » On ignore quels étoient ses ancêtres; mais aussitôt qu'il fut empereur, les généalogistes le firent descendre de Dardanus et des Troyens. Les premiers jours de son régne furent signalés par la défaite et la mort d'Auréole. Claude vint à Rome régler les affaires du gouvernement, qui étoient dans la plus grande confusion. Une irruption des Goths et autres peuples du nord le força d'aller promptement en Mœsie leur faire tête. Il écrivit au sénat : « Pères conscrits, je suis à la vue des ennemis, et prêt « à les combattre. Ils sont au nombre de trois cent vingt-« cinq mille hommes. Si je suis vainqueur, je compte « sur votre reconnoissance; mais si le succès ne répond « point à mes espérances, vous voudrez bien vous sou-« venir que la bataille s'est donnée après le régne de « Gallien. »

L'état qu'il donnoit de son armée faisoit plus craindre qu'espérer. « Nous n'avons ni lances, ni épées, ni « boucliers; nos archers, à notre honte, sont retenus « par Zénobie : dans de pareilles circonstances, le plus « léger succès est glorieux. » Il fut plus considérable qu'il n'osoit se le promettre. Claude en fit lui-même cette description : « Nous avons défait entièrement une « armée de trois cent vingt mille Goths, et détruit leur « flotte, forte de deux mille voiles. Les champs sont

« couverts d'armes et de corps morts. Nous avons fait « tant de prisonniers, que, sans compter les hommes, « deux ou trois femmes tomberont en partage à chaque « soldat. » Toutes les provinces de l'empire envoyèrent à ce camp, comme à un marché, pour se fournir d'esclaves; mais on négligea d'enterrer les morts, et cette négligence causa dans l'armée de Claude une peste, qui exerça de grands ravages, dont l'empereur lui-même fut atteint, et dont il mourut. Son frère Quintillus, mis à sa place par une partie des troupes, n'y resta que dix-sept jours, et fut massacré par les soldats, qui craignoient sa sévérité. Quelques auteurs disent que, sur la nouvelle de l'élection d'Aurélien par une autre partie de l'armée, il se fit ouvrir les veines. On en parle comme d'un homme égal à son frère pour le mérite.

Aurélien. 270. La description du célèbre triomphe d'Aurélien après la victoire remportée sur les Goths, les Germains, les Vandales, et principalement sur Zénobie, peut être regardée comme l'histoire de la partie glorieuse de la vie de cet empereur. On le croit né en Pannonie, d'origine obscure. Sans doute lorsqu'il ceignit son front du diadême, dont il se décora le premier entre les empereurs romains, les flatteurs lui firent comme à Claude une généalogie. Il étoit fameux par sa force extraordinaire et par son courage. En une seule bataille il tua quarante-huit barbares de sa main, et en diverses rencontres neuf cent cinquante. Les Marcomans lui apprirent qu'il ne faut pas réduire son ennemi au désespoir. Il les avoit vaincus : ils lui demandèrent la paix à des conditions équitables; il la refusa, croyant leur avoir coupé toute retraite; mais, au lieu de fondre tête baissée sur l'armée d'Aurélien pour gagner leur pays, comme

il s'y attendoit, ils tournèrent vers l'Italie. Ce ne fut que par deux batailles sanglantes et un carnage réciproque que l'empereur put garantir Rome de la fureur des barbares.

La veuve d'Odenat, Zénobie, ayant succédé aux droits de son époux, possédoit l'Arménie et la Syrie, auxquelles, sous Claude, elle avoit ajouté l'Egypte. Elle prétendoit descendre des Cléopâtre et des Ptolémée. On ne sait si elle apporta à Odenat la principauté de Palmyre, ou si elle la tint de lui; mais du moins participa-t-elle à ses victoires, et cette reine passoit pour n'être ni moins courageuse, ni moins habile que son époux. A la mort d'Odenat, elle revêtit de la robe de pourpre trois fils qu'elle avoit de lui. Comme ils étoient mineurs, elle gouvernoit en son nom. Sage dans ses conseils, ferme dans ses résolutions, généreuse et équitable, sévère au besoin, elle remplissoit tous les devoirs d'un grand prince et d'un grand général. Zénobie marchoit quelquefois à la tête de ses troupes, le casque en tête, et revêtue d'une robe impériale. A l'imitation des empereurs romains, elle donnoit souvent à son armée des repas magnifiques, et, quoique ordinairement très sobre, elle pouvoit dans ces occasions tenir tête à ses officiers. Elle entendoit plusieurs langues, et possédoit à fond l'histoire de l'Orient, dont elle avoit fait un abrégé que les savants estimoient.

Aurélien, en marchant contre Zénobie, dont il se proposoit de réprimer les prétentions, fut arrêté par la ville de Tyanes. Irrité de la résistance des habitants, il jura de n'y point laisser un chien vivant. Un traître, nommé Héraclammon, lui livra une porte de la ville. Quand il fut entré, les soldats, qui s'attendoient à un

pillage lucratif, lui rappelèrent sa menace; mais, soit bonté, soit déférence à la prière d'Apollon, qu'il croyoit avoir vu en songe le suppliant d'épargner ses concitoyens, il défendit de leur faire aucun mal; les soldats insistèrent. « Eh bien, dit-il, tuez tous les chiens, je « vous le permets. » Les soldats eux-mêmes ne purent s'empêcher d'approuver sa clémence. Quant à Héraclammon, il le fit massacrer par ses soldats.

Zénobie, attaquée vivement, éprouva le sort de tout état qui n'a qu'une force mercenaire, sans territoire étendu. Une seule victoire d'Aurélien la força de se renfermer dans les murs de Palmyre, sa capitale, et peut-être son unique ville. Elle s'y défendit vaillamment. « C'est une chose incroyable, écrivoit l'empereur, que « la quantité de traits et de pierres dont elle nous acca- « ble. Ni jour, ni nuit, elle ne nous laisse aucun mo- « ment de repos. » Il lui écrivit pour l'engager à se rendre. Elle lui répondit imprudemment qu'elle comptoit sur les Arméniens et les Sarrasins qui venoient à son secours. L'empereur envoya au-devant de ces auxiliaires inattendus, et les gagna. Zénobie, ne perdant pas espérance, sort de sa ville pour en aller chercher d'autres. Aurélien, averti, la fait prisonnière. On la lui amène. Il lui demande comment elle a eu la hardiesse d'affronter la puissance des empereurs romains. Elle lui répond avec une fierté mêlée d'adresse : « Pour vous, « je vous regarde comme un véritable empereur; mais « pour Gallien et ceux qui lui ressembloient, je n'ai ja- « mais cru qu'ils méritassent un si grand nom, et qu'il « me fût défendu de me mesurer avec eux. » Sachant sa reine prise, Palmyre se rendit. Aurélien y mit une forte garnison, et emmena Zénobie à Rome.

Son triomphe s'ouvrit par trois chars; le premier, qui avoit appartenu à Odenat, étoit tout couvert d'or et d'argent, et de pierres précieuses; un autre, également riche, étoit un présent du roi de Perse à Aurélien; le troisième, le propre char de Zénobie. L'empereur fit son entrée dans le quatrième, pris par lui-même sur un prince goth, et tiré par quatre cerfs. Il étoit précédé de vingt éléphants, de bêtes féroces de différents pays, de seize cents gladiateurs, d'un nombre incroyable de captifs goths, alains, roxolans, francs, sarmates, vandales, allemands, arabes, indiens, bactriens, ibériens, sarrasins, arméniens, perses, palmyréniens, égyptiens, et dix femmes de la nation des Goths, prises combattant en habit d'hommes. Suivoit Zénobie, dont la beauté peu commune, la taille majestueuse et l'air noble, attachoient les regards des spectateurs. Elle étoit liée de chaînes d'or que ses femmes soutenoient, et si chargée de perles et de diamants, qu'elle étoit souvent obligée de s'arrêter pour se reposer. Après l'empereur marchoient les légions victorieuses, tant cavalerie qu'infanterie, avec des couronnes de laurier. On ne parle plus de Zénobie que pour louer la générosité d'Aurélien, qui lui donna autour de Tivoli des terres, où elle vécut tranquillement selon son rang. Mais Aurélien s'étoit auparavant déshonoré en faisant périr le fameux auteur du traité du Sublime, Longin : ce ministre de Zénobie l'avoit encouragée à la résistance, et lui avoit fourni les paroles altières qu'elle écrivit à l'empereur, quand celui-ci la somma de se rendre.

Aurélien fit de grandes libéralités au peuple, et, ce qui est préférable, il rétablit les lois, et remit l'ordre dans tous les genres d'administration. Il ne put le faire

sans éprouver des oppositions, qui engendrèrent même des factions; mais sa fermeté en triompha. Il défendit l'adultère, sous des peines très rigoureuses, et les concubines, à moins qu'elles ne fussent esclaves. Il remit tout ce qui étoit dû au trésor public, punit les délateurs, accorda une amnistie générale. Il paroît cependant qu'elle ne s'étendit pas aux chrétiens, qu'il persécuta. Dans le châtiment des crimes il se permit une sévérité que ses panégyristes même ont blâmée. La crainte que son inflexibilité inspiroit fut cause de sa mort.

Soupçonnant Mnesthée, son secrétaire, de quelque malversation, il menaça de l'en punir. Chez lui la peine suivoit de près la menace. Cet homme, qui vraisemblablement se sentoit coupable, résolut de le prévenir. Dans cette vue, il contrefait l'écriture de l'empereur, et forme une liste des principaux officiers de l'armée qu'Aurélien conduisoit contre les Perses, n'oubliant pas d'y mettre son nom. Il la montre aux personnes inscrites, comme étant tombée entre ses mains par hasard, et comme un véritable arrêt de mort contre ceux qu'elle contenoit. Ils croient ce perfide, et pendant la marche de l'armée, lorsque l'empereur suivoit peu escorté, ils fondent sur lui, et le tuent, à l'âge de soixante-trois ans, après cinq ans de régne. La trahison ne tarda pas à être reconnue, et le scélérat fut jeté aux bêtes. Les soldats taillèrent en piéces tous ceux qui avoient exécuté ce forfait. Il y eut entre l'armée et le sénat émulation sur les honneurs funébres dus à cet excellent empereur.

Tacite. Florien. 275.

Un autre genre d'émulation eut lieu cette fois entre ces deux corps; ils se renvoyèrent mutuellement le choix d'un empereur, se donnèrent réciproquement

cette marque de déférence jusqu'à trois fois, ne voulant pas se céder l'un à l'autre en égards respectifs; ils restèrent à ce sujet dans une espèce d'inaction pendant huit mois. Cependant l'opinion se formoit et paroissoit tourner sur Tacite, homme de bonnes mœurs, naturellement doux, aimant les lettres, comme descendant du fameux historien de ce nom, et grand admirateur de la simplicité des anciens Romains. Quand il sut que les vœux publics le désignoient, il se retira à la campagne. Cependant il ne pouvoit se dispenser de paroître de temps en temps au sénat, dont il étoit prince. Un jour convenu entre les sénateurs, lorsqu'il se leva pour dire son avis, ils s'écrièrent tout d'une voix: « Tacite, « nous vous saluons empereur. Nous vous remettons le « soin de l'état et du monde. Acceptez l'empire, que « vous méritez par votre caractère, votre rang et votre « conduite passée. »

Le prince du sénat voulut s'excuser sur son âge de soixante-quinze ans. On lui répondit que d'autres avoient été élus dans leur vieillesse, et avoient très bien gouverné. « Nous avons besoin d'un empereur et non « d'un soldat, de son esprit et non de son corps. Vous « avez un frère, servez-vous-en; il est en âge de vous « soulager. » Tacite se laisse persuader, et signe lui-même le décret, qui fut reçu avec de grands applaudissements des soldats et du peuple: mais aucune joie n'égala celle du sénat. Les pères conscrits ordonnèrent des processions publiques et des hécatombes, se traitèrent eux et leurs amis, et écrivirent dans toutes les provinces qu'ils avoient recouvré le droit de créer les empereurs, et en même temps tous leurs anciens priviléges; que c'étoit à eux que devoient s'adresser désormais

les sujets et les rois pour leurs affaires : mais cette agréable illusion ne dura pas long-temps. Tacite mourut au bout de six mois, temps suffisant pour se faire singulièrement regretter. Florien, ce frère que le sénat lui avoit indiqué comme capable de le soulager du fardeau de l'empire, en voulut prendre la charge. L'Europe et l'Afrique le reconnurent, et sans doute aussi le sénat; mais les armées en disposèrent autrement.

Probus. 476. Il y avoit en Orient un homme à qui Tacite, lui reconnoissant de la capacité, avoit confié le gouvernement et les forces de cette partie de l'empire. Il étoit grand capitaine, excellent homme d'état, généreux, affable, équitable, ennemi du vice; en un mot, possédant dans la plus grande perfection les qualités qu'indiquoit son nom, Probus (honnête homme). Il étoit fils d'un jardinier, qui étoit devenu soldat. Soldat lui-même, il passa par tous les grades, et parvint à l'empire, âgé de quarante ans. Le malheureux Florien voulut se mesurer avec lui. Ses soldats, se trouvant en présence de ceux de Probus, massacrèrent eux-mêmes l'homme qu'ils regardoient comme incapable du commandement, et passèrent du côté de celui qu'ils en croyoient plus digne; le sénat approuva l'élection, qui fut jugée convenable dans les circonstances où se trouvoit l'empire, menacé d'invasions prochaines.

Toute sa vie, Probus s'étoit exercé contre les barbares. L'empereur ne trompa nullement les espérances que les succès du général faisoient concevoir. Il commença par les Germains. Le détail de sa victoire, exprimé en termes modestes, dut flatter le sénat. « Pères « conscrits, leur écrivoit-il, la Germanie, cette vaste

« contrée, est entièrement soumise. Neuf rois, de dif-
« férentes nations, se sont prosternés à mes pieds, ou
« plutôt aux vôtres. Tous les barbares labourent ou sé-
« ment à présent pour vous; ils font plus: ils combat-
« tent pour vous. Rendez donc grace aux dieux pour
« une si grande conquête. Quatre cent mille ennemis
« ont été taillés en pièces; seize mille ont pris parti
« dans nos troupes. Nous avons repris soixante gran-
« des villes. Je vous envoie les couronnes d'or dont
« ces villes m'ont fait présent, afin que vous les consa-
« criez aux dieux. Nous avons non seulement recouvré
« le butin que les barbares avoient pris, mais nous nous
« sommes aussi enrichis de leurs dépouilles. Leur bétail
« laboure les champs gaulois; leurs brebis sont dans
« nos pâturages; nos magasins renferment leurs blés;
« en un mot, nous ne leur avons laissé que la terre
« toute nue. » Dignes fruits des conquêtes! La dévasta-
tion et la ruine, pour enrichir des citadins oisifs!

Probus vainquit les Bourguignons et les Vandales, et fit prisonniers leurs rois et la fleur de leur noblesse, qu'il traita bien. Des nations soumises, il formoit des corps qu'il envoyoit subjuguer et contenir d'autres pays. Ainsi, par des détachements de ces Vandales et de ces Bourguignons, il rangea et maintint les Anglois sous sa domination. Les Goths de la Thrace lui demandèrent la paix. Des brigands furent chassés de l'Isaurie, et leurs terres partagées aux vétérans, sous la condition expresse que leurs fils, à l'âge de dix-huit ans, viendroient servir dans les armées romaines. De l'Europe, Probus passa en Asie, força les Perses à demander la paix, comme avoient fait les Goths, et porta la

gloire de ses armes dans l'Ethiopie, et chez les peuples les plus reculés de l'Asie, dont la figure étrange étonna les Romains dans le triomphe de Probus.

Malgré ses exploits, il eut des rivaux; mais il faut remarquer que les circonstances plutôt que l'ambition les lui donnèrent. Saturnin, bon général, avoit reçu d'Aurélien le commandement des frontières de l'Orient, avec défense expresse d'aller en Egypte. Des historiens disent qu'il étoit de Mauritanie; d'autres, ce qui est plus probable, qu'il naquit dans les Gaules. Les Gaulois, dans ce temps, passoient pour ambitieux, et les Egyptiens pour remuants et amateurs de la nouveauté. On croit que ces raisons ou préjugés avoient dicté la défense faite à Saturnin. La curiosité s'empara de lui. Le peuple le proclama empereur. Il s'enfuit en Palestine; mais la crainte d'être puni d'une rebellion involontaire lui fit arborer l'étendard de la révolte. Probus ne vouloit pas croire à cette nouvelle : il lui écrivit pour le rappeler à son devoir. Saturnin se seroit laissé fléchir, si les soldats, malgré ses prières et ses larmes, ne se fussent opposés à sa soumission. Il fallut envoyer des troupes contre lui. Elles n'eurent pas de peine à vaincre un ennemi qui se défendoit à contre-cœur. Après l'avoir battu, elles l'enfermèrent dans la citadelle d'Apamée, et la prirent d'assaut. Saturnin et toute sa garnison furent passés au fil de l'épée, au grand regret de l'empereur, qui auroit voulu lui conserver la vie.

Dans les Gaules, Proculus, fils d'un brigand, brigand lui-même, à l'instigation de sa femme, aussi courageuse qu'ambitieuse, se fit proclamer empereur à Cologne, soutint quelque temps son entreprise; mais enfin vaincu, il se retira chez les Francs. Ils le livrèrent

à l'empereur, qui le fit mourir. Bonosus, Espagnol d'origine, né en Angleterre, après avoir tenu école, parvenu par tous les grades militaires au commandement des bords du Rhin, eut le malheur de laisser surprendre et brûler la flotte que les Romains entretenoient sur le fleuve. Persuadé que la pourpre seule pouvoit l'exempter du châtiment, il la prit, et la défendit plus longtemps que Probus ne comptoit. Enfin, réduit à l'extrémité, il s'étrangla lui-même. Il avoit l'avantage de pouvoir boire autant que dix hommes en conservant son sang-froid. Aurélien lui avoit fait épouser Hunila, princesse du sang royal des Goths, afin qu'il pût se lier avec les principaux de la nation, et pénétrer leurs secrets en buvant. Hunila avoit beaucoup d'esprit; elle étoit belle et vertueuse. Probus la traita avec honneur, et lui assigna une pension pour elle et pour ses enfants. Un gouverneur d'Angleterre, dont les historiens taisent le nom, donna à l'empereur des inquiétudes sur sa fidélité. L'empereur en fit part à un des amis du commandant suspecté. Ce confident part, sous prétexte d'aller convertir son ami. Il en est bien reçu, et le poignarde pendant la nuit. On ne dit pas si Probus approuva cette horrible trahison.

Les Gaules en particulier doivent de la reconnoissance à cet empereur; il y planta la vigne, ou plutôt en étendit, en rendit libre la culture, auparavant défendue et bornée. Il y employa ses soldats, qu'il occupoit pendant la paix à toutes sortes de travaux utiles. « Puisqu'ils sont entretenus par le public, disoit-il, il faut « qu'ils travaillent ou qu'ils combattent pour le public. » Dans le peu de temps que ce prince régna, il bâtit ou répara soixante-dix villes. On doit compter entre elles

celle de Firmich, où il étoit né. Il fit dessécher les marais qui l'environnoient, et élever une digue contre les inondations auxquelles elle étoit exposée. Ces travaux, qui paroissoient aux soldats moins faits pour le public que pour lui, leur déplurent. Ils l'attaquèrent pendant qu'il les surveilloit. Il eut le temps de se réfugier dans une petite tour d'où il avoit coutume de regarder l'ouvrage. Ces furieux l'y poursuivirent : il étoit seul à la défendre. Ils l'emportèrent d'assaut, et le massacrèrent après six ans et demi de régne. Il étoit âgé d'environ cinquante ans. Ce prince fut extrêmement regretté, même par les barbares. S'ils craignoient sa bravoure, ils révéroient sa probité, sa clémence et sa justice. On traça sur son tombeau cette épitaphe : « Ci gît l'empe-« reur Probus, dont la vie et les mœurs répondirent à « son nom. »

Carus, Carin, Numérien. 282.

Carus, son capitaine des gardes, lui succéda, et fut reconnu par le sénat. On ignore sa naissance ; mais il se disoit Romain, et touchoit au moins à la vieillesse, puisqu'il avoit deux fils assez avancés en âge pour avoir un caractère prononcé et connu. L'un nommé Carin, farouche et cruel, l'autre appelé Numérien, doux et humain. Carus les associa tous deux à l'empire. Il détacha de lui le premier, qui l'avoit aidé à remporter en Thrace une grande victoire sur les Sarmates, et l'envoya continuer ses exploits sur le Danube. Avec le second, il partit contre les Perses, tomba malade, et voici comme un de ses secrétaires raconte sa mort : « Pendant que notre prince chéri étoit malade dans sa « tente, il survint un furieux orage. Le jour fit tout-à-« coup place à la nuit. Le tonnerre grondoit d'une ma-« nière effroyable. Après un coup plus terrible que les

« autres, on entendit crier : *l'empereur est mort.* Peu « après, ses chambellans, dans le désespoir que sa « mort leur causoit, mirent le feu à sa tente. » Le secrétaire remarque que cet incendie avoit persuadé aux uns qu'il étoit mort d'un coup de tonnerre, aux autres qu'il avoit été assassiné. Il certifie qu'il étoit mort de maladie.

Mais le sort de son fils Numérien, reconnu sur-le-champ empereur, donne lieu de soupçonner qu'entouré de traîtres jusque dans son propre domestique, il succomba comme il arriva à son fils, qui trouva un meurtrier dans sa famille. Ce prince, très sensible à la mort de son père, en versa tant de larmes que ses yeux affoiblis ne pouvoient soutenir l'éclat de la lumière. Il se faisoit porter dans une litière fermée. Son beau-père, nommé Aper, mot qui veut dire *sanglier*, crut l'occasion favorable pour se mettre à la place de son gendre, et l'assassina. C'étoit un scélérat maladroit. Pendant trois jours il fit porter le corps dans la litière fermée, sans savoir prendre un parti. La mauvaise odeur décela son crime. L'armée en étant instruite nomma Dioclétien, aussi capitaine des gardes de Numérien. On doit faire observer que Carus et Dioclétien, tous deux capitaines des gardes, furent mis à la place de l'empereur qu'ils n'avoient pas défendu.

Dioclétien fit paroître devant lui le traître Aper. Une druidesse gauloise lui avoit prédit qu'il seroit empereur après qu'il auroit tué un sanglier. En conséquence, dans toutes les chasses où il se trouvoit, il tuoit le plus qu'il pouvoit de sangliers; mais comme la prédiction ne se réalisoit pas, il disoit à ses amis : « Je tue la bête, et d'autres en profitent. » Dans cette circonstance, après

avoir reproché à Aper le meurtre de son père et de son gendre, il descendit de son tribunal, lui plongea son épée dans le sein et s'écria : « J'ai tué enfin le sanglier « fatal. » Carin, qui pouvoit l'inquiéter, et qui avoit même gagné une bataille contre lui sur les rives du Danube, périt de la main d'un tribun dont il avoit débauché la femme. Carus n'avoit régné qu'un an et quatre mois ; il se passa à-peu-près le même espace de temps avant que Dioclétien ne fût défait de Carin.

Dioclétien et Maximien. 283.

L'histoire offre ici le spectacle extraordinaire de deux amis sur le trône, de deux empereurs qui se donnent chacun un César et abdiquent, de ces Césars devenus empereurs qui en prennent deux autres. Dans ce chaos de pouvoirs, les historiens sont aussi embarrassés à tenir le fil des événements, que l'étoient les peuples de savoir auquel de ces souverains ils obéiroient. Le célèbre Dioclétien, père d'une dynastie non de race, mais de puissance, étoit fils d'un esclave de Dalmatie, fut esclave lui-même d'un sénateur dont il reçut la liberté, et par les grades militaires, qui étoient alors le marchepied du trône, parvint à s'y placer. Il entendoit très bien les affaires civiles, savoit prévoir les événements, concerter ses projets et être maître de lui-même, quoiqu'il fût naturellement enclin aux partis violents. Il haïssoit les dépenses inutiles. On le vit protéger les sciences, chose étonnante dans un homme qui n'avoit eu d'éducation que celle des camps, et qui ne s'étoit jamais appliqué à autre chose qu'à l'art militaire. Il l'entendoit aussi parfaitement que les plus grands capitaines de l'antiquité.

Peu de temps après être monté sur le trône, il y appela son ami Maximien, d'une aussi basse extraction

que lui-même, excepté que peut-être il ne naquit pas esclave. Maximien étoit né dans Serinium, petit bourg de la Pannonie. Il prit de bonne heure le parti des armes, se signala par plusieurs exploits, et passoit pour un des grands généraux de son temps. On le représente comme un homme méchant et cruel; mais on convient en même temps de son courage, de ses talents guerriers, et de son inviolable attachement à Dioclétien. Celui-ci n'eut qu'une fille nommée Valéria, et Maximien, de sa femme Eutropie, Syrienne, eut un fils et une fille, Maxence et Fausta. Eutropie avoit eu d'un autre époux Théodora. On croit que les deux empereurs se partagèrent secrétement l'empire, que Dioclétien se réserva les provinces orientales, et donna l'occident à Maximien.

C'étoit la tâche la plus difficile : Maximien la remplit glorieusement, défit deux généraux qui s'étoient fait déclarer empereurs dans les Gaules, et fit rentrer les Germains dans leurs limites. Mais il fut obligé de laisser déployer l'étendard impérial par Carausius en Angleterre. Celui-ci y forma une marine qui soutint sa puissance. Dioclétien, pendant ce temps, n'étoit pas oisif. Il domptoit les Sarmates, et réunissoit sous son sceptre les Daces et autres peuples voisins. A la suite de ces exploits, les deux empereurs se joignirent à Milan. En voyant ce qui se passa après cette entrevue, il paroît qu'ils y conférèrent sur l'état critique de l'empire menacé de tous côtés, et que, prévoyant la difficulté de résister aux assauts qui se préparoient, ils résolurent de se donner chacun un aide sous le nom de César. Dioclétien prit le sien, nommé Galérien, dans une famille obscure comme étoit la sienne; et Maximien,

Constance Chlore, tenant par les Claudiens aux meilleures maisons de Rome. Les deux Césars répudièrent les femmes qu'ils avoient, et épousèrent, Galérien, Valérie, fille de Dioclétien; et Constance, Théodora, belle-fille de Maximien.

Cette multiplication de maîtres devint un grand fardeau pour l'empire. Il n'y avoit auparavant qu'une cour à entretenir, il fallut en entretenir quatre. Les taxes augmentèrent à proportion et au-delà du besoin. Plus on eut de peine à les extorquer, plus on augmenta le nombre des officiers chargés de les lever : véritable addition à l'impôt, qui le rend plus onéreux. L'Italie même, jusqu'alors ménagée, fut flétrie des stigmates du fisc, et gémit comme les autres provinces sous la verge des exacteurs.

Dioclétien ne choisit pas avantageusement en prenant Galérien pour César. De l'occupation de bouvier, élevé à cette dignité par l'intermédiaire des grades militaires, trop de choses se ressentirent en lui de son premier état. Il étoit rustique, grossier, ennemi des gens de lettres : dans ses actions, même dans sa contenance, il y avoit quelque chose de sinistre, plus propre à inspirer de la terreur et de l'aversion que de l'amitié et de l'estime. Constance avoit toutes les qualités contraires; en outre, il étoit aussi habile, pour ne pas dire plus habile général que son collègue. Ce prince fit preuve de la plus grande habileté dans les Gaules, où il remporta plusieurs victoires, mais sur-tout en Angleterre, où il vainquit Allectus, qui avoit assassiné Carausius, et succédé à cet usurpateur. Constance se conduisit de manière à se concilier l'affection des Anglois. Entre les villes des Gaules, il marqua une affec-

tion particulière pour Autun, qu'il orna d'aquéducs, de bains, et d'autres édifices. Toutes ces actions s'opéroient tantôt conjointement avec Maximien, tantôt séparément de cet empereur, pendant que Maximien de son côté repoussoit d'autres peuples des frontières, ou faisoit des conquêtes.

De même, Dioclétien et Galérien se partageoient en Orient les opérations militaires. L'empereur, occupé à subjuguer les Maures en Afrique, envoya le César contre Narsès, roi de Perse, qui faisoit une irruption en Mésopotamie. Galérien hasarda une action avec très peu de troupes, et fut vaincu. Il revint à la hâte auprès de Dioclétien chercher de la consolation et du secours. Il fut aussi étonné que piqué d'en être reçu avec le dernier mépris. Ce prince, qui prenoit le frais lorsque le César l'aborda, souffrit que, revêtu de sa robe de pourpre, il fît beaucoup de chemin à pied auprès de son char, sans daigner lui offrir une place. Cet affront, loin de le décourager, lui inspira un ardent desir d'effacer la honte de sa défaite. Il y réussit au-delà de ce qu'on devoit attendre. Avec un corps de vingt-cinq mille hommes il mit en déroute une armée considérable, en tua plus de vingt mille, fit un butin immense, et une quantité innombrable de prisonniers, parmi lesquels étoient les femmes du roi, ses sœurs, ses enfants, tant fils que filles, et plusieurs personnes de la première distinction. Narsès se trouva trop heureux de les racheter par la cession de plusieurs provinces.

Autant la défaite de Galérien l'avoit humilié, autant sa victoire l'enorgueillit. Elle lui fit prendre dans le gouvernement une autorité que la foiblesse de Dioclétien laissa parvenir à son comble. Ce prince, arrivé à

un âge avancé, portoit avec peine le fardeau de l'empire. Les malheurs généraux le fatiguoient. Les accidents particuliers, non seulement donnoient atteinte à sa tranquillité, mais troubloient son esprit. Une maladie avoit commencé à y causer quelque dérangement. Il tressailloit souvent et s'imaginoit voir tomber la foudre du ciel. Les chrétiens attribuoient ces frayeurs à la vengeance de Dieu pour la persécution qu'il leur faisoit souffrir. On croit que Galérien irritoit son mal. On le soupçonne même d'avoir fait mettre deux fois le feu au palais de Nicomédie que l'empereur habitoit, afin de renverser tout-à-fait son jugement déja fort ébranlé. La maladie du corps se joignit à celle de l'esprit : elle fut si considérable qu'on le crut mort ; et quand il reparut en public, le peuple le trouva si changé qu'il eut peine à le reconnoître. Dans cet état, le César lui conseilla d'abdiquer l'empire. On ne sait si l'ambitieux César lui en fit simplement la proposition, et s'il eut recours aux prières ou bien aux menaces. Il paroît plutôt que la démission fut volontaire, puisque Maximien, qui n'avoit pas les mêmes raisons d'âge et de foiblesse, s'y détermina aussi. Des historiens assurent que les deux empereurs s'étoient promis d'abdiquer ensemble.

Ils se tinrent parole. Le même jour Dioclétien quitta la pourpre à Nicomédie, et Maximien à Milan. Les deux Césars, Galérien et Constance, devenus empereurs, eurent chacun un César, comme on en étoit convenu. Dioclétien les nomma, mais d'après le choix impérieux de Galérien, qui rejeta Maxence, fils de Maximien, et Constantin, fils de Constance. Il fallut lui donner Maximin, fils de sa sœur, et Sévère, qui lui étoit dévoué, mais qui ne tenoit point aux deux maisons impériales.

Après son abdication, Dioclétien se retira en Dalmatie, son pays natal, et choisit pour son séjour la ville de Salonne, où il fit bâtir un magnifique palais.

Tranquille dans cette retraite, il goûtoit un plaisir délicieux à jouir des présents de la nature. On l'entendit répéter souvent : « A présent je vis; à présent je « vois la beauté du soleil! » Il s'amusoit à cultiver un petit jardin. On voulut l'engager à reprendre l'autorité impériale; il répondit à ceux qui le sollicitoient : « Je « voudrois que vous vinssiez à Salonne, je vous y mon- « trerois les choux que j'ai plantés de mes mains. Je suis « sûr qu'après cela vous ne me parleriez plus d'empire. » Pour croire qu'un homme qui manifestoit de pareils sentiments soit mort de regret d'avoir changé le sceptre contre sa bêche, ou qu'il se soit empoisonné de chagrin, il faudroit en avoir une certitude au-dessus de tout soupçon; mais, à cet égard, on ne peut que citer l'opinion des hommes qui regardent l'amour des grandeurs comme un mal incurable. Dioclétien avoit quatre-vingts ans; à cet âge on n'a besoin pour mourir ni de chagrin ni de poison. Les princes qui régnèrent après lui l'honorèrent dans sa retraite comme leur père commun, auquel ils devoient leur dignité. Il ne régna que vingt ans et quelques mois. Malgré ses guerres, il fit beaucoup de choses utiles, donna plusieurs lois salutaires, et punit les délateurs. Il aimoit à encourager la vertu, haïssoit le vice, et ménageoit sagement l'argent du public. Son goût pour l'architecture le porta à embellir plusieurs villes. Presque tous ses édifices ont porté le sceau de l'immortalité. La main du temps n'a pu l'effacer dans leurs ruines, qui étonnent encore les yeux et l'imagination.

Galérien et Constance. 305.

Jusqu'ici l'empire romain, d'abord royauté, ensuite république avec ses consuls et ses tribuns leurs antagonistes, le peuple et le sénat qui se balançoient, sa dictature, puissance régulatrice, ses grands hommes, son enthousiasme de gloire, son culte faisant partie du gouvernement, par le respect des peuples, la pompe des cérémonies, les fêtes et les sacrifices, l'empire romain s'étoit conservé par les talents de ses grands hommes. Leurs vertus ou leurs vices furent le mobile des grands événements qui ont excité toute notre attention.

A cette majestueuse organisation succéda le désordre introduit par l'ambition dominatrice des Marius, des Sylla, des Pompée, et la destruction presque totale opérée par César. Cependant cet empereur et ses successeurs conservèrent l'appareil de l'administration républicaine, le sénat et les magistratures; mais, par le moyen de ces formes, ils se rendirent réellement les maîtres de toute autorité; la volonté d'un seul devint l'unique règle. Enfin ces formes même ne furent plus qu'un vain nom. De ce moment l'histoire de l'empire n'est plus que celle de la cour des princes et des intrigues de leurs courtisans, mêlées des guerres civiles et étrangères qui lui donnent encore un air imposant.

L'empire se partagea entre les deux empereurs et les deux Césars. Galérien eut l'Illyrie, la Pannonie, la Thrace, la Macédoine, la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Judée et toutes les autres provinces de l'Orient. Il en céda à Maximin la Syrie et l'Egypte. Constance eut la Gaule, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Bretagne. Il en détacha pour Sévère l'Italie et l'Afrique. Maximin, fils de la sœur de Galérien, étoit un jeune rustre élevé, comme l'avoit été son oncle, par une mère

grossière, à la suite des troupeaux, et son caractère rude ne démentoit pas son origine. Sévère, dont la naissance est inconnue, étoit d'un âge mûr, avoit toujours professé dans les troupes un attachement sincère à Galérien, et passoit pour son ami; mais de ces amis souples qui ne voient que par les yeux de celui qui les subjugue. Aussi Galérien l'avoit-il choisi comme attendant de lui autant de soumission que de Maximin, son neveu. Il ne manquoit à cet empereur pour être maître absolu de l'empire que de gouverner Constance; mais s'il ne s'en flattoit pas, la santé foible de ce prince lui faisoit espérer qu'il ne tarderoit pas à être débarrassé de ce collégue. D'ailleurs il garda auprès de lui Constantin, fils de Constance, comme une espèce d'otage, sinon de la soumission, du moins de la condescendance du père.

Constance en effet étoit un collégue embarrassant pour un empereur plus jaloux d'être craint que d'être aimé, parcequ'il desiroit au contraire dominer sur ses sujets plutôt par l'amour que par la crainte. Le trait suivant prouve qu'il y réussissoit. Dioclétien, instruit que Constance négligeoit de remplir le trésor public, lui fit des reproches de sa négligence. Le César pria les personnes chargées de cette remontrance de revenir dans quelques jours. Pendant cet intervalle, il fit avertir les plus riches habitants des provinces qu'il avoit besoin d'argent, et qu'il ne tenoit qu'à eux de profiter de l'occasion de faire voir s'ils aimoient leur prince. Ce simple message produisit un effet incroyable: une infinité de citoyens, à l'envi les uns des autres, apportèrent leur or et leur argent; de sorte qu'en peu de temps il eut de richesses immenses. Constance invita

alors les députés à venir le visiter. Pendant qu'ils examinoient ces trésors avec étonnement, le prince leur dit : « Tout ce que vous voyez m'appartient depuis « long-temps; mais je l'ai laissé en dépôt entre les « mains de mon peuple. » Il rendit tout ensuite aux dépositaires, bien sûr de le retrouver quand il en auroit besoin : « Car, disoit-il, l'amour des sujets est le « plus riche et le plus sûr trésor du prince. »

S'il ne fut pas chrétien, loin de persécuter les chrétiens, il les estimoit. Pendant que ses collégues les persécutoient, il fit déclarer aux officiers de sa maison, et aux gouverneurs de province, qu'il leur donnoit le choix de renoncer à leur religion ou à leurs emplois. Ceux qui préférèrent leur religion furent traités par lui avec distinction; il leur donna la garde de sa personne et l'administration de ses affaires : il fit aux autres de cuisants reproches, et leur retira sa confiance. « Quiconque, leur dit-il, trahit son Dieu, « ne se fera pas scrupule de trahir son prince. » Aussi son palais se remplit de chrétiens. Sa femme même, la célèbre Hélène, étoit chrétienne. On ne peut douter qu'elle n'ait inspiré de bonne heure à son fils Constantin ses principes, qui, déposés dans un cœur droit, germèrent et fructifièrent par la suite.

Galérien vit avec jalousie les premiers dévéloppements des qualités du jeune Constantin : jamais prince ne promit davantage. Un air noble et une taille majestueuse, joints à une conduite irréprochable, à un caractère doux, généreux et affable envers tout le monde, lui gagnoient l'affection des peuples et des soldats, à un point que tous ceux qui le connoissoient souhaitoient de le voir un jour empereur. Par les dangers aux-

quels Galérien l'exposa sans ménagement, on a conjecturé qu'il auroit voulu s'en défaire. D'un autre côté, sous prétexte d'affection, il le retenoit, et ne permettoit pas qu'il rejoignît son père. Forcé cependant par les instances du fils, il lui permit de partir de Nicomédie où ils étoient ensemble, pour les Gaules où étoit son père; mais en même temps il dépêcha un courrier à Sévère, avec ordre d'arrêter le jeune prince quand il passeroit par l'Italie. Constantin prévint cet ordre, partit vingt-quatre heures plus tôt que l'empereur ne l'avoit réglé, tua ou mit hors de service tous les chevaux des postes. Galérien, apprenant son évasion, en pleura de rage; inutilement le fit-il poursuivre. Constantin arriva sain et sauf auprès de son père. Quelques historiens disent qu'il le trouva mourant; d'autres qu'il aida Constance, et se distingua dans la guerre d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, aussitôt après la mort de ce prince, qui ne tarda pas d'arriver, Constantin fut élu empereur par les soldats. Il épousa Fausta, fille de l'empereur Maximien, mais d'un autre lit que Maxence, auquel Galérien avoit fait refuser par Dioclétien le titre de César, pour le faire donner à Sévère et à Maximin.

Constantin. 300.

Lorsque Maxence apprit à Rome, où il étoit, l'élévation de Constantin à l'empire, fils de Maximien, gendre de Galérien, il se crut en droit de prendre la pourpre. Les gardes prétoriennes gagnées par ses promesses le proclamèrent empereur; le sénat et le peuple le reconnurent, plus par haine contre Galérien, qui, restant dans les délicieuses contrées d'Asie, ne leur faisoit pas seulement l'honneur de les visiter, que par inclination pour Maxence. Maxence étoit orgueilleux, cruel, difforme, esclave de tous les vices, abhorré non seulement des

amis de son père, mais de son père même. Cependant, que ne peut l'ambition! malgré sa haine pour un fils si odieux, quoiqu'il pût croire, comme l'opinion en étoit assez générale, que ce fils lui avoit été supposé, le vieux Maximien, ennuyé de sa solitude, revint à Rome partager le trône avec lui. Sévère eut ordre de Galérien de s'opposer à ce qu'il appeloit une révolte. Le père et le fils allèrent à sa rencontre, firent Sévère prisonnier après une victoire, et lui accordèrent par grace la permission de se faire ouvrir les veines.

Galérien, arrivé trop tard à son secours, se vit à la veille de subir le même sort, parceque les deux empereurs gagnèrent une partie de ses soldats. Il fut trop heureux de se sauver avec le reste dans son département. Tandis qu'ils n'auroient dû songer qu'à le poursuivre, le père et le fils se brouillèrent; Maximien tenta de détrôner Maxence. N'ayant pas réussi, il alla trouver Constantin, son gendre, ensuite Galérien, afin de les exciter contre son fils. Voyant ses tentatives inutiles, il se fixa auprès de Constantin, déterminé, disoit-il, à reprendre sa vie tranquille, et à ne se plus mêler d'affaires; mais, sous cette abnégation apparente, le perfide cachoit de noirs desseins.

Constantin soutenoit la guerre contre les Francs. Cette guerre se faisoit à outrance; point de quartier. Les soldats prisonniers étoient massacrés, les généraux et les rois même jetés aux bêtes. Près d'être attaqué de nouveau du côté d'Arles, l'empereur fut conseillé par son beau-père d'aller au devant des ennemis à quelque distance; il s'offrit même d'accompagner son gendre. Lorsqu'il crut l'avoir engagé assez avant pour ne pas craindre un trop prompt retour, il regagna la ville d'Ar-

les, reprit la pourpre pour la troisième fois, s'empara du palais et du trésor, et en distribua une bonne partie aux troupes. Mais le gendre, instruit à propos, revint sur ses pas, et eut bientôt réduit le vieillard à se sauver. Celui-ci se renferma dans Marseille, avec une foible garnison qui se laissa surprendre. Constantin lui fit grace de la vie, et lui accorda même une liberté dont ce malheureux abusa. Déterminé à remonter sur le trône à quelque prix que ce soit, il s'adresse à Fausta, sa fille, l'engage, à force de menaces, à laisser la nuit la porte de la chambre de son mari ouverte : elle le promet et en avertit son époux. Il fait mettre à sa place un eunuque dans son lit. Maximien entre vers minuit, frappe l'esclave et s'écrie : « Constantin est mort, je « suis empereur. » Aussitôt Constantin paroît avec une nombreuse garde, fait saisir son perfide beau-père, et le laisse décider du genre de sa mort. Il choisit d'être étranglé.

Après la mort de Sévère, Galérien, dont la santé dépérissoit, ayant besoin d'aide, donna la pourpre à Licinius, dont la seule qualité estimable étoit d'être habile homme de guerre; d'ailleurs cruel, hautain, débauché, ignorant, et si ennemi des sciences, qu'il disoit qu'elles étoient la perte des états. Maximin le César, à l'envi de cette promotion, se fit aussi déclarer empereur dans la Syrie et l'Egypte. Galérien ferma les yeux sur cette usurpation, peut-être faute de pouvoir l'empêcher. Un autre prétendant, nommé Alexandre, Phrygien de basse naissance, prit la pourpre en Afrique, et s'en revêtit à Carthage. Galérien ne vit pas la suite de ces entreprises. Il mourut d'une maladie accompagnée de tourments inexprimables, dont le seul récit fait frémir. Les histo-

riens la présentent comme un châtiment de sa persécution contre les chrétiens. Quand il eut les yeux fermés, Licinius et Maximin se battirent pour avoir ses dépouilles, et ensuite se les partagèrent. Maxence resta en possession de l'Italie et du reste du département arraché à Sévère. L'Afrique usurpée par Alexandre se trouvoit dans ce lot. Maxence y porta ses armes, vainquit Alexandre, qu'il fit étrangler, fit mourir tout ce qu'il put découvrir de gens riches, et confisqua leurs biens, sous prétexte qu'ils avoient favorisé l'usurpateur. Il porta même la fureur au point de faire réduire en cendres Carthage, redevenue une des plus belles et des plus florissantes villes du monde.

Enflé de sa victoire, Maxence prétendit n'avoir point d'égal. Il disoit ouvertement que ses collègues n'étoient que ses lieutenants, placés sur les frontières pour les défendre contre les barbares, et qu'il pouvoit destituer à sa volonté. Constantin, averti qu'il faisoit des préparatifs hostiles, crut devoir lui remontrer les inconvénients d'une guerre civile, et les maux qui en seroient une suite nécessaire pour les peuples. Mais Maxence n'étoit pas homme à se laisser toucher par cette considération. Les historiens le représentent comme un tyran souillé de tous les vices. Rome gémissoit sous son sceptre de fer. Non content de ses propres vexations, il abandonnoit à ses soldats l'honneur, la vie et les biens de ses sujets. Son avarice n'épargnoit pas les principaux membres du sénat, ni sa lubricité les dames les plus illustres. Une d'entre elles, près d'être sacrifiée à ses desirs impurs, se donna la mort : elle étoit femme du gouverneur de Rome, et professoit la religion chrétienne.

Religion chrétienne.

En examinant au flambeau de l'histoire la naissance,

les progrès et l'établissement de cette religion, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'étonnement. Elle naît dans un coin de l'univers, chez un peuple avili, ou plutôt entre les ruines d'une nation captive et dispersée; son fondateur est un homme qui, à la vérité, descend de la famille royale de David, mais dont la pauvreté et la misère environnent le berceau. Sa prédication ne dure que trois ans; il meurt attaché à une croix, soumis à la peine infamante des esclaves, et ne laisse, pour prédicateurs de ses dogmes et de sa doctrine, que douze hommes d'une extraction obscure, ignorants, grossiers, livrés par le besoin aux métiers pénibles de la classe indigente.

Ce qu'il propose à croire contredit les opinions reçues, et sa doctrine combat toutes les passions de l'homme. Il ordonne le détachement des plaisirs, la résistance aux passions flatteuses, à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la séduction des richesses; il veut qu'on se défie de ce qui plaît, qu'on ne conserve aucun attachement pour les biens de cette vie, et qu'on ne songe qu'à ceux qu'il promet dans une autre.

Pur et sévère dans sa morale, il proscrit, non seulement les vices odieux aux païens, la cruauté et la rapine, mais encore ceux qu'ils préconisoient, la volupté même dépouillée de ses raffinements, l'orgueil, le faste, la vengeance, à laquelle il substitue le pardon des injures, l'amour des ennemis, la modestie, l'humilité, l'affabilité, la douceur, toutes vertus repoussées par l'exemple des dieux que les païens adoroient. Ses disciples eurent à combattre l'intérêt des pontifes, choisis entre les premiers des nations, l'attachement des peuples à des cérémonies pompeuses, à des superstitions consacrées par une longue suite de siècles. Les premiers apôtres, outra-

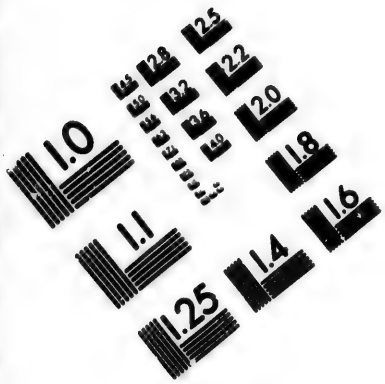
gés par le mépris, persécutés par la haine, n'en répandent pas moins leur religion parmi les peuples qu'elle intéressoit peu, chez les grands qu'elle contrarioit, et l'introduisent jusque dans le palais des empereurs, étonnés de se voir, malgré leurs cruels édits, investis de chrétiens. Le silence de quelques uns de ces princes fit naître des intervalles de tranquillité, pendant lesquels la religion d'un Juif crucifié, austère et ennemi des plaisirs, prêchée par douze apôtres dépourvus de science dans des siècles de lumière, s'accrut au point de devenir rivale, et rivale triomphante, de religions qui reconnoissoient pour chefs des héros, des rois déifiés ou immortalisés par des actions brillantes. Si cette conversion, presque générale, n'est pas due à la certitude de miracles qu'on ne put alors désavouer, elle est elle-même le plus étonnant des miracles, et l'un de ceux qui sont le plus propres à ébranler l'incrédulité des hommes.

On dit que Constantin hésita entre les deux religions; qu'il fut décidé pour la religion chrétienne par une vision qu'il rapporta lui-même. La croix lui apparut dans une nuée lumineuse. Au bas étoient écrits ces mots : « Tu vaincras par ce signe. » On l'appela le *Labarum*, mot dont l'étymologie est inconnue. L'empereur fit peindre la croix sur les drapeaux des troupes qu'il conduisoit contre Maxence. Elles étoient moins nombreuses et moins aguerries que celles de son beau-frère; cependant elles remportèrent une victoire complète, presque sous les murs de Rome. Le tyran avoit fait préparer sur le Tibre un pont qui devoit s'ouvrir lorsque Constantin voudroit le passer, et le faire engloutir avec toute son armée. Il fut pris dans son propre piége, lorsque, dans sa déroute, il se sauvoit épouvanté. Le pont,

chargé du poids des fuyards, s'entr'ouvrit. Maxence tomba dans le fleuve, et se noya.

Constantin ne signala le pouvoir que lui donnoit sa victoire que par le licenciement des gardes prétoriennes. Il les réduisit à la condition de simples soldats, et fit détruire leur camp, qui avoit été si souvent le foyer des désordres et des re[illegible] Il n'opéra aucun changement dans le gouver[illegible] magistratures et les emplois, et laissa en p[illegible] eux qui se soumirent et le reconnurent. Des lois existantes, il n'abolit que celles qui étoient inutiles ou contraires à la justice, comme les lois en faveur des délateurs qu'il punit, et les lois portées contre les chrétiens. Il défendit le supplice de la croix, comme peu respectueux pour la religion chrétienne. Après s'être fait instruire, il la professa ouvertement, lui donna des privilèges, bâtit des églises, marqua la plus grande vénération pour les évêques, la plus grande déférence pour leurs avis, les rendit dépositaires des sommes qu'il destinoit aux pauvres, principalement aux chrétiens. Il donna des biens aux ministres de la religion, dans l'intention qu'ils pussent remplir leurs fonctions sans en être distraits par d'autres occupations.

La faveur que l'empereur accordoit au clergé y fit apparemment affluer plus de personnes qu'il ne convenoit, puisqu'il jugea à propos de faire un édit par lequel il défendoit d'y recevoir des personnes propres, par leurs richesses et leurs talents, à être revêtues des grands emplois; mais on fit connoître que cette ordonnance pouvoit avilir l'église, en la privant de sujets capables de l'illustrer, et il la supprima. Il défendit les aruspices et les conventuels des païens dans les mai-



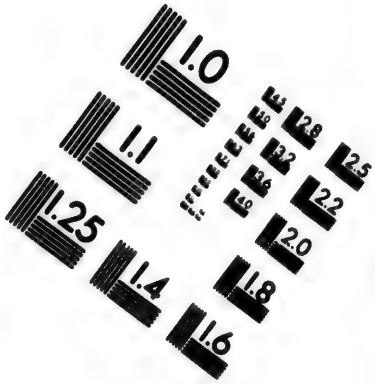
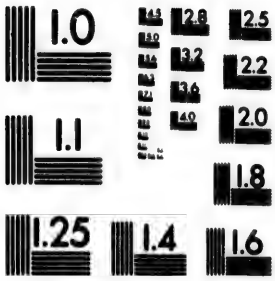
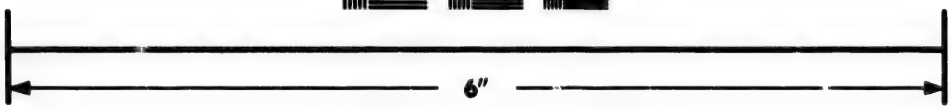


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

33 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

sons particulières, en leur laissant toutefois la liberté d'exercer leur religion publiquement. Sans doute il y avoit déja quelque honte à n'être pas de la religion du prince, et cette honte faisoit craindre d'être remarqué, lorsqu'on en pratiquoit une autre. Par respect pour la virginité, recommandée dans la religion chrétienne, Constantin révoqua la loi Papia, qui notoit et chargeoit d'impôts les célibataires, et les avilissoit. Il étendit ses soins sur les prisonniers, pourvoyant à ce qu'ils fussent traités humainement, et établit des fonds pour la nourriture des enfants des pères et mères pauvres, qui viendroient se déclarer hors d'état de les élever. Il ordonna la cessation de tout travail les dimanches.

Pendant que Constantin faisoit fleurir la religion chrétienne, des deux autres empereurs, Licinius la proscrivoit, et Maximin la persécutoit. Ce dernier voulut forcer les Arméniens à revenir au paganisme, auquel ils avoient renoncé. C'est la première guerre qui ait eu la religion chrétienne pour sujet. D'accord dans leur aveuglement, ces deux empereurs eurent d'autres sujets de querelles qui les mirent aux prises. Maximin, vaincu, voulut abréger sa vie par le poison; mais celui qu'il prit n'étoit pas assez fort. Sa vie se prolongea au milieu de douleurs affreuses, dans lesquelles il expira. Licinius trouva dans les états du défunt Valérie, fille de Dioclétien, veuve de Galérien; Candidien, son fils adoptif; Prisca, mère de Valérie; Sévérien, fils de Sévère: il les fit tous mourir. En comptant Maximien et Maximin, on remarque que tous les derniers persécuteurs de la religion chrétienne moururent de mort violente.

Constantin lui avoit donné sa sœur Constantia en

mariage avant la guerre contre Maxence. En reconnoissance de cette alliance, le nouvel époux avoit adopté les lois de Constantin en faveur des chrétiens; mais il les exécuta mal. Cette infraction, et d'autres sujets de brouillerie, entre autres la création par Licinius d'un César, nommé Valens, armèrent les deux beaux-frères. Quelques actions peu décisives amenèrent un traité de paix, dans lequel furent stipulés entre eux un nouveau partage et la destitution du César Valens. A sa place, les empereurs en créèrent trois, Crispus et Constantin le jeune, fils de Constantin, et Licinien, fils de Licinius; mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. On ignore quel fut celui des rivaux qui recommença les hostilités. Licinius combattoit en quelque sorte pour l'idolâtrie contre le christianisme, et il sembla vouloir triompher de cet ennemi qui l'importunoit. Avant la bataille, il se retira dans un bois voisin, pour sacrifier à ses dieux. Revenu à son armée, il lui dit: « Si nous sommes vaincus, il faut que nous méprisions « les divinités que nous adorons, et que nous adorions « un dieu jusqu'à présent l'objet de notre mépris. Si les « dieux nous accordent la victoire, il faut que nous « fassions une guerre éternelle à leurs ennemis, et que « nous abolissions le nom chrétien. » La chance, si l'on peut appeler ainsi une disposition de la Providence, tourna en faveur du christianisme. Licinius, après sa défaite, fut bien reçu de son beau-frère, qui, on ne sait pour quelle raison, le fit mourir ensuite. Il accomplit, contre le paganisme, l'anathème alternatif prononcé par Licinius, en défendant les sacrifices, les devins et les oracles, en faisant fermer les temples des idoles, rendre à l'église les biens déja usurpés sur elle pendant

les persécutions, en exhortant tous ses sujets à embrasser sa religion, et en les y excitant par des faveurs et des priviléges.

Ces exploits brillants de Constantin furent ternis par des malheurs domestiques. On ne sait quelle dispute s'éleva entre Crispus, fils d'un premier lit, et Fausta, sa belle-mère. Elle renouvela contre lui l'accusation de Phédre contre Hippolyte, et, aussi crédule que Thésée, Constantin condamna son fils. Crispus but le poison à l'âge de vingt-cinq ans. La tombe qui ensevelit avec lui mille belles qualités fut baignée des larmes des soldats, du peuple et même des courtisans. La calomnie fut découverte. La criminelle belle-mère, convaincue de désordres trop prouvés, condamnée à la mort, expira suffoquée par la vapeur d'un bain chaud, et ses complices, condamnés avec elle, finirent leur vie par le fer ou par le poison. On a prétendu que l'empereur, en cette occasion, écouta trop son penchant à la cruauté, et confondit beaucoup d'innocents avec les coupables; mais la vérité de cette accusation n'est pas prouvée. Néanmoins, en quelques circonstances, il ne se montra pas très avare du sang de ses proches. Il fit mourir Licinius, son neveu, qui, à douze ans, ne pouvoit avoir mérité un sort si funeste.

Constantinople.

Les raisons qui ont déterminé Constantin à quitter Rome, à faire d'une autre ville sa capitale, sont encore incertaines. Des auteurs prétendent que ce fut une boutade de vaine gloire, une idée de se rendre immortel, en attachant son nom aux monuments impérissables d'une grande ville. D'autres disent qu'il s'ennuyoit de se trouver environné de temples, de sacrifices, d'idoles, et de l'attirail du paganisme, de ne pouvoir sortir sans

être témoin de fêtes et de cérémonies qui lui déplaisoient. On ajoute que l'air contraint qu'il y apportoit, quand quelque événement, une victoire, les devoirs de sa place, le forçoient d'y assister, choqua les Romains; qu'ils lui firent sentir leur mécontentement par des insultes publiques, et que le ressentiment qu'il en conçut lui fit prendre et exécuter la résolution de les abandonner. Si ce fut là son motif, le dommage que reçut Rome de la désertion du chef de l'empire enseigne aux princes de quelle manière ils peuvent punir une multitude insolente, et c'est une leçon pour les capitales et autres cités importantes de ne pas abuser de leurs forces.

Constantin choisit Bysance, sur le Bosphore de Thrace, peut-être la plus heureuse position du monde. Il n'épargna ni soins, ni dépenses pour la peupler, l'orner, l'embellir, afin d'en rendre le séjour commode et agréable. Il y fit construire un capitole, un amphithéâtre, un grand cirque, des bains, des portiques, des places publiques. Sur-tout il eut grand soin d'en faire disparoître tout ce qui pouvoit rappeler la mémoire du paganisme. Il fit abattre le peu de temples qui s'y trouvoient, et érigea à la place de magnifiques églises. Il planta des croix dans tous les carrefours et dans toutes les places. Son desir étoit qu'il n'y eût que des chrétiens dans sa nouvelle ville.

Il se déchargea d'une partie du fardeau de l'empire sur ses trois fils, Constantin, Constant et Constance, qu'il créa Césars. Il leur fit épouser les filles de ses frères, et donna ses propres filles à leurs cousins-germains, dans le dessein de se préparer une nombreuse postérité. Ces jeunes princes, sous ses ordres, repous-

sèrent des frontières les Goths, les Sarmates, les Francs et autres barbares ; mais ceux-ci étoient encore mieux contenus dans leurs bornes par le respect et la crainte que l'empereur leur inspiroit. Ce sentiment lui attiroit des ambassades des nations les plus éloignées, qui envoyoient lui porter l'hommage de leur admiration.

Un des soins les plus importants et les plus embarrassants étoit la tranquillité et l'unité de l'église déchirée par les hérésies. On doit remarquer que presque toutes celles qui s'élevèrent dans les quatre ou cinq premiers siècles regardoient la divinité de Jésus-Christ. Etoit-il Dieu et homme? plus homme que Dieu? plus Dieu qu'homme? Le corps de l'homme étoit-il vrai ou fantastique? La vierge Marie avoit-elle enfanté le Dieu? ou étoit-elle simplement mère de l'homme? Les esprits se partageoient aussi sur la Trinité. Etoit-ce l'assemblage de trois substances ou de trois formes? Les trois volontés étoient-elles une numériquement, ou identiques, quoique séparées? Mêmes questions sur les volontés. Du sujet de la controverse, ou des noms de leurs patriarches, les sectaires prirent ceux d'ariens, demi-ariens, nestoriens, monothélites, eutichiens, antropomorphites, et autres semblables. L'opinion d'Arius fut discutée sous Constantin dans des conciles, avec toute la chaleur des esprits orientaux, et toute la subtilité de la dialectique grecque. La divinité de Jésus-Christ fut reconnue universellement. L'empereur se trouva présent à ce concile. Il y mettoit l'ordre, exhortoit à l'union, à la concorde. Et l'existence de l'église perpétuée au milieu de ces troubles, sous les yeux des idolâtres envieux et encore puissants, est un autre

miracle non moins étonnant que son établissement même.

Constantin ne conserva pas toujours la foi chrétienne dans toute sa pureté. Il favorisa l'arianisme jusqu'à exiler des prélats catholiques, dont il blâmoit la fermeté, parcequ'ils refusoient des accommodements mitoyens que les hérétiques lui faisoient entendre qu'on auroit dû accepter pour le bien de la paix. Avant de mourir il rappela les exilés; mais il confia son testament à un prêtre arien, ce qui donna une grande autorité à ces sectaires sous son principal héritier. L'empereur ne se fit administrer le baptême que quand il se sentit attaqué d'une maladie dangereuse. Alors il appela ses enfants, qui étoient tous éloignés. Mais ils arrivèrent trop tard. Il mourut dans la soixante et quatorzième année de son âge, et la trente-unième de son régne.

Trois sortes d'historiens ont prétendu le juger: les ariens, les catholiques et les païens. On s'attend que les derniers lui trouveront tous les vices; qu'il fut ambitieux, injuste, exacteur, avare, débauché, oppresseur et cruel. Quant à la cruauté, on ne peut l'en excuser à l'egard de sa famille, et encore se trouva-t-il placé dans des circonstances bien terribles pour l'homme, et qui auroient embarrassé ceux qui détestent le plus la mémoire de ce prince; mais jamais il ne se montra cruel envers ses sujets. Les catholiques et les ariens prononcent sur son caractère et ses actions selon que, dans quelques circonstances, il leur a été favorable ou contraire. L'église grecque en a fait un saint; mais l'univers l'a regardé comme un prince très estimable, et personne ne lui dispute les qualités d'amateur des arts.

de protecteur des savants, d'homme d'état et de grand capitaine. Il partagea l'empire entre ses fils et ses neveux. Constantin, l'aîné de ses enfants, eut les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre; Constance, le second, l'Orient, comprenant l'Asie, la Syrie et l'Egypte; Constant, le plus jeune, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique. A son neveu, Dalmatius, il destina la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe; et à Annibalien, son autre neveu, la petite Arménie, à titre de royauté, le Pont et la Cappadoce, avec la ville de Césarée pour en faire sa capitale.

ROME ET CONSTANTINOPLE.

Constantin, Constance, Constant. 337.

Cette division, faite plutôt pour contenter un plus grand nombre de princes que pour le bien des peuples, pouvoit avoir un effet contraire à la tranquillité publique. Sous prétexte d'y pourvoir, la soldatesque prit les armes. En un même jour, Julius Constantius, frère du feu empereur, Dalmatius César, Annibalien, roi de Pont, et cinq neveux de l'empereur, furent massacrés, et avec eux les ministres du grand Constantin, qui auroient pu venger ce crime. Les soldats publièrent qu'ils n'en agissoient ainsi que pour prévenir les troubles. Il ne resta de la famille de Constantin que ses trois fils, et Gallus et Julien, ses neveux. Le premier dut uniquement la vie à une maladie qui fit croire qu'il alloit mourir; et le second à sa très grande jeunesse. On rend à Constantin et à Constant la justice de croire qu'ils ne furent pas coupables de cette barbarie; mais on n'est pas sans soupçon sur Constance, le seul des fils de

Constantin qui peut en avoir été témoin, puisqu'il arriva assez tôt pour assister aux funérailles de son père. Elles furent magnifiques, accompagnées d'un deuil qui s'étendit sur tout l'empire; Rome même, qu'il avoit abandonnée, ne lui refusa pas ses regrets. Elle auroit voulu avoir son corps; mais, selon la volonté du défunt, il fut transporté à Constantinople.

Constance et Constant.

Les trois frères se partagèrent les dépouilles de leurs deux cousins, et se retirèrent chacun dans leur département. Mais Constantin ne se contenta pas long-temps du sien. Il voulut empiéter sur celui de Constant, et succomba dans son entreprise. La perte d'une bataille où il fut tué mit fin à ses projets ambitieux. Constant s'empara des états du vaincu, dont Constance son frère ne réclama aucune partie.

Les Gaules, tombées par la mort de Constantin sous la domination de Constant, lui donnèrent de l'occupation. Les Francs y faisoient des irruptions continuelles, et le tenoient dans un état de guerre non interrompue, pendant que les Perses donnoient le même embarras à Constance. On ne trouve d'eux, en dix ans, que des expéditions militaires, et beaucoup de réglements, sur-tout de la part de Constance, en faveur du christianisme, et une prédilection marquée pour les ariens, qui avoient beaucoup de crédit auprès de lui. Le désastre de ces guerres portées sur les confins de l'empire fut augmenté par une guerre intestine, funeste dès son commencement à l'empereur Constant. Ce prince vivoit dans la plus grande indolence, et ne se faisoit pas estimer des soldats. Magnence, Allemand d'origine, chef d'une partie de l'armée, remarquant ce mépris général, crut pouvoir en profiter. Il gagna plu-

sieurs officiers. Un d'entre eux invite à un grand souper les complices, et plusieurs autres personnes. Magnence sort vers la fin du repas, rentre aussitôt revêtu de la robe impériale, et paré de tous les ornements de la souveraineté. Ceux qui étoient instruits du dessein le saluent du titre d'Auguste, ceux qui l'ignoroient les imitent comme par jeu : et en effet, on l'auroit fait passer pour tel s'il n'avoit pas réussi; mais les mesures étoient bien prises. Magnence envoie sur-le-champ investir le palais. Il comptoit y surprendre l'empereur : heureusement celui-ci avoit été averti, et s'étoit sauvé. L'usurpateur fit fermer les portes d'Autun, où la scène se passoit, croyant que Constant pourroit être caché dans la ville. En même temps il prit la double précaution de dépêcher des assassins sur le chemin qu'on pensoit qu'il auroit pu prendre : un d'eux l'atteignit et le tua. A la différence de son frère, Constant se montra toujours défavorable aux ariens et en général à tous les sectaires. Son nom, dans les écrits des évêques catholiques, n'est jamais placé qu'accompagné d'une épithète honorable.

Constance. 217.

Magnence distribua avec parcimonie aux soldats l'argent qu'il trouva dans le palais. Ils le proclamèrent empereur, et l'usurpateur se vit maître des états de Constant; mais il dut prévoir que sa possession ne seroit pas tranquille. En effet, aussitôt que Constance apprit la catastrophe de son frère, il se prépara à le venger. Magnence tenta de s'accommoder avec lui. Il proposa de le reconnoître pour son supérieur, en gardant néanmoins le titre d'empereur, et se réduisit à garder seulement celui de César. Constance déclara hautement que jamais il ne transigeroit avec l'assassin de son

frère. L'usurpateur se prépara donc aussi à se défendre. Il parut en même temps deux autres empereurs, Népotien, neveu du grand Constantin par une sœur, et Vétéranion, général des troupes de Pannonie. Vétéranion prit la robe impériale. Le premier fut tué en voulant s'emparer de Rome, qui tenoit pour Magnence. Le second écrivit à l'empereur qu'il ne vouloit être que son lieutenant, et l'aider à punir l'assassin de son frère. Il fut agréé à ces conditions.

Privé de ses frères, Constance adopta et déclara César, Gallus son cousin-germain, et lui donna en mariage Constantina, sa sœur, veuve d'Annibalien. Une circonstance qui tient du hasard le débarrassa de Vétéranion. Il avoit bien accueilli ce collégue : près de marcher ensemble contre l'usurpateur, Constance, après avoir exhorté leurs soldats à se bien conduire dans une guerre entreprise pour punir le meurtrier du fils du grand Constantin auquel il avoit prêté serment de fidélité, termina sa harangue par ces paroles : « Ce que « je vous demande est conforme à l'exacte équité ; c'est « au frère à succéder à son frère, et non à un étran- « ger. » Que ce mot d'*étranger* fût prononcé à dessein ou par hasard, il frappa les soldats. Il l'appliquèrent à Vétéranion, s'écrièrent qu'ils ne reconnoissoient d'autre empereur que Constance, tirèrent le collégue à bas du tribunal, et le dépouillèrent de la pourpre. Le malheureux se jeta aux pieds de l'empereur, qui le releva avec bonté, l'embrassa et l'admit à sa table. Il lui assigna en Bithynie des biens pour vivre honorablement. Vétéranion y mena une vie paisible, ne se mêlant d'aucune affaire. On dit qu'il écrivit plusieurs fois à Constance pour le remercier de l'avoir débarrassé des soins

du gouvernement, et de lui avoir procuré la tranquillité dont il jouissoit.

La guerre se faisoit vivement entre les deux rivaux. Enflé de quelques avantages, Magnence rejeta à son tour les propositions qu'il avoit faites autrefois lui-même, et défia l'empereur près de Mursa en Pannonie. Cette bataille est une des plus célèbres, et l'une de celles qui décident du sort des royaumes. Le carnage qui s'y fit entre deux armées composées de soldats également nombreux, vaillants et disciplinés, affoiblit l'empire, et en ouvrit le chemin aux barbares. La frayeur de Magnence le fit fuir au-delà de l'Italie, jusque dans les Gaules, le premier théâtre de son usurpation. L'Afrique, la Sicile et l'Espagne, se détachèrent de lui; il lui resta cependant assez de forces pour tenter de nouveau la fortune des combats dans le haut Dauphiné; elle lui fut encore contraire. Il se réfugia à Lyon: ses soldats l'abandonnèrent. Furieux de leur perfidie, il tua de sa propre main sa mère, son frère Désidérius, qu'il avoit créé César, ceux de ses parents et amis dont il se trouvoit accompagné, et se perça enfin de son épée. Son frère Decence, qui venoit à son secours, apprenant sa mort, s'étrangla.

357. Le reste du règne de Constance, quoique encore assez long, ne présente plus, avec quelques expéditions militaires, que des intrigues de cour. Ce prince étois sensible et humain, mais foible, esclave de ses habitudes, ne voyant, n'entendant que par les yeux et les oreilles de ceux qui l'approchoient. Ses eunuques, ses flatteurs, ses ministres, le dominoient. « Cependant, « ajoute plaisamment un écrivain, ils lui laissoient quel- « que autorité. » Constance devint plusieurs fois veuf

Celle de ses femmes qu'il aima et considéra le plus se nommoit Eusébie, native de Macédoine, belle, obligeante, se piquant de science, vertueuse, disent certains auteurs, quoiqu'on lui reproche, par suite du dépit que lui inspiroit sa stérilité, d'avoir administré à sa belle-sœur un breuvage propre à l'empêcher de devenir mère, chaque fois que celle-ci offroit des signes de fécondité. Eusébie aimoit à se mêler des affaires de religion. Les évêques ariens lui faisoient une cour assidue, et ils profitèrent bien de l'empire qu'elle exerçoit sur l'esprit de son époux. Il faut reconnoître qu'elle lui donna souvent de bons conseils. Son influence empêcha quelquefois l'empereur d'exécuter les résolutions injustes que lui dictoient ses perfides ministres. On ne sait si elle eut part à la catastrophe du César Gallus, soit en le poussant dans le piége, soit en ne le retenant pas.

Quoique ce prince se montrât libertin, infatué de son autorité et cruel, il n'auroit peut-être pas été impossible de le faire changer, en lui adressant des remontrances vives et pathétiques, menaçantes même, de la part de l'empereur, son cousin-germain; mais les ennemis que Gallus s'étoit faits à la cour aimoient mieux le perdre que le corriger. En conséquence, ses désordres de jeunesse, tels que de parcourir la nuit les rues d'Antioche, insulter, battre les passants; sa vanité puérile à se complaire dans les ornements impériaux, sa facilité à laisser aigrir son caractère irascible contre ceux qu'on vouloit lui rendre odieux, et dont quelques uns, sous de faux prétextes, furent envoyés au supplice; ces fautes, ces désordres, furent représentés à l'empereur comme provenant d'une perversité irrémédiable. Ceux même que son cousin envoyoit dans le

dessein de l'adoucir avoient des ministres des ordres secrets de l'aigrir.

De tous les griefs contre Gallus, le plus sensible à Constance étoit le crime d'ambition. Son conseil lui persuada que pour y mettre obstacle le plus sûr moyen étoit de tirer le César d'Antioche, le théâtre de sa domination, et de l'appeler auprès de lui. L'empereur lui écrivit en conséquence une lettre pour l'y engager. Il en chargea Domitien, qu'il faisoit préfet de l'Orient. Il mandoit à Domitien lui-même : « Je sais que Gallus se « propose de venir me voir en Italie ; si vous le jugez à « propos, vous pouvez l'accompagner ; mais que ce soit « avec tout le respect dû à sa naissance et à son rang. » On ne pouvoit donner avec plus de circonspection un ordre violent ; mais Domitien suivit de préférence les instructions secrètes des ministres. Ils vouloient que Gallus eût de la défiance, qu'il la montrât, afin de pouvoir la faire regarder comme un regret de voir ses projets découverts, et un chagrin de l'obstacle qu'on y mettoit.

Domitien arrive à Antioche, va droit à la maison des préfets, sans daigner rendre ses devoirs au César, quoiqu'il passât devant son palais. Prétextant une indisposition, il se fait attendre plusieurs jours, et va lorsqu'il ne peut plus différer. En abordant Gallus il lui dit : « Il faut que vous alliez en Italie, car telle est la volon- « té de l'empereur. Si vous refusez d'obéir, j'arrêterai « le paiement de ce qui se donne pour la dépense de vo- « tre maison. » Quelque peu encourageante que fût cette invitation, Gallus s'y soumit, sur les instances de Constantia, sa femme, à laquelle l'empereur avoit écrit des lettres pressantes. Il se mit en route, comptant sur

son épouse comme sur une sauvegarde; mais elle mourut, lorsqu'il étoit trop avancé pour reculer.

On le laissa aller jusqu'à Constantinople sans aucun air de défiance; mais quand il eut passé cette ville, tout annonça des projets sinistres. Il se vit entouré de gardes qui empêchoient de l'aborder. Les garnisons furent retirées des villes qu'il devoit traverser, de peur qu'elles ne lui rendissent les honneurs militaires, et qu'il ne les gagnât. La députation d'une armée dont il côtoyoit le voisinage ne put jamais le saluer. On hâtoit sa marche. Par-tout il trouvoit des voitures prêtes pour lui et ceux de sa suite. Il lui fut même conseillé de laisser une partie de son escorte, pour satisfaire plus tôt l'empressement de son parent. Quand on le tint près de Milan, où étoit Constance, des soldats s'introduisirent dans la maison où il étoit logé. Apodême, envoyé de l'empereur, parut, le dépouilla de la pourpre, lui promettant qu'il ne lui seroit point fait de mal, et le transporta à Fione en Dalmatie, lieu de mauvais augure, où Crispus avoit été mis à mort vingt-huit ans auparavant. Il y trouva deux de ses plus mortels ennemis, chargés de l'interroger; mais des auteurs assurent qu'il fut condamné sans avoir été entendu. « Le fait est certain, di-« sent-ils; car tout prince qui n'entend que par les « oreilles de ses favoris n'entend rien du tout. » Gallus eut la tête tranchée. Sa mort entraîna celle de beaucoup de personnes qu'on dit ses complices. Il falloit bien des exécutions pour persuader à l'empereur qu'il y avoit eu un crime. Mais le jeune Julien, son frère, qu'on élevoit sous les yeux de Constance, ne pouvoit y être impliqué; cependant il fut tenu pendant sept mois sous une garde sévère.

Un bon officier, nommé Sylvain, Franc d'origine, fut aussi victime d'une horrible fourberie. Il étoit de trop à la cour pour quelques ambitieux qui lui envioient l'estime du prince. Ils lui procurèrent un exil honorable, par le moyen d'un commandement dans les Gaules. Quoique éloigné, ils le craignoient encore. L'un d'eux abusa d'une lettre de Sylvain, tombée entre ses mains. Laissant la signature, il en effaça toute l'écriture, et y substitua des phrases qui indiquoient un projet tramé par Sylvain pour gagner les soldats, et se faire proclamer empereur. Il l'auroit pu, parcequ'il étoit généralement estimé; mais il n'y songeoit pas. Cependant, sans donner tout-à-fait dans le piége, Constance crut devoir examiner cette affaire. Par une suite de son aveugle confiance, il en chargea le plus mortel ennemi du prétendu coupable.

Le juge arrive: au lieu d'aller droit à Sylvain, comme il lui étoit ordonné, et de lui remettre une lettre de l'empereur, qui l'appeloit à la cour pour se justifier, il fait saisir ses biens, et traite tous ses parents et amis comme complices d'un criminel. A cette nouvelle, Sylvain, ne se croyant aucune ressource dans l'équité du prince, dont il connoissoit l'obstination dans les préjugés qu'on lui inspiroit, hésite entre se retirer chez les Francs ses compatriotes, ou se faire proclamer empereur. On lui conseille ce dernier parti. Il le prend; mais pendant sa délibération son innocence avoit été reconnue. Constance lui députe Ursicinus, officier estimé, chargé de lettres obligeantes. Ursicinus part d'autant plus volontiers, qu'il espère arriver avant que Sylvain sache que sa révolte est connue à la cour; et qu'ainsi il le dé-

terminera facilement à se rendre. Mais, malgré sa diligence, il apprend en arrivant à Cologne, que la nouvelle de la rebellion est sue à la cour, et y est parvenue avant lui. Alors il change de mesures, feint d'avoir quitté le parti de Constance, pour partager la fortune de Sylvain, s'introduit auprès de lui à titre d'ami, en est reçu avec empressement et confiance, et profite de cet accueil pour gagner des soldats, qui assassinent le trop crédule Sylvain. Ursicinus passoit pour honnête homme; mais que ne corrompt pas l'air empesté de la cour! Il fut dans la suite disgracié, et puni par cette même cour à laquelle il avoit indignement sacrifié son honneur.

Perpétuellement les bons officiers se trouvoient exposés à de pareilles vexations, qui, à la vérité, ne se terminoient pas toujours aussi tragiquement. Ils se retiroient. Les ministres les remplaçoient par leurs amis et leurs créatures, la plupart gens sans capacité. L'empire en souffroit. Les barbares l'attaquoient avec succès de tous côtés. L'état de dépérissement où il se réduisoit insensiblement, et l'impossibilité de pourvoir seul à la défense de si vastes états, déterminèrent Constance à prendre un collègue. Cette résolution éprouva bien des objections de la part des ministres, qui appréhendoient de perdre par cette adjonction une partie de leur puissance. Les difficultés devinrent plus fortes quand on sut que l'empereur jetoit les yeux sur le jeune Julien, frère de Gallus, dont ils redoutoient l'esprit et la vengeance. Mais Eusébie soutint son mari dans son opinion. Il envoie un matin dire à Julien de quitter le manteau de philosophie, qui étoit apparemment l'ha-

bit qu'on prenoit pour faire connoître qu'on n'avoit plus de prétentions au gouvernement, et le déclara César.

Si les ministres n'avoient pu parer ce coup, ni retenir Julien dans la nullité, du moins ils se proposoient de lui rendre son existence politique plus désagréable que son inaction. On éloigna de lui tous les gens auxquels il avoit confiance. Sous prétexte d'honneur, on plaça des gardes à sa porte, moins pour le défendre que pour l'observer. On ouvroit ses lettres avant de les lui remettre; de sorte qu'il fut réduit à avertir ses meilleurs amis de ne pas lui écrire, ni de venir le voir, de peur de s'exposer ou de l'exposer lui-même à quelque chagrin. Il ne partit de Milan pour les Gaules, où l'empire étoit dans le plus grand danger, qu'environné de surveillants, d'espions, chargés de contrôler ses actions, et de restreindre ses pouvoirs. Malgré ces entraves, sa première campagne ne fut pas malheureuse. Ses succès déterminèrent l'empereur à étendre son gouvernement; mais en même temps on lui donna, sous prétexte de le seconder, un assez bon officier, qui avoit autrefois trahi Gallus, sous lequel il servoit, et qu'on croyoit très propre à faire échouer les entreprises de Julien.

Il fallut à Julien toute son adresse et toute la confiance des troupes pour se soutenir en même temps contre ces manœuvres secrètes, et contre les irruptions des ennemis, qui l'investissoient quelquefois de tous côtés. Pendant qu'il ne passoit presque pas de jour sans combattre, Constance promenoit son indolence en Italie. Il se montra à Rome, dont il admira la magnificence, le temple de Jupiter, les bains publics, l'amphi-

théâtre, le mausolée d'Adrien, le théâtre de Pompée, la place de Trajan, et les autres édifices. « La renom-« mée, dit-il, qui outre tout, reste en-deçà de la vérité « dans ce qu'elle raconte de Rome. » Il ne voulut pas entrer dans le sénat qu'on n'en eût ôté l'autel de la victoire, reste d'idolâtrie contre laquelle il venoit de donner des édits très sévères, déclarant indignes de tout emploi ceux qui la pratiquoient, condamnant à la torture et à la mort les magiciens, les devins, ceux qui les consultoient, et qui seroient trouvés dans sa cour, ou dans celle de Julien.

Ce prince continuoit à se couvrir de gloire; mais il la renvoyoit toute à Constance, qui n'hésitoit point à se couronner des lauriers de son cousin. Dans la relation qu'il fit publier de la victoire importante de Julien sous Strasbourg, il s'en attribua tout l'honneur, sans dire un mot du vainqueur. Les prisonniers, princes et autres, que son cousin lui envoyoit, il les regardoit comme des trophées de sa propre valeur; jactance puérile, d'autant plus blâmable, que lui-même jouissoit de quelque gloire militaire dont il auroit pu se contenter. Il battit en personne les Quades et les Sarmates, peuples belliqueux, et les força à demander la paix. On peut dire qu'il avoit l'intelligence de la guerre, et qu'il y montroit de la bravoure; mais il aimoit la paix, et il fit tout ce qu'il put pour l'entretenir avec les Perses, et ce ne fut qu'à l'extrémité qu'il se détermina à marcher contre eux.

Cette guerre amena le dénouement des intrigues formées contre Julien. Constance, conduisant d'excellentes et de nombreuses troupes, fut encore conseillé de demander au César un renfort de l'élite des siennes.

Cet ordre arriva dans des circonstances difficiles. Les Pictes et les Ecossois, sortis de leurs rochers, ravageoient l'Angleterre, et donnoient beaucoup d'inquiétude au jeune général. D'un autre côté, il ne doutoit pas qu'aussitôt que ses meilleures troupes seroient parties, les Allemands, contenus uniquement par la crainte, ne rentrassent dans les Gaules. Ainsi Julien se trouvoit, pour ainsi dire, entre deux feux; exposé au ressentiment de l'empereur, s'il n'obéissoit pas, et à une invasion inévitable, s'il obéissoit. Dans ce pressant danger, il prit la résolution d'obéir, mais d'abdiquer en même temps la dignité de César. Il fait donc appeler un nommé Décence, chargé des ordres de l'empereur, et l'avertit que les auxiliaires levés en Allemagne et dans les Gaules s'étoient engagés à servir seulement sous la condition qu'on ne les contraindroit point de passer les Alpes, et qu'il y auroit peut-être du danger à violer leur capitulation.

En effet, quand Décence eut fait son choix, et qu'il fallut partir, la désolation éclata dans l'armée; les soldats se plaignoient qu'on les reléguât au bout du monde, pendant que leurs enfants, leurs femmes et leurs amis seroient emmenés en captivité par les barbares. Pour ôter ce motif de résistance, Julien leur permit d'emmener leurs familles, et leur offrit des voitures aux dépens du public. Il poussa l'attention plus loin : comme il connoissoit l'attachement de ses soldats pour lui, il conseilla à Décence de ne pas les laisser approcher de Paris, où il étoit, de peur qu'ils ne se portassent à quelque excès en le voyant; mais le commandant ne crut pas devoir leur refuser la satisfaction de saluer leur général, qu'ils demandoient avec in-

stance. Julien les reçut avec bonté, les exhorta à se soumettre de bonne grace aux ordres de l'empereur, qui ne manqueroit pas de récompenser leur valeur; mais le peuple les conjura de ne point abandonner un pays qu'ils avoient défendu avec tant de gloire. De leur côté, les soldats étoient très disposés à rester. Le jeune général les harangua de nouveau. Ils l'écoutèrent avec attention, et se retirèrent en gardant le plus profond silence. Il invita les officiers à un magnifique repas, leur offrit ses services, les assura de son estime et de son amitié. Affligés de l'idée de se séparer d'un pareil chef, et de quitter leur patrie, ils se retirèrent tristement dans leurs quartiers.

Le mécontentement augmenta. Le soir, les soldats, excités, dit-on, par leurs officiers, prirent les armes, se présentèrent tumultuairement au palais, et proclamèrent Julien empereur. Il rejeta avec indignation l'honneur qu'ils prétendoient lui faire, ordonna qu'on fermât les portes; de sorte que les soldats, qui desiroient ardemment de le voir, furent obligés d'attendre jusqu'au lendemain. Pendant la nuit, il eut, dit-il, la vision d'un spectre, tel qu'on dépeignoit alors le génie de l'empire, qui lui dit : « Je viens pour être avec vous; « mais ce ne sera que peu de temps. » Dès que le jour parut, la soldatesque força le palais, obligea Julien de se montrer, le salua empereur; et sur le refus d'accepter cette dignité, menaça de le tuer. Il se rendit, se laissa élever sur un bouclier, couronner d'un collier d'or en forme de diadême, et fit aux soldats les largesses ordinaires.

Les suites de cet événement sont aisées à deviner. Le nouvel empereur écrivit à l'ancien pour s'excuser. Ce-

lui-ci refusa de reconnoître dans son cousin d'autres titres que celui de César, et lui envoya ordre de s'y borner. Julien reçoit le député sur son tribunal. Il déclare qu'il est prêt à abdiquer si ses soldats le veulent. Tous s'écrient qu'ils n'y consentiront jamais. Il se fait alors prêter serment de fidélité, et consomme sa rebellion. Bien des gens ont douté qu'il y ait jamais eu la moindre répugnance; beaucoup d'auteurs assurent que sa résistance ne fut qu'une feinte, et que la pièce étoit préparée avant qu'il la jouât; mais quand la chose seroit vraie, après le mal qu'on lui avoit fait et celui qu'il pouvoit craindre, il seroit excusable. Quant à Constance, il ne l'est pas de n'avoir point cédé aux circonstances, et contenté un parent digne de son attention. S'il ne le fit pas, on peut en rejeter en grande partie la faute sur ses mauvais conseillers. Il n'avoit plus la prudente Eusébie pour contre-balancer leur pouvoir : elle étoit morte. Pour étouffer ses regrets, il prit une autre épouse. Julien avoit aussi perdu la sienne; mais il ne s'amusoit pas à des noces. Il s'occupoit à tenir ses troupes en haleine par de nouvelles victoires sur les Allemands, jusqu'à ce qu'il fallut les mener contre l'empereur.

Il se fit précéder par des manifestes. Dans ceux qu'il envoya aux villes de Grèce, Athènes, Corinthe et autres qu'il savoit attachées au culte des dieux, il insinuoit qu'il n'agissoit que par leur inspiration; mais dans son palais il assistoit publiquement aux cérémonies chrétiennes, se permettant néanmoins en secret les sacrifices et autres rites païens. Julien se rendit facilement maître de l'Italie et de la Sicile. Il avoit déja passé l'Illyrie, lorsqu'il apprit la mort presque subite de l'em-

pereur, qui, débarrassé des Perses par une paix faite à la hâte, venoit précipitamment au-devant de lui. Sa maladie fut courte. Une fièvre violente l'emporta dans un village de Cilicie, au pied du mont Taurus, à l'âge de quarante-cinq ans, après vingt-cinq de règne, sous son épouse, sous Eudoxe, Euméne, Eusébe, Sérapion, et autres courtisans, ministres et affranchis. Il reçut le baptême d'un arien, immédiatement avant de mourir. Constance étoit de petite stature, endurci à la fatigue, sobre, dormant peu ; il n'aima que ses femmes ; il n'avoit ni génie, ni connoissances, ni majesté.

La mort de Constance ne causa pas le moindre mouvement dans l'empire. L'armée qu'il menoit contre Julien envoya reconnoître cet empereur. Les autres armées, les deux capitales, Rome et Constantinople, toutes les provinces, lui déférèrent à l'envi le titre d'empereur, et il se trouva tout-à-coup placé sur le trône avec une unanimité et une tranquillité qu'aucun empereur avant lui n'avoit connues. Ce Julien dont nous parlons est celui que l'on connoît sous le nom d'Apostât. Cette épithète sembleroit imposer à tout historien chrétien l'obligation de ne présenter de ce prince qu'un portrait défavorable ; mais des auteurs estimables ont osé tenter de lui donner un profil moins désavantageux, et ont réussi. Quant à nous, l'idée que nous en concevons est celle d'un homme singulier, de ces hommes que ceux même qui les estiment ne proposeroient pas pour modèle. Il perdit sa mère en naissant. Son père lui fut enlevé dans son bas âge par un assassinat. Constance, son parent, le laissa négligemment entre les mains de pédagogues qui, flattés d'avoir sous leur férule un rejeton de la famille impériale, lui laissèrent

faire ses volontés. Le génie de l'enfant, la facilité de sa conception, les éblouirent. Ils devinrent plutôt ses disciples que ses maîtres. « Il ne nous reste, disoient-ils, « plus rien à lui montrer. »

Julien se crut dès-lors un prodige. Il abonda dans son sens. Sa curiosité, n'étant point retenue par le frein de l'estime pour ceux qui l'instruisoient, s'aiguisa et le porta à vouloir tout pénétrer. Sa naissance, ses lumières, lui donnèrent le droit, lorsqu'il fut sorti de l'adolescence, de fréquenter des gens habiles, des philosophes connus en Gréce, et principalement à Athènes où il vécut. S'ils le contredisoient, c'étoit avec ménagement. Leurs égards lui laissoient ses opinions. Il se piqua de les soutenir. Un pareil caractère devoit se révolter contre toute espéce de soumission en fait de sentiments. Constance vouloit qu'il fût chrétien. Il le gêna, le persécuta, et Julien, malgré son esprit, s'obstina dans l'absurde polythéisme. L'habitude de faire ses volontés, contractée dans sa jeunesse en la compagnie de gens au-dessous de lui, le rendit familier dans ses manières, négligent, jusqu'à la malpropreté, dans ses habits, railleur, défaut capital dans un prince. Ce précis de ses premières années suffit pour expliquer le mélange de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, et porte à le plaindre dans ses écarts.

Ce prince étoit de petite stature. Son visage, qui n'avoit rien d'agréable, étoit défiguré par une longue barbe; mais il étoit bien fait, actif et fort adroit dans tous ses exercices. Il avoit une mémoire excellente, beaucoup de pénétration et de présence d'esprit. En reconnoissant qu'il étoit naturellement bon et doux, on auroit droit d'être étonné de ses vexations, de ses per-

sécutions à l'égard des chrétiens, si on ne savoit à quoi la volonté déterminée de se faire obéir peut porter certain esprit.

Les exploits guerriers de Julien finirent où commencent ordinairement ceux des autres princes, savoir lorsqu'il monta sur le trône. On ne peut s'empêcher d'être surpris de ses victoires, lorsqu'on considère sa jeunesse et son éducation toute dirigée vers l'étude, de sorte qu'il fut obligé d'apprendre les éléments de l'art militaire au moment même où il conduisoit son armée à l'ennemi. Il avoit au reste beaucoup de disposition à la vie militaire. Il étoit d'une grande sobriété. « Qui « pense trop à sa table, disoit-il, pense peu à la vertu. » Il ne se permettoit point de délicatesse. Il dormoit sur une peau étendue à terre, et se levoit dès qu'il s'éveilloit, ordinairement à minuit. Il employoit le reste de la nuit à lire, à écrire, à visiter les postes, quelque temps qu'il fît; peu de repas, point de spectacle. Il ne souffroit à sa cour ni danseurs, ni comédiens, ni joueurs d'instruments, ni bouffons. Il interdit le théâtre aux pontifes païens, déclarant cet amusement infame.

Aussitôt qu'il fut en possession de l'autorité souveraine, il fit ouvrir les temples, recommencer les sacrifices aux idoles, retrancha les priviléges que Constance avoit accordés au clergé, peut-être avec excès, et s'appliqua à combattre la religion chrétienne par les armes du ridicule et du mépris dont il s'efforça de couvrir les dogmes et les ministres de cette religion. Ce fut une persécution plus dangereuse que celle des tortures et des glaives, qu'il ne s'interdit cependant pas. Il diminua les impôts, et fit des établissements utiles aux pauvres. La réforme de beaucoup d'officiers de la cour fut

un grand soulagement pour le peuple. La simplicité qu'il pratiquoit lui-même ne permettoit pas de luxe à ceux qu'il conserva. Son barbier venant un jour faire son service avec des habits trop beaux pour sa condition, l'empereur fit l'étonné, et dit : « Ce n'est pas un « sénateur ni un gouverneur de province que je de- « mande, mais un barbier. »

Un de ses premiers soins fut d'épurer le ministère. Il punit quelques uns de ceux qui avoient abusé de la confiance de son prédécesseur, conduite bien estimable, si la vengeance de tous les maux qu'ils lui avoient faits ne se joignit pas alors à l'amour de la justice: on doit remarquer qu'il pardonnoit volontiers. Un homme qui l'avoit offensé dans sa jeunesse, craignant son ressentiment lorsqu'il fut devenu empereur, vint se jeter à ses pieds, et le prier d'oublier son injure. Il l'embrassa de bonne amitié, et lui répondit, « J'ignore en « quoi vous m'avez offensé, et je ne me soucie pas de « le savoir ; mais, quelle qu'ait été votre conduite à mon « égard, vous n'avez rien à craindre sous un prince « dont la plus grande ambition consiste à diminuer le « nombre de ses ennemis, et à augmenter celui de ses « amis. » Cette scène se passa à Antioche, où il vécut quelque temps en butte à la raillerie des habitants. Il s'en vengea par une satire, en homme qui fait assaut d'esprit ; puis, en prince qui ne fait pas scrupule d'abuser de sa puissance, il leur laissa un gouverneur cruel et injuste. Quand on lui fit des remontrances à ce sujet, il répondit : « Ils n'en méritent pas un autre. »

Cette ville, où il faisoit ses préparatifs pour la guerre des Perses, d'autres villes encore par lesquelles il passa, furent le théâtre des superstitions qu'il employoit pour

découvrir l'issue de cette guerre, et se rendre ses dieux favorables. On parle de sacrifices de jeunes vierges qu'il eut la barbarie d'immoler pour consulter leurs entrailles palpitantes, crime qui doit rendre sa mémoire exécrable, s'il l'a commis. Il est certain qu'il brûloit de l'encens, et qu'il offroit des holocaustes à la lune, au soleil, à tous les astres, aux divinités de tous les lieux et des éléments, à tous les dieux de l'olympe et des enfers.

En même temps que Julien s'appuyoit de ces secours surnaturels, il auroit été de la prudence de ne point négliger ceux que la circonstance lui présentoit. Au contraire, il reçut avec une fierté déplacée l'offre des Sarrasins de marcher avec lui contre les Perses. « Les Romains, répondit-il, doivent secourir leurs alliés, mais « ils n'ont pas besoin de leur secours. » Il ajouta à ce refus celui d'une gratification que ses prédecesseurs leur payoient. « Un prince guerrier, dit-il, a du fer et « point d'or. » Ces peuples irrités se donnèrent aux Perses, et leur furent très utiles. Il tint un discours encore plus révoltant à Arsace, roi d'Arménie, qui étoit chrétien. Il lui avoit commandé de se joindre à ses généraux pour commencer la guerre. Comme l'exécution de ses ordres éprouvoit quelque retard, il écrivit à ce prince des lettres menaçantes qu'il terminoit ainsi : « Et le Dieu que vous adorez ne sera point capable de « vous garantir des effets de mon indignation. »

En comparant la sagesse des mesures qu'employa Julien dans ses autres guerres avec l'imprudence qu'il mit dans la conduite de celle-ci, il est difficile de deviner la cause de ce contraste. C'est pourquoi, dans cet embarras, les historiens chrétiens ne sont point blâma-

bles d'avoir présumé que Dieu permit qu'il fût frappé d'aveuglement, parcequ'il se proposoit de détruire la religion chrétienne s'il avoit été vainqueur. Ce malheureux prince, aussitôt qu'il fut sur les terres des Perses, fit rompre le pont d'une rivière qui les séparoit de ses états, pour ôter à ses soldats la facilité de déserter; mais c'étoit aussi leur ôter la facilité de la retraite en cas d'échec. Après des combats, des assauts, des marches pénibles, qui lui coûtèrent beaucoup de monde, contre l'opinion de ses meilleurs officiers, il quitte les rives du Tigre, où il avoit une flotte qui pourvoyoit à ses besoins, et, malgré la réclamation de toute l'armée, il fait brûler cette flotte, de peur que les ennemis ne s'en emparent quand il sera éloigné. Il commit toutes ces fautes sur la foi des guides du pays, qui lui promettoient un chemin beaucoup plus facile et plus court.

Mais à peine le feu embrasoit la flotte qu'on découvre que les guides sont des traîtres. On veut en vain arrêter l'incendie, l'embrasement s'étend, et la flotte est consumée. L'empereur avance, bat les Perses qui viennent à sa rencontre. Ils fuient : les Romains les poursuivent et se trouvent sans vivres dans des lieux déserts et ruinés ; ils avançent, croyant se faciliter le moyen d'en sortir, ils s'y enfoncent encore davantage. L'ennemi les harcelle; ils périssent par milliers de faim et de soif. Julien se trouvoit dans la plus cruelle perplexité. Il n'est pas étonnant que, livré à ses réflexions désolantes, il ait cru, comme Brutus aux champs de Philippes, revoir le génie de l'empire qui lui avoit apparu lorsqu'il hérita de la pourpre. Pendant que cette terrible illusion occupe son esprit, on crie aux armes. Il court sans cuirasse où le danger l'appelle. Une flèche

le frappe. Il tombe baigné dans son sang. On dit qu'il en prit dans sa main, et le jeta contre le soleil en disant : « Tu as vaincu, Galiléen. » Ce mouvement de dépit, s'il a eu lieu, pourroit indiquer une espèce de défi de l'adorateur des idoles au vrai dieu, et l'intention qu'on lui a crue de détruire la religion chrétienne, s'il étoit revenu vainqueur.

Porté dans sa tente, après que le premier appareil eut été mis sur sa blessure, il voulut retourner au combat; mais sa foiblesse ne le lui permit pas. Dès le second pansement la blessure fut déclarée mortelle. Il se résigna avec fermeté à son sort. Julien mourut à l'âge de trente-deux ans, après en avoir régné trois comme empereur. On ne peut nier qu'il avoit des vertus et des vices. Avoit-il plus des unes que des autres? N'eut-il pas des vertus et des vices dans le même genre? Par exemple, les uns disent que son lit étoit chaste comme celui d'une vestale : d'autres, qu'il avoit à sa suite, jusque dans les camps, une foule de prostituées. Sa réputation est donc et sera toujours un problème : héros pour les païens qu'il favorisoit, monstre pour les chrétiens qu'il persécuta, et, dans nos derniers temps, le saint des incrédules. Il a écrit d'un style satirique la vie des empereurs qui l'ont précédé. A l'exemple des auteurs, il est souvent tombé dans les fautes qu'il leur reproche.

L'armée étoit réduite dans un tel état qu'elle ne pouvoit différer de se donner un empereur. Le choix tomba sur Jovien, d'une naissance consulaire, âgé de trente-trois ans, connu pour un des meilleurs officiers, et estimé pour les qualités de l'esprit. S'il n'avoit été question que de se défendre contre les Perses, les Ro- Jovien. 363.

mains, malgré leurs pertes, se sentoient assez de force et de courage pour résister; mais il falloit combattre la famine, le plus terrible des ennemis. L'extrémité où elle réduisoit l'armée força Jovien de traiter, à quelque condition que ce fût : trop heureux de sauver ses troupes par le sacrifice de quelques provinces. La retraite des Romains, quoique les Perses n'y missent aucun obstacle, fut encore difficile. Après une marche pénible, Jovien se vit enfin sur les terres de l'empire : il séjourna peu aux frontières, et se mit en chemin pour Constantinople. Pendant la route, il s'occupoit du gouvernement. On a encore de lui des réglements qui marquent ce qu'on devoit attendre d'un jeune prince plein de bonne volonté et de lumières. Les païens eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de donner des éloges à la fermeté avec laquelle il professa le christianisme, malgré la disgrace dont Julien le menaçoit. Aussi un de ses premiers soins fut-il de rétablir le *Labarum* et les autres marques de la religion sur les enseignes de l'armée, et de rendre à l'église la liberté, les biens et les priviléges dont Julien l'Apostat l'avoit privée.

Jovien se rendoit en toute diligence à Constantinople. Sa femme venoit au-devant de lui, avec une suite digne d'une impératrice. Elle lui amenoit son fils Véronien, presque au berceau. Déja elle touchoit au moment d'embrasser son époux..... Quel coup de foudre! On lui annonce qu'il est mort. On ignore quelle fut la cause d'une mort si subite, si ce fut le poison, la vapeur du charbon, une apoplexie, ou l'assassinat. Il paroît qu'on fit peu de recherches à cet égard; ce qui pourroit faire croire qu'il y avoit des personnes intéressées à ne rien découvrir. Son corps fut porté à Cons-

tantinople, et l'entrée pompeuse qu'on lui préparoit fut changée en funérailles. Il ne régna que sept mois et vingt jours.

Valentinien et Valens. 365.

Valentinien fut élu du consentement des officiers de l'armée et des magistrats. Il étoit fils de Gratien, Pannonien, d'une famille obscure, artisan de sa fortune, qu'il devoit à sa valeur. Le fils courut la même carrière, et obtint les mêmes succès. A peine élu, il eut occasion de donner une preuve de fermeté digne d'être citée. Etant assis sur son tribunal, étendant la main pour commencer une harangue de remerciement aux troupes, les soldats l'interrompent par leurs cris, et lui demandent brusquement qu'il ait à se donner un collégue, afin qu'ils ne soient pas exposés à rester sans chefs, comme ils s'étoient trouvés à la mort de Jovien. Cette espèce d'injonction interdit un instant Valentinien; mais reprenant aussitôt ses esprits, il leur dit d'un ton d'autorité: « Il n'y a que peu de jours qu'il dépendoit « de vous de choisir pour empereur qui vous jugiez à « propos; mais depuis que vous m'avez élu, vous n'a- « vez plus le pouvoir que vous aviez alors, et il ne vous « convient pas de prescrire des lois à votre souverain; « c'est à moi de commander, à vous d'obéir; à moi et « non à vous de décider ce qui est utile et convenable « à l'état. » Ses réflexions ne sortirent pas du cercle de sa famille, et son choix, qui ne fut pas généralement approuvé, tomba sur son frère Valens. Les deux souverains se partagèrent l'empire : l'Orient, contenant toute l'Asie, l'Egypte et la Thrace, fut donné à Valens. Valentinien se réserva l'Occident, comprenant l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, l'Espagne et l'Afrique. Le premier fixa son séjour à Constantinople, et le

second à Milan. Son règne nous occupera d'abord.

A cette époque, les barbares entrèrent de toutes parts dans l'empire : les Germains dans les Gaules et la Rhétie, les Sarmates et les Quades dans la Pannonie ; les Pictes, les Saxons, les Ecossois, les Attacoles, dans la Bretagne ; les Asturiens dans l'Espagne, et les Maures en Afrique. Valentinien, outre qu'il étoit brave, qu'il savoit et qu'il faisoit la guerre par lui-même, eut de bons capitaines à opposer a cette espèce de ligue ; on compte entre les plus distingués les deux Théodose, père et fils, et Jovien, le fléau des Germains, comme Théodose le père fut celui des Pictes. Ces capitaines firent la guerre loyalement ; sans cruauté, sans barbarie, lorsqu'ils avoient battu les ennemis ; sans ruse et sans détour, lorsqu'il falloit traiter avec eux. Les autres généraux, Valentinien lui-même, ne montrèrent pas toujours la même bonne foi. On remarque trop dans les conventions faites par eux le regret d'abandonner ou de laisser diminuer l'empire que les Romains avoient usurpé sur ces nations, et l'adresse à insérer des clauses équivoques auxquelles on peut donner l'interprétation que l'intérêt suggère. Quelques uns des barbares échappèrent à ces pièges ; d'autres y furent pris.

Un roi allemand évita par la fuite les embûches que Valentinien en personne lui tendoit. Les Saxons ne furent pas aussi heureux : après avoir battu un général de l'empereur, ils se trouvèrent à leur tour investis par un autre. Celui-ci leur proposa d'incorporer dans ses troupes leurs meilleurs soldats, promettant de laisser retourner les autres dans leur pays ; mais, après les avoir privés de l'élite de leurs guerriers, il les surprit pendant qu'ils se retiroient sans soupçon, et les tailla

en pièces. Cette affreuse trahison ne fut pas punie; mais, disent les auteurs, de semblables violations de la foi publique et du droit des gens devenues si communes chez les Romains, les exposèrent enfin aux fléaux de la colère céleste, qui les livra à ces mêmes barbares qu'ils avoient prétendu détruire par ces perfidies.

On remarque de Valentinien, que jamais prince n'a puni plus sévèrement les ministres qui abusèrent de sa confiance, et que jamais homme n'a été plus souvent trompé. La corruption étoit au comble dans ce malheureux siècle. L'empereur ne savoit à qui se fier. Il lui parvient des plaintes si graves contre Romanus, gouverneur d'Afrique, que, malgré les protections qu'il avoit à la cour, le prince résolut d'approfondir l'affaire. Le commissaire qu'il envoya, nommé Palladius, passoit pour un homme très intègre; mais le gouverneur sut bien, sinon se le rendre favorable, du moins lui fermer la bouche sur ses désordres. Lui offrir de l'argent lui-même, c'étoit courir le risque de l'offenser, et de s'en faire plutôt un ennemi qu'un protecteur : il imagine d'engager les officiers, auxquels Palladius apportoit leur paye, à faire un présent à ce commissaire, comme à un homme très puissant auprès de l'empereur, et dont le crédit pourroit être très utile. Palladius accepte, s'acquitte ensuite de sa commission, examine tout avec attention, écoute les plaintes, et voit que la province est dans le plus triste état.

Il ne peut s'empêcher de faire des reproches au gouverneur, et de lui dire qu'il en fera son rapport. « Vous « êtes le maître, lui dit l'insolent Romanus; mais moi « je ne cacherai point à l'empereur votre facilité à re- « cevoir des présents, et l'usage que vous faites de sa

« confiance pour votre utilité. » Palladius, qui connoissoit la sévérité de Valentinien, et qui la redoutoit, entre en accommodement. Il promet un rapport avantageux. Les malheureux Africains sont sacrifiés. Le gouverneur fait plus : par menaces et par promesses, il engage les plaignants à se rétracter. Ils y consentent, sans en sentir les conséquences ; mais Valentinien, trompé par le témoignage de Palladius, auquel il avoit confiance, fait couper aux uns la langue, aux autres la tête, comme convaincus de faux.

Valentinien trouva plus de vérité dans Iphiclès, envoyé par les Epirotes pour le remercier du bon gouvernement de Probus, commandant de la province. L'empereur se doutoit que ces remerciements étoient mendiés, et peut-être commandés par des menaces. « Etes-vous, dit-il à l'envoyé, bien véritablement char-« gé par vos compatriotes de me remercier ? » Iphiclès répondit : « Il est certain qu'ils m'ont chargé de venir « témoigner leur reconnoissance ; mais les larmes rou-« loient dans leurs yeux lorsqu'ils me donnoient cette « commission. »

Il fut obligé de punir sa femme Sévéra même, pour avoir acquis, à des conditions peu honnêtes, qu'on ne dit pas, une terre qu'elle desiroit. Il l'obligea de rendre la terre au vendeur, la répudia, et en épousa une autre. Il est étonnant que les châtiments qu'il employoit n'eussent pas un meilleur succès, car ils n'étoient pas doux. Torturer, brûler vifs des administrateurs infidèles, sont des punitions dont Valentinien a donné plusieurs fois des exemples ; aussi passe-t-il dans l'histoire pour avoir été très cruel. Il méritoit d'être trompé, parcequ'il avoit une haute idée de sa capacité et de

ses talents. Il étoit dangereux d'en montrer plus que lui. On n'osoit le conseiller, de peur de lui causer ombrage. Il étoit facile à irriter : sa colère étoit une vraie fureur. Quand ses ministres le voyoient en cet état, ils feignoient d'avoir reçu la nouvelle que les barbares menaçoient quelques provinces de l'empire. Il s'apaisoit sur-le-champ, devenoit affable pour eux, et, dit l'historien, « plus doux qu'Antoine le Pieux. » Il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, après en avoir régné douze, et laissa le trône à Gratien, son fils, qu'il avoit revêtu de la pourpre dès sa tendre jeunesse. Il étoit bien fait de sa personne, d'un entretien agréable, avoit beaucoup de mémoire, et il resta toute sa vie fidèlement attaché à la religion catholique.

Valentinien eut toujours à se louer des égards et de la docilité de son frère Valens, qu'il avoit mis sur le trône d'Orient. On rapporte que, pendant que l'empereur délibéroit sur le choix d'un collègue, un de ses officiers lui dit : « Si vous êtes partial pour votre famille, « vous nommerez votre frère; si vous aimez votre peu- « ple, vous en choisirez un autre. » Valens étoit d'un mérite bien inférieur à celui de Valentinien. C'étoit un prince avare, fougueux arien, qui persécuta les catholiques, et qui, par ses imprudences, attira sur les peuples les plus grands fléaux. La seconde année de son régne, il éprouva des inquiétudes de la part d'un compétiteur. Procope, ce rival, étoit parent de Julien. Ce prince, au moment de mourir, avoit remis sa robe de pourpre à son parent. Quelques Romains regardèrent cette marque d'honneur comme une concession de l'empire. Jovien, se trouvant élu, chargea Procope, afin de l'éloigner, du soin de conduire le corps de Ju-

lien en Thrace, et d'y célébrer ses funérailles. La cérémonie faite, Procope disparut. On le chercha inutilement. Il resta caché chez un ami, près de Constantinople. Il y alloit souvent, déguisé en homme du commun, étudier la disposition des esprits.

Valens, occupé de ses préparatifs de guerre contre les Goths, s'étoit retiré à Césarée pour les surveiller de plus près, et avoit laissé sa capitale sous l'autorité de Pétronius, son beau-père. Cet homme ne s'y faisoit point aimer. Dans ses voyages, Procope s'aperçut du mécontentement, et résolut de le tourner à son avantage. Il gagna quelques officiers et soldats de recrue, qui le proclamèrent empereur, et le portèrent en triomphe au palais. Il n'y fut d'abord accompagné que par la populace; mais bientôt toute la ville fut contrainte de le reconnoître. A sa première troupe se joignirent des déserteurs, des vagabonds, des esclaves fugitifs, avec lesquels il osa se mettre en campagne. Se voyant en tête des troupes réglées que l'empereur envoya contre lui, Procope, peu assuré des siennes, s'avance au moment de l'action hors des rangs, et va droit au commandant ennemi, comme s'il vouloit le défier. Sans doute il connoissoit cet officier, nommé Vitalien; il lui présente la main, lui reproche avec bonté la préférence qu'il donne à un brigand pannonien, sur un homme allié à la famille du grand Constantin. Vitalien, touché, le fait reconnoître par ses soldats, et passe avec eux de son côté. Ce renfort, augmenté par d'autres, met Procope en état de hasarder une bataille. Malgré le courage qu'il y montra, elle fut décisive contre lui. Forcé de fuir, il erra toute une nuit avec deux seuls compagnons de son désastre. Au point du jour, craignant d'être pris avec

lui, et dans l'espérance d'une récompense, les traîtres se jettent sur l'infortuné Procope, le garrottent et le mènent à l'empereur, qui lui fait trancher la tête. Ils reçurent aussi la mort pour prix de leur perfidie.

Si on n'avoit d'autre reproche à faire à Valens que celui de leur supplice, que lui adressent quelques historiens, ce seroit à tort qu'on l'accuseroit d'injustice et de cruauté. Malheureusement il a acquis une triste célébrité dans les fastes des princes qui ont gêné les consciences, et qui ont tourmenté leurs sujets pour des opinions. Arien zélé, il persécuta avec acharnement les orthodoxes. Les disgraces, l'exclusion des emplois, la privation des biens, l'exil, ne lui suffirent pas; il employa les tortures et la mort. On doit regarder comme une tache ineffaçable à sa réputation le sort affreux de quatre-vingts ecclésiastiques députés par le clergé de Constantinople, pour se plaindre de l'intrusion d'un évêque arien que l'empereur soutenoit. Il ordonna de les faire mourir. Le préfet, craignant qu'une pareille exécution ne causât des troubles, les jeta sur un vaisseau. Quand ils furent à quelque distance, les meurtriers, qui avoient leurs ordres, y mirent le feu, et se sauvèrent dans la chaloupe. Le vaisseau fut consumé avec ceux qui s'y trouvoient.

Les devins, sorciers, astrologues, tous gens qui prétendoient prédire l'avenir, ou être en relation avec les dieux et les démons, tous les faiseurs d'oracles et diseurs de bonne aventure, les crédules timides comme les sycophantes effrontés, les trompés et les trompeurs, attiroient l'attention de Valens, une attention vexatrice, accompagnée d'une inquisition redoutable. Tout livre où se trouvoient des cercles, des lignes, des figures

d'animaux ou des parties humaines, étoient des livres abominables, qui recélaient une science diabolique, des instruments de sortilége dignes du feu. On fouilloit les lieux les plus cachés des maisons. Malheur à ceux chez lesquels se trouvèrent ces manuscrits infernaux! Quand même ils les auroient rencontrés par hasard, ils en étoient punis comme s'ils en eussent fait usage.

Tout ce qui paroissoit avoir rapport à la magie étoit un crime : et que n'y faisoit-on pas rapporter? Festus, proconsul d'Asie, se montra un des plus habiles en cet art; il fit périr dans la torture un philosophe nommé Cœranius, pour le seul crime de s'être servi dans une lettre à sa femme d'une expression qui sentoit le sortilége. Une femme guérit par des paroles la fille du proconsul, travaillée de la fièvre; comme magicienne infame, elle fut condamnée à la mort. Un jeune homme dans le bain touche le marbre avec les doigts de ses deux mains, l'une après l'autre, les applique chaque fois sur sa poitrine, en prononçant les cinq voyelles, pour se soulager, dit-il, d'un mal d'estomac : il fut sur-le-champ exécuté comme magicien. Tels étoient les barbares ministres du superstitieux Valens. « S'il regardoit la magie comme une science vaine, disent judicieusement « les historiens, il ne devoit pas s'en alarmer; s'il y « ajoutoit foi, il auroit dû la souffrir, puisqu'il ne « dépendoit pas de lui d'empêcher l'exécution de ce « qu'elle annonçoit. » Ceci est dit principalement au sujet d'une prédiction qui le regardoit lui-même. Il se souvint qu'un oracle, consulté pour savoir quel seroit son successeur, avoit répondu que la première partie de son nom étoit Théod. Théodale, Théodote, Théodore, Théodosiale, tous ceux qui malheureusement portoient

dans leur nom le fatal Théod furent massacrés. La persécution atteignit sur-tout les philosophes, qui s'étoient fort multipliés par la faveur de Julien l'Apostat. Leur état étoit une espèce d'ordre religieux qu'indiquoit leur habit, dont la marque caractéristique étoit le manteau. Ils avoient des écoles où se formoient les docteurs du paganisme. Valens auroit pu diminuer l'espèce sans maltraiter les individus.

Des lois sévères sur d'autres objets, les mœurs et la police, plus de sévérité encore à les faire exécuter, rendirent Valens odieux. La dernière fois qu'il quitta Constantinople, les habitants jurèrent qu'ils en sortiroient tous s'il y rentroit. Il y avoit contre lui, à Antioche, une imprécation usitée en ces termes : « Puisse Valens « être brûlé vif! » Cette imprécation devint une prophétie. Pendant tout son régne, il avoit eu la guerre contre les Goths. Ces peuples, plusieurs fois battus, avoient pris de terribles revanches. La dernière fut la plus sanglante de toutes. Dans les champs de Nicée, non loin d'Adrianople, Valens fut entièrement défait. Les deux tiers de son armée furent exterminés. Lui-même blessé se retira dans une chaumière. Un corps de Goths qui poursuivoit les fuyards l'entoura. Y trouvant de la résistance, sans savoir qui elle renfermoit, ils y mirent le feu. L'empereur y fut brûlé. On le sut par un jeune homme, le seul qui se sauva, et qui instruisit les Romains de la fin tragique de l'empereur. Il vécut cinquante-quatre ans, et en régna seize. On ne peut douter qu'il n'ait eu quelques bonnes qualités; personne n'en est absolument dépourvu; mais qu'en penser lorsqu'on voit qu'il n'a su que se faire haïr?

Gratien. Valentinien II. 378.

Il livra la funeste bataille dans laquelle il périt, con-

tre l'avis de ses meilleurs officiers. Ils lui conseilloient d'attendre Gratien, son neveu, qui venoit à son secours avec une armée nombreuse, victorieuse des Germains. Ce jeune prince ne se trouvant donc pas auprès de Valens quand il mourut, l'armée jugea à propos, par des motifs de politique, pour que la pourpre ne fût pas donnée à quelque autre candidat, d'en revêtir son second neveu, Valentinien, qui n'avoit que quatre ou cinq ans. Gratien, âgé de dix-sept ans, arrivé à l'armée, approuva cette mesure qui lui avoit déplu d'abord, et traita toujours depuis son jeune frère comme son propre fils. Les grands partagèrent l'empire d'Occident entre les deux princes. L'Italie, l'Illyrie et l'Afrique, furent données à Valentinien; les Gaules, la Bretagne et l'Espagne, à Gratien.

Par la mort de Valens, Gratien, outre son partage dans l'Occident, se trouva encore investi de tout l'empire d'Orient. Ce fardeau lui parut trop pesant pour en rester seul chargé. En effet, la description que font les auteurs du triste état où l'empire étoit réduit nous montre qu'il avoit besoin de chefs plus expérimentés qu'un jeune homme de vingt ans et un enfant de dix. A ces calamités se joignit la plaie affreuse que fit à l'armée la perte d'un très grand nombre des plus braves officiers et des meilleurs soldats, dans la défaite de Valens. Gratien recueillit les débris des troupes vaincues. Avec son armée ainsi renforcée, il opposa une digue aux premiers efforts des barbares; après les avoir arrêtés, il les repoussa, et enfin les chassa au-delà des frontières.

Théodose. 379. Il fut aidé dans ses exploits par Théodose, très habile général, qu'il avoit appelé auprès de lui. Le danger croissant, Gratien l'associa à l'empire. On pour-

roit croire qu'il voulut réparer en la personne du fils l'injustice faite au comte Théodose, son père, trois ans auparavant. Ce grand homme, après avoir soumis la Bretagne, après avoir remporté des victoires qui venoient de pacifier l'Afrique, périt sur l'échafaud dans Carthage, victime de ses envieux, qui, sur de fausses imputations, arrachèrent cet ordre cruel à l'inexpérience de Gratien. Son fils se retira en Espagne, où il menoit une vie obscure, lorsque le jeune empereur l'appela pour le placer sur le trône d'Orient. On lui fait honneur d'une résistance qui ne fut pas de longue durée. Il se laissa persuader, et prit les rênes de l'empire. Gratien, content de les avoir mises en de si bonnes mains, s'en retourna en Occident, se concentra dans son partage, et envoya son frère Valentinien dans le sien, à Milan, sous le gouvernement de sa mère Justine.

Sous ces trois empereurs, la religion ou plutôt ses ministres eurent une grande part aux affaires d'état. Ils s'introduisirent dans les cours, et y acquirent beaucoup d'influence ; malheureusement ils étoient divisés d'opinion. Le catholicisme l'emportoit dans la division de Gratien, un arianisme fervent régnoit dans celle de Valentinien. Dans l'Orient, la part de Théodose, les sectes s'étoient multipliées à l'infini. Elles se combattoient ; mais l'orthodoxie, dont l'empereur faisoit profession, les absorba toutes pendant son régne. Il est à remarquer, ce qui ne devroit pas être un point de l'histoire, mais qui en est devenu un article important, qu'alors parurent les solitaires, précurseurs des moines, dont la vie et les fonctions ont varié selon les temps.

On n'est pas embarrassé de savoir ce qu'étoient les solitaires, proprement dits, tels que ceux de la Thé- Solitaires.

baïde. C'étoient des hommes qui, pénétrés du desir de la perfection, se retiroient dans des lieux éloignés de la corruption des villes. Là, les uns se confinoient dans des endroits isolés, sans autre communication avec les êtres vivants que celle qu'exigeoient les besoins les plus stricts. Les cavernes qui bordent le Nil dans la haute Egypte contenoient beaucoup de solitaires de cette espèce. D'autres choisissoient des lieux moins sauvages, où, réunis en grand nombre, ils s'encourageoient à la vertu par leurs exemples réciproques, et vivoient sous la conduite d'un chef de leur choix.

Il paroît que les solitaires qui environnoient Constantinople, Antioche et les autres grandes villes, étoient de ce genre. Séparés de la société par leur réclusion volontaire, le devoir de participer aux saints mystères, qui ne se célébroient pas encore chez eux, les appeloit tous les dimanches dans la cité, où ils se réunissoient au peuple. Ces gens d'une vie exemplaire, presque tous de la classe de ce peuple, devoient naturellement être consultés par lui dans les circonstances où il s'agissoit de se décider sur quelques points de religion, objets que la multitude n'entend guère, et auxquels cependant elle s'intéresse beaucoup; ainsi, pour faire valoir une opinion, il ne s'agissoit que de gagner le chef. Il persuadoit ses solitaires, qui se répandoient parmi le peuple, lui inspiroient leurs sentiments, et il est arrivé plus d'une fois que l'obstination communiquée aux esprits par ces insinuations ardentes a forcé les empereurs eux-mêmes à prendre, en fait de religion, des partis contraires à leurs sentiments. On doit aux solitaires la justice de dire qu'ils servirent beaucoup à dessiller les yeux du peuple et à détruire le paganisme.

Pendant que les évêques et les ministres de la religion faisoient aux idolâtres une guerre de persuasion, les empereurs et les gouverneurs en faisoient par leurs ordres une d'inhibition. On abattit de tous côtés les temples des idoles; ceux qu'on ne jugea pas à propos de détruire furent fermés. Il y eut défense aux prêtres, sous des peines, d'offrir des sacrifices, même en particulier. On dégrada, on déshonora les idoles elles-mêmes. Dans ce moment de ferveur, plusieurs chefs-d'œuvre de l'art, sans prix aux yeux d'un zélé enthousiaste, furent mutilés ou périrent. Les princesses et les dames du haut rang se permirent d'enlever aux déesses leurs colliers et leurs bijoux, et de s'en parer. Une vieille vestale, gardienne de ces joyaux, voulut en témoigner quelque mécontentement. Elle et son feu sacré furent tournés en ridicule; ridicule, arme puissante qu'on employa avec succès contre les augures, les aruspices, les oracles et beaucoup de cérémonies. L'église conserva cependant de ces dernières celles qui purent s'allier avec la pureté et la majesté de la religion chrétienne. Mais, à ne consulter que la politique, rien ne contribua plus à la destruction du paganisme que les lois en faveur des mœurs. Les préambules étoient autant de censures vives sans amertume, et de préservatifs contre les dépravations autorisées par les exemples des faux dieux. Jamais ces lois n'ont été plus fréquentes et mieux motivées que sous ces trois empereurs. Les deux plus jeunes, Gratien et Valentinien, n'eurent pas la satisfaction de recueillir le fruit de leurs soins.

Gratien, à la fleur de l'âge, humain, modèle de sagesse, appliqué à ses devoirs, orné de toutes les vertus, triste effet d'une bonté sans énergie, dans un moment

périlleux ne trouva que des traîtres et des lâches. Maxime, homme séditieux, qu'on dit avoir été élevé dans le palais de l'Orient, exilé en Angleterre pour son caractère turbulent, vient à bout de s'y faire déclarer empereur, et passe dans les Gaules pendant que Gratien étoit occupé contre les Germains. Le jeune empereur accourt. On dit qu'il étoit peu aimé des légions, parcequ'il marquoit de la prédilection pour les auxiliaires. Quel qu'ait été le motif, il est certain que ses troupes l'abandonnèrent au moment d'une action près de Paris. Il s'enfuit, escorté seulement de trois cents hommes. Il étoit malheureux : toutes les villes sur son passage lui fermèrent leurs portes, et il ne fut reçu à Lyon que pour y être égorgé, à l'âge de vingt-quatre ans, après sept ans de règne. Jeune homme de la plus grande espérance, ses vertus furent à lui : s'il fit des fautes, peut-on, à son âge, les reprocher à d'autres qu'à ses ministres?

On croit que l'usurpateur va voir tomber sur lui les forces des deux empereurs, pour venger, l'un, son frère; l'autre, son bienfaiteur; mais Valentinien, gouverné par une mère plus occupée des affaires de l'église que de celles du royaume, demande la paix à l'usurpateur, et l'usurpateur la propose à Théodose, non comme une grace qu'il lui demande, mais en lui prescrivant l'alternative de le reconnoître empereur, ou de se préparer à la guerre. L'empereur d'Orient, assez embarrassé à repousser les assauts continuels des barbares, le déclare son collègue, et s'en donne en même temps un autre dans la personne de son fils Arcadius.

Maxime auroit pu jouir tranquillement de son usurpation, si la facilité qu'il avoit éprouvée à s'emparer des

états de Gratien n'eût éveillé ses desirs sur ceux de Valentinien. Il y entra brusquement. Le jeune prince, obligé dès la première campagne d'abandonner sa capitale, eut recours à Théodose, qui vint à son secours. Une bataille décida du sort des deux empires. Maxime se sauva dans Aquilée, y fut pris et décapité. Victor, son fils, qu'il avoit déclaré César, eut le même sort. Marcellin, son frère, étoit mort sur le champ de bataille. Théodose traita favorablement sa femme et ses filles, et leur assigna des terres pour vivre honorablement. Personne de ceux qui avoient suivi son parti ne fut recherché. On dit même que Maxime, fait prisonnier, lui ayant été présenté, on remarqua sur le visage de Théodose un air d'attendrissement qui engagea les ministres de l'empereur à éloigner l'usurpateur de sa présence, de peur qu'il ne lui fît grace. Théodose joignit aux états de Valentinien ceux de Gratien, son frère.

Mais Valentinien étoit destiné à chanceler toujours sur son trône, et enfin à en tomber. Il étoit dominé par Arbogaste, Franc d'origine, que les soldats, dont il étoit fort estimé, élevèrent au poste de général sans le consentement de Valentinien, dont ils dédaignoient l'enfance. Arbogaste se conduisit assez bien dans l'affaire de Maxime; mais quand Théodose fut éloigné, son arrogance, contenue jusqu'alors par des considérations politiques, augmenta au point que Valentinien ne put plus la souffrir. N'ayant pas la force de lui prononcer sa disgrace en face, le jeune prince lui jeta un papier portant ordre de se défaire de sa charge et de se retirer. Le fier général déchire le papier avec mépris, et, ajoutant la cruauté à l'outrage, il fait étrangler son maître. On attacha celui-ci à un arbre avec

son mouchoir, et on publia qu'il s'étoit pendu lui-même. Il n'avoit que vingt ans, et en avoit régné à-peu-près seize. Doux, humain, comme son frere, il fut regretté comme lui, moins pour le bien qu'il avoit fait que pour celui qu'on en espéroit.

Arbogaste ne jugea pas à propos de prendre le sceptre ; il le donna à Eugène, qu'on croit avoir été l'ame de son intrigue. Cet homme avoit d'abord enseigné la grammaire, ensuite la rhétorique ; il s'étoit fait estimer par son éloquence ; il s'éleva à Constantinople auprès des ministres ; à la recommandation d'un d'entre eux, Arbogaste l'emmena dans les Gaules, et lui donna sa confiance. Soit qu'il voulût s'en servir comme d'échelon pour monter au trône, soit qu'il le crût plus propre que lui au gouvernement, il lui fit revêtir la pourpre. Le nouvel empereur envoya des ambassadeurs à Théodose, qui les amusa par de belles paroles, pendant qu'il se préparoit à la guerre. Eugène ne s'y disposoit pas moins. Il parott qu'il avoit pour lui un parti puissant, décidé contre Théodose, moins peut-être par attachement pour l'ancien professeur de grammaire, que par haine pour le destructeur des idoles.

La religion païenne expirante se débattit encore sous les auspices d'Eugène. Le sénat de Rome le supplia de rendre aux temples leurs revenus, de rétablir dans son sein l'autel de la Victoire, et de permettre les sacrifices. Après quelques difficultés apparentes, il accorda toutes ces demandes. Les chrétiens, menacés de discrédit, et peut-être de persécutions, firent des vœux ardents pour Théodose lorsqu'il marcha contre les usurpateurs. Lui-même se prépara à cette guerre par des actes de piété auxquels les fidèles attribuèrent ses succès. Les histo-

riens ecclésiastiques accompagnent de miracles la victoire qu'il remporta. Ses troupes essuyèrent d'abord un échec; mais elles revinrent à la charge avec plus d'ardeur. Celles d'Eugène, au contraire, se découragèrent, posèrent les armes au milieu même de l'action. Leur défection fut si soudaine, qu'Eugène, qui considéroit le combat à quelque distance, ne s'en aperçut pas. Voyant venir à lui un grand nombre de soldats, il leur demanda s'ils lui amenoient l'empereur, suivant ses ordres. Pour toute réponse, ils se jettent sur lui, le garrottent, et le traînent aux pieds de Théodose. Aux reproches du meurtre de Valentinien et des calamités qu'il avoit attirées à l'empire, le vainqueur joignit celui de sa folle confiance en Hercule, dont il avoit fait peindre l'image sur son principal étendard. Eugène demanda la vie; mais, avant que l'empereur eût le temps de lui répondre, ses propres soldats lui tranchèrent la tête. Arbogaste, n'ayant pu trouver la mort dans les bataillons ennemis où il s'enfonça, se tua lui-même.

Théodose ne fit éprouver aucun mauvais traitement aux païens qui avoient voulu profiter de l'occasion pour rétablir leur religion; il les engagea seulement, par des exhortations pleines de bonté, à ouvrir les yeux et à revenir de leurs erreurs; mais il détruisit sans ménagement tous les monuments qui pouvoient entretenir la superstition. Il déclara une guerre implacable aux faux dieux, les poursuivit dans tous leurs asiles, en Egypte leur berceau, en Grèce leur empire, à Rome leur temple universel, où ils se rassembloient tous. A des édits foudroyants contre le culte idolâtrique l'empereur joignit des exemples que le paganisme ne connoissoit pas, le pardon des injures et l'humilité.

L'injure dont le pardon fait honneur à la clémence de Théodose ne fut pas tout-à-fait exempte de punition. Elle avoit été commise par les habitants d'Antioche, ville à laquelle l'empereur avoit donné les marques d'une prédilection particulière. Entre ces marques étoient les statues de l'empereur lui-même, de son père, de sa femme, de ses enfants, qu'il avoit laissé ériger. Sa faveur cependant n'alla pas jusqu'à décharger la ville de tout impôt. A l'occasion d'une taxe qui lui étoit commune avec tout l'empire, elle se souleva. Ce fut sans doute la populace qui se permit les excès outrageants de renverser ses statues, de les fustiger, de les traîner dans les rues, et de les précipiter dans les cloaques avec les injures les pl is grossières. Le gouverneur, ayant recouvré son autorité par le moyen d'un corps de troupes qui lui arriva à propos, n'avoit pas laissé cet affront impuni. Plusieurs coupables furent décapités, d'autres jetés aux bêtes; il n'épargna pas même les enfants de ceux des citoyens qui, pouvant calmer l'émeute, en étoient restés tranquilles spectateurs.

Ces terribles exécutions avoient jeté la terreur dans la populace. Mais l'effroi devint général lorsqu'on apprit qu'il venoit une armée entière contre Antioche, parceque l'empereur, dans sa fureur, avoit juré d'en faire massacrer tous les habitants, et de n'y pas laisser pierre sur pierre: chacun chercha à se sauver. La vue d'une ville prise d'assaut ne présente pas un spectacle plus effrayant que le tableau de la malheureuse Antioche dans l'attente de son jugement. Il arrive enfin un corps de troupes formidable, avec des commissaires armés d'un pouvoir terrible. Ils commencent des infor-

mations rigoureuses dans lesquelles beaucoup de personnes distinguées se trouvèrent impliquées. Ceux qui avouoient étoient envoyés à la mort; ceux qui nioient, appliqués à la torture. La crainte et la désolation étoient à leur comble. Les prêtres et les autres ministres de la religion se répandirent dans les rues, les anachorètes quittèrent leurs retraites, tous apportoient ce qu'ils pouvoient de consolation à ces affligés. Pendant ce temps, Flavien, leur évêque, sollicitoit la grace à Constantinople. Il l'obtint facilement lorsqu'il fut parvenu à approcher de l'empereur, dont ses cruels ministres l'écartoient, dans la crainte que le saint prélat n'arrêtât cet exemple de sévérité qu'ils prétendoient nécessaire.

Ils firent valoir ce motif pour arracher de Théodose un ordre aussi cruel contre les habitants de Thessalonique. Plus coupables que ceux d'Antioche, ils avoient tué leur gouverneur, parcequ'il avoit refusé de relâcher un cocher emprisonné pour avoir voulu faire violence à une femme de condition. « C'est votre clémence « pour les habitants d'Antioche, lui dirent-ils, qui a « enhardi ceux de Thessalonique. Si vous laissez ce « crime impuni, quelle sûreté y aura-t-il désormais « pour vos officiers? » Cette raison émut l'empereur. Dans sa colère, il envoya des soldats avec des ordres ou sans ordres, ce qui est égal pour une soldatesque à qui on lâche la bride. Entrés dans la ville, ils investissent le peuple assemblé pour voir les jeux du cirque, chargent, l'épée à la main, la multitude, sans respecter ni âge, ni sexe, ni condition, sans même distinguer les innocents des coupables. En moins de trois heures ils égorgèrent plus de sept mille personnes, dont plusieurs

étoient venues à Thessalonique pour y voir les jeux.

Saint Ambroise, évêque de Milan, ayant appris cette affreuse exécution, écrivit à l'empereur pour l'engager à expier sa faute par une sincère pénitence. Théodose crut vraisemblablement qu'il y auroit des accommodements avec le prélat; et étant revenu à Milan, il alla, comme à l'ordinaire, à la cathédrale pour assister à la célébration des saints mystères. Le pontife se présente à la porte, l'arrête, lui déclare qu'il est retranché de la communion de l'église jusqu'à ce qu'il ait expié un crime public par une punition publique. L'empereur se soumet, retourne au palais les yeux remplis de larmes, et accomplit, avec humilité, tous les devoirs de la pénitence publique prescrite par les canons. Quelle ressource n'ont pas les peuples dans la piété des princes et dans la fermeté de pontifes religieux! Théodose mourut à Milan d'hydropisie, n'ayant pas encore cinquante ans, après seize ans de régne.

Arcadius, Honorius. 394.

En mourant, il partagea son empire à ses deux fils, Arcadius et Honorius, le premier âgé de dix-huit ans, le second de onze. Arcadius eut l'Orient, sous les soins de Rufin, et Honorius l'Occident, avec Stilicon pour ministre. Si ces deux hommes ne furent pas ennemis sous Théodose par la rivalité de crédit, ils le devinrent sous leurs pupilles par la jalousie de puissance. Stilicon, Vandale d'origine, s'étoit élevé au commandement des armées par la bravoure et les autres qualités qui y ménent. Rufin, Gascon de naissance, avoit gagné la confiance de l'empereur par sa capacité dans les affaires. Arcadius fixa son séjour à Constantinople, et Honorius à Milan.

Les deux ministres s'accordèrent très bien d'abord.

Ils professoient et montroient une parfaite égalité dans le but de piller les provinces; mais Stilicon marqua le desir d'une supériorité dans le gouvernement, qu'il disoit lui avoir été attribuée par Théodose. Rufin, pour se mettre à l'abri de ses prétentions, forma le projet de marier sa fille à son élève, persuadé que le beau-père de l'empereur n'auroit plus de concurrent à craindre; que peut-être même il pourroit se faire associer à l'empire par son gendre. Pendant qu'il méditoit ce dessein, il fait un voyage à Antioche pour faire périr sous les coups, à ses yeux, un malheureux qui avoit encouru sa disgrace; en revenant il trouve l'empereur marié à Eudoxie, fille d'un général franc, princesse fière et adroite, qui prit un grand empire sur son jeune époux. Elle dut cette fortune à un eunuque nommé Eutrope, qui, après avoir souvent changé d'esclavage dans sa jeunesse, après avoir passé par les plus bas services du palais, fut, dans sa vieillesse, élevé par Théodose à la charge de grand chambellan.

Déchu de l'espérance de se soutenir par le mariage de sa fille, Rufin résolut de se rendre nécessaire par les troubles qu'il susciteroit dans l'empire. Il excita les Huns et les Goths à une invasion qu'il favorisa sous main. Les cruautés que commirent les Goths sous la conduite d'Alaric furent terribles. Ils passèrent dans la Gréce, qu'ils ravagèrent aisément, puisqu'ils n'étoient pas repoussés. Stilicon vint au secours des peuples effrayés. Arcadius, par le conseil de Rufin, lui envoie ordre de se retirer dans son empire d'Occident, et même de lui renvoyer les troupes d'Orient, que ce général avoit mêlées dans les siennes. Stilicon donna le commandement de ces troupes qu'il renvoyoit à

Gainas; officier goth, son intime ami. Quand elles arrivèrent près de Constantinople, Arcadius sortit au-devant d'elles avec Rufin. Elles reçurent avec acclamations le jeune empereur. Mais, à un signal donné par Gainas, les soldats se jetèrent sur Rufin, qui s'étoit confié imprudemment au milieu d'eux, et le tuèrent. Suivant toutes les apparences, le complot avoit été tramé à la cour d'Arcadius, car l'eunuque Eutrope prit aussitôt les rênes du gouvernement, sans doute sous l'autorité d'Eudoxie. Plusieurs historiens blâment l'avarice de cette princesse. Ils ne sont point d'accord sur la pureté de ses mœurs; mais tous conviennent qu'elle avoit un grand extérieur de piété, et qu'elle favorisoit les orthodoxes.

Le peuple, qui s'étoit réjoui de la mort de Rufin, ne gagna pas au change. Eutrope étoit couvert de tous les vices de son prédécesseur, dont il n'avoit pas les qualités aimables; savoir la majesté de la taille, les avantages de la figure, l'affabilité, le charme de la conversation. Le vieil eunuque étoit avare, cruel, fourbe, ingrat, jaloux. Un écrivain, après avoir fait son portrait avec les couleurs les plus noires, ajoute qu'il l'a peint en beau. Il se défit de tous ceux qui lui portoient ombrage à la cour, en commençant par ses bienfaiteurs. Stilicon prétendit encore prendre part aux affaires de l'Orient, et révint en Grèce contre Alaric, qui continuoit ses ravages dans ce pays. Eutrope lui envoya ordre de cesser ses soins officieux, et de se retirer. Comme il savoit qu'en bonne politique il ne faut pas offenser à demi, il fit déclarer, par le sénat de Constantinople, le ministre d'Honorius traître à l'empire, et fit vendre les terres, palais et autres biens qu'il avoit en Orient.

Cet injurieux décret détermina Stilicon à exécuter le dessein qu'il avoit déja d'entrer, à main armée, dans les états d'Arcadius. Le vieux ministre de celui-ci, voulant rompre toute communication entre les deux empires, reçut à bras ouverts Gildon, commandant les troupes d'Honorius en Afrique, qui se révolta contre son souverain, et se donna à Arcadius avec toute la province. On croit même que ce fut Eutrope qui l'exhorta à cette défection. A l'infidèle gouverneur plus que suspect de paganisme, Stilicon opposa Mascezel, son frère, zélé chrétien. Les deux frères, réunissant la double opiniâtreté des haines fraternelle et religieuse, se firent la guerre sans ménagement. Gildon succomba, et se tua pour ne pas tomber entre les mains de son frère. En récompense des succès de Mascezel, qui rendirent l'Afrique à Honorius, Stilicon le fit précipiter dans une rivière, où il se noya.

Plus il perdoit de crédit dans la cour d'Orient par les manœuvres d'Eutrope, plus il en acquit en Occident par le mariage de sa fille Marie avec Honorius. A cet appui il ajouta l'éclat de plusieurs expéditions militaires. Le vieil eunuque, au contraire, n'avoit de soutien que ses ruses, qui lui furent assez inutiles. Son peu d'expérience à la guerre l'avoit forcé de remettre les troupes au commandement de Gainas, le meurtrier de Rufin. Gainas regarda comme indigne de lui d'être encore en quelque chose dépendant d'un pareil ministre, et se jugea bien plutôt propre à le remplacer. Contre un fourbe il crut pouvoir employer la fourberie. Il engage un de ses capitaines nommé Tribigilde, homme intrépide, à lever en Phrygie l'étendard de la révolte. Loin de le réprimer comme il pouvoit, il lui laisse faire

des progrès. Quand il a acquis un degré de force propre à se faire écouter, Gainas fait demander par le rebelle la disgrace et l'éloignement d'Eutrope, déclarant qu'à cette condition il mettra bas les armes. Après plusieurs négociations, Arcadius est forcé d'abandonner son ministre. Eutrope chercha un asile dans une église. Il en fut tiré pour être envoyé en exil. Sous prétexte qu'on avoit trouvé chez lui des ornements impériaux, et qu'apparemment le vieil eunuque aspiroit au trône, on lui trancha la tête.

Pour lors Gainas imposa la loi à Arcadius. Il forca l'empereur de traiter en personne avec lui, et demanda qu'on lui livrât trois des principaux membres de l'état qu'il croyoit les plus propres à traverser ses desseins ambitieux. Arcadius se refusoit à de pareilles demandes; mais ces trois illustres infortunés le prièrent de les sacrifier au bien public. Ils allèrent librement se présenter à Gainas, qui ordonna sur-le-champ qu'on leur coupât la tête; mais, au moment où le bourreau avoit le bras levé, il leur fit grace de la vie, à la sollicitation de S. Jean-Chrysostôme. Après cette condescendance pour le prélat, il se flatta que celui-ci ne désapprouveroit pas l'établissement d'une église arienne à Constantinople; mais l'évêque s'y opposa fermement. Le général goth méditoit une entreprise plus importante; c'étoit de s'emparer, non d'un endroit de la ville pour y bâtir son église, mais de la ville entière, des trésors du palais, et de se faire empereur. Comme il avoit à sa disposition toutes les troupes de l'empire, il introduisit dans Constantinople beaucoup de Goths, qui devoient le seconder à un signal donné, lorsqu'il tenteroit lui-même d'entrer dans la ville à la tête d'un corps considé-

rable. Mais il fut repoussé des portes par les habitants, qui massacrèrent les Goths dans la ville. Gainas se retira dans la Thrace, où il porta le fer et le feu. Un général, nommé Fravitus, envoyé contre lui, mit son armée en déroute. Le Goth périt dans la bataille, moins heureux qu'Alaric, prince de la même nation, dont les victoires ébranlèrent l'empire d'Occident.

On a vu qu'appelé par Rufin Alaric avoit déja pillé la Grèce. Il en fut encore une fois expulsé par Stilicon. Une troisième fois, le ministre d'Honorius fit sortir d'Italie, plus par négociation que par force, Alaric et Radagaise, roi des Huns, qui s'étoient joints à lui. Une quatrième fois, Alaric épouvanta Honorius, qui se retira de Milan à Ravenne. Il vouloit même abandonner, avec toute sa famille, l'Italie, si Stilicon ne s'y fût opposé. Il gagna contre le roi goth la célèbre bataille de Pollentia, et fit toute sa famille prisonnière. Cette perte détermina Alaric à offrir pour condition de paix de se retirer de l'Italie, et de n'y plus revenir. C'étoit une promesse sur laquelle on devoit peu compter, car on lui entendoit souvent dire qu'il ne mourroit content que quand il auroit pillé et brûlé Rome. Sa retraite ne tranquillisa pas l'Italie. Radagaise y entra avec ses Huns, fut fait prisonnier par Stilicon et mis à mort. Des brigands isauriens ravagèrent l'Orient. Les Alains firent une irruption dans les Gaules. Les fléaux se joignirent aux hommes. Des nuées de sauterelles ravagèrent la Palestine; des tremblements de terre bouleversèrent l'Asie; et les Gaules devinrent assujetties à Constantin, simple soldat, que son nom fit placer sur le trône en Bretagne, d'où il étendit son empire au-delà de la mer. Arcadius mourut dans ces entrefaites, et laissa un fils

nommé Théodose, qui n'étoit pas encore sorti de l'enfance. Il mourut à trente-un ans, et en régna treize.

Il semble que ces circonstances, d'un usurpateur qui envahissoit les Gaules et portoit ses conquêtes jusqu'en Espagne, d'Alaric qui menaçoit de très près l'Italie, d'un enfant préposé au gouvernement de l'Orient; il semble que ces circonstances dussent être favorables à Stilicon, beau-père d'Honorius et mari de sa tante, grand ministre, excellent capitaine, père d'un fils nommé Euchérius, déja capable de le seconder; et que par toutes ces raisons Honorius auroit dû l'associer à l'empire en lui donnant la charge de poursuivre l'usurpateur Constantin. Mais que ce fût une imputation vraie ou fausse, on vint à bout de persuader à l'empereur que son beau-père étoit d'intelligence avec Alaric, et l'avoit appelé en Italie. De Pavie, où il étoit, Honorius envoya à Ravenne, où demeuroit son beau-père, un ordre de le tuer; ce qui fut exécuté sans difficulté. En même temps il répudia sa femme, fille de Stilicon, et fit décapiter son fils Euchérius.

La facilité de ces exécutions fait douter si Stilicon étoit criminel. Honorius se priva par sa mort d'un grand général, dont il eut lieu de regretter les talents lorsqu'il se vit serré de près par Alaric, qui étoit rentré de nouveau en Italie. Honorius avoit pour ministre Olympius, qu'on croit auteur de l'assassinat de Stilicon. Olympius signala le commencement de son ministère par ordonner ou souffrir que les soldats romains, à la nouvelle de la mort de Stilicon, massacrassent dans toutes les villes d'Italie les femmes et les enfants des barbares que ce général avoit appelés au service de l'empire. Irrités de cette perfidie, les soldats se jetèrent

entre les bras d'Alaric, qui, en habile politique, profita de ce renfort pour proposer la paix à l'empereur, à condition d'une somme qu'on lui paieroit. Afin de hâter la délibération, il alla mettre le siége devant Rome, qu'il réduisit à de cruelles extrémités. On lui accorda sa demande, il leva le siége; mais, comme on apportoit des délais au paiement, il revint devant la ville, et fit encore des propositions qu'Honorius rejeta. Les Romains, ne croyant pas devoir se sacrifier à l'obstination d'un homme, reçurent pour empereur Attale, préfet de la ville, présenté par Alaric. Le roi des Goths traita avec ce nouveau souverain, et leva encore le siége.

Quand Attale vit Rome délivrée, il ne se regarda pas comme un empereur d'un moment, il prétendit imposer des lois à Honorius. Ce prince étoit près de les subir, lorsqu'il lui vint un secours de son neveu Théodose, auquel Arcadius, en mourant, avoit donné pour ministre Anthémius, grand homme d'état, et honnête homme. Ce secours mit Honorius en état de rétracter l'offre qu'il avoit faite à Attale de le prendre pour collégue; offre que l'empereur, créature d'Alaric, avoit fièrement rejetée. Il eut aussi l'imprudence de se brouiller avec son protecteur, qui le déposa, mais sans le livrer à Honorius, qui le demandoit. Alaric. 409.

Rome étoit toujours comme le prix d'un marché entre Alaric et Honorius. Le premier paroissoit dire: Si vous ne m'accordez ce que je demande, je pillerai et détruirai votre capitale. Le second n'accordoit qu'à regret, le moins qu'il pouvoit, et ne se pressoit pas de satisfaire. Pendant les délais, la famine faisoit dans Rome un cruel ravage, parceque les guerres civiles avoient empêché de cultiver les terres, et que les ports

par où auroient pu arriver les vivres étoient bloqués. Le peuple fut réduit à se nourrir des aliments les plus vils. La chair humaine se vendit publiquement. On assure même que des mères mangèrent leurs enfants. Mais ce n'étoit là que les préludes du siége, ou plutôt des excès qui suivirent la prise; car le siége ne fut pas long. On dit qu'une dame romaine, touchée de la misérable condition du peuple, obligé de recourir aux plus funestes moyens pour ne pas mourir de faim, ouvrit une porte aux ennemis.

Prise de Rome. A l'instant où les soldats alloient pénétrer dans la ville, Alaric leur dit: « Toutes les richesses du monde « sont ici concentrées, je vous les abandonne; mais je « vous ordonne de ne répandre le sang que de ceux que « vous trouverez armés, et d'épargner ceux qui se ré- « fugieront dans les églises. » Le pillage dura trois jours, disent les uns; d'autres disent six. Les Goths mirent le feu en plusieurs endroits. Malgré les ordres donnés, il ne se pouvoit que beaucoup de personnes ne fussent massacrées. Cette orgueilleuse et superbe ville, appelée la capitale de l'univers, après avoir triomphé de tous les peuples, et avoir étendu son empire d'un bout à l'autre du monde connu, fut prise par un barbare, qui n'avoit pas un pouce de terre qu'il pût dire lui appartenir. Elle avoit, pendant l'espace de onze cent soixante-trois ans, pillé le reste de la terre, et s'étoit enrichie des dépouilles des peuples vaincus. Elle subit le même sort, et souffrit à son tour les calamités qu'elle avoit fait endurer à tant d'autres. Alaric survécut peu à la gloire d'avoir pris Rome. Il emmena ses captifs et ses richesses en Campanie, les augmenta du pillage de l'Apulie, de la Lucanie, de la Calabre; et

lorsqu'il alloit passer en Afrique pour la subjuguer, il mourut de maladie aux environs de Rhége. Ses soldats, de peur qu'on ne profanât ses cendres, les enterrèrent avec quantité de riches dépouilles dans le lit d'une rivière qu'ils avoient détournée, et à laquelle ils firent reprendre ensuite son cours ordinaire. Les Goths lui donnèrent pour successeur Ataulphe, mari de sa sœur.

Après avoir contemplé Rome poussant des tourbillons de flammes, ruisselant de sang, vomissant par toutes ses portes des flots de malheureux, chargés de leurs effets les plus précieux, que leur disputoit encore le soldat avide, il convient de jeter un coup-d'œil rapide sur la totalité de l'empire, afin de voir comment s'est détruit ce colosse, de quelle manière il s'est divisé en parties tronquées et mutilées, sans adhérence ni liaison, à peine dignes de figurer par la suite dans le monde politique. L'audace des ambitieux, la patience et la folie des peuples ont tout fait.

On se rappelle que Constantin, un simple soldat revêtu de la pourpre en Bretagne, avoit étendu son empire jusque dans les Gaules. Il tira d'un monastère Constant, son fils, qu'il déclara César, puis Auguste, lorsque celui-ci eut réuni l'Espagne sous le sceptre de son père. Honorius le reconnut quand il se trouva pressé par Alaric. Constantin entra en Italie sous prétexte de secourir l'empereur, mais en effet pour s'approprier quelques débris. Il étoit secondé dans ce projet par Allabicus, général de l'empereur, dont la trahison fut découverte et punie. Cet événement força Constantin de rétrograder. Il mit dans Vienne son fils Constant, qui avoit été chassé d'Espagne, et qui étoit encore poursuivi jusque dans les Gaules par Géroncius, chef

des Espagnols. Celui-ci prit l'Auguste dans Vienne, lui fit trancher la tête, et vint bloquer Constantin lui-même dans Arles. Pendant qu'il s'occupoit du siége, Honorius envoya un habile général, nommé Constance, qui lui débaucha ses troupes. Il ne resta à Géroncius que trois cents soldats avec lesquels il gagnoit l'Espagne; mais ils le tuèrent, parcequ'il les traitoit trop durement. Constance prit Maxime, un fantôme d'empereur que Géroncius avoit fait, et lui laissa la vie. Malgré les secours des Germains qui arrivèrent à Constantin, Constance força Arles de se rendre. Le principal article de la capitulation étoit que Constantin et Julien, son frère, auroient la vie sauve. Ils prirent les ordres sacrés, afin d'ôter tout ombrage à l'empereur; mais, contre la foi du traité, Honorius ne les fit pas moins mourir.

Sous la protection d'Ataulphe, successeur d'Alaric, avec l'aide d'un roi des Alains, et d'un prince des Bourguignons, Jovin, d'une bonne famille des Gaules, se fit proclamer empereur, et s'associa Sébastien, son frère. Il eut l'imprudence de se brouiller avec Ataulphe, qui fit tuer Sébastien, et vendit Jovin à l'empereur pour du blé dont son armée avoit besoin. Honorius ne lui fit point grace, non plus qu'à Héraclien, autre usurpateur, qui d'Afrique, où il avoit pris la pourpre, étoit venu l'affronter jusqu'en Italie. Il fut repoussé dans l'Afrique, et égorgé par des soldats avides du prix mis à sa tête.

Ataulphe, qui figuroit avec tant d'influence dans toutes ces catastrophes, épousa Placidie, sœur d'Honorius, prise par Alaric dans le sac de Rome. A la cérémonie du mariage assista Attale, qu'Alaric avoit fait

empereur autrefois. Ataulphe, voulant intimider Honorius, son beau-frère, et le forcer à un traité de paix durable, revêtit de nouveau Attale de la pourpre. Après la mort d'Ataulphe, qui fut tué en Espagne, Attale, jouet de la fortune, fut pris, repris, et enfin confiné dans les îles de Lipari, après qu'on lui eut coupé, les uns disent la main droite, les autres simplement les doigts, pour l'empêcher d'écrire. Il y vécut paisiblement. C'étoit un homme plus fait pour les plaisirs que pour les affaires. Il n'eut pas honte, lui qui avoit été empereur, de chanter publiquement un épithalame de sa composition aux noces de Placidie. Cette princesse, devenue veuve, fut mariée malgré elle par Honorius, son frère, à Constance, son général. De ce mariage forcé il ne vint pas moins un fils, nommé Valentinien. Honorius en conséquence associa son beau-frère à l'empire; mais il ne vécut que sept mois. Théodose, l'empereur d'Orient, ne voulut pas le reconnoître.

Ce prince régnoit sous la tutèle de sa sœur Pulchérie, qui prit en main les rênes de l'empire, avec l'approbation du ministre Anthémius. Quoiqu'elle n'eût que seize ans, elle montroit d'excellentes qualités pour le gouvernement. Pulchérie se rendit maîtresse à la cour comme dans l'état. Elle engagea son frère, sur lequel elle avoit le plus grand ascendant, de renvoyer l'eunuque Antiochus qui lui portoit ombrage, et, afin d'assurer sa propre puissance, elle lui chercha une épouse qui, lui ayant obligation, soutiendroit le crédit de sa bienfaitrice. Un hasard lui présenta la personne qu'elle desiroit.

Athénaïs, fille d'un philosophe athénien, ayant perdu son père qui l'avoit élevée avec beaucoup de soin,

fut privée par ses deux frères, Césius et Aurélien, de la portion de bien qui lui appartenoit. Sur la réputation d'équité que Pulchérie s'étoit faite dans tout l'empire, la jeune Athénienne vint à Constantinople réclamer la protection de la princesse. Son esprit et ses graces plurent à Pulchérie. Après l'avoir plusieurs fois entendue, elle juge qu'une pareille épouse pourra faire le bonheur de son frère; elle la fait baptiser sous le nom d'Eudoxie, et conclut ce mariage qui ne fut pas aussi heureux qu'elle l'espéroit.

Ainsi, l'empire d'Orient se trouva sous la domination des femmes; celui d'Occident ne l'étoit pas moins par l'ascendant de Placidie sur Honorius. L'amitié du frère et de la sœur étoit telle, que les courtisans, souvent aussi infames calomniateurs que bas flatteurs, publièrent qu'elle excédoit les bornes de la tendresse fraternelle. Des soupçons qu'ils jetèrent malignement rompirent cette union. On persuada au frère que la veuve d'Ataulphe, se souvenant trop d'avoir été reine des Goths, leur découvroit les secrets de l'empire. Le refroidissement qu'occasiona cette imputation obligea Pacidie de se retirer à Constantinople. Elle y étoit avec Valentinien, son fils, lorsque Honorius mourut d'une hydropisie, n'ayant pas encore soixante ans, après vingt-deux ans de régne; prince mieux servi par ses généraux et les événements que son indolence ne méritoit.

Théodose II, Valentinien III 423.

Jean, son secrétaire, se fit proclamer empereur, d'intelligence avec Aëtius, très habile général, qui se chargea de faire agir les Huns contre Théodose, si ce prince ne vouloit pas le reconnoître. Mais l'empereur d'Orient prévint les efforts d'Aëtius : il envoya en Occi-

dent Placidie, sa tante, avec Valentinien, son fils, qu'il investit de l'autorité suprême, sous la régence de sa mère. Il les fit accompagner d'une armée, commandée par Ardaburius et par Aspar, son fils. Le père envoya son fils par terre avec la cavalerie, et embarqua l'infanterie. La flotte fut battue par une horrible tempête. Le vaisseau où étoit Ardaburius échoua sur la côte; il fut pris et emmené dans Ravenne à Jean, qui lui fit l'accueil le plus obligeant, et lui laissa liberté entière dans la ville. Le prisonnier en abusa. S'apercevant que les soldats de Jean ne lui étoient pas fort affectionnés, il mande à Aspar, son fils, qui étoit venu heureusement par terre, de se rendre promptement à Ravenne. Aspar y arrive, trouve les portes ouvertes, s'empare de Jean l'envoie à Placidie, qui lui fit couper la tête. Aëtius, arrivant trop tard avec une forte avant-garde de Goths, trouva moins expédient de continuer la guerre que de faire la paix. Il fut reçu en grace et nommé général d'une grande partie des troupes de l'empire.

Mais un commandement partagé n'étoit pas fait pour le contenter. Il voyoit avec des yeux jaloux l'estime dont jouissoit le comte Boniface, officier recommandable par sa vertu et sa capacité. Boniface avoit fait preuve de la dernière en Afrique, qu'il défendit avec beaucoup de valeur et d'habileté contre les attaques de l'usurpateur Jean. Il y établit un ordre et une police qui lui ont valu les éloges des historiens. L'impératrice Placidie prisoit sur-tout la fidélité du comte Boniface. « Croyez-vous, lui dit et lui fit insinuer le perfide Aë-« tius, croyez-vous que ce soit pour vous qu'il a con-« servé l'Afrique? Soyez persuadée qu'il n'a travaillé que

« pour lui, et que son dessein est de profiter de la pre-
« mière occasion pour s'y maintenir dans l'indépen-
« dance. Voulez-vous lui faire lever le masque, ordon-
« nez-lui de venir à Rome, vous verrez s'il obéira. » En même temps qu'Aëtius inspiroit ces injustes soupçons à la princesse, il écrivoit à Boniface que l'impératrice avoit formé le dessein de le perdre, et que pour parvenir à ses fins elle le rappelleroit dans peu. L'infortuné comte, ainsi prévenu, refusa d'obéir, et Placidie, ne doutant plus de la vérité de ce qu'Aëtius avoit dit, fit déclarer Boniface ennemi de l'état. Aëtius obtint ce qu'il desiroit : il fut nommé généralissime des troupes de l'empire.

Le comte défit une première armée envoyée contre lui ; mais, ne se croyant pas capable de résister seul aux forces qu'on se préparoit à lui opposer, il appela à son secours Genséric, roi des Vandales. La principale condition de leur traité fut qu'ils se partageroient l'Afrique. Genséric, sur cette assurance, quitte l'Espagne avec sa nation, hommes, femmes, enfants. Pendant que cette colonie s'emparoit des villes et des campagnes, quelques amis de Boniface, étonnés de cette association avec les Vandales, qu'on savoit qu'il n'aimoit pas, obtiennent de Placidie la permission d'aller s'informer auprès de lui-même des motifs de ce changement. Le comte leur montre la lettre d'Aëtius, et les assure qu'il n'en est venu à cette extrémité que pour garantir sa vie. Ils remportent la lettre, et la remettent à l'impératrice. Aëtius étoit alors dans les Gaules, où il remportoit des victoires. Ce n'étoit pas le moment de le punir de sa perfidie ; il n'auroit même pas été sûr de faire connoître qu'on en étoit instruit. Placidie dissimule, écrit à Boniface la lettre la

plus obligeante, et le prie de travailler à faire sortir les Vandales de l'Afrique. Le comte entre de bonne foi dans les vues de l'impératrice, et offre des sommes considérables aux Vandales, s'ils veulent se retirer; mais ils avoient envahi toute la province, à trois villes près, dont étoit Carthage, la capitale. Genséric ne répondit à Boniface que par des insultes, tailla en pièces le peu de soldats qu'il avoit, et le renferma dans Carthage. Boniface y tint plus d'un an. Il se rendit à la fin, et eut la douleur de voir l'Afrique ravagée de la manière la plus cruelle par les barbares qu'il y avoit appelés.

Arrivé à Ravenne où étoit la cour, il fut reçu avec les marques d'une distinction affectueuse, et honoré du commandement d'une armée. Cette faveur fit connoître à Aëtius que sa trahison étoit découverte. Il se plut à regarder le commandement donné à Boniface comme un retranchement injuste fait au sien. Les deux généraux se mirent en campagne pour soutenir chacun leurs prétentions. Dans le combat qui se donna Boniface reçut une blessure dont il mourut quelques jours après. On dit qu'il exhorta Pélagie, sa femme, si elle vouloit se remarier, de n'épouser qu'Aëtius quand il deviendroit veuf. Etoit-ce une marque d'attachement pour elle ou de mépris? Le vainqueur se retira chez les Huns, d'où il revint à la tête d'une armée. Placidie fut heureuse de pouvoir faire sa paix avec lui, en le recevant à la cour et lui rendant ses emplois.

L'impératrice eut la satisfaction de marier Valentinien, son fils, à Eudoxie, fille de Théodose; mais elle eut presque dans le même temps un chagrin bien cuisant pour une mère. Honorie, sa fille, se permit une liaison plus que suspecte avec un de ses domestiques: elle

n'avoit que seize ans. On découvrit de plus qu'aussi intrigante qu'amoureuse, elle entretenoit un commerce secret avec Attila, roi des Huns; qu'elle lui avoit même envoyé une bague, et le pressoit fortement d'entrer en Italie avec une armée, pour l'épouser. Il fallut l'éloigner de la cour d'Occident, le théâtre de son déshonneur. On l'envoya dans la cour d'Orient, qui fut aussi troublée par un éclat non moins scandaleux. Une pomme, vraie pomme de discorde, en fut la cause.

Il est possible qu'Athénaïs, devenue Eudoxie, n'ait pas assez abjuré la liberté d'une condition privée; que de là soient venues des imprudences qui auront donné des inquiétudes à Théodose, son époux: une inattention peut-être innocente y mit le comble. L'empereur avoit reçu en présent une pomme singulière pour sa grosseur et sa beauté. Il la crut digne d'être offerte à l'impératrice, et la lui envoya. Eudoxie se plaisoit beaucoup dans la conversation de Paulin, officier du palais, courtisan aimable et savant. Elle lui fit porter la pomme. Celui-ci, ignorant d'où venoit cette pomme, la présenta à l'empereur. En la recevant, la jalousie entra ou s'accrut dans son cœur. Il fit appeler son épouse, lui demanda ce qu'elle avoit fait du fruit qu'il lui avoit envoyé. N'osant avouer qu'elle l'avoit envoyé à Paulin, elle répondit qu'elle l'avoit mangé. L'empereur le lui montra, et ordonna sur-le-champ qu'on fit mourir Paulin. L'indifférence succéda à l'amour qu'il avoit eu pour l'impératrice. Se voyant plus que négligée, elle demanda à se retirer à Jérusalem: elle y vécut splendidement, mais sans autorité, avec les biens que l'empereur lui avoit donnés et qu'il lui laissa, et ne mourut que plus de vingt ans après sa disgrace.

Ainsi, l'intention qu'avoit eue Pulchérie de donner à son frère une épouse qui fît son bonheur, ne fut pas couronnée du succès. Aux chagrins domestiques se joignit, pendant tout le cours de son règne, celui de voir ses peuples sans cesse assaillis et tourmentés par les barbares.

Au frein de la religion Théodose joignit celui des lois, dans une collection qui fut appelée Code Théodosien. Ce code dura moins dans l'Orient, qui avoit été son berceau, que dans l'Occident, où il fut assez généralement adopté par les Goths, Visigoths, Francs, Germains et autres barbares qui conquirent l'Italie, l'Espagne et les Gaules.

Attila.

Les anciens habitants des pays occidentaux, et les Romains qui s'étoient mêlés avec eux, disparoissoient insensiblement de ces contrées malheureuses, ou chassés, ou dépouillés, ou devenus presque par-tout dans leurs propres domaines les serfs de leurs oppresseurs. Ils trembloient au seul nom de ces hordes indisciplinées, sur-tout au nom du terrible Attila. Les empereurs ne se défendoient plus par le fer, mais par l'or, et, à leur honte, par le poison et l'assassinat. Sur le moindre mécontentement que marquoit le roi des Huns, ils lui envoyoient des ambassades suppliantes. Au contraire, quand ce roi vouloit enrichir quelques uns de ses courtisans, il les chargeoit de commissions auprès des cours craintives, convaincu par l'expérience qu'ils n'en reviendroient que comblés de présents.

Ce fut au milieu de ces alarmes que Théodose mourut d'une chute de cheval, âgé de cinquante ans, après quarante-deux de règne. On le loue seulement d'avoir été très pieux : bel éloge pour un particulier, mais qui

ne suffit pas pour un prince. Sa sœur Pulchérie partageoit l'empire avec lui. Outre le titre, il lui en laissoit tout le pouvoir. Elle auroit pu en abuser, comme faisoient ses ministres. Théodose avoit en eux une confiance aveugle, et qui souvent tourna au préjudice de ses sujets, lesquels, malgré sa bonté, n'ont pas été heureux sous lui. Sa sœur, voulant lui faire sentir le danger d'un pareil abandon, lui fit présenter un jour un acte par lequel il donnoit à elle pour esclave l'impératrice Eudoxie, son épouse. Quand il l'eut signé, elle lui dit de le lire: il en fut honteux, et promit d'être plus attentif; mais corrige-t-on un indolent?

Pulchérie et Marcien. 450.

Par la mort de Théodose, Pulchérie resta seule maîtresse de l'empire, et il auroit été difficile de trouver quelqu'un plus capable qu'elle de le gouverner. Cependant, comme aucune femme n'avoit régné seule dans l'un et dans l'autre empire, elle résolut de se marier, malgré le vœu qu'elle avoit fait de rester vierge. Elle jeta les yeux sur Marcien, homme distingué par sa vertu et d'autres qualités estimables, lui dit qu'elle étoit dans le dessein de le revêtir de la puissance souveraine en l'épousant, à condition qu'il lui permettroit de vivre et de mourir vierge; il le promit: elle le proclama empereur. Son choix fut généralement applaudi, et le mariage célébré avec la plus grande magnificence. Elle avoit alors cinquante-un ans. Valentinien, qui auroit pu réclamer l'empire d'Orient, du titre de sa femme, fille de Théodose, approuva tout ce qui s'étoit fait, et reconnut Marcien. Ce prince avoit été simple soldat, et n'étoit monté de grade en grade à la puissance suprême que par son mérite.

Pendant que le trône d'Orient se fortifioit par l'ap-

pui d'un homme, celui d'Occident chanceloit par la mort d'une femme. Placidie, mère de Valentinien, mourut. Son fils lui avoit laissé en avançant en âge l'autorité dont elle jouissoit pendant sa minorité. Eprouvée par l'adversité pendant ses mariages, Placidie gouverna sagement, et aussi heureusement que les circonstances le permettoient. A peine avoit-elle les yeux fermés, que Valentinien reçut une ambassade d'Attila, qui lui demandoit sa sœur Honorie en mariage. Il montroit comme un droit à cet hymen l'anneau que la princesse lui avoit envoyé, et prétendoit avoir pour dot la moitié de l'empire d'Occident. Valentinien se tira de cet embarras par l'or qu'il prodigua au roi des Huns. Par le même moyen, il détourna de l'Italie ce fléau qui alla tomber sur les Gaules, où l'empereur lui opposa pour digue son général Aëtius. Sept cent mille combattants, qu'Attila traînoit après lui, furent vaincus dans les champs Catalauniques. Mais il resta au roi des Huns après sa défaite une armée assez forte pour se faire redouter en Italie, où il retourna, et saccagea les villes et les campagnes. Aëtius l'y suivit. Moitié vigueur, moitié adresse, il le détermina par de belles promesses à reporter de nouveau ses ravages dans les Gaules, où il fut encore vaincu par Thorismond, roi des Visigoths. Une mort causée par excès de débauche délivra la terre de ce guerrier, qui n'avoit jamais pu laisser les nations tranquilles, ni l'être lui-même.

Il paroît que Valentinien, dans sa détresse, avoit promis à Aëtius plus qu'il ne vouloit lui tenir, quand il se vit hors de danger: savoir, de donner Eudoxie, sa fille, en mariage à Gaudentius, fils du général. Les in-

stances du père pour obtenir cet honneur à son fils fournirent à leurs envieux le moyen de faire croire qu'Aëtius aspiroit à l'empire. Dans cette persuasion, Valentinien mande le général, le fait entrer seul dans sa chambre, et le perce lui-même de son épée. Tous ses amis, appelés successivement, sont massacrés de même dans le même lieu. « Ainsi périt, dit un histo-« rien, le plus grand général de son siècle par les « mains de l'homme le plus lâche de l'empire. » Si cependant on étoit tenté de le plaindre, il faudroit se rappeler la mort du comte Boniface. Triomphant de cette trahison, l'empereur demanda à un Romain, dans le desir d'en tirer un aveu favorable, s'il n'avoit pas bien fait de se défaire de l'infame Aëtius. « Je ne « sais, répondit le Romain, si vous avez bien ou mal « fait; mais, à mon avis, vous avez employé votre main « gauche à couper votre main droite. »

L'empereur fut, dit-on, excité à ce crime par Maxime, un de ses courtisans, auquel il avoit fait un affront sanglant. L'offensé savoit ou qu'il ne pouvoit se venger de l'empereur, ou qu'il seroit puni de sa vengeance si Aëtius vivoit; c'est pourquoi il se joignit aux calomniateurs du général, et poussa le foible prince à l'odieuse action qu'il commit. Quand il l'eut privé de cet appui, il songea à ne point laisser impuni l'attentat infame de Valentinien sur son épouse, femme aussi admirable par sa beauté qu'estimable par sa sagesse. L'empereur en étoit devenu passionnément amoureux; et, désespérant de la séduire, il usa à son égard d'une perfide adresse et d'une infame violence. Il engage son mari au jeu, lui gagne jusqu'à son cachet. Quand il s'en voit possesseur, il l'envoie à la femme de Maxime,

comme un signe de la volonté de son mari qui l'appeloit au palais. Elle vient sans soupçon. On la fait passer dans un appartement reculé, où, malgré ses supplications et ses larmes, le perfide empereur assouvit sa passion. Retournée chez elle, cette femme fait de vifs reproches à son mari, qu'elle croit complice de la trahison. Ce noir artifice provoqua la haine de Maxime, naturellement doux et ennemi des affaires. Il n'eut pas de peine à trouver des gens prêts à partager son mécontentement contre un prince méprisé et peu craint, aussitôt qu'il n'eut plus Aëtius pour le défendre. Il n'y a point d'exemple d'un empereur assassiné avec autant de tranquillité, à la vue du peuple, lorsqu'il se promenoit au champ de Mars, entouré de sa cour, sans que personne se présentât pour le défendre. Valentinien étoit efféminé, peu brave et n'aimoit pas même à voyager. « Il alloit, dit-on, de Rome à Ravenne, « et de Ravenne à Rome » ; et dans ces deux villes se tenoit renfermé dans son palais avec une troupe d'eunuques, plus attaché à eux qu'à l'impératrice Eudoxie, quoiqu'elle fût une des plus belles femmes de son temps. Il avoit trente-quatre ans, et il en régna vingt-neuf.

Ou par représaille ou par politique, Maxime força 453.
Eudoxie de l'épouser. Cette princesse aimoit son mari, malgré ses défauts. Elle ne put se voir dans les bras de son meurtrier sans desirer de sortir de cet état humiliant. N'attendant point de secours de Marcien, qui avoit perdu Pulchérie, et dont les forces étoient occupées dans l'Orient, elle écrivit à Genseric, roi des Vandales, de venir venger la mort de Valentinien, son ami, son allié, et de la tirer des mains de l'assassin de ce prince. Il vint d'Afrique avec une nombreuse flotte,

et aborda à l'embouchure du Tibre. Les Romains, effrayés, se sauvèrent en foule de la ville, Maxime à leur tête. Le peuple, indigné de sa lâcheté, le poursuivit à coups de pierres. Il resta sur la place, ainsi que Palladius, son fils, auquel il avoit fait épouser l'aînée des filles d'Eudoxie. Les Vandales pillèrent la ville à loisir pendant quinze jours, chargèrent ce qu'il y avoit de plus précieux sur leurs vaisseaux, et emmenèrent en esclavage Eudoxie et ses deux filles : juste récompense de la confiance qu'elle avoit mise dans un prince plus avide de butin que jaloux de la gloire de protéger une famille malheureuse.

La force alors étoit le droit suprême, et l'empire appartenoit à celui qui savoit se procurer assez de soldats pour faire la loi. Nul homme à cet égard ne l'emportoit sur Ricimer, prince de la famille royale des Suéves, estimé dès sa première jeunesse dans les armées romaines, nommé par ses panégyristes « le plus grand « capitaine de son siécle, l'invincible, plus courageux « que Sylla, plus prudent que Fabius, plus aimable « que Métellus, plus éloquent qu'Appius, et plus adroit « que Camille. » Son ambition n'étoit pas d'être empereur, mais de faire des empereurs. Maxime, pendant ses trois mois de régne, avoit donné le commandement des troupes de l'empire à Avitus, qui étoit déja général dans les Gaules. Avitus, quand il apprit la mort de Maxime, prit lui-même la pourpre; mais Ricimer la lui ôta et lui fit quitter le sceptre pour la crosse; il devint évêque de Plaisance.

Léon, Majorien. 457.

Ricimer mit Majorien à sa place sur le trône d'Occident. Sur celui d'Orient monta Léon, par la mort de Marcien, qui laissa après lui la réputation d'avoir été

très pieux et très simple dans ses mœurs, sans que ces vertus douces aient nui au courage et à la majesté qui conviennent à un empereur. On loue avec raison sa reconnoissance pour Pulchérie, dont il respecta et accomplit avec exactitude les dernières volontés, consistant en dons aux églises et au peuple. Léon, qu'on a surnommé le Grand, ou Léon de Thrace, parcequ'il étoit de ce pays, dut son élévation au refus d'Aspar et de son fils Ardaburius, deux seigneurs très puissants, qui n'osèrent prendre le diadême parcequ'ils étoient ariens. Ils firent tomber le choix sur Léon, dans l'espérance de le gouverner. Le même motif détermina Ricimer en faveur de Majorien, auquel il trouva plus de talents pour la guerre, et plus de qualités estimables qu'il n'auroit voulu. Il s'en défit, et mit à sa place Sévérus.

Sévérus, Anthémius. 467.

On croit que, ne trouvant pas non plus dans celui-ci la docilité qu'il desiroit, Ricimer le fit empoisonner. De son aveu, les Romains revêtirent de la pourpre, avec une approbation générale, Anthémius, comte d'Orient, qui avoit été consul et patrice. Il possédoit des qualités qui faisoient concevoir les plus belles espérances de son gouvernement. Pour s'attacher Ricimer, il lui donna sa fille en mariage; mais une pareille faveur n'étoit pas capable d'enchaîner le caractère impérieux de Ricimer. Sa passion de dominer étoit sans cesse fortifiée par ses succès dans ses expéditions militaires. Toujours armé, toujours à la tête de ses troupes qu'il tenoit continuellement en haleine, il ne se contentoit pas d'avoir sur pied dans le centre de l'empire une armée nombreuse, il la promenoit aux extrémités sur terre, sur mer, également habile sur les deux éléments.

Anthémius et Ricimer vécurent près de cinq ans en 472.

bonne intelligence, accord assez difficile à conserver entre un empereur qui devoit être jaloux de son autorité, et un général si puissant. Le moment arriva où ils crurent qu'il étoit impossible qu'ils subsistassent ensemble. Il seroit difficile de dire lequel des deux eut le premier dessein de se défaire de l'autre. Peut-être le conçurent-ils en même temps. Mais Ricimer étoit le plus fort; il attaqua Anthémius dans Rome. Les habitants, qui l'aimoient, le défendirent jusqu'à souffrir pour lui les dernières extrémités de la famine. Ricimer prit la ville d'assaut, y renouvela les horreurs d'Alaric et de Genséric, fit mourir Anthémius, et proclama à sa place Olybrius, qui vécut peu. Ricimer lui-même succomba à une maladie d'entrailles, qui l'emporta deux mois après le sac de Rome.

Léon, empereur d'Orient, ne vit pas sans mécontentement qu'après la mort d'Olybrius, Glycérius, appuyé par Gondibal, neveu de Ricimer, se fût fait nommer empereur d'Occident à Ravenne. Il lui donna pour rival Julius Népos, qui fit Glycérius prisonnier, et le dépouilla des ornements impériaux, après qu'il les eut portés un an. Glycérius prit les ordres sacrés, et fut ordonné évêque de Salone en Dalmatie. Népos nomma général de ses troupes Orestes, qui le déposséda. Il fut trop heureux dans son malheur de trouver un asile à Salone auprès de Glycérius, qu'il avoit détrôné. Que de réflexions ils durent faire l'un et l'autre sur les vicissitudes de la fortune! Orestes ne voulut pas prendre le titre d'empereur. Il le donna à son fils Romulus-Auguste, encore enfant, qu'on nomma Augustule.

Fin de l'empire d'Occident. 476.

Sous cet empereur, dont l'appellation diminutive indique la puissance, les barbares qui servoient dans les

armées romaines avec le titre d'alliés, demandèrent la troisième partie des terres de l'Italie, comme une récompense de leurs services. Orestes refusa de se rendre à de pareils vœux. Ils se révoltèrent, et choisirent pour leur chef Odoacer, dont on ignore la naissance et même la patrie. Goth, Rugien, ou de quelque nation qu'il ait été, Odoacer se montra aussi capable de commander une armée que de gouverner un état. Sa taille avantageuse le fit admettre dans les troupes de l'empereur. Ce fut là l'origine de sa première fortune. Se trouvant à la tête d'une bonne armée, il somma Orestes d'accorder la distribution des terres. Sur son refus opiniâtre, il l'assiégea dans Pavie, la plus forte place d'Italie, le prit et le fit mourir. De là il courut à Ravenne, où il trouva Paul, frère d'Orestes, qu'il traita de même, et le jeune Augustule, auquel il fit grace en faveur de son âge, se contentant de le dépouiller des ornements impériaux. Il ne les prit pas lui-même, mais il se fit proclamer roi d'Italie, l'an 476 après Jésus-Christ.

Ainsi finit l'empire d'Occident. La Bretagne étoit depuis long-temps abandonnée par les Romains. L'Espagne étoit occupée par les Goths et les Suéves; les Vandales possédoient l'Afrique; les Gaules étoient partagées entre les Bourguignons, les Goths, les Francs et les Alains; enfin l'Italie elle-même et la superbe Rome, qui, pendant tant de siècles, avoit donné des lois au reste de la terre, devinrent esclaves d'un barbare, dont la famille et la patrie n'étoient pas connues. La chute de cet état, le plus grand qui ait jamais subsisté, vient sans doute principalement de la corruption des sujets, de la mollesse, du luxe et de l'ambition des princes; mais la cause la plus prochaine fut l'imprudence d'ad-

mettre de grands essaims de barbares sur les terres de l'empire, et d'en avoir dans les armées romaines des corps considérables, séparés et commandés par des chefs de leurs propres nations. Ces peuples devinrent plus puissants que les Romains naturels. Ils se mirent en état de résister aux empereurs, et de disposer de l'empire. Enfin, ils se trouvèrent les maîtres de ceux qui les avoient pris pour les servir.

Cette grande révolution arriva cinq cent sept ans après la bataille d'Actium, véritable époque de la fondation de l'empire romain, et douze cent vingt-neuf ans après la fondation de Rome. On n'a pas manqué d'observer que l'empire commença par Auguste, et finit par un prince du même nom, mais en diminutif.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES

TITRES DU TOME TROISIÈME.

SUITE de Rome République. — Seconde Guerre Punique . . . . . Page 5
Troisième Guerre Punique. 37
Rome Empire. 243
Rome et Constantinople. 474

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.